*numéro 25-26 / hiver 1974-75 / 37 F*

**L'ETHOLOGIE**

# NOUVELLE ECOLE

entretien avec KONRAD LORENZ

# *qu'est-ce que* NOUVELLE ECOLE *

Le mouvement des connaissances s'amplifie au XX° siècle à une vitesse vertigineuse. Et l'on ne peut que s'en féliciter. Ce développement présente pourtant deux graves défauts.

Il manque d'équilibre. Le progrès des connaissances techniques, notre savoir sur le monde, est allé beaucoup plus vite que notre savoir sur nous-mêmes. Certaines recherches ont été délibérément freinées, certains domaines sont encore régis par des systèmes dogmatiques ou des idées reçues.

Par ailleurs, au fur et à mesure que la connaissance avance et se formule dans l'abstrait, le savoir sur les choses paraît se détacher des choses. Il se retourne parfois contre elles. Certaines théories ne semblent élaborées que pour nier des lois naturelles immuables, les valeurs fondamentales d'une civilisation occidentale trois fois millénaire, ou les simples évidences du sens commun.

Dans ce flot de théories d'une égale assurance, mais bien souvent contradictoires, se dessine peu à peu une tendance à l'ahurissement dont les esprits sont victimes. Un nouveau sophisme, profondément négateur celui-là, tend à décourager la raison en utilisant les mots pour eux-mêmes. Et la connaissance se détruit à ce mot d'ordre : tout égale tout.

La revue *NOUVELLE ECOLE* se fixe par conséquent une double tâche :

1. Etudier et analyser un certain nombre de thèses et de faits nouveaux, émanant d'autorités incontestables, qui apportent au monde contemporain des éléments essentiels de connaissance, mais qui restent noyés dans le fatras des derniers dogmatismes, parce qu'ils remettent en cause des idéologies périmées.

Ces analyses se doublent des synthèses nécessaires à faire le point dans tous les domaines. Tant il est vrai qu'une démarche rationnelle, jointe à un certain recul vis-à-vis de l'accessoire, permet de discerner combien l'essentiel est lié dans l'histoire, la philosophie, la biologie, les sciences humaines et physiques, ou le mouvement des idées.

2. Dégager ensuite la signification profonde, épuiser toutes les conséquences de l'état réel des connaissances actuelles. Montrer, à l'exclusion de tout argument politique ou polémique, mais avec l'esprit d'initiative, de tolérance et de réflexion propre aux Occidentaux, comment les faits confirment ou bien démentent des théories qui n'auraient, de toute façon, jamais dû s'en écarter. ■

# L'ENFANT ET SON LANGAGE

## 2e édition

## paule aimard

Faire en 400 pages un travail de synthèse pouvait, en notre siècle hyperspécialisé, paraître une gageure. Le pari a été bien tenu puisque voici la deuxième édition de cet important ouvrage qui a reçu dès sa parution un très vif succès dans les milieux les plus divers. Sur bien des points déjà, cet ensemble a dû être remanié et s'adapter ainsi à l'évolution incessante des idées. Cela est particulièrement vrai pour les chapitres traitant de l'acquisition du langage, de la psycholinguistique et des usages du langage. Bien évidemment, le plan général de l'ouvrage a été conservé, la bibliographie revue et complétée. La typographie et la mise en page ont fait également l'objet de retouches pour améliorer encore une présentation générale de qualité.

TABLE DES MATIERES :

Préface de François Lhermitte ■

Livre 1 - **Comment s'organise le langage de l'enfant :** Chapitre I : La chronologie des acquisitions. - Chapitre II : Acquisition des structures de la langue. - Chapitre III : Place du langage dans la structuration de la personnalité. - *Interlivres :* La préhistoire du langage. - Le langage dans les travaux des neurophysiologistes soviétiques. - Un langage chez l'animal ? ■

Livre 2 - **Le circuit du langage :** Chapitre I : Un circuit à la fois théorique et trop schématique. - Chapitre II : Les étapes du circuit. - Chapitre III : Usages et fonctions du langage. - *Interlivre :* Dominance cérébrale et langage ■

Livre 3 - **Les troubles du langage :** Chapitre I : Le langage de l'enfant sourd. - Chapitre II : Troubles de la parole et organes de la phonation. - Chapitre III : Troubles du langage et de la parole d'origine neurologique. - Chapitre IV : Le langage de l'enfant arriéré. - Chapitre V : Le langage dans les psychoses infantiles. - Chapitre VI : D'un simple retard... aux troubles sévères de l'organisation du langage. - Chapitre VII : Dyslexie, anomalies du langage écrit. - Chapitre VIII : Le mutisme de l'enfant. - Chapitre IX : Les bégaiements. - *Interlivres :* L'audiométrie. - Feuillets des I.M.C. - Les enfants sauvages. - Le langage des jumeaux ■

Livre 4 - **L'enfant face au langage :** Chapitre I : Beau langage et réalité. - Chapitre II : De « Mignonne allons voir... » à « Crack Boum Hue » : une pédagogie du langage.

*Index.*

DESCRIPTIF :

1 volume, 21 × 21, relié, 400 pages, 924 références bibliographiques.
I.S.B.N. : 2 - 85334 - 098 - 8

**125,00 F**
**Franco 130,00 F**

**BON DE COMMANDE**
**« L'ENFANT ET SON LANGAGE »**

NOM .....
Prénom .....
Qualité .....
Rue ..... N° .....
Code postal ..... Ville .....

A adresser
avec votre règlement à

SIMEP EDITIONS
47-49, rue du 4-Août
B.P. 1214 69611 Villeurbanne
France

# COMITE DE PATRONAGE

■ Raymond ABELLIO □ Ecrivain, ancien élève de Polytechnique, directeur général de la Sotem ■ Giano ACCAME □ Ecrivain, rédacteur au quotidien économique *Il Florino*, directeur de l'hebdomadaire *Nuova Repubblica* (Rome) ■ Bertil ALMGREN □ Professeur à l'Université d'Uppsala (chaire d'Archéologie nordique), directeur de la revue archéologique *Tor*, membre de l'Académie Gustav-Adolf ■ Robert ARDREY □ Ecrivain, dramaturge, diplômé de l'Université de Chicago (anthropologie), F.R.S.L. (Fellow of the Royal Society of Literature) ■ † Paul BASTID □ Membre de l'Institut, agrégé de philosophie, agrégé de Droit public, docteur ès Lettres, ancien membre du Conseil National de la Résistance, ancien ministre ■ Pierre BERCOT □ Industriel, docteur en Droit, diplômé de l'Ecole nationale des Langues orientales vivantes, président d'honneur de Citroën S.A. ■ Robert BLANCHE □ Ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, agrégé de ephilosophie, docteur ès Lettres, professeur honoraire à la faculté des Lettres de Toulouse, membre correspondant de l'Institut (Académie des Sciences morales et politiques) ■ Jacques BOMPAIRE □ Agrégé des Lettres, docteur ès Lettres, ancien attaché de recherches au CNRS, ancien recteur des Académies de Nantes et Nancy, ancien vice-recteur de l'Académie de Paris, professeur de littérature grecque à Paris IV (Sorbonne) ■ Maurice BOUDOT □ Professeur de logique et de philosophie des sciences à l'Université de Bordeaux III ■ G. H. BOUSQUET □ Ancien professeur à la faculté (française) de Droit d'Alger, professeur honoraire à la faculté de Droit de Bordeaux ■ André BRISSAUD □ Historien ■ Rehder H. CARSTEN □ Maître de conférences, directeur de la chaire de germanistique (frison, bas-allemand, Antiquité germanique) de l'Université de Hambourg ■ Jean CAU □ Licencié en philosophie, journaliste, écrivain, prix Goncourt 1961 ■ Björn COLLINDER □ Ancien professeur aux Universités de Los Angeles (USA) et Canberra (Australie), professeur honoraire (Suède), professeur de littérature norroise à l'Université de Vienne ■ André DAMIEN □ Docteur en Droit, diplômé de l'Ecole des Sciences politiques, diplômé de l'Institut de criminologie de Paris, avocat, bâtonnier de l'Ordre des avocats de Versailles, professeur à la faculté de Paris-X (Nanterre), rédacteur en chef des *Cahiers du Droit*, ancien président de l'Académie de Versailles ■ A. DAUPHIN-MEUNIER □ Docteur en Droit, docteur ès Sciences économiques, diplômé de l'Ecole des Sciences politiques et de l'Ecole des Hautes études sociales, doyen de la Faculté autonome d'économie et de droit (FACO), vice-président de la Société française de Géographie économique, membre de l'Académie d'agriculture de France ■ Jean DAYRE □ Economiste, licencié en Droit, diplômé de l'Ecole supérieure d'électricité, ingénieur en chef honoraire du Génie rural, ancien chargé de mission au ministère de l'Economie nationale ■ Pierre DEBRAY-RITZEN □ Professeur à la faculté de Médecine de Paris, pédopsychiatre, chef du service neuropsychologique à l'hôpital des Enfants Malades (Necker) ■ Léon J. DELPECH □ Professeur de philosophie et de psychologie à la Sorbonne, président de la Société française de cybernétique ■ René-Jean DUPUY □ Professeur à la faculté de Droit et des sciences économiques de Nice, secrétaire général de l'Académie de Droit international de La Haye Frédéric DURAND □ Professeur à la faculté des Lettres de Caen, directeur du Centre de recherches sur les pays du Nord, directeur de l'Institut scandinave de l'Université de Caen ■ Hans J. EYSENCK □ Docteur en philosophie, docteur ès Sciences, professeur de psychologie à l'Université de Londres, directeur du département de psychologie à l'Institut anglais de psychiatrie (Maudsley & Bethlem Royal Hospitals) ■ Jacques FIERAIN □ Docteur ès Lettres, agrégé de l'Université, chargé d'enseignement à l'Université de Nantes ■ † Henry E. GARRETT □ Docteur en philosophie, docteur ès Sciences, professeur honoraire et ancien président du département de Psychologie à l'Université Columbia, ancien président de l'American Psychological Association, de l'Eastern Psychological Association et de la Psychometric Society, ancien membre du National Research Council, ancien directeur des *American Psychological Series*, membre du Conseil de direction de *Psychometrika* ■ Roland GAUCHER □ Historien ■ Pierre GAXOTTE □ Ecrivain, membre de l'Académie française, conservateur du Musée Condé à Chantilly ■ R. GAYRE of GAYRE □ M.A., docteur en Philosophie, docteur en Sciences politiques, docteur ès Sciences, ancien professeur d'Anthropologie et directeur du département supérieur d'anthropo-géographie de l'Université de Saugor (Inde), directeur du *Mankind Quarterly* (Edinburgh) ■ H. Ch. GEFFROY □ Directeur de *La Vie claire* ■ Wesley C. GEORGE □ Biologiste, docteur en Philosophie, professeur honoraire d'histologie et d'embryologie, ancien directeur du département d'Anatomie à l'Ecole de médecine de l'Université de Chapel Hill (Caroline du nord), membre de l'American Association of Anatomists, Zoologists and Human Genetics ■ Marija GIMBUTAS □ Professeur d'archéologie indo-européenne à l'Université de Californie (Los Angeles), co-éditrice du *Journal of Indo-European Studies* (Butte, Montana) ■ Helmut GIPPER □ Docteur en philosophie, professeur à l'Institut de linguistique générale de la Westfälische Wilhelms-Universität (Münster) ■ Heinz-Joachim GRAF □ Maître de conférences de philologie nordique et d'Antiquité germanique à l'Université de Düsseldorf (chaire de Germanistique) ■ Roland GRANIER □ Docteur en économie, agrégé d'économie, professeur à l'Université d'Aix-en-Provence, conseiller technique à la préfecture des Bouches-du-Rhône ■ Jean-Jacques HATT □ Agrégé de Grammaire, docteur ès Lettres, professeur à la faculté des Lettres de Strasbourg, conservateur du Musée archéologique de Strasbourg, ancien directeur des Antiquités préhistoriques et historiques

# les numéros 9 à 19 de Nouvelle Ecole
## à nouveau disponibles grâce à la reprographie !

N° 9 — Ecriture chinoise et science moderne, L'écriture runique *(G. Brossollet, A. de Benoist).*
N° 10 — Mélanges.
N° 11 — La condition féminine dans l'Antiquité et au Moyen Age *(J.-C. Bardet).*
N° 12 — Hommage à Bertrand Russell *(L. Rougier, R. Blanché, M. Boll)*, Stonehenge *(J.-J. Mourreau).*
N° 13 — L'empirisme logique *(A. de Benoist, L. Rougier, Ph. Devaux).*
N° 14 — L'eugénisme *(J.-J. Mourreau, Y. Christen).*
N° 15 — Langues et littératures celtiques *(G. Pennaod, J.-C. Rivière).*
N° 16 — La chasse sauvage *(J.-J. Mourreau).*
N° 17 — La civilisation celtique *(W. Meid, J.-J. Hatt, R. Hervé, G. Pennaod).*
N° 18 — L'évolution *(Dr. C. Rousseau).*
N° 19 — Les doctrines économiques *(M. Norey).*

Voir sommaires plus détaillés page 206.

**Prix de l'exemplaire : 45 francs (franco de port)**
Reproduction d'excellente qualité, par photocopies recto-verso. Reliure avec dos carré toilé.
Délai de livraison : trois semaines.

# pour compléter votre collection de Nouvelle Ecole et pour mieux la conserver

# des écrins-reliures...

Conçu avec élégance pour avoir sa place dans votre bibliothèque, l'écrin-reliure *N. E.* contient cinq ou six exemplaires de *Nouvelle Ecole*, selon l'épaisseur des numéros. Il vous permet de conserver vos revues sans aucune fixation, en évitant ainsi de les abîmer.

Ecrin toilé beige, dos et coins simili cuir bleu. Prix à l'unité (franco de port et d'emballage, envoi sous emboîtage rigide) : 32 francs.

## COMMANDES A ADRESSER A NOUVELLE ECOLE
**Boîte postale 129/75326 Paris cédex 07**

chèque bancaire, chèque postal ou mandat à l'ordre de Nouvelle Ecole (c.c.p. Paris 17 116 42)

**COMITE DE PATRONAGE (suite)**

■ Jean HAUDRY ☐ Agrégé de grammaire, docteur ès Lettres, professeur de sanskrit, doyen de la faculté des Lettres et Civilisation de l'Université Jean-Moulin (Lyon III) ■ Roger HERVE ☐ Agrégé de l'Université, ancien assistant au Musée d'ethnographie du Trocadéro, conservateur honoraire à la Bibliothèque Nationale (cartes et plans) ■ Henry M. HOENIGSWALD ☐ Professeur de linguistique à l'Université de Pennsylvanie (Philadelphie) ■ Johannes D.J. HOFMEYR ☐ B.Sc., M.Sc., docteur en Philosophie, professeur honoraire à l'Université de Prétoria (ancien directeur du département de Génétique), président et fondateur de la Société sud-africaine de génétique ■ Vintila HORIA ☐ Ecrivain, directeur de *Futuro presente* (Madrid) ■ Sigrid HUNKE ☐ Docteur en Philosophie, historienne, écrivain et psychologue ■ René HUYGHE ☐ Historien et critique d'art, membre de l'Académie française, ancien professeur au Collège de France, vice-président des Musées de France, conservateur en chef honoraire du département des peintures du Louvre, conservateur du Musée Jacquemart-André ■ R. IMBERT-NERGAL ☐ Président de l'Union rationaliste (section de Nice), inspecteur de l'Enseignement primaire honoraire ■ Hans-Erich KELLER ☐ Docteur ès Lettres (Bâle), ancien rédacteur au *Französisches Etymologisches Wörterbuch* de von Wartburg, professeur de linguistique et de littérature romanes à l'Université de Columbus (Ohio) ■ Robert E. KUTTNER ☐ Docteur en Philosophie, biochimiste, éditeur de *Race and Modern Science* (New York), directeur adjoint du *Mankind Quarterly* (Edinburgh), président du département d'Anthropologie à l'Université du Mississippi du sud (Hattiesburg), membre de la British Eugenics Society ■ Raymond JESTIN ☐ Directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes études, IVème section : Sciences historiques et philologiques (sumérien) ■ Roger LATHUILLERE ☐ Docteur ès Lettres, agrégé de l'Université, professeur d'histoire de la langue française à la Sorbonne ■ Hervé LAVENIR ☐ Licencié ès Lettres, diplômé de l'Ecole des Sciences politiques, ancien élève de l'ENA, économiste, fonctionnaire international, président du Centre d'études et d'action européennes ■ Marcel LE GLAY ☐ Diplômé des Hautes études, ancien élève de l'Ecole de Rome, ancien directeur des Antiquités dans la région Rhône-Alpes, co-directeur de *L'Année épigraphique*, professeur titulaire de la chaire d'histoire romaine à Paris X (Nanterre) ■ Robert LEHR ☐ Docteur ès Sciences, ancien président de Mensa-France, Development Officer à la Mensa internationale ■ C. Scott LITTLETON ☐ Docteur en Philosophie, professeur d'Anthropologie, président du département de sociologie et d'anthropologie à l'Occidental College de Los Angeles ■ Bengt LÖFSTEDT ☐ Professeur de Latin médiéval à l'Université de Californie (Los Angeles), docent de latin médiéval à l'Université d'Uppsala ■ † F. J. LOS ☐ Ethnologue, historien, docteur en Philosophie, docteur en Géographie sociale, professeur de géographie (Pays-Bas) ■ Bertil J. LUNDMAN ☐ Anthropologue, docteur en Philosophie, licencié en Théologie, licencié en Géographie, licencié en Botanique, maître de conférences honoraire à l'Université d'Uppsala (chaire d'Anthropologie physique), membre correspondant de la Société italienne d'anthropologie et d'ethnographie ■ Stéphane LUPASCO ☐ Docteur ès Lettres, ancien chargé de recherches au CNRS, épistémologue ■ Jean MABIRE ☐ Ecrivain, journaliste, ancien directeur de la revue *Viking* ■ Jacques de MAHIEU ☐ Docteur ès Sciences politiques, docteur ès Sciences économiques, licencié de Philosophie, docteur en médecine honoris causa, ancien recteur de l'Université argentine des Sciences sociales, ancien doyen de sa faculté des sciences politiques, directeur de l'Institut de Science de l'Homme de Buenos-Aires ☐ Angelo MAJORANA ☐ Professeur de psychologie aux facultés de sciences politiques et de philosophie de l'Université de Catane, membre du Comité scientifique de la Société de Psychologie médicale de langue française ■ Marc MARCEAU ☐ Directeur de la revue et de l'agence de presse *Europe Sud-Est*, correspondant du *Monde* à Athènes ■ Jean R. MARECHAL ☐ Ingénieur civil des Mines, ancien professeur du cours de métallurgie à l'Ecole Industrielle supérieure de Liège, chargé de recherches au CNRS, délégué du Groupe de liaison et d'information archéologique de Normandie ■ Thierry MAULNIER ☐ Membre de l'Académie française, écrivain, journaliste, auteur dramatique, Grand Prix de littérature de l'Académie française 1959, président de l'Association France/Etats-Unis ■ Paul de MERITENS ☐ Directeur du *Courrier de Paul-Dehème* ■ Armin MOHLER ☐ Ecrivain, chargé de cours à l'Université d'Innsbruck, prix Adenauer 1967 (Munich) ■ † Henri de MONFREID ☐ Navigateur, explorateur, homme de lettres ■ Carlo MONGARDINI ☐ Professeur de sociologie à la faculté de Sciences politiques de l'Université de Rome ■ Jules MONNEROT ☐ Sociologue ■ Pierre MONTANE de LA ROQUE ☐ Professeur à la faculté de Droit de Toulouse, membre du Conseil de l'Université, vice-président du Stade toulousain ■ Michel MOURLET ☐ Ecrivain, journaliste, ancien directeur de la revue *Présence du cinéma*, directeur du journal *Matulu* ■ Roger MUCCHIELLI ☐ Docteur en médecine, neuro-psychiatre, docteur ès Lettres et Sciences humaines, professeur honoraire de psychologie à l'Université de Nice ■ Rodney NEEDHAM ☐ Docteur ès Lettres, docteur en philosophie, professeur à l'Institut d'anthropologie sociale de l'Université d'Oxford ■ R. Travis OSBORNE ☐ Docteur en Psychologie, professeur de Psychologie et directeur du Centre d'orientation de l'Université d'Athens (Georgie), fellow de l'American Psychological Association, membre de la South-Eastern Psychology Association

■ Albert OTTALAGANO □ Docteur en Droit, ancien recteur de l'Université de Buenos Aires ■ François PAPILLARD □ Docteur en Droit, docteur ès Lettres, conservateur de la Maison Michelet ■ Louis PAUWELS □ Ecrivain, ancien rédacteur en chef de *Combat*, fondateur de *Planète*, directeur général du Club des amis du livre (CAL), directeur de la revue *Question de* ■ Philippe PERIER □ Ancien ambassadeur et ministre plénipotentiaire, président de la Société d'économie et de sciences sociales, directeur des *Etudes sociales*, conseiller de l'Institut international de sociologie ■ Jean O. PIRON □ Professeur de biologie, rédacteur en chef de *La Pensée et les hommes* (Bruxelles) ■ Stefan T. POSSONY □ Directeur d'études (politique internationale) à l'Institution Hoover sur la guerre, les révolutions et la paix (Université Stanford, Californie) ■ David C. RIFE □ Docteur en philosophie, généticien, ancien conseiller scientifique de l'ambassade des Etats-Unis à New Delhi, ancien secrétaire de la Société américaine de génétique humaine, ancien président de l'Institut de génétique de l'Université d'Etat de l'Ohio ■ Charles ROSTAING □ Docteur ès Lettres, agrégé de l'Université, ancien directeur de l'Institut d'études provençales de l'Université de Paris-Sorbonne, ancien capoulié du Félibrige ■ Louis ROUGIER □ Agrégé de l'Université, docteur ès Lettres, logicien, historien des religions, ancien président du 1er Congrès international de Philosophie scientifique (Sorbonne) et du Colloque Walter-Lippmann, professeur honoraire à la faculté des Lettres de Caen ■ Yves de SAINT-AGNES □ Ecrivain ■ Carlos SALAS □ Docteur en biochimie, directeur des services culturels de l'Université de Buenos Aires ■ Giuseppe SANTONASTASO □ Professeur titulaire de la chaire d'histoire des doctrines politiques à l'Université de Naples ■ Robert SCHILLING □ Ancien élève de l'Ecole Normale supérieure et de l'Ecole française de Rome, professeur de langue et de civilisation latines à l'Université de Strasbourg, directeur d'études à l'Ecole des Hautes études (sections Sciences religieuses, religions de Rome), directeur de l'Institut de latin de Strasbourg ■ Paul SERANT □ Ecrivain ■ Udo M. STRUTYNSKI □ Professeur attaché au Centre des études comparatives de folklore et de mythologie de l'Université de Californie (Los Angeles), ancien membre du Comité de rédaction de *Comitatus* (Medieval Guild, UCLA) Valentin THIEBAUT □ Professeur à l'Université de Buenos Aires, directeur exécutif des Editions universitaires de Buenos Aires (Eudeba) ■ Jean VARENNE □ Professeur de sanskrit et de civilisation de l'Inde à l'Université de Provence ■ Louis-Claude VINCENT □ Ancien professeur à l'Ecole d'anthropologie de Paris, membre de la Société des océanistes ■ Stig WIKANDER □ Professeur à l'Université d'Uppsala (chaire de sanskrit et de philologie comparée des langues indo-européennes) ■ Gérard ZWANG □ Docteur en médecine, ancien chef de clinique chirurgicale à la faculté de Médecine de Paris.


# DICTIONNAIRE ETYMOLOGIQUE DU BRETON ANCIEN, MOYEN ET MODERNE

par

Christian-J. GUYONVARC'H

*Maître-assistant de Celtique*
*à l'Université de Haute-Bretagne*

avec une préface de M. Jean Gagnepain, professeur de Linguistique générale, et un avant-propos de M. Léon Fleuriot, professeur de Celtique à l'Université de Haute-Bretagne (Rennes-II).

Cet ouvrage, qui rejoint par son importance le *Geiriadur Prifysgol Cymru* publié par les Universités de Galles et les *Contributions of the Irish Language* de l'Académie royale d'Irlande, est publié avec le concours de l'Université de Haute-Bretagne. Il propose une description historique, comparative et étymologique complète du vocabulaire breton, d'origine celtique et romane, depuis le vieux-breton jusqu'à l'époque contemporaine. Il concerne non seulement les celtisants et les spécialistes de la linguistique indo-européenne, mais aussi les romanistes et d'une manière générale tous ceux qui s'intéressent au monde celtique.

La publication se fera par livraisons indivises de trois fascicules (d'environ 92 pages chacun), au rythme de deux à trois livraisons par an. Des fascicules spéciaux de bibliographie seront inclus dans les six premières livraisons. Aucun fascicule ne sera vendu isolément.

Les trois premiers fascicules de la première livraison, présentés en format in-8° râisin, sont disponibles au prix de 90 F (étranger : 110 F). Les commandes doivent être accompagnées du réglement, par chèque bancaire ou postal au nom de M. Pierre Le Roux. B. P. 574, 2 rue Léonard de Vinci, 35007 Rennes Cédex (CCP 293-68 Rennes).

OGAM-TRADITION CELTIQUE

B. P. 574, 2 rue Léonard-de-Vinci, 35007 Rennes Cédex.

En couverture :

✦ *Profil d'animal, profil humain : les deux faces du miroir de la vie. L'éthologie, science en plein essor, ne nous éclaire pas seulement sur nos lointains ancêtres. Elle montre ce qui, en nous, leur appartient ; mais aussi le caractère unique du phénomène humain (dessin de Pierre-Yves Trémois).*

✦ *Le chevalier de Bamberg : symbole de l'homme européen. L'oeil ouvert sur la beauté des choses, une ferme volonté qui se conjugue au sens des nuances. Témoignage d'un passé qui s'inscrit dans notre présent et qui, toujours, nous interroge (bois gravé).*

**NOUVELLE ECOLE**

# sommaire

*NOUVELLE ECOLE* paraît tous les trois mois / la mise en page et la maquette sont réalisées par Alain de Benoist

Chaque numéro est vendu 28 F / les conditions d'abonnement se trouvent en page 205

Crédits photos pour ce numéro : François Bibal : 74, 78 / Pierre-Yves Trémois-Frédéric Birr : 11, 16, 51, 61, 64, 65, 78, 79 / Bayard : 146 / Opta : 58 / AEG-Telefunken : 87 / Rapho : 20, 24, 26, 27, 33, 42, 44, 80 82, 84, 88, 89, 93, 149, 152, 153, 154 / Sipa-Press : 9, 17, 47, 49 / Louis Monier : 4, 82 / F. Laroche : 9, 21 41, 43, 47, 97, 101, 145, 150 / Heimdal : 71 / Grandville : 9 / Musée du Louvre : 74 / The Bodley Head : 68 / Oxford University Press : 169 / Ambassade d'Islande : 69, 71, 72 / W. Rauh : 96 / Arthaud : 172, 173, 174 / F. X. Dillmann : 161 / Northpoint Graphics : 151 / Office du tourisme irlandais : 150, 151 / Documentation française : 135, 136, 137 / Frydland-D.F. : 137 / Holzapfel-D.F. : 135, 137, 139, 143 / Nationalmuseet (Copenhague) : 161 / Walsh Studio : 151 / Ed. Universitaires : 146 / Marc Charuel : 154 / Wilhelm Petersen : 93 / Flammarion : 37 / Keystone : 37 / Colin Turnbull : 35 / Archeologia : 176, 177 / Autres illustrations : archives.

Publicité : 1 500 F la page en noir / tarifs détaillés sur demande / responsable de la publicité : Frédérique Rouy

La revue est tirée sur les presses des éditions «La Source d'Or», à Marsat (63) / tous droits réservés : copyright *N. E.*, sauf accord spécial / dépôt légal : 2ème trimestre 1975 / commission paritaire : numéro 46 384

Responsable de la publication : Alain de Benoist.

rédaction et administration : boîte postale **129-07** **75326** Paris Cedex **07**

**9** Konrad Lorenz et l'éthologie moderne. *A. B.*

**39** Entretien avec Konrad Lorenz

**51** Le mythe du hasard *Marc Beigbeder*

**68** Les fondements de l'Etat libre d'Islande. Trois siècles de démocratie médiévale *Frédéric Durand*

**73** Présence de Montherlant *Gabriel Matzneff et Pierre Pascal*

**80** Culture *Alain de Benoist*

**110** La langue comme destin *Friedrich Sieburg*

**115** Bibliographie

**133** Analyses

**165** Recensions

**181** Courrier

***numéro 25-26 / avril 1975 / hiver / septième année***

*

## *comité de rédaction*

rédacteur en chef : Alain de BENOIST


| | |
|---|---|
| Paris | Pierre d'ARRIBERE, docteur en médecine, directeur de laboratoire. |
| Lyon | Jean-Paul ALLARD, agrégé d'allemand, maître-assistant d'allemand à l'Université de Lyon II. |
| Nancy | Jean-Claude BARDET, diplômé d'études supérieures d'histoire du Droit, conseiller juridique. |
| Marseille | Yves CHRISTEN, docteur en biochimie, DEA de génétique approfondie, licence de psychologie. |
| Mantes | Philippe CONRAD, DES d'histoire, professeur d'histoire. |
| Hambourg | Günter DESCHNER, docteur en philosophie, écrivain, chef du service «Culture et politique» à *Die Welt*. |
| Stuttgart | Henning EICHBERG, docteur en philosophie, professeur assistant à l'Université de Stuttgart (Institut d'études sociales). |
| Paris | Claude GRANDJEAN, DES d'ethnologie (Musée de l'Homme), docteur en médecine. |
| Paris | Pierre GRIPARI, écrivain. |
| Antibes | Pierre JOANNON, historien, docteur en Droit, membre du Centre d'études et de recherches irlandaises de l'Université de Lille (*Etudes irlandaises*). |
| Paris | Julien LEBEL, journaliste. |
| Paris | Alain LEFEBVRE, journaliste, éditeur de *Stratégies*. |
| Paris | Giorgio LOCCHI, docteur en Droit, correspondant à Paris du quotidien *Il Tempo*. |
| Paris | Michel MARMIN, diplômé de l'Ecole des hautes études cinématographiques (IDHEC), ancien chargé de recherche à l'ORTF, critique de cinéma. |
| Paris | Michel NOREY, diplômé de l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, licencié en Sciences économiques, ancien élève de l'ENA, conseiller des Affaires étrangères. |
| Paris | François d'ORCIVAL, rédacteur en chef adjoint de *Valeurs actuelles*. |
| Paris | Patrice de PLUNKETT, licencié en Droit, diplômé de l'Institut d'études judiciaires, journaliste. |
| Nantes | Jean-Claude RIVIERE, professeur agrégé de grammaire, chargé d'enseignement à la faculté des Lettres de Nantes. |
| Toulouse | Roger VETILLARD, docteur en médecine, pneumophtisiologue, assistant des hôpitaux, assistant à la faculté de Médecine de Toulouse. |
| Lyon | Pierre VIAL, professeur agrégé d'histoire, assistant d'histoire du Moyen-Age à la faculté des Lettres de Saint-Etienne. |
| Marseille | Jean-Marcel ZAGAME, directeur de publicité, ancien externe des hôpitaux d'Alger, licencié d'histoire de l'art et d'archéologie, diplôme de sciences politiques, doctorat de sciences économiques. |

BELGIQUE. *Secrétaire général :* Claude Vanderperren / *administration : NOUVELLE ECOLE.* 10 rue Guillaume De Muylder. 1160 - Bruxelles (tél. : 73.14.20).

ALLEMAGNE. *Secrétaire général :* François-Xavier Dillmann, DES d'histoire médiévale (religions), doctorat ès Lettres, membre du Centre de recherches sur les pays du Nord (Université de Caen) / *administration :* F.-X. Dillmann. Burschenschaft «Germania». 2 Hamburg 39. Sierichstrasse 23 (tél. : 27.52.48).

GRECE & PAYS des BALKANS. *Secrétaire général :* Eleftherios Mamounas / *administration : NOUVELLE ECOLE.* c/o Société internationale des études homériques. 8 rue Kanaris. Athènes 134 (tél. : 629.063).

ESPAGNE. *Secrétaire général :* Dr. Angel Bayod Monterde, directeur de l'Institut aragonnais d'études de l'information / *administration : NOUVELLE ECOLE.* Francisco de Vitoria, 19, 8°D. Zaragoza.

SUISSE. *Secrétaire général :* Dr. Guiu Sobiela, professeur de philologie romane / *administration : NOUVELLE ECOLE.* Eisfeldstrasse 33. 8052 - Zurich.

IRLANDE. *Secrétaire général :* André Deutsch, maître ès Lettres de la Sorbonne / *administration :* A. Deutsch. 408 Ormeau Road. Belfast BT7 3HY (tél. : 640.573).

SCANDINAVIE. *Secrétaire général :* Dr. Henric von Schwerin / *administration : NOUVELLE ECOLE.* Valhallav 80, 2 tr. Stockholm Ö.

ETATS-UNIS. *Secrétaire général :* Dr. Donald A. Swan, M.A. (Economics, Mathematics), secrétaire général de l'IAAEE, professeur à l'Université de Hattiesburg / *administration :* Dr. Swan. Box 5188. Southern Station. Hattiesburg, Miss. 39401.

CANADA. *Secrétaire général :* Lillian Kelly / *administration : NOUVELLE ECOLE.* 6655 rue Saint-Denis. Montréal (Prov. de Québec).

REPUBLIQUE SUD-AFRICAINE. *Secrétaire général :* Lucien F. Morineau / *administration :* L. Morineau. P.O. Box 5150. Johannesburg.

REPUBLIQUE ARGENTINE. *Secrétaire général :* Prof. Pedro S. Ilvento / *administration : NOUVELLE ECOLE.* c/o Instituto de Ciencia del Hombre. Lavalle 1118, 6° piso, Dto. L. Buenos Aires (tél. : 35-9726).

*Konrad Lorenz. Photo Bartl.*

# thème central

## KONRAD LORENZ ET L'ETHOLOGIE MODERNE

«Ma réflexion me conduit à croire que les lois biologiques qui régissent les cellules vivantes, leur organisation en tissus et en êtres vivants, sont transposables aux groupes d'êtres vivants. C'est ce que j'appelle la biopolitique. La politique, n'est-ce pas l'art de l'organisation des groupes en société ? Cette théorie biopolitique rejoint d'ailleurs les conceptions de Konrad Lorenz» (M. Maurice Cornette, député de Bergues, délégué parlementaire auprès du ministre de l'Agriculture, *La Voix du Nord*, 26 octobre 1974).

A l'origine, le terme anglais *ethology* désignait l'étude scientifique du caractère par l'interprétation des gestes. Par extension, il en vint à se rapporter à l'anatomie comparée de tout comportement gestuel. On lui donne aujourd'hui le sens de «biologie du comportement». Ce dernier se définit comme un état *temporaire*. La recherche sur le comportement traite donc des *formes transitoires des organismes*, telles qu'elles se caractérisent par des actes, des attitudes, des mimiques, des mouvements musculaires, des activités glandulaires, etc.

A la fin du siècle dernier, deux grandes écoles philosophiques et scientifiques s'affrontent. L'école *vitaliste* et spiritualiste fait appel, pour expliquer le comportement, à de mystérieuses «forces vitales» dont elle ne peut préciser la nature. Elle se borne à constater l'existence de l'instinct, en affirmant qu'il échappe, de par son essence même, aux explications causales d'ordre physiologique. De son côté, l'école *mécaniste*, matérialiste, dérivée du pseudo-rationalisme cartésien (les «animaux-machines»), soutient que tout comportement s'explique d'une façon «mécanique», par analogie avec les lois fondamentales de la physique. Elle récuse, par ailleurs, le concept organiciste de *totalité*.

Le point de vue qui prévaut alors est celui du mécanisme. C'est un point de vue *réflexologique* : toute la physiologie animale et humaine est censée reposer sur la notion de *réflexe*, c'est-à-dire sur la «réponse», presque toujours identique, que donne un organe (ou un système d'organes) aux différents *stimuli*. Cette conception trouve son origine dans les travaux de J. Loeb (1859-1924), sur les tropismes ou «sommes de réflexes» chez les végétaux. Après lui, H. C. Ziegler, C. Lloyd Morgan (*Comparative psychology*, 1894 ; *Animal Behaviour*, 1900), tous deux adversaires de William McDougall (*An Introduction to Social Psychology*, 1908), font reposer la physiologie du comportement sur la coordination et la combinaison d'un très grand nombre de mouvements musculaires élémentaires, directement suscités par le milieu. Tout acte est considéré comme une «réponse» sensorielle à un *stimulus*. Les nerfs centripètes qui reçoivent la stimulation sont censés la transmettre au système nerveux central. De là, l'excitation serait transportée vers un neurone effecteur, lequel exciterait ensuite et activerait des effecteurs tels que les muscles, les glandes, les membres, etc. Le trajet ainsi parcouru est dénommé «arc réflexe» *(Reflexbogen)*, et l'événement ainsi produit, le «réflexe». Quant aux comportements complexes, ils sont interprétés comme résultant d'une combinaison simplement plus poussée de quelques réflexes élémentaires ; on parle alors de «chaîne de réflexes».

## *Pavlov et son schéma*

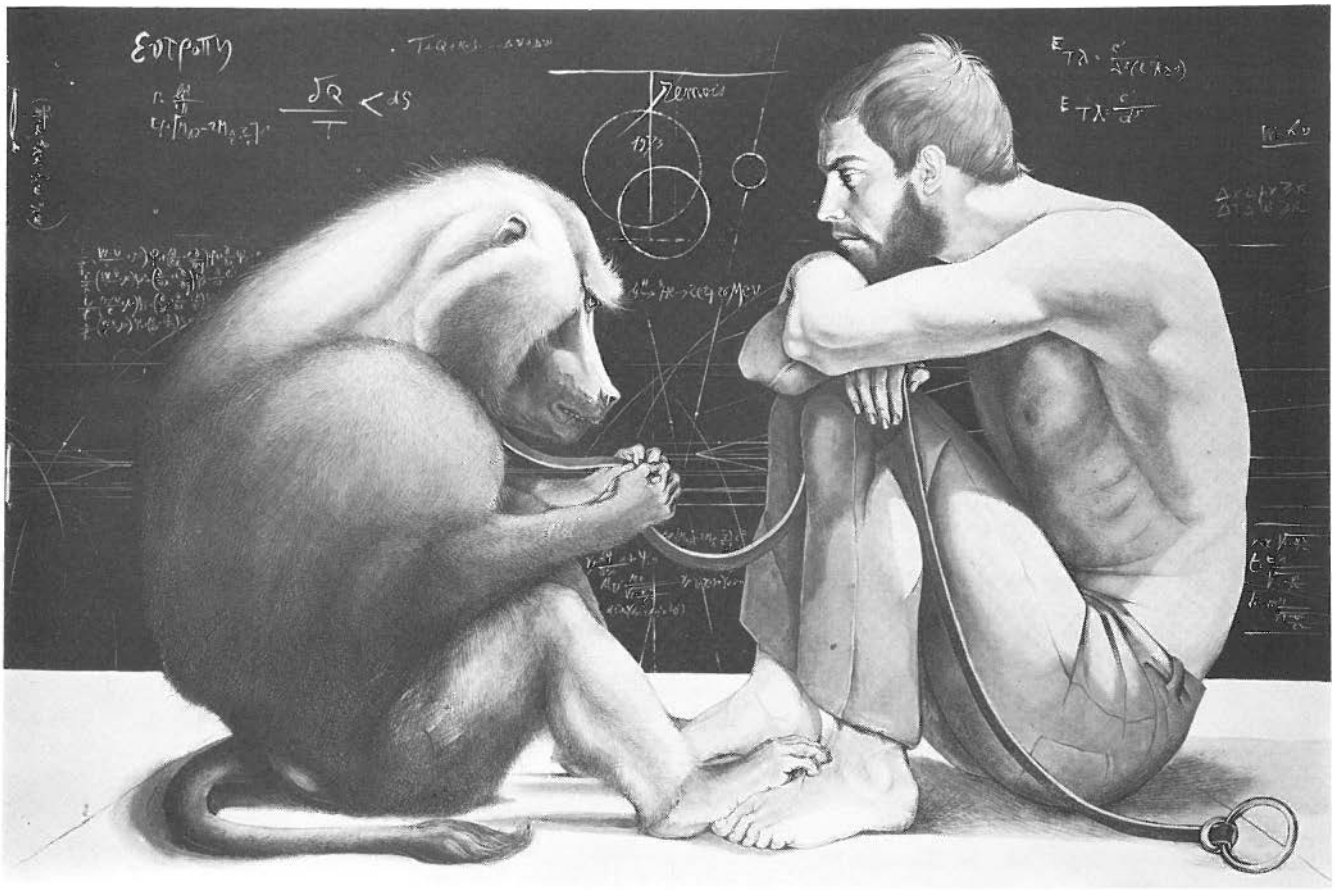
A première vue, cette conception est assez satisfaisante. Il est en effet impossible de faire abstraction du rôle joué par le milieu, et on pouvait légitimement penser que le comportement s'expliquait par une série de «réponses» à des *stimuli* extérieurs. Toutefois, une telle conception revenait à considérer l'organisme comme entièrement «fait» par le milieu : comme une *table rase*, vierge au départ de toute prédisposition. Dans cette perspective, on expliquait l'identité des comportements au sein d'une même espèce par l'identité (fortuite) des facteurs de milieu et donc des *stimuli*. Par suite, on sous-entendait qu'une modification radicale du milieu serait susceptible d'entraîner une modification non moins radicale du comportement.

La réflexologie doit aussi beaucoup à Pavlov. Le mécanisme achoppait en effet sur un point. Il ne permettait pas d'expliquer l'adaptation de l'organisme (sous l'effet de l'expérience) à des modifications du milieu ambiant. En d'autres termes, il butait sur la question de l'*apprentissage*. C'est à cette question que Pavlov (1849-1936) tente de répondre, en 1905, avec sa théorie du *réflexe conditionné*. Celle-ci représente un progrès par rapport à la réflexologie classique. Elle explique l'*adaptation* par un simple phénomène d'*accoutumance*, associant un certain type de «réponses» à un *stimulus* donné. Chacun connaît l'exemple du «chien de Pavlov» : Pavlov parvient à obtenir le déclenchement du réflexe physiologique de salivation chez le chien, non plus par la vue de la viande qu'on lui présente, mais par celle du garçon de laboratoire qui l'apporte ou par l'audition de la sonnerie qui accompagne la présentation. Certains traits de comportement, notamment en ce qui concerne les comportements locomoteurs, peuvent effectivement s'expliquer selon le schéma pavlovien. En revanche, Pavlov n'explique aucun des grands instincts qui s'expriment chez les animaux : instinct sexuel, «besoin» de migrer à dates fixes vers un territoire particulier, de délimiter un terrain de chasse, etc.

## *les béhaviouristes*

La théorie pavlovienne du réflexe conditionné devait avoir un succès immédiat dans les pays anglo-saxons, et plus particulièrement aux Etats-Unis. Tandis que Pavlov poursuivait les travaux qui lui valurent le prix Nobel (1904), E. L. Thorndike aboutissait en Amérique à des résultats similaires. En 1898, il publiait les premiers résultats de ses études sur l'apprentissage chez les chats et les chiens. Ces travaux devaient donner naissance à une théorie, dite *associative*, des modalités d'apprentissage. Cette théorie, qui repose sur l'idée d'«essai et d'erreur» *(trial-and-error)*, fut ensuite systématisée par John B. Watson (1878-1958), comme «théorie générale du comportement» *(behaviour)*, d'où le nom de «béhaviourisme» («comportementale») qu'on a donné à cette école.

Le béhaviourisme pousse la vieille théorie des réflexes jusque dans ses dernières conséquences. Ses théoriciens sont presque tous américains, les trois principaux étant J. B. Watson (*Behavior. An Introduction to Comparative Psychology*, 1914 ; *Behaviorism*, 1925), qui fut président de l'American Psychological Association, K. S. Lashley (1938) et surtout B. F. Skinner, né en 1904, à qui l'on doit l'énoncé des principes du «conditionnement opérant». La base du béhaviourisme, c'est le système S-R (*stimulus*-réponse) : interprétation purement mécaniste de la théorie de l'essai et de l'erreur, selon laquelle l'organisme «sélectionne» les comportements qui, à l'essai, se révèlent utiles ou produisent des effets positifs, et élimine automatiquement les autres. Ainsi conduit à exagérer l'importance de l'*apprentissage* dans le développement, le béhaviourisme pose en principe qu'il ne peut pas y avoir de comportements spontanés ou innés. Sous le prétexte d'éliminer la subjectivité, qu'il qualifie de «non significative», il en vient à nier chez l'homme l'existence même d'une conscience. Tous les «observables» qui ne peuvent être *quantifiés* sont ainsi éliminés. Il est affirmé qu'aucune science ne peut être construite sur l'*expérience directe* ou sur l'introspection. La psychologie est réduite à l'étude des mouvements, c'est-à-dire aux formes *externes* du comportement. Bien entendu, le béhaviourisme nie totalement l'hérédité psychologique. Dans certains cas, il va jusqu'à nier l'hérédité physique, la similitude des traits phénotypiques entre parents et enfants, frères et soeurs, etc., étant alors expliquée, comme au Moyen Age, par des



*«Le singe et l'homme», par Trémois. Peinture à l'huile (1973).*

«ressemblances» fortuites probablement dues au fait de vivre dans le même milieu ! Enfin, convaincu que les organismes sont taillables et malléables à merci, pourvu qu'on prenne la peine de modifier les *stimuli* auxquels ils sont soumis, le béhaviourisme soutient qu'en soumettant l'homme à un conditionnement» allant dans le sens désiré, on pourrait, en déployant beaucoup d'efforts, le rendre plus conforme à tel ou tel principe posé en postulat. L'environnementalisme atteint ici son aboutissement logique : le totalitarisme, par la mise en oeuvre de nouvelles méthodes de conditionnement.

A partir de 1924, Watson nie formellement l'existence spécifique des instincts. En 1925, il énonce ainsi son credo : «Nous concluons qu'il n'existe rien qui ressemble à une hérédité des aptitudes, du talent, du tempérament, de la constitution mentale et des traits caractéristiques. Tout cela dépend de l'apprentissage, qui commence essentiellement au berceau». B. F. Skinner, qui définit le réflexe comme la «corrélation entre un *stimulus* et une réponse à un niveau de restriction marqué par la régularité des changements dans la corrélation», affirme de son côté que la croyance en l'existence de la conscience est une «fable», qui nous «ramène aux anciens jours de la superstition et de la magie». On ne peut évidemment aller plus loin en matière de réductionnisme, et l'on ne s'étonne pas que l'idéologie américaine y ait trouvé son compte (1).

## *la psychologie de la forme*

Face au béhaviourisme, les critiques n'ont pas manqué (2). Une école qui s'est développée tout à fait à l'opposé des thèses de Watson, mérite de retenir notre attention. Il s'agit de la «psychologie de la forme» *(Gestaltpsychologie)* ou «gestaltisme», dont le principal théoricien est Wolfgang Köhler (*Psychologie de la forme.* Gallimard, 1964). Sous l'influence de Brentano (1874), de Husserl (1901) et de l'école de Graz (Mach, von Ehrenfels), Köhler définit une nouvelle psychologie, fondée sur l'idée de *totalité organisée.* Il critique avec vigueur la démarche purement analytique du béhaviourisme, et sa croyance naïve qu'il suffit de tout ramener aux lois de la physique pour s'assurer d'une «objectivité» sans failles. Au contraire, il met en lumière le caractère *sui generis* des lois de la psychologie.

Le «gestaltisme» développe l'intéressante idée d'un «monde phénoménal», notion désignant l'environnement non «tel qu'il est» (ce qui ne veut rien dire dans l'absolu), mais tel qu'il est vu et conçu par les

(1) Par la suite, le béhaviourisme devait perdre un peu de son dogmatisme (en même temps que, dans un autre domaine, mais pour les mêmes raisons, le lamarckisme *stricto sensu* perdait du sien). Skinner a fini par reconnaître qu'on ne pouvait pas ne pas envisager de prédispositions génétiques chez l'individu.

(2) Cf. les récents travaux d'Arthur Koestler, dont *Le cheval dans la locomotive* (Calmann-Lévy, 1968) ; ainsi que l'essai de M. Quentin Debray, *Arthur Koestler face à la connaissance. Réductionnisme et holonarchie*, in Pierre Debray-Ritzen, éd. *Arthur Koestler.* L'Herne, 1975. En France, M. Pierre Naville a présenté la théorie béhaviouriste dès 1942, en la dépeignant d'ailleurs sous le jour le plus favorable (*La psychologie, science du comportement*, Gallimard).

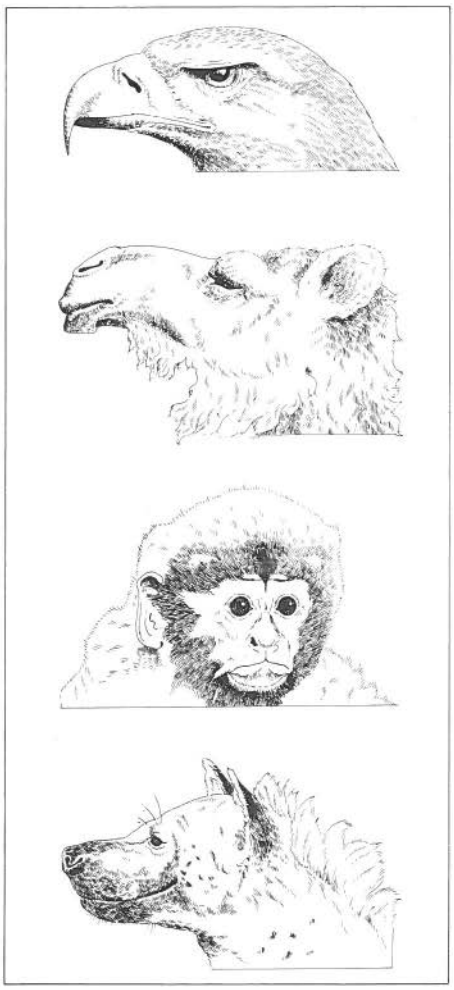
êtres en vertu des lois de l'organisation perceptive qui leur sont propres. («La psychologie, comme toutes les autres sciences, écrit Köhler, ne peut avoir qu'un seul point de départ : le monde tel que nous le percevons»). Il a aussi le mérite de réhabiliter les notions capitales de «formes» *(Gestalt)* et de «totalité» *(Ganzheit)*. L'erreur du mécanisme, dira Lorenz, découle de son «incapacité à saisir la nature de la totalité organique comme celle d'un système de liaisons causales réciproques». Toutefois, la psychologie de la forme tombe parfois dans l'excès inverse. En particulier, elle tend à surestimer la façon dont le «tout» *domine* les «parties», en sorte qu'à la limite, les organismes individuels seraient totalement *agis* par les propriétés structurales des ensembles dans lesquels ils s'intègrent ; ce qui, au niveau humain surtout, est faux. Poussé à l'excès, la psychologie de la forme arrive même, paradoxalement, au même résultat que le béhaviourisme : considérer le *je* (la personne, la conscience autonome) comme pure illusion, soit, selon le béhaviourisme, parce que dépendant entièrement du milieu, soit, selon le gestaltisme, parce que totalement «agi» par sa structure. Les espoirs qu'avait fait naître la théorie de la *Gestalt* furent d'ailleurs assez vite déçus, car, ses limites étant apparues, le béhaviourisme ne manqua pas d'en exploiter les contradictions.

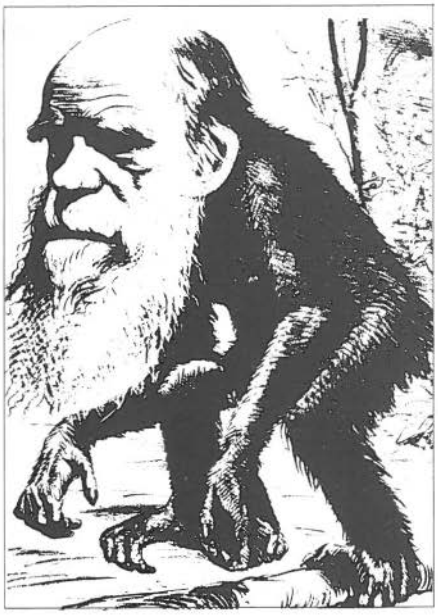
## *un anthropomorphisme*

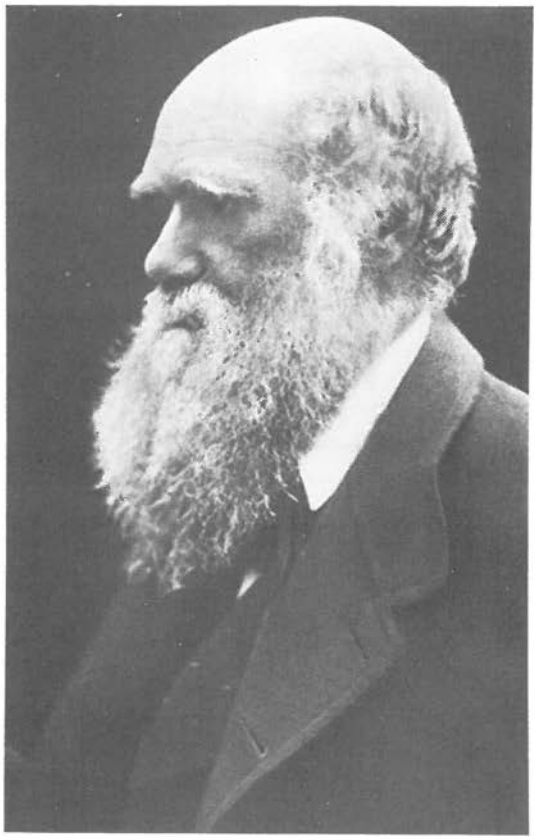
La vogue du système pavlovien s'explique en grande partie par le fait qu'au début de ce siècle, les naturalistes ne se préoccupaient guère de l'étude du comportement. Les zoologues, par exemple, s'occupaient uniquement de la classification des espèces, de leur distribution géographique, de l'anatomie comparée, etc. En outre, la plupart des observations faites sur les animaux étaient faussées par un *anthropomorphisme* persistant et plus ou moins conscient, c'est-à-dire par la tendance à juger ou interpréter les comportements animaux selon des critères et des sentiments humains. Enfin, les animaux étaient rarement observés dans leur milieu naturel, ce qui ne pouvait que fausser les résultats. Dans ces conditions, l'étude du comportement restait le fait de psychologues, bien souvent ignorants des problèmes scientifiques.

Le béhaviourisme ne remit pas fondamentalement en cause cette situation. Aujourd'hui encore, les adeptes de cette théorie ne voient guère dans l'animal qu'un matériel expérimental commode pour l'étude, plus générale, des mécanismes d'apprentissage. Les travaux de Skinner et de ses disciples ne font appel qu'à un petit nombre d'animaux, étudiés presque toujours dans les conditions artificielles du laboratoire : singes rhésus, pigeons, chats, chiens, et surtout souris et rats (d'où l'expression de «ratomorphisme»

*Au début du siècle, la tendance à l'anthropomorphisme empêchait encore de bien comprendre le monde animal. Mais une telle «projection» repose elle-même sur des mécanismes de déclenchement innés : les visages des animaux nous sont autant de leurres. Nous sommes ainsi portés à interpréter la disposition des formes osseuses au-dessus de l'oeil de l'aigle comme un «froncement de sourcils» donnant à l'oiseau une expression de «fière résolution», la position relativement haute de la narine du chameau par rapport à son oeil comme une marque d'«arrogance» ou de «mépris», etc. A gauche et ci-dessous : dessins de Grandville*







*Ci-contre : Charles Darwin à la fin de sa vie. Portrait exécuté par le photographe de l'époque victorienne, Julia Margaret Cameron. L'hostilité que manifesta aux thèses de Darwin le clergé britannique nourrit une polémique d'où l'humour n'était pas toujours absent. Ci-dessus : caricature parue dans le «Hornet». En haut, à gauche : Thomas Henry Huxley, à qui sa défense de Darwin valut une gloire nationale.*

employée par Koestler). Faisant allusion au béhaviourisme, Lorenz écrit en 1937 : «Il faut totalement méconnaître le comportement animal (ce qui est malheureusement le cas de bon nombre de chercheurs américains en laboratoire) pour tenter d'expliquer pratiquement tous les comportements animaux comme des assemblages de réflexes conditionnés».

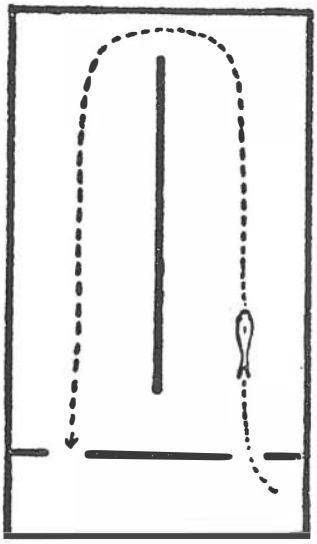
Cependant, on s'aperçut bientôt que certaines espèces, notamment chez les insectes et les oiseaux, pouvaient être aussi bien (sinon plus facilement) décrites par des traits de comportement que par la seule structure anatomique et morphologique : par exemple, le mode de sélection du partenaire sexuel, la façon de «marquer» un territoire, de rechercher de la nourriture, etc. On s'aperçut aussi qu'en comparant des formes de comportement semblables, on pouvait déceler des parentés taxonomiques passées jusque là inaperçues. Plus les traits de comportement de diverses espèces sont semblables, plus grandes sont les chances qu'elles aient un ancêtre commun. D'une identité de formes comportementales, on peut donc inférer une origine phylogénétique commune, exactement de la même manière qu'à partir d'une similitude de formes linguistiques, on peut également inférer une origine de langue commune.

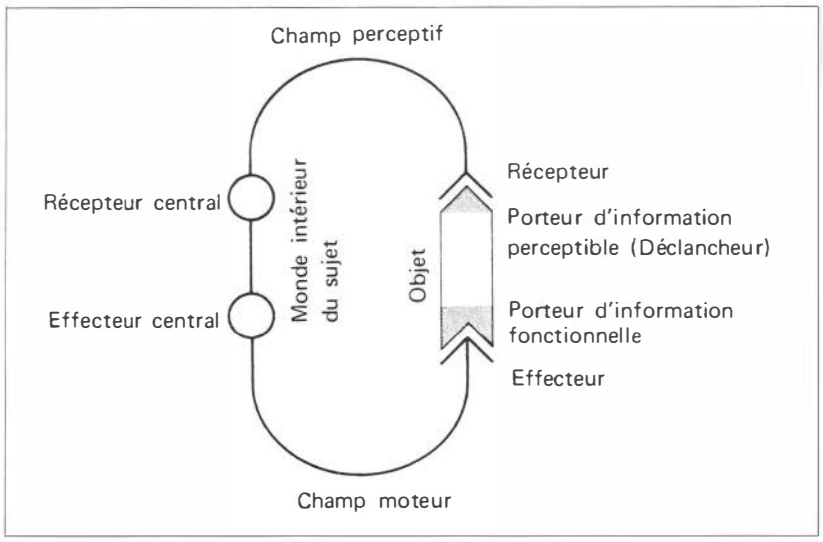
La balle était désormais du côté des naturalistes. A partir des années vingt, ceux-ci réalisèrent qu'ils ne pouvaient se satisfaire ni de la théorie du réflexe ni de celle du conditionnement, car elles ne rendaient compte que d'une petite partie des comportements qu'ils observaient. En particulier, elles ne répondaient pas à la question de la nature et de l'origine de l'*instinct*. La vieille génération des naturalistes était elle-même de peu de secours. Devant les pulsions instinctives, devant cet irrépressible besoin *(urge)* qui, pour s'exprimer, allait jusqu'à mettre en péril l'intégrité ou la vie des individus, elle se contentait de parler d'«énergie nerveuse» ou de «tension». Des critiques extrêmement vives de la vieille théorie des réflexes et du béhaviourisme commencèrent alors à être formulées par Edmund Selous et Julian Huxley en Angleterre, Oscar Heinroth et Jakob von Uexküll en Allemagne, Wallace Craig et Charles O. Whitman aux Etats-Unis. C'est de ces critiques et dans ce climat que naquit l'*éthologie comparée*.

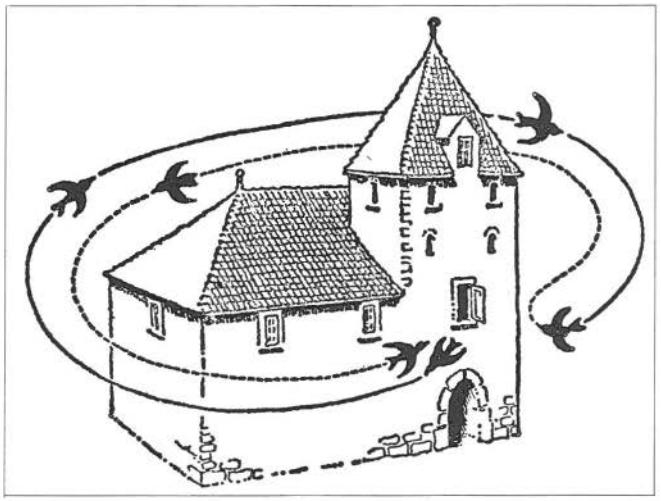
## *quelques grands précurseurs*

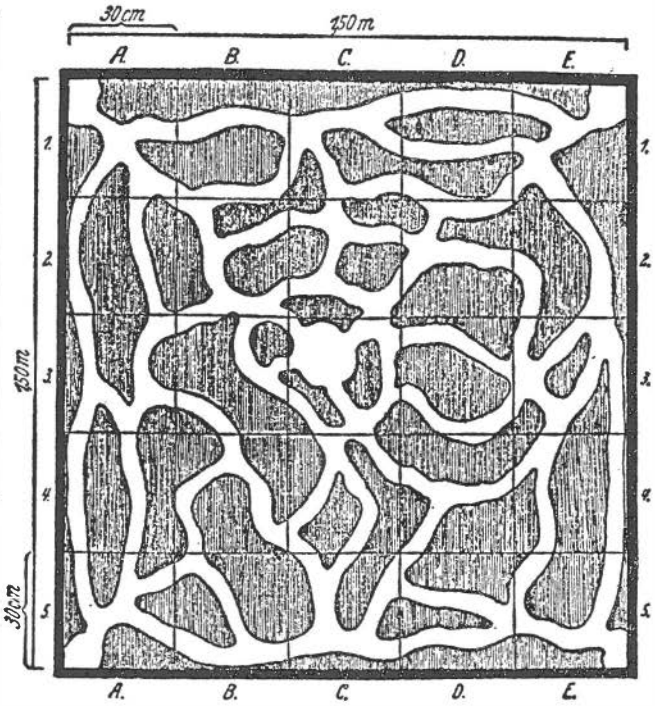
L'existence de pulsions instinctives et de schémas de comportement innés avait déjà été pressentie par quelques grands précurseurs, notamment, au XVIIIème siècle, par A. von Pernau (1716) et H. S. Reimarus (1773). Au XIXème siècle, Charles Darwin, dans *L'expression des émotions chez l'homme et chez les animaux* (1872), puis dans *La descendance de l'homme* (1881), constate que les «émotions» ressenties par les animaux ne sont pas «de simples épiphénomènes, mais les éléments actifs d'une organisation à structure unitaire combinant des facteurs matériels ou physiologiques et des facteurs mentaux ou psychologiques» (Julian Huxley). A la même époque, D. A. Spalding démontre expérimentalement l'évolution des types de comportement, tandis que le Français Jean-Henri Fabre (1823-1915), spécialiste du comportement des insectes, croit pouvoir conclure à la «perfection» prédéterminée de l'instinct.

En 1898, Charles O. Whitman, dans une série de conférences prononcées à Woods Hole (Massachusetts), déclare qu'il existe des formes innées et génétiquement déterminées de comportement. A l'appui de ses affirmations, il cite les nombreux résultats de ses travaux. Dix ans plus tard, le zoologue autrichien Oscar Heinroth (1871-1945) confirme toutes ses observations. Le rôle de ces deux hommes est capital. Tous deux sont des zoologues. Whitman s'est consacré à l'étude des pigeons (1898-1919), Heinroth, à celle des oies et des canards (1911-14). Cela leur a permis de se tenir à l'écart de la querelle entre








*En haut, à droite : le cycle fonctionnel type, d'après Jakob von Uexküll (1921). Ci-dessus : le chemin familier du choucas. En haut, à gauche : le chemin familier du poisson combatif. Ci-contre : demeure et territoire de la taupe. Il s'agit d'un espace «actif» : dans un milieu pour nous parfaitement uniforme, la taupe aveugle retrouve son chemin sans erreur.*

réflexologues et vitalistes. L'un et l'autre ont constaté que, chez les oiseaux, certains comportements fondamentaux se manifestent même en l'absence de tout *stimulus* extérieur. Ils en ont conclu que l'instinct était à mettre au compte de facteurs *endogènes*, et non des seuls facteurs de milieu. Ils ont également fait, comme l'a écrit Lorenz, «la découverte capitale que certains schèmes d'actes moteurs coordonnés sont aussi caractéristiques d'une espèce, d'un gène, d'une famille, d'un ordre ou même de catégories taxonomiques supérieures que toutes les propriétés structurales de l'anatomie d'un animal, ce qui permet de conclure que la coordination de ces mouvements s'effectue dans le génome d'une espèce et que le concept d'homologie peut aussi bien s'appliquer à la coordination des mouvements qu'aux caractères morphologiques».

De son côté, Julian Huxley (1887-1975) donne en 1914 la première description complète et la première analyse scientifique des cérémonies prénuptiales chez le grèbe huppé. Il remarque notamment qu'une partie de la parade se déroule de manière rituelle, et en conclut que certaines parades servent à établir un lien émotionnel entre les membres du couple.

## *Jakob von Uexküll*

Jakob von Uexküll (1864-1944) entreprend une oeuvre non moins originale. Influencé à ses débuts par Driesch (1867-1941) et après avoir étudié à Heidelberg sous la direction de W. Kühne, il développe, à partir de travaux sur la locomotion animale, des perspectives nouvelles dans le domaine de la physiologie comparée des invertébrés. Avec une exigence de rigueur positive tout à fait remarquable, il se fait alors l'avocat d'une psychologie animale dépouillée de tout anthropomorphisme. L'étude de la façon dont le fonctionnement musculaire s'articule avec le système nerveux le conduit, non seulement à envisager l'organisme comme un *tout* (c'est-à-dire comme un ensemble qui joint à la somme des propriétés de chacune de ses parties des propriétés dues à l'interaction de ces parties entre elles, en sorte que la seule *analyse*, qui considère chaque partie isolément, est insuffisante à rendre compte des propriétés du tout), mais encore à donner une définition très fructueuse du «monde spécifique» *(Umwelt)* des organismes vivants.

Chez von Uexküll, le mot *Umwelt* désigne l'*environnement propre*, le milieu «phénoménal» tel qu'il est perçu et donc subjectivement *constitué* pour un organisme selon les capacités sensori-motrices de son espèce. Par suite, le vivant ne se définit plus comme l'ensemble des organismes, mais bien comme l'entité formée par l'ensemble de ces organismes *avec leurs milieux spécifiques*. Quant aux milieux, ils ne sont plus étudiés selon l'aspect qu'ils ont pour nous, mais, pour la première fois, selon l'aspect qu'ils ont pour l'espèce étudiée. Le monde du chien n'est pas le monde de l'homme, qui n'est pas le monde de l'abeille, et ainsi de suite. La *perception* que chaque espèce a de son environnement et la *signification* que les individus, consciemment ou non, attribuent à ce qu'ils perçoivent, ne sont jamais les mêmes. Il y a autant de vues-du-monde qu'il y a de formes de vie.

Comparant l'organisme à une «maison» et le milieu spécifique au «jardin» qui l'entoure, von Uexküll s'efforce de ne considérer le jardin que sous l'aspect qu'il revêt pour l'habitant de la maison. En 1921, il démontre : 1) que chaque espèce ne perçoit par ses organes sensoriels qu'une *forme* particulière et limitée du monde ; 2) que ce sont les perceptions qu'ils ont de leur environnement qui servent aux individus à le «caractériser» (à lui donner un *sens*) et, par suite, à adopter tel ou tel comportement. Plus précisément, pour un organisme donné, les différents objets situés dans son champ de perception ont un *sens* éminemment varié, selon qu'ils ont ou non une importance «vitale» pour lui. Lorsqu'un objet «porteur de sens» apparaît dans le champ, la perception met en jeu un *cycle fonctionnel*, qui s'achève lorsque, le besoin ayant été satisfait, le «signe» n'est plus perçu comme tel. L'analyse de la psychologie animale prend alors une nouvelle dimension. L'univers, qui est la totalité des milieux spécifiques, apparaît comme un entrelac de *mondes vécus* et *mondes perçus*, dont les innombrables «charnières» correspondent à autant d'adaptations réciproques, comme la tique et l'organisme sur lequel elle s'installe, la toile d'araignée et la mouche, le papillon de nuit et la chauve-souris, etc. Von Uexküll dénonce l'illusion reposant «sur la croyance en un monde unique, dans lequel s'emboîteraient tous les êtres vivants». Il distingue trois «espaces vécus» : l'espace actif, l'espace tactile et l'espace visuel, qui se complètent tous les trois, mais peuvent également se contredire. (Chez l'homme, le monde de l'astronome n'est pas celui du physicien, qui n'est pas celui du chimiste, etc.) (3). Ainsi, dans une certaine mesure, l'espace comme le temps sont aussi des produits du sujet. Grâce à des instruments de mesure, nous pouvons affiner notre perception, mais elle n'est pas plus objective pour autant : «Tous les caractères des objets, même si nous les décomposons dans leurs éléments ultimes, en atomes et en électrons, resteront toujours des caractères perceptifs de nos sens et des *représentations*».

Les travaux de Jakob von Uexküll (4) ont eu une influence directe sur l'éthologie moderne. On ne la constate pas seulement chez Lorenz, mais aussi chez Frederick J. J. Buytendijk (1887-1974), physiologue et psychologue hollandais (*Psychologie des animaux*, 1920 ; *Traité de psychologie animale*, 1952 ; *Attitudes et mouvements*, 1956), qui souligne l'importance des conduites liées au milieu spécifique et, pour la psychologie humaine, propose une analyse du mouvement vécu. (Dans son dernier ouvrage, *Prolégomènes à une physiologie anthropologique*, Buytendijk montre les relations qui existent entre les régulations physiologiques et les modes d'être subjectifs de la conduite humaine).

## *le système nerveux central*

Vers 1930, les observations faites sur les oiseaux par Elliot Howard montrent que ces animaux se battent pour leur territoire, pour la défense de leur «espace vital», avec plus d'acharnement encore que pour la conquête des femelles. Peu après, R. C. Carpenter étend la validité de cette observation aux grands singes anthropoïdes. L'anthropologue Sir Arthur Keith en tire les leçons (5).

Une autre étape décisive est franchi en 1935, avec les travaux d'Erich von Holst sur le système nerveux central. Pour les réflexologues, l'instinct s'expliquait par des excitations dépendant au premier chef d'un cheminement nerveux allant des nerfs afférents vers le centre. Von Holst démontre expérimentalement qu'une suite de mouvements innés peut être coordonnée de façon *purement centrale*, c'est-à-dire sans

(3) Von Uexküll distingue aussi le *Merkwelt* : l'ensemble des *stimuli* auxquels une espèce réagit de façon élective ; et le *Wirkwelt* : ensemble des signes extérieurs qui permettent à l'espèce d'agir efficacement pour modifier ses relations avec son milieu.

(4) Cf. *Bausteine zu einer biologischen Weltanschauung*. Bruckmann, München, 1913 ; *Staatsbiologie. Anatomie, Physiologie, Pathologie des Staates*. Paetel, Berlin, 1920 (rééd. : Hanseatische Verlagsanstalt, Hamburg, 1933) ; *Umwelt und Innenwelt der Tiere*. Berlin, 1921 ; *Theoretische Biologie*. Julius Springer, Berlin, 1928 (rééd. : Suhrkamp, Frankfurt/M., 1973) ; *Streifzüge durch die Umwelten von Tieren und Menschen. Bedeutungslehre*, 1934 et 1940 (rééd. : Rowohlt, Hamburg, 1956) ; *Der Mensch und die Natur. Grundzüge einer Naturphilosophie*. München, 1953. Et aussi : Gudrun von Uexküll. *Jacob von Uexküll. Seine Welt und seine Umwelt. Eine Biographie*. Christian Wegner, Hamburg, 1964.

(5) A peu près à la même époque, la diffusion dans le monde entier des théories psychanalytiques contribue à battre en brèche le point de vue environnementaliste. Freud eut au moins le mérite, en effet, de replacer *à l'intérieur* des individus l'origine de certaines grandes pulsions.

*«L'éthologie ou science du comportement nous apprend enfin le début du mystère de la vie, l'«élan vital caché» qu'une vanité anthropomorphique nous avait empêché de voir» (Frédéric Rossif). «Le singe et moi» (peinture à l'huile, détail) et «Le babouin» (fusain sur toile, détail), par Trémois (1973).*

l'aide d'aucune stimulation afférente. Ses premières expériences portent sur des anguilles et des poissons. Les mêmes résultats sont ensuite obtenus chez des mammifères. (En mars 1962, le *Scientific American* publiera un article de von Holst, *Electrically Controlled Behaviour*, où l'auteur démontrera l'existence d'une stimulation interne spontanée chez le chat : fixée à un point précis de l'hypothalamus, une électrode déclenche des réactions agressives qu'il est possible de prévoir à l'avance).. Les excitations ainsi produites *spontanément* par le système nerveux central entraînent un «comportement d'appétence» *(appetitive behaviour)*, notion qui va se révéler d'une extrême importance. Dès lors, la *nature physiologique des mouvements instinctifs* se trouve identifiée. Les séquences comportementales spécifiques ne reposent pas sur des réflexes, mais sur une aptitude élémentaire du système nerveux central à produire spontanément des excitations à régulation automatique. Du même coup, une explication physiologique causale de la spontanéité de certains mouvements est fournie.

## *le "savoir inné"*

Konrad Lorenz se fait d'abord connaître par des travaux sur les choucas (sortes de corneilles robustes) et les oies cendrées. Sa première colonie d'animaux date de 1927. Lorenz a en horreur les conditions de vie factices de la domestication. Il observe les choucas, les chiens, les chats, les oies et les canards, en les laissant s'ébattre librement et en vivant au milieu d'eux. (C'est la méthode employée par Carpenter à Porto-Rico, avec des singes rhésus, et, par la suite, par Jane von Lawick-Goodall en Tanzanie, avec des chimpanzés). Entre 1935 et 1939, il jette les bases de l'éthologie moderne (que découvre de son côté, en 1938, l'Américain Karl Lashley). Sa première synthèse date de 1935. C'est une étude sur *Le compagnon dans l'environnement spécifique de l'oiseau (Der Kumpan in der Umwelt des Vogels)*. Lorenz y montre que, chez l'oiseau, les manifestations de l'instinct dépassent le stade de la simple série d'actes spécifiques exécutés par l'insecte. A son tour, il affirme qu'à l'origine de chaque comportement instinctuel, il y a un «noyau» inné, relativement stable et génétiquement déterminé.

Le «savoir inné» peut prendre deux formes : d'une part des attitudes et des actes instinctifs précis, qui vont s'exprimer quel que soit le milieu, d'autre part, des aptitudes à répondre d'une certaine façon aux *stimuli* et aux combinaisons de *stimuli* ; dans ce dernier cas, ce qui est génétiquement déterminé n'est pas l'acte lui-même, mais l'aptitude à produire l'acte comme réponse.

A partir de là, se référant aux travaux d'Erich von Holst, Lorenz précise la façon dont les comportements instinctifs se rattachent aux mécanismes spécifiques innés. L'idée générale est que le mécanisme de coordination du schéma de comportement produit lui-même le «besoin» pour l'instinct de s'exprimer, et qu'à l'intérieur du système nerveux central, une série de mécanismes, liés aux organes sensoriels complexes, provoquent un effet d'*inhibition* qui «bloque» toute activité aussi longtemps que l'animal n'a pas satisfait au «besoin». Au vieux schéma des réflexologues, «excitation/réaction» (*stimulus*/réponse), s'en substitue alors un autre, qu'on peut résumer de la façon suivante : production endogène des excitations/comportement d'appétence préparatoire (par lequel l'animal *recherche* une situation stimulante ou de déclenchement)/intervention de la situation d'excitation spécifique mettant en mouvement le mécanisme inné de déclenchement/libération et accomplissement de l'«acte consommatoire». Il s'agit évidemment d'un schéma simple, que des études ultérieures ont permis de nuancer. On a pu, par exemple, décomposer le *déclenchement* de la pulsion instinctive en un certain nombre d'éléments simples, ce qui a permis de préciser le rôle du «déclencheur» *(releaser)*. Celui-ci est en quelque sorte «présent» dans la

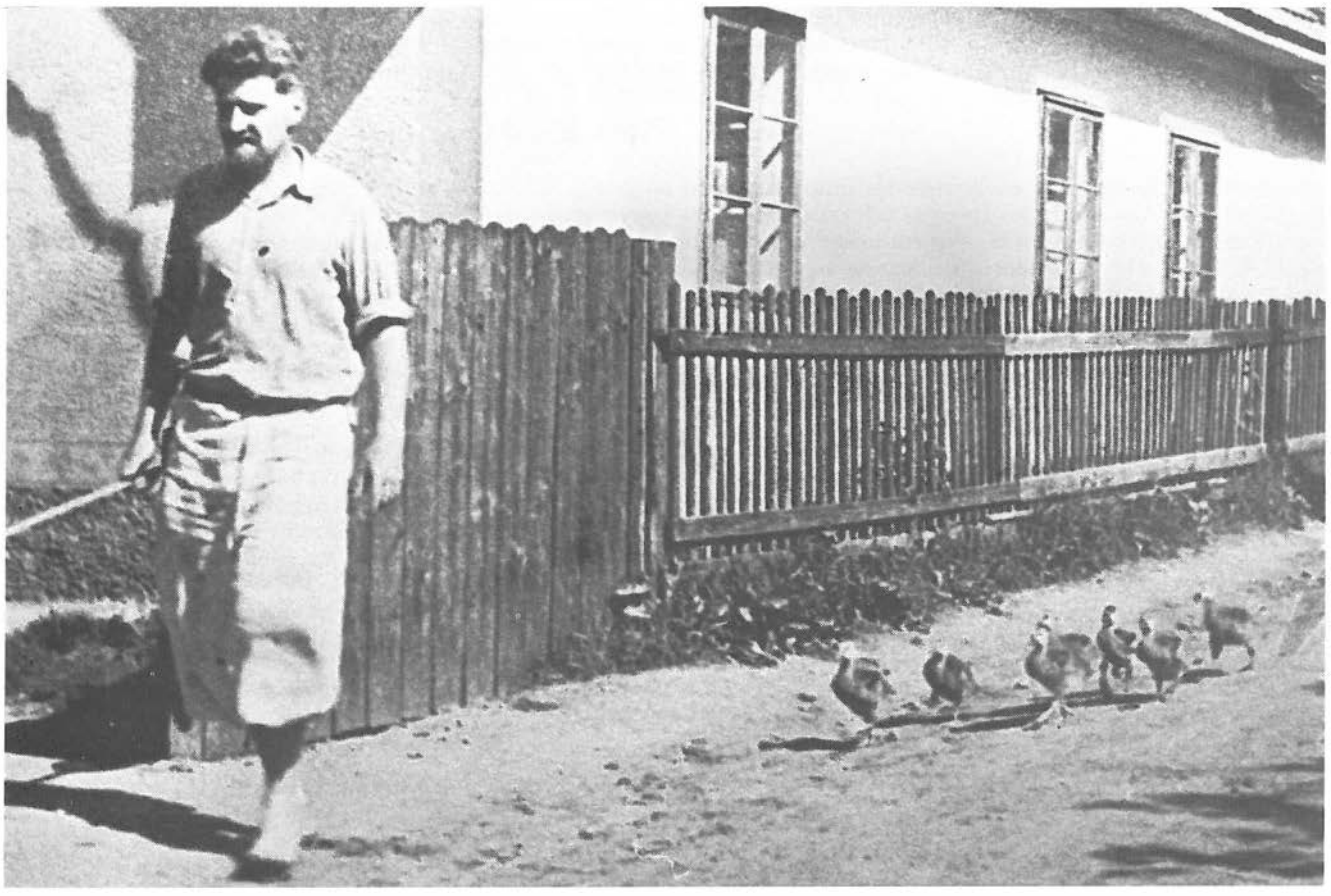
structure morphologique de l'espèce, et se manifeste essentiellement comme «signal social». (Ainsi, chez l'épinoche, à la période de reproduction, les mâles réagissent tout particulièrement aux *stimuli* déclencheurs des activités sexuelles et du comportement agressif : position du rival, coloration du ventre et forme des mouvements chez la femelle). On a aussi constaté que, dans certains cas, la manifestation de l'action instinctive ne suffit pas à «relâcher» l'inhibition et qu'elle peut être la condition nécessaire au déclenchement de toute une *chaîne* d'actions instinctives, etc. (6).

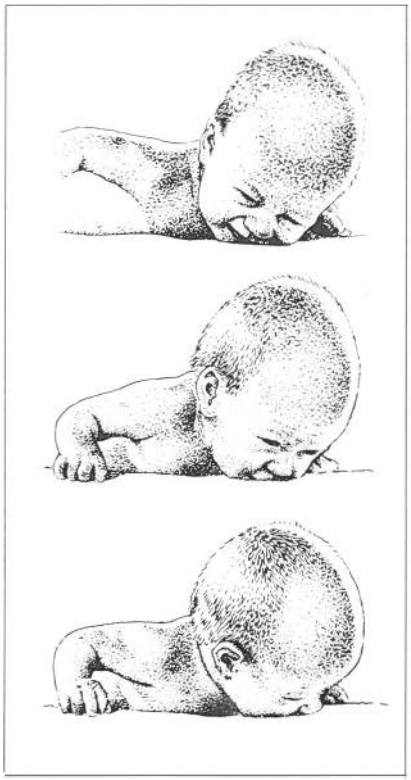
## *en l'absence de tout stimulus*

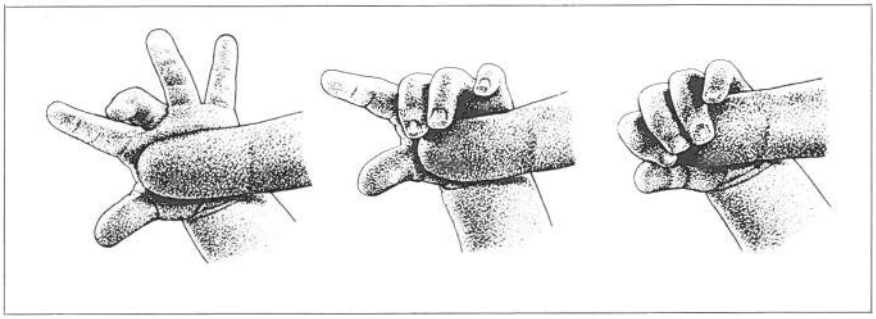
Ainsi, l'origine des mouvements instinctifs est *innée*. Les pulsions fondamentales, loin d'être de simples «réponses» aux *stimuli* ou des réactions à des situations de «frustration», sont dues d'abord à des excitations endogènes et elles se manifestent, le cas échéant, en l'absence de tout *stimulus* extérieur. Les enfants sourds et aveugles de naissance, par exemple, ont les mêmes comportements instinctifs (recherche de la mamelle, préhension de la main, reptation, grimper, sourires, etc.) que les enfants normaux, alors qu'ils ne peuvent en rien «réagir» à ce qu'ils voient ou entendent autour d'eux (E. H. Lenneberg, 1965). En 1953, on a même pu démontrer que, pendant les deux premiers mois de leur vie, le comportement des enfants anencéphaliques (nés sans cortex cérébral) ne diffère pas non plus de celui des enfants normaux. Dans le monde animal, on peut citer d'innombrables exemples. Pour les réflexologues, si les mouches se nettoient régulièrement les ailes, c'est qu'elles «répondent» au *stimulus* que constituent des dépôts de poussière. Or, il existe des formes mutantes de mouches sans ailes. Et ces insectes exécutent tous les mouvement de nettoyage dont les mouches normales, leurs ancêtres, ont l'habitude ! Kluyver (1947) a vu des oiseaux poursuivre des insectes inexistants, mais pour lesquels ils étaient «programmés», pendant des hivers particulièrement rigoureux. Dans certaines espèces, des femelles peuvent couver sans avoir pondu. Des étourneaux captifs, nourris en abondance, exécutent tous les mouvements de prédation propres à leur espèce, comme s'ils devaient (et pouvaient) attraper des mouches. Une rate qui cherche à faire son nid accomplit toujours la même activité, même si elle n'a pour ce faire aucun matériau à sa disposition (il arrive qu'elle se saisisse de sa propre queue !). Un chat tente de recouvrir ou d'enterrer ses excréments en grattant par terre, même s'il a toujours vécu dans un appartement et qu'il gratte le parquet ou le carreau. La manifestation de tels comportements (les éthologues parlent d'«activités de débordements» ou de «décharges à vide») montre que l'animal obéit à un *besoin intérieur*, et qu'il est obligé de satisfaire à des

(6) C'est surtout sous l'influence de von Uexküll que Lorenz a mis en lumière le rôle du «déclencheur», ainsi que l'intervention d'une phase appétitive dans l'extériorisation des conduites spécifiques.

*Konrad Lorenz. Photo Bartl.*







*Certains comportements élémentaires sont phylogénétiquement très anciens. Le nourrisson humain les partage avec d'autres mammifères : ainsi la recherche rythmique (automatique) de la mamelle (à gauche) durant les premiers jours après la naissance, ou l'agrippement spontané avec les doigts de la main (ci-dessus). On a pu montrer que l'enfant s'accroche avec une force particulière aux cheveux. Primitivement, ce geste lui permettait sans doute de se cramponner à la fourrure de la mère. D'après H.F.R. Prechtl (1955).*

«rites» provenant de la phylogenèse pour «relâcher» son inhibition conformément au schéma évoqué plus haut. Toute la conception moderne de l'instinct se fonde sur de telles observations, la comparaison entre le comportement naturel de l'animal et celui qu'il adopte lorsqu'on l'élève isolé dès la naissance de ses congénères, permettant précisément de mesurer la part de l'inné dans le comportement (7).

Beaucoup de ces comportements innés sont soumis à un processus de *ritualisation*, notion que l'on peut définir comme «la formalisation ou la canalisation adaptative d'un comportement à motivation émotionnelle, sous la pression téléonomique de la sélection naturelle, destinée à : a) assurer une plus grande efficacité de la fonction d'avertissement et à en diminuer l'ambiguïté, tant du point de vue intraspécifique qu'interspécifique ; b) fournir des stimulants ou des déclencheurs de schèmes d'action plus efficaces aux autres individus ; c) réduire les pertes à l'extérieur de l'espèce ; et d) servir de mécanismes de liaison sexuelle ou sociale» (Huxley). Les schèmes de comportement ritualisés sont généralement qualifiés de «parades» (monovalentes, bivalentes, etc.). Parmi celles-ci, figurent les toilettes de convenance, les «danses», les conduites rituelles d'exploration, les chants, les jeux, les sports, les rituels auto-esthétiques, les parades acrobatiques, les activités de déplacement, les offrandes de nourriture, les «marquages» de frontières, etc. Chez l'homme, la ritualisation n'a pas le même caractère *automatique*, et peut prendre des formes symboliques ou «intellectuelles» complexes. La ritualisation de certains actes permet d'en assurer la transmission avec une certaine force contraignante. C'est le cas de l'interdit religieux. «On a dit que Moïse avait interdit aux Juifs de manger du porc à cause de la trichinose, écrit Lorenz. En supposant que cela soit vrai, il a néanmoins préféré faire confiance à la dévotion de ses adeptes plutôt qu'à leur intelligence, puisqu'il a prononcé un commandement religieux au lieu d'instituer des cours de parasitologie».

## *recours à la notion de totalité*

Dès le début, Lorenz met en lumière les insuffisances de la théorie kantienne de la connaissance, en réagissant à la fois contre les théories mécanistes (système pavlovien, béhaviourisme, etc.) et contre les insuffisances du vitalisme ou les exagérations d'une psychologie de la forme portée jusqu'à l'absurde. En 1935, il écrit : «Si fortement que l'on récuse la psychologie associationniste de type atomistique, si nettement qu'on repousse la théorie du circuit fonctionnel, on ne doit oublier ni dans un cas ni dans l'autre, que le recours à la notion de totalité est légitimé par l'existence d'une totalité physique qui est livrée sous la forme d'un appareil d'intégration supérieur, d'un système nerveux central fédérateur du tout. Chercher une fédération de ce type là où elle n'est pas donnée physiquement, voilà qui est, à mon avis,

(7) On considère qu'un comportement est inné lorsqu'il s'observe chez tous les individus d'une même espèce lorsque l'on a supprimé (ou, au contraire, fait varier au maximum) l'influence du milieu et les occasions d'apprentissage, et que tous ces individus ont été élevés séparément. Cette partie innée du comportement est dite *environment resistant*. Certains auteurs environnementalistes ont soutenu que l'isolement de l'animal dès la naissance ne pouvait être tenu pour une preuve concluante, sous le prétexte que l'«apprentissage» commence dès avant la naissance. Ainsi, d'après Z.-Y. Kuo (1932), le poussin apprendrait dans l'oeuf à picorer en entendant sa mère donner de petits coups de bec dans sa coquille ! Lorenz a répondu par une question : comment se fait-il que d'autres espèces d'oiseaux, qui ont apparemment la même «expérience», ne picorent pas mais ouvrent le bec, ou filtrent la boue comme les canards, ou encore, comme les pigeons, mettent leur bec dans le gosier de leurs parents ?

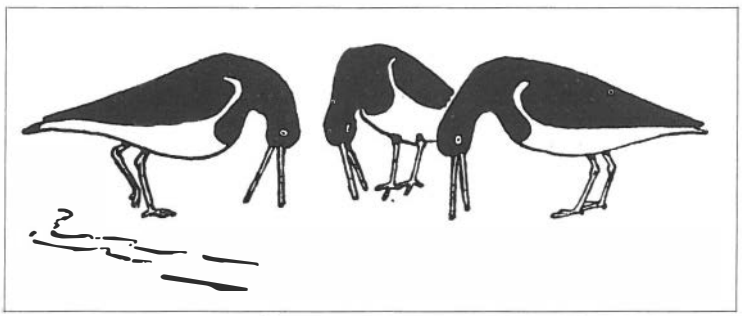
s'égarer dans la métaphysique, bien que je ne sois pas non plus favorable à des interprétations de type mécaniste». Il reprend cette critique en 1943, dans un essai de la *Zeitschrift für Tierpsychologie*, intitulé *Die angeborenen Formen möglicher Erfahrung.* En 1950, il souligne encore le manque d'expérience concrète des réflexologues aussi bien que des vitalistes : «Si William McDougall avait su tout ce que H. Elliot Howard savait sur l'incomplétude des réactions du fait du manque d'intensité, il n'aurait jamais confondu objectif et valeur de survie. Si J. B. Watson avait seulement une fois élevé un jeune oiseau dans un isolement complet, il n'aurait jamais affirmé que tous les schémas complexes de comportement étaient conditionnés. Ce fut pour moi un véritable choc, qui réduisit en poussière des idéaux que je chérissais, lorsque, jeune étudiant, je réalisai pour la première fois que de grands spécialistes de l'instinct comme Lloyd Morgan et W. McDougall *ignoraient* des données réelles concernant le comportement inné avec lesquelles, ignorant comme je l'étais, je me débattais alors mentalement» *(The Comparative Method in Studying Innate Behaviour Patterns).*

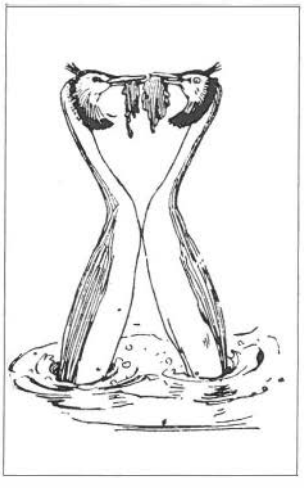
Par la suite, Lorenz publie d'importants travaux sur la ritualisation des pulsions antagonistes, sur la danse d'amour du grèbe huppé et le «cérémonial de triomphe» des oies sauvages, sur les mimiques faciales du chien, etc. Eibl-Eibesfeldt résume le résultat de ses recherches de la façon suivante : «Lorenz a reconnu la spontanéité des mouvements instinctifs, particularité physiologique de grande importance qui avait échappé aux réflexologistes classiques. Il a recherché quels sont les *stimuli*-signaux qui déclenchent un certain comportement avant toute expérience individuelle et s'est occupé de la phylogenèse et de l'ontogenèse des comportements innés. Dans l'interaction instinct-dressage, il a trouvé un nouveau mode d'intégration de l'inné et de l'appris, et dans le phénomène de l'empreinte *(imprinting)* (8) il a découvert une disposition innée à l'apprentissage d'une importance toute particulière, dont il a constamment souligné l'importance pour les sciences humaines. En 1937, il a fait, avec Nikolaas Tinbergen, des expériences sur les mouvements de retournement des oeufs de l'oie cendrée, et tous deux mirent en lumière, dans les années qui suivirent, un grand nombre de notions fondamentales de l'éthologie».

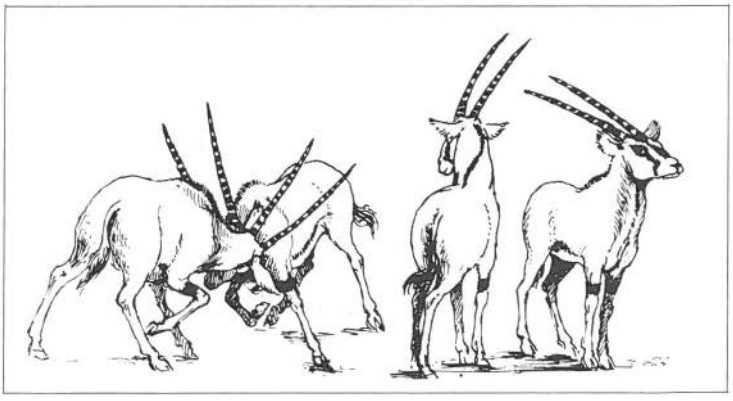
Lorenz montre que chaque être vivant est un «système» résultant d'un *devenir.* Il ne peut donc être pleinement compris qu'une fois *mis en perspective.* Ce devenir est double : d'une part, une phylogenèse

---

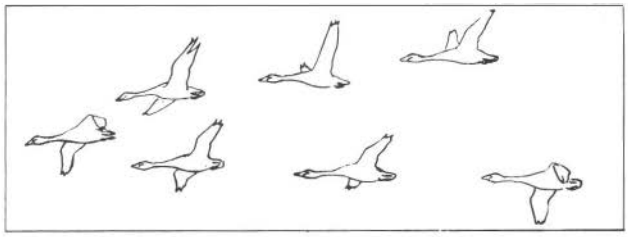
(8) Oscar Heinroth avait remarqué que les jeunes oies et les jeunes canards, dont l'activité est presque mature dès la naissance, réagissent au sortir de l'oeuf à la présence d'un être humain ou de tout objet volumineux doué de mouvement qu'ils aperçoivent, comme ils réagiraient instinctivement à la présence de leurs parents. Lorenz a confirmé le bien-fondé de cette observation : chacun connaît la façon dont il fut suivi jour et nuit par une oie qui le prenait pour sa mère ! Le phénomène a reçu le nom d'«empreinte» ou d'«imprégnation» (*imprinting*). Il ne se manifeste pas durant toute la vie, mais seulement durant des périodes d'accoutumance dites «périodes sensitives» (terme qui a remplacé celui de «périodes critiques»). On peut y voir l'une des meilleures preuves qui puissent être de l'interaction entre l'inné et l'acquis.

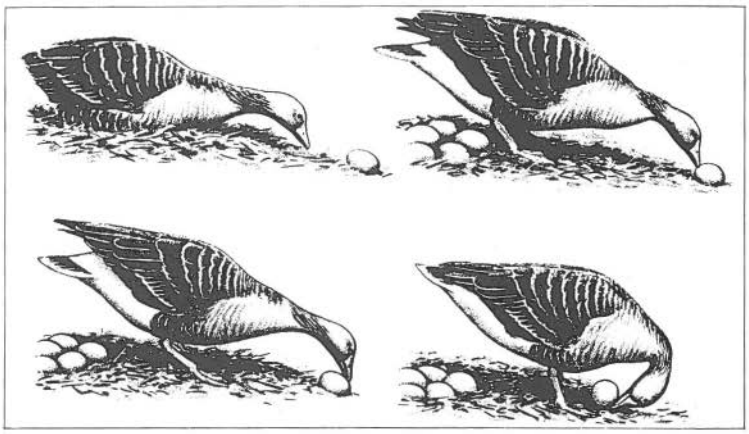


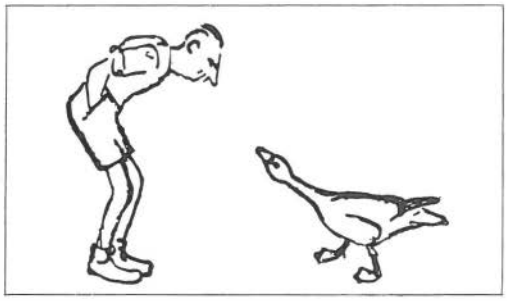




*Parades et ritualisation. La «danse du pingouin» est la parade la plus élaborée qui établisse le lien du couple chez les grèbes huppés. Après force «secouements de tête», les deux oiseaux plongent puis réapparaissent en tenant dans leur bec le matériau de construction du nid (de l'herbe aquatique). Ils nagent alors l'un vers l'autre, se dressent poitrine contre poitrine, etc. Ci-contre : petit groupe d'huîtriers pies exécutant un «concert de sifflements». Ci-dessous : ritualisation des pulsions agressives chez des gazelles mâles du type Oryx.*







*Ci-dessus : déroulement normal du roulage de l'oeuf chez l'oie cendrée, d'après Lorenz et Tinbergen (1938). Cet acte combine les mouvements instinctifs et les «taxies» ou mouvements orientés. Si on enlève l'oeuf quand l'oie a déjà commencé à le rouler, le roulage se poursuit quand même, à vide. En haut, à gauche : vol de canards sauvages. Ci-contre : Konrad Lorenz vu par lui-même.*

biologique qui intègre l'individu et le situe dans le mouvement de l'évolution ; d'autre part, une phylogenèse «culturelle» et comportementale, qui se construit sur la phylogenèse biologique, s'y ajoute et entretient avec elle une relation systématique d'interaction (cf. l'essai de Lorenz sur *Psychologie et phylogenèse*, 1954). Les modes de comportement évoluant dans la phylogenèse comme des organes, on doit donc les considérer comme des fonctions d'organes. On peut dresser une morphologie des organes du comportement aussi bien qu'une morphologie des organes structuraux.

## *Konrad Lorenz*

Au cours des trente dernières années, l'éthologie a connu des développements remarquables. Après avoir appris à discerner la «finalité» d'un comportement (pourquoi, à certaines heures, l'oiseau se met-il à chanter, le chat va-t-il se promener ? etc.), l'éthologiste peut maintenant analyser la formation des instincts, déterminer le schéma auquel se rattachent les comportements et même en retracer la phylogénie. L'idée de «besoin intérieur» *(internal drive, urge, motivation)*, celle de «pulsion» *(Trieb)*, la notion d'«utilité» d'une action, ont été précisées. De nombreux résultats ont été obtenus dans différentes branches, qu'il s'agisse de l'identification des manifestations aberrantes ou pathologiques de l'instinct, des recherches sur l'agressivité, les comportements de fuite, le «préjugé», l'association préférentielle (le *lien*), la reconnaissance du «semblable», la sélection du partenaire, la prise de possession du territoire, etc. Il n'est évidemment pas question, même à grands traits, de tous les présenter ici.

Lorenz n'a pas été le premier à traiter de biologie du comportement. Mais il a été le premier à faire la synthèse de toutes les observations de ses prédécesseurs et à les intégrer dans un système formel cohérent et complet. Réintégrant dans la réalité physiologique ce que les matérialistes avaient cru pouvoir «évacuer» et ce que les vitalistes attribuaient à un principe mystérieux échappant à l'entendement scientifique, il apparaît aujourd'hui comme le véritable fondateur de l'éthologie comparée. «D'autres avaient traité des mêmes sujets avant lui, mais aucun n'était parvenu à réunir toutes les données d'une manière aussi compréhensive», a déclaré l'éthologiste américain George Barlow. «Konrad Lorenz, ajoute W. H. Thorpe, associa toutes les idées de son temps comme aucun autre ne l'avait fait avant lui, et sut en tirer toutes les implications» (préface à Konrad Lorenz. *King Salomon's Ring.* Methuen, London, 1961).

## *l'agressivité innée*

Lorenz distingue quatre instincts fondamentaux : la faim, la peur, l'agressivité et la pulsion sexuelle. Ce sont des instincts *innés*, qui trouvent leur origine dans l'histoire phylogénétique de l'espèce : le milieu ne peut pas plus les «supprimer» que les «créer», mais seulement exercer sur eux un effet relatif d'excitation ou, au contraire, d'inhibition. Dans son livre sur l'agressivité (9), Lorenz s'efforce de dépouiller le problème de ses composantes émotionnelles et de retracer les origines phylogénétiques de la pulsion agressive, d'élucider ses conditions, ses manifestations, etc. Au passage, il étudie aussi le phénomène de la

(9) Le livre a été traduit en français sous le titre *L'agression.* Le terme d'«agressivité» aurait été préférable, car il aurait permis d'éviter certains malentendus. En allemand, les deux notions sont rendues par le même mot (*Agression*).

*prédation*, qui s'exerce d'une espèce à l'autre (interspécifique) et qu'il ne faut surtout pas confondre avec l'agressivité, que manifestent les uns vis-à-vis des autres des individus d'une même espèce (intraspécifique). Il pose une question volontairement «provocante» : « A quoi le *mal* est-il *bon* ? ».

Sigmund Freud avait compris l'*innéité* de l'instinct d'agression. «Je pars du principe, écrit-il, que la tendance à l'agression est une disposition innée, indépendante et instinctuelle de la nature humaine» *(Par-delà le principe du plaisir)*. Mais il assimile cette disposition à l'instinct de mort (Thanatos), censé gouverner, avec Eros, le comportement des humains, et affirme que l'agressivité doit être *refoulée*. La position de Lorenz est bien différente. Il se propose en effet d'étudier la physiologie des «passions», là où Freud ne s'intéresse qu'à leur pathologie. Il montre ainsi que l'agressivité, bien loin de s'identifier à un «instinct de mort», et bien loin d'être un «mal», est une disposition normale dans toute espèce et chez tout organisme vivant. Chez beaucoup d'animaux, comme chez l'homme, elle est même la condition *sine qua non* de l'existence. Dans un univers dont la structure repose sur l'antagonisme et le conflit, l'«agressivité» est à la base de toute vigueur, de toute capacité de résistance, de toute énergie. C'est parce qu'ils sont «agressifs», que les espèces se maintiennent et que les individus peuvent se protéger et protéger les leurs. L'agressivité n'est ni «bonne» ni «mauvaise», elle fait partie de la *définition* même du vivant.

L'étude de l'agressivité exige que l'on se défasse de tout anthropomorphisme. Il n'y a pas plus de chameaux «dédaigneux» que d'aigles au «regard féroce», de «gentils» petits lapins ou d'écureuils «malicieux». Le lion n'est pas plus «méchant» envers l'antilope qu'il dévore que la vache envers l'herbe qu'elle broute et qu'elle rumine. Bien au contraire, les dispositions agressives sont beaucoup plus intenses chez les lapins, les daims et les colombes (dont on a fait le symbole de la paix !), que chez les loups ou les lions. En règle générale, chez les espèces les plus «féroces», les mécanismes intraspécifiques d'inhibition sont aussi les plus puissants. «Les loups, par exemple, n'achèveront jamais un congénère qui se rend à merci. Il suffit, dans le combat le plus acharné, que l'animal qui a le dessous détourne son arme, en l'occurence ses crocs, de son adversaire et lui présente par contraste la partie la plus vulnérable de son corps, la veine carotide, pour que le vainqueur soit stoppé net dans son élan» (Christophe Stolowicki. *Konrad Lorenz, le fondateur de l'éthologie moderne*, in *Psychologie*, juin 1971). L'observation montre aussi qu'au sein d'une espèce donnée, ce sont toujours les individus les plus *faibles* qui se révèlent les plus «méchants» : saisis par la peur, n'ayant pas la force nécessaire pour se battre d'une façon «sportive» (c'est-à-dire *ritualisée*), ils sont les premiers à prendre l'initiative de passer du *combat ritualisé* au combat destructeur.

## *des aspects positifs*

La probabilité pour que, chez l'homme, l'agressivité suive toutes les règles de l'abaissement du seuil et du comportement appétitif, est extrêmement forte. «Objecter que l'agressivité, et surtout l'agressivité humaine, écrit Lorenz, ne peut comporter par elle-même une impulsion spontanée, puisque l'agressivité est déclenchée sous l'effet de la peur, du *stress*, de la frustration, etc., est tout aussi fallacieux que prétendre affirmer que la sexualité de l'homme ne comporte pas d'impulsion spécifique spontanée, sous le prétexte qu'elle est déclenchée par certaines excitations émanant d'un autre sexe».

Dès 1784, Emmanuel Kant avait reconnu les côtés positifs de l'agressivité. Konrad Lorenz montre que le comportement agressif ne conduit pas nécessairement à l'élimination et à la destruction, mais qu'il est à la

*L'agressivité : une tendance innée chez les êtres vivants.*

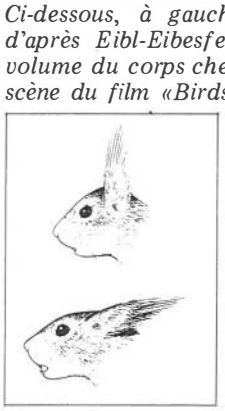
base de tout comportement *créateur*, de tout désir de s'«attaquer» à quelque chose pour en tirer une forme, une oeuvre ou une idée, de toute efficience industrielle ou scientifique, de toute compétitivité. La volonté d'apprendre, le goût de la découverte et de l'exploration, la capacité à relever les défis de l'existence, à résoudre les problèmes de la vie quotidienne, etc., bref, tout ce qui permet à l'individu d'exprimer sa personnalité comme différente de celle des autres, de se distinguer en même temps qu'il s'affirme (on ne se *pose* qu'en s'*opposant*), tout cela relève, à des titres divers, de l'«agressivité». Et même, alors que, dans l'histoire de la vie, il a pu y avoir agressivité sans amour (car on ne constate l'existence de *liens* personnels que chez les espèces apparues après le tertiaire inférieur : teléostéens, mammifères et oiseaux), il est peu probable qu'il puisse y avoir amour sans agressivité. «Tout nous porte à croire, écrit Lorenz, que les liens d'amitié personnelle se sont établis par suite de la nécessité pour certains individus de cesser leurs querelles afin d'unir leurs forces contre d'autres individus de leur espèce».

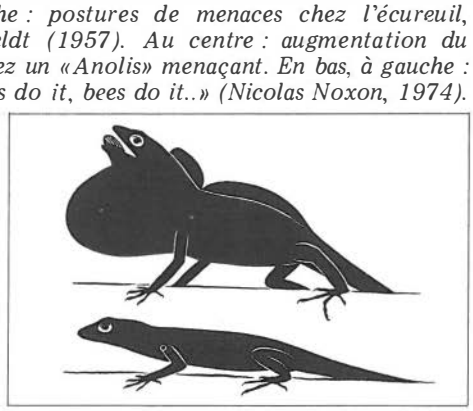
## *la notion de "catharsis"*

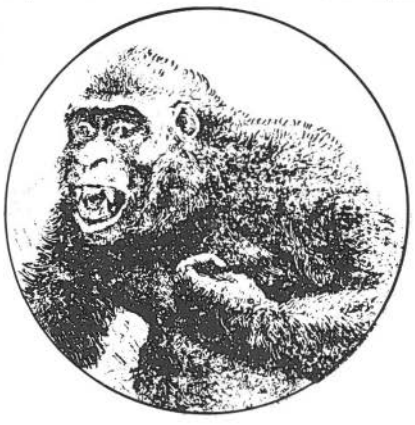
Démuni de son agressivité, faible, sans volonté, ouvert à tout y compris à ce qui le tue, l'homme, incapable de relever les défis que ne cesse de lui lancer l'univers, serait assuré de toujours perdre le combat auquel toute vie se ramène. Aussi Lorenz réagit-il contre toutes les tentatives de *castration de l'esprit*. Il met en garde, en particulier, contre l'illusion tenace consistant à considérer comme «meilleure» ou simplement «désirable» une humanité vidée de son agressivité. «Avec l'élimination de l'agressivité, de l'*aggredi* au sens original et le plus large du mot, se perdrait beaucoup de l'élan avec lequel on s'attaque à une tâche ou à un problème, et du respect de soi-même sans lequel il ne resterait plus rien de tout ce qu'un homme fait du matin au soir, du rasage matinal jusqu'à la création artistique ou scientifique». La «suppression» de l'agressivité entraînerait d'ailleurs une perturbation générale, puisque l'organisme forme un tout, et non une simple suite d'organes que l'on pourrait isoler et le cas échéant enlever. («Dans le comportement, remarque Tinbergen, tout est en relation avec tout»). Konrad Lorenz donne cet exemple : «Quand le vieux Koch, un chirurgien suisse, a essayé de guérir la maladie de Basedow en enlevant la thyroïde, il a non seulement enlevé la thyroïde, mais aussi les glandes parathyroïdes qui règlent le métabolisme du calcium : alors, le patient est mort très vite».

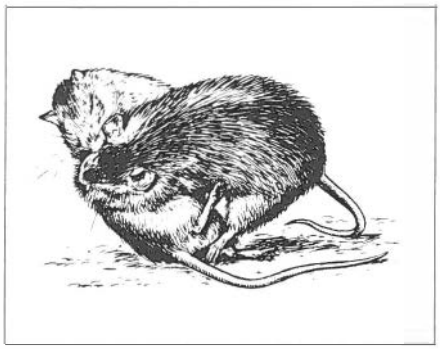
Lorenz ne considère pas pour autant que *toute* forme d'agressivité soit bonne. Il se montre très préoccupé, au contraire, par le fait que, chez l'homme, les limites de l'agressivité paraissent sans cesse reculer. Chez l'animal, l'agressivité intraspécifique ne dépasse jamais un certain seuil, au-delà duquel le «corps social»

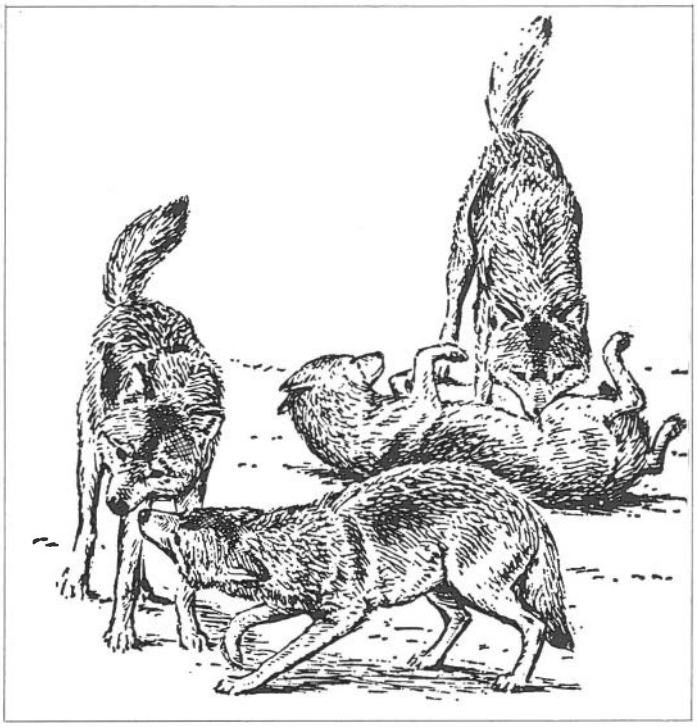
*Ci-dessous, à gauche : postures de menaces chez l'écureuil, d'après Eibl-Eibesfeldt (1957). Au centre : augmentation du volume du corps chez un «Anolis» menaçant. En bas, à gauche : scène du film «Birds do it, bees do it..» (Nicolas Noxon, 1974).*











*L'agressivité ritualisée. Ci-contre : comportement de soumission chez le loup. Le loup dominé se soumet en se faisant plus petit. Il se comporte alors comme un jeune animal quêtant de la nourriture ou roule sur le dos en se tenant immobile. Ces attitudes infantiles disposent l'adversaire à la bienveillance. D'après R. Schenkel (1967). Ci-dessus : combat avec blessures chez les surmulots : les animaux s'entremordent. D'après Eibl-Eibesfeldt (1963).*

considéré dans son ensemble se trouve mis en danger. Par un phénomène de régulation quasi-cybernétique, chaque fois que ce seuil est près d'être atteint, l'agressivité fait l'objet d'une *ritualisation*, c'est-à-dire qu'elle est canalisée vers des domaines où elle ne peut plus nuire à quiconque, le plus souvent vers des «parades», des «danses», des conduites rituelles ou de simples «décharges à vide». Dans le monde animal, cet *automatisme* est la règle. L'instinct est en effet *programmé jusque dans son objet*. Chez l'homme, il en va différemment. L'instinct ne se manifeste que comme potentialité absolue. Ainsi que l'a démontré Arnold Gehlen, l'homme conserve en permanence une possibilité de *choix*, qui est le fondement de sa *liberté*, dans les limites, bien entendu, de ses aptitudes générales. La «ritualisation» de l'agressivité, chez lui, ne peut aussi procéder que d'un *choix volontaire*. Sa grandeur en même temps que sa fragilité tiennent au fait qu'il est lui-même contraint de se fixer ses propres limites ; et cette limitation est d'autant plus nécessaire que, du fait de la mobilisation des masses, de l'influence des *media*, de l'amélioration technique des armements (qui permettent de détruire à distance, par le biais d'un intermédiaire ou par *délégation*, un ennemi que l'on ne *voit* plus), les mécanismes naturels d'inhibition des pulsions agressives ne peuvent pratiquement plus jouer. L'agressivité peut être «déchargée» et poussée *jusqu'au bout* par *consensus* ou par abstention, sans la présence d'un adversaire, et sans même l'accomplissement d'actes agressifs par *tous* les individus concernés (10).

Pour remédier à cette situation, Lorenz propose de recourir, de façon *volontaire*, aux moyens qui ont fait leur preuve au cours de l'évolution phylogénétique. Vouloir supprimer l'agressivité serait la pire des solutions : elle resurgirait avec une force d'autant plus explosive qu'on aurait essayé de la brider. (Telle est la situation qui prévaut à notre époque, où l'on n'a jamais autant parlé de «paix universelle» et où la violence n'a jamais été autant à l'ordre du jour). En revanche, on peut donner à l'«enthousiasme militant» des occasions de *transfert*, des compensations, des soupapes de sécurité. On peut *réorienter* la pulsion agressive vers des objets de remplacement, c'est-à-dire vers des substituts positifs où l'excès de passion se sublime, ainsi que l'avaient bien compris les Grecs, à qui nous devons la notion de *catharsis* ou «décharge purifiante» (11).

---

(10) Le caractère «total» des guerres modernes n'est d'ailleurs pas seulement dû aux progrès techniques de l'armement, mais aussi à la mise en oeuvre du principe égalitaire de conscription de masse, qui implique la disparition de fait de toutes les formes de *fair fighting*. A cet égard, on peut considérer les anciens «codes de chevalerie» comme des équivalents «culturels» des formes «naturelles» de ritualisation de l'agressivité.

(11) Le recours à des «ritualisations» de l'agressivité telles que la compétition sportive, économique, scientifique, etc. est cependant à double tranchant, ce que Konrad Lorenz ne dissimule pas. Toute compétition «pacifique» peut en effet dégénérer vers des formes d'action parallèles faisant appel à la violence. D'autre part, le spectacle même de la violence peut aussi bien renforcer l'agressivité (par un effet d'«exemplarité») que l'inhiber en la canalisant (défoulement par projection) : certains films ou spectacles de télévision peuvent produire l'un et l'autre effet. Enfin, les institutions jouent elles-mêmes un rôle ambigu : alors qu'elles tendent à désamorcer la violence *individuelle*, elles peuvent être au contraire l'instrument de la violence *collective*, dans la mesure où, par délégation, elles héritent (en les amplifiant) des caractéristiques du sur-moi. Et comme la tendance à l'auto-justification est générale, il est parfois bien difficile de distinguer l'offensive de la défensive (l'agresseur pouvant être, non celui qui attaque, mais celui qui pousse l'autre à attaquer). Dans ses écrits les plus récents, Konrad Lorenz distingue beaucoup plus nettement qu'il ne l'avait fait dans *L'agression*, l'agressivité individuelle et l'agressivité collective, qui sont deux types de conduite aux effets bien différents.

Lorenz conclut ainsi son essai sur l'agressivité : «C'est cela la double face de Janus que porte l'homme : seul être capable de se consacrer aux plus hautes valeurs éthiques et morales, il a besoin, pour atteindre ses buts, d'un mécanisme de comportement phylogénétiquement adapté ; mais les propriétés animales de ce mécanisme portent en elles le danger qu'il tue son frère, convaincu d'agir ainsi dans l'intérêt de ces mêmes hautes valeurs. *Ecce homo* !»

## *une "mortelle tiédeur"*

A une époque où tant de chercheurs, saisis par l'idéologie de l'«analytisme», croient nécessaire de s'enfermer dans leur spécialité et semblent frappés d'une frayeur toute académique à l'idée d'en sortir, il est significatif qu'un savant comme Konrad Lorenz n'ait pas hésité, en marge de son activité proprement scientifique (mais en s'appuyant sur ce qu'il a pu en retirer), à faire oeuvre de philosophe, et même de moraliste. Ses ouvrages les plus récents, *Les huit péchés capitaux de notre civilisation* et *Die Rückseite des Spiegels*, témoignent de cette nouvelle inspiration.

«L'humanité contemporaine est en péril, écrit Lorenz. Elle court de nombreux dangers, que le naturaliste et le biologiste en premier lieu sont seuls à apercevoir, alors qu'ils échappent au regard de la plupart des hommes». Certains de ces dangers, comme la menace nucléaire, le surpeuplement, la dévastation de l'environnement, la «contagion de l'endoctrinement», le *stress* (la «course contre soi-même»), ont cependant été souvent décrits. Ce ne sont peut-être pas les plus importants. Lorenz en dénonce trois autres : la «mortelle tiédeur», la dégradation génétique et la rupture de la tradition.

Par «mortelle tiédeur», il faut entendre l'hypersensibilité croissante au déplaisir et, parallèlement, l'incapacité elle aussi croissante à apprécier de véritables joies. En temps normal, explique Lorenz, «chaque apprentissage d'un comportement confirmé par une récompense, pousse l'organisme à s'accommoder de situations pénibles, à cause du plaisir à obtenir. Autrement dit, l'organisme accepte sans broncher des situations qui, avant le dressage, auraient provoqué de sa part des réactions d'aversion et d'inhibition. Un chien ou un loup, pour s'emparer d'une proie alléchante, font beaucoup de choses qui normalement leur répugnent. Ils passent à travers les ronces, sautent dans l'eau froide et s'exposent à des dangers qu'ils redoutent notoirement». Cette idée fondamentale que les meilleures choses doivent être souvent payées d'un grand prix gît à la base de tout comportement éthique. Goethe disait : «A rudes semaines, joyeuses fêtes». Les joies et les peines, les succès et les échecs alternent et s'équilibrent. Toute situation meilleure naît d'une contrainte sur soi-même. Telle est l'économie du système plaisir-déplaisir. Cette économie est aujourd'hui perturbée. La vogue des idées égalitaires abstraites, la dégénérescence de l'idée de l'Etat (qui engendre la croyance implicite en l'«Etat-Providence»), une certaine prospérité matérielle, le mythe d'un «progrès» indéfini, conduisent le plus grand nombre à penser que les individus ont de plus en plus de droits et de moins en moins de devoirs, que la vie leur doit tout et qu'ils ne lui doivent rien. Dans cette perspective, toute difficulté, tout revers, apparaît comme une «injustice», voire un «scandale». Les «responsables», bien entendu, sont toujours ceux qui ont eu de la «chance» ou qui jouissent de plus de «privilèges» encore que les autres. L'idée que chacun puisse être responsable de soi-même, y compris, bien souvent, des revers qu'il rencontre, apparaît comme impensable. Les responsabilités sont automatiquement rejetées sur les «autres» ou sur la «société». Des révoltes, nourries par l'envie, éclatent en des points de plus en plus nombreux. D'organique, la société se *mécanise* et, bientôt, éclate. La décadence s'ensuit.

«Dans un lointain passé, remarque Lorenz, les sages de l'humanité avaient déjà reconnu fort justement qu'il n'était pas bon pour l'homme de parvenir trop bien à satisfaire son aspiration instinctive à atteindre au plaisir et à se soustraire à la peine». Trop facilement atteint, le plaisir est *émoussé* par l'habitude. Il

exige une surenchère permanente, une course en avant, qui ne s'achève (provisoirement) que dans la perversion. «Du fait de la domination progressive de son environnement, l'homme moderne a, par la force des choses, déplacé l'équilibre plaisir-déplaisir dans le sens d'une hypersensibilité croissante à l'égard de toute situation pénible, tandis que sa capacité de jouissance allait en s'émoussant (..) Il en résulte une impatiente exigence d'immédiate satisfaction de tout désir en germe. Et ce besoin de satisfaction immédiate (*instant gratification*) est malheureusement favorisé de toutes les manières par les entreprises commerciales et les producteurs : les consommateurs ne se rendent pas compte à quel point ils sont devenus les esclaves des achats à crédit». Avant tout, c'est à la joie que l'hypersensibilité à la peine rend inaccessible : «La joie n'est pas nécessairement liée au plaisir sensuel, précise Lorenz. Le plaisir n'est que l'acte *consommateur*, la joie est le plaisir de l'acte *créateur*». Bref, «cette tendance engendre un ennui mortel».

Tout naturellement, l'hyperesthésie à la peine entraîne une hypersensiblerie. Celle-ci, à son tour, est cause de dégradation. «Les sentiments que nous devons avoir pour chacun en particulier, affirme Lorenz, s'opposent aux intérêts de l'espèce humaine en général. La pitié que nous éprouvons envers les asociaux, dont l'infériorité provient peut-être de lésions irréversibles, datant de la petite enfance, ou de tares héréditaires, nous empêche de protéger les êtres normaux» (12).

## *égalitarisme et puérilité*

La «rupture de la tradition» a de multiples causes. L'une des principales est l'abolition de la frontière qui, jusqu'à une époque récente, séparait nettement le monde de l'enfance de celui des adultes. Le phénomène s'opère dans un double sens. Les enfants sont conduits, de plus en plus tôt, à avoir des préoccupations d'adultes. Quant à ces derniers, l'*optimisme* régnant propre aux sociétés «permissives», l'habitude de plus en plus courante de considérer toute satisfaction comme normale, parce que justifiée par un «droit» (on en est actuellement au «droit au bonheur»), prolonge chez eux des types de comportement caractéristiques de la puérilité. De tous temps, on devenait adulte en réalisant que la vie n'est pas seulement une jouissance, mais aussi une contrainte. Dès lors qu'il y a de moins en moins de contraintess, il y a donc de moins en moins d'adultes. «Les qualités enfantines sont absolument nécessaires à la promotion et à l'essor de l'espèces humaine, écrit Lorenz. Mais la question qui se pose maintenant est de savoir si les caractéristiques enfantines du programme génétique ne sont pas en train de se développer dans des proportions désastreuses». Lorenz rappelle aussi qu'«un homme dont le comportement social n'a pas atteint le degré de maturité suffisant, reste à un stade d'infantilisme et ne peut que devenir un parasite de la société ; il veut continuer à jouir de la sollicitude des adultes qui ne revient normalement qu'à l'enfant».

Conséquence de cette situation : une certaine contestation, alors même qu'elle présente des caratéristiques évidentes de *puérilité*, témoigne inconsciemment du regret de la jeune génération de ne pas trouver chez les parents le comportement véritablement adulte qui *justifierait* la position sociale qu'ils occupent, et qu'elle est en droit d'attendre pour se former elle-même. L'éducation «anti-autoritaire» aggrave les choses, car «l'enfant élevé dans un groupe non hiérarchisé se trouve dans une situation absolument artificielle». Durant l'enfance, une grande partie de la formation de la personnalité s'opère en effet par *exemplarité* : l'enfant se forme en s'*identifiant* aux «modèles» qui l'entourent. «Or, aucun homme ne s'est jamais identifié à un pauvre esclave, personne n'est disposé à se laisser dicter par lui des règles de conduite et moins encore à admettre les valeurs culturelles qu'il respecte». Dès lors, la *tradition* est rompue. Jeune et vieille génération s'opposent *comme deux sous-espèces*, et chacune, de son point de vue, a raison : «La révolution de la jeunesse actuelle est fondée sur la haine. Une haine étroitement apparentée à la forme d'hostilité la plus implacable et la plus difficile à surmonter, je veux dire la haine nationale. En d'autres termes, la jeunesse révoltée réagit contre la génération plus âgée comme le ferait un groupe culturel contre une ethnie étrangère». Cette coupure des générations, caractérisée par un renforcement de la solidarité *horizontale* aux dépens de la solidarité *verticale*, implique, par le refus de toute hiérarchie, une telle désorganisation sociale que, «si cette évolution continue à se poursuivre de façon incontrôlée, si aucun mécanisme, aucune institution de conservation ne fait son apparition, ce phénomène pourrait très bien signifier la fin de la civilisation et, je le pense très sérieusement, la régression de l'homme à un stade pré-cromagnien».

Dans *Die Rückseite des Spiegels*, Lorenz reprend et développe cette analyse. Revenant sur l'hyperesthésie aux contraintes et sur la recherche frénétique de plus-values de satisfaction, il remarque que les formes sociales, en Occident du moins, se vident peu à peu de leur *sens* : «En U.R.S.S. aussi bien qu'en Chine, la

(12) Par voie de conséquence, note Lorenz, tout jugement de valeur apparaît comme «scandaleux». Ainsi, «la conviction, élevée au rang de religion, que tous les hommes sont nés égaux et que les tares et défauts du criminel sont dus à une éducation manquée par la faute des éducateurs, contribue à anéantir le sentiment normal du bien et du mal, en premier lieu chez le coupable, qui s'apitoie sur lui-même et se considère comme une victime de la société». Il est vrai qu'aujourd'hui, «on ne peut même plus employer les qualificatifs de supérieurs ou d'inférieurs, en parlant des hommes, sans être soupçonné de plaider pour la chambre à gaz».

*La vie collective et le phénomène de la foule. A gauche : la plage de Cassis (Bouches-du-Rhône), durant les mois d'été. Photo Yves Dejardin. A droite : bandes de manchots empereurs en Terre Adélie. Photo Michel Bossé.*

jeune génération sait très bien pourquoi elle lutte, tandis que dans notre culture elle cherche en vain des causes dignes d'être embrassées». Il critique la structure des mégapoles, dont les périphéries se développent «à la façon d'un cancer». Il dénonce la «dégradation du comportement social héréditaire», l'«élimination du sentiment de justice inné par le penchant moderne à la tolérance absolue», ainsi que la disparition de l'amour traditionnel, avec son «cérémonial» de formation du couple (qui en était le gage de *durée*), et, par là, de la notion de *lien*, fondement organique de tout comportement social.

Tous ces phénomènes de déshumanisation, dit Lorenz, sont à porter au compter de l'égalitarisme, qui est une «escroquerie intellectuelle», et, d'une façon plus générale, à celui d'une idéologie «pseudo-démocratique» qui est, sur le plan social et politique, l'exacte transposition des fausses idées de l'environnementalisme, du béhaviourisme et de la théorie du réflexe conditionné. Cette doctrine, précise-t-il, affirme en effet «que le comportement social et moral de l'homme n'est absolument pas déterminé par l'évolution phylogénétique de son système nerveux ou de ses organes sensoriels, mais qu'il est uniquement influencé par le «conditionnement» qu'il a subi au cours de son ontogenèse du fait de son environnement culturel».

## *l'homme est-il un animal ?*

La question a été souvent posée de savoir dans quelle mesure les découvertes de l'éthologie sont applicables à l'homme. La réponse est la suivante : dans la mesure où l'homme est un animal, ni plus ni moins : ni plus, contrairement à ce qu'imaginent les tenants du matérialisme biologique ; ni moins, contrairement à ce que croient les métaphysiciens et les tenants, matérialistes eux aussi, de la physique sociale.

Les partisans du matérialisme biologique ne voient dans l'homme que sa dimension *biologique*. Les spiritualistes réduisent l'homme à sa dimension *spirituelle* ; les matérialistes de la physique sociale, marxistes notamment, le réduisent à sa dimension *matérielle*. Mais l'homme n'est pas unidimensionnel : il est l'*ensemble* de ces trois niveaux, de ces trois dimensions. De même qu'il n'est pas *que* de la matière, mais qu'il est *aussi* de la matière, il n'est pas *qu*'un animal, mais il est *aussi* un animal. Et c'est parce qu'il est *aussi* un animal que les sciences de la vie, éthologie comprise, constituent l'un des éléments fondamentaux de tout savoir sur le phénomène humain. Les conclusions des éthologistes sont valides et significatives pour tout ce qui concerne la dimension biologique de l'homme, c'est-à-dire pour tout ce qui le rattache et l'apparente à ses lointains ancêtres animaux.

On a parfois accusé Konrad Lorenz de réductionnisme. On verra, à la lecture de l'entretien ci-après, combien cette accusation est peu fondée (13). L'éthologie ne prétend pas expliquer la *totalité* de l'homme. Mais elle explique, comme nul n'avait pu le faire auparavant, la nature et l'origine des pulsions fondamentales dont il est le théâtre. Etant désormais admis que les schèmes de comportement résultent des adaptations phylogénétiques de l'espèce ou du groupe, elle réfute l'idée que l'homme *apprend* (acquiert) *tout ce qu'il sait*, et démontre au contraire qu'il naît avec un *savoir instinctif*, lequel se manifeste chez l'animal par une véritable nécessité et chez lui par une combinaison de potentialités. Les actions humaines ne sont pas des «actions innées», mais rares sont celles qui ne reposent pas en quelque endroit sur une base innée, étant entendu que la conscience construit sur cette base en fonction, entre autres, et ensuite seulement, de *stimuli* d'origine extérieure. «On ne peut que très difficilement, écrit Lorenz, construire des situations qui soient réellement neutres du point de vue du déclenchement des réactions innées». Dans l'histoire des idées et des sciences, bien des malentendus sont venus de ce que l'on a considéré *indépendamment* l'une de l'autre, ou en cherchant à les opposer, les deux propositions suivantes : 1) beaucoup d'activités culturelles chez l'homme ont une base biologique ; 2) beaucoup de traits biologiques s'expriment chez l'homme au travers de comportements culturels. En fait, traits «biologiques» et traits «culturels» ne sont *ni séparables, ni réductibles l'un à l'autre*. L'homme possède une *histoire culturelle* et une *préhistoire naturelle*. Comme en d'autres domaines, ignorer la préhistoire (ou la protohistoire) conduit à ne pas comprendre l'histoire ; tandis que réduire l'histoire à la préhistoire,

(13) Elle a en revanche quelque consistance, appliquée à certains auteurs anglo-saxons, notamment Desmond Morris (*Le singe nu*). C'est déjà beaucoup moins vrai pour Robert Ardrey ; aussi Lorenz souligne-t-il qu'il est «en complet accord» avec le contenu de son dernier livre, *La loi naturelle*.

revient à tomber dans l'absurde. Entre ceux qui affirment que l'homme n'est *qu'*instincts et ceux qui croient que l'homme n'a *pas* d'instincts, l'éthologie démontre que l'homme a *tous* les instincts et que ses choix s'effectuent à partir d'une multitude de schémas innés. La grande vérité de l'homme, c'est qu'il n'est pas une *forme finie.* Les fixistes qui disent qu'il «est» et les matérialistes qui s'imaginent qu'il «progresse» tombent dans deux excès contraires : en vérité, l'homme *devient*, sans cesse différent, et pourtant identique à lui-même. C'est en vérifiant cette conclusion que l'éthologie, au terme d'une longue bataille, a renouvelé la psychologie.

## *études et vulgarisation*

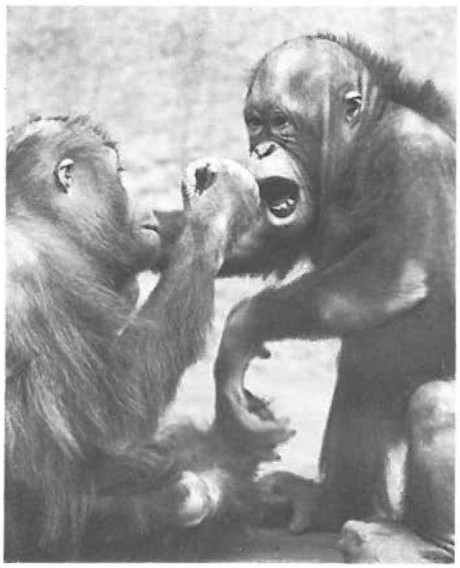
L'éthologie atteint à la renommée mondiale au début des années cinquante. Ses principaux exposants sont Konrad Lorenz, Nikolaas Tinbergen, Julian Huxley, Erich von Holst et Karl von Frisch. Le premier livre de Lorenz (*Er redete mit dem Vieh, den Vögeln und den Fischen*) date de 1949. En 1953, Tinbergen publie son essai, aujourd'hui classique, sur l'étude de l'instinct (*Instinktlehre. Vergleichende Erforschung angeborenen Verhaltens.* Paul Parey, Berlin-Hamburg). Deux ans plus tard, le Néerlandais Adrian Kortland, professeur à l'Université d'Amsterdam, fait paraître un autre livre de base de l'éthologie comparée : *Aspects du problème de l'instinct.* A ces ouvrages, destinés au grand public, s'ajoutent une foule de communications et d'articles scientifiques. Puis viennent les travaux de vulgarisation. A partir des années soixante, on voit se multiplier les essais de «zoologie humaine», écrits dans un style imagé et vivant. L'Américain Robert Ardrey fait oeuvre de précurseur en la matière, avec un livre qui suscite des discussions passionnées : *African Genesis* (1961 ; *Les enfants de Caïn.* Stock, 1963). Ses ouvrages suivants (*Le territoire.* Stock, 1967 ; *La loi naturelle.* Stock, 1971 ; cf. Yves Christen. *Le contrat social de Robert Ardrey,* in *Nouvelle Ecole* n°16) n'auront pas moins de succès. L'exemple est suivi par Desmond Morris, ancien assistant de Tinbergen (*Le singe nu.* Grasset, 1967 ; *Le zoo humain.* Grasset, 1970), Anthony Storr (*L'agressivité nécessaire.* Laffont, 1969), Lyall Watson (*Le singe omnivore.* Stock, 1973), Lionel Tiger, etc.

Dans son livre sur *Les armes de combat individuelles* (Pensée moderne, 1974), M. Dominique Venner écrit : «Chez tous les animaux, et notamment chez les primates, on observe que l'un des instincts fondamentaux les plus puissants est celui de la *défense du territoire* et de l'espace social. Pour le préserver, ils se montrent agressifs avec leurs voisins, la vie durant. Cet instinct et cette agressivité sont exigés par la survie de l'espèce (..) Depuis que le premier homme, avec son gros cerveau élargi et sa moderne pierre taillée, a tué l'anthropoïde armé de l'archaïque os d'antilope, son histoire n'a cessé de se confondre avec le perfectionnement des armes».

## *Eibl-Eibesfeldt et l'éthologie humaine*

C'est son livre sur l'agressivité (*Das sogennante Böse*, 1963) qui vaut à Lorenz le plus de célébrité. Le sujet y est pour beaucoup. Mais l'exceptionnelle qualité littéraire de ses ouvrages, leur ton extrêmement vivant, leur humour, contribuent à leur assurer une large diffusion. Sa barbiche et ses cheveux blancs, sa silhouette elle-même deviennent bientôt connus partout. En France pourtant, alors qu'il a été traduit très tôt aux Etats-Unis (*King Salomon's Ring.* Crowell, New York, 1952 ; *On Aggression.* Harcourt, Brace and World, New York, 1966), on ne le découvre que relativement tard. La revue *Planète* est l'une des premières à publier un texte de lui (cf. Konrad Lorenz. *L'horrible colombe et le bon loup,* in *Planète* n°4,

*La colère et l'agressivité. A gauche : scène de rue dans une grande ville. Photo Serge de Sazo. A droite : «bataille» de jeunes orang-outangs au zoo de Los Angeles. Photo Miriam Austerman.*



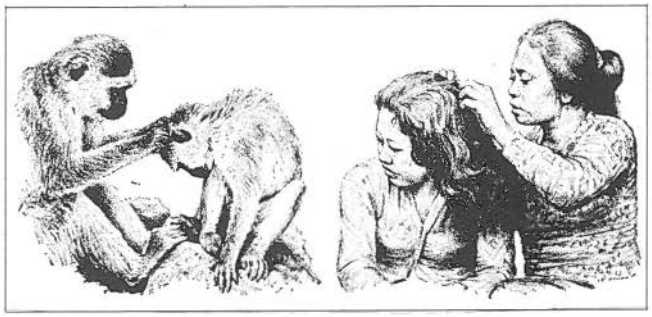
avril-mai 1962). Son premier livre traduit en français, *Il parlait avec les mammifères, les oiseaux et les poissons*, ne paraît qu'en 1968 ; *L'agression*, en 1969 (14).

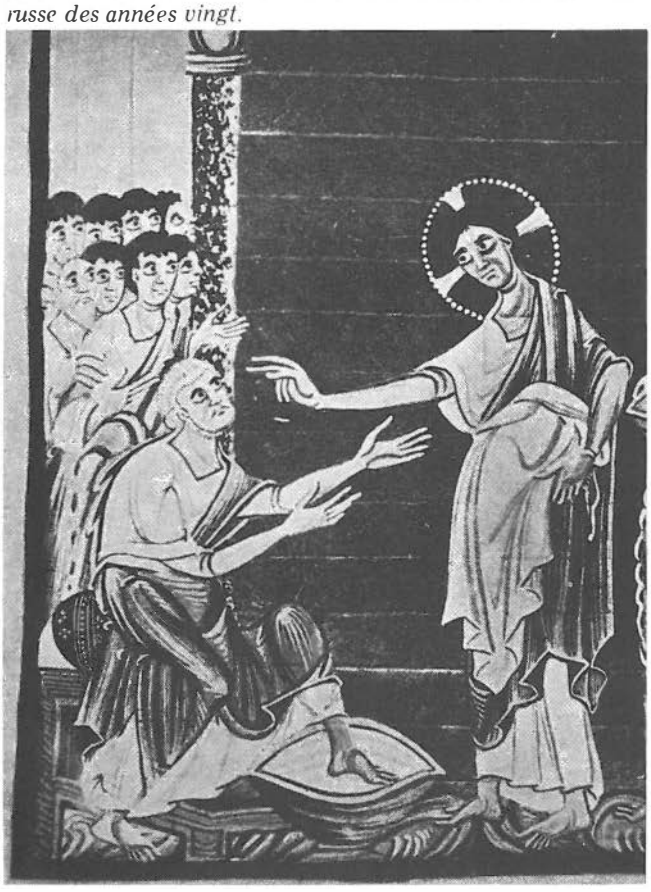
Parallèlement, l'usage des méthodes les plus modernes, notamment des enregistrements et des films, permet aux éthologistes d'accumuler les observations. D'abord restreinte à l'étude des animaux, l'éthologie s'étend bientôt à l'homme ; les premiers manuels d'*éthologie humaine* commencent à paraître. En octobre 1963, à Londres, un symposium sur l'agression, organisé par l'Institut britannique de biologie, permet à Lorenz d'exposer le résultat de ses découvertes : « Aucun savant dont l'esprit est réceptif à la biologie, déclare-t-il, ne peut douter que la lutte intraspécifique soit chez l'homme la manifestation d'une tendance instinctive et spontanée, comme elle l'est chez la plupart des vertébrés supérieurs». K.R.L. Hall, James Fisher, D.I. Wallis et Harrison Matthews expriment le même point de vue. Les thèses environnementalistes sont défendues par Stanislas Andreski, John Burton, Denis Hill et Cecily de Monchaux. C'est au cours de ce colloque que le psychologue australien Derek Freeman se rallie bruyamment à l'éthologie, tandis que l'Anglais Anthony Storr affirme que la course à l'espace américano-soviétique est une ritualisation de la «guerre froide».

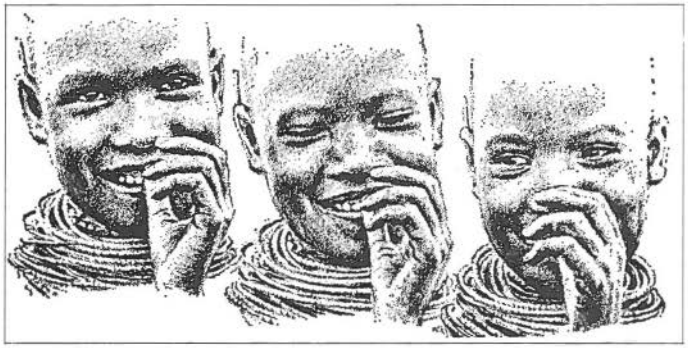
L'un des éthologistes les plus intéressants de la «seconde génération», l'Autrichien Irenäus Eibl-Eibesfeldt, s'est lui-même entièrement consacré à l'éthologie humaine. Né en 1928, collaborateur de Lorenz à partir de 1951, Eibl-Eibesfeldt a d'abord travaillé sur la phylogénie des mouvements expressifs chez les vertébrés et les adaptations phylogénétiques dans le comportement des mammifères. Il a ensuite publié toute une série d'ouvrages (*Galapagos. Die Arche Noah im Pazifik.* Piper, München, 1960 ; *Im Reich der tausend Atolle.* Piper, München, 1964 ; *Grundriss der vergleichenden Verhaltensforschung.* Piper, München, 1967 ;

(14) A partir de 1960, on traduit aussi les livres de von Frisch (*L'homme et le monde vivant.* Albin Michel, 1960 ; *Vie et moeurs des abeilles.* Albin Michel, 1969) et de Tinbergen (*Le comportement animal.* Time-Life, 1965 ; *La vie sociale des animaux.* Payot, 1967 ; *L'étude de l'instinct.* Payot, 1971).

*Au centre : toilette sociale chez les Balinaises et les singes rhésus. La caresse de la tête comme moyen de consolation est un geste que l'on retrouve dans les bénédictions et les ordinations sacerdotales (en bas, à droite). Dans la forme la plus ritualisée du geste, les mains ne sont plus posées mais seulement étendues. Ci-dessous : le lavement des pieds, page enluminée d'un évangéliaire d'Otto III (Staatsbibliothek de Munich). Ci-contre : Lénine, affiche russe des années vingt.*







*En haut, à gauche : le refuge auprès de la mère à l'origine de la recherche de contact. En haut, à droite, ci-contre et ci-dessus : comportement de «fuite» ritualisé chez différents peuples. La dissimulation du visage, comme signe d'embarras. D'après Eibl-Eibesfeldt. «Contre l'agression». Stock, 1967.*

*Liebe und Hass. Zur Naturgeschichte elementarer Verhaltenswesen.* Piper, München, 1970 ; *Der vorprogrammierte Mensch.* Piper, München, 1973 ; *Krieg und Friede.* Piper, München, 1974) qui l'ont fait connaître. Il est actuellement professeur à l'Université de Munich et dirige, depuis 1970, la section d'éthologie humaine à l'Institut Max-Planck de physiologie du comportement.

Eibl-Eibesfeldt a rapporté en 1961, dans un article du *Scientific American (Fighting Behaviour of Animals)*, les résultats de ses travaux sur différentes espèces de rats. Ces animaux, élevés séparément, et dans un isolement complet, manifestaient toutes les marques d'agressivité propres à leur espèce. L'article se terminait par ces mots : «De nombreuses expériences faites sur le terrain et dans les laboratoires montrent que l'agressivité n'est pas une tendance acquise par l'individu, mais un instinct inné propre à une espèce au même titre que les organes spécialement développés pour la lutte chez certains animaux».

## *l'anthropologie philosophique*

Dans *Liebe und Hass* (15), Eibl-Eibesfeldt montre que, chez l'homme, la plupart des postures de comportement et des mimiques faciales ou gestuelles sont innées, et qu'elles caractérisent soit l'espèce, soit la sous-espèce à laquelle appartiennent les individus. Certaines de ces mimiques (comme le fait de hausser les sourcils en ouvrant la porte pour recevoir un visiteur, de relever la tête pour regarder autour de soi à intervalles réguliers lorsque l'on prend un repas dans un endroit public, etc.) peuvent même être considérées comme des *vestiges* de comportements instinctifs devenus aujourd'hui sans utilité. Eibl-Eibesfeldt met en garde, lui aussi, contre les risques d'explosion sociale qui pourraient résulter d'une compression anormale des tendances agressives. Il affirme que les *virtualités* du bien et du mal nous sont données «biologiquement», et, soulignant que le comportement éthique se rattache nécessairement à certaines dispositions psychologiques, s'attache à dévoiler «la racine biologique des normes morales».

(15) Ce livre a été traduit en français sous le titre confondant de *Contre l'agression* (Stock, 1972). L'auteur y est présenté comme un adversaire de Lorenz, alors qu'il en est l'un des plus éminents disciples. Il s'efforce en fait de montrer qu'étant donné que la tendance associative est elle aussi innée, elle pourrait être plus souvent utilisée pour atténuer les effets des tendances agressives. «Ma thèse est la suivante, écrit Eibl-Eibesfeldt : les attitudes agressives et altruistes sont prédéterminées par des adaptations phylogénétiques ; il existe donc des normes toutes tracées pour notre comportement moral». Un autre ouvrage d'Eibl-Eibesfeldt a été traduit, lui, avec une rigueur absolue, sans pour autant recevoir toute la publicité qu'il méritait. Il s'agit de sa présentation (*Grundriss..*, 1967) de l'histoire et des acquis de l'éthologie : *Ethologie. Biologie du comportement.* NEB-Editions scientifiques, Jouy-en-Josas, 1972. Ce livre, où l'on trouve toute une partie consacrée à l'éthologie humaine (pp. 417-89), est la meilleure introduction qui soit pour l'étude de cette discipline nouvelle.

La philosophie et la sociologie, voire la politologie, ont évidemment tiré grand profit des développements de l'éthologie. C'est le cas, notamment, de l'école d'«anthropologie philosophique», qui, au lendemain de la dernière guerre, s'est opposée avec bonheur à l'idéologie néomarxiste de la «théorie critique» ou Ecole de Francfort (Max Horkheimer, Theodor Adorno, Jürgen Habermas, etc.). Son représentant le plus éminent est le philosophe et sociologue Arnold Gehlen, ancien professeur aux Universités de Königsberg et de Vienne, auteur de *Theorie der Willensfreiheit* (1933), *Der Mensch. Seine Natur und seine Stellung in der Welt* (Athenäum, Frankfurt/M.-Bonn, 1940, 8ème éd. en 1966), *Urmensch und Spätkultur* (Athenäum, Frankfurt/M.-Bonn, 1956), *Die Seele im technischen Zeitalter. Sozialpsychologische Probleme in der industriellen Gesellschaft* (Rowohlt, Hamburg, 1957), *Anthropologische Forschung. Zur Selbstbegegnung und Selbstentdeckung des Menschen* (Rowohlt, Hamburg, 1961), *Studien zur Anthropologie und Soziologie* (Luchterhand, Neuwied-Berlin, 1962), *Zeit-Bilder* (1965), *Moral und Hypermoral. Eine pluralistische Ethik* (Athenäum, Frankfurt/M.-Bonn, 1969), etc. Les échanges entre Gehlen et Konrad Lorenz ont été particulièrement fructueux. Lorenz le cite d'ailleurs à de multiples reprises, que ce soit dans son essai sur *Le tout et la partie dans la société animale et humaine* (1950) ou, tout récemment, dans *Les huit péchés capitaux* (1972).

On peut rattacher à cette même école d'«anthropologie philosophique» (cf. Wilhelm Keller. *Einführung in die philosophische Anthropologie.* Francke, München, 1971) le sociologue Helmut Schelsky (16), ancien élève de Driesch et de Freyer, ancien professeur aux Universités de Königsberg et de Strasbourg, actuellement titulaire de la chaire de sociologie à l'Académie d'économie politique de Hambourg ; le biologiste Adolf Portmann (17), ancien recteur de l'Université de Bâle (1947), ainsi que le sociologue Helmuth Plessner (18), ancien recteur (1960-61) de l'Université de Göttingen.

L'éthologie a aussi influencé l'oeuvre de Ludwig von Bertalanffy, l'auteur de la «théorie générale des systèmes», dont il sera parlé prochainement dans *Nouvelle Ecole* (cf. Ruprecht Kurzrock, éd. *Systemtheorie.* Colloquium Verlag, Berlin, 1972). Il n'est jusqu'à certains freudiens qui ont fait leur bénéfice des travaux de Lorenz. Ainsi, le psychanalyste Alexander Mitscherlich (*L'idée de paix et l'agressivité humaine.* Gallimard, 1970), directeur de l'Institut Sigmund-Freud de Francfort, reconnaît que la doctrine rousseauiste de la «bonne nature» de l'homme est insoutenable : «Qu'est-ce qu'une «nature», écrit-il, qui jusqu'à présent ne s'est jamais imposée ? D'où vient que *l'homme* serait pacifique, mais que *les hommes*, de génération en génération, sont pleins de fantaisies destructives, qu'ils ne manquent pas de projeter dans l'existence ? »

Le biologiste William Drury a comparé, pour leur importance, les découvertes de Konrad Lorenz à celles d'Einstein. Julian Huxley, qui voit en lui l'«un des plus éminents naturalistes de notre temps», écrit : «Je suis en parfait accord avec lui quand il rejette l'attitude, si pauvre de sens et d'imagination, de ceux qui croient «scientifique» de prétendre que le complexe doit se *réduire* au simple, et que, par exemple, le système nerveux des animaux n'est «en réalité» qu'une machine à réflexes».

## *les critiques*

Comme on pouvait s'y attendre, les travaux de Lorenz ont suscité une vive opposition dans certains milieux. Cette opposition s'est cristallisée en grande partie sur la thèse de l'innéité de la pulsion agressive, pour des raisons bien faciles à comprendre. Parmi les adversaires de Lorenz, un certain nombre continuent à défendre la vieille théorie des réflexes et du conditionnement. En dépit de ses lacunes et de sa faiblesse explicative, celle-ci continue en effet d'exercer une certaine séduction, due, bien souvent, au fait qu'elle corrobore (et, dans une large mesure, qu'elle est *impliquée* par) la plupart des idéologies à la mode. Pour les béhaviouristes et les néo-pavloviens, l'agressivité n'est nullement enracinée dans la nature même de l'organisme ; elle n'est qu'une «réponse» à un *stimulus* extérieur, qualifié du terme général de

(16) Helmut Schelsky. *Soziologie und Sexualität* (1955 ; trad. fr. : *Sociologie de la sexualité.* Gallimard, 1972), *Die skeptische Generation. Eine Soziologie der deutschen Jugend* (1957), *Ortbestimmung der deutschen Soziologie* (1959), *Die soziale Idee der deutschen Universität* (1960), *Auf der Suche nach Wirklichkeit* (1965), *Grunzüge einer neuen Universität* (1966), *Friede auf Zeit. Die Zukunft der Olympischen Spiele* (A. Fromm, Osnabrück, 1973).

(17) Adolf Portmann. *Biologie und Geist* (Zürich, 1956 et Suhrkamp, Frankfurt/M., 1973), *Die Tiergestalt* (Basel, 1960 ; trad. fr. : *La forme animale.* Payot, 1961), *Aufbruch der Lebensforschung* (Zürich, 1965), *Entlässt die Natur den Menschen ?* (München, 1970), *Wir sind unterwegs. Der Mensch in seiner Umwelt* (Walter, Olten-Freiburg i.Br., 1971), *An den Grenzen des Wissens. Von Beitrag der Biologie zu einem neuen Weltbild* (Econ, Düsseldorf, 1974). Cf. aussi Emile Guyenot, Raymond Ruyer et Adolf Portmann. *Le problème de la vie.* La Baconnière, Neuchâtel, 1951.

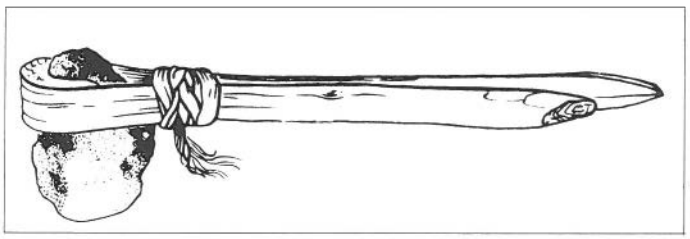
(18) Helmuth Plessner. *Die Einheit der Sinne* (1923), *Grenzen der Gemeinschaft* (1924), *Das Schicksal deutschen Geistes im Ausgang seiner bürgerlichen Epoche* (1949 et 1970), *Zwischen Philosophie und Gesellschaft* (1953), *Diesseits der Utopie* (1967), *Philosophische Anthropologie* (1970).

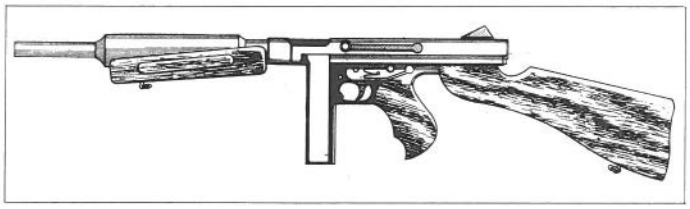
«frustration» (19). C'est la thèse soutenue par J. Dollard en 1939 et reprise, à date récente, par J.-P. Scott (1958), Z.-Y. Kuo (1960), L. Berkowitz (1962), Ashley Montagu (1962), T.-C. Schneirla, D.-S. Lehrman, etc. «L'agressivité ne tient pas à des causes physiologiques, écrit John Paul Scott, et son origine doit être recherchée dans le milieu environnant» (*Aggression.* University of Chicago Press, Chicago, 1958).

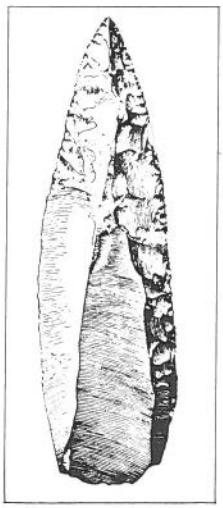
D'autres critiques, les plus nombreuses peut-être, ont un caractère purement moralisant. Elles reposent sur une critique des *faits* au nom des *idées*, et, de façon plus générale, sur un procès d'intention. «Du point de vue de la morale sociale, écrit Arno Plack, que signifie le fait que l'agressivité est un instinct élémentaire ? Tout simplement, la fin de la coexistence pacifique entre les hommes !» (*Die Gesellschaft und das Böse.* München, 1968 ; cf. aussi Plack, éd. *Der Mythos vom Agressionsbetrieb.* Paul List, München, 1973). Pour Josef Rattner (*Agression und menschliche Natur.* Walter, Olten, 1970 et Fischer, Frankfurt/M., 1972), la thèse de l'agressivité innée «favorise une technique de camouflage social correspondant à la pensée bourgeoise-conservatrice». De son côté, L. Berkowitz estime que les conclusions de l'éthologie moderne doivent être rejetées, car on pourrait en inférer que «la civilisation et l'ordre moral doivent, en dernière analyse, être basées sur la force et non sur l'amour et la charité» (*Aggression. A Social Psychological Analysis.* McGraw Hill, New York, 1962). Tel est également le point de vue de R. Denker (*Aufklärung über Agression.* Stuttgart, 1966). Teiri Nakamura, assistant à l'Université Rissho de Tôkyô, considère

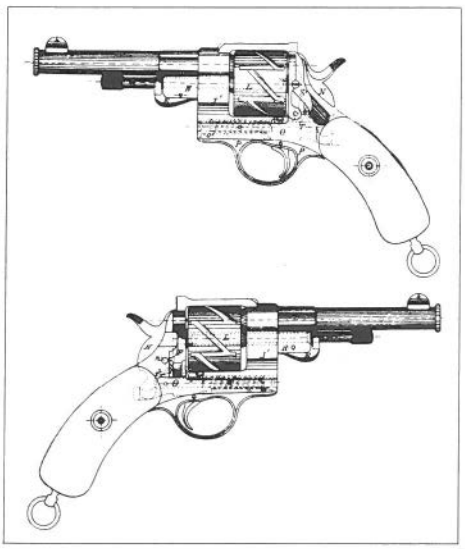
---

(19) Le grand argument que certains environnementalistes utilisent contre l'innéité de l'instinct est que tout comportement repose sur une *interaction* de l'inné et de l'acquis. C'est une bataille qu'ils n'ont pas grand mal à gagner, car personne n'a jamais prétendu que les facteurs héréditaires sont les *seuls* à jouer. (Dans la perspective de l'anthropologique philosophique, l'homme, «spécialiste de la non-spécialisation», est considéré comme doté au départ de potentialités *chaotiques*, en sorte qu'il se *construit* lui-même par ses actes, *à partir de ces potentialités*). La question de savoir s'il y a ou non interaction est donc obsolète et ne dissimule qu'un sophisme. La seule question qui importe est de savoir si l'interaction s'opère *à partir d'un donné* (le milieu modulant, dans un sens ou dans l'autre, la forme d'expression des comportements), ou si l'action du milieu *crée* le comportement à partir de rien.









*Ci-contre : hache de la préhistoire*
*En bas, à gauche : coup de poing acheuléen.*
*Au centre : pistolet-mitrailleur OSS M.I-A 1 Thompson.*
*D'après Dominique Venner. «Armes de combat individuelles» (Pensée moderne, 1974).*
*L'histoire de l'homme s'est toujours confondue avec le perfectionnement de ses armes.*

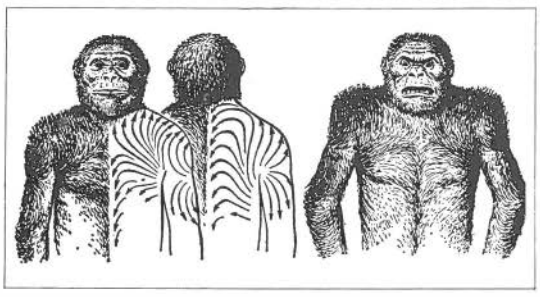
Lorenz comme un «élitiste». Le psychiatre Frederic Wertham affirme qu'il «justifie la violence». Ashley Montagu le traite même de «savant criminel» !

Les antipsychiatres les plus farfelus se proposent la «dénonciation systématique des émules de Lorenz» (J.-D. Hassoun, in *Gardes-fous*, été 1974), tandis que Walter Hollitscher (*«Kain» oder Prometheus ? Zur Kritik des zeitgenössischen Biologismus.* Verlag Marxistische Blätter, Frankfurt/M., 1972) oppose à l'éthologie les thèses du marxisme orthodoxe. (Cf. aussi l'article sur *L'agression*, intitulé *Moderner Biologismus*, paru en janvier 1971 dans *Forum*, journal des organisations de jeunesse du P.C. est-allemand).

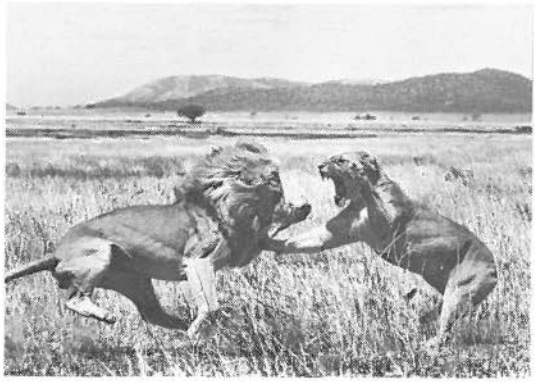
Parmi les ouvrages qui prétendent «réfuter» les découvertes de Lorenz, il faut encore citer ceux d'Elliot Aronson (*The Social Animal.* Routledge and Kegan Paul, London, 1973), Gerhard & Szczesny (*Das sogennante Böse. Vom Unvermögen der Ideologen.* Rowohlt, Hamburg, 1971), L.-R. Aronson (*Development and Evolution of Behaviour.* W.-H. Freeman & Co., San Francisco, 1970), E. Tobach, L.-R. Aronson et E. Shaw *(The Biopsychology of Development.* Academic Press, London, 1971), D.-C. Glass (*Environmental Influences.* Rockefeller University Press, New York, 1968), B. Berelson et G.-A. Steiner (*Human Behavior.* Harcourt & Co., New York, 1964), Kurt Gerhardt (*Agression und Rassismus, elementare Verhaltensweisen ?* Kösel, München, 1973), etc.

## *l'idéologie américaine*

Le maître à penser de la «biologie progressiste» américaine, Ashley Montagu, a réalisé une sorte de synthèse de toutes ces critiques en publiant un recueil collectif (*Man and Aggression.* Oxford University Press, London, 1968 ; 2ème éd. augmentée en 1973), contenant des articles de Leonard Berkowitz, Leon Eisenberg, René Dubos, Hermann Helmuth, Sally Carrighar, David Pilbeam, T.-C. Schneirla, J.-P. Scott, Geoffrey Gorer, etc. Presque tous ces auteurs sont des Américains. Ce n'est peut-être pas un hasard. Dès le début, c'est aux Etats-Unis que la théorie du conditionnement pavlovien rencontra le plus de succès. Par la suite, aucun psychologue européen (même en Angleterre) n'a jamais développé de théorie béhaviouriste aussi extrême que les psychologues américains. W.-H. Thorpe a montré qu'il y eut aux Etats-Unis de grands précurseurs qui auraient pu permettre à l'éthologie de prendre son essor dans ce pays : par exemple C.O. Witman, Wallace Craig, William Morton Wheeler, H.-S. Jennings, Karl Lashley, etc. Et pourtant, il n'en fut rien. C'est que l'environnementalisme est pratiquement impliqué, dès l'origine, dans l'*idéologie américaine :* «En effet, écrit Anthony Storr, en vertu de leur optimisme systématique, il est difficile aux Américains de croire qu'il n'existe pas de choses déplaisantes, dans le monde physique ou dans la nature humaine, qui ne puissent être corrigées».



*Les poils de l'homme moderne sont disposés de manière telle que si nous avions encore une fourrure, ils accentueraient le contour des épaules en se hérissant. C'était très probablement le cas de nos ancêtres (en bas, à gauche). Aujourd'hui encore, dans ses postures agressives, l'homme a tendance à accentuer sa carrure. Dans les cultures les plus diverses, le goût demeure chez les guerriers de souligner les épaules (ci-contre). Ci-dessous : mimiques de menaces chez le singe mandrill et chez une petite fille en colère. Les commissures des lèvres découvrent les crocs, même si, chez l'homme, les canines ont perdu de leur longueur. D'après Eibl-Eibesfeldt, op. cit.*



*Ci-dessus : le «duel» chez l'homme et l'animal (en haut : photo Finn Allen, Nairobi). En haut à droite et au centre : les chevaliers du temps jadis. Ci-contre : défilé de l'armée est-allemande devant l'hôtel Erfurter Hof, à Erfurt.*

Nikolaas Tinbergen explique : «L'éthologie a commencé par une critique sévère du béhaviourisme américain. Pendant un certain temps, nous avons été ignorés, en partie parce que nous écrivions en allemand et que les premières traductions étaient assez mauvaises, en partie pour des raisons idéologiques (..) Aujourd'hui encore, beaucoup de biologistes travaillent d'une façon «atomistique», hyper-analytique. Ils ne voient pas le système dans sa totalité. Ils donnent aussi trop d'importance à l'étude des mécaniques causales et pas assez à l'étude des fonctions. Heureusement, de plus en plus nombreux sont ceux qui réalisent que, pour comprendre les êtres vivants, il faut faire plus que singer les sciences physiques. Nous sommes le résultat d'une évolution due à la sélection naturelle. C'est ce qui donne à la biologie une dimension nouvelle» (entretien avec Elizabeth Hall, in *Psychology Today*, mars 1974).

Lorenz ajoute, avec humour : «Vous n'avez jamais entendu des skinnériens admettre qu'ils sont incapables de conditionner une pigeonne ou une rate à se coucher sur le dos pendant l'accouplement. Par la technique skinnérienne, vous ne pouvez ni conditionner, ni changer un comportement programmé phylogénétiquement».

## *réduire la pulsion agressive*

L'horreur qui frappe les adversaires de Lorenz à l'idée que l'agressivité puisse être innée tient en grande partie au fait qu'étant influencés par la psychanalyse, ils ne veulent en voir que les aspects *négatifs*. Pour Freud, nous l'avons vu, l'agressivité équivaut à l'instinct de mort (Thanatos). Chez Mélanie Klein, le mot «agressivité» est même synonyme de sadisme. De telles opinions ne correspondent évidemment en rien à la réalité. Comme le rappelle Friedrich Hacker : «Tous les Grecs sont des hommes, mais tous les hommes ne sont pas des Grecs. Toute violence est agression, mais toute agression n'est pas violence» (*Agression/violence dans le monde moderne.* Calmann-Lévy, 1972).

Il est en fait (ou il devrait être) bien évident que Konrad Lorenz n'a jamais prononcé un «éloge de la violence». Il écrit, au contraire : «La violence est le plus grand problème mondial et aussi le plus inquiétant». De ce que l'agressivité est innée et qu'elle doive s'exprimer, on ne peut inférer que la violence excessive est «souhaitable», pas plus que, du constat que tout organisme a le besoin biologique de se nourrir, on ne peut inférer que l'indigestion est «normale». En même temps qu'il met en lumière le côté *naturel* de l'agressivité, Lorenz ne cesse de montrer que, chez l'homme, les phénomènes de *catharsis* doivent résulter d'un choix volontaire. «On peut espérer, écrit-il, sans s'adonner à un optimisme exagéré, qu'un nouveau genre de sélection peut, chez les peuples civilisés, réduire la pulsion agressive à un degré tolérable, sans pour autant gêner ses fonctions indispensables». Dans le cas contraire, l'agressivité collective démultipliant les agressivités individuelles, et la violence étant encouragée par la propagation des

idéologies (des «doctrines enthousiastes») au moins autant que par la surpopulation, il pourrait bien en résulter des *oscillations sociales* susceptibles de nous être fatales.

«Ma conclusion évidente, écrit Lorenz, est que l'amour et l'amitié doivent comprendre l'humanité tout entière et que nous devons aimer tous nos frères humains sans discrimination. Ce commandement n'est pas nouveau. Et pourtant, tels que nous sommes faits, nous sommes incapables de lui obéir. Nous ne pouvons éprouver l'émotion pleine et chaude de l'amitié et de l'amour que pour des individus, et la meilleure volonté n'y peut rien changer. Mais les Grands Constructeurs le peuvent et je crois qu'ils le feront. Je crois au pouvoir de la raison humaine comme je crois au pouvoir de la sélection naturelle. Je crois que la raison peut exercer une pression sélective dans la bonne direction».

Lorenz ne nie pas non plus, compte tenu de l'action modulante du milieu, que l'agressivité puisse être renforcée (notamment, mais non uniquement, par des frustrations). Mais il affirme qu'en éliminant tous les facteurs de milieu censés produire ou renforcer l'agressivité, on n'obtiendra pas pour autant un individu *non-agressif*. C'est même le résultat contraire qui risque de se produire, car nier la *réalité* de la pulsion agressive est encore le meilleur moyen de la faire se déchaîner de la plus atroce façon. De son côté, Eibl-Eibesfeldt déclare que c'est seulement en reconnaissant cette réalité que l'on pourra «promouvoir les mécanismes comportementaux qui, chez l'homme, apaisent l'agressivité et facilitent la formation de liens entre les membres d'un groupe» (*Liebe und Hass*). Par ailleurs, ajoute-t-il, «l'affirmation qu'un comportement ou une disposition est innée, ne signifie pas du tout que ce comportement ou cette disposition ne soit pas susceptible d'être influencé par l'éducation».

## *un peuple de fauves*

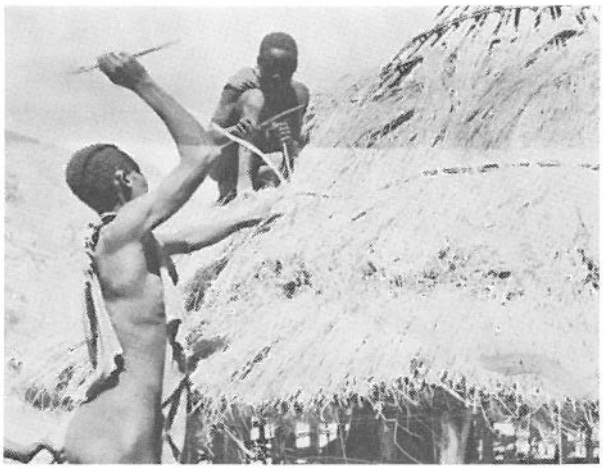
D'autres auteurs (Margaret Mead, Hermann Helmuth) ont cru pouvoir réfuter la thèse de l'agressivité innée en montrant que certains peuples sont «pacifiques par nature». Les exemples cités étaient ceux de quelques tribus primitives. Eibl-Eibesfeldt n'a eu aucun mal à prouver que, chez ces peuples, la pulsion agressive est parfaitement présente et qu'elle est seulement *ritualisée*. «Les Esquimaux, précise-t-il, se livrent à des duels de chant (lesquels ne sont nullement des compétitions artistiques, mais servent à régler des litiges très sérieux) et battent leurs femmes régulièrement, les indiens Zûni ont des rites d'initiation extrêmement cruels, les Arapesh de la Nouvelle-Guinée déchargent leur colère sur des objets. Des agressions font donc partie de la vie quotidienne de ces gens prétendûment pacifiques» (*Liebe und Hass*). D'autres exemples montrent que, lorsque les institutions (dont le rôle est de modeler les individus selon un type *humain* spécifié) s'effondrent et que les processus de ritualisation des instincts disparaissent, l'homme *naturel* (le «bon sauvage») se transmue en un être mû par la seule férocité. Tel fut le sort des Iks, chasseurs africains originaires du nord-est de l'Ouganda, remarquablement décrit par Colin Turnbull dans un livre intitulé *Un peuple de fauves* (Stock, 1973). Chassés de leur territoire naturel par la création d'un Parc national, les Iks vivent aujourd'hui confinés dans les montagnes qui séparent le Soudan, l'Ouganda et le Kenya. Incapables de se reconvertir à l'agriculture, ils ont, en moins de trois générations, peu à peu renoncé à toute vie sociale. Sortis de l'Histoire, ayant abandonné la tradition culturelle par laquelle ils s'étaient *institués* en tant qu'hommes, ils sont redevenus, au sein plein, des *êtres de nature*. Leur seule préoccupation est la survie individuelle. Tous les liens familiaux et sociaux ont disparu. Colin Turnbull pense que la tendance à rabaisser constamment la culture, au seul profit de la civilisation technologique, nous met, nous aussi, à la merci d'une catastrophe identique. «Les Iks, écrit-il, nous enseignent que nos valeurs humaines tant vantées ne sont nullement inhérentes à l'humanité, mais qu'elles sont associées seulement à une forme particulière de survie appelée société». Eibl-Eibesfeldt conclut : «La preuve convaincante de l'absence complète d'agressivité dans un groupe humain n'a pas été fournie jusqu'à présent».

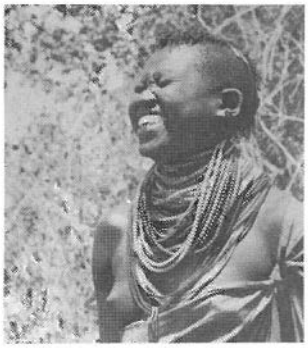
## *l'accusation de réductionnisme*

Une autre critique très violente de Konrad Lorenz (et, secondairement, de Robert Ardrey) a été faite par Alexander Alland, dans un livre récemment traduit (*The Human Imperative*. Columbia University Press, Columbia, 1972 ; trad. fr. : *La dimension humaine. Réponse à Konrad Lorenz*. Seuil, 1974). L'intention semble a priori excellente, l'auteur s'affirmant décidé à critiquer le réductionnisme et le «déterminisme biologique absolu». En fait, on s'aperçoit bientôt que cette proclamation n'est qu'un paravent pour tenter de minimiser plus que raison tout ce qui pourrait avoir trait à d'«hypothétiques» (sic) facteurs biologiques. En cours de route, Alland démasque ses arrière-pensées en citant Skinner et en se réclamant du «message essentiel de Marx», et se livre à toute une acrobatie théorique pour concilier la double constatation que les principales différences entre les hommes sont «dues à la culture et non à la biologie» (p. 108) et que «la culture est *largement* un phénomène biologique» (p. 162) (20).

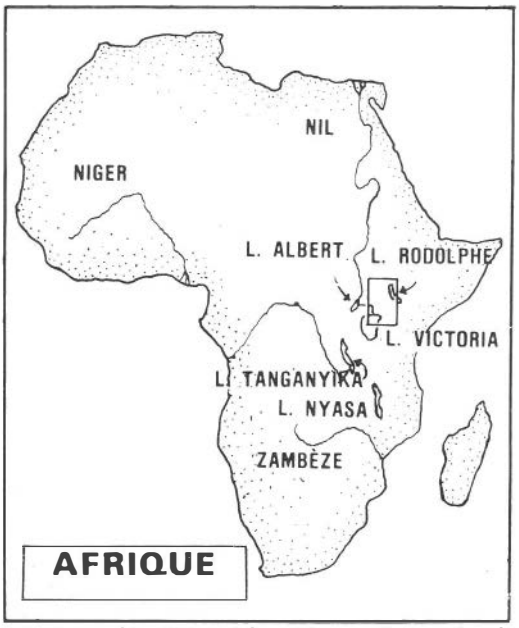
Alland affirme que, pour Lorenz, «la culture chez l'homme est un obstacle au développement». Or, Lorenz dit exactement le *contraire*. Ce qui n'empêche pas Josef Rattner (op. cit.) d'écrire, lui aussi, que Lorenz «base toutes ses conclusions en ce qui concerne les hommes sur des observations faites sur les animaux, sans considérer la constitution différente des animaux et des êtres humains». Il est vrai que,

(20) Du point de vue de l'éthologie, ces deux faits se concilient très bien.





*Après dix-huit ans, les femmes ikiennes perdent le pouvoir de séduire les gardiens de troupeau. Les Iks eux-mêmes n'ont ni l'énergie ni l'affection qui pourraient les faires s'intéresser à elles.*




*Le pays des Iks (ci-dessus) se situe entre le Soudan, le Kenya et l'Ouganda. En haut, à gauche : une hutte en voie de construction. Ces édifices ne résistent en général pas plus de trois ans. Des auteurs comme Desmond Morris et Robert Ardrey ont salué le livre de Colin Turnbull comme une véritable révélation.*

comme l'a remarqué Mme Annie Kestelyn, «Rattner admet toutes les thèses coïncidant avec ses conceptions philosophiques à lui, pour déclarer inexactes toutes les autres, sans la moindre preuve» (*Pour ou contre Lorenz*, in *La Pensée et les hommes*, Bruxelles, mars 1973) (21).

L'accusation de «réductionnisme», portée contre l'éthologie moderne, ne manque assurément pas de sel lorsqu'elle émane, comme c'est le cas général, d'auteurs et de théoriciens qui prétendent eux-mêmes, par le biais de l'économisme, du structuralisme philosophique ou du «ratomorphisme», ramener l'individu à la masse et l'organique au mécanique, réduire la vie des sociétés humaines à une «physique sociale», mettre un terme à la conscience historique, en finir avec l'«illusion du sujet» et faire s'effondrer le vivant dans le thermodynamique. Ce qui permet à Lorenz de retourner la critique à ses accusateurs, en leur reprochant de faire «apparaître tout ce qui est *spécifiquement humain* comme indésirable».

Il suffit en réalité de *lire* les ouvrages de Lorenz pour s'apercevoir que, bien loin de vouloir interpréter l'homme exclusivement à partir de l'animal, il ne cesse au contraire d'insister (suivant en cela le point de vue d'Arnold Gehlen) sur tout ce qui fait l'*originalité* irréductible de l'homme, à commencer par les deux grandes particularités constitutives qu'il doit à sa «juvénilité persistante» (*néoténie* ou «foetalisation» au sens de von Bolk) : la perdurance pendant presque toute sa vie de son «ouverture au monde», donc de sa faculté d'apprentissage, et sa «non-spécialisation», qui renforce ses facultés d'adaptation et d'autodressage. C'est bien, dit Lorenz, parce que l'homme est un être «inachevé» et que, comme tel, il n'est pas entièrement «agi» par son appartenance spécifique, qu'il est aussi un être *risqué*, c'est-à-dire un être qui, pouvant à tout moment faire de nouveaux choix, a perpétuellement et constitutivement une «chance de se perdre» ; d'où, précisément, les dangers d'une *autodomestication excessive :* hyperesthésie à la contrainte, hypertrophie des instincts d'accouplement et d'alimentation, disparition des instincts sociaux et des inhibitions différenciées, etc. Quant à Eibl-Eibesfeldt, il écrit, lui aussi : «Nous autres humains, comme le remarquait Arnold Gehlen, sommes, par notre *nature* même, des êtres *culturels*» (*Ethologie. Biologie du comportement*). On peut difficilement être plus clair.

## *en France*

En France aussi, de nombreux livres sont parus, consacrés à l'agressivité, notamment ceux de Henri Laborit (*L'agressivité détournée.* UGE/10-18, 1970), Anthony Storr (*L'agressivité nécessaire*, Laffont, 1969), Fausto Antonini (*L'homme furieux. L'agressivité collective.* Hachette, 1970), Louis Millet (*L'agressivité.* Ed. Universitaires, 1970) et Friedrich Hacker (*Agression/violence dans le monde moderne.* Calmann-Lévy, 1972 ; préface de Konrad Lorenz). Plusieurs de ces ouvrages ont contribué à mieux faire connaître l'oeuvre de Konrad Lorenz. Cependant, d'une façon générale, l'école française d'éthologie a fortement subi l'influence de l'école anglo-saxonne du conditionnement social, quand elle n'en reste pas à une forme de vitalisme à peine renouvelée. M. Gaston Richard, professeur de psychophysiologie à l'Université de Rennes, auteur de *Territoire et domaine vital* (Masson, 1970 ; cf. aussi *De la présomption scientifique à la foi chrétienne.* Cause, 1945), en est, avec le professeur Pierre Karli, directeur du laboratoire de neurophysiologie du CNRS (Strasbourg), l'un des principaux représentants.

(21) Alexander Alland reproche aussi à Konrad Lorenz d'«anthropomorphiser les animaux qu'il aime», alors que, pour Julian Huxley, l'un des grands mérites de Lorenz est au contraire d'avoir «critiqué l'anthropomorphisme sentimental, qui refuse, d'une part, de comprendre la nature *radicalement différente* de la pensée et de la conduite animales, et d'autre part, satisfait un besoin inconscient en projetant des attributs humains sur les bêtes».

M. Henri Laborit, directeur de la revue *L'Agressologie* (Masson), auteur de nombreux ouvrages de biologie (*Réaction organique à l'agression et choc.* Masson, 1955 ; *Biologie et structure.* Gallimard, 1968 ; *L'homme imaginant.* UGE/10-18, 1970 ; *L'agressivité détournée ; La nouvelle grille.* Laffont, 1974), a souvent exprimé des vues intéressantes et originales sur la «programmation» des structures du système nerveux, sur la théorie des «trois cerveaux» du neurophysiologiste MacLean, sur la façon dont la biologie moderne tend à combler le «fossé» existant entre la physique et le langage, sur la «construction de la société informationnelle», par opposition aux idéologies qui débouchent, comme celles de Marx, sur des «sociétés thermodynamiques», etc. (cf. ses récentes déclarations au *Nouvel observateur*, 28 octobre 1974, et au *Monde*, 13 décembre 1974). Il affirme cependant qu'il n'y a pas d'agressivité proprement innée, mais seulement un système nerveux qui agit sur l'environnement dans un espace donné pour maintenir sa structure.

## *"religieux et sociologues"*

Il est évident que l'éthologie remet en cause un certain nombre de croyances, de nature d'ailleurs diverse. S'appuyant sur les données de l'évolution, elle indispose les (derniers) tenants du dogme créationniste ou fixiste. D'autre part, en démontrant que, dès sa naissance, l'organisme vivant est déjà à des degrés divers *programmé* (que ce soit sous la forme d'instincts spécialisés ou de schémas potentiels de comportement), elle heurte de plein fouet les doctrines environnementalistes (rousseauisme, marxisme, égalitarisme, béhaviourisme) qui voient dans l'homme une *tabula rasa*, en sorte qu'il suffirait de modifier radicalement le monde extérieur, les infrastructures sociopolitiques, l'éducation, les conditions de vie, etc., pour que l'individu se transorme, lui aussi, de façon radicale. Cela suffit, pour une bonne part, à expliquer les résistances psychologiques que l'éthologie moderne a pu rencontrer.

Lorenz déclare : «L'homme naïf, qui a honte d'être descendu d'un singe, est contre moi. Et aussi la foule des doctrinaires». Il ajoute : «L'éthologie s'attaque à forte partie. Elle réfute la théorie dogmatique béhaviouriste, qui porte un intérêt trop exclusif à l'influence que la société exerce sur l'individu. Pendant longtemps, les psychologues américains, qui ont répandu cette théorie, ont étudié la réaction au milieu environnant, comme le seul et unique facteur du comportement. Croire que le réflexe conditionné est le seul fondement du comportement humain et animal est faux. Cette idée nous empêche d'admettre que les hommes ne sont pas nés égaux et que tous n'ont pas les mêmes chances de devenir égaux. Même si, bien entendu, tous devraient avoir des possibilités égales de se développer librement».

«Religieux et sociologues, explique Desmond Morris, partagent un postulat essentiel à leurs doctrines, que ruine l'éthologie. Ils pensent que c'est la vie sociale ou l'enseignement religieux qui a donné aux humains les «vertus» qui les distinguent de la bête. Les chrétiens demandent que l'on dépouille le «vieil homme» ; les idéologies sociologiques prétendent que l'humanité va, selon le sens de l'histoire, du zéro de la condition primitive à l'infini du progrès. L'éthologie bouscule ces schémas simplistes» (entretien avec *Psychologie*, juin 1970).

Irenaüs Eibl-Eibesfeldt, pour sa part, critique le «manque de rigueur scientifique» des adeptes de la psychanalyse. Il s'en prend aussi aux théories anarchisantes ou néoféministes, visant à «empêcher la formation des liens familiaux» et notamment la relation de la mère à l'enfant, dont il souligne qu'elle est «le noyau de toute vie sociale, aussi bien dans l'histoire phylogénétique que dans l'évolution personnelle de chacun». (Tinbergen précise que, dès l'origine, «l'homme était dans la plupart des cas monogame, le père étant le centre du noyau familial»).

## *contre l'égalitarisme*

Au moment où s'amorce un retour à Rousseau, par le biais des théories de la fin de l'histoire (cf. Guy Lardreau. *Le singe d'or.* Mercure de France, 1974), les idéologues ne pardonnent pas à Lorenz d'avoir fermement pris position contre l'égalitarisme. «Si les éthologistes ont raison lorsqu'ils affirment que l'homme naît avec certains schémas de comportement innés, remarque un rédacteur de *Newsweek* (28 janvier 1974), alors il existe d'énormes différences entre les individus en ce qui concerne leur capacité à apprendre, même s'ils vivent dans un milieu idéal».

La critique qu'oppose Arno Plack (op. cit.) à Lorenz, est à cet égard caractéristique. L'éthologie moderne, affirme Plack, «aide les agressifs et les personnages avides et sans scrupules à se donner bonne conscience» ! «La paix à laquelle nous aspirons, ajoute-t-il, est une paix intégrale, où guerre et paix elles-mêmes auront été supprimées». (Il s'agit probablement de la paix des cimetières ou de la quiétude du néant). En fait, le grand reproche que Plack fait à Konrad Lorenz est de ne pas étudier le phénomène de l'agressivité avec les yeux d'un moraliste, en posant *a priori* quelques postulats de départ intangibles, mais, somme toute, de faire une analyse scientifique aussi objective que possible de la réalité et d'en tirer *ensuite* des leçons sur le plan moral ou philosophique. Un tel point de vue peut se défendre, mais il est clair qu'il n'a rien de scientifique. La doctrine qui en découle ne peut être, comme le dit Lorenz, que «portée seulement par le désir d'être vraie». Apparemment, il est vain, selon Plack, de considérer l'homme tel qu'il est, si ce qu'il *est* n'est pas ce qu'il *devrait être.* Ce qui revient à juger des faits selon leur «désirabilité»,

c'est-à-dire, en dernière analyse, en fonction de leur conformité à des présupposés ou à une idéologie donnée.

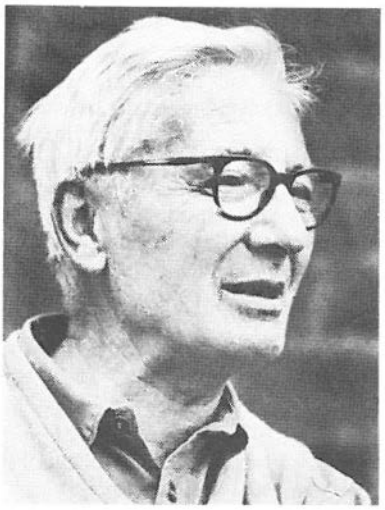
L'arrière-plan idéologique est ici évident. Si l'homme n'*est* pas ce qu'en disent Montagu, Berkowitz, Kuo et consorts, alors leur conception générale de la vie se trouve frappée d'infirmité de façon *insupportable*. C'est pourquoi maint chercheur, comme le Palmström de Christian Morgenstern, est prêt à affirmer aujourd'hui «que ne saurait être ce qui ne doit pas être». Le raisonnement de base est le suivant : étant donné que la paix est *a priori* plus désirable que la guerre, *il faut* que l'homme soit pacifique par nature, car, dans le contraire, ce serait trop *triste* et trop *injuste*. C'est le «terrorisme de la vertu» si bien décrit par Hegel. Comme l'a noté Helmut Schelsky : «L'attaque systématique du monde réel par le recours à l'argumentation moralisante prise comme tactique en vue de la conquête du pouvoir est une perversion de l'aspiration humaine à la perfection. Et cette aspiration a rarement été aussi pervertie» (*The New Strategy of Revolution : The «Long March» Through the Institutions*, in *Modern Age*, automne 1974).

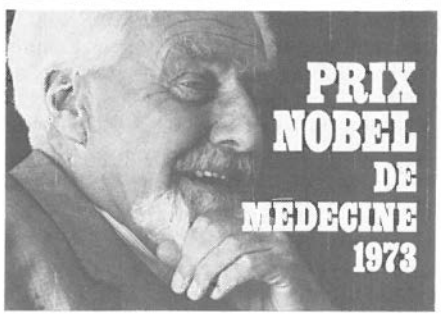
Face à ses contradicteurs, Konrad Lorenz défend la nécessité et l'utilité de la connaissance. «Qu'on songe, écrit-il, à l'extraordinaire importance qu'aurait du point de vue de la pédagogie, de la médico-pédagogie, et au premier chef de la psychologie sociale, la simple possibilité d'identifier quelles sont les altérations sociales du comportement qui sont influençables par la morale rationnelle et, partant, par l'éducation, et quelles sont celles qui ne le sont pas».

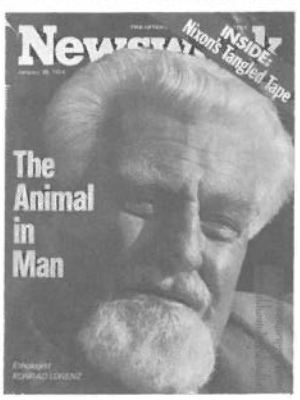
## *le prix Nobel*

Le 11 octobre 1973, le prix Nobel de physiologie et de médecine est attribué à Konrad Lorenz, ainsi qu'à deux autres éthologistes, le Néerlandais Nikolaas Tinbergen et l'Allemand Karl von Frisch. La remise du prix a lieu le 10 décembre, à Stockholm. Dans l'intervalle de ces deux mois, une cabale prend corps. Quelques mois plus tôt, un psychiatre de Harvard, Leon Eisenberg, avait rapporté (*Science*, avril 1972) la «découverte» qu'il avait faite d'un article «scandaleux» publié par Lorenz en 1940. Dans ce texte, publié par la très académique *Zeitschrift für angewand Psychologie und Charakterkunde*, Lorenz écrivait : «Dans les temps préhistoriques de l'humanité, la sélection pour la dureté, l'héroïsme, l'utilité sociale, etc., était faite par les seuls facteurs extérieurs hostiles. Il faut que ce rôle soit repris aujourd'hui par une organisation humaine, sans quoi l'humanité, faute de facteurs sélectifs, sera anéantie par la dégénérescence due à la domestication». De tels propos auraient pu être tenus de tous temps par une multitude de savants, qui n'y auraient même vu que l'énoncé d'une simple vérité d'évidence. Cela suffit pourtant aux critiques, dont l'intention polémique est évidente : on croit comprendre qu'ils reprochent à Lorenz d'avoir continué ses travaux pendant la guerre et de ne pas avoir entrepris la grève de l'éthologie.

*Ci-contre : le 12 décembre 1973, à Stockholm, Konrad Lorenz et sa femme s'entretiennent avec le président de l'Académie Nobel. En bas, à droite : couverture de «Newsweek» (28 janvier 1974). Au centre : publicité pour l'édition française des «Huit péchés capitaux». Ci-dessous : Nikolaas Tinbergen.*





La cabale est montée en Allemagne par la rédaction de l'hebdomadaire *Der Spiegel*. Elle est relancée en France par la presse communiste (*France nouvelle*, 30 octobre 1973 ; *L'Humanité*, 30 novembre et 14 décembre). M. Jean-Michel Goux, professeur de biologie à l'Université de Paris VII, membre du P.C., accuse Lorenz de faire s'évanouir «les antagonismes de classes» et d'«escamoter les rapports de production». Le 14 novembre, Lorenz est interviewé à la télévision (Inf. 2). Quelques jours plus tard, un groupe de chercheurs marxistes fait circuler une pétition «pour l'annulation du prix Nobel» (*L'Express* y fait écho dans son courrier du 26 novembre, ainsi que *L'Humanité*). Dans *Le Figaro*, M. Louis Martin-Chauffier traite Konrad Lorenz de «savant» : avec des guillemets.

Dans *Combat* (31 novembre), Mme Elisabeth Badinter porte l'accusation rituelle de «fascisme» et reproche à «Lorentz» (sic) d'avoir établi un parallèle entre la réaction de défense des collectivités contre les éléments asociaux et celle des organismes individuels contre les cellules cancéreuses. En 1954, Konrad Lorenz avait écrit : «Des êtres peu sociaux ou même asociaux ont de loin, aujourd'hui, beaucoup plus de succès que les valeureux, aux frais desquels en définitive ils vivent. Les éléments sujets à ces défauts pénètrent les peuples, les Etats et les sphères culturelles exactement de la même façon, et exactement pour les mêmes raisons, que les cellules cancéreuses pénètrent le corps par une infiltration proliférante. Et comme celles-ci, ils peuvent anéantir l'organisme qui les accueille et par là, finalement, s'anéantir eux-mêmes. Je suis persuadé que l'anéantissement régulier des cultures constaté par Spengler est dû en grande partie à ce processus». Mais le 24 septembre 1974, prenant la parole à la Sorbonne, à l'occasion du Colloque «Biologie et devenir de l'homme», c'est le président de la République française, M. Giscard d'Estaing qui, reprenant exactement la même idée, déclare : «Un principe de la biologie moderne auquel, pour des raisons que vous comprendrez facilement, un homme d'Etat ne peut être indifférent, est celui de *rejet* (..) La capacité d'autodéfense des cellules contre toute intrusion extérieure nous donne la mesure de l'énergie que la nature sait déployer lorsqu'elle veut préserver ses caractéristiques originelles (..) Le devenir des hommes n'est pas distinct du devenir de l'homme : le patrimoine spirituel d'une civilisation vécue collectivement répond au patrimoine génétique d'une descendance biologique. Et le rejet naturel de toute atteinte à l'un ou à l'autre de ces patrimoines est une donnée dont nous devons tenir compte, lorsque nous sommes amenés à analyser des choix gouvernant notre avenir».

C'était donc beaucoup de bruit pour rien. Défendu avec vigueur par l'anthropologue culturaliste Margaret Mead (qui se classe politiquement fort à gauche), par Nikolaas Tinbergen, qui passa deux ans pendant la guerre dans un camp de prisonniers, pour activités de résistance contre le nazisme, par l'écrivain George Steiner, chargé de cours à l'Université de Cambridge, et par bien d'autres, Konrad Lorenz reçut son prix et tout rentra dans l'ordre. Comme l'a remarqué M. Claude Elsen, traducteur de Robert Ardrey (*Konrad Lorenz en procès*, in *Les Ecrits de Paris*, mai 1974), la polémique n'avait pu se développer que par un «recours constant à l'extrapolation et à la falsification».

## *travaux récents*

Quoique la recherche sur les facteurs génétiques dont dépend la formation des caractères distinctifs du comportement inné en soit encore à ses débuts, l'hypothèse selon laquelle la transmission héréditaire des modes de comportement a lieu de la même façon que celle des caractères physiques n'a jusqu'à présent pas reçu de démenti. En 1965, K. Lagerspetz et K. Worinen ont démontré le contrôle génétique du comportement agressif, en échangeant dès la naissance des portées de souris dont la mère appartenait à une souche particulièrement agressive avec des portées dont la mère appartenait à une souche plus paisible : les souris élevés par les mères (adoptives) non agressives se montrèrent nettement plus agressives que les autres. Plus récemment, le Dr. Julius Axelrod de l'Institut Bethesda d'hygiène mentale, a pu montrer, en se livrant à des croisements sur plusieurs générations, que l'agressivité chez la souris dépend d'un gène unique, et que la transmission de ce gène se fait selon les lois de Mendel.

Les travaux les plus récents sur l'apprentissage, notamment l'étude des réseaux nerveux, ont permis de mettre en lumière la réalité d'une épigenèse, qui, à partir d'une enveloppe génétique (qui prescrit au système nerveux certaines règles de fluctuation), sélectionne les propriétés associatives stables par interaction avec l'environnement. «Les propriétés les plus nobles du cerveau humain, y compris le langage, écrit M. Antoine Danchin, sont très probablement dues pour l'essentiel à des propriétés *innées* : les schèmes généraux et les principales propriétés associatives sont fournies par un donné héréditaire, et l'acquis n'apparaît que comme une modulation par l'environnement d'une frange fluctuante (..) L'inné, qui permet le cerveau humain, est déjà une image perfectionnée de l'environnement de l'homme, et c'est une modulation sur un système d'interactions déjà extraordinairement complexe qui produit les propriétés essentielles de nos apprentissages ; c'est enfin la combinaison entre elles de propriétés complexes qui permet de parvenir à un édifice de complexité *qualitativement* différente» (*L'inné et l'acquis : une théorie sélective de l'apprentissage*, in *La Recherche*, février 1974).

En juillet 1973, une centaine de spécialistes du comportement ont participé, à Monaco, à un congrès sur l'agressivité, organisé à l'initiative de l'OTAN. Partisans et adversaires de la thèse de l'innéité s'y sont affrontés plusieurs jours durant. Un compte-rendu (en anglais) de ce congrès a été publié en octobre 1974 par l'agence Inter-Presse-Mutation, à Paris. Les actes complets paraîtront chez Mouton, à La Haye.

En mai 1974, les VIIèmes Entretiens de Rueil, organisés par les laboratoires Sandoz, ont également été consacrés à l'agressivité. Les participants étaient malheureusement presque tous américains et, par conséquent, acquis, dans une large mesure, au point de vue environnementaliste. Au cours des débats, le professeur Werner, polémologue, s'est prononcé pour une «éducation pacifiste» inspirée des théories de l'Ecole de Francfort. Pierre Karli, qui a travaillé à Baltimore dans les laboratoires du professeur Curt Richter, a présenté la vieille thèse réflexologique, selon laquelle l'agressivité (qualifiée de simple «propension») est essentiellement une «réponse» à des «frustrations» d'origine externe. Le texte des interventions a été publié tout récemment (*L'agressivité : pulsion ou réponse à l'environnement*, in *Cahiers Sandoz*, janvier 1975).

Du 12 au 14 novembre 1974, un autre colloque sur «Les mécanismes éthologiques de l'évolution» s'est déroulé à Rennes, à l'initiative de la Société française pour l'étude du comportement animal. Il a permis de mettre en lumière la façon dont certains comportements fondamentaux (alimentaires, sexuels, agressifs, etc.), en variant d'une espèce à l'autre, ont pu faciliter, à l'intérieur de celles-ci, l'isolement reproductif et, par voie de conséquence, l'évolution des caractères génétiques (22). ■

A. B.

(22) Pour donner une idée satisfaisante des développements récents de l'éthologie, il faudrait encore citer tous les livres parus depuis quelques années à l'intérieur de cette discipline. Plusieurs pages de *N. E.* n'y suffiraient pas. Signalons donc seulement les titres suivants, qui nous paraissent les plus significatifs : W.-H. Thorpe. *Learning and Instincts in Animals.* Methuen, London, 1963 ; G. Tembrock. *Verhaltensforschung.* Fischer, Jena, 1964 ; P.-R. Marler et W.-J. Hamilton. *Mechanisms of Animal Behavior.* J. Wiley, London, 1966 ; J. Altmann. *Organic Foundations of Animal Behavior.* Holt, Rinehart & Winston, New York, 1966 ; R.-A. Hinde. *Animal Behaviour. A Synthesis of Ethology and Comparative Psychology.* McGraw Hill, New York, 1966 ; Hans-Joachim Wasserburger. *Wieviel Tier ist der Mensch ? Vergleichbare Verhaltensweisen.* A. Fromm, Osnabrück, 1970 ; P.-P.-G. Bateson et Peter H. Klopfer (éd.). *Perspectives in Ethology.* Plenum, New York, 1973 ; George R. Bach et Herb Goldberg. *Keine Angst vor Agression.* Eugen Diederichs, Düsseldorf-Köln, 1974 ; Volker Elis Pilgrim. *Dressur des Bösen. Zur Kultur der Gewalt.* Desch, München, 1974.

# entretien

Konrad LORENZ

## REPOND AUX QUESTIONS DE "NOUVELLE ECOLE"

*Nouvelle Ecole :* Monsieur le professeur, depuis les premiers travaux que vous avez effectués sous la direction de Oskar Heinroth et de Julian Huxley, l'éthologie a pris sous votre influence un essor considérable. Comment avez-vous été amené à vous tourner vers cette branche, alors toute nouvelle, des sciences de la vie ?

*Konrad Lorenz :* On peut définir l'éthologie comme l'application à l'étude du comportement de tous les acquis de la recherche biologique depuis Darwin. Je me suis intéressé à l'évolution dès l'âge de dix ans. Mes parents étaient très libéraux. Ils me permettaient d'élever toutes sortes d'animaux dans le jardin ! Avec l'argent qu'ils me donnaient, j'ai même acheté des souris que j'ai ensuite lâchées dans l'appartement ! Les oiseaux que j'avais n'étaient pas en cage, eux non plus. Tous ces animaux étaient apprivoisés, mais ils vivaient en liberté. C'est de cette façon que j'ai commencé à apprendre à leur sujet. A cette époque-là, je voulais devenir paléontologue ou géologue. Mais mon père a voulu que j'étudie la médecine. Ce fut une chose excellente, car à la faculté de Médecine, j'ai pu faire la connaissance du célèbre anatomiste Ferdinand Hofstetter, qui d'ailleurs n'était pas seulement un spécialiste de l'anatomie comparée, mais aussi (ce qui est encore plus important) un spécialiste d'embryologie comparée. Grâce à lui, j'ai appris qu'on pouvait reconstruire l'arbre généalogique des espèces par l'étude du développement ontogénétique des individus. J'aurais certainement été beaucoup plus stupide que je ne le suis maintenant si je n'avais pas compris que la même méthode pouvait s'appliquer au comportement et surtout à l'évolution du comportement !

Lorsque j'ai commencé ma médecine, à dix-huit ans, je ne connaissais pas encore Oskar Heinroth, qui était alors, pour ainsi dire, l'«embryologiste» du comportement. Mais par la suite, mon ami Bernhard Hellmann a trouvé le grand livre de Heinroth, *Die Vögel Mitteleuropas*, et me l'a donné comme cadeau d'anniversaire. C'est ainsi que j'ai découvert.. le découvreur de mes découvertes ! Sans le savoir, je rejoignais en effet certaines des conclusions auxquelles il était parvenu dix ans plus tôt. La même chose lui était arrivée par rapport à Charles O. Whitman, que nous ne connaissions alors ni l'un ni l'autre ! En matière scientifique, c'est un phénomène assez fréquent. Les grandes idées sont mûres à certaines périodes : elles doivent éclore. Alfred Wallace et Darwin, par exemple, sont arrivés aux mêmes résultats, indépendamment l'un de l'autre, mais au même moment. Heinroth avait un savoir véritablement encyclopédique. La lecture de ses livres m'a beaucoup aidé. Ce fut mon point de départ.

*Nouvelle Ecole :* Dans vos travaux sur l'agressivité, vous avez établi le caractère inné de cette pulsion fondamentale. Mais certains biologistes et quelques éthologistes de la «seconde génération» ne partagent pas ce point de vue. Récemment, au cours des entretiens qui se sont déroulés à Rueil-Malmaison, la thèse a été avancée selon laquelle l'agressivité ne serait qu'une réponse à certains *stimuli*, de frustration en particulier..

## *"quelle stupidité !"*

*Konrad Lorenz :* C'est là un résidu de la vieille physiologie des réflexes, de la croyance que le réflexe, conditionné ou non, constitue l'élément primitif de tout comportement. Une telle croyance est fausse. Mais il y a encore aujourd'hui des gens qui sont incapables de se dégager de cette vieille physiologie des réflexes. En réalité, la question de savoir si tel comportement est spontané ou non, est une question dépassée. Tout comportement est *en même temps* réactif et spontané. Ce n'est pas vrai seulement pour l'agressivité, mais aussi pour les impulsions sexuelles, les pulsions de fuite, etc.

Je suis moi-même coupable d'avoir voulu ramener, vers 1935, toutes les actions instinctives à des réflexes conditionnés. Je me souviens d'une grande conférence que j'avais prononcée au Harnackhaus de Berlin. C'est à cette conférence que la Kaiser-Wilhelms-Gesellschaft, la future société Max-Planck, m'a «reniflé» comme un membre potentiel ! Le titre de mon exposé était : «La conception de l'instinct autrefois et aujourd'hui». J'ai alors expliqué tout ce qui donnait à penser que les instincts étaient spontanés. Mais, en même temps, j'ai encore défendu la théorie selon laquelle il existait des chaînes de réflexes conditionnés. Ma femme, qui avait le trac, s'était assise au dernier rang. Juste devant elle, il y avait un jeune homme qui paraissait très enthousiasmé par ce que je disais. Mais quand, vers la fin de la conférence, j'ai déclaré que les instincts étaient quand même essentiellement réactifs, il s'est mis la main sur les yeux en disant : «Quelle stupidité !» Ce jeune homme n'était autre qu'Erich von Holst ! (1). Il est venu me voir après la conférence, et il lui a suffi de vingt minutes pour me convaincre de mon erreur.

Vous savez, l'idée que l'agressivité de l'homme ne *doit* pas être innée, c'est une idée qui est plus forte que le raisonnement. La vieille théorie des réflexes est apparemment satisfaisante, et il est souvent difficile de rompre avec elle (notamment pour ceux qui, dans leurs études, ont subi l'influence de C.-S. Sherrington). A la base de cette théorie, il y a une incompréhension du fondement *physiologique* de tout acte instinctif. Il faut dire aussi que, même pour les actes dont le but biologique est d'*éviter* telle ou telle situation de *stimulus*, comme l'agressivité ou la fuite, qui sont deux types d'activité d'évitement (*avoidance*), il n'existe pas de seuil constant. C'est là un fait très curieux. Si elles sont un peu nerveuses, des oies sauvages peuvent s'enfuir dès qu'elles aperçoivent une petite plume dans le vent. Dans le cas contraire, elles peuvent rester sur place même si un vautour passe dans le ciel. Il y a donc un phénomène d'abaissement du seuil. Dans un système nerveux compliqué, il est très difficile d'avoir un système régulatif qui fasse un seuil constant. Les réflexes d'équilibre (*Stellreflexe*) constituent une exception, car le poids de l'animal, lui, reste à peu près constant. Mais de l'absence de seuil constant, on ne peut évidemment pas conclure que tout acte instinctif est conditionné.

*Nouvelle Ecole :* Peut-on dire qu'il y a un centre physiologique des pulsions fondamentales, par exemple au niveau de l'hypothalamus ? Ou bien faut-il faire appel à ce que Driesch nommait une *Ganzheitskausalität*, une «causalité de l'ensemble» ?

*Konrad Lorenz :* Il n'y a pas de centre proprement dit. Il y a des réseaux de nerfs qui transmettent des messages de plus en plus affinés et de plus en plus signifiants. L'hypothalamus est le siège d'un réseau de «canalisations» très dense, mais on ne peut pas dire qu'il y a un centre pour l'agressivité, un centre pour la fuite, etc. S'il en était ainsi, ce ne serait même pas intelligent. Une simple lésion en un endroit donné

(1) Erich von Holst est surtout renommé pour ses remarquables travaux sur l'exploration du système nerveux central. En 1947, il a mis en évidence chez plusieurs espèces de poissons la spontanéité de la production des excitations motrices du système nerveux, qui commande les mouvements de nage. Par la suite, Konrad Lorenz devait montrer que, chez les vertébrés supérieurs, chaque coordination motrice héréditaire est basée sur l'accumulation d'excitations centrales analogues. Plus récemment (1960), Erich von Holst et U. von Saint-Paul ont étudié l'organisation hiérarchique du comportement, grâce à une technique de simulation électrique du cerveau utilisant des électrodes enfoncées par paliers successifs. (note *N. E.*).

*Alain de Benoist s'entretenant avec Konrad Lorenz, à Altenberg.*

détruirait toute une catégorie de réactions, de la même façon que nous détruisons certaines «réactions» lorsque nous modifions un circuit de téléphone pour le réparer. Dans le cerveau, la «réparation» se fait autrement. C'est la même chose avec la perception. Vous ne recevez pas le message qu'il y a en face de vous une tache brune, et deux cercles en écaille, et une sorte d'ouverture bordée de rouge, etc. Vous recevez le message qu'il y a un homme en face de vous. Et si vous le reconnaissez, le message vous dit en même temps que c'est M. de Benoist qui est assis en face de vous. De même, si vous devez vous lever, vous n'envoyez pas un message à vos muscles abdominaux pour qu'ils vous aident à vous pencher en avant, puis un message à vos quadriceps pour qu'ils vous poussent, etc. Vous donnez seulement l'ordre de vous lever, et tout le reste suit. Erich von Holst était si convaincu de la distribution plus ou moins décentralisée des réactions qu'il n'a même pas essayé de les localiser. Tous ceux qui ont essayé de le faire ont d'ailleurs échoué. Von Holst disait toujours : *Das ist Reizstrom aufwärts von dem..* ou bien *Reizstrom abwärts von dem..*, «c'est le *stimulus* qui vient de..» ou «le *stimulus* qui va vers..» Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il y a un flux de *stimuli* qui monte ou qui descend, et, au milieu, un point de concentration, de densité maximale où réside la conscience.

## *la tradition culturelle*

*Nouvelle Ecole :* Vous connaissez le grand reproche que l'on a fait à l'éthologie : vouloir expliquer l'homme par l'animal. Dans le passé, vous avez déjà répondu à cette accusation. Je me souviens de cette citation de Lao Tseu : «Tout l'animal est dans l'homme, mais tout l'homme n'est pas dans l'animal». Mais les critiques n'ont pas désarmé. Pourriez-vous faire le point sur cette question ?

*Konrad Lorenz :* La réponse est très simple. Les critiques en question ne m'ont pas lu, ou bien ils font semblant de ne pas m'avoir compris. Certains, il est vrai, deviennent tellement furieux en commençant à me lire qu'ils sont peut-être incapables de continuer ! Non seulement je ne surestime pas la part de l'animal qui est en l'homme, mais je dirais même que ce sont les adversaires de l'éthologie qui sous-estiment la différence qu'il y a entre l'homme et les animaux. Une véritable révolution s'est produite à la fin du tertiaire, lorsque nos ancêtres, les *gentlemen* de la vallée de l'Omo, découvrirent la pensée conceptuelle. A cette étape de l'évolution, des facultés qui, auparavant, n'existaient qu'isolément chez les animaux, ont été combinées en un système totalement nouveau, lequel a développé des propriétés systémiques jusqu'alors inconnues. La perception des formes et la faculté de représenter l'espace (ce que Wolfgang Köhler appelle les *einsichtiges Verhalten*), combinées avec les facultés d'exploration des jeunes anthropoïdes, eurent ainsi pour résultat une activité entièrement nouvelle : l'activité conceptuelle. Celle-ci a des conséquences formidables. En effet, si je comprends que ma main est une chose réelle tout autant que le bois qu'elle touche, ma préhension de ce bois devient *compréhension*, et, dès lors, je *comprends* l'activité de ma main aussi bien que la réponse que j'obtiens lorsque je sens une forme. Or, cette faculté peut être *transmise* : elle peut devenir *objet de tradition.* D'où la naissance du langage syntaxique, qui est très probablement inséparable de celle de la pensée conceptuelle. Noam Chomsky, comme vous le savez, pense que le langage ne s'est pas développé comme moyen de communication, mais bien comme moyen de conceptualisation. A mon avis, les deux choses se sont développées en interaction simultanée, chacune prenant en quelque sorte appui sur l'autre.

On voit donc apparaître, avec l'homme, une faculté qui n'existait pas auparavant : la *tradition cumulative.* En découle une sorte d'hérédité socio-culturelle des caractères acquis. Avant l'apparition de la pensée conceptuelle, seul l'appareil génétique était susceptible de retenir et de retransmettre de l'information. Or, voici qu'apparaît un nouvel appareil doté de propriétés identiques, puisqu'il rend possibles la transmission et le cumul des traditions. Du même coup, chez cet être *social* qu'est l'homme, les liens communautaires se trouvent renforcés : en effet, si vous m'expliquez une idée, je *possède* cette idée aussi bien que vous dès

l'instant que je l'ai comprise et assimilée. Nous avons donc cette idée *en commun*, et cela nous rapproche. Mais en même temps, nous nous *différencions* de tel ou tel autre groupe qui possède d'autres idées en commun. Dès cet instant, le cerveau de l'homme se met à pousser comme un champignon ; à tel point qu'on pourrait presque parler d'«explosion». Apparaissent alors les différentes cultures. Or, du point de vue biologique, la *culture*, la tradition cumulative culturelle, est un phénomène si différent de tout ce que l'on constate chez les autres animaux qu'on peut dire qu'avec l'homme, une nouvelle forme de vie commence.

*Nouvelle Ecole :* Dans les sociétés humaines, la culture se pose d'abord comme héritage ?

*Konrad Lorenz :* L'idée de culture est inséparable de l'idée de société. Quand on veut définir la vie, on a généralement recours à ce que Crick et Watson ont découvert, à la «double hélice» du code génétique. Ce mécanisme de réplication génétique est commun à tous les vivants. Mais chez l'homme, nous avons, comme je viens de le dire, un autre mécanisme, capable d'assurer la réplication de l'héritage dans son domaine propre. Bien sûr, pour faire un cerveau, il faut d'abord une base génétique. Mais une fois que le cerveau de l'homme est là, il y a une autre forme d'héritage. Si un homme invente quelque chose, la flèche et l'arc par exemple, dès ce moment, non seulement ses enfants, mais l'ensemble du groupe ethnique auquel il appartient, et même très probablement toute l'humanité, possèderont ces instruments et la probabilité pour qu'ils soient oubliés n'est plus grande que la probalilité de réduction ou d'«oubli» pour un organe biologique de même importance. La culture implique l'immortalité du savoir, la réelle immortalité de l'esprit.

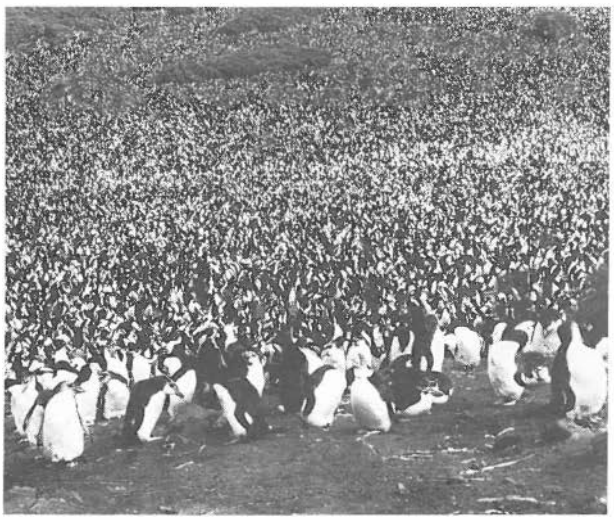
On peut pousser la comparaison plus loin. Pour que l'héritage génétique puisse se transmettre, il faut qu'il y ait une certaine rigidité du génome. S'il y a trop de mutations dans une lignée, elle donne naissance à des monstres. Mais à l'inverse, s'il n'y a pas assez de mutations, on obtient des fossiles vivants, comme les dinosaures ou les iguanodons. C'est la même chose avec la culture. Comme dans le domaine génétique, il y a interaction entre les facteurs de conservation, d'invariance, et les facteurs de mutation. Dans chaque culture, la vitalité dépend de l'équilibre entre ces deux sortes de facteurs par rapport au milieu.

## *Arnold Gehlen et Jakob von Uexküll*

*Nouvelle Ecole :* A propos de culture, il y a un auteur que vous avez souvent cité, notamment dans *Les huit péchés capitaux*, c'est Arnold Gehlen. Il a tenté d'esquisser les grandes lignes d'une «anthropologie philosophique». Malheureusement, ses livres n'ont pas encore été traduits en France. A-t-il joué un rôle dans l'évolution de vos idées ?

*Konrad Lorenz :* Il a eu un rôle très important. Dans mes travaux, vous trouverez beaucoup d'idées qui viennent de Gehlen, en particulier tout ce qui concerne la *Weltoffenheit*, l'«ouverture au monde», qui est l'un des principaux traits distinctifs de l'homme par rapport aux animaux. Gehlen pense que l'homme n'est pas lié à un environnement donné. C'est peut-être une exagération. Mais en discutant ensemble, nous nous sommes mutuellement beaucoup appris. Il y a des gens qui ont horreur qu'on les corrige. Je ne suis pas de ceux-là. Quand Erich von Holst a corrigé mes idées réflexologistes, je lui en ai été très reconnaissant. Avec Gehlen, cela a été un peu la même chose. Quand nous nous critiquons l'un ou l'autre, c'est toujours d'une façon positive. Gehlen est vraiment un «découvreur». Vous savez qu'actuellement, il prépare une nouvelle édition de *Der Mensch.* Beaucoup de gens l'attendent avec impatience.

*Nouvelle Ecole :* Vous citez également le biologiste Jakob von Uexküll, qui est tout aussi peu connu en France. Vous lui avez même dédié votre étude de 1935, sur *Le compagnon dans l'environnement propre de l'oiseau.* Von Uexküll était un adversaire de l'évolution, mais, à côté de cela, son *Umweltlehre*, ses travaux sur l'environnement spécifique, ont favorisé le développement de l'éthologie. Que pensez-vous de lui ?



*En haut, à droite et au centre : la maison de Konrad Lorenz, à Altenberg, près de Vienne. La rue porte le nom d'Adolf Lorenz, père de l'auteur de «L'agression». Ci-dessus : Doris de Benoist s'entretenant avec Konrad Lorenz. Ci-contre : Lorenz par lui-même. Illustration pour «King Salomon's Ring». Methuen, London, 1961.*

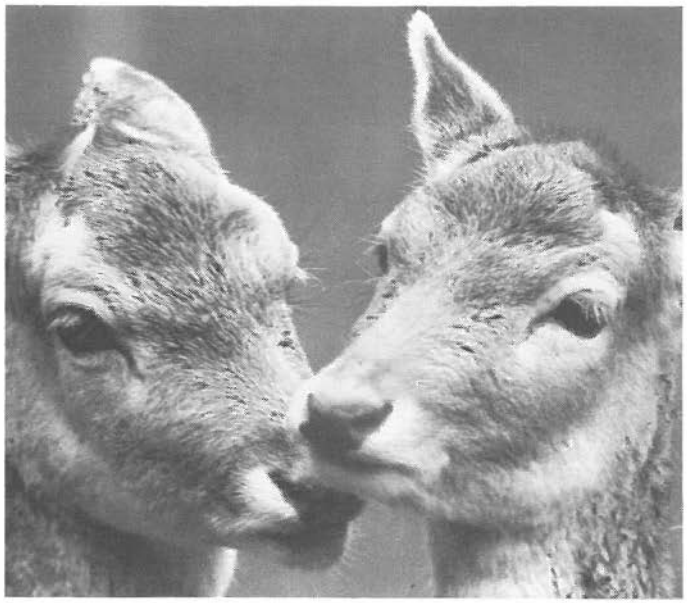
*Konrad Lorenz :* Jakob von Uexküll a été l'un des grands génies de la biologie moderne. Il avait très bien compris le phénomène de l'adaptation, ce qu'il appelait le *kontrapunkt*, le «contrepoint» qui lie l'animal à un milieu donné. Mais effectivement, il refusait l'évolution. Je pense qu'il le faisait pour des raisons affectives. C'était un baron balte. A l'école, il avait eu un professeur de biologie matérialiste et, par réaction, il avait pris une position anti-évolutionniste. Cela n'a pas cessé de lui poser des problèmes. Etant donné que l'adaptation d'un animal à son milieu repose sur une multitude de petits détails organiques, si, refusant le fait de l'évolution, vous pensez qu'il n'y a pas eu de *processus* d'adaptation, le seul moyen d'expliquer tout cela est de postuler une harmonie préétablie. Mais les travaux de von Uexküll montrent justement qu'il n'y a pas d'harmonie préétablie ! Von Uexküll fut le premier à faire des expériences sur la tique avec des leurres. Vous savez que lorsque la tique détecte une odeur d'acide butyrique, émanant des glandes sébacées de la peau des mammifères, elle se laisse choir sur eux, cherche un endroit sans poils, enfonce la tête dans l'épiderme et se gorge de sang. Or, von Uexküll, dès 1921, a démontré que la tique, dans des expériences où le *stimulus* (l'odeur d'acide butyrique) est conservé, mais où l'épiderme animal est remplacé par une membrane artificielle, absorbe n'importe quel autre liquide chaud. Ce ne pourrait pas être le cas, s'il y avait une harmonie préétablie.

En même temps qu'il propageait la doctrine anti-évolutionniste, Jakob von Uexküll réalisait donc des expériences très intelligentes qui en démontraient la fausseté. Mon ami Erich von Holst avait constaté le même refus de l'évolution chez le philosophe Nicolas Hartmann. Celui-ci avait développé toute une épistémologie évolutive, mais il ne voulait pas admettre que le fait de l'évolution corroborait ses propres théories. Or, Hartmann était aussi un baron des pays baltes. Et von Holst, qui avait un esprit très caustique, disait : «Mais voyons, c'est très simple ! Un baron balte ne peut pas admettre qu'il descend d'un singe !» Il y a sans doute du vrai là-dedans.

## *une véritable involution*

*Nouvelle Ecole :* Dans *L'agression*, vous avez écrit que la sélection naturelle détermine l'évolution des cultures aussi bien que celle des espèces. Que voulez-vous dire par là ?

*Konrad Lorenz :* Je pense effectivement que l'évolution des cultures est soumise à des processus sélectifs, et c'est pourquoi je suis si pessimiste aujourd'hui. Revenons à la comparaison que je faisais tout à l'heure. Il est évident que le mécanisme culturel de transmission de la tradition est beaucoup plus fragile que le mécanisme génétique de transmission de l'hérédité. A chaque génération, ce mécanisme peut être faussé, soit dans le sens d'une trop grande rigidité, soit dans le sens d'une trop forte variation. Dans le passé, les oscillations entre ces deux tendances étaient de faible ampleur ; elles se succédaient régulièrement et l'équilibre était ainsi plus ou moins respecté. Mais l'ampleur des oscillations est devenue peu à peu démesurée. Nous sommes actuellement dans une période de trop grande mutation, qui se caractérise par la néophilie (le goût de la nouveauté pour la nouveauté) et la désindividualisation. Il en résulte une véritable *involution* due au fait qu'il tend à n'y avoir plus qu'*une* culture. Nous nous battons avec les mêmes armes partout dans le monde, nous nous affrontons sur le même marché international, nous faisons usage de la même technologie. Un processus sélectif est à l'oeuvre, qui pousse l'humanité vers la réduction des



diversités qui existaient en son sein, qui lui impose de penser exclusivement en termes d'efficacité marchande, etc. Dans cette course en avant, nul n'a plus le temps de réfléchir. La technocratie tend à faire de l'homme une *machine* — une machine manipulable. Les hommes doivent être de plus en plus «égaux» pour pouvoir se remplacer plus facilement, comme des machines précisément.

J'ai lu récemment un livre de Theodore Roszak (2), qui m'a beaucoup impressionné. Roszak montre que cette involution sociale et culturelle n'est pas un phénomène politique, au sens classique de ce terme. C'est un phénomène qu'on observe aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest. On peut l'appeler *métapolitique*, et c'est pourquoi il est si difficile de montrer que c'est au détriment de toute l'humanité qu'il s'exerce. Roszak montre aussi qu'un tel processus, au début du moins, peut paraître non pas affreux, mais dans une certaine mesure séduisant. La suppression de la souffrance, l'amélioration du sort commun, la disparition des contraintes, la diminution des causes de déplaisir : tout cela séduit énormément. Il faut pourtant montrer de quel prix ces avantages devront être payés. C'est ce que j'ai essayé de faire dans *Les huit péchés capitaux*.

Cette idéologie désindividualisante, je l'appelle *technomorphique*. Elle traite de l'homme de façon mécanique, au lieu d'en traiter de façon organique. Aujourd'hui, beaucoup d'hommes s'imaginent qu'une chose qu'on ne peut pas définir en termes mathématiques, qu'on ne peut pas *quantifier*, est une chose qui n'existe pas. Telle est la pensée *réductionniste*. Ainsi se crée une humanité qui connaît le *prix* de tout.. et la *valeur* de rien. Le plus triste est que de nombreux penseurs sont ainsi conduits à identifier le réductionnisme à toute démarche scientifique. Or, ce n'est pas vrai. La science, comme l'entend Karl R. Popper ou comme je l'entends moi-même, n'a rien à voir avec le réductionnisme. Bien entendu, le savant «réduit» l'objet de ses recherches, dans la mesure où pour expliquer les phénomènes il est obligé de les isoler de leur contexte. Ainsi, le biologiste est «réductionniste» quand il *explique* les phénomènes biologiques par le physico-chimique. Mais cela ne veut pas dire que la vie n'est *rien d'autre que* du physico-chimique. Si vous dites que tous les processus vitaux sont en dernière analyse des processus physico-chimiques, vous êtes dans le vrai. Mais dès l'instant où vous dites qu'ils ne sont *rien d'autre* que ces processus physico-chimiques, alors vous tombez dans ce que Julian Huxley appelait le *nothing-else-but'ism*, le «rien-d'autre-qu'isme». Et c'est la même chose quand on dit de l'homme qu'il *est* un mammifère, ou qu'il *n'est qu'*un mammifère.

## *des capacités différentes*

Aujourd'hui, le plus grand danger qui nous menace est la disparition du sens des valeurs. Nous sommes à une époque où les mots «bon» et «mauvais» ont disparu du vocabulaire courant. Dans certains cas, il est mal vu de porter un jugement de valeur sur les choses ou sur les gens. Dans les églises elles-mêmes, la notion de «péché» tend à disparaître. Vous connaissez le mot *fool-proof (idiotensicher)*, «à l'épreuve des imbéciles». Dans certaines automobiles, le changement de vitesse est ainsi conçu que même un homme absolument stupide peut en faire usage. L'ensemble de la société tend à devenir *fool-proof*. C'est pour cela qu'on n'a plus besoin d'hommes de valeur. Les machines prennent la responsabilité et enlèvent le pouvoir de décision à l'homme. Du point de vue de la technocratie, il n'est même plus souhaitable que ce pouvoir de décision appartienne encore à l'homme.

(2) Theodore Roszak est l'auteur de *Vers une contre-culture* (Stock, 1970) et *Où finit le désert* (Stock, 1973). Dans ce dernier livre, il examine le processus de «sécularisation de la conscience» et d'élimination de la dimension transcendante dans les sociétés modernes. Coupé de ses facultés intuitives, remarque-t-il, l'intellect n'est qu'aliénation et réductionnisme. «Le destin de l'âme est le destin de l'ordre social» : ce qui signifie que la crise du monde extérieur n'est qu'un reflet de la crise de notre univers intérieur. Le «désert», ici, fait allusion à l'environnement artificiel, au mépris judéo-chrétien du corps, à la citadelle de la spécialisation, à la politique technocratique. Le livre comporte un appendice sur «L'assaut réductionniste» (pp. 281-90). (note *N. E.*).

*Nouvelle Ecole :* Dans *Les huit péchés capitaux*, vous dénoncez avec vigueur ce que vous appelez les «doctrines pseudo-démocratiques», et notamment la croyance égalitariste qu'avec des chances égales pour tous au départ, les résultats de chacun seront les mêmes à l'arrivée..

*Konrad Lorenz :* L'égalitarisme a une responsabilité directe dans ce qui se passe actuellement. Philip Wylie, qui est le père de l'idée d'une pseudo-démocratie telle que je l'ai conceptualisée, le pensait déjà. Je crois qu'il est toujours dangereux de bâtir tout un système sur un mensonge. Or, il n'est pas vrai que nous soyions égaux. Entre vous et moi, il y a plus de différences qu'entre un colbert et un pilet, qui sont deux espèces de canards ! L'inégalité des hommes est l'un des fondements et l'une des conditions de toute culture, car c'est elle qui introduit la diversité dans la culture. Dans la société humaine, la division du travail est fondée sur une différence, une inégalité des membres de la société. A la base de cette inégalité, il y a une différence de capacités. Si nous n'étions pas différents, vous ne seriez pas écrivain et je ne serais pas un savant. Ce fait que nous sommes différents est capital du point de vue des valeurs. Quoique nous soyions différents, nous avons les mêmes droits fondamentaux. Tout homme a le droit de développer les facultés qui sont en lui. Cela ne veut pas dire que les hommes ont différentes valeurs, mais simplement qu'ils ont différentes capacités. C'est la même chose avec les groupes raciaux. Il n'y a pas de races supérieures ou inférieures, mais il y a des races différentes. Qui peut dire, du pilet ou du colbert, lequel est le «meilleur» canard ? Ils sont différents et du fait de cette différence, leur valeur n'est pas directement comparable. Le point de vue égalitaire est complètement antibiologique : les hommes sont inégaux dès l'instant de leur conception.

## *l'homme-machine*

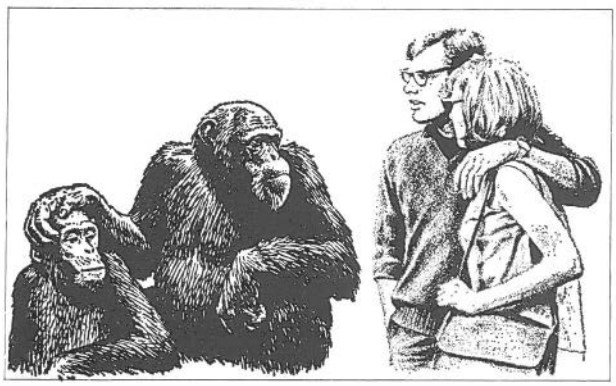
*Nouvelle Ecole :* Cette idée paraît évidente, mais elle se heurte à de fortes réticences chez beaucoup de nos contemporains..

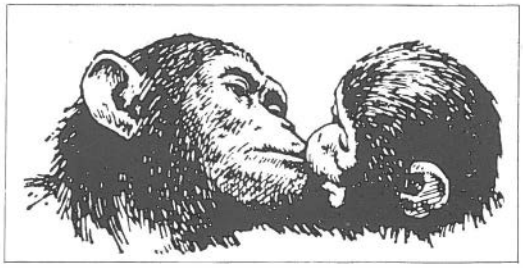
*Konrad Lorenz :* Le simple fait de dire que les hommes ne naissent pas égaux déclenche chez certaines personnes des réactions de colère ou d'agressivité ! C'est pourtant une donnée élémentaire. Les mêmes personnes ne se rendent pas compte que si nous étions tous égaux, nous deviendrions interchangeables et nous perdrions toute liberté. Si vous lisez Skinner, surtout *Beyond Freedom and Dignity* (1971), vous vous apercevez d'ailleurs que le béhaviourisme est très hostile à l'idée d'un homme autonome. Il préfère l'homme manipulable, l'homme-machine. Skinner, qui est pourtant sans doute un homme honnête, est ainsi victime de la pensée technomorphique et pseudo-démocratique.

*Nouvelle Ecole :* A propos des doctrines pseudo-démocratiques, que pensez-vous de ce secteur de la pensée moderne qui tire son origine des théories de Rousseau ?

*Le nourrissage bouche à bouche est pratiqué dans des cultures très diverses. Les Papous donnent des aliments préalablement mâchés à leurs bébés. D'après W. Wickler. «Sind wir Sünder ? » Droemer, München, 1969.*

*Le baiser et le léchage, gestes dérivés à l'origine d'une activité alimentaire, font partie des rites d'accueil. Ci-dessous : un jeune homme lèche le coin de la bouche de sa partenaire. En bas, à droite : mère chimpanzé nourrissant son petit. En bas, à gauche : effet apaisant du contact corporel. Jeune couple et chimpanzé femelle (quatre ans environ) protégée par un mâle.*





*Konrad Lorenz :* Un philosophe comme Jean-Jacques Rousseau a causé des dégâts considérables. Les idéologues qui s'en réclament n'ont jamais compris la différence qu'il y a entre l'homme et les animaux. Marcuse, qui est pourtant très intelligent, est une sorte de fou utopiste. Il est convaincu que si l'on «libère» l'homme de toute culture, de toute tradition, on verra tout de suite une nouvelle culture qui surgira et s'épanouira d'elle-même. C'est comme si l'on disait qu'en abattant toute une forêt, il n'y aurait pas le désert, mais une nouvelle forêt. Mais si vous abattez la forêt, la terre sera lavée par les pluies et ce sera le désert. Un homme «libéré» de la culture et de la tradition ne serait pas le «bon sauvage» dont parle Rousseau, mais un crétin, un être qui ne pourrait même pas parler et qui ne serait probablement même plus humain.

## *la partie et le tout*

*Nouvelle Ecole :* Dans vos *Essais sur le comportement animal et humain*, il y a un texte très important sur *Le tout et la partie dans la société animale et humaine* (1950). Vous y critiquez à la fois la thèse réductionniste selon laquelle un organisme n'est que la «somme» de ses parties, et les excès de la *Gestalttheorie*. Entre ces deux positions, quelle peut être la juste mesure ?

*Konrad Lorenz :* J'ai moi-même mis longtemps à réaliser que le tout est plus que la somme des parties. Au début, je craignais, en abordant ce sujet, de tomber dans le vitalisme. Par la suite, j'ai compris qu'on pouvait très bien reconnaître l'existence d'une interaction entre les parties d'un organisme sans faire de concession au vitalisme ! Celui qui a démontré cela le premier fut Ludwig von Bertalanffy (3). Dans sa *Theoretische Biologie* (1932), il montre qu'un *System allgemeiner Wechselwirkung*, un système dans lequel il y a interaction générale, n'est pas un miracle. Il n'y a pas besoin de postuler des facteurs métaphysiques pour l'expliquer. Sur cette question, j'ai également beaucoup appris en lisant l'étude d'Otto Koehler, *Die Ganzheit der lebendigen Systeme*, parue dans les *Schriften der Königsberger Gelehrtengesellschaft*. Pour parler de la causalité dans les systèmes vivants, Koehler emploie l'expression de *kausel Filz*, de «feutre causal». On se trouve en effet en présence d'un véritable écheveau, d'un entrelac de causalités, comme dans un feutre où les fils tressés s'entremêlent à l'infini. Si vous avez un écheveau et que vous tirez sur un fil isolé, tout se bloque. Il en est de même dans un organisme. Pour «défaire» le tout, pour expliquer tout ce qui se passe, il faut suivre beaucoup de «fils» à la fois. C'est ce que Koehler appelle l'analyse «sur un large front» (*auf grosser Front*).

## *monisme, dualisme, panthéisme*

*Nouvelle Ecole :* Dans un texte paru voici quelques années, j'ai relevé cette phrase que vous aviez prononcée : «Pour moi, Dieu n'est pas un individu. S'il existe, il est partout, peut-être en moi». Cela évoque à la fois les présocratiques et les grands mystiques allemands du Moyen Age, Maître Eckart notamment. Seriez-vous panthéiste ?

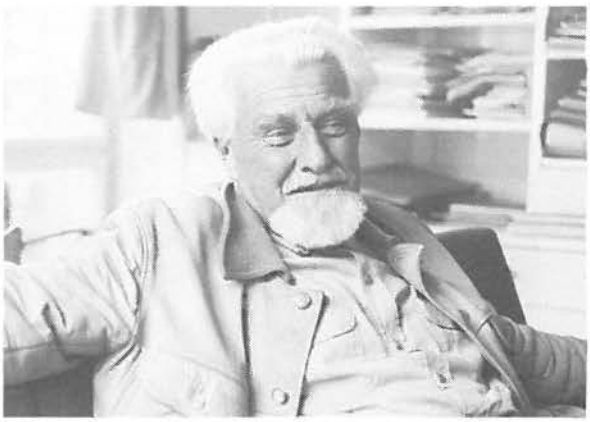
*Konrad Lorenz :* Par rapport au monde organique, je suis certainement panthéiste. Mais qu'en est-il dans le monde non-organique ? C'est une question à laquelle je ne peux pas répondre. Après tout, Dieu est peut-être né avec la vie organique ! C'est là sans doute un préjugé sentimental. Néanmoins, lorsque les biologistes ont défini les virus comme des systèmes respirants mais non vivants, je dois avouer que j'ai été affreusement choqué. Je n'aimais pas entendre cela ! J'étais sans doute dualiste. Je le suis un peu resté. Ne pourrait-on penser que «Dieu» se trouve en concentration très fine, très diluée dans la matière non-organique, et qu'il est plus «concentré» dans les systèmes vivants ? De sentiment, je suis panthéiste, mais suis-je moniste ou dualiste ? Probablement moniste, malgré tout.

*Nouvelle Ecole :* Vous avez fait une critique très pertinente de la pédagogie «à l'américaine», de ce courant pédagogique qui consiste à éviter à l'enfant toute «frustration», tout risque de «complexe», et qui a finalement abouti à l'actuelle éducation «antiautoritaire». Pourriez-vous dire ce que serait une pédagogie qui intègrerait les acquis de l'éthologie moderne ?

*Konrad Lorenz :* Un système social dans lequel l'enfant est alpha et la mère oméga n'est pas un système normal. C'est un système malsain. Par ailleurs, une psychologue allemande a démontré de façon magistrale que la frustration complète et l'absence complète de frustration produisent exactement les mêmes effets pathologiques sur l'enfant. Si vous donnez le biberon à un enfant avant qu'il ait pleuré ou fait quoi que ce soit pour l'obtenir, vous arriverez au même résultat que si vous le lui donnez en l'obligeant à pleurer pour l'avoir. Dans les deux cas, l'enfant est dans l'impossibilité de s'exercer à parvenir à un but. Or, dès les premiers mois de sa vie, l'enfant doit apprendre qu'il faut *travailler* pour obtenir quelque chose. S'il prend

(3) L'épistémologue Ludwig von Bertalanffy est le principal représentant de la «théorie générale des systèmes». Ce terme, lancé dès les années trente, désigne la discipline qui formule des principes valables pour tout système et en tire des conséquences.

Nous ferons paraître prochainement une étude d'ensemble sur les travaux de von Bertalanffy, auteur, notamment, de *Theoretische Biologie* (1932 et 1942), *Das Gefüge des Lebens* (1937), *Das biologische Weltbild* (1949 ; trad. fr. : *Les problèmes de la vie*. Gallimard, 1961), *Robots, Men and Minds* (1957), *General System Theory* (1968 ; trad. fr. : *Théorie générale des systèmes*. Dunod, 1973) (note *N. E.*).



*Konrad Lorenz au cours de l'entretien (Altenberg, 1974). En haut, à gauche : photo Bartl.*

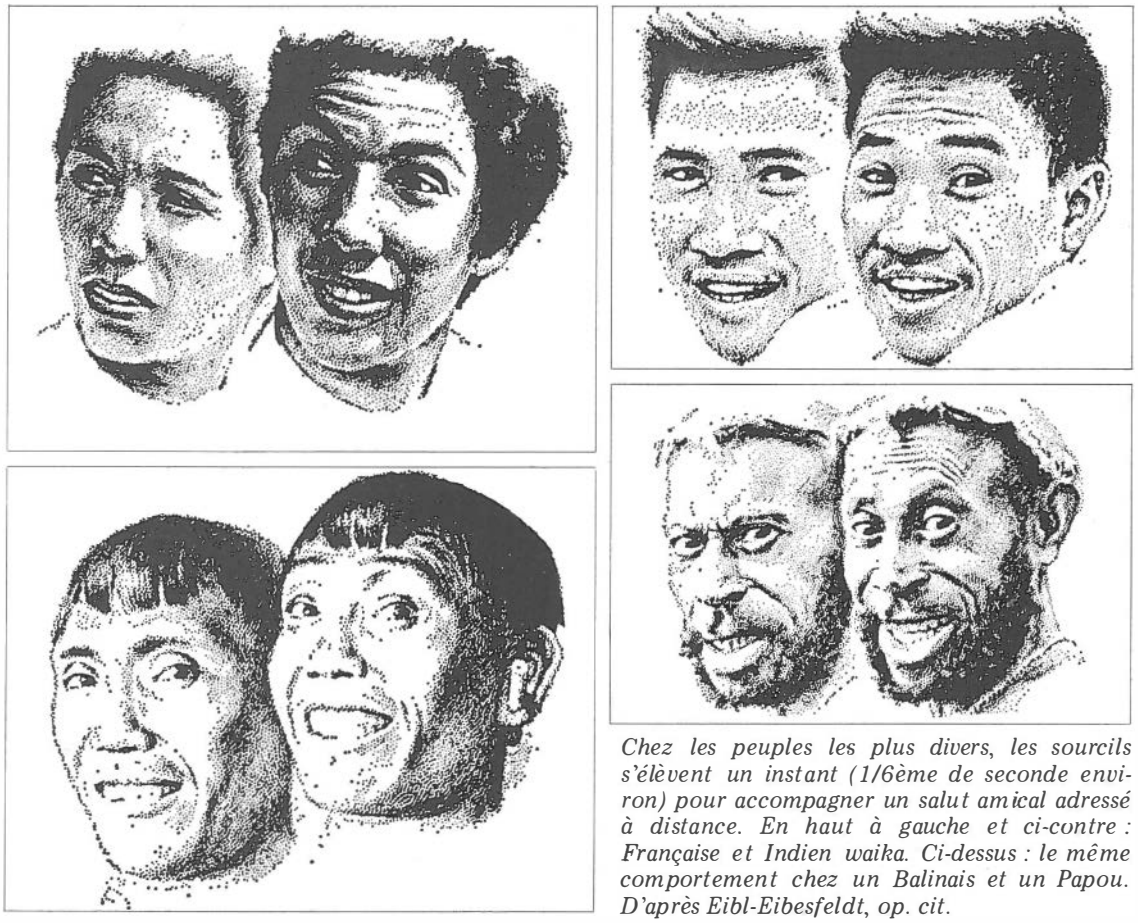
l'habitude d'obtenir ce qu'il veut sans travailler, cela a les mêmes conséquences pathologiques que s'il travaille sans jamais rien obtenir. L'absence d'obstacles à surmonter est donc aussi dangereuse que l'existence d'obstacles insurmontables. Il suffit de transposer ce principe dans le monde adulte, pour comprendre la nature de l'un des défauts des sociétés modernes.

D'autre part, la méthode «anti-frustration» a pour effet de créer une hiérarchie anormale. L'ordre des choses est renversé : l'enfant, qui a tout à apprendre, se trouve placé au poste de commande, tandis que ceux qui pourraient lui apprendre quelque chose sont au bas de l'échelle, sous son autorité. Une telle situation est névrosante pour l'enfant, qui est très vite détesté de son entourage extérieur. Cet enfant «non-frustré», qui bat sa mère, qui méprise son père, est en effet mal accueilli. Il casse tout, il tue les oiseaux, il brise les aquariums, et on lui dit : «Mais ça ne fait rien du tout ! C'est très bien de se défouler !» Les parents, ces deux poltrons intimidés par un enfant de deux ans, sont assez fous pour le croire. Mais l'enfant, lui, ne le croit pas. Comme le chien, il a une très grande intelligence pour interpréter les messages, les communications non-verbales, et il se rend compte de ce qui se passe. Cet enfant se trouve donc dans un monde hostile (car personne n'aime avoir chez soi des enfants «non-frustrés»), entouré par deux poltrons méprisables qui sont incapables de le protéger — car ils n'ont pas la position dominante nécessaire pour cela. C'est une situation effroyable. Il en résulte une inadaptation croissante et, par suite, une tendance plus forte à se révolter. En outre, il y a corrélation entre l'agressivité que se témoignent entre eux les enfants d'une même famille et l'absence d'un père dominant. On voit très bien cela aux Etats-Unis, où des frères et des soeurs se disent fréquemment : *I hate you !* Dans le monde animal, c'est la même chose. Chez les loups, quand l'alpha disparaît, des batailles éclatent aussitôt parmi les petits.

## *une véritable autorité*

La domination n'est pas nécessairement une domination brutale. Je suis convaincu que, dans la hiérarchie familiale, on peut obtenir l'obéissance et le respect des enfants sans avoir systématiquement recours au système des punitions. Vous connaissez la fameuse école «antiautoritaire» de Summerhill. La vérité est que, dans cette école, les maîtres ont une autorité énorme ! Ils ont tout simplement trouvé d'autres moyens d'asseoir leur autorité. L'affirmation selon laquelle cette école est «antiautoritaire» est un mensonge pur et simple !

Il faut imiter les paysans, chez qui tout se fait naturellement : l'enfant joue à imiter ses parents et se forme de cette façon. J'ai un ami paysan, qui est remarquablement respecté par ses enfants. Pour une simple raison : il fait les choses mieux qu'eux, et les enfants cherchent à faire aussi bien que lui. Et puis, la présence d'une communauté familiale est nécessaire, parce qu'elle permet de créer des relais d'autorité. L'homme de trente ans comprend très bien que les conseils de son père, qui a cinquante-cinq ans, sont valables et il a du respect pour lui. Le petit garçon de cinq ans ne peut pas encore comprendre en quoi consiste la supériorité de son grand-père, mais il admire le garçon de dix ans à qui on a déjà permis de prendre de petites responsabilités. Pour l'enfant de dix ans, ces responsabilités sont des privilèges, non des



*Chez les peuples les plus divers, les sourcils s'élèvent un instant (1/6ème de seconde environ) pour accompagner un salut amical adressé à distance. En haut à gauche et ci-contre : Française et Indien waika. Ci-dessus : le même comportement chez un Balinais et un Papou. D'après Eibl-Eibesfeldt, op. cit.*

devoirs, et il comprend très bien que pour en bénéficier, il doit se plier à une certaine discipline. De ce fait, il peut donner des explications à son frère de cinq ans. Il se crée ainsi une admiration et une discipline pyramidales, avec tout en haut les aïeux. Chez beaucoup de peuples, cette déférence constitue la religion naturelle : on honore comme divinités les aïeux qui sont morts. C'est pour cela que l'exemple a tant d'importance. La véritable éducation est celle où l'on donne des exemples, avant de donner des leçons.

*Nouvelle Ecole :* Nous achèverons cet entretien en vous demandant quels sont vos projets et vos travaux en cours ?

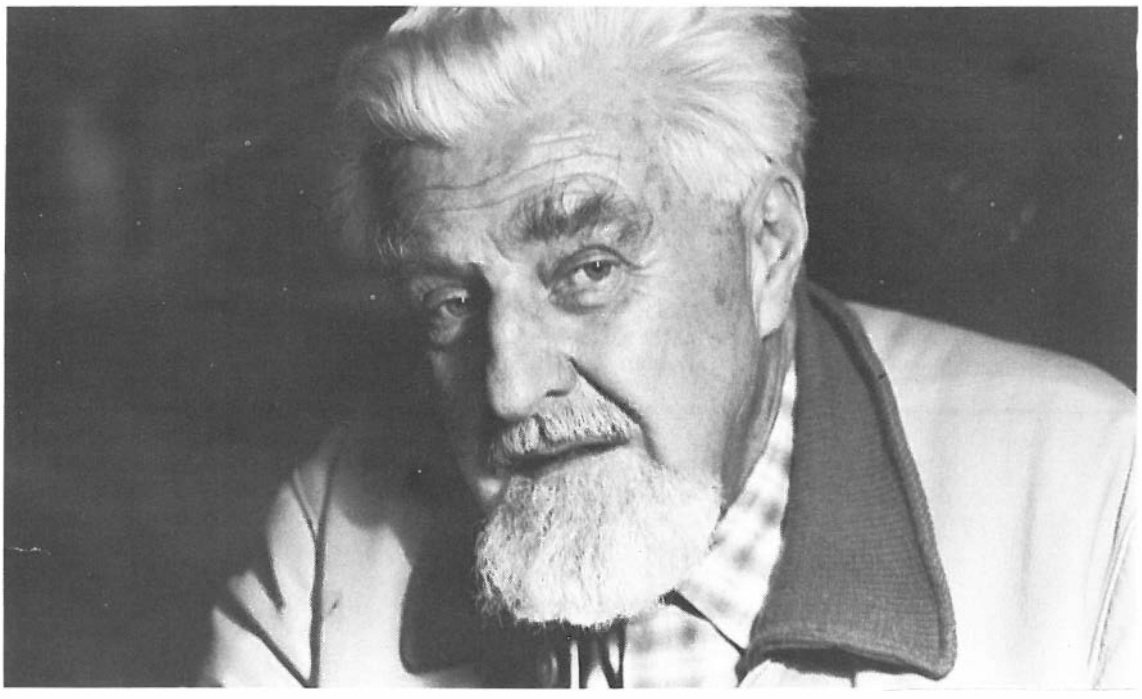
*Konrad Lorenz :* J'écris en ce moment le second volume de *Rückseite des Spiegels*, qui portera sur la question des valeurs. Il m'a été en partie inspiré par Aldous Huxley et par mon ami Karl R. Popper, qui est l'un des esprits les plus extraordinaires que je connaisse. Je ne suis pas modeste. Je crois même qu'il n'y a pas tellement d'hommes qui sont vraiment plus intelligents que moi. Mais Popper, lui, est infiniment plus intelligent ! C'est une consolation qu'il y ait encore des gens comme lui. Ce second volume, j'avais d'abord hésité à le faire. Mais je crois qu'il est nécessaire d'expliquer qu'il peut y avoir d'autres valeurs que celles ressortissant de la quantification pure. Rationnellement, on ne peut pas définir une valeur, et pourtant nous savons très bien que cela existe. Je vais essayer de jeter les bases d'une théorie naturaliste des valeurs. Cela ne sera probablement pas bien accueilli par tout le monde. En disant que la vitalité d'une culture dépend de l'équilibre entre les facteurs de conservation et les facteurs de changement, je déplais aux vieux conservateurs comme aux jeunes révolutionnaires. La dernière chose en effet qu'ils sont disposés à admettre les uns et les autres, c'est qu'ils forment un *ensemble* indissociable, exactement comme deux muscles antagonistes restent complémentaires !

Dans le domaine scientifique, je poursuis mes travaux sur l'agressivité et sur le lien. Pour cela, j'utilise des animaux chez lesquels ces pulsions sont très fortes, notamment des poissons tropicaux. Je cherche surtout à étudier les mécanismes d'inhibition qui empêchent les partenaires d'un couple de se tuer. Il m'a fallu faire construire un aquarium grand comme la moitié d'une pièce ! Ces recherches sont réalisées avec l'aide de l'Académie des sciences autrichiennes. Pour mes études sur le lien, j'utilise toujours des oies. Une petite équipe me seconde. Elle comprend neuf personnes (une technicienne, une assistante scientifique, quatre étudiants bénéficiaires d'une bourse et trois jeunes Américains), à Grünau. L'Institut Max-Planck

assure le financement. Et puis, j'ai encore un troisième projet, qui concerne les chiens. Les chiens sont beaucoup plus humains que les loups. Avec mon horreur de la domestication, j'ai mis un certain temps à réaliser que la sélection naturelle qui agit sur les chiens depuis plus de dix mille ans a fini par les «humaniser». A ce sujet, Erik Zimon a réalisé des expériences très intéressantes, dans le parc naturel du Bayerischer Wald, sur les loups, les chiens et les hybrides de chiens et de loups. Vous savez que, chez les loups, il existe une hiérarchie très cruelle. Le loup supérieur empêche le loup inférieur de se reproduire. Dans la horde, l'animal inférieur est esclave. Chez les chiens, c'est tout à fait différent. Après avoir remporté un combat, le chien supérieur a mauvaise conscience ! Pendant plusieurs jours, il est lui-même inférieur à sa victime. J'ai constitué une petite meute de six chiens et je vais maintenant étudier cela de plus près. ■

*(entretien recueilli par Alain et Doris de Benoist)*

Konrad Lorenz est né le 7 novembre 1903, à Vienne. Son père, le professeur Adolf Lorenz, conseiller à la Cour, ami personnel de l'empereur François-Joseph, était chirurgien orthopédiste et s'intéressait spécialement aux problèmes de l'eugénique. Sa mère était née Emma Lecher. Sorti du gymnase de Schotten, Konrad Lorenz fait ses études de médecine, de zoologie et de philosophie à l'Université de Vienne et aux Etats-Unis. Il est d'abord nommé assistant à l'Institut d'Anatomie de Vienne (1928-35), puis, en 1937, maître de conférences de psychologie animale et d'anatomie comparée. En 1940, sur la recommandation d'Erich von Holst, il est appelé à l'Université de Königsberg, où il se voit confier la direction du département de psychologie. Mobilisé, il est employé dans l'armée allemande à partir de 1942 comme chirurgien. En 1944, capturé par les Russes, il est envoyé dans un camp de prisonniers où il va passer quatre ans. Libéré en 1948, il reprend aussitôt ses travaux. De 1949 à 1951, il dirige l'Institut d'ethnologie comparée de Vienne. Il est ensuite nommé à la tête de l'Institut Max-Planck de biologie marine à Wilhelmshaven, puis, en 1954, à la direction de l'Institut Max-Planck de physiologie du comportement à Seewiesen, en Bavière. C'est là qu'il écrit la plupart des ouvrages qui le rendent célèbre dans le monde entier. En 1973, il se retire dans son village natal d'Altenberg, près de Vienne. Il y occupe avec les siens (il est marié, depuis 1927, avec le Dr. Margarethe Gebhardt et a trois enfants) une vieille maison familiale située près du Danube. Il continue ses travaux, en tant que directeur de l'Institut d'études comparées du comportement, qui dépend de l'Académie des sciences autrichiennes (section IV, sociologie animale). Capitaine breveté, il lui arrive de naviguer sur le Danube et de faire de longues promenades en motocyclette.



*Konrad Lorenz.*

Tous ses livres ont paru après la guerre : *Er redete mit dem Vieh, den Vögeln und den Fischen* (Borotha-Schoeler, 1949 ; trad. fr. : *Il parlait avec les mammifères, les oiseaux et les poissons.* Flammarion, 1968). *So kam der Mensch auf den Hund* (Borotha-Schoeler, 1950 ; trad. fr. : *Tous les chiens, tous les chats.* Flammarion, 1970), *Das sogennante Böse. Zur naturgeschichte der Agression* (Borotha-Schoeler, 1963 ; trad. fr. : *L'agression. Une histoire naturelle du mal.* Flammarion, 1969), *Darwin hat recht gesehen* (1965 ; trad. fr. : *Evolution et modification du comportement. L'inné et l'acquis.* Payot, 1970), *Der Vogelflug* (1965), *Ueber tierisches und menschliches Verhalten. Aus dem Werdegang der Verhaltenslehre* (2 vol., Piper, München, 1965 ; trad. fr. partielle : *Essais sur le comportement animal et humain.* Seuil, 1970), *Antriebe tierischen und menschlichen Verhaltens* (en collab. avec Paul Leyhausen. Piper, München, 1971), *Die acht Todsünden der zivilisierten Menschheit* (Piper, München, 1972 ; trad. fr. : *Les huit péchés capitaux de notre civilisation.* Flammarion, 1973), *Die Rückseite des Spiegels. Versuch einer Naturgeschichte menschlichen Erkennens.* Piper, München, 1973 ; trad. fr. à paraître chez Flammarion).

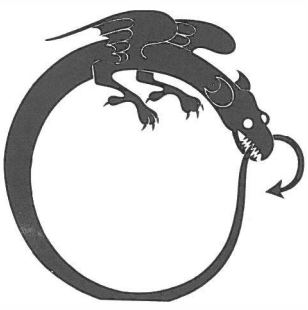
Outre ses nombreux articles, signalons aussi quatre textes publiés par Lorenz dans des recueils collectifs : *The Objectivistic Theory of Instinct* (in Pierre-Paul Grassé, éd. *L'instinct dans le comportement des animaux et de l'homme.* Fondation Singer-Polignac, 1956), *Psychologie und Stammesgerichte* (in G. Heberer, éd. *Evolution der Organismen.* Fischer, Stuttgart, 1959), *Evolution de la ritualisation dans les domaines de la biologie et de la culture* (in Julian Huxley, éd. *Le comportement rituel chez l'homme et chez l'animal.* Gallimard, 1971) et *Zivilisationspathologie und Kulturfreiheit* (in Ansgar Paus, éd. *Freiheit des Menschen.* Styria, Graz-Wien, 1974).

Les livres de poche DTV (Deutscher Taschenbuch Verlag) ont publié des éditions populaires de *Er redete mit dem Vieh, den Vögeln und den Fischen* (n°173), *So kam der Mensch auf den Hund* (n° 329), ainsi que *Der Kumpan in der Umwelt des Vogels* (n°4 321) et *Vom Weltbild des Verhaltenforschers. Drei Abhandlungen* (n° 499). Ce dernier titre comprend *Psychologie und Stammesgerichte*, repris du livre de G. Heberer, ainsi que deux essais déjà publiés dans *Ueber tierisches und menschliches Verhalten* (*Induktive und teleologische Psychologie*, 1942, et *Gestaltwahrnehmung als Quelle wissenschaftlicher Erkenntnis*, 1959). *Der Kumpan in der Umwelt des Vogels* est extrait du même recueil.

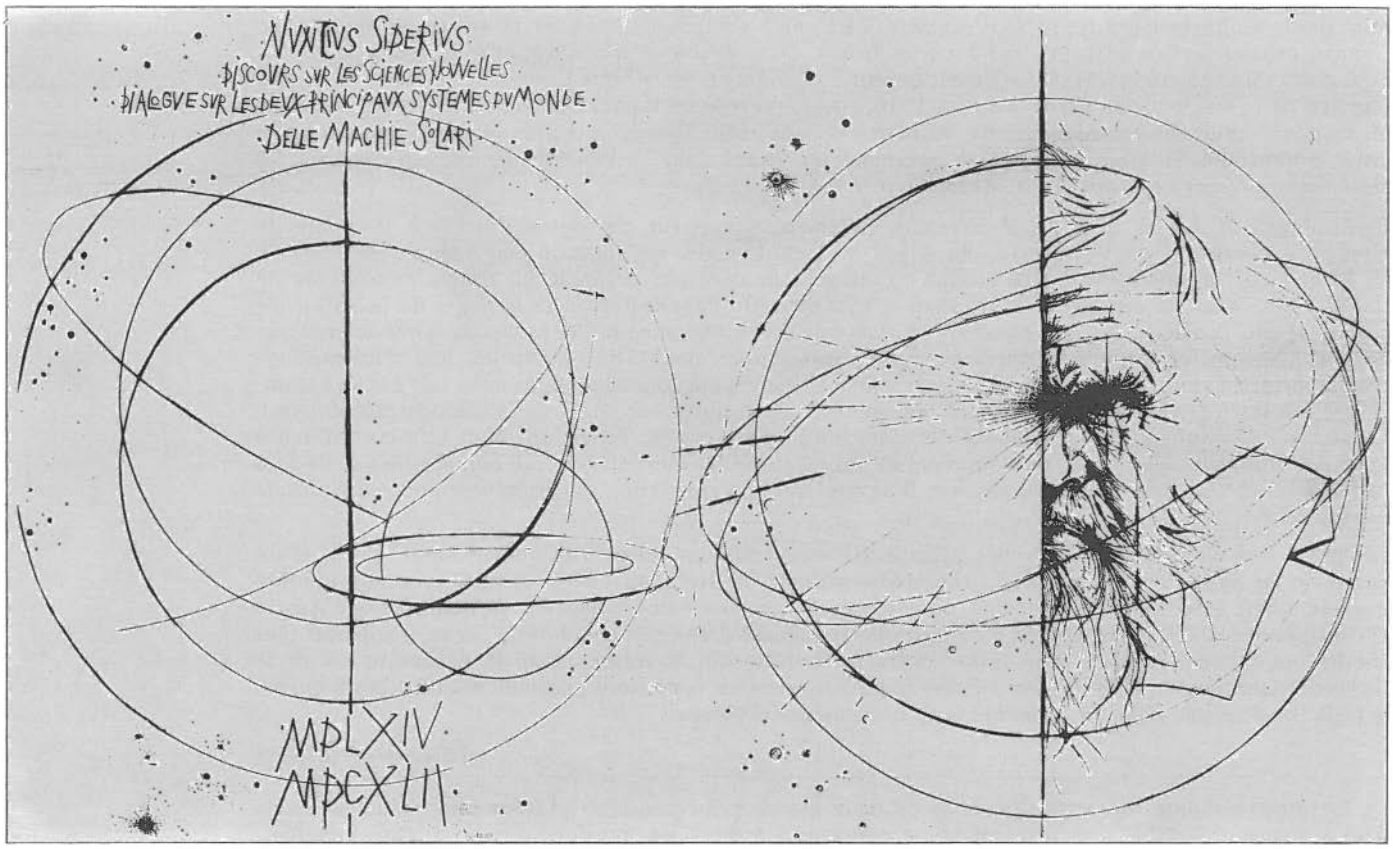
L'ouvrage publié en français sous le titre *Essais sur le comportement animal et humain* comprend cinq essais : *Le compagnon dans l'environnement propre de l'oiseau* (1935), *Sur la formation du concept d'instinct* (1937), *Taxie et action instinctive dans le mouvement de roulage de l'oeuf chez l'oie grise* (1938), *Le tout et la partie dans la société animale et humaine* (1950) et *Psychologie et phylogenèse* (1954). Le deuxième et les deux derniers essais ont été repris récemment dans : Konrad Lorenz. *Trois essais sur le comportement animal et humain. Les leçons de l'évolution de la théorie du comportement.* Seuil, 1974.

Une série d'entretiens avec Konrad Lorenz, réalisés en 1974 et diffusés sur «France-Culture», viennent de paraître en librairie : Konrad Lorenz. *Entretiens avec Eric Laurent* (Stock, 1975). D'autres entretiens avec Lorenz ont été publiés dans *L'Express* (1er juin 1970), *Economia* (octobre 1974) et *Psychologie* (mars 1975, texte repris de *Psychology Today*).

Membre de l'Académie des sciences et lettres de Mayence (1957), de l'Académie Leopoldina de recherches naturelles à Halle/S. (1957), de l'Académie bavaroise des sciences à Munich (1964), membre étranger de la Royal Society de Londres, membre correspondant de l'Académie des sciences autrichiennes (1949) et de l'Académie des sciences américaines (1962), Konrad Lorenz est professeur honoraire de zoologie à l'Université de Vienne (depuis 1957) et docteur *honoris causa* des Universités de Bruxelles, d'Oxford, de Leeds et de Yale. Il a reçu la médaille d'or Wilhelm-Bösche (1962), le prix Kalinga d'information scientifique de l'Unesco (1970), le Paracelsus-Ring de la ville de Villach (1973), le prix du Deutsches Kulturwerk europäischen Geistes (1973). Son livre sur *L'agression* lui a également valu le prix mondial Cino Del Duca. Il a été décoré de la médaille des arts et des sciences d'Autriche (1964), de la Bundesverdienst Kreuz (1964) et de l'ordre Pour le Mérite (1969). ■



# MELANGES




*Galilee, par Tremois. Gravure tiree pour «Galileo Galilei» (Saint-Gobain, 1965). Une nouvelle vue-du-monde.*

# biologie

Marc BEIGBEDER

## LE MYTHE DU HASARD

Dans son livre *Le hasard et la nécessité* (Seuil, 1970), M. Jacques Monod apporte sur la biologie moderne un certain nombre de perspectives enrichissantes. M. Michel Norey, ici même, en a souligné l'intérêt (*Les leçons de la biologie moderne : Monot, Lwoff, Jacob*, in *Nouvelle Ecole* n° 15, mars-avril 1971, pp. 61-64). Toutefois, dans le débat général qui a suivi la publication de ce livre, une polémique assez vive s'est élevée concernant la place déterminante que M. Monod donne au *hasard* dans l'apparition et l'évolution des systèmes vivants. «La probabilité a priori que se produise un événement particulier parmi tous les événements possibles dans l'univers est voisine de zéro, écrit M. Monod (..) L'univers n'était pas gros de la vie, ni la biosphère de l'homme.. Notre numéro est sorti au jeu de Monte-Carlo» (p. 161). Cette affirmation a étonné. Beaucoup de biologistes pensent que l'apparition de la vie dans le cosmos n'était pas si improbable. Certains considèrent que le hasard est tout autre chose qu'un simple contrepoint de la nécessité. De leur côté, les écrivains marxistes, traités non sans raison d'«animistes» et de «métaphysiciens» par M. Monod, ont cru pouvoir saisir l'occasion pour retourner à leur adversaire la même accusation (cf. Pierre Boiteau. *Une éthique délibérément idéaliste, celle de Jacques Monod*, in *La Pensée*, mai 1971 ; Ernest Kahane. *Hasard ou nécessité dans l'apparition et le développement des êtres vivants*, in *La Pensée*, août 1974).

Dès 1952, M. Raymond Ruyer *(Néo-finalisme.* PUF, éd.) s'attachait à réfuter la notion de hasard (1). Depuis, celle-ci semble attaquée sur tous les fronts. Dans *L'origine des êtres vivants et des processus biologistes* (Masson, 1974), M. René Buvet, qui fut l'organisateur de la 3ème Conférence internationale sur l'origine de la vie, tenue en France en avril 1970, critique sévèrement, par exemple, certaines des thèses de M. Monod. Malheureusement, il tombe lui-même dans le réductionnisme le plus foncier : ainsi, lorsqu'il affirme que c'est «à une réintégration complète du vivant dans l'ensemble des lois qui régissent les systèmes non-vivants que l'on assiste de nos jours».

Plus intéressant est le livre de M. Ernest Schoffeniels, successeur de Marcel Florkin à la chaire de biochimie comparée de l'Université de Liège. M. Schoffeniels, qui partage par ailleurs les vues de M. Monod sur la formation de la «soupe primitive», la sélection naturelle au niveau moléculaire, la stabilité du vivant, la reproduction invariante, etc. conteste l'application à la biologie de la notion de hasard. Il cite Laplace : «Le mot hasard n'exprime que notre ignorance sur les causes des phénomènes que nous voyons arriver et se succéder sans aucun ordre apparent» (1782). Selon lui, lors d'un mélange d'aminoacides, l'adjonction d'un nouvel acide aminé à une chaîne de polypeptides ne se fait pas au hasard, contrairement à ce qu'affirme M. Monod (en accord avec l'un des «dogmes» de la biologie moléculaire). Le nombre de configuration des dipeptides étant limité, l'association dépendrait d'un «choix» influencé «par des complémentarités ou des incompatibilités de structure moléculaire». M. Schoffeniels se déclare par ailleurs matérialiste et néo-lamarckien. Il se contente, en conclusion, de remplacer un unilatéralisme par un autre.

Les physiciens de l'Ecole de Bruxelles (Glansdorff, etc.) affirment, eux aussi, que «le hasard pur n'existe pas». En se basant sur l'étude de la thermodynamique, ils déclarent que la vie, quoique en équilibre instable, obéit à des lois. Ilya Prigogine, directeur du Centre de thermodynamique de l'Université d'Austin (Texas), écrit : «L'être vivant n'est pas l'improbable gagnant d'une immense loterie ; la vie n'apparaît plus comme un miracle précaire, une lutte contre un univers qui la refuse. Avec la généralisation de la thermodynamique, on arrive à comprendre que dans certaines conditions particulières, c'est la vie qui est la règle. Le dualisme rigide du hasard et de la nécessité est dépassé».

## *deux principes*

La thermodynamique repose sur l'énoncé de deux grands principes. D'après le premier, l'énergie totale d'un système observable (macroscopique) se conserve à travers ses transformations physico-chimiques. Exemple : «la quantité d'énergie chimique consommée dans la combustion de l'essence se retrouve intégralement dans le travail affecté à la propulsion du véhicule et dans la chaleur perdue par le radiateur» (*Science et vie*, août 1974). Le second principe introduit en physique le concept d'évolution unidirectionnelle du temps, c'est-à-dire la notion d'irréversibilité. Dans tout système isolé (n'échangeant ni matière ni énergie avec le monde extérieur), il constate une fonction nommée *entropie*, qui augmente avec le temps. L'entropie est une déperdition croissante d'énergie. La mesure de l'entropie donne la mesure du désordre moléculaire et de l'irréversibilité du temps au sein d'un système donné. Tout système isolé est donc *condamné* à l'entropie croissante, c'est-à-dire à terme (matière = énergie) à la mort : à partir d'une hétérogénéité initiale, il va vers une homogénéité croissante.

Si l'on applique ces lois aux systèmes vivants, la probabilité de leur apparition était effectivement très faible. Mais les systèmes vivants ne sont pas des systèmes comme les autres. A certains égards, l'organique est le *contraire* du matériel macroscopique : en vertu du principe d'exclusion de Pauli, les systèmes biologiques sont des systèmes non-entropiques. Loin d'aller vers une homogénéité croissante, ils vont vers une hétérogénéité, une diversité croissante ; et c'est en cela qu'ils sont des systèmes biologiques. Les organismes individuels naissent, croissent, déclinent et disparaissent, mais la vie, elle, continue et ne cesse de s'étendre.

Les systèmes vivants ne sont pas des systèmes isolés et fermés, mais des systèmes ouverts. Ils exigent une *dissipation* constante de matière et d'énergie, d'où le nom que leur a donné Prigogine de «structures dissipatives». De telles structures sont en état perpétuel de non-équilibre ou, si l'on préfère, d'équilibre *antagoniste*, du fait du rapport contradictoire entre les systèmes et le milieu. Pour expliquer l'«ordre biologique», il est donc indispensable de définir une perspective d'approche spécifique, impliquant notamment une logique du contradictoire, la logique d'identité traditionnelle étant évidemment incompatible avec l'analyse d'un équilibre antagoniste. Certains des physiciens de l'Ecole de Bruxelles s'y emploient. Dans cette perspective, il n'y a plus d'incompatibilité entre l'existence de la vie, c'est-à-dire de

(1) M. Ruyer reprend brièvement sa critique dans *La gnose de Princeton* (Fayard, 1974). Définissant la «science scientiste» comme l'attitude qui consiste «à admettre que l'univers commence par des fluctuations continuées par des erreurs, puisqu'il arrive, à force d'erreurs, à prononcer des paroles sensées», il écrit : «De même que l'observation scientifique convertit automatiquement les êtres en «objets», et les voit à l'envers, l'histoire scientifique du cosmos inverse la priorité logique du sens, de l'anti-hasard sur le hasard. Elle met à l'origine le règne du hasard».

structures *ordonnées*, et la formulation du second principe de la thermodynamique, qui implique le *désordre*. Le coefficient de probabilité concernant l'apparition de la vie devient aussi grand que celui qui concerne l'apparition des systèmes physiques. Dans certaines circonstances, cette apparition de la vie, loin d'être un *hasard*, est une véritable *nécessité*.

Par rapport à cette évolution qui semble se dessiner dans le monde scientifique, les travaux de M. Stéphane Lupasco, déjà bien connus de nos lecteurs, n'ont pas seulement le mérite de l'antériorité. Ils ont aussi l'avantage de proposer une approche systématique beaucoup plus dense de la question. Ils nous paraissent offrir, en effet, les chances les plus grandes d'analyser correctement la diversité biologique et la place du vivant dans l'univers. M. Marc Beigbeder, qui depuis quelques années a beaucoup fait pour mieux faire connaître l'oeuvre de M. Lupasco, donne ici un exemple des applications qu'on peut en faire. ■

N. E.

Le *hasard* est un mot singulier, puisqu'il a l'assez rare fortune d'être un vocable commun à la langue ordinaire et à la langue scientifique, à l'opinion et à la science. Je n'aurai ici d'autre prétention que d'essayer d'être un peu, comme aurait dit Jean Paulhan, son grammairien, c'est-à-dire d'essayer de voir ce que ce mot peut désigner scientifiquement, si c'est bien lui qui devrait être employé par un scientifique pour désigner ce qu'il lui fait désigner, et, au cas où il s'avèrerait que ce n'est pas un tel mot qui devrait être employé pour désigner ce qu'il lui fait désigner, essayer de voir pourquoi il est maintenu cependant comme vocable. A ce moment, la grammaire débouche en psychanalyse, au sens ou un Gaston Bachelard employait ce mot, c'est-à-dire en examen des motivations idéologiques cachées.

Tout le monde, je pense, admettra que l'adéquation du langage est importante en science. Tout le monde aussi, je pense, admettra que la science exclut tout langage magique et tout langage mythique. Quelle que soit la qualité d'un scientifique, s'il est surpris à employer en science un langage magique ou un langage mythique, tout son travail n'est évidemment pas forcément faux, mais il devient entaché d'une suspicion pour n'être pas exclusivement scientifique. Ainsi, par exemple, j'ai relevé qu'aujourd'hui, sous la plume de maints scientifiques, le mot *prédiction* est employé assez souvent au lieu de *prévision*. Or, «prédiction» appartient au langage religieux ou au langage magique, tandis que «prévision» appartient au langage scientifique. — Bien sûr, il peut s'agir dans ce genre de substitutions d'une distraction, d'un lapsus. Seulement, depuis Freud, les distractions, les lapsus ne sont plus innocents. Il pourrait donc se faire que ces substitutions, qui sont assez fréquentes (telles que «prédiction» pour «prévision»), soient l'indice que l'homme de science tend à prendre dans nos sociétés le statut qu'avaient le magicien ou le prêtre dans d'autres.

## *le non-sens intelligible*

Mais c'est d'un langage mythique en science, ou du moins chez certains scientifiques, que j'entends parler à propos du hasard. En quoi consiste le langage mythique ? Il ne serait exactement ni le langage poétique, ni le langage magique ni le langage mystique. Dans *Le cru et le cuit*, M. Claude Lévi-Strauss nous dit que le langage mythique, bien que fait de mots, «transcende le langage articulé et occuperait entre lui et la musique une place moyenne» (pp. 23-24). Pour éclairer un peu cette typologie, disons que, pour Lévi-Strauss, le langage articulé est fait de couples signifiants-signifiés aux liaisons arbitraires, c'est-à-dire qu'il tend à objectiver, suivant un processus encore assez distanciant, un sens univoque, tandis que la musique «réunit les caractères contradictoires d'être intelligible et d'être intraduisible» (p. 26). Le mythique occuperait ainsi une place moyenne entre le langage musical et le langage articulé en ce qu'il tendrait incessamment à être traduisible, c'est-à-dire à objectiver un sens univoque, sans y parvenir proprement. Il serait par là du langage articulé à une certaine échelle musicale. Il se sert des mots du langage articulé, mais sur un autre ton, hyperbolique, emphatique ; ces mots *tendent* à y être un sens, c'est-à-dire un sens univoque objectivé, mais ils *restent*, vis-à-vis d'un sens univoque objectivé, non-sens, non-sens intelligible. Utilisant le vocabulaire de M. Stéphane Lupasco, je dirai que ce non-sens intelligible, c'est-à-dire cet intraduisible en univocités, de la musique, devient plus clair, plus logique, plus compréhensible. Il correspondrait alors à l'équilibration antagonique, à égalité relative, de dynamismes homogénéisants et hétérogénéisants relationnellement inverses, qui tendent ainsi à être mi-potentialisés mi-actualisés, ou ni-potentialisés ni-actualisés, et de même les sens univoques opposés qui leur sont à chacun afférents. Contradiction symétrique, «contradictorialité» qui correspondrait au psychique, ou du moins à un haut niveau psychique.

«La pensée, écrivait Ferdinand de Saussure, père de la linguistique contemporaine, est comme une nébuleuse où rien n'est nécessairement délimité (..) La pensée, chaotique de sa nature, est forcée de se préciser en se décomposant» *(Cours de linguistique générale*, pp. 155-56). Et il voyait dès lors un «mystère» dans le passage de la pensée au langage articulé. Mais si ce «chaos» de la pensée originaire, du

musical, correspond à un conflit, à égalité relative statistique, de dynamismes inverses, tendant ainsi à être ni potentialisés ni actualisés ou mi-actualisés mi-potentialisés mutuellement, il n'y a pas, au rebours de ce que pensait Saussure, chaos au sens de confusion, ni nébuleuse au sens de vague. Le non-sens intelligible, l'intraduisible musical, deviennent une symétrie antagoniste où deux sens univoques opposés et couplés tendent à être mi-actualisés mi-potentialisés, ni-actualisés ni-potentialisés, et en même temps d'ailleurs mi-subjectivés mi-objectivés, ou ni-subjectivés ni-objectivés, ce qui pourrait bien être l'intelligibilité la plus haute. Quant au langage articulé, il correspondrait à la disjonction de ce langage musical vers une univocité impliquant une potentialisation de l'univocité inverse, et un rapport antagoniste dissymétrique ou asymétrique des dynamismes en conflit couplé.

Dans cette perspective, le langage mythique, voie moyenne entre le langage musical et le langage articulé, se définirait comme structuralement intermédiaire entre la symétrie antagonique équivoque du non-sens intelligible et la disjonction vers une univocité. Il serait fait des aléas du couplage, encore fortement contradictoire parce qu'encore assez fortement balancé, d'orientations logiques opposées. Il tendrait à une disjonction du «non-sens» en courant incessamment après une univocité non-contradictoire, mais en l'avortant. L'unité du mythe n'étant dès lors, conformément d'ailleurs aux termes de M. Lévi-Strauss, que tendancielle et projective, il se trouverait, par compensation cybernétique de sa marche interminable, de son avortement inhérent, emphase et hyperbole.

Quant au langage scientifique, du moins classique, il apparaîtrait par rapport au langage articulé, où dans les concepts la compréhension résiste encore assez fortement à l'extension, comme un système de symboles où l'extension conceptuelle tend à être maximale, ce qui entraîne une compréhension conceptuelle minimale, puisque l'on sait depuis Aristote qu'extension et compréhension varient inversement. Ainsi, par exemple, tous les aspects d'un corps, et même tous les corps, sont ramenés par Descartes à de l'étendue. Ainsi, chez Einstein, les événements cosmiques sont ramenés à des modifications continues d'un Espace-Temps. A vrai dire, nous verrons que cette conception classique du langage scientifique peut difficilement être maintenue partout aujourd'hui et qu'il faut en conséquence d'autres critères pour distinguer le ou plutôt les langages scientifiques et le langage mythique.

## *comme aux dés ou à la roulette*

Pour indiquer comment il peut arriver que, en science, on puisse passer d'un langage dit scientifique à un langage qualifiable de mythique, et ce, bien sûr, à l'occasion du mot «hasard», je prendrai comme exemple l'un des plus remarquables scientifiques de ce temps, M. Jacques Monod.

On constate dès l'abord, dès le titre de son ouvrage, *Le hasard et la nécessité*, que M. Jacques Monod se donne, pour l'explication ou la traduction des phénomènes génétiques, un couplage de concepts logiquement opposés, contradictoires : hasard et nécessité. Mais il faut voir de plus près comment et pourquoi il se les donne.

L'appareil génétique, pour M. Jacques Monod, se caractérise par «le pouvoir de reproduire et transmettre *ne varietur* l'information génétique» (p. 25) ; c'est-à-dire par «la propriété de *reproduction invariante* ou simplement d'*invariance*» (p. 26) qui ressortit entièrement à la nécessité. Pourtant, nous avons, à ce niveau de la double fibre de l'ADN (acide désoxyribonucléique) du code génétique, des variations de fait, des cas où l'information est modifiée. Modifications ou plutôt altérations qui seront ensuite reproduites, suivant la propriété d'invariance ; ce qui permettrait, joint à la sélection, l'évolution biologique.

Comment rendre compte de ces modifications d'information ? Elles sont forcément accidentelles, puisque le mécanisme est défini par la propriété d'invariance, et elles sont forcément non nécessaires, puisque ce mécanisme est également défini par la nécessité. Ainsi s'introduit, à partir de faits, d'événements n'obéissant pas à la règle, d'exceptions, le concept antonymique de *hasard*. Mais il n'est pas actualisé sans être aussi potentialisé, puisqu'un tel hasard, écrit M. Jacques Monod, «est capté, conservé, reproduit par la machinerie de l'invariance, et ainsi converti en ordre, règle, nécessité» (p. 129).

Il s'agit bien cependant, au niveau des concepts, d'un antonyme. Car le hasard censé intervenir ici n'est pas un hasard dû à une incertitude tactique, comme aux dés ou à la roulette. C'est un hasard, non pas opérationnel, mais essentiel. Il est dû objectivement, précise M. Monod, «à l'intersection de deux chaînes causales totalement indépendantes l'une de l'autre». Causalités représentées d'une part dans la «structure» et le «rôle actuel de la protéine modifiée», les «interactions qu'elle assure», les «réactions qu'elle catalyse» ; et, d'autre part, dans l'événement mutationnel, «ses causes immédiates ou lointaines» (p. 129). Ce serait donc une «coïncidence absolue», comme la tuile qui tombe sur le passant.

Considérée plus profondément, il est vrai, la mutation renverrait au niveau quantique de la microphysique et à son principe d'incertitude. La physique, dit M. Jacques Monod, «nous enseigne que (sauf au zéro absolu, limite inaccessible) aucune entité microscopique ne peut manquer de subir des perturbations d'ordre quantique, dont l'accumulation, au sein d'un système macroscopique, en altèrera la structure graduellement, mais immanquablement (..). Une mutation est en soi un événement microscopique quantique, auquel s'applique par conséquent le principe d'incertitude. Evénement essentiellement imprévi-

sible par sa nature même» (pp. 127-29). Et, ajoute M. Monod, «même si le principe d'incertitude devait être un jour abandonné, il n'en demeurerait pas moins qu'entre le déterminisme, fût-il entier, d'une mutation de séquence dans l'ADN et celui de ses effets fonctionnels au niveau des interactions de la protéine, on ne pourrait encore voir qu'une coïncidence absolue» (p. 129).

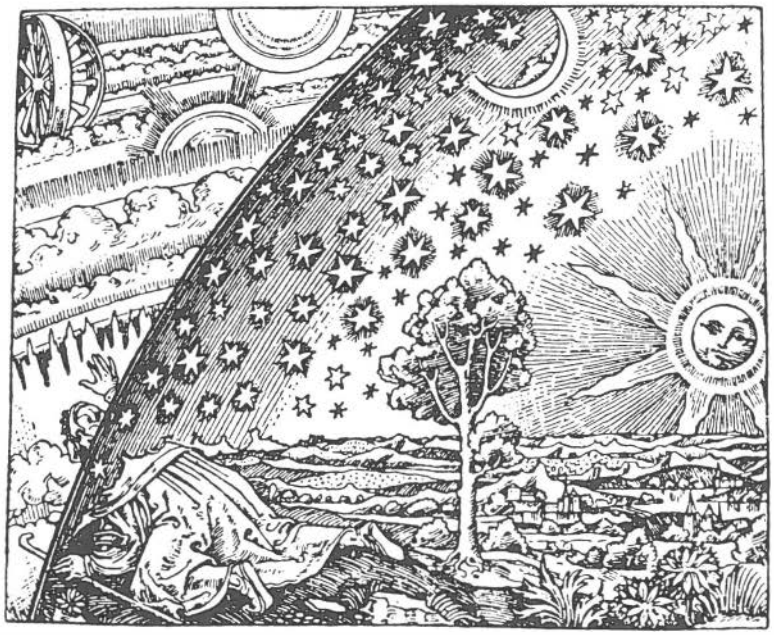
Impossible donc, ici, d'aboutir à une univocité, à quelque niveau que ce soit. Dès lors jaillit l'emphase, caractéristique du mythique, emphase qu'il faudrait classer dans un sous-ensemble de l'ensemble emphatique, le péremptoire : «Puisque ces altérations sont accidentelles, qu'elles ont lieu au hasard. Et puisqu'elles constituent la *seule* source du texte génétique, *seul* dépositaire, à son tour, des structures héréditaires de l'organisme, il s'ensuit nécessairement que le hasard *seul* est à la source de toute nouveauté, de toute création dans la biosphère. Le hasard pur, le *seul hasard*, liberté absolue mais aveugle, à la racine même du prodigieux édifice de l'évolution. Cette notion centrale de la biologie moderne n'est plus une hypothèse parmi d'autres possibles ou au moins concevables. Elle est la *seule* concevable, comme la *seule* compatible avec les faits d'observation ou d'expérience. Et rien ne permet de supposer (ou d'espérer) que nos conceptions, sur ce point, devront ou même pourront être révisées» (p. 54). Exception, le hasard devient loi, principe (p. 110) de la contingence absolue.

Nous voilà donc en présence d'une expression scientifique qui, tant par son association de concepts antonymes que par son ton, ne serait pas sans tendre à une structure mythique, telle que nous l'avons définie. Mais voyons maintenant si le mot «hasard» était indispensable ici.

## *mutations*

Si nous nous plaçons au niveau des faits, des faits donnés par M. Jacques Monod et communs à tous les observateurs, nous en trouvons de deux ordres : des faits de reproduction invariante et des faits de variation. Des faits où il y a intangibilité des séquences de polynucléotides dans la double fibre de l'ADN, et des faits où il y a modification discrète d'une séquence de polynucléotides, modifications répertoriées, classées en types par Benzer, Yanofsky, Brenner et Crick. Si je pose, comme le fait M. Monod, que l'invariance est la règle, la seule règle, toute modification est une altération, une irrégularité et je vais devoir finalement l'attribuer, effectivement, au hasard pur. Mais pourquoi poser que l'invariance est la règle, la règle exclusive ? Parce que la variation est rare ? Ce serait insuffisant. D'ailleurs, est-ce exact dans les faits eux-mêmes ? C'est exact, sans doute, au niveau de l'appareil génétique individuel, mais cela ne l'est plus à l'échelle d'une population, comme l'écrit M. Jacques Monod lui-même : «Grâce à la perfection conservatrice de l'appareil réplicatif, toute mutation considérée individuellement est un événement très rare. Chez les bactéries, la probabilité, pour un gène donné, de subir une mutation qui altère sensiblement les propriétés fonctionnelles de la protéine correspondante est de l'ordre de $10^{-6}$ à $10^{-8}$ par génération cellulaire. Mais dans quelques millimètres d'eau, une population de plusieurs milliards de cellules peut se développer. Dans une telle population, on a donc la certitude que toute mutation donnée est représentée à

*Ci-dessous : le système du monde selon les idées prédominantes au Moyen Age. Au-dessus de la Terre plate, le ciel forme une coupole à travers laquelle le voyageur intrépide passe la tête et découvre le mécanisme compliqué qui donne leur mouvement aux astres.*
*Ci-contre : M. Jacques Monod.*



10, 100 ou 1000 exemplaires. On peut également estimer que le nombre total des mutants de toute espèce dans cette population est de $10^5$ à $10^6$. A l'échelle de la population, la mutation n'est nullement un phénomène d'exception : c'est la règle» (p. 137). Or, ajoute M. Monod, «c'est au sein, non d'individus isolés, mais de la population que s'exerce la sélection», et, après avoir indiqué que l'on peut estimer les mutations dans la population humaine actuelle à quelque cent à mille milliards, il conclut : «Ce n'est plus l'évolution, mais la stabilité des «formes» dans la biosphère qui pourrait paraître difficilement explicable, sinon paradoxale» (p. 138).

La mutation n'est donc rare que considérée au niveau de l'appareil génétique individuel, niveau qui ne serait guère celui de l'observation de l'évolution des espèces, puisque ne s'exercerait pas ici la pression de la sélection. En outre, la mutation ne se trouve irrégulière que parce qu'elle ne rentre pas dans la règle posée de l'invariance. Mais sur quoi a été établie cette règle ? Seulement sur une très grande fréquence statistique, immédiatement, et ceci à la seule échelle individuelle, dont on vient de voir qu'elle n'est guère adéquate pour juger de l'évolution des espèces.

Supposons maintenant, comme l'autorisent son aspect causal aussi bien que sa non-rareté à l'échelle des populations, que la variation soit *elle aussi* une règle, c'est-à-dire un processus nécessaire (puisque telle est, je crois, la définition d'une règle). En ce cas, évidemment, le hasard (donné par M. Monod comme le «sans règles») va, sinon disparaître, du moins perdre de son absolu et de sa gratuité.

Pareille supposition n'est pas gratuite. Mieux, elle a valeur d'hypothèse car, comme je vais essayer de l'indiquer, elle est possible sur le plan de la logique (à condition de transformer la logique traditionnelle) comme sur celui des faits, ces mêmes faits produits par M. Jacques Monod.

## *la logique "lupascienne"*

Dans une logique fondée sur les principes d'identité, de contradiction et de tiers exclu, il n'y a pas de place, simultanément (c'est-à-dire dans un même ensemble, pour un même phénomène), pour deux antonymes ; il n'y a pas de place, simultanément, pour deux règles, pour deux processus nécessaires contradictoires. Si l'un des antonymes (ou, ce qui revient au même, si la proposition l'exprimant) est vrai, l'autre est nécessairement faux, et réciproquement. Il n'y a alors, simultanément, qu'une règle vraie ou réelle ; l'autre est nécessairement fausse ou irréelle, c'est-à-dire qu'elle n'est pas une règle.

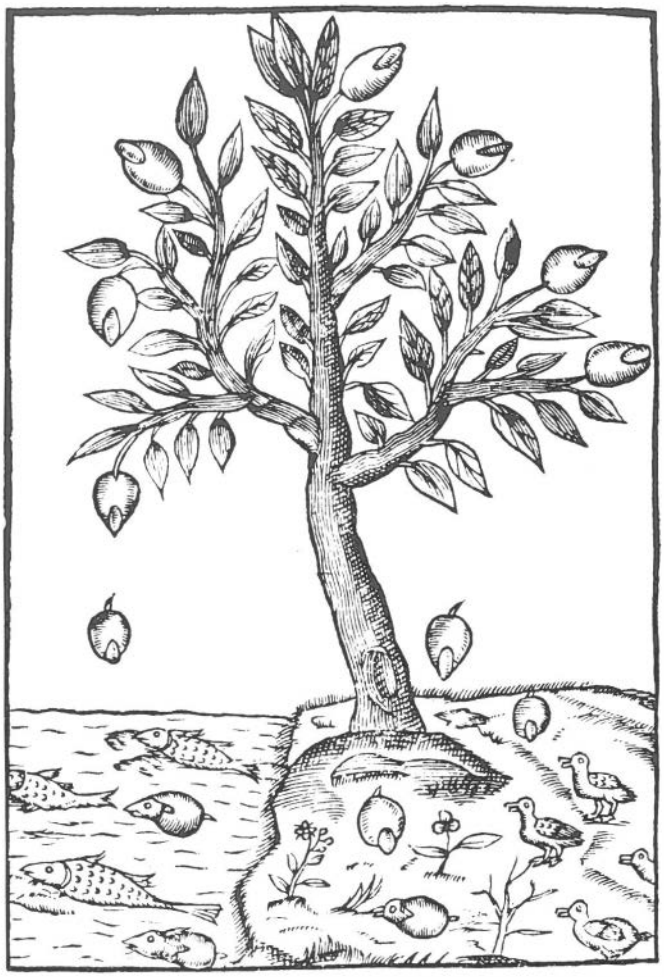
Par contre, dans la logique de l'antagonisme et du contradictoire, telle qu'elle a été exposée par M. Stéphane Lupasco (1), deux antonymes, deux propositions, deux règles, deux systématiques contradictoires peuvent coexister en étant chacun valable. Cela n'exclut pas, soit dit en passant, les cas où une seule règle apparaîtrait actualisée, où une seule proposition apparaîtrait valable, de telle manière qu'un phénomène puisse apparaître alors comme non-contradictoire. Au contraire, cela intègre de tels cas, en obligeant toutefois à en réformer la logique ; car de pareils cas d'actualisation univoque et non contradictoire ne sont possibles que par refoulement, par potentialisation de la valeur de la proposition logique inverse, et comme actualisation et potentialisation ne peuvent être absolues, sauf par idéalisation, la non-contradiction et l'univocité ne sont pas, dans ces cas, rigoureuses mais seulement asymptotiques.

Dans cette logique «lupascienne» des complémentarités antagoniques et contradictoires, nous pouvons donc avoir, en actualisation simultanée, deux antonymes, deux propositions, deux règles contradictoires, chacun valable. Ce qui implique qu'aucun des deux termes n'est totalement actualisé, et que chacun potentialise l'autre plus ou moins.

En second lieu, dans la logique «lupascienne», les antonymes, les propositions, les chaînes systématiques sont de deux ordres, de deux polarisations à l'analyse formelle : *homogénéisation* et *hétérogénéisation.* On a alors des propositions ou chaînes systématiques se développant par implications positives (liaisons par identité, par continuité, etc.) et des propositions ou chaînes systématiques se développant par implications négatives (liaisons par différences, par discontinuités, etc.). Les unes et les autres se développent en leurs systèmes de systèmes logiquement spécifiques par potentialisation des chaînes et des systèmes logiquement contradictoires, c'est-à-dire par *antagonisme*, un antagonisme qui, en tant que tel, est organisateur et énergétique.

En troisième lieu, chacune de ces systématiques homogénéisantes ou hétérogénéisantes, chacun de ces enchaînements par implications positives ou par implications négatives est régi par une *nécessité.* Pour la logique traditionnelle, une nécessité, c'est ce qui ne peut être autrement sans contradiction. On précisera donc, dans cette nouvelle logique : sans auto-contradiction, sans contradiction de soi à soi. Chacune de ces systématiques homogénéisantes ou hétérogénéisantes est en effet non-contradictoire dans son actualisation, tout en impliquant la potentialisation de sa contradictoire. Nous devons donc, ce qui est important pour le débat, dualiser et contradictorialiser la notion de nécessité. Soit la nécessité correspond à des implications d'implications positives, soit elle correspond à des implications d'implications négatives. Dans les deux cas, elle répond à la définition (remaniée) : «qui ne peut être sans auto-contradiction». Mais,

(1) Cf. Stéphane Lupasco. *La logique de l'événement et l'antagonisme universel*, in *Nouvelle Ecole* n° 24, pp. 38-45 (note *N. E.*).



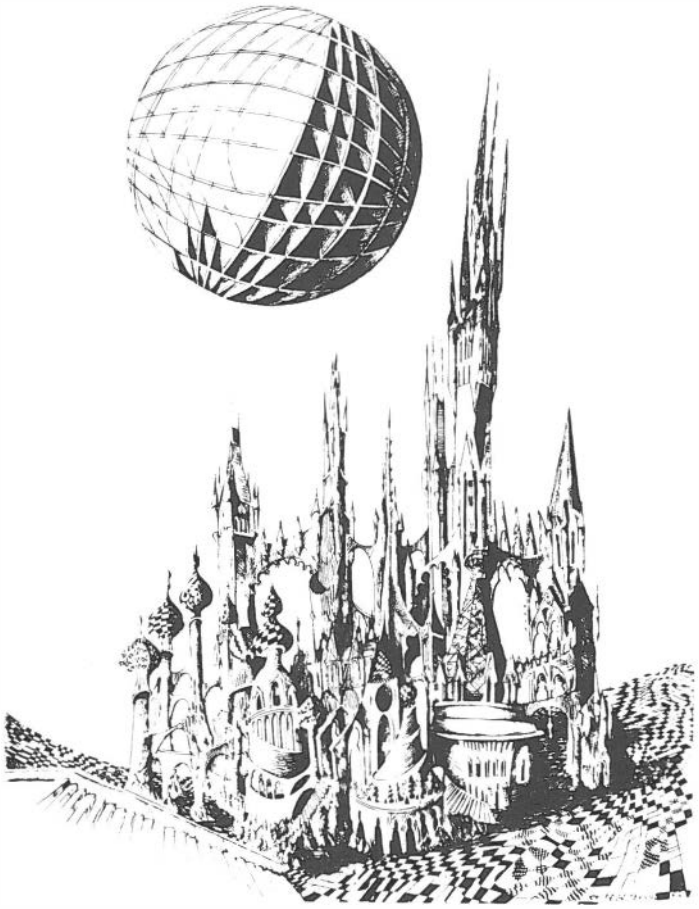
*Ci-dessus : quatuor symbolique joué par Aristote, Galien, Platon et Hippocrate. Les professeurs du Moyen Age représentaient ainsi l'harmonie supposée entre leurs idées. Ci-contre : une vue naïve de l'évolution. Les feuilles qui tombent dans l'eau deviennent des poissons ; celles qui tombent sur la terre deviennent des mammifères (d'après un ouvrage de botanique de 1609).*

puisque dans un cas, dans un sens, elle est à implications positives et dans l'autre à implications négatives, elle est aussi à deux processus, inverses et contradictoires, ou, si l'on préfère, il y a deux types inverses et contradictoires de nécessité. Comme leurs systématiques, ces deux types de nécessité coexistent dans le même ensemble, pour le même phénomène, étant entendu qu'elles s'y potentialisent réciproquement *plus ou moins*, suivant un rapport d'antagonisme théoriquement mesurable. J'ai proposé, pour distinguer nominalement ces deux types de nécessité, toujours imbriqués, mixés dans un phénomène, d'appeler l'une *mécanisme*, l'autre *nécanisme*. Mais on peut très bien se contenter de parler de nécessité positive et de nécessité négative, aux sens évidemment non éthiques où nous avons pris ces deux épithètes, c'est-à-dire d'homogénéisant et d'hétérogénéisant.

Enfin, en quatrième lieu dans cette logique «lupascienne», on peut considérer, si l'on s'exprime en termes de cause (comme le fait M. Jacques Monod), que l'actualisation est ou a l'aspect de la cause efficiente de la potentialisation. Ce qui nous donne une double causalité efficiente, deux types inverses de causes efficientes, selon que l'actualisation apparaît homogénéisante (par implications positives) ou bien hétérogénéisante (par implications négatives). Double causalité efficiente non seulement contradictoire, mais encore antagoniste, puisque l'actualisation d'une causalité s'y effectue sur la potentialisation de la contradictoire. On peut alors considérer la potentialisation comme cause finale ou, pour prendre le mot plus pudique et surtout moins encombré dont use M. Jacques Monod, comme cause téléonomique. Ce qui implique une double causalité téléonomique, elle aussi antagonique et contradictoire.

## *des processus contradictoires*

Si j'applique maintenant ces quelques notions, que je viens d'indiquer très sommairement, au cas où nous aurons, pour un ensemble, pour un phénomène pris dans sa totalité relative, coexistence de deux systématiques, de deux processus, de deux nécessités réciproquement contradictoires, cas général en somme pour cette logique (où les différents types de cas spécifiques correspondent à des rapports d'antagonisme soit égal, soit dissymétrique, soit asymétrique), aurons-nous, dans de telles bi-structures, des indéterminations ? Sous un certain aspect, non, puisqu'il n'y a ici que des nécessités. Mais sous un autre aspect (d'ailleurs simultané au premier), oui. En effet, nous avons ici deux processus, deux nécessités contradictoires, et aucune ne peut être actualisée totalement : chacune potentialise plus ou moins l'autre, c'est-à-dire limite l'actualisation de son exercice. Or, cette limitation de l'une par l'autre, dans l'actualisation, inflige une contradiction, un «démenti» à chaque nécessité. Pour chacun des processus nécessaires coexistant, toute actualisation de l'autre apporte une indétermination à sa propre détermination polaire, mécanique ou *nécanique*. Nous dirons donc qu'il y a, dans de tels ensembles, bien qu'ils ne soient que nécessités, mais nécessités inverses, des indéterminations relationnelles. On comprend, dès lors, que si l'ensemble est asymétrique, c'est-à-dire d'un type où l'une des deux nécessités s'actualise très généralement, on puisse crier à l'exception quand l'autre s'actualise et indétermine la première. Mais ce mot même d'«exception» n'apparaît pas logiquement adéquat, puisqu'il y a ici actualisation d'une autre règle



*«La voix» (1964).*
*Dessin de Herbert H. Pagani.*

et que, vu l'impossibilité d'une potentialisation absolue, cette actualisation devait se produire. Quant au mot de «hasard», s'il signifie une contingence objective pure et absolue, il apparaît moins adéquat encore, cette contingence fût-elle ensuite engrenée dans une nécessité. Car il va bien au-delà du caractère relatif et relationnel de l'indétermination infligée : il la transcende en l'exprimant avec une hyperbole, caractéristique du mythique, qui ne se trouve pas ici, et surtout il tend à faire oublier que cette indétermination est l'effet d'une détermination inverse, qu'elle n'est pas une simple indétermination engrenée ensuite dans une nécessité.

Au lieu donc de hasard, notion qu'il faudrait d'ailleurs mettre au pluriel, puisqu'il y aurait un type de hasard correspondant à chaque nécessité, il paraît plus scientifique, non seulement pour les mots mais pour leur contenu, de parler ici d'*indéterminations relationnelles afférentes à l'antagonisme de deux déterminismes contradictoires toujours coexistants, suivant une quantité d'antagonisme variable.* Et l'on dira que chaque nécessité est ici cause efficiente antagoniste de l'indétermination de l'autre.

Sur le terrain de la logique, il apparaît donc tout à fait possible, et même recommandé, de se passer du mot et de la notion même de «hasard», notamment pour le phénomène génétique considéré. Et l'on peut attribuer, pour une part, à l'emprise de la logique traditionnelle le passage de M. Jacques Monod, esprit pourtant hautement scientifique s'il en est, à la structure mythique d'un hasard-contingence absolue. Cette logique en effet, ne connaissant en somme qu'une valeur vraie ou logique dans la coexistence, tend à éliminer ou à ignorer au profit de l'exclusivité du principe et de la nécessité d'identité, le principe et la nécessité de diversification. Ne continue-t-on pas à dire, dans le moindre manuel, malgré l'évidence du principe différenciateur de Pauli en microphysique, que la science se constitue en éliminant le divers ? Il ne reste donc plus, au cas où des faits échappent au déterminisme et à la systématique d'identité, qu'à faire, comme on dit, un «malheur»..

## *des séries totalement indépendantes ?*

Mais M. Jacques Monod ne passe pas toujours, pour ce qui concerne le hasard, à un niveau mythique. Il a l'esprit trop scientifique pour ne pas lui chercher et trouver des définitions plus positives. Ainsi l'on a vu que, se rappelant Cournot, il définissait le hasard comme la rencontre de séries totalement indépendantes.

Une telle définition, il me semble, n'est pas sans être en contradiction avec la notion de hasard-contingence absolue (quand «tout est possible», aux termes de M. Monod). Nous rentrons plutôt, avec elle, dans le champ des probabilités mathématiques, où précisément *tout* n'est pas *possible.* Evidemment, il y a bien peu de probabilités, pour un passant, de recevoir une tuile. Il y a bien peu de probabilités pour que les deux séries, tuile et passant, se rencontrent. Mais leur «rencontre» est quand même dans le champ des probabilités objectives. Un observateur connaissant le moment de passage du passant et le processus de

descellement de la tuile pourrait même prévoir cette «rencontre» avec une certaine précision probabilitaire. En revanche, je ne vois pas comment des séries totalement indépendantes seraient logiquement possibles. En effet, si, comme dans la logique traditionnelle, il n'y a qu'un seul principe logique nécessaire, le principe d'identité (auquel se ramènent les principes de contradiction et de tiers exclu), si l'univers et l'espace sont, conformément à cette logique, homogènes, comment y aurait-il logiquement, dans cet univers et dans cet espace, des séries totalement indépendantes ? Pour qu'il y ait séries indépendantes, il faudrait un univers, un espace diversifiés, discontinus. Et pour qu'il y ait rencontre éventuelle de ces séries, il faudrait qu'ils soient *aussi* homogènes et continus, faute de quoi la rencontre ne se produirait jamais. Au seul niveau des principes logiques, on est donc bien obligé de faire place ici à deux principes antithétiques couplés : un principe d'homogénéisation et un principe d'hétérogénéisation. Or, le principe d'hétérogénéisation est, en tant que principe nécessaire, à peu près inconnu des logiques traditionnelles occidentales.

C'est pourquoi celles-ci ne peuvent rendre compte des «effets du hasard» ou de ce qui apparaît tel, sinon en s'évadant d'elles-mêmes par le recours à la notion d'un «sans règle», laquelle est d'ailleurs contradictoire par rapport à celle de série.

Du reste, ces séries «totalement indépendantes», les dirons-nous telles dans la logique de Lupasco ? Ce ne sera plus exactement possible, dès lors qu'en se potentialisant réciproquement plus ou moins, hétérogénéisation et homogénéisation, continus et discontinus sont couplés. Nous parlerons donc seulement, pour de telles structures, d'autonomies relatives, d'«ensembles à écarts» pour reprendre la terminologie d'un Louis Althusser. Ce qui permet de faire entrer théoriquement dans un champ de probabilités la rencontre ou la non-rencontre de telles séries.

## *le Plan ou l'anti-hasard*

Il est vrai que tout n'est pas justifiable d'un calcul des probabilités, même théoriquement. Un tel calcul suppose en effet la connaissance au départ d'un maximum de conditions ; il suppose qu'il n'y ait pas intervention en cours de route de nouvelles conditions non connues au préalable ; c'est-à-dire qu'il suppose un certain maximum d'homogénéisation structurale. Or, pour des structures comme celles que traite, par exemple, la théorie mathématique des jeux stratégiques, des événements non connus, non connaissables d'avance, essentiellement imprévisibles au départ, interviennent en cours de processus comme une distribution de cartes au milieu d'un coup de poker. Tiendrions-nous ici le hasard pur, ou du moins *du* hasard pur ? C'est en ce sens que ce type de structures spécifiques a été souvent interprété. Quand, par exemple, M. Pierre Massé définissait le Plan comme un anti-hasard, il voulait dire que, grâce notamment à la théorie mathématique des jeux (qui, avec ses conditionnés, permet dans de tels domaines, à défaut de prévision rigoureuse ou même de probabilités, d'opérer des circonscriptions, de définir des zones de choix, des carrefours, etc.), le hasard apporté en cours de processus par des événements imprévisibles à l'avance, pouvait être réduit jusqu'à un point assez considérable, surtout, à vrai dire, si l'on faisait au fur et à mesure des opérations de rectification et même de transformation. Mais faut-il rapporter au hasard un événement surgissant en cours de processus et qui était auparavant imprévisible ? Ici encore, ce mot n'est appelé que par une logique traditionnelle d'identité, pour laquelle l'hétérogénéisation n'est pas proprement une valeur logique, et qui ignore aussi la notion de potentialisation réciproque. Au contraire, si l'hétérogénéisation est une valeur logique, si l'univers est en même temps homogène et différencié, si pour certains champs ou secteurs relatifs de cet univers (les secteurs sociaux, historiques, économiques, psychiques par exemple, au moins dans certaines de leurs évolutions) ; l'hétérogénéisation et sa systématique peuvent se trouver mixées, à égalité relative et statistique, avec la systématique de l'homogénéisation (ce qui est bien différent d'une simple complexité), de telle sorte qu'il tend alors à y avoir mi-détermination mi-indétermination ou même ni-détermination ni-indétermination, de telle sorte aussi que, dans ce type de structures, les conditions d'une décision, c'est-à-dire d'une privilégisation homogénéisante ou hétérogénéisante, se trouvent transformées, alors on peut comprendre que, dans de tels cas, les conditions ne soient effectivement pas toutes réunies ni réunissables (c'est-à-dire actualisables) au départ, que celles qui surgissent (c'est-à-dire s'actualisent) en cours, tout en étant imprévisibles à l'avance, tout en étant assez indéterminantes vis-à-vis de celles déterminées au départ, ne relèvent cependant pas du hasard, mais d'une *structure à symétrie antagonique relative* où le choc relationnel égal de déterminations inverses les produit en les rendant ainsi mi-déterminés mi-indéterminés. Ce qui n'est pas la même chose, et n'est en tout cas pas du «sans règle». Du même coup, on peut comprendre aussi pourquoi le Plan ne peut être un processus linéaire, pourquoi il exige d'incessantes rectifications et même transformations en cours de processus, en sorte que, d'ailleurs, le nom même de Plan, vu la part de l'inconditionné relationnel et malgré la part de conditionné préalable, ne lui convient plus tellement !

Quoi qu'il en soit, de telles structures équivoques ne correspondent guère, je crois, aux structures proprement biologiques, sinon peut-être vis-à-vis des phénomènes de sélection dite naturelle. Elles correspondraient plutôt aux cellules cérébrales, corticales, à des équilibrations antagonistes spécifiques, ici au niveau des synapses, par exemple entre excitation et inhibition, c'est-à-dire en somme entre actualisation et potentialisation entre afférences du système sensitif et efférences du système moteur au niveau cortical. Or, ce sont les structures proprement biologiques dont traite surtout M. Jacques Monod.

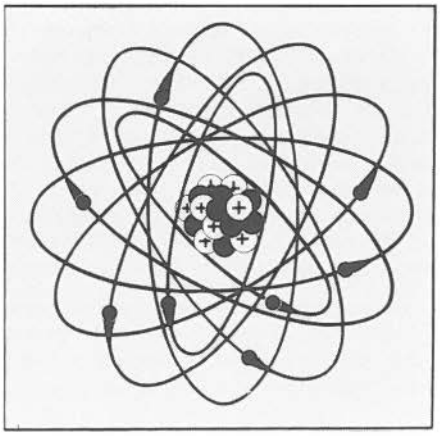
A ce niveau, dès que l'on abandonne la logique traditionnelle, le hasard se laisse ramener, nous l'avons vu, à de l'indétermination relationnelle objective, pour une systématique soit relationnellement homogénéisante, soit relationnellement hétérogénéisante, indétermination qui serait l'effet d'une systématique inverse et couplée, passant alors à l'actualisation sur la potentialisation de l'autre jusqu'à un certain point.

Une pareille définition est sans doute susceptible de contribuer à éclairer la notion de loi statistique et de moyennes. Les lois en effet, dans leur principe, sont devenues statistiques et, dans bien des cas, on ne peut en avoir connaissance que par moyennes. Ce fait est encore aujourd'hui assez choquant pour tout esprit scientifique attaché à la logique exclusive de l'identité. Mais si nous admettons qu'il y a toujours relativité antagoniste, c'est-à-dire que tout ensemble est toujours, plus ou moins, un mélange de systématiques d'homogénéisation et d'hétérogénéisation, aucun ensemble ne peut exister (sauf, bien sûr, en idéalisation mathématique) avec une seule règle, un seul paquet de règles non contradictoires ; il en comporte toujours deux, deux paquets de règles mixés, l'un et l'autre antagoniste et contradictoire, chacun actualisé et potentialisé plus ou moins, mais ne pouvant l'être absolument. Dans de telles conditions, l'ensemble le plus homogène ne l'est jamais totalement. Il peut être susceptible de comporter ce qu'on appelle des exceptions, et qu'il vaudrait mieux nommer expressions d'antagonisme, puisqu'elles correspondent à l'actualisation d'une des règles, minoritaire ou même rare, sur potentialisations alors de l'autre. On peut aussi comprendre, si un ensemble homogène ne l'est jamais absolument, s'il est à deux règles, deux paquets de règles antagonistes couplées et mixées, dont la plus forte ne domine au maximum qu'asymptotiquement, que ce qui est valable en moyenne ne le soit pas rigoureusement pour tel ou tel des individus ou des éléments de l'ensemble : car chacun des individus, des éléments de l'ensemble, obéit plus ou moins aux deux règles, est à la fois identique à l'autre et dans quelque mesure différent. Tandis que si l'on se représente un tel ensemble, traité en homogène absolu, comme fait d'individus, d'éléments rigoureusement identiques, c'est-à-dire si on élimine dans le détail le jeu mixte et antagonique d'homogénéisation et d'hétérogénéisation, on ne peut évidemment comprendre que, possédant la moyenne rigoureusement, on ne puisse parler rigoureusement de chaque individu ou élément de l'ensemble.

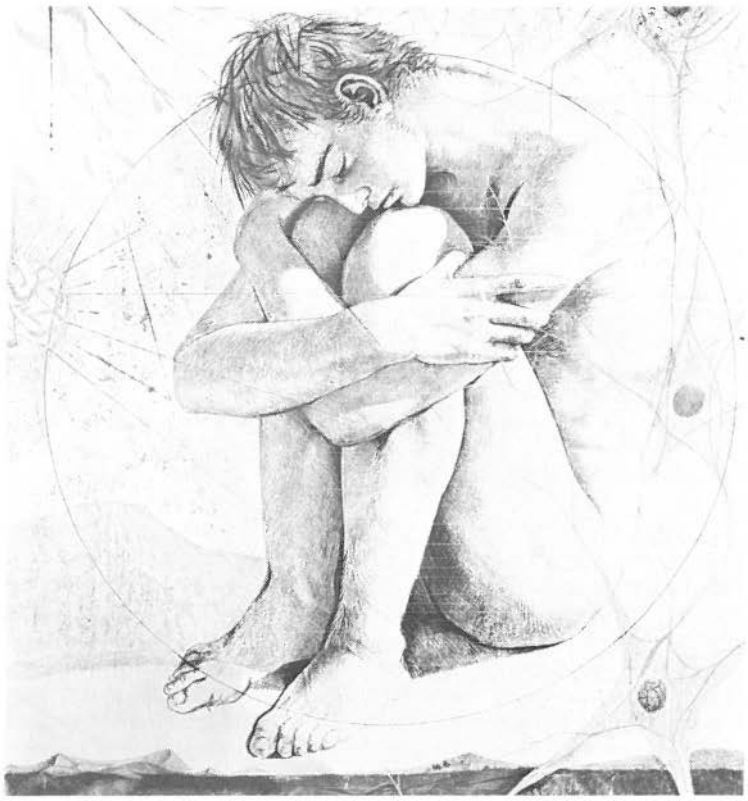
## *au niveau des gènes*

Voilà donc quelques propositions, très sommaires et incomplètes, en ce qui concerne le hasard au niveau de la logique. Mais j'ai dit plus haut que je me mettrai aussi sur le plan des faits, de ces faits si remarquablement condensés par M. Jacques Monod dans son ouvrage. En effet, si une logique était seulement formelle, si elle n'était pas en même temps opérationnelle (ce qu'entend bien être la logique «lupascienne»), elle pourrait bien n'être que verbalité ou démence. Signalons à ce propos que celle sur laquelle nous vivons toujours généralement, si on excepte quelques aménagements, a été élaborée à partir du langage, du langage articulé, et même seulement d'un type de langues, de la proposition élémentaire d'un type de langues, et qu'il est assez curieux qu'elle soit encore aussi souvent celle des hommes de science, puisque la structure du langage articulé, *a fortiori* celle d'un type de langues, n'est pas logiquement la même que celle des opérations scientifiques, ou du moins de beaucoup des plus modernes d'entre elles. Alors qu'on a réalisé depuis déjà un certain temps que l'espace euclidien n'est que l'idéalisation de notre perception sensible et motrice, et que de vastes secteurs scientifiques manient des espaces plus abstraits, ou même tout à fait abstraits, par rapport à nos sens, il semble que l'on n'ait pas encore réalisé combien baser une logique sur le langage articulé ou sur un type de langues est dépassé.

Se mettre sur le plan des faits, cela doit signifier, pour notre propos, voir si certains faits ne sont pas attribuables à une systématique, à une règle, à un principe d'hétérogénéisation, en tant qu'ils se présentent eux-mêmes comme différenciations, discontinuités relationnellement actualisées. Et c'est en



*M. Stéphane Lupasco.*



*Ci-contre :*
*«Naissance du Surhomme»,*
*gravure de Trémois.*
*Peinture sur parchemin pour*
*«L'Apocalypse» (J. Forêt, 1961).*

même temps voir si ces faits et les autres ne relèvent pas d'une structure antagonique, contradictoire. Car c'est la non-explication, la non-systématisation de l'hétérogénéisation et de la contradiction structurales, qui obligeait l'observateur ou l'expérimentateur, munis seulement d'une monologique non contradictoire de l'identité, de la conservation, de la substantialité, à coupler un hasard gratuit et une règle d'identité, de conservation.

Or, si nous nous plaçons au niveau des gènes, le gène apparaît comme une unité relative de variation. Unité de variation, ainsi que l'écrit M. Lupasco, «de par l'hétérogénéité des gènes les uns par rapport aux autres, par leur grand nombre, par la possibilité qu'ils manifestent d'une modification de leur structure respective, par leur position le long du chromosome ou effet de position» (*L'énergie et la matière vivante*, p. 162). Ce qui profile l'ensemble génique, comme le disait déjà Cuénot, non pas «comme une simple collection d'atomes indépendants, d'entités isolées et tassées dans un sac, mais comme un ensemble formé, à une certaine échelle, de centres produisant des actions spécifiques et dont le travail dépend dans une certaine mesure des autres». Unité relative de variation : expression contradictoire en somme, impliquant à la fois une identité (par exclusion hétérogénéisante d'ailleurs) et une différenciation. Dans ces conditions, la structure du gène apparaîtrait, comme celle du quantum, comme à la fois identitaire et hétérogénéisante : elle serait antagoniste et contradictoire, dans la relativité.

## *un "immense réservoir de variation fortuite"*

Par ailleurs, au niveau de l'ADN, nous dit M. Monod, la molécule serait «un cristal *apériodique*, comme disait Schrödinger, puisque la séquence des paires de bases y est non répétitive» (op. cit., p. 121). Plus précisément, nous avons ici deux chaînes ou une double hélice de molécules de sucre et de groupes de phosphates attachées par des ponts d'hydrogène et des liaisons ioniques entre les quatre bases, de telle manière qu'il y a, par suite des possibilités différentes de succession de ces bases dans les molécules, un nombre très considérable (estimé par Gamov à $4^{100}$ par chaîne de cent nucléotides) de configurations variées. Un aspect important des chaînes d'ADN est alors leur hétérogénéisation potentielle, l'invariance assez générale d'information à l'échelle individuelle apparaissant comme non substantielle, mais comme s'actualisant par exclusion antagonique et événementielle. Effectivement, comme l'observe M. Stéphane Lupasco dans *L'énergie et la matière vivante*, «le système informatif des acides désoxyribonucléiques du génotype repose sur un antagonisme cybernétique des bases négatives et des ponts d'hydrogène positifs de la double hélice, et sur l'actualisation et la potentialisation respectives et alternatives d'activateurs et de répresseurs» (p. 16). Ainsi, nous n'avons pas affaire ici à une structure proprement statique, car elle est événementielle, ni à une structure exclusivement homogène, car elle est a-périodique, mais à une structure comportant une prodigieuse hétérogénéisation potentielle, et dont la part d'invariance est l'effet d'une exclusion relative et relationnelle, suivant un processus dynamique et événementiel de type antagonique.

Après avoir découvert, il n'y a pas longtemps, que le chimpanzé n'était pas du tout incapable de parler (à condition de lui appliquer une méthode analogue à celle des sourds-muets), on vient de montrer qu'il y aurait peu de différences entre le dispositif génétique de l'homme et celui du chimpanzé. Or, si le dispositif génétique s'avère, au niveau des gènes, de l'ADN, non pas comme substantiel, mais comme s'actualisant par exclusion événementielle d'une très grande hétérogénéisation potentielle, suivant un processus antagonique, on est en droit d'interpréter ses résultats statistiques, c'est-à-dire l'invariance assez

générale et la variation minoritaire, comme l'expression d'une bi-structure d'une certaine contradiction. Dualiste, un tel système ne peut être rigoureusement univoque : l'hétérogénéisation potentialisée s'actualise une fois ou l'autre nécessairement. «Immense réservoir de variation», dit d'ailleurs, lui aussi, M. Monod. Mais il ajoute : «Immense réservoir de variation fortuite». Or, comme on l'aperçoit, cette variation ne serait pas exactement fortuite, mais potentielle. A ce titre, elle fait partie de l'ensemble de la structure, où elle se trouve seulement assez généralement exclue de l'actualisation suivant un processus antagonique ; et comme celui-ci ne saurait être absolu, elle passe nécessairement parfois à l'actualisation, en infligeant alors moins de la fortuité qu'une indétermination relationnelle (par sa propre détermination) à l'invariance statistique dominante.

## *détermination et indétermination*

Cependant, puisque M. Jacques Monod explique en dernière analyse le caractère non rigoureux de cette structure par des «perturbations quantiques», il nous faut maintenant avancer sur ce terrain. «La physique, écrit M. Monod, enseigne que (sauf au zéro absolu, limite inaccessible) aucune entité microscopique ne peut manquer de subir des perturbations d'ordre quantique, dont l'accumulation, au sein d'un système macroscopique, en altèrera la structure graduellement, mais immanquablement (..) Une mutation est en soi un événement microscopique quantique, auquel s'applique par conséquent le principe d'incertitude. Evénement essentiellement imprévisible par sa nature même» (pp. 127-29).

J'avoue n'avoir pas bien compris ou avoir trop bien compris ce texte si clair. En effet, le principe dit d'incertitude de Heisenberg formule mathématiquement que, pour un électron, une particule, on ne saurait avoir les coordonnées de sa position, et réciproquement la mesure de sa vitesse, d'une manière précise (d'ailleurs jusqu'à un certain point limite de précision) qu'*avec* une imprécision, une indéfinition, une indétermination de l'autre valeur. Ce qui oblige, pour avoir chacune de ces deux mesures avec précision (avec une précision jusqu'à un certain point), à deux opérations séparées de mesure, à deux dispositifs et opérations dits par Bohr complémentaires. En réalité, comme l'a montré M. Stéphane Lupasco, cela implique, pour chacune des deux opérations de mesure, une structure, une complémentarité antagonique et contradictoire, puisque chaque précision pour une valeur est obtenue *sur* une imprécision de l'autre ; et, comme il l'a montré aussi, si la précision obtenue chaque fois pour une valeur l'est seulement jusqu'à un certain point, c'est en raison de la relativité antagonique qui interdit une actualisation et une potentialisation absolues. Une contradiction et un antagonisme structuraux se retrouveraient d'ailleurs dès la notion de quantum, qui associe une valeur discontinue, corpusculaire et une valeur continue, ondulatoire. On voit en tout cas que nous nous trouvons ici, non pas exactement devant un «imprévisible par nature» qu'il va falloir, selon une vieille mythologie, attribuer à un hasard, à un chaos, à un désordre qui serait le fond des choses, mais bien plutôt devant *une détermination* (jusqu'à un certain point de précision) *couplée à une indétermination* elle-même relative et relationnelle, ce qui n'est

*Laboratoire de Carl Justus von Liebig, à Giessen (1842). Pour la première fois, les étudiants en chimie avaient la possibilité de réaliser eux-mêmes des travaux pratiques.*

pas la même chose, d'autant qu'elle se laisse ramener à l'opposition structurale de deux dynamismes, de deux valeurs contradictoires, de deux nécessités inverses couplées, et qu'elle peut apparaître alors comme un effet de la détermination antagoniste.

Si l'on se reporte maintenant à un niveau macroscopique, les deux mesures peuvent être effectuées simultanément, mais les précisions obtenues seront encore, théoriquement, probabilitaires, c'est-à-dire qu'elles seront obtenues elles aussi jusqu'à un certain point de précision seulement, ce qui, pour être tout à fait suffisant dans la pratique, indique que nous aurions affaire ici encore à un couplage antagoniste. Sauf en cas pur (ou peut-être technique), aucune structure, de ce fait, n'est même à l'échelle macroscopique entièrement rigoureuse, c'est-à-dire entièrement univoque.

Si j'en reviens au dispositif génétique, il ne sera donc pas rigoureux, il sera statistique. Ce qui signifie que le répétitif, l'invariant, s'y établit événementiellement sur la potentialisation de l'hétérogénéisation ; une potentialisation qui ne peut être totale, absolue, *de sorte que la nécessité de l'actualisation de l'événement mutationnel est contenue dans la structure.*

## *en retard d'une épistémologie*

Depuis plus de cent ans, malgré ses immenses et merveilleux progrès, la biologie se trouve dans une situation curieuse : elle est évolutionniste, mais elle n'a guère les moyens d'expliquer l'évolution au niveau génétique. On aperçoit maintenant un peu pourquoi. C'est que la génétique s'est vouée à peu près exclusivement, depuis Mendel, à la recherche, à l'établissement de la reproduction, de l'invariance, de l'identique. La génétique contemporaine aurait resserré encore l'aporie, quand elle définit la vie exclusivement comme réplication. Or, au niveau même de ses propres faits, comme je viens d'en donner un aperçu, cette définition n'apparaît pas complète. On pourrait, à ces quelques faits, en ajouter beaucoup d'autres, bien connus des généticiens, mais non systématisés par eux. Ainsi, M. François Jacob écrit, dans *La logique du vivant* (Gallimard, 1970) : «A l'identité que commande la reproduction stricte du programme, la sexualité oppose la diversité qu'apporte un réassortiment des programmes à chaque génération. Diversité si grande que, à la seule exception des vrais jumeaux, aucun individu n'est exactement semblable à son frère. La sexualité oblige les programmes à parcourir les possibilités de la combinaison génétique, elle contraint donc au changement» (p. 330). Ayant ainsi brûlé, M. Jacob ne systématise pas. Or, si la sexualité apporte, entre autres, un surcroît de diversité, on est en droit de se demander si l'évolution ne doit pas être considérée comme une montée, un travail, *une lutte vers une diversification croissante*, et si, dans ces conditions, rester fixé conceptuellement à la réplication cellulaire, aux unicellulaires, à leur seule systématique (car à partir d'eux, on systématise), n'interdit pas de comprendre le plus spécifique mouvement de la vie. «La sexualité contraint au changement», écrit M. Jacob. Mais si la vie se définit moins par la réplication par le changement, il faudrait plutôt écrire ici que la sexualité libère du changement et considérer les mécanismes réplicatifs comme des contraintes, des inhibitions à ce processus fondamental. Il faudrait même aller juqu'à dire, dans ces conditions, que ce que nous apporte la merveilleuse théorie génétique contemporaine, ce sont moins les lois de la vie que ce qu'il y a de mort *dans* la vie, puisqu'elle privilégie et systématise à peu près exclusivement le répétitif, l'invariant, en se mettant ainsi dans la situation, pour rendre compte des changements, soit de ne pouvoir rien dire, soit d'invoquer un hasard absolu et sans règle, qui est contraire à sa logique comme à l'esprit scientifique et surtout à la dualité de ses propres faits. Autrement dit, pour être complètes vis-à-vis des faits eux-mêmes, les lois génétiques devraient être exprimées en termes résolument contradictoires, en rapports antagoniques, ce qui supposerait vraisemblablement d'autres mathématiques, que je ne me charge pas d'inventer. Décalée par rapport à son propre objet, dissymétrique en raison de sa logique exclusivement identitaire et unitariste, la génétique, malgré ses extraordinaires résultats, serait peut-être bien en retard d'une épistémologie, sinon de deux, car, déjà, avec Hegel, le réel se caractérise épistémologiquement avant tout par le changement, la dualité antagoniste, la contradiction.

## *intégration antagoniste*

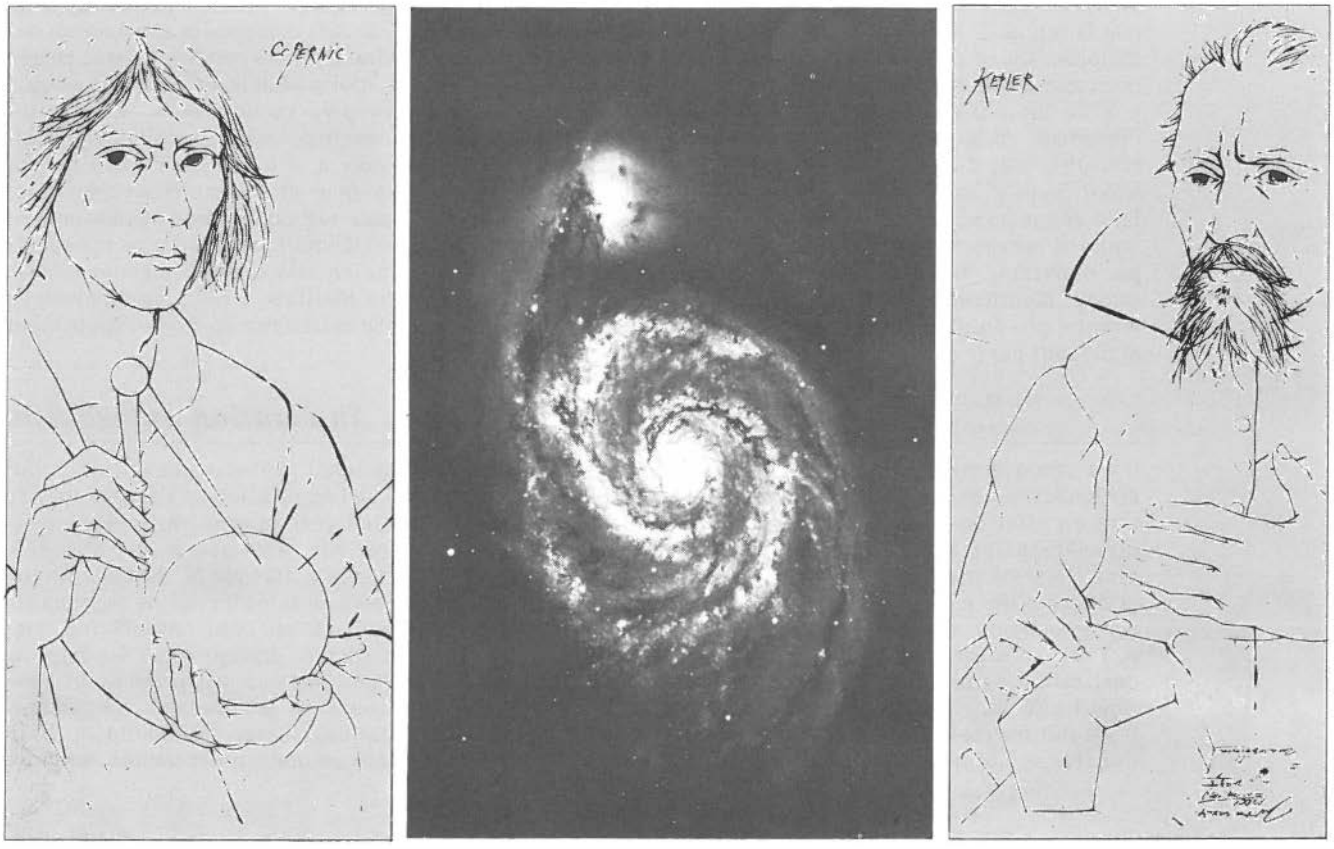
Il est vrai que relativiser, dualiser, contradictionnaliser la génétique, ne serait peut-être pas suffisant pour débloquer la biologie évolutionniste, c'est-à-dire pour lui rendre possible l'explication de l'évolution. Elle s'est en effet créé un autre blocage, au niveau du rapport de l'appareil génétique et du milieu, en les caractérisant en somme comme sans interactions. Dans ces conditions, elle offre peu à lire. Mais si le généticien est muet, le biologiste l'est moins. Pour me limiter à un exemple, lorsque M. Jacques Monod nous parle des anticorps, il nous les donne comme des protéines «douées de la propriété de reconnaître par association stéréo-spécifique les substances étrangères à l'organisme et qui l'ont envahi» (op. cit., p. 140). «L'organisme, ajoute-t-il, est capable de former des anticorps adaptés pratiquement à n'importe quel motif stérique, naturel ou synthétique ; les potentialités à cet égard apparaissant presque infinies» (ibid.). Et de conclure, bien entendu : «Il est remarquable de trouver à la base des phénomènes d'adaptation moléculaire les plus exquisement précis que l'on connaisse une source de hasard» (p. 141). Conclusion qui n'est pas nécessaire si, comme nous l'avons vu, on donne au mot «potentialité», employé

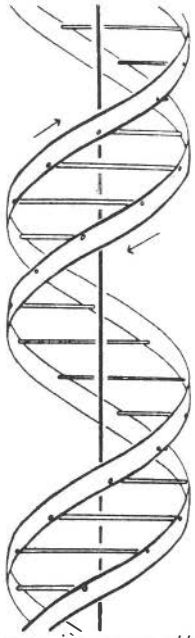
par M. Monod, le sens qu'il devrait avoir, c'est-à-dire si, ayant admis la diversification comme elle aussi principielle et systématique, on conçoit l'organisme comme effectivement riche de toutes les différenciations possibles, et son identité ou équilibre actuels comme seulement relatifs et relationnels par exclusions et potentialisations. Il suffit, à ce moment, d'une modification ou d'une tentative de modification de cet équilibre qui se constitue événementiellement, pour que, par contre-action cybernétique, s'actualise, se dépotentialise la potentialité nécessaire au rétablissement de l'équilibre initial ou à la création d'un nouvel équilibre. (C'est en ce sens seulement, d'ailleurs, qu'il y aurait propriété de reconnaissance). Mais ici, ce qui nous intéresse avant tout, c'est qu'à ce niveau il y aurait interaction entre l'organisme et le milieu : il y aurait adaptation par intégration antagoniste. Or, si de telles interactions sont encore assez généralement exclues par la biologie au niveau génétique, c'est parce que les biologistes conçoivent l'ADN comme intangible (alors que, dans ses propres faits, l'ADN ne l'est pas rigoureusement), parce qu'ils conçoivent le circuit ADN, ARN, protéines, cytoplasme comme non réversible (ce qui est peut-être seulement le postulat d'une axiomatique), parce que, surtout, cette propriété de reconnaissance qu'ils admettent et décrivent pour les anticorps, et qui devrait donc être comprise comme une cybernétique antagonique, ils ne l'admettent pas, ouvertement du moins, pour l'ADN. Ce paradoxe, me semble-t-il, devait être signalé.

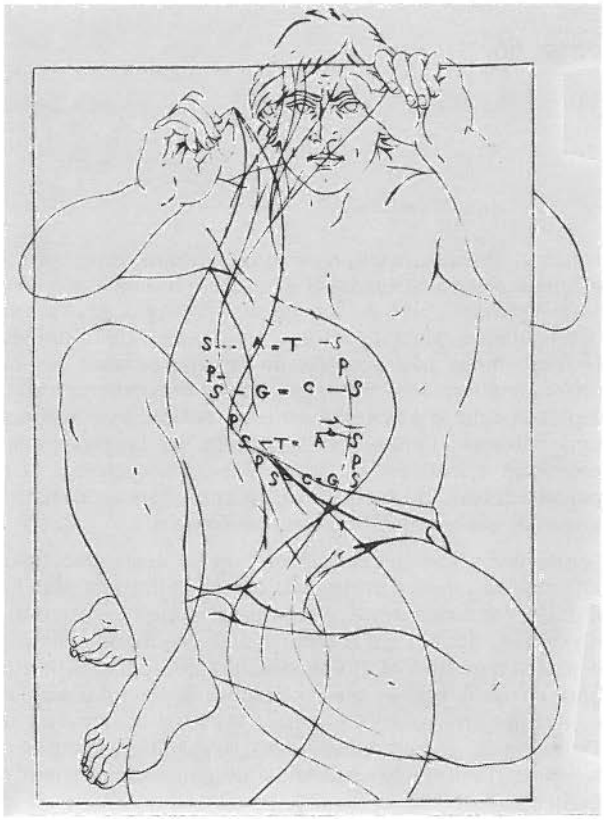
## *nécessité de la vie*

Mais le hasard est encore introduit dans les faits, par M. Jacques Monod comme par toute une biologie depuis cent ans et plus, avec l'idée que la vie, la matière vivante, aurait eu pour apparaître une probabilité «voisine de zéro» (p. 161). On a souvent montré que, dans ce cas, la matière vivante n'aurait pas pu surgir ni évoluer ; dans *La logique du vivant*, M. François Jacob le confirme à sa façon. Toutefois, le débat restait insoluble, car c'est précisément cette impossibilité ou quasi-impossibilité qui était invoquée pour conclure à un hasard. Or, depuis quelques années, des faits tout à fait nouveaux sont venus transformer le dossier, en venant s'inscrire contre la notion d'une quasi-improbabilité de la matière ou structure vivante. Celle-ci ne peut plus être considérée comme aussi exceptionnelle qu'on l'avait professé, à partir du moment où l'astronomie a repéré dans les espaces interstellaires des formations des premiers constituants spécifiques de la structure vivante, de biopolymères correspondant en somme à des zones anti-Clausius, c'est-à-dire plus négentropiques qu'entropiques. Surtout, les expérimentations d'Oparine, de Prigogine, de Miller, d'Eigen, etc., ont permis d'effectuer des transformations d'éléments physico-chimiques en certains des constituants fondamentaux de la structure vivante, comme les acides aminés, ou de réaliser des simulations de synthèses, suivant des conditions de laboratoire relativement simples, qui ont eu d'assez fortes probabilités de se produire effectivement dans les temps géologiques. Bien entendu, nous ne sommes pas,

*Copernic et Képler, par Trémois*







*Ci-dessus, à droite : première maquette de Crick et Watson pour représenter la structure de l'ADN (acide désoxyribonucléique). A gauche : «Pigmalion», par Trémois. Gravure pour «Les métamorphoses» (Pierre de Tartas, 1969). Ci-contre : illustration par Trémois, pour «Les limites de l'humain» de Jean Rostand (1971).*

sur un tel terrain, dans le domaine d'une démonstration mathématique, mais il y a déjà là suffisamment pour penser sérieusement que la constitution de la macromolécule vivante a obéi à un processus *nécessaire*, et que les conditions de ce processus nécessaire sont beaucoup plus probables qu'improbables, très éloignées donc d'une probabilité quasi-nulle, ce qui dispense d'en appeler au miracle laïque d'un pur hasard.

La définition des systèmes vitaux et de leur spécificité la plus essentielle, depuis quelques années (et sous la plume de M. Jacques Monod lui-même à l'occasion), tend d'ailleurs à se faire à partir de la notion de diminution relative d'entropie, ou de négentropie. Les systèmes vitaux sont en quelque sorte, et si machines il y a, des machines à remonter le principe de Carnot-Clausius, à s'y opposer, comme à sa façon l'avait déjà vu un Bergson. Qu'est-ce à dire, sinon qu'elles devraient être définies comme des systèmes antagonistes, et plus précisément (puisque qu'elles enrayent provisoirement l'exercice du principe de Carnot-Clausius, d'uniformisation irréversible en système fermé) comme des systèmes antagonistes où la différenciation est privilégiée, ce que confirment d'ailleurs l'embryologie et l'évolution elle-même ? Systèmes ainsi non pas indépendants, non pas fermés, comme la notion d'autoconstruction (telle du moins qu'elle est énoncée par M. Monod) paraît l'impliquer, mais à la fois ouverts et fermés dès la simple membrane, puisque excluant, potentialisant dans une certaine mesure l'homogénéisation entropisante qui les agresse extérieurement comme intérieurement. Ici encore, la logique «lupascienne» non seulement trouverait une confirmation opérationnelle, mais serait sans doute particulièrement apte à définir cette structure couplée, contradictoire, et la spécificité de son rapport d'antagonisme. Elle éviterait notamment de réduire le biologique, comme l'avait fait Bergson, à la seule différenciation et à la fluidité contingente. L'antagonisme implique en effet un couplage des processus, des nécessités d'homogénéisation et d'hétérogénéisation, d'entropisation et de négentropisation — couplage à rapports d'antagonismes variables, selon les structures. Or, ce sont bien ces deux ordres de faits imbriqués et mixés, suivant un rapport dissymétrique spécifique, que nous trouvons, variablement suivant ses niveaux, dans le phénomène biologique.

Si Bergson allait trop loin en réduisant la vie à la seule différenciation, et en l'interprétant comme fluidité contingente, M. Jacques Monod et bon nombre de biologistes contemporains sont donc eux aussi excessifs, en la réduisant, à l'inverse, à la réplication, à l'invariance, d'autant que, dans ces conditions, ce qu'il y a de négentropisation dans le phénomène biologique (et qu'ils notent eux-mêmes) leur devient assez inexplicable —ce qui les oblige finalement à passer au mythe du hasard.

## *vers une réforme du langage scientifique*

J'indiquais, au début de cet article, que nous serions amenés en cours de route à remanier et même à transformer la définition du langage scientifique produite au départ. Je donnais en effet celui-ci comme allant vers l'objectivation d'une univocité. Or on voit que, au niveau biologique en tout cas, puisqu'il est couplage contradictoire, un tel langage non-contradictoire ne convient guère. Pour ce type de systèmes, et pour bien d'autres, le langage scientifique devrait être réformé, en même temps que la logique. Pour donner un exemple, c'est malheureusement encore dans la logique et le langage scientifiques traditionnels qu'ont été présentées des expérimentations aussi importantes que celles de Stanley Miller. De sorte que l'on pourrait penser, ici, que le passage du physico-chimique aux constituants du vivant est seulement

continu, linéaire, qu'il n'est que développement ou combinaisons du même. Or, s'il est vrai que les éléments des constituants de la matière biologique appartiennent tous à la table de Mendéléiev, par contre, ses *constituants eux-mêmes* ne se retrouvent pas en tant que tels dans le monde proprement physique, et ont d'ailleurs, par rapport aux composants de ce monde proprement physique, une spécificité structurale. Il n'est donc pas possible de rendre compte de ce qu'il y a de discontinuité et de processus de différenciation dans une expérimentation comme celle de Miller, avec un langage et une logique scientifiques restant assez exclusivement identitaires, continuistes, linéaires ; l'emploi d'un tel langage n'étant pas sans déformer l'énoncé et la lecture. Le langage scientifique, calqué surtout jusqu'à maintenant sur les processus effectivement assez non-contradictoires et assez continus des systèmes physiques macroscopiques, devrait donc se réformer, se pluraliser, devenir plus ou moins contradictoire, pour les objets, les systèmes qui le requièrent structuralement.

Seulement, dans ces conditions, on se demandera peut-être ce qui va distinguer le langage scientifique réformé du langage mythique, que je définissais plus haut comme une certaine équilibration ou déséquilibration contradictoire. J'indiquerai donc très brièvement ou se trouvent les différences. Tout d'abord, le mythique, du fait qu'il tend à une disjonction de la symétrie antagoniste psychique où se produisent, comme l'a montré M. Stéphane Lupasco, les conditions d'une conscience de conscience, ne sait pas, ne sait plus ce qu'il est, et c'est pourquoi il est intarissable et emphatique, alors que le langage scientifique contradictoire, tout en évacuant lui aussi la symétrie antagoniste et la conscience de conscience, pourrait s'y remettre événementiellement, se spécifierait par un va-et-vient entre la symétrie et la dissymétrie, entre les conditions d'une conscience de conscience et leur potentialisation, donc aurait une certaine capacité événementielle de *se savoir*. Ensuite, à la différence du langage mythique, qui, aux termes de M. Lévi-Strauss, est union «impossible» d'abstrait et de figuré ou de sensible, un langage scientifique contradictoire serait exclusivement antagonisme d'abstraits. Or, un Gaston Bachelard a bien montré, en faisant éclater un long préjugé, la fécondité, la créativité en mathématiques mais aussi en physique, d'un abstrait entièrement délivré du figuré, d'un abstrait obtenu non par purification du sensible, mais directement imaginaire comme les espaces *nés* depuis cinquante ans. Enfin, bien entendu, cet antagonisme d'abstraits purs serait mathématique, serait d'un type de mathématique contradictoire qui reste à trouver ou à développer, à la différence du mythique qui, s'il est peut-être mathématisable, ne mathématise pas lui-même. En pourchassant le mythe, et en introduisant pour cela dans le langage scientifique la contradiction simultanée, je n'y ai donc pas fait entrer le mythique.

J'ajouterai d'ailleurs que mon intention, si elle est de dénoncer le mythique dans l'exercice scientifique, n'est nullement d'exclure ce mythique de l'endroit où il se trouve et doit se trouver. Autant que la structure musicale, autant que la structure mystique, en effet, une structure mythique, dans la perspective d'une logique de l'antagonisme et du contradictoire, fait partie intégrante du psychisme et du cosmique. Contrairement à un long préjugé assez bien démenti aujourd'hui par l'ethnologie, la structure mythique, pas plus que la structure mystique, n'est une structure primitive, archaïque ou dépassée. Les mythes changent, mais le mythique, comme le musical et le mystique, est une des structures permanentes du psychisme et du cosmique.

## *la figure de Dieu*

Si je me suis permis de faire ces quelques observations de lecteur à ce grand homme de sciences qu'est M. Jacques Monod, c'est seulement dans la mesure où, à mon sens, il introduit du mythique dans l'exercice scientifique. Et si je me suis séparé du «philosophe naturel» qu'il entend être aussi, c'est seulement parce que le mythe qu'il nous réitère avec cette notion d'un hasard absolu et créateur, avec le chaos «fond de choses», est un mythe derrière nous, un mythe en somme de survivance.

J'achèverai cette étude par quelques considérations sur les motivations, plus subconscientes d'ailleurs que conscientes, auxquelles pourraient bien obéir le savant et le penseur lorsqu'ils relancent, dans l'explication scientifique, ce mythe retardataire.

Disons sommairement que ces motivations pourraient se trouver dans le simple besoin de fortifier un athéisme. L'athéisme occidental traditionnel (je ne parle pas ici de l'athéisme marxien, autrement fondé) est spécifique en ce qu'il se forme par rapport à une tradition religieuse spécifique, qui est généralement *aussi déterministe que lui : Dum calculat deus fit mundi.* (Ce déterminisme, en termes du moins non-contradictoires, rend d'ailleurs insoluble à cette tradition le problème de la liberté humaine). S'étant fait et se faisant par rapport antagonique à cette tradition religieuse, l'athéisme traditionnel ne peut guère lui porter atteinte par son déterminisme, car elle le contient aussi — et au surplus, Aristote, Descartes, Leibniz, Kant et bien d'autres, ont offert ici toutes réparations. Il faut donc, de toute évidence, à l'athéisme traditionnel un déterminisme sans Dieu, un déterminisme par conséquent sur fond de hasard et de chaos, qui supprime radicalement et Providence et Volonté et Création divines.

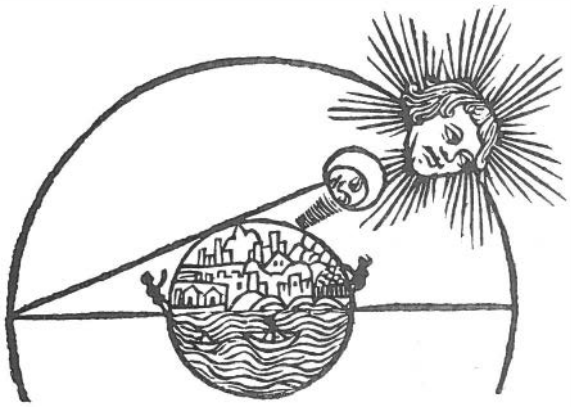
Mon intention personnelle, on peut s'en douter, n'est évidemment pas de restaurer un quelconque finalisme. Au niveau biologique, nous n'avons que des événements nécessaires, d'une double nécessité antagonique couplée suivant un certain équilibre ou déséquilibre spécifique. Il n'y a là aucun besoin de

hasard, mais il n'y a pas non plus besoin de Création, au sens traditionnel du terme, car l'idée d'origine appartient à une logique exclusivement linéaire et continuiste. La production comme l'existentialité de la vie et de l'homme s'expliquent suffisamment par couplages antagonistes, dans le sens passé comme dans le sens futur. Il n'y a pas besoin de chiquenaude positive initiale, d'introduction de mouvement, dès lors que l'antagonisme est, en tant que tel, organisateur et énergétique. Il est vrai, sans doute, que le principe d'antagonisme est susceptible d'amener à la possibilité de concevoir la mort autrement que comme un anéantissement ; sauf, bien sûr, de la structure biologique existentielle. Il est vrai aussi que le principe d'antagonisme amènerait à postuler, de façon nécessaire, l'existence d'anti-univers, c'est-à-dire d'univers antagonistes à équilibrations statistiques différentes de celles du nôtre, pour lequel, dans l'ensemble, l'homogénéisation, l'entropisation, la matière proprement physique et macroscopique, seraient privilégiées au détriment relatif du biologique et du psychique (lequel, je le rappelle, n'est pas du «spirituel» ou de l'«inétendu», mais bien symétrie antagoniste de deux systématiques inversement polarisées, de deux matières également opposées). Il est vrai enfin que, dans ces conditions, ni un au-delà de l'homogénéisation événementielle de la mort, ni même un univers à structure psychique dominante, ne sont sans doute exclus. Mais au cas où ce dernier type d'univers, appelé par une logique de l'antagonisme, serait qualifiable de «divin», la figure de Dieu, son rapport aux autres univers, se trouveraient, par rapport à la principale tradition religieuse occidentale, assez complètement transformés ! Il n'est pourtant pas tout à fait impossible qu'une telle transformation prenne place historiquement, si l'on en juge par la surprenante capacité de réforme manifestée depuis quelques années par cette tradition. ■

Marc BEIGBEDER

*Marc Beigbeder, 58 ans, a été en 1940-41 rédacteur à la revue* Esprit, *puis fondateur de la revue* Confluences *(Lyon, 1941). En 1945, il fonde le club d'animation intellectuelle «Maintenant». Par la suite, il collabore à* Cahiers du Sud, Positions, Arbalète, Réforme, La NRF, Les Lettres françaises, Temps présent, Libertés, *etc. Admirateur et disciple de Stéphane Lupasco, il a publié en 1972 une thèse intitulée* Contradiction et nouvel entendement *(Bordas), qui constitue sans doute l'un des travaux systématique les plus importants de ces dernières années, et un essai,* Le contre-Monod *(Grasset), dans lequel il développe son argumentation «anti-hasard».*

*Ses autres ouvrages :* Supplément aux Mémoires d'un âne. Conte à l'usage des enfants de ce temps *(Esprit, 1941 ; Minuit, 1951),* La chute de Jézabel *(Confluences, 1942),* La naissance de Rome *(L'Arbalète, 1943),* Montherlant ou le roman perpétuel *(L'Arbalète, 1943),* Jean Schlumberger *(Cahiers du Sud, 1944),* L'homme Sartre. Essai de dévoilement préexistentiel *(Bordas, 1947),* Les vendeurs du temple *(Minuit, 1951),* Lettre à «Esprit» sur l'esprit de corps et la contrainte par corps *(Gallimard, 1951),* André Gide *(La NRF, 1951),* Voyage en URSS avec Ehrenbourg *(Au-delà de la mêlée, 1955),* André Gide *(Ed. Universitaires, 1954),* Le théâtre en France depuis la Libération *(Bordas, 1959),* Albert Camus de Sousse *(La NRF, 1959),* Vie et mort d'un amour *(Millas-Martin, 1961),* Les cacagons *(Morel, 1966),* Le sur-vivre *(Morel, 1966),* Sélection des textes philosophiques de Sartre *(Bordas, 1968).* ■



*Eclipse de soleil (Paris, 1498).*

*Carte de l'Islande à l'époque viking.*

Frédéric DURAND

# LES FONDEMENTS DE L'ETAT LIBRE D'ISLANDE : TROIS SIECLES DE DEMOGRATIE MEDIEVALE

Vouloir remonter si loin dans le temps et l'espace peut sembler de prime abord constituer une entreprise pour le moins insolite. A y regarder de plus près, on ne peut manquer de discerner dans l'histoire du haut Moyen Age islandais un certain nombre d'éléments propres à alimenter utilement une réflexion préoccupée de connaissance et de liberté. Les hommes qui, au cours de la seconde moitié du IXème siècle, ont quitté les rives de la déjà vieille Europe pour aller fonder une manière de République fédérale au milieu des solitudes pélagiques de l'Atlantique nord, étaient des Scandinaves auxquels souffre d'être appliqué pleinement le mot d'Horace : *Caelum, non animum mutant, qui trans mare currunt.* De 930, date de la première législation, aux années noires de 1262-64 qui voient l'île de feu et de glace passer sous le sceptre du roi de Norvège, ces hommes ont su créer et faire vivre ce qu'on pourrait appeler par une analogie incertaine mais suggestive une sorte d'Hellade nordique, c'est-à-dire une communauté de libres citoyens, prenant une part active à la gestion de leur cité, étonnamment cultivés et intellectuellement productifs, unis par les liens de l'estime et du respect. Par souci d'objectivité, il nous faut ajouter dès maintenant que tout au long des 334 années de son existence, cette société idéale fut d'abord approchée, puis subit des atteintes qui, par leur brutale aggravation au cours du XIIIème siècle, finirent par la ruiner. Il n'en reste pas moins qu'aussi bien les mérites que les défauts de l'Islande médiévale méritent d'être évoqués, même succinctement comme ici.

Les historiens sont unanimes à parler de démocratie au sujet de l'Etat libre de l'Islande, mais ils le sont aussi à nuancer le sens de ce terme : c'est qu'en effet, si les structures fédérales de cet Etat peuvent paraître résolument modernes, les structures sociales, elles, datent d'un autre âge. Jetons d'ailleurs un rapide coup d'oeil sur le processus de la colonisation initiale afin de mieux comprendre ces dernières.

Abandonnant la Norvège subjuguée vers 870 par la volonté tyranniquement centralisatrice de Harald-aux-beaux-cheveux, ou délaissant les archipels écossais et l'Irlande menacés un peu plus tard par ce même Harald, des *höfdhingjar* (1) souvent de haut lignage prirent la mer avec leurs gens et leurs bêtes, et

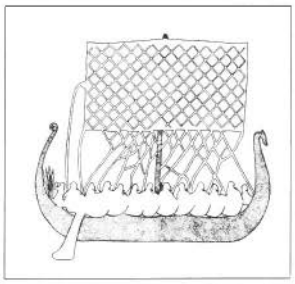
(1) *Höfdhingjar* (singulier : *höfdhingi*) : chefs de file, chefs d'équipe dont l'autorité, librement acceptée dans l'action, pouvait être remise en cause par l'examen critique de la majorité. Pour la retranscription des termes en vieil-islandais de cet article, nous avons adopté les conventions habituelles ; þ (th) et ð (dh) valent les deux *th* (sourd et sonore) de l'anglais ; l'accent aigu marque les voyelles longues ; ǫ (ö) est une voyelle voisine du français *eu* ouvert.

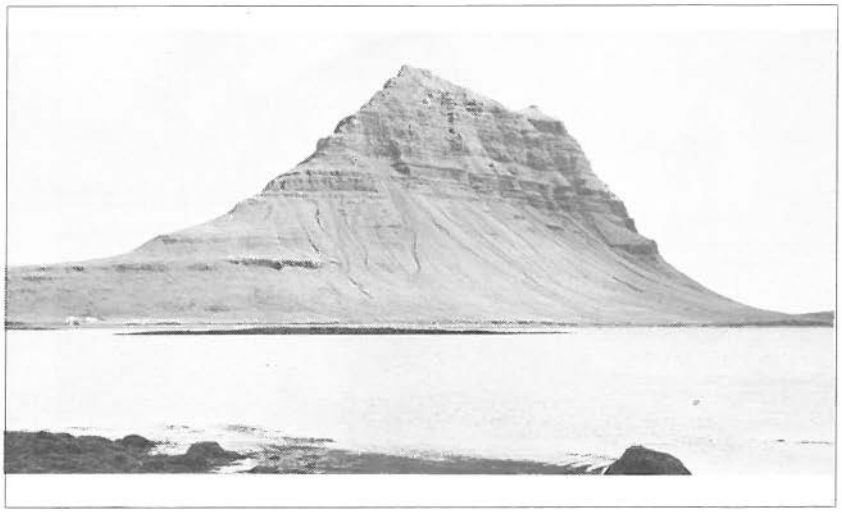
s'établirent sur le pourtour maritime de l'Islande. Le *Landnámabók* ou *Livre de la colonisation*, colligé au XIIIème siècle sur la base de la tradition orale, dénombre et identifie près de quatre cents personnages de marque. Par recoupements, les spécialistes ont pu apprécier que plus de 60 000 hommes vivaient en Islande au début du Xème siècle. Il est donc essentiel de s'interroger sur la composition de la suite des *höfdhingjar* et sur la nature de leurs mutuels rapports.

## *une société ouverte*

Deux éléments distinctifs la composaient : des hommes libres siégeant de droit au parlement local ou *thing* et autorisés au port d'armes, qui étaient de lointains parents, des amis, des familiers, en un mot les clients du *höfdhing* ; et des esclaves, des Celtes pour la plupart. Des premiers, on peut affirmer avec certitude qu'ils recevaient de leur chef leur part des terres nouvelles, aide et protection ; ils possédaient surtout le droit imprescriptible, qui sera plus tard codifié, de dénoncer sans préavis ni justification leur dépendance vis-à-vis de ce chef et de s'en donner un autre. En retour, ils étaient tenus de l'héberger à l'occasion, de se joindre à lui dans la défense des intérêts communs, de siéger au *thing* sous sa présidence et de prendre part aux rites par lui célébrés dans le temple ou *hov*. Les esclaves, dont le nombre fut considérable à l'origine, se trouvèrent rapidement résorbés au sein de la société islandaise. Des révoltes sporadiques eurent lieu, mais elles demeurent épisodiques. En revanche, la phrase du *Landnámabók : Vífli gaf Ingólfr frelsi* («Ingolf affranchit Vifli») traduit de fait la règle générale. Le cas de Skallagrímr, qui libéra tous ses esclaves en s'établissant à Myrar, a valeur d'exemple. Fait social de première importance, les enfants des affranchis ne souffrirent jamais de leur extraction et devinrent parfois des chefs prestigieux, comme Olaf-le-paon, fils de Melkorka l'Islandaise. Ainsi, de la suite des grands colons, procède une société ouverte, faite d'hommes libres et égaux en droit, où prévalait l'estime qui s'attachait à l'individu, souvent source d'amitié et ciment politique. Il pouvait advenir qu'un citoyen se détachât de son chef parce que celui-ci avait démérité ; il est aussi advenu qu'il le suivît dans l'adversité et même dans la mort pour la raison inverse ; de la sorte, les rapports hiérarchisés se trouvaient fondés sur des critères concrètement humains et bien vivants.

*A gauche : le Viking norvégien Ingolfur Arnasson fut le premier colon à s'établir en Islande, en 874, à l'endroit où se trouve actuellement Reykjavik. Il a son monument au centre de la ville. Ci-contre : Leif Eiriksson, découvreur de l'Amérique vers l'an mil. Ci-dessous : dessin de bateau viking figurant sur la pierre gravée de Hejnum Riddare (Gotland). En bas : vue de la baie de Grundarfjördur. Grèves désertes, volcans et glaciers, rochers abrupts.*

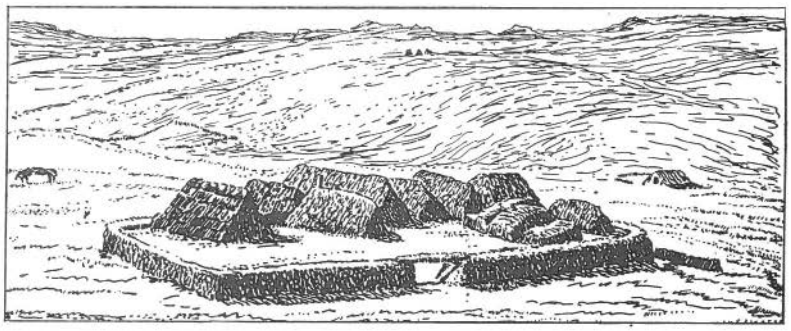


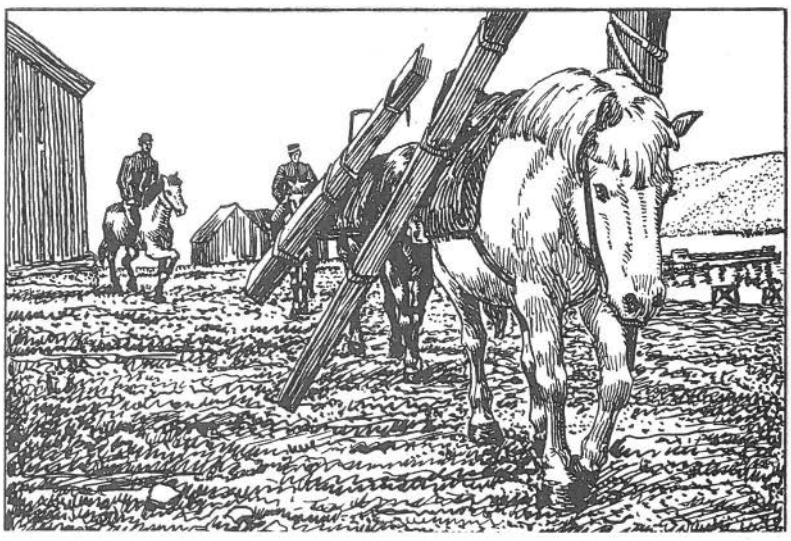


Quant aux chefs, ils descendaient comme partout des dieux et, s'il faut en croire la *Rígsbula*, plus précisément de Konr Ungr. De leurs origines indo-européennes ils détenaient l'exercice des trois fonctions. Mais après l'établissement en Islande, loin de toute agression extérieure possible, la fonction militaire perdit sa raison d'être. Le *höfdhingi*, *hersir* en Norvège, devint *godhi* en Islande, mot qui souligne l'originelle prééminence de la fonction religieuse. Dès les premiers jours de la colonisation lui incombait la responsabilité d'ériger le temple dont les maîtresses-poutres avaient été transportées par ses soins. Il y célébrait le culte d'un dieu de son choix, et plus tard, après l'introduction du christianisme ratifiée par le parlement en 1004, l'église sera sa propriété. Le *godhi* recevra alors une consécration mineure et se recyclera dans les fonctions sacerdotales catholiques. C'est ainsi que les premiers évêques de Skálholt furent de père en fils le *godhi* du lieu et que, lorsque Ogmundr Kálfsson fonda de ses deniers le bientôt prestigieux monastère de Flateyjar, il se constitua lui-même abbé : *gerdhist sjálfr ábóti*. Cet état de choses se perpétua jusqu'à la fin du XIIème siècle, mais à partir de 1237, l'archevêché de Trondheim s'employa à imposer progressivement le droit canon au trop temporel clergé islandais. L'évêque Thorlákr, en s'attaquant à Jon Loptsson, donna le premier coup de pioche du démolisseur et s'évertua à dresser le peuple contre l'autorité du *godhi* désormais sevrée de toute signification religieuse : l'Eglise contribuait ainsi à saper une des assises fondamentales de l'Etat libre d'Islande.

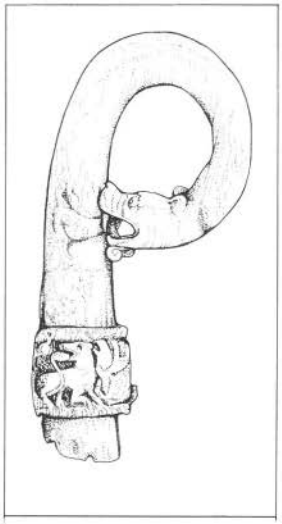
## *un parlement fédéral*

Comme chez les autres nations germaniques du paganisme, le *thing* était un lieu et une date où s'assemblaient les hommes libres pour dire la loi et rendre la justice. Mais ici, l'institution se maintint et se perfectionna. Dans les premiers temps, les choses durent se passer très simplement. La *Ljósvetninga Saga* rapporte au sujet du *godhi* Gudhmundr : *Hann var thvi vanr, at ridha nordhr um hérudh á várin ok hitta thingmenn sina ok rádha um héradhs-stjórn* («Il avait accoutumé de se rendre à cheval au nord du canton chaque printemps, d'y rencontrer ses gens et d'y arrêter la gestion du canton»). La juridiction du *godhi* ne connaissait point de limitation territoriale, puisque le *thingmadhr*, l'homme libre membre de son *thing*, avait toute latitude de *segiaz ör thingi*, c'est-à-dire de dénoncer son appartenance au *thing*, et que, réciproquement, le *godhi*, véritable *primus inter pares*, pouvait se défaire d'un *thingmadhr*. De la sorte, l'Islande des premiers temps était gouvernée par une juxtaposition très lâche de parlements locaux. En 930, ceux-ci se fédérèrent en instituant un *Althing* ou parlement fédéral, qui tint ses assises chaque année à la fin de juin (un mois après les parlements locaux) sur le site inspiré des *thingvellir* ; le système fut amélioré et complété en 1004. L'Islande était divisée en quatre parties, comportant chacune neuf parlements locaux, à l'exception de la quatrième, celle du nord, qui en comptait douze à cause de sa grande étendue. Les 39 *godhir* siégeaient à égalité, accompagnés de *thingmenn* et de conseillers, et





*Ci-contre :*
*ferme ancienne en Islande.*
*En bas, à gauche : transport du bois.*
*D'après Walter Baetke et Paul Herrman (éd.)*
*«Nordische Schicksalsgeschichten» (1923).*
*Ci-dessous : carte de l'Islande,*
*par Sigurd Stefansson (1570).*



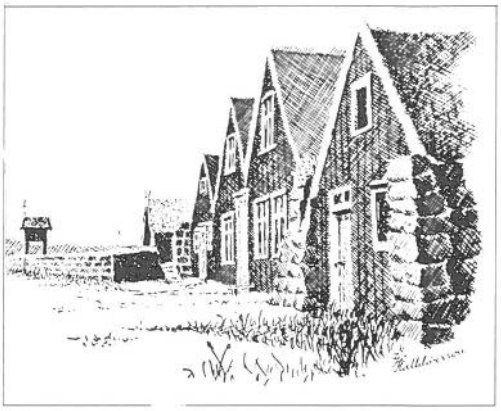
*En haut, à droite :*
*représentation du dieu Thorr,*
*sculptée dans un os de baleine trouvé à Baldursheim.*
*En bas, à droite : crosse de l'évêque islandais Pál Jónsson.*
*Il exerça son ministère à Skálholt,*
*aux alentours de 1200.*
*(D'après Magnus Magnusson. «Viking Expansion Westwards».*
*The Bodley Head, London, 1973).*
*Ci-dessus : paysage islandais.*
*Ci-contre : dessin de Gilbert Adami.*

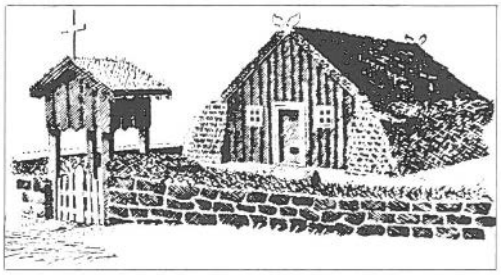
légiféraient sur le *lögberg* ou «montagne de la loi». Ils désignaient en outre les juges chargés de rendre la justice au sein de quatre tribunaux auxquels un cinquième fut adjoint en 1004, celui des litiges, une manière de Conseil d'Etat. Le droit ne fut rédigé qu'à partir de 1118 (le *Haflidhaskrá*), mais demeura coutumier. Les textes établis ultérieurement comme le *Konungsbók* du *Grágás* qui comptait 464 pages, furent de fait des recueils de caractère jurisprudentiel rédigés à l'usage des particuliers. C'est pourquoi un rôle prééminent revint au *lögsögumadhr*, l'homme chargé de dire la loi, élu pour quatre ans et rééligible ; premier magistrat de la République fédérale, il était choisi pour sa sagesse, sa force de caractère et sa culture générale.

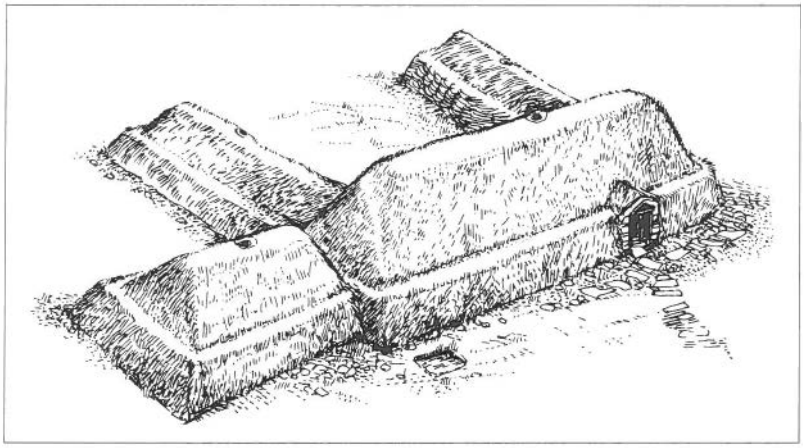
## *cohésion culturelle*

Fondé sur le respect humain et la mutuelle estime, le système était dépourvu de pouvoir exécutif et d'appareil répressif. Les châtiments corporels étaient inconnus, comme dans l'antique droit de la Germanie païenne. Tout homme présumé coupable pouvait s'entourer de garanties efficaces : il confiait sa défense à un parent ou un ami réputé pour sa science juridique, comparaissait entouré de tous ceux qui avaient embrassé sa cause. Les procès aux multiples rebondissements tenaient en haleine l'opinion publique qui appréciait en connaisseur les subtilités de la procédure. Les peines prononcées étaient d'ordre pratique ; amendes en nature ou en numéraire, elles s'apparentent aux dommages et intérêts de nos jours. Ainsi, le meurtrier d'un père pouvait être tenu de pourvoir à l'éducation des orphelins. Dans les cas d'extrême gravité, intervenait la sanction suprême, le *Skóggangr* ou bannissement : le criminel devait disparaître sous peine de risquer d'être mis à mort par n'importe qui. C'est ainsi qu'Eric-le-Rouge partit coloniser le Groenland. Ni police, ni bourreau : il appartenait aux victimes et à leurs proches d'obtenir l'exécution de la sentence rendue par le *dómr* ou tribunal. Les choses, il faut bien en convenir, finirent d'ailleurs par dégénérer. Lorsque le coupable était influent, il empêchait *manu militari* le *dómr* de se prononcer ou encore entravait l'exécution du jugement rendu contre lui. De même le pouvoir législatif et judiciaire du *godhi*, tout d'abord réparti entre une cinquantaine de familles, se trouva concentré au XIIIème siècle dans les mains de cinq grandes familles se livrant des luttes intestines meurtrières qui finirent par ouvrir au roi de Norvège au faîte de sa puissance les portes du pays. Ce qui peut surprendre à juste titre, c'est que tant de libéralisme et d'empirisme ait pu si longtemps fonctionner si bien. Ici, il convient de faire intervenir un facteur tout à fait exceptionnel : la cohésion culturelle du peuple islandais. Lorsqu'au XIXème siècle, Grundtvig et ses adeptes voulurent frayer en Scandinavie la voie de la démocratie, ils comprirent que celle-ci passait par l'éducation populaire et se ressouvinrent du prestigieux exemple de l'Islande médiévale.

L'honnête homme a certes entendu parler de poésie scaldique et de sagas ; mais, le plus souvent, il ignore la quantité et la qualité prodigieuses de cette littérature spécifique du Moyen Age islandais. Le scalde était un authentique professionnel pratiquant une poésie dont les exigences en matière de métrique, de vocabulaire et de science mythologique, passent l'entendement ; et pourtant, depuis le Xème siècle, chaque génération islandaise n'a cessé d'en produire par dizaines. A telle enseigne que le verbe *yrkja*, qui dans les autres langues germaniques signifie tout uniment «travailler» (songeons à l'anglais *to work* ou à l'allemand *wirken*), a pris en Islande le sens second et bientôt général de «composer des poèmes







*Ci-dessus : Reconstitution de bâtiments islandais anciens. Musée de plein air d'Árbaer, à 6 km de Reykjavik. En haut, à gauche : fermes du XVIIIème siècle. Ci-contre : dessin représentant la grande ferme de Stöng (XIème siècle). D'après Magnus Magnusson, op. cit.*

scaldiques». Et le célèbre érudit Finnur Jónsson pouvait affirmer vers 1900 que chaque paysan de son pays était capable d'improviser une strophe scaldique, ce qui n'est pas pour étonner chez un peuple qui ne comptait pas d'illettrés au XIIème siècle. La meilleure preuve en est qu'entre 1140 et 1180, des grammaires islandaises sont rédigées afin, selon l'auteur de 1140, «de rendre plus faciles à nos compatriotes l'écriture et la lecture qui sont devenues la coutume dans notre pays, aussi bien celles des lois que celles des généalogies, des traductions de textes religieux et des ouvrages d'érudition historique comme ceux écrits par Ari Thorgilsson».

Cet Ari le prêtre était en fait un *godhi* du Snaefellsnes, disciple de Hallr du Haukadal, qui consacra sa vie à exhumer le passé national et fut le premier à écrire l'histoire irlandaise en langue vernaculaire. Mais son sobriquet nous fait toucher du doigt l'ambiguïté de la culture islandaise au Moyen Age : comme au sein de l'Eglise, clercs et laïques se confondent avec le même pragmatisme. De jeunes hommes partent étudier à Herfurt, à Paris ou à Rome ; mais, revenus au pays, ils s'attachent passionnément à l'étude de leurs ancêtres. De même, dans les écoles des deux évêchés et dans les monastères sont indifféremment enseignées la théologie, la littérature gréco-latine et l'histoire nationale ; l'usage du latin et celui de l'islandais font bon ménage, encore que ce dernier deviendra prépondérant vers la fin du XIIème siècle.

Des hommes illustres et fortunés créent des foyers intellectuels, comme Jón Ögmundarsson à Oddi ou Hallr Thorarinsson dans le Haukadal : de Ari à Snorri Sturlusson, une phalange de savants et d'auteurs y viennent puiser à pleines mains.

## *le chant du cygne*

Tant d'érudition et de piété nationales explique le miracle de la saga. Au cours du XIIIème siècle, des dizaines de textes en prose se succèdent dont les plus achevés peuvent soutenir la comparaison avec les grands chefs d'oeuvre de la littérature mondiale. Linéaire, puissante et dépouillée, la saga, nourrie de science historique et de réminiscences scaldiques, traite avec tout à la fois chaleur et détachement des grands hommes, chefs, rois ou évêques, tous ceux dont la mémoire collective a conservé le souvenir d'une stature exceptionnelle ; et entre les lignes, s'inscrit la notion éminemment tragique du destin qui force à penser au théâtre grec. Mais ce qui est encore plus extraordinaire dans la saga, c'est bien son enracinement dans le peuple islandais : on a pu dire que chaque famille, chaque fond de vallée possédait sa saga. Des copies ont existé par milliers, car chaque ferme détenait sa propre collection. Encore aujourd'hui, à l'âge de l'*Atómstödhin*, de la Station atomique dont parle Laxness avec amertume, les héros des sagas, leurs dits et leur geste demeurent incroyablement vivants.

La saga fut le chant du cygne de l'Etat libre. En 1238, en pleine efflorescence littéraire, le *Althing* pour la première fois ne peut se tenir. Des batailles rangées se multiplient sur terre comme sur mer, la guerre civile

devient un mal endémique et bientôt l'Islande entrera en agonie. La peste noire, des cataclysmes naturels d'une ampleur dantesque vont menacer jusqu'à la présence de l'homme sur l'île de glace et de feu. La misère la plus éprouvante s'installe au foyer des survivants, silence qui ne sera rompu qu'à l'approche de notre siècle. Mais le souvenir de la République fédérale du haut Moyen Age vient nous apporter ses enseignements, à la fois cruels et inspirants. Une démocratie a subsisté pendant trois siècles sur une des terres les plus ingrates du monde occidental. Elle fut incontestablement d'essence aristocratique, mais en définitive c'est bien ce caractère aristocratique qui en fit la grandeur. Aristocrate l'était le *godhi*, parce qu'il était le guide librement accepté, assumant toutes ses responsabilités ; il devait nécessairement être plus fort, plus courageux et aussi plus sage, plus instruit et — cela est vrai — meilleur poète, car il était lié à ses administrés par un contrat d'estime et de confiance à chaque instant révocable. Aristocrate l'était aussi (et c'est cela qui importe au premier chef) le *thingmadhr*, le simple citoyen, libre et loyal, respectueux des lois et les faisant respecter ; l'hospitalité, l'amitié lui étaient vertus cardinales et aucun préjugé social ou racial n'enténébrait son coeur. En un temps d'obscurantisme quasi universel, il savait écrire et lire ; féru d'histoire nationale et locale, il n'a cessé de cultiver sa langue comme son plus valeureux trésor : chose inconnue ailleurs, il a su la léguer intacte dans toute sa complexité et sa richesse aux générations actuelles. La grande leçon est précisément que cette démocratie fut aristocratique. Lorsqu'elle cessa de l'être sous le double impact d'une Eglise négatrice des valeurs naturelles et flattant les instincts populaciers, et d'une oligarchie affaiblie par consanguinité et oublieuse de ses devoirs envers la nation, elle perdit tout : indépendance et raison d'être. ■

Frédéric DURAND

*Professeur à la faculté des Lettres de Caen, M. Frédéric Durand dirige le Centre de recherches sur les pays du nord ainsi que l'Institut scandinave de l'Université de Caen. Il a publié de nombreux mémoires et ouvrages sur les questions scandinaves, parmi lesquels* Suède moderne, terre de poésie. Anthologie bilingue des poètes suédois d'aujourd'hui *(Aubier, 1963)*, Les Vikings *(PUF, 1965 et 1970)*, Histoire de la littérature danoise *(Aubier, 1968). Il a également établi la traduction anotée en français de la* Saga de Kormak *(Heimdal, 1975), et publié dans la revue* Heimdal *(B.P. 332. 14014 Caen-Cedex) une importante étude sur* La saga, sommet insurpassé de la littérature médiévale. *Le présent article forme la matière d'un exposé présenté le 27 septembre 1974, à Nice, à l'occasion du IIème Congrès international pour la défense de la culture.* ■

# littérature

Gabriel MATZNEFF et Pierre PASCAL

## PRESENCE DE MONTHERLANT

Le 21 septembre 1972, à quatre heures d'un après-midi d'équinoxe, Henry de Montherlant se donnait la mort, ayant lui-même choisi l'heure de sa fin. Quelques semaines plus tard, *Nouvelle Ecole* publiait un numéro spécial (n° 20, septembre-octobre 1972), qui reste à ce jour «l'hommage le plus important que la presse française ait dressé au pied du bûcher funèbre de l'auteur du *Treizième César*» *(Gabriel Matzneff, Les Nouvelles littéraires,* 1er janvier 1973). Deux ans plus tard, M. André Malraux évoque dans *Lazare* (Gallimard, 1974) l'hypothèse du suicide. Interrogé par *Le Point* (28 octobre 1974) sur les circonstances de la mort de Montherlant, il exprime son «approbation complète». «Je considère, explique-t-il, comme enfantines toutes les histoires inventées contre le suicide. Si ce n'est pas au nom d'une religion, n'importe quel être humain est libre de sa vie. Je trouve que s'il y avait une civilisation dans laquelle on dirait aux hommes : si vous voulez mourir, mourez (vous pensez bien qu'aucun Etat ne peut prendre une responsabilité pareille, mais si par chimère ça arrivait), ce serait infiniment plus logique que la situation actuelle, dans laquelle on refuse de pratiquer l'euthanasie et de faire une piqûre de morphine à quelqu'un qui n'est plus là que pour souffrir».

*Henry de Montherlant, par Arno Breker (1974).*

Il nous a paru bon de rappeler, non le «souvenir», mais la *présence* de Montherlant, par le biais d'un bref dossier composé de plusieurs documents. M. Gabriel Matzneff, qui, à l'équinoxe du printemps 1973, accompagné de M. Jean-Claude Barat, dispersa les cendres de Montherlant en quelques lieux choisis de la Rome païenne, commente ici deux lettres que l'écrivain lui avait adressées sept mois avant sa mort.

M. Pierre Pascal qui, depuis Rome, entretenait également une correspondance avec Montherlant, a bien voulu nous confier un texte que celui-ci avait rédigé en décembre 1949, sur les samouraï japonais. On en trouvera plus loin le fac-similé. Nous y joignons, avec une introduction explicative, un ensemble de poèmes composés par M. Pascal selon les principes de la métrique japonaise : *Le tombeau de Henry de Montherlant.* Enfin, nous publions les premières photos d'un buste de Montherlant, oeuvre récente (1974) du sculpteur Arno Breker.

Signalons aussi la parution d'un recueil bibliographique sur *Montherlant*, très probablement le plus complet publié à ce jour : réalisé par M. Georges Place, il ne compte pas moins de 275 pages (Ed. de la Chronique des Lettres françaises, 33 rue de Verneuil, 75007 Paris). ■

N. E.

Comme tous les amis de Montherlant, je possède de nombreuses lettres de lui. Elles ne seront livrées à la publication que le jour où l'exécuteur testamentaire de Montherlant, M. Jean-Claude Barat, et Gallimard décideront l'édition de sa correspondance intégrale. *Nouvelle Ecole* étant, et de loin, la revue qui à l'automne 1972 a rendu le plus bel et somptueux hommage à l'auteur de *Malatesta*, je ne crois toutefois pas devoir refuser à Alain de Benoist de lui communiquer le texte de deux de ces lettres. Ces deux lettres, écrites par Montherlant à l'hôpital Foch l'année de sa mort, témoignent que le plus grand écrivain français de notre temps avait jusqu'à la fin de sa vie gardé le courage, la lucidité, l'humour, l'alacrité, la sensibilité et le coeur prévenant qui étaient ses marques propres. ■

Gabriel MATZNEFF

*Les bustes de la Rome antique.*

Paris, le 12 février 1972.
25, quai Voltaire.

Mon cher Matzneff,

Vous m'avez donné *immédiatement* ce dont j'avais envie. (1) S'il en était toujours ainsi, nous vivrions l'âge d'or. Au lieu qu'on nous donne sans cesse ce dont nous n'avons pas envie, et qu'on nous refuse.., etc.

Vos «trois contemporains» m'évoquent les trois Penseurs de *Don Juan*. La phrase de Cicéron sur Hippocrate (2) est à mourir de rire. Cicéron est vraiment un homme divin. Sur Parménide comme sur Eschyle, sur saint Jean, voire quelquefois sur Dante, une fois admis qu'il affirme n'importe quoi, c'est très beau.

J'aimerais savoir que vous ne souffrez pas. (3) Pour moi, mon corps lacéré de partout — accidents, blessures, etc. — n'a jamais connu la souffrance ; je tremble (de crainte) en l'écrivant. Les jambes ne sont pas du tout paralysées, mais c'est leur équilibre qui l'est. Mon avenir est recouvert d'un nuage noir, comme une ville bombardée.

Je vous serre la main.

Henry de Montherlant

— La phrase de votre lettre où vous évoquez quelqu'un de votre parenté m'a été écrite presque dans les mêmes termes, et par le même courrier que le vôtre, par un garçon de seize ans trois mois. Et la même dans le courrier suivant, par une jeune fille de vingt-deux ans sept mois. Ce sont les petites étoiles que Sigismond montre à Isotta dans la nuit, autour de Rimini.

Paris, le 18 février 1972.
25, quai Voltaire.

Mon cher Matzneff,

Je commence une seconde lecture des *Trois contemporains*. Ma conclusion sur la première a été : les philosophes affirment n'importe quoi, les théologiens dito, les poètes n'en parlons pas. Que nous reste-t-il, pauvres de nous, à supposer ce qui est.

Le prince romain serait le génie tutélaire qui nous protège dans les maladies, s'il n'avait plutôt une tête à être zigouillé, comme vous l'avez vu. (4) Je l'ai envoyé (avec prière de retour) au garçon de seize ans qui m'a écrit en même temps que vous presque la même phrase que vous. Il adore les Romains, et m'écrit quelquefois dans ses lettres des paragraphes entiers en latin.

Les promenades avec les infirmières m'incitent extrêmement à leur peloter les fesses, mais cela serait funeste pour l'équilibre.

«Soigné» ? Par un des meilleurs généralistes, de l'avis de ses pairs. «Entouré» ? Je suis entouré par les créatures de fiction que j'ai faites. Ce sont elles qui me maintiendront en vie, si je suis digne de vivre.

Les mouettes vont bientôt quitter la Seine et laisser la place aux poules d'eau, je pense à celles de Deligny. (5)

Avez-vous repris votre projet tunisien ? Méfiez-vous. J'ai failli être tué par un notable médecin français de Tunis, qui m'avait fait mal une piqûre contre la peste.

L'hospitalisation ne vaut rien aux in-16. Votre exemplaire est si tripoté et souillé que je vous en fais envoyer un par Gallimard : la couverture nouvelle montre que le livre est vivant. Si cet échange ne vous plaît pas, je vous rendrai le vôtre quand nous nous verrons.

Je vous serre la main.

Henry de Montherlant

(1) Hospitalisé à Foch, Montherlant m'avait téléphoné un matin pour me demander de lui prêter mon Héraclite. «J'ai besoin d'Héraclite comme de pain», m'avait-il expliqué. Deux heures plus tard, je lui déposais mon Héraclite, en l'occurence un volume paru chez Gallimard sous le titre *Trois contemporains* où M. Battistini a recueilli son excellente traduction intégrale des fragments d'Héraclite, de Parménide et d'Empédocle.

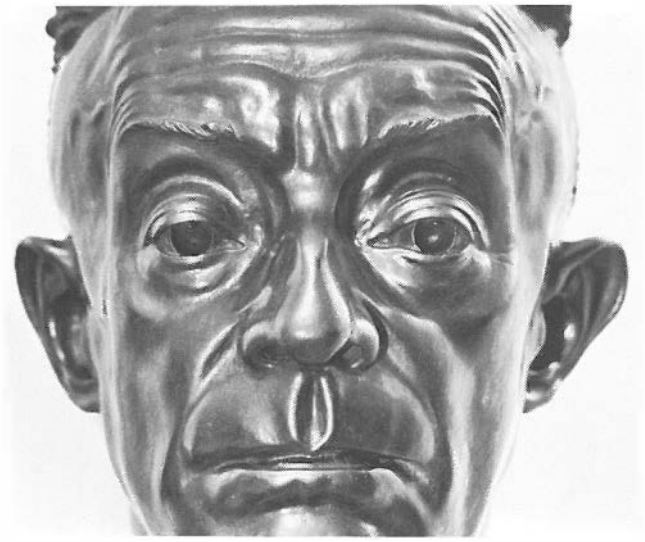
(2) Montherlant commet là un *lapsus calami*. Ce n'est pas Hippocrate qu'il faut lire, mais Héraclite. Cette phrase, c'est ce passage du *De natura deorum*, III, 14 : «Personne n'interprète Héraclite de la même manière. Nous le passerons sous silence, car il n'a pas voulu qu'on le comprenne».

(3) A cette époque, je souffrais de douloureuses crises de gravelle et subissais des examens fort pénibles à Cochin.

(4) J'avais envoyé à Montherlant la photographie d'un buste romain qui se trouve au Louvre et qui représente un prince adolescent de la famille des Antonins, joli et mélancolique, en lui faisant observer qu'avec une tête aussi sensible, le gosse n'avait pas du vivre vieux (cf. photo page ci-contre).

(5) Allusion à ma pratique assidue de cette piscine durant les mois d'été. Quelques années plus tôt, j'avais proposé à Montherlant de m'y accompagner. Il m'avait répondu en riant : «Ma baignoire me suffit». ■

G. M.



*Ci-contre : portrait d'un prince romain de la famille des Antonins (milieu du IIème siècle de notre ère). Il s'agit de la photographie que Gabriel Matzneff avait envoyée à Montherlant, et dont celui-ci parle dans sa lettre du 18 février 1972.*
*Ci-dessus : Montherlant, par Arno Breker.*

# LE TOMBEAU DE HENRY DE MONTHERLANT

par Pierre PASCAL

En tête du premier recueil de poésies françaises, composées selon la métrique japonaise, et qui réunit six cent soixante-dix *haïkus* et *tankas* sous le titre de *Nectar du dragon* (en japonais : *Kôryô no Kanrô*), M. Pierre Pascal a écrit un *Prologue funèbre* à la mémoire de Montherlant, dont nous publions les dernières lignes, naturellement encore inédites, et qui porte en épigraphe cette remarque de Yukio Mishima : «Etre arrogant au point de mourir désespéré».

Les lignes suivantes expliquent la raison du *Tombeau*, composé de seize *haïkus* : «Vous, vous n'aurez point de sépulcre, car vous leur avez socratiquement (1) échappé. Ils ne viendront pas vous commémorer, chaque année, ils ne reviendront pas «sur les lieux du crime», bravant les ondées de l'équinoxe de septembre, eux tous, les descendants des septembriseurs, les femmelins nantis et les glorieux républicains. Les présidents, les secrétaires, les trésoriers et les membres d'honneur des «Amis de Henry de Montherlant» ne se rassembleront pas, ce jour-là, pour patauger autour d'un tombeau de famille. Vous leur avez claqué au nez la porte de votre mort, en leur interdisant de voir votre véritable visage.

«Ne pouvant rien de plus, j'ai tenté de ravir en esprit vos cendres, pour les emporter aux confins extrêmes de l'Orient, vers nos suprêmes pénates, vers l'histoire des héros dont la poussière est le pollen des fleurs de cerisier, avant que la brise n'en disperse les pétales en neige d'idées.

«D'éclair en éclair, faisant paroler un moribond et un mort, je vous ai dressé ce menu monument de pensées, selon l'*ars brevis* et le rituel de là-bas, qui psalmodie : «Nous n'avons point commis la faute de n'avoir pas appelé les choses avec leur juste nom». Ce mémorial, je le vois comme une pierre votive, plantée en terre aimable, pour que la mousse puisse s'y multiplier, dans un jardinet où ces poésies sont comme autant d'oriflammes de papier blanc à la brise des bienveillances du Néant.

«Puisse ce livre à ouvrir au hasard, à lire par la fin ou le commencement, emporter votre nom avec lui vers les îles heureuses et pitoyables de notre Ordre et de notre Chevalerie, et, de la sorte, d'autant déplaire à la canaillocratie que votre ombre, en silence, va désormais hanter».

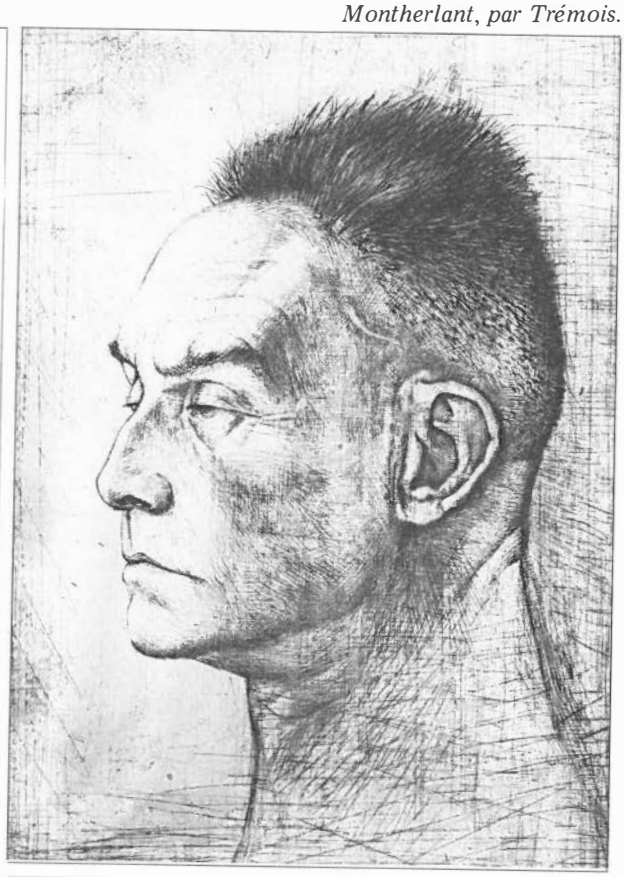
---

(1) Dans le Phédon (115, c), à Criton qui lui demande : «de quelle façon faut-il donc que nous t'ensevelissions ? », Socrate répond : «Comme il vous plaira ! A condition, toutefois, que vous puissiez vous saisir de moi et que je m'échappe à vos mains !»

Les ronin sont ces samouraïs fameux dont la défaite de leur maître avait fait des errants et des dépossédés. Dans leurs rêves ils voyaient une peau de tigre tachée de sang. Il y a quelque chose de fatal dans la fidélité.

Pierre Pascal écrit sur la terre étrangère. Sa prose lente et orfévrée s'étire, s'enroule indéfiniment, comme un serpent brillant de toutes les écailles de la culture et de la poésie. Chacune de ses pages est sans doute commencée dans l'atmosphère la lieu précieuse, comme chez ces forgerons de jabres

Montherlant, par Trémois.



Montherlant, par Breker.

dans l'ancien Japon héroïque, de qui les ateliers étaient des sanctuaires, et qui commençaient chaque jour leur travail par la prière et la purification.

Entre tous les symboles il loue, ainsi qu'il se doit la fleur du cerisier. Mais, quand je songe à son texte, je vois aussi cet oiseau blanc portant une fleur dans son bec, qui signifie le yugen, c'est-à-dire ce qui se trouve au-dessous de la surface et qui ne peut être aperçu des légers.

Montherlant

2-XII-1949

Pourquoi ces lignes, qui portent la date du 24 septembre 1972 ? Parce que, le 19 septembre, M. Pierre Pascal avait préparé une lettre pour Henry de Montherlant, lettre qui lui annonçait l'envoi de la dactylographie de *Nectar du dragon*, ouvrage en tête duquel se trouve un long essai sur *L'art d'écrire sans écrire*, dont Montherlant avait lu une première version en 1949 : lecture qui l'avait tellement satisfait qu'en était née la proposition d'une préface future, dont nous publions l'ébauche, datée du 2 décembre 1949.

A la suite de ce qu'il appelle lui-même d'«incompréhensibles pressentiments», M. Pierre Pascal, désirant s'enquérir de la santé de Montherlant, retarda son envoi. Survint le 21 septembre. Au cours de la nuit, M. Pierre Pascal fut averti. Il écrivit alors d'un trait les poèmes suivants. En poète japonais de l'Académie de la Forêt des Pinceaux. ■

N.E.

Morts, vous voyez poindre
le jour, puis le soir l'éteindre.
— Voir l'Esprit : ne feindre !

Sans yeux, qui s'endort ?
Qui rêve ? Est-il temps encor ?
Je veux me voir mort !

Vierge, calme et bonne,
ô Mort, toi, tu n'abandonnes
qui, à toi, se donne !
Soleil, mon vainqueur,
tu m'as aveuglé. J'ai peur
de la nuit du coeur.

Vous n'aurez rien su
de moi : vous ne m'aurez vu,
comme vous, rebuts !

Dieux de marbre heureux,
dont les yeux morts sont mes yeux,
je vous reviens : feu !

*Si vous pouvez avancer jusqu'au bout, le Vide sera brisé et votre vrai visage — celui d'avant votre naissance — vous apparaîtra.*
(D'un maître du Zen)

*J'ai rêvé de t'offrir, ô Rose de l'Idée, ce ruisseau d'une flamme immortelle : mon sang.*
(Charles Maurras)

En moi, seul, assis
jusqu'au bout de mon temps si
court ? Mort, me voici !

O dernier bonheur !
C'est de moi seul que je meurs :
l'honneur de l'honneur !

J'ai tranché la chaîne
de l'ancre. O la nuit des Sirènes !
accueille ma haine.

Du fond des espaces,
le dieu de feu et de glace,
puis le coup de grâce !

Tout ne fut qu'un rêve
d'une nuit plus ou moins brève.
Mon droit ! Je l'achève.

Eclair de la Mort,
je t'ai bu d'un trait. Ni corps,
ni âme, je dors.

Innommable dieu,
toi qui vins souffler mes yeux,
mon sauveur, mon voeu.

Je vous ai tués,
insulteurs enfin muets.
De mon sang, suez !

Du brasier d'exil,
ô ma cendre ! — ainsi soit-il —
vole à ton Avril.

Libre comme Lui,
par Lui, enfin avec Lui,
voir ! Ne voir que Lui.

Rome, nuit du 21 septembre 1972 ■

Pierre PASCAL

*Scène de la Révolution culturelle à Shanghai (1966). Photo Paolo Koch.*

# idées

Alain de BENOIST

## CULTURE

*A Armin Mohler*

Le mot «culture» occupe aujourd'hui une place de choix dans le discours. Les partis politiques le mettent dans leurs programmes. Les écrivains s'affrontent à son sujet. Les idéologies, d'où qu'elles viennent, en font souvent un élément essentiel de leurs systèmes. Il existe en France un ministère des Affaires culturelles. Récemment, à Nice, il s'est tenu un Congrès international pour la défense de la culture. Mais *quelle culture ?* Parler de *«la* culture» et dire : *«une* culture» sont choses bien différentes. De même, défendre *la* culture et défendre *les* cultures, ce n'est pas nécessairement la même entreprise. Ces glissements sémantiques induisent une multitude de quiproquos. La meilleure façon de définir les sens du mot «culture» est probablement de les saisir dans une série d'oppositions : culture/inculture, culture/nature, culture/politique, culture/civilisation. C'est l'objet de la présente étude.

## 1 CULTURE/INCULTURE

Pour le sens commun, la culture est le résultat d'un apprentissage consacré aux oeuvres de l'esprit. On parle d'un «homme cultivé», d'un «public cultivé», pour désigner celui ou ceux dont on suppose qu'ils ont acquis, en général par le biais de l'éducation, l'«imprégnation» intellectuelle et artistique suffisante pour leur permettre à la fois d'acquérir des connaissances et de former leur intelligence et leur goût. Mais cette définition ne manque pas d'ambiguïtés. Les «connaissances» jouent un rôle important : on ne peut imaginer un homme cultivé qui n'aurait pas été frotté de savoir. Toutefois, dans cette acception (la plus courante), avoir emmagasiné, à une époque donnée, certaines connaissances compte plus que de les avoir, à tout moment, présentes à l'esprit. On connaît cette célèbre boutade : «La culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié». En fait, ce qui reste, c'est surtout, plus que des bribes de savoir, une certaine aptitude à percevoir *de la* culture, à distinguer le «cultivé» du «non cultivé», à reconnaître et à identifier certains traits comme «culturels» par rapport à certains autres. D'où l'importance du *goût*, qualité qui permet de distinguer la culture de la simple accumulation du savoir, et qui aide à comprendre, par exemple, en quoi un ordinateur très savant n'est pas pour autant très «cultivé». Or, ce goût se forme lui-même *au contact* d'un milieu culturel, fonction des valeurs propres gouvernant, pour chaque individu, son éducation et son «dressage».

Par extension, la culture désigne l'ensemble des connaissances et des valeurs littéraires, artistiques, philosophiques ou morales qui constituent la *tradition culturelle* et sous-tendent les activités qui la perpétuent. Une telle notion est éminemment subjective. Elle implique que la culture soit située dans l'espace et dans le temps. Il n'y a pas, en effet, de culture «universelle» : il y a *des cultures* nettement situées dans l'espace et dans le temps, apparentées le cas échéant, mais aussi très différentes les unes des autres. Ces différentes cultures, nées au sein d'ensembles biologiques humains variés, façonnées par des

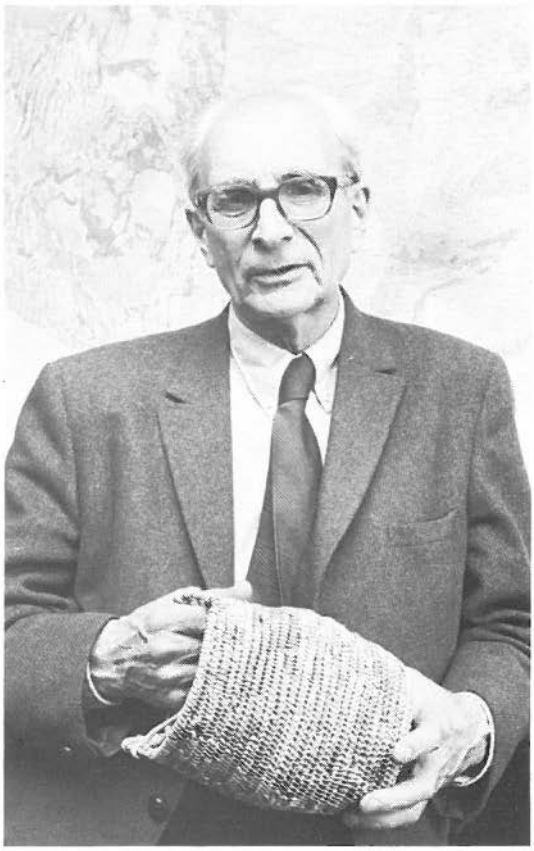
destins historiques variés, nourries d'expériences factuelles et de valeurs variées, expriment des *vues-du-monde* elles-mêmes variées. Le rapport, entretenu par la langue, qui les lie à leur milieu est de type «cybernétique» : la vue-du-monde tantôt perçue comme «normale», tantôt comme «idéale» à l'intérieur du groupe, influe directement sur la configuration de la culture, mais la culture exprimée, par un effet de *feed-back*, influe à son tour sur la vue-du-monde. Définissant la culture d'une société comme «la totalité des façons de penser et de réagir et des modes de conduite accoutumés que les membres de cette société ont acquis par voie d'éducation ou d'imitation et qui leur sont plus ou moins communs», M. Michel Leiris ajoute : «Si forte est, d'une manière générale, l'emprise de la culture sur l'individu que même la satisfaction de ses besoins les plus élémentaires — ceux qu'on peut qualifier de biologiques, parce que les hommes les partagent avec les autres mammifères : nutrition, par exemple, protection et reproduction — n'échappe jamais aux règles imposées par l'usage, sauf circonstances exceptionnelles ; (..) notons aussi qu'un homme est dans la dépendance, au moins partielle, de sa culture même là où il peut sembler être le plus dégagé de toute contingence sociale : dans le rêve, par exemple, qui n'est pas le produit d'une fantaisie gratuite comme on l'a cru longtemps, mais exprime, avec un matériel d'images tirées directement ou indirectement de l'environnement culturel, des préoccupations ou des conflits variables eux-mêmes en fonction des cultures».

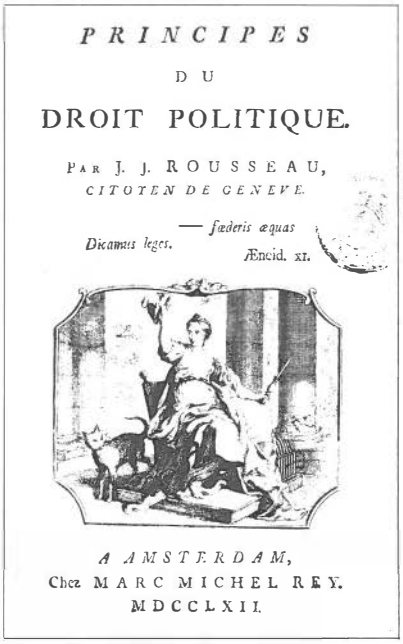
Le spectacle de ces différentes cultures fait la richesse de l'humanité. Leur pluralité même nous conduit à récuser le mythe d'une raison universelle, réfuté par Kant dans sa critique de la raison pure (mais malencontreusement réintroduit dans sa critique de la raison pratique, lorsqu'après avoir établi la relativité de la connaissance, il s'efforça, malgré tout, de déduire l'absolu du relatif). Ainsi conçue, la culture est liée à un héritage, à une filiation. Elle porte donc clairement la marque d'une spécificité linguistique, nationale, géographique ou ethnique.

## 2 CULTURE/NATURE

Avec ce couple de mots, nous arrivons à une acception à portée encore plus générale, dans laquelle la culture désigne la *totalité des activités humaines :* l'ensemble des traits caractéristiques qui font que l'homme n'est pas *seulement* un animal. Par rapport aux trois autres grands niveaux qui se partagent la réalité de l'univers, le niveau microphysique et quantique (énergie), le niveau macrophysique (matière) et le niveau biologique (vie), le niveau spécifiquement humain est essentiellement caractérisé par une conscience historique qui, mettant le temps en perspective, permet notamment la culture. Tout comportement *humain* spécifique est un comportement culturel (il y a, chez l'homme, bien des traits de comportement *naturels*, mais c'est en cela, précisément, qu'ils ne sont pas spécifiquement humains). Cet aspect culturel du *fait* humain en est l'un des traits *constitutifs*. Il est donc insuffisant de dire que l'homme, dès son origine, «avait de la culture» ou «avait acquis de la culture». L'apparition de l'homme elle-même est un phénomène culturel : la culture fait partie prenante de la définition de l'homme en tant qu'homme. Quand l'homme apparaît sur la «scène de la *nature*», il apparaît d'emblée comme un être de culture ; autrement, il n'apparaîtrait pas. Dans la façon dont les premiers hominiens s'aventurèrent hors des savanes africaines du pléistocène, Spengler voyait déjà le désir de parvenir à un «niveau culturel» plus élevé. Le travail, lui aussi, est un fait de culture. L'adaptation de la main à un outil, à une arme, est un fait de culture. L'aptitude à se représenter l'espace est un fait de culture. L'homme et la culture ne se sont donc pas «rencontrés» ; ils sont nés ensemble, liés l'un à l'autre comme une plante au sol dans lequel elle pousse. L'hominisation, étant caractérisée par l'existence d'une pensée conceptuelle permettant le *choix* (entre tel ou tel comportement), est par elle-même *rupture avec la nature*. Il n'y a donc pas d'être de nature *et de nature seulement* qui porte le nom d'homme : il n'y a pas plus d'«homme naturel» que de «bon sauvage» (1). Dès l'instant que la main de l'homme se porte sur la nature, dès l'instant que son oeil la perçoit, et du même coup la *conçoit*, celle-ci devient culture. La culture, pourrait-on dire, est la nature que l'homme, entre d'autres natures possibles, s'est donnée et par laquelle il s'est *constitué* en tant qu'homme. Alors que les autres animaux, êtres de nature *et de nature seulement*, sont entièrement «agis» par leur appartenance à une espèce donnée, alors que leurs instincts sont programmés, non seulement dans leur

(1) Le seul «bon sauvage» connu à ce jour est le personnage que la légende biblique appelle Adam. Dans le jardin d'Eden, avant le péché originel (l'aliénation sociale pour Rousseau, la division du travail pour Marx), Adam vit à l'état de *nature*. «Sa faute sera un acte *culturel*, puisqu'il mangera du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Adam a délaissé les lois naturelles pour la conquête orgueilleuse de l'artificialité. Désormais, son rapport avec la nature devra être médiatisé : il travaillera pour se nourrir matériellement et spirituellement ; le travail est donc un acte culturel» (David Banon. *Le sens et les significations*, in *Les Nouveaux cahiers*, automne 1974).





*Dans son livre sur le «contrat social», Jean-Jacques Rousseau (en haut, à gauche) écrit : «Tant qu'un peuple est contraint d'obéir et qu'il obéit, il fait bien ; sitôt qu'il peut secouer le joug et qu'il le secoue, il fait encore mieux». Selon Rousseau, «aucun homme n'a une autorité naturelle sur son semblable». L'ethnologue Lévi-Strauss (à droite) soutient la même idée aujourd'hui. Ci-contre : frontispice de l'édition originale du «Contrat social», avec gravure de Boily, d'après Bolomey.*

expression (ce qui est aussi le cas chez l'homme), mais aussi jusque dans leur *objet* (ce qui enlève à l'animal toute possibilité de choix), l'homme n'est pas qu'un être de répétition. Il ne se contente pas de répéter purement et simplement ce que les générations précédentes ont fait avant lui. Il *innove* à l'intérieur d'une tradition et il innove de façon durable : étant *transmissible*, le savoir, chez lui, est *cumulé* ; sans cesse, de nouvelles combinaisons sont possibles, ce qui fait que le *tout* du savoir est sans cesse doté de nouvelles propriétés. L'instinct, chez l'homme, est une simple (mais impérieuse) *pulsion* : son *objet* n'est pas déterminé à l'avance (l'instinct sexuel est présent chez l'homme, mais l'homme peut choisir son partenaire). L'*autonomie* de l'homme à l'intérieur de ses appartenances est telle qu'avec lui, un autre *niveau* de vie (qui est ~~aussi~~ un autre niveau de réalité dans l'univers) fait son apparition (2).

## *l'ethnologie moderne*

Les capacités de l'homme sont en grande partie, comme chez tous les vivants, déterminées par l'hérédité. Mais elles sont déterminées comme *potentialités*, non comme actes. Ces potentialités peuvent *s'actualiser* de façons différentes. Au fil de l'existence, elles sont non seulement développées ou contrariées par l'environnement, mais encore sans cesse *réorientées* par l'héritage culturel et par l'apprentissage. C'est cet héritage qui détermine la vue-du-monde propre au groupe dans lequel se situe l'individu, et aussi le système de connaissance permettant, par le jeu des classifications intimes, l'analyse et la compréhension du milieu et, par suite, l'énoncé de normes et de règles d'action. La constitution biologique de l'homme est *naturelle*. Mais l'utilisation qu'il en fait est *culturelle*. Et c'est le recours à cette culture qui fait que les sociétés humaines, ou du moins certaines d'entre elles, d'une part, *ont* une histoire, d'autre part, et parfois, parviennent *à être* l'histoire. On peut donc dire que la culture a une origine biologique, dans la mesure où elle est enracinée dans notre constitution «naturelle» innée. Mais cette constitution est *une*, alors que les possibilités et les modalités d'expression culturelle sont variées à l'infini.

Pour l'ethnologie moderne, la culture est *tout ce qui s'ajoute à la nature*. La nature, l'instinctif, l'animal, le paléocortex, le physique, s'opposeraient ainsi, respectivement, à la culture, la raison, l'homme, le

(2) La folie, elle aussi, fait partie de ce *niveau* de vie. «L'animal peut avoir une cénesthésie (une sensibilité viscérale) troublée. On peut, par des drogues ou des conditionnements le rendre quasi maniaque, névrosé, épileptique, catatonique, déprimé ; on peut troubler ses rapports de fait avec l'entourage. Mais il ne projette pas cet état cénesthésique dans un monde symbolique, il ne peut fabriquer un monde faux» (Raymond Ruyer. *La gnose de Princeton.* Fayard, 1974).

néocortex, l'historique. Lévi-Strauss et les idéologues structuralistes n'en affirment pas moins que les structures «agissent» les hommes, jusqu'à faire éclater «l'illusion du *je*», c'est-à-dire jusqu'à la dissolution du *sujet*. Pour eux, le comportement «naturel» de l'homme, le comportement purement biologique, est a-culturel. Mais nous avons vu qu'un tel comportement est illusion pure. L'homme «naturel» n'existe pas ; s'il existe, il tombe en dessous de l'humain.

La définition que donne Rousseau de la culture a beaucoup influencé Lévi-Strauss et ses émules. Elle est aux antipodes de ce qu'il peut y avoir chez l'homme de *spécifique*. Pour Rousseau, la culture se définit comme l'«identification à *tous* les autruis», c'est-à-dire comme pur universalisme. «C'est parce que l'homme s'éprouve primitivement identique à tous ses semblables (au nombre desquels il faut ranger les animaux, Rousseau l'affirme expressément), écrit Lévi-Strauss, qu'il acquerra par la suite la capacité de *se* distinguer comme il *les* distingue» (*Le totémisme aujourd'hui*). Dans la note 10 de son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Rousseau indique effectivement qu'il préfère considérer les grands singes (décrits par les voyageurs de son temps) comme des hommes d'une race encore inconnue, plutôt que courir le risque de contester la «nature humaine» à des êtres qui pourraient en être dotés..

### *mots d'ordre*

Le mot d'ordre de «retour à la nature», qu'affectionnent particulièrement aujourd'hui les tenants du catastrophisme écologique, est un mot d'ordre profondément *anti-culturel*, et par là, inéluctablement, *anti-humain*. Il dérive évidemment des thèses de Rousseau, bien qu'une confusion certaine n'ait cessé de se propager à son sujet, du fait que certains milieux à juste titre hostiles au mythe du «progrès» l'ont parfois repris à leur compte, dans l'espoir, très louable dans l'intention, mais assez vain sous cette forme, d'opposer le *naturel*, non pas au *culturel* cette fois, mais à l'*artificiel* — autre notion ambigue qui facilite tous les glissements.

Résumons : toutes les pratiques humaines, en tant qu'elles sont humaines, qu'elles soient matérielles ou spirituelles, sont inventées et transmises au sein des groupes sous forme de *culture*, étant entendu que c'est l'intégration à la tradition qui fait passer de l'innovation à la fonction. Cela ne signifie pas, contrairement à ce que soutiennent les structuralistes, que les normes culturelles s'imposent aux individus d'un groupe avec une force contraignante telle qu'elle empêcherait, dans certaines sociétés du moins, toute innovation. Au contraire, notamment dans les sociétés historiquement les plus «chaudes», la culture joue un rôle de formation et d'éducation, donc d'*identification*, aussi bien qu'un rôle de personnalisation et d'incitation, donc d'*innovation*. Ce n'est pas sans raison qu'Arnold Gehlen, principal théoricien de l'«anthropologie philosophique», demande à l'homme de cultiver son «humanité», d'exploiter ce qui lui appartient en propre, afin de s'atteindre et par là même de se dépasser, et substitue au mot d'ordre régressif et rousseauiste de «retour à la nature» celui de «retour à la culture». La nature est ce que nous étions ; la culture, ce que nous sommes devenus.

## 3 CULTURE/POLITIQUE

Le marxisme donne au mot «culture» une tout autre signification. Pour les théoriciens marxistes orthodoxes, la culture est d'abord une superstructure idéologique, dépendant de la structure matérielle et économique de la société et qui, en même temps, reproduit, perpétue et tend à justifier cette structure en habituant les esprits aux valeurs conventionnelles qu'elle renferme. La culture façonne ainsi les esprits en fonction de l'idéologie dominante. Il s'ensuit que seule une action sur la structure économique (et par voie de conséquence, politique) peut entraîner une transformation de la superstructure. A la Semaine 1974 de la pensée marxiste (16-22 janvier 1974, à Paris), l'une des séances portait sur le thème : «Pourquoi la culture ? » Tous les orateurs ont insisté sur le fait qu'à leurs yeux, la culture, sans pour autant recouvrir la totalité des activités humaines, ne peut être séparée de son contexte socio-économique. Elle est «enracinée dans l'ensemble des activités et de la pratique sociales», a déclaré M. Jacques Chambaz, membre du Comité central du PCF. (Ce qui n'a pas empêché le «programme commun de la gauche» de ne traiter de la culture qu'au sens restreint).

Cette définition marxiste orthodoxe de la culture a été remise en cause par les néomarxismes, dont les théoriciens se sont aperçus qu'on pouvait très bien inverser l'ordre des causes et des effets, c'est-à-dire influer sur la structure du pouvoir politique et économique en agissant sur la «superstructure» de la culture et des idées. C'est cette action «en retour» de l'idéologie sur les infrastructures, bien analysée par Mao Tsétoung, qui fonde (en partie) la conception chinoise de la «révolution culturelle». C'est elle aussi qui inspire la tentative, déjà très avancée, de certains éléments de la «contestation» d'opposer au pouvoir «civil» et institutionnel un *contre-pouvoir* culturel et métapolitique, dont l'influence est d'autant plus

*Ci-contre :*
*à la gare centrale de Canton,*
*en 1967, une équipe de propagande*
*accueille*
*les visiteurs étrangers, dont on est*
*en train de vérifier les visas.*
*Ci-dessus :*
*rassemblement de Gardes rouges à Pékin.*
*Photos de Paolo Koch.*
*Marx (en haut, à gauche) revu par Mao.*
*Une révolution culturelle*
*a changé le visage de la Chine.*

forte qu'il profite de la place grandissante prise par les loisirs (au sens le plus général) dans les sociétés modernes, et qu'il touche un public peu averti de sa véritable nature.

Le grand théoricien de cette entreprise de subversion du *politique* par la *culture* est l'Italien Antonio Gramsci (1891-1937). Dans ses *Cahiers de prison*, Gramsci repense toute la praxis du marxisme-léninisme. Il réfléchit en particulier sur la série d'échecs traversée par le socialisme dans les années vingt. Cet échec a une cause. Il l'identifie : c'est la confusion entre société politique (économique et sociale) et société civile. La grande erreur a consisté à croire que l'Etat se réduisait à un simple appareil *politique*. En réalité, l'Etat *organise* également *le consentement* par le biais d'une idéologie implicite. Il n'est pas qu'un appareil de coercition. Mieux, sa puissance de coercition ne peut plus lui servir, si grande puisse-t-elle être, (car elle devient alors d'autant plus odieuse), dès l'instant où l'idéologie implicite s'effrite, où les valeurs qui fondent le consensus social disparaissent. C'est en effet par son appareil «civil» (intellectuel et moral), lequel recouvre la culture, les idées, les moeurs, les traditions et jusqu'au «sens commun» (les vérités qui vont *apparemment* d'elles-mêmes), qu'il organise l'adhésion des esprits à la vue-du-monde qui sous-tend ses interventions et le conforte dans sa puissance et son autorité. Si Lénine a pu s'emparer du pouvoir comme il l'a fait, c'est que, dans la Russie des tsars, la «société civile» était inexistante. Dans une société développée, où la pyramide sociale fait bloc, la prise du *pouvoir politique* implique la prise préalable du *pouvoir culturel.* Elle ne passe ni par le putsch, ni par l'affrontement, mais bien par la subversion des esprits. La *culture*, considérée comme le «poste de commandement» des valeurs et des idées, est l'enjeu de cette véritable guerre de positions.

Gramsci propose de substituer une «hégémonie culturelle prolétarienne» à l'«hégémonie culturelle bourgeoise». Insensiblement acquise à des valeurs qui ne seront plus les siennes, la société en place vacillera sur ses bases. Une fois qu'elle se sera effrondrée sur le plan moral, il sera facile d'exploiter la situation sur le terrain politique. D'où le rôle que Gramsci assigne à ceux qu'il appelle les «intellectuels organiques». Remplissant une «fonction de classe» en se faisant les porte-parole des groupes représentés dans les forces de production, ceux-ci ont pour rôle de donner au prolétariat l'«homogénéité culturelle» et la conscience idéologique nécessaires pour lui permettre d'assurer son «hégémonie».

De cette opposition du «culturel» et du «politique», revue et corrigée par Gramsci, on peut tirer la leçon qu'à notre époque, la *majorité «idéologique» et culturelle* est au moins aussi importante que la majorité parlementaire. La première annonce bien souvent la seconde. Celle-ci, sans la première, ne dure jamais bien longtemps.

# 4 CULTURE/CIVILISATION

*Le grand malheur du monde est que la France ne comprend pas l'Allemagne et que l'Allemagne ne comprend pas la France* (Ernest Renan, 1870).

*L'incompréhension franco-allemande* (titre d'un article de M. Alfred Grosser, *Le Monde*, 11 décembre 1974).

L'opposition entre «culture» et «civilisation» n'est pas seulement une question de vocabulaire. Elle s'inscrit dans le cadre, plus général, de deux traditions historiques et «géographiques» différentes. Le sociologue Norbert Elias a résumé le problème dans son livre sur *La civilisation des moeurs* (Calmann-Lévy, 1974). «Chez les Allemands, écrit-il, le mot «civilisation» désigne quelque chose de fort utile, certes, mais néanmoins d'importance secondaire : ce qui constitue le côté extérieur de l'homme, la surface de l'existence humaine. Quand l'Allemand entend se définir lui-même, quand il veut exprimer la fierté de ses propres réalisations et de sa propre nature, il emploie le mot «culture» (..). L'Allemand a beau expliquer au Français ou à l'Anglais ce qu'il entend par «culture», il est incapable de lui faire sentir le vécu spécifique de la tradition nationale, le halo émotif qui entoure pour lui ce mot (..). Et la discussion s'égare si l'Allemand tente de démontrer pourquoi la notion de civilisation représente pour lui une valeur, mais une valeur de second rang».

Dans la tradition française ou anglaise, la culture *participe* de la civilisation ; elle en recouvre surtout les aspects artistiques ou littéraires (ceux qui font l'«homme cultivé»). L'*Atlas culturel de la France*, édité en 1957 par M. Jacques Boussard, exprime cette conception française à la perfection ; il définit la culture comme «l'ensemble des habitudes morales et intellectuelles qui créent une civilisation». Dans la tradition allemande, c'est le contraire : la *Kultur*, c'est aussi bien la poésie, le portrait, l'architecture, la musique, la religion, la science que les derniers progrès de l'art militaire, de l'industrie mécanique ou de celle du téléphone. A la limite, c'est la civilisation qui *participe* de la culture, celle-ci à certains points de vue l'englobant et la dépassant. Le rapport sémantique est donc inversé.

## *moeurs policées*

On ne sait qui, de Diderot, de l'abbé Raynal ou de Turgot, a le premier employé en France le mot «civilisation». Il apparaît en 1798 dans le *Dictionnaire de l'Académie*. L'antithèse culture/civilisation se répand également au XVIIIème siècle. Elle recouvre alors en partie l'opposition culture/nature, mais dans un sens tout à fait différent de celui mentionné plus haut. Pour les hommes des Lumières, la civilisation est l'état auquel les peuples sont parvenus une fois sortis de l'«état de nature» ; la culture désigne plutôt les valeurs innées qu'ils ont conservées de cet «état de nature». En 1750, Rousseau oppose, d'une part, *nature-culture*, et de l'autre, *civilisation*. C'est donc exactement l'inverse de ce que pensent les ethnologues d'aujourd'hui, pour qui la culture définit au contraire tout ce qui s'ajoute à la nature. D'autre part, la notion de civilisation s'étant, à cette époque, traduite généralement en Allemagne par le terme de *Kultur*, la question s'est tout de suite posée de savoir quel allait être l'équivalent allemand du mot français «culture». Par antithèse à *Kultur*, Goethe suggère le mot *Politur* (civilisation = moeurs *policées*). Mais à partir de 1775, le mot *Civilisation* ou *Zivilisation* se répand outre-Rhin. Pestalozzi oeuvre pour son adoption définitive.

C'est encore au XVIIIème siècle que les pluriels font leur apparition. Jusque là, la «culture» et la «civilisation» avaient pratiquement le sens d'un absolu. Avec les grandes découvertes et les premières explorations, l'idée d'une *pluralité d'humanités au sein de l'«humanité»* commence à se faire jour. On parle bientôt de «cultures» et de «civilisations», et ce pluriel en vient même à désigner diverses formes d'expressions à l'intérieur d'un même ensemble spirituel ou technique. Mirabeau, en 1767, parle de «la barbarie de nos civilisations gothiques». On lira, dans le Larousse de 1929 : «Toutes les civilisations ne sont pas également civilisées».

Peu à peu, le contenu des mots se précise. En dépit de la multiplicité des écoles (qui emploient parfois les mêmes mots dans des sens différents), en Allemagne, la civilisation se rapporte plutôt à l'homme et à la société «vus de l'extérieur» : au degré de l'évolution technique, aux règles du savoir-vivre, aux formes «urbaines» du comportement, etc. La culture, elle, se rapporte à l'homme et à la société «vus de l'intérieur» : à l'âme populaire, au psychisme collectif, aux valeurs essentielles, aux sentiments innés, aux formes artistiques et littéraires, etc. La civilisation n'est qu'une simple somme de données particulières à une époque et à un endroit déterminés. La culture, notion plus *synthétique*, englobe la totalité des

manifestations produites par les valeurs spécifiques et les replace dans une perspective historique. En France, l'opposition n'est pas perçue de la même manière. La notion *englobante*, c'est la civilisation. Pour le Français ou l'Anglais, la civilisation constitue l'axe principal de la vie des sociétés. La culture, tout en étant fort appréciée, ne se rapporte qu'à des *valeurs ajoutées.* Elle est un «luxe» (au meilleur sens du terme) : la robe ou le bijou dont se pare le corps, mais non le corps lui-même. En Allemagne (ou en Italie), c'est l'inverse. Les aspects de civilisation, dans la mesure où ils correspondent à une approche «de l'extérieur», sont à certains égards considérés comme secondaires ou comme *artificiels* : en quelque sorte, ils ne sont que «greffés» sur un arbre dont la *«nature culturelle»* préexiste à la greffe. La culture est au contraire sur-valorisée, parce qu'elle renvoie à l'essentiel : elle est l'arbre lui-même. Pour le Français du XVIIIème, la politesse de cour fait partie de la culture ; pour l'Allemand, elle fait partie de la civilisation.

## *d'un type originel, un éternel présent*

La notion de civilisation apparaît aussi comme liée à l'idée d'un *stade* du développement historique. *L'homme civilisé* s'oppose à l'*homme primitif.* En ce sens, la civilisation est l'aboutissement d'un lent processus de maturation : «Elle se rapporte, dit Elias, à quelque chose de fluctuant, en *progression* constante». La notion de culture n'est pas seulement plus intemporelle. Elle renvoie au plus lointain, alors que la civilisation, lie à l'idée de *progrès*, renvoie au plus récent ; elle s'applique à ce qu'il peut y avoir d'invariant dans l'esprit des peuples, aux valeurs spécifiques qui, sans cesse transformées, restent également sans cesse identiques à elles-mêmes. En s'actualisant, la culture fait *revivre* le plus lointain passé ; elle fait d'un *type originel* un *éternel présent.*

Par rapport à la culture, la civilisation possède une portée plus générale, plus universelle. Celle-ci s'exprime doublement. Tout d'abord, étant nés au sein d'une civilisation, de ce *seul* fait, nous sommes tous «civilisés», tandis que nous ne sommes pas tous nécessairement cultivés. D'autre part, et surtout, l'antithèse culture/civilisation se superpose en partie à l'antithèse particulier/général. Parmi les divers éléments du matériau social, la civilisation recouvre en priorité ceux qui sont les plus quantifiables (savoir scientifique, technologie, etc.), donc les plus communicables (le consensus s'établit plus facilement au niveau des faits qu'au niveau des idées). De ce fait, elle facilite la communication, elle est *ouverture.* La culture, au contraire, du fait qu'elle renvoie principalement aux éléments les moins quantifiables, les plus qualitatifs, et donc aussi les plus subjectifs (arts, littératures, âme collective, etc.), est d'abord *fermeture* : prenant appui dans des spécificités incommunicables, elle réserve à un usage exclusivement intérieur les valeurs quelle contient. Une civilisation peut devenir *mondiale* (c'est, à certains égards, ce qui est en train de s'accomplir), la *pluralité des cultures* demeure. Dès 1905, Josef-Ludwig Reimer observait : «La culture n'est pas susceptible d'être transmise, la civilisation l'est jusqu'à un certain point». Pour un étranger qui n'est pas né dans une civilisation, il est relativement aisé de s'y adapter et, ainsi, d'y *entrer* : étant quantifiables, les éléments de civilisation s'appréhendent par le seul jeu de l'intellect. En revanche, si l'on n'en est pas l'héritier, il est pratiquement impossible d'*entrer* dans une culture, c'est-à-dire de la percevoir de *l'intérieur* et de l'apprécier comme telle. Pour cela, en effet, ce n'est pas l'intellect qui est sollicité, mais bien l'«âme», *die Seele*, terme qui n'a pas toujours une connotation religieuse (3). A l'époque coloniale, les habitants du Congo ou de l'Indochine pouvaient participer de la civilisation française ; ceux du Togo ou du Sud-Ouest africain ne pouvaient participer de la culture allemande. Aujourd'hui, un étranger s'installe plus facilement aux Etats-Unis, qui n'est qu'un pays de civilisation, qu'en Italie ou en Allemagne, qui sont d'abord des pays de culture. La phrase de Hugo, «La littérature, c'est la civilisation», est aussi incompréhensible pour l'esprit allemand que peut l'être, pour l'esprit anglais, la phrase de Goethe : «Ame de l'homme, comme tu ressembles à de l'eau !»

## *l'appel du "large"*

Par extension, on peut dire de la civilisation qu'elle rassemble et qu'elle *universalise*, alors que la culture sépare et *différencie.* «La notion de civilisation, remarque Norbert Elias, efface jusqu'à un certain point les différences entre les peuples ; elle met l'accent sur ce qui, dans la sensibilité de ceux qui s'en servent, est *commun à tous les hommes* ou du moins devrait l'être (..) La notion allemande de culture, par contre, souligne les différences nationales, les particularités des groupes ; c'est grâce à cette fonction qu'elle a pu revêtir une importance dépassant, par exemple, dans le domaine de l'ethnologie et de l'anthropologie, l'aire linguistique allemande».

Ce qui précède appelle cependant une correction. Aucun peuple n'a le monopole de l'«ouverture» ou de la «fermeture» au monde. Selon les peuples, par un subtil jeu de compensations, «ouverture» et «fermeture» s'articulent différemment. Dans les pays où la civilisation domine, l'*universalime* spontané s'accompagne en général d'un ethnocentrisme conceptuel puissant, les deux tendances se rejoignant dans le refus ou la

(3) Pour les Anglo-Saxons, le mot «âme» *(soul)* a obligatoirement un sens mystique, parce qu'il se rapporte à quelque chose qui ne peut être localisé. En allemand, le mot *Seele* désigne aussi bien l'âme que la psychè, le principe qui *anime* les organismes ; en cela, il est pratiquement synonyme de *vie.*

*La culture, en Allemagne peut aussi bien recouvrir l'activité sportive que le développement des industries nationales. Ci-contre : le complexe radio TV du centre olympique de Munich. Ci-dessus : vue du parcours olympique des régates d'aviron (1972).*

difficulté d'admettre les différences (c'est-à-dire le fait qu'il y ait d'autres formes de civilisation). Dans les pays où la culture domine, l'affirmation du *moi* collectif permet au contraire d'atteindre l'*universel* (au sens qu'un Goethe donnait à ce mot) : à partir d'une claire conscience positive des particularités de sa culture, l'individu est porté à accepter les particularités des autres (c'est-à-dire le fait qu'il y ait d'autres formes de culture). Dans l'Allemagne de la fin du siècle dernier et du début de ce siècle, le mouvement de jeunesse du *Wandervogel* (fondé en 1896 par Karl Fisher dans un faubourg de Berlin), alors même qu'il s'organisait en *Bund* («association connotée par toute une conception de la *fermeture* du groupe», comme l'a écrit M. Jean-Pierre Faye), voyait ses membres partir à l'aventure pour se retrouver eux-mêmes par l'intermédiaire des autres — comme Goethe s'est *trouvé lui-même* en se rendant en Italie. «Les Allemands voyagent plus souvent et plus volontiers que les Français, a écrit M. Maurice Betz, mais ce n'est pas en cela surtout qu'ils se distinguent de nous. La plupart d'entre eux voyagent autrement» (*Portrait de l'Allemagne.* Emile-Paul, 1939). Le fait d'être d'éternels *Wanderer* («voyageurs») n'entame en rien la conscience qu'ils ont de leurs origines, au contraire serait-on tenté de dire (4). Dans le vocabulaire allemand, à côté du mot *reisen*, «voyager» (au sens classique), le verbe *wandern* a d'ailleurs un sens différent. On le traduirait improprement par «migrer», bien qu'il corresponde d'assez près au mot latin *migrare.* Il désigne un mode d'ambulation, de pérégrination, de voyage (à pied) presque toujours sans but, qui semble une réponse à l'appel du «large», c'est-à-dire, en l'occurence, de l'infini. Peut-être est-ce un substitut dans l'espace de ce que l'on voudrait opérer dans le temps : «Notre *Wandern*, a écrit Otto von Taube, est une sorte de nostalgie (*Sehnsucht*) de nos origines ancestrales». C'est cette sorte d'«universel» que Wagner met en honneur dans son livre sur Beethoven. On peut le rapprocher du panthéisme implicite, de cette «religiosité de l'univers» (*Weltfrömmigkeit*) qui imprègne la pensée des grands mystiques allemands comme celle de Goethe, et au bord de laquelle Luther lui-même a rôdé.

## *ethnocentrisme et universalité*

Les pays de civilisation ont une tendance plus marquée à penser instinctivement qu'ils détiennent *la* vérité, à estimer de bonne foi qu'ils constituent pour le monde le seul modèle *possible.* Que, par ailleurs, ces pays soient de système social «ouvert» ou «fermé» importe peu : le comportement à l'étranger du touriste français et du touriste américain ne diffère pas essentiellement. Les Américains sont convaincus d'être à l'avant-garde de la seule forme *possible* de progrès. Et lorsqu'on parle du «goût français», c'est en général pour impliquer que les autres n'en ont pas. En 1930, Friedrich Sieburg notait avec malice «la tendance de la France à tenir la civilisation du monde soit pour française, soit pour fausse» *(Dieu est-il français ? ).* La France, «catholique et universelle», précisait-il, «n'a jamais pu séparer l'idée de patrie et l'idée d'humanité». Propos confirmé par Bernard Grasset qui, dans sa réponse à Sieburg, écrivait : «Ce que le peuple de France partage, et a toujours partagé, avec les plus grands de ses penseurs, c'est un certain esprit, plus précisément une certaine «notion de l'homme». Cette notion de l'homme que vous dites purement française s'impose à ce point à la conscience des Français, qu'ils ne peuvent que la confondre avec la vérité éternelle de l'homme et qu'ils ne sauraient être déterminés que par elle» (5). A la même époque, Louis Reynaud vante le «rôle d'éducatrice» de la nation française (*Français et Allemands.* Fayard, 1930), et le manuel de Lavisse précise : «Notre patrie est la plus humaine des patries». «Ce qui distingue notre langue, disait déjà Rivarol, c'est l'ordre de la construction. Le français nomme d'abord le sujet du

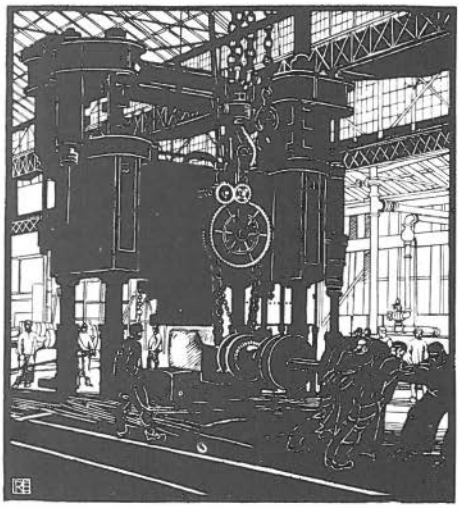
(4) Les communautés allemandes à l'étranger, comme les communautés italiennes, s'organisent presque toujours d'une façon durable. Les communautés françaises se dissolvent en général assez vite.

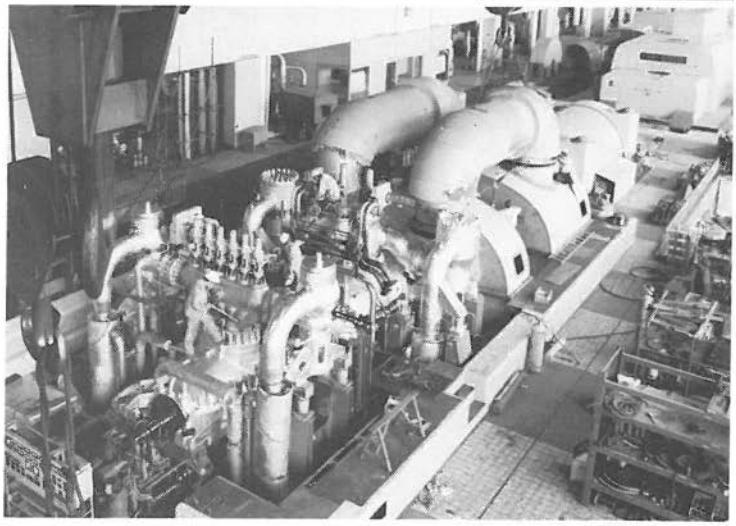
(5) La réponse de Grasset est publiée en annexe à l'édition française de *Gott in Frankreich ?* Bien qu'elle contienne surtout des remarques critiques, elle débute par ces mots de politesse bien caractéristiques : «Cher Monsieur Sieburg, Si les Français savent lire votre livre, ils l'aimeront». Plus loin, Grasset remarque : «Voyez-vous, je crois qu'entre nous tout se joue autour du mot *Kultur*».

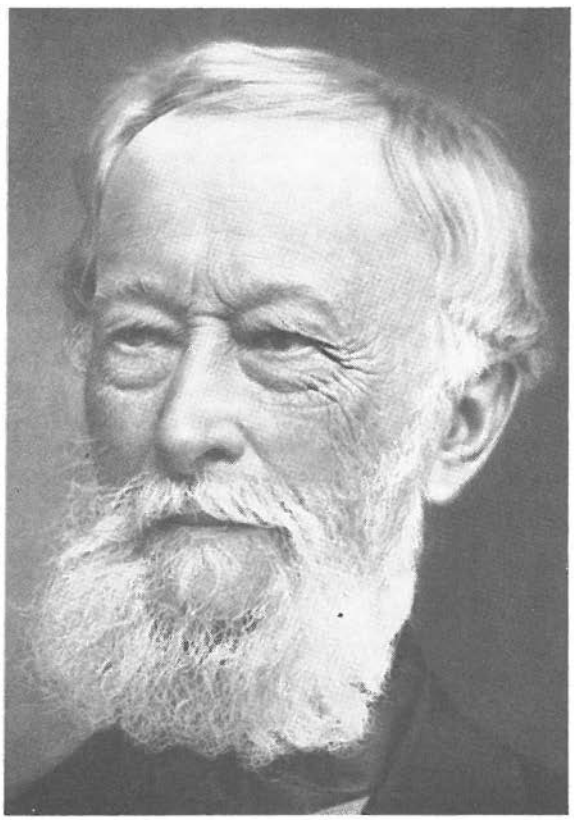
discours, ensuite le verbe qui est l'action, et enfin l'objet de cette action : voilà la logique naturelle à tous les hommes ; voilà ce qui constitue le sens commun». Après lui, Victor Delbos, voulant définir «les caractères généraux de la philosophie française», déclare dans son cours de Sorbonne de 1915-16 : «Aucun de nos grands philosophes n'a admis un instant que ses doctrines et ses vues dussent refléter les traits intellectuels de sa seule nation (..). Tous ont cru et voulu philosopher pour la conquête d'une vérité universelle» (*La philosophie française.* Plon, 1919). «Par suite de son origine rationnelle, affirme Paul Gaultier, l'âme française est douée d'une indéniable universalité, à l'image de la raison elle-même dont elle provient. Elle peut, de ce fait, s'appliquer à tous les peuples, quelles que soient leurs tendances, et devenir pour eux un cadre idéal de vie en société» (*L'âme française.* Flammarion, 1936). Cette tendance à identifier la civilisation française comme l'une des formes universelles du *vrai* et du *bien* est peut-être à mettre en rapport avec le nombre et l'importance des moralistes dans la littérature et la philosophie françaises, de Montaigne à Stendhal, en passant par Pascal, La Bruyère, La Rochefoucault, Chamfort et La Fontaine (tous auteurs dont Charles Andler dit qu'ils influèrent fortement sur la pensée du jeune Nietzsche). On a donc, d'un côté, une société très communautaire, mais où l'individu s'affirme *seul* face au destin, et, de l'autre, un individualisme vigoureux, mais qui s'accompagne d'une certaine sociabilité (crainte de la solitude) et d'une forte tendance à l'universalisme.

## *l'unité nationale*

L'évolution des deux mots a pu, non sans raison, être rapproché d'un double processus de formation de l'unité nationale. En France, celle-ci a résulté de l'agrandissement du «pré carré» par le clan capétien. L'entreprise s'est effectuée bien souvent par la force, au détriment des spécificités locales et de la personnalité des régions conquises. Pour désarmer les velléités de rébellion de la noblesse, le pouvoir central a eu recours au système de la *cour*, prison dorée où les aristocraties venaient s'embourgeoiser et perdre leur puissance. La centralisation s'est d'ailleurs effectuée dans tous les domaines : l'unification du royaume est allée de pair avec l'unification de la langue. En Allemagne, l'unité nationale, plus tardive, s'est réalisée par opposition aux cours princières, du fait d'une volonté et d'une spontanéité populaires se découvrant, par le biais de la langue notamment, une *âme commune.* En France, comme en Angleterre,







*Alfred Krupp (1812-87, ci-dessous à droite) et Werner Siemens (1816-92, au centre) : deux des fondateurs de l'industrie nationale allemande. Ci-contre : presse hydraulique de 5 000 tonnes, employée au siècle dernier. (D'après V. Beyer, éd. «Mein Vaterland». Mittler & Sohn, Berlin, 1927). En bas : salle des turbines de l'usine thermique de Frimmersdorf.*

*La culture intellectuelle française et les oeuvres de l'esprit. Ci-contre : rentrée solennelle en novembre 1972, au grand amphithéâtre de Paris-V (Sorbonne). Ci-dessous : vue d'une salle de lecture à la bibliothèque de l'école des Beaux-Arts, à Paris.*

l'Etat a créé la nation et façonné le peuple à son image. En Allemagne, le peuple a créé la nation, qui a créé l'Etat. Tandis qu'en France, toute la vie sociale de l'ancienne monarchie était dominée par ce foyer de *civilisation* que fut la cour, en Allemagne, au fur et à mesure que progressait la «curialisation» *(Verhöflichung)* dans la couche dirigeante, le fossé se creusait entre la vie citadine, dominé par la bourgeoisie, et la vie campagnarde, où l'aristocratie terrienne vivait encore en symbiose avec le peuple.

«La civilisation, écrit Norbert Elias, exprime l'autosatisfaction des peuples dont les frontières nationales et les caractères spécifiques ne sont plus, depuis des siècles, mis en question, parce qu'ils sont définitivement fixés (..). La notion allemande de culture, au contraire, appartient à un peuple qui, par rapport aux autres peuples d'Occident, a accédé très tard à l'unification et à la consolidation politiques, et dont les limites ont fluctué pendant des siècles et menacent toujours de le faire.. La notion de culture, dès lors, reflète la conscience d'une nation obligée de se demander continuellement en quoi consiste son caractère spécifique, de chercher et de consolider sans cesse ses frontières politiques et spirituelles».

Un simple regard sur la *continuité* de leur histoire nationale ne peut que conforter les Français dans l'idée qu'ils ont le «monopole» de la civilisation. L'entreprise des «quarante rois» semble, *a posteriori*, obéir à une mystérieuse prédestination ; d'où la conception métaphysique de l'hexagone (la nation qui *devait* être), le mythe des «frontières naturelles», etc. Etat, nation, civilisation : en France, ces trois concepts coïncident, car c'est dans l'idée de civilisation que le génie national entend s'exprimer. La civilisation française naît avec les capétiens, tandis que la culture allemande existe indépendamment des rivalités de la papauté et de l'empereur. La France a tiré son idée d'universalité de l'héritage romain, mais elle l'a tout de suite reportée sur elle-même — ce qui lui valut les critiques de Dante. *Gesta Dei per Francos !* On ne sait s'il faut interpréter *Gott mit uns !* («Dieu avec nous !») comme une constatation ou un souhait. Jeanne d'Arc va plus loin lorsqu'elle déclare : «Ceux qui font la guerre au Saint Royaume de France font la guerre au Roi Jésus». Barrès dira : «Les Français, les premiers, ont inventé l'idée de guerre sainte. Le soldat de l'an II, quand il croit apporter au monde la liberté et l'égalité, se dévoue du même élan et dans le même esprit que le croisé de Jérusalem» (*Les traits éternels de la France.* Emile-Paul, 1916).

## *le fini et l'infini*

La civilisation ouvre sur le *fini :* la perfection fermée ; la culture sur l'*infini :* la perfection inachevée. Les Allemands trouvent que le fini n'est pas très passionnant. Les Français sont mal à l'aise devant l'infini. Voltaire écrit : «Il vaut mieux sans doute penser à sa santé qu'à l'espace infini». C'est pourquoi, dans les deux pays, la musique notamment n'a pas le même statut. En France, elle est d'abord un divertissement ; en Allemagne, une façon pour l'inconscient populaire de s'exprimer et de se dévoiler. «On pourrait en effet, écrit Sieburg, en partant de la forme de culture française, condamner la musique en tant qu'élément de formation humaine, puisqu'elle interrompt la continuité de la raison, dépouille de leurs formes humaines les impressions raffinées, rejette dans le chaos la sensibilité civilisée et relie à nouveau l'homme à cet univers primitif auquel le Français s'enorgueillit précisément d'avoir échappé» (*Dieu est-il français ?*, op. cit.). La musique, la philosophie, la psychologie des profondeurs *(Tiefenpsychologie) :* toutes ces disciplines «faustiennes», que le Français ne peut «encercler» par le raisonnement, ont fleuri plus particulièrement dans les pays de langue allemande, tandis que les disciplines «finies», le grand art du jardin, la peinture de chevalet, la sculpture et l'architecture classiques ont connu en France un magnifique essor.

Mais l'infini, c'est aussi ce qui dans la nature n'a pas de bornes : l'eau, l'air, le vent, la mer, le torrent — les éléments *sauvages*, «originels», par opposition à la nature *domestiquée*. La liberté, dans les pays de culture, c'est d'affronter le destin comme on affronte l'ouragan. «L'esprit français, écrit Sieburg, est pris de vertige à la pensée que la vie humaine pourrait être autre chose que le déploiement de la liberté que chaque être porte en lui dès sa naissance. L'enfant est formé d'après l'idéal de l'adulte, son éducation est une éducation morale et intellectuelle, et non pas une éducation naturelle. On renonce à tirer parti de son plaisir au jeu et l'on préfère lui inculquer le sentiment qu'il appartient à la société humaine, c'est-à-dire française». C'est sur une telle opposition que repose l'antinomie classicisme-romantisme, telle qu'elle se manifeste dans l'art, dans la littérature et jusque dans l'agencement des jardins (le jardin «à la française» : celui où tout est «civilisé», où la nature a perdu presque tous ses droits). Du reste, si la Touraine est le jardin de la France, la France est le jardin de l'Europe. Le «beau pays français» séduit par son élégance et son allure. C'est un pays dépourvu d'extrêmes, de déchaînements et de passions : «Pan se présente ici avec des allures civilisées» (Sieburg). La nature elle-même est domestiquée : ce sont les vignes que l'on cultive, les champs qu'on ensemence, les campagnes riantes. En Allemagne, la nature, ce sont les lacs encaissés dans les montagnes, la lande de Lunebourg où passent les chasses sauvages, les forêts que Rubezahl emplit de son tumulte, les profondeurs inexplorées. En France, le touriste allemand sera souvent plus touché par les landes de Carnac que par les jardins de Blois. Ernst-Robert Curtius explique pourquoi : «On se dit que ces menhirs et ces falaises seront encore debout, quand la splendeur de Paris et l'éternité de Rome auront depuis longtemps été englouties par la terre» (*Essai sur la France*) (6).

## *la clarté française*

La phrase de Curtius illustre bien ce goût de l'*originel* (tout ce que la langue allemande désigne par le préfixe *ur- : Ursprung, Urgeschichte*, etc.) intimement lié au sens de l'infini et qui conduit à ce que Frobenius n'a pas hésité à appeler la «science du destin». (Sieburg, lui, parle d'«hyperconscience du temps»). C'est dans le célèbre *Discours* (1807-08) de Fichte que cette recherche du caractère originel éclate avec le plus de force. Fichte voit dans la langue allemande l'élément *premier* de la vie commune. Le peuple allemand, dit-il, est un *peuple originel*. La nation française, née d'une *soumission* (à la conquête romaine), est une nation «dérivée», tandis que dans la nation allemande, née d'une *révolte* (à l'influence étrangère), le peuple, dès l'origine, a été confronté aux forces élémentaires de la nature et de la vie. Le peuple allemand est donc le seul qui puisse vraiment parler de «langue maternelle» *(Muttersprache) :* sa langue l'a «mis au monde» comme une mère. «Chez le peuple dont la langue est vivante», écrit Fichte, la *culture* pénètre la vie entière et atteint la totalité du peuple ; l'artiste ne fait qu'exprimer en le portant à l'idéal un sentiment que tous ressentent plus ou moins confusément. Chez les autres, la culture et la vie sont radicalement séparés : il y a comme une «cloison» entre les classes cultivées et le peuple. Dans *Les maîtres-chanteurs de Nuremberg*, Walther fait la leçon au greffier Beckmesser : «Ce n'est pas vous autres les intellectuels qui êtes les inventeurs, mais le peuple..» (III, 53). C'est donc dans le domaine de la langue que le peuple allemand trouve la *continuité* que la nation française trouve dans son histoire. Mais cette langue, depuis ses origines, est en même temps un devenir. Presque homogène depuis le début, elle n'a pas eu besoin d'être *unifiée*, au sens où la langue française, diverse par ses origines, a eu besoin d'être unifiée. Elle reste donc «ouverte» et, au sens propre, *in-finie*. «Le français, à notre sens, est une langue achevée, écrit Sieburg ; tandis que l'allemand, grâce à la possibilité de former des mots composés, est pareil au flux et au reflux éternels d'un océan». D'où ce mot de Keyserling, qui paraît si curieux au goût français : «Seul l'insuffisant est productif». La «clarté française» («ce qui n'est pas clair n'est pas français», affirmait Rivarol) résulte en effet d'un effort opéré sur la langue pour l'unifier. Depuis le XVIIème siècle, les grammairiens n'ont pas cessé de *mater* et de rationaliser la langue française, lui donnant un caractère *académique* inséparable du classicisme : après Malherbe, Villon et Rabelais deviennent *impossibles*. Le type de construction est lui-même révélateur. Le français obéit à un ordre interne *analytique* et rationnel (sujet-verbe-complément), tout à l'opposé de l'allemand, où le verbe qui donne son *sens* à la phrase ne vient qu'au bout d'une période parfois très longue. «L'allemand va de l'accessoire à l'essentiel, écrit très justement Louis Reynaud, comme s'il obéissait à une sorte de crescendo *musical*» (*L'âme allemande*. Flammarion, 1933). (Ce type de construction ne se rencontre en France, de façon révélatrice, que dans la *poésie*, afin de produire un effet pathétique exceptionnel). L'allemand est en effet gouverné par l'esprit de la «musique», et non par celui de la raison. La phrase allemande est *synthétique*. Elle tend à «tout exprimer en même temps», révélant du même coup une tendance fondamentale à associer *en un seul*

(6) Ancien professeur aux Universités de Marburg, de Bonn et de Heidelberg, Ernst-Robert Curtius fut, entre les deux guerres, l'un de ceux qui s'employèrent à rapprocher la France et l'Allemagne. Excellent connaisseur des problèmes français, il publia des ouvrages sur Barrès, Balzac, Emerson, Valéry Larbaud, etc. En février 1927 et avril 1928, il prononça deux importantes conférences sur *L'idée de civilisation dans la conscience française*, sous l'égide du Centre européen de la Dotation Carnegie pour la paix internationale. Le texte en fut publié en 1929 par les Publications de la conciliation internationale (*Bulletin* n°1), avant d'être repris, avec quelques modifications, dans l'*Essai sur la France* (1932 ; Grasset, 1941).

*concept* des notions qui nous paraissent contradictoires. La langue française est une *forme finie* ; plus limitée du point de vue conceptuel, elle est aussi plus précise. En Allemagne, c'est l'inverse et cette différence se constate aussi dans le domaine de la science et de la philosophie. La philosophie française s'exprime dans le *cadre* de la langue française ; elle ne peut briser ce cadre. La philosophie allemande, au besoin, *crée sa langue*. D'où le fait qu'en Allemagne, le mythe renvoie à une *idée*, non à un fait historique «enjolivé» ; que la langue, en créant une *perspective* nouvelle, puisse modifier la vue-du-monde ; que l'histoire et le droit soient des terrains privilégiés pour l'investigation philosophique, etc. Selon Curtius, «un Hegel, un Schopenhauer, un Nietzsche ne sauraient exister en France : ils dévasteraient le jardin de la civilisation et ruineraient le royaume des humains. L'infini de l'esprit ne peut s'accomoder des cadres à l'intérieur desquels se meut la philosophie française. Car la philosophie elle-même ne peut s'ériger en souveraine que là où elle est libre de parcourir l'espace inexploré, sans qu'aucune barrière ne vienne entraver son essor. C'est pourquoi elle ne joue qu'un rôle secondaire dans la vie intellectuelle française».

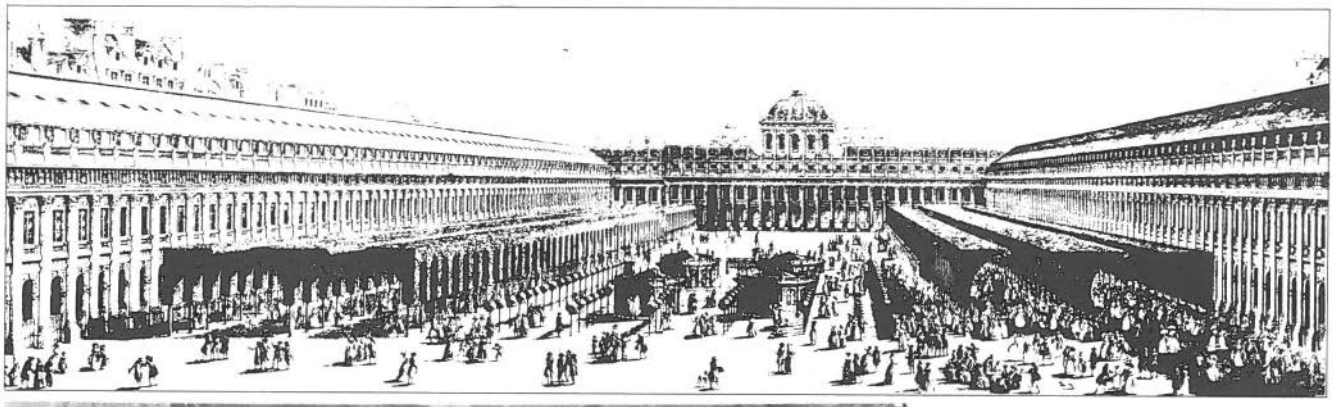
D'un côté, on a donc l'art de Versailles, la courtoisie et la morale de l'«honnête homme», le sens de la mesure, le goût de la *forme* et de tout ce qui est *achevé* (7), les vérités éternelles et les principes immuables, le sens aigu de l'alternative (ou bien.. ou bien), la nette séparation entre la raison et l'imagination (qualifiée de «folle du logis»), Chrétien de Troyes et Corneille, Thomas d'Aquin et Descartes, le drame théâtral gouverné par une exigence rationnelle «finie» (l'unité d'action, de temps et de lieu) et qui représente des conflits entre personnages bien déterminés ; et de l'autre, la Réforme, le romantisme, le *Sturm und Drang*, le goût de l'*idée en acte*, la tendance à l'infini et le «frisson» du devenir, la conciliation perpétuelle des contraires, la continuité entre le conscient et le subconscient, les systèmes de Leibniz, de Schelling, de Hegel, de Schopenhauer, de Kant et de Nietzsche, la tragédie où le conflit oppose moins les protagonistes entre eux que les protagonistes et le destin, etc. Rien n'*est* en Allemagne, tout *devient*, et ce n'est pas un hasard si dans cette langue le verbe «devenir» est auxiliaire. «Le besoin de demeurer dans un état créateur, écrit Sieburg, besoin spécifiquement allemand, est en opposition avec le besoin essentiellement français de parachever une oeuvre».

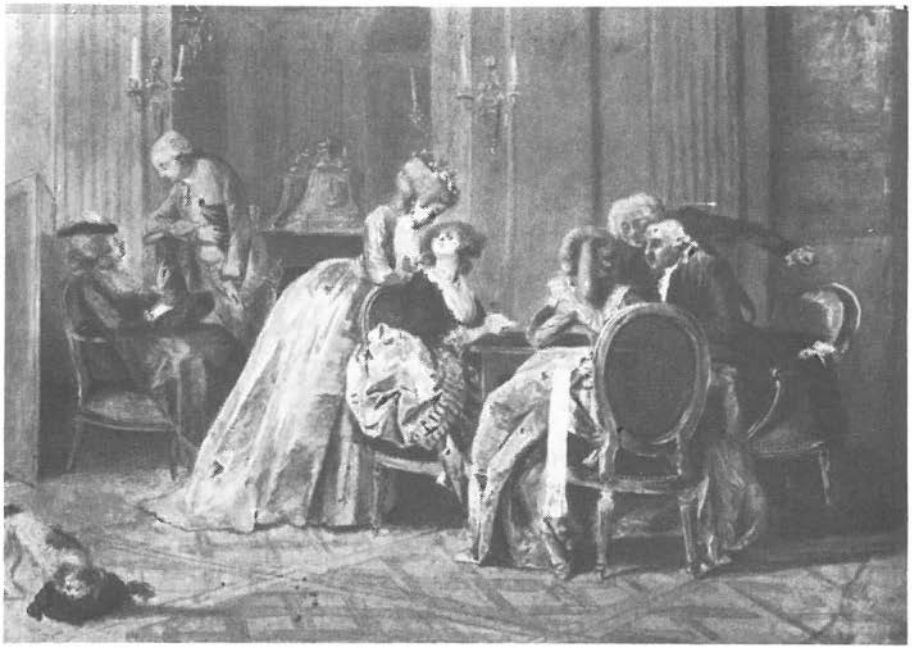
## *au "café de l'Europe"*

Au XVIIIème siècle, le rayonnement de la cour de France touche l'Europe entière. L'éclat de la *civilisation* atteint son apogée. Bayle, réfugié en Hollande, constatait déjà : «Tout homme veut savoir parler français, on regarde cela comme une preuve de bonne éducation». En 1725, dans son *Traité des études*, Charles Rollin, recteur de l'Université de Paris, écrit : «La langue française s'est emparée, non par la violence des armes, ni par autorité comme celle des Romains, mais par sa politesse et ses charmes de presque toutes les cours de l'Europe». En 1767, Voltaire observe : «Notre langue se parle à Vienne, à Berlin, à Stockholm, à Moscou ; elle est la langue de l'Europe». En 1777, le marquis Caraccioli, ambassadeur de Naples à la cour de Louis XVI, publie une brochure intitulée *Paris, le modèle des nations étrangères, ou l'Europe françoise*. «La jolie nation ! écrit-il des Français. Ils brillantent tout ce qu'ils disent, ils assaisonnent tout ce qu'ils font. Ce sont les femmes qui veloutent les caractères et qui font naître cette aménité si nécessaire dans le commerce de la vie». Pour l'abbé Galiéni, Paris est «le café de l'Europe». Pour se dégrossir, les jeunes princes étrangers viennent s'instruire à Paris. Ils fréquentent les salons, où trônent des femmes d'*esprit*. Dans ces salons, comme l'écrit M. Louis Rougier, «on disserte de tout, mais sans pédanterie ; on aborde tous les sujets, mais on les accommode toujours du sel grésillant de la répartie. On y sermonne, on y argumente, on y badine, mais avec une grâce insinuante, une parole flexible, une fusée de mots qui se décochent comme des flèches, et touchent comme des pointes» (*Le français, langue de l'intelligence au XVIIIème*, in *Le Spectacle du monde*, février 1975). La bourgeoisie cosmopolite, acquise à la philosophie des Lumières, donne le ton. Avoir ses entrées dans le «royaume de la rue Saint-Honoré» est un privilège que chacun se dispute. Célébrant Mme Geoffrin, l'abbé Delille écrit : «Il m'en souvient, j'ai vu l'Europe entière / D'un triple cercle entourer son fauteuil». Dans toute l'Europe, surgissent des imitations de Versailles et de faux Trianon. Gibbon, Goldoni, Casanova écrivent en français. «Phénomène spontané», affirme M. Louis Réau, dans un livre qui fait autorité (*L'Europe française au siècle des Lumières*. Albin Michel, 1938 et 1971).

En Allemagne, les cours sont les premières gagnées à la mode française et, par suite, au libéralisme des Lumières. A partir des aristocraties princières, le français se répand dans toutes les couches de la bourgeoisie. Leibniz parle et écrit en français (ou en latin), rarement en allemand ; il évoque même la

(7) D'où une certaine faveur pour l'adulte, plus que pour l'enfant ou l'adolescent ; pour la culture de connaissances, plus que pour la découverte, etc. Le moralisme français exprime bien, lui aussi, ce goût de la maturité : la sagesse française emprunte au tempérament national son «art de vivre» et son «bon sens», comme elle emprunte à l'esprit bourgeois son «besoin de sécurité». (Buckle voyait dans le *protective spirit* un des traits fondamentaux de l'esprit français). Sur le plan politique, cela se traduit par un conservatisme qui ne s'est guère démenti depuis deux siècles, exception faite d'explosions révolutionnaires *compensatrices*, violentes mais éphémères. A cette disposition d'esprit, on peut opposer la phrase de Julius Langbehn : «Les époques héroïques sont celles où les peuples sont enfants».





*La France des Lumières.*
*Ci-dessus :*
*les jardins du Palais-Royal en 1785.*
*Ci-contre : l'assemblée au salon.*
*Peinture de Lafrensen,*
*artiste suédois*
*qui passa vingt ans à Paris.*
*Ci-dessous : affiche de théâtre,*
*représentation du 28 novembre 1789.*

PAR PRIVILÈGE EXCLUSIF
DE M^gr. LE MARÉCHAL DUC DE BIRON,
LES COMÉDIENS FRANÇAIS
Donneront aujourd'hui SAMEDI 28 Novembre 1789,
VERSEUIL
OU
L'HEUREUSE EXTRAVAGANCE,
Comédie en trois Actes & en Prose, de M. BERARD;
ET
LE DÉSERTEUR,
Opéra en trois Actes, de M. SEDAINE, Musique de M. MONSIGNY.
Les Personnes qui voudront louer des Loges s'adresseront à M. D'ALLAINVILLE, logé rue du Foin de l'Huile.
On prendra aux premières Loges Amphithéâtre & Balcons 3 livres; aux secondes Loges 30 sols; au Parterre & Paradis 15 sols.
ON COMMENCERA A CINQ HEURES ET DEMIE PRÉCISES.
Défenses sont faites aux Gens de livrée d'entrer, même en payant.

possibilité que le français, comme en Belgique, devienne la langue nationale. «Rien n'est plus vulgaire que d'écrire des lettres en allemand», assure en 1730 la fiancée de Gottsched. En 1740, dans ses *Lettres françoises et germaniques*, E. de Mauvillon remarque : «Il y a quelques années, on ne disait pas quatre mots en allemand sans y ajouter deux mots de français». «La langue allemande, note l'Anglais John Moore vers 1790, est regardée comme un dialecte vulgaire et provincial, tandis que la française est considérée comme la seule convenable aux gens d'un certain rang. Les enfants des premières familles l'apprennent avant de savoir leur langue maternelle et l'on cherche à leur en inspirer de l'éloignement : on craindrait que sa prononciation ne leur fît contracter un mauvais accent qui les empêcheraient de bien articuler la française». L'Autriche, qui fut longtemps plus «italienne» que «française», se met rapidement au goût du jour. L'impératrice Marie-Thérèse fait toute sa correspondance en français, et il paraît à Vienne plusieurs journaux dans notre langue. Dans le nord de l'Allemagne, la présence des réfugiés huguenots contribue à «franciser» certaines régions (notamment le Brandebourg, où l'on compte 25 000 protestants d'origine française). Arrivant à Postdam, Voltaire découvre que le français est devenu la langue officielle du royaume de Prusse ; il souhaite aux écrivains allemands «un peu plus d'*esprit* et un peu moins de consonnes». A Rheinsberg, le prince Henri de Prusse tient une cour à la française. «J'ai passé la moitié de ma vie à désirer voir Paris, déclare-t-il. Je passerai l'autre moitié à le regretter». Son neveu, le margrave d'Anspach, est un gallomane enragé. «Comme son oncle, dit un auteur du temps, il détestait la langue allemande et ne s'en servait que quand il pouvait s'en dispenser. Il eut des maîtresses de tous les pays, excepté des Allemandes». Dans le Hanovre, Zimmermann écrit, en 1969 : «On ne prononce pas ici un seul mot qui ne soit du français ; on coquette en français ; on plaisante en français ; on s'embrasse en français». C'est à cette époque que de nombreux mots français pénètrent dans la langue allemande : termes militaires *(Admiral, Armee, Batterie, Kaserne, Marsch, Matrose, Regiment)*, termes de chasse et de manège *(Parforcejagd, Passade, Piaffe)*, verbes en *-ieren (avancieren, defilieren, rekrutieren, outrieren, rekommandieren)*, termes abstraits *(Delikatesse, Galanterie, Raffinement, grotesk, kolossal, pompös, raffiniert)*, termes d'art *(Bronze, Büste, Kanapee, Maskerade, Konzert, Kabinett)*, de littérature et de théâtre *(Redakteur, Feuilleton, Belletristik, Phantasie, Broschüre)*, de mode et de cuisine *(Friseur, Garderobe, Korsett, Likör, Frikasse, Perücke)*, argot d'étudiants *(Renommage, fidel, solid, kaput)*, etc. Cela finit par donner une sorte de charabia franco-tudesque, où l'on écrit *Ein Cavalier ist welcher ein gut Courage hat, ein Servis von Porcellain*, ou pis encore.

## *réaction contre les princes*

La réaction se produit lentement. Elle s'exprime d'abord par des regrets. Dès 1687, l'Allemand Christian Thomasius écrit dans son discours *Sur l'imitation des Français (Von Nachahmung der Franzosen)* : «Si nos ancêtres revenaient en ce monde, ils ne nous reconnaîtraient plus : nous sommes des dégénérés, des bâtards. Aujourd'hui tout doit être français chez nous : français les habits, les plats, le langage, françaises les moeurs, français les vices». Cramer déplore, lui aussi, la «gallicisation»

*(Verwelschung).* «Dans beaucoup de sociétés distinguées de Hambourg, observe-t-il, notre pauvre langue maternelle est entièrement proscrite ; il y a des jeunes gens qui prononcent jusqu'à leur nom à la française». Des sociétés littéraires moquent les *Französlinge* (ceux qui «singent» la France) et «traduisent» les gallicismes. Leibniz fonde à Vienne la Teutschliebende Gesellschaft (Société teutophile).

A partir de 1780, l'intelligentsia de la classe moyenne, consciente d'exprimer les aspirations populaires, se rebelle contre la mode. Aux bonnes manières venues de l'étranger, aux moeurs *civilisées*, mais qu'ils jugent décadentes, les futurs théoriciens du *Volksgeist* opposent une *culture* venue des profondeurs de l'âme populaire. Frédéric II, pourtant acquis à l'universalité du français, finit lui-même par s'inquiéter de la «déculturation» de la Prusse. Les idées de 1789, d'abord saluées avec enthousiasme par nombre de grands esprits, sont bientôt critiquées avec de plus en plus de vigueur. Herder insiste «sur l'immortalité du français, langue de salon, souple, insinuante, faite pour la dissimulation mondaine et diplomatique, qui sacrifie tout à la politesse, à la bienséance aux dépens de la sincérité, tandis que l'allemand ne se prête qu'à l'expression du vrai» (Louis Réau, op. cit.). Goethe reprend la même idée dans *Wilhelm Meister :* Le français, déclare l'une de ses héroïnes, est «une langue *perfide* ; je ne trouve pas, grâce à Dieu, de mot allemand pour rendre *perfide* dans toute son étendue ; notre pauvre *treulos* n'est à côté de cela qu'un innocent enfant. Etre perfide, c'est être *treulos* avec volupté, avec insolence, avec malice. Elle est enviable, la *civilisation* d'une nation qui sait en un seul mot exprimer des nuances aussi délicates !» Le mouvement littéraire allemand, avec Klopstock, Lessing, les poètes du *Sturm und Drang*, le jeune Goethe, le jeune Schiller, s'insurgent contre le rationalisme et le pseudo-classicisme guindé. Ils blâment la «légèreté» et l'«esprit de dissipation» de la littérature française, son «scepticisme desséchant». Dans *La dramaturgie de Hambourg* (1769), Lessing reproche à Corneille et Racine de parler le langage de la cour, non celui de l'humanité, et de remplacer l'authenticité par l'étiquette. «Qu'on ôte aux pièces françaises, s'écrie-t-il, leur correction *mécanique* et qu'on me dise quelles beautés leur restent !» Sur le plan artistique, l'archéologue Winckelmann lance le mot d'ordre de *Los von Paris !* Au Vatican, le peintre Raphaël Mengs, auteur du célèbre plafond du *Parnasse* à la villa Albani, donne un cours d'esthétique intitulé *Contre le goût français caractérisé par une profusion d'ornements insignifiants.* Le jardin français n'échappe pas à la critique : on lui reproche sa régularité, sa symétrie, sa monotonie. On prône le retour au gothique. Devant la cathédrale de Strasbourg, Goethe s'écrie : «Voilà de l'art allemand, comme on n'en voit pas en France !» Partout, la nouvelle génération exalte la culture populaire. Alors qu'en France, le nationalisme sera généralement lié à l'aristocratie, en Allemagne, il apparaît et se répand en réaction

*Sous le règne de Frédéric II (ci-dessous, à gauche), le français devient la langue officielle à la cour de Prusse. En 1782, le souverain institue le célèbre concours sur l'universalité de la langue française. A sa nièce, Voltaire confie : «La langue qu'on parle le moins à Potsdam, c'est l'allemand». La réaction contre la «xénomanie» est le fait des premiers romantiques : Lessing (en bas, à droite, le jeune Goethe (en bas), le jeune Schiller (ci-contre). Au centre : Goethe à la fin de sa vie.*

*dessin : Wilhelm Petersen.*

contre cette aristocratie. Dans les écrits du Hainbund (association des poètes de Göttingen), qui joua un rôle important dans l'éveil du sentiment national, on trouve, rapporte Elias, de farouches critiques «des aristocrates, des gallomanes, de l'immoralisme des cours, du rationalisme cérébral».

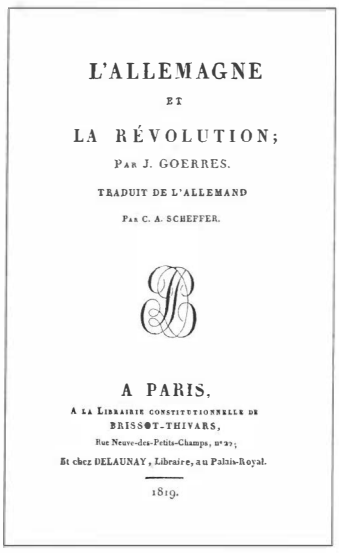
Ainsi, pour les Allemands, à partir de l'époque romantique, la «civilisation», c'est surtout la politesse exagérée (seul un Français, en l'occurrence le moraliste Joseph Joubert, pouvait écrire : «Qui n'est pas assez poli n'est pas assez humain»), le manque de sincérité et le nervosisme dans les rapports humains, la multiplication inutile des convenances, la sensiblerie (contraire de la sentimentalité), la légèreté des sentiments, le désir de briller (aux dépens des autres) ; la «culture» recouvrant, au contraire, la profondeur et la durée des sentiments, la confiance, la sincérité, la fidélité, le sentiment de participer à une âme collective, la *gravitas* des Anciens, la *Gemütlichkeit* («quand l'âme se dissout en aise physique», disait Diesel), et la simplicité. Kant exprime cette opposition quand il écrit : «Nous sommes *cultivés* à un haut degré par l'art et les sciences, nous sommes *civilisés* à satiété pour exercer les politesses et les convenances sociales».

## *un mutuel procès d'intention*

Dès lors, l'antithèse culture/civilisation va alimenter, des deux côtés du Rhin, un mutuel procès d'intention. D'un côté, on met en rapport le caractère «superficiel», «léger», la «rapidité d'esprit sans suite», le «manque de sérieux», le «perpétuel esprit critique» des Français avec l'importance qu'ils attachent à la *civilisation* ; chez les Anglais, on dénonce la tendance à considérer le travail non comme un but en soi, comme une activité ennoblissante *(Arbeit adelt)*, mais comme un simple moyen (dont on peut, au besoin, faire l'économie) de se procurer des biens exclusivement marchands. De l'autre côté, on moque la «lourdeur», la «lenteur» des Allemands, leur difficulté à s'intégrer dans une civilisation vraiment «raffinée», leur «manque d'humour», leur littérature «larmoyante», leur goût des «abstractions obscures» ; dans leur attachement à la Kultur, on voit un «culte des instincts», une justification de la «brutalité».

Goethe, dans *Dichtung und Wahrheit* (Livre IX), écrit : «Nous étions à Strasbourg, à la frontière française, libérés indirectement de l'esprit des Français. Nous avons trouvé bien trop précise et aristocratique leur manière de vivre, nous avons trouvé leur poésie froide, leur critique destructive, leur philosophie abstruse et insuffisante..»

Josef von Görres (1776-1848), dont l'oeuvre fut peut-être la contribution la plus importante du romantisme à l'idée nationale en Allemagne (on lui doit, dans le *Mercure rhénan*, outre la définition classique du *Volksgeist*, la fameuse distinction des trois «ordres», le *Lehr-*, le *Wehr-* et le *Nährstand*), avait d'abord demandé le rattachement de la Rhénanie à la République française. Dans ses *Résultats de ma mission à Paris* (1800), renonçant à ses illusions de jeunesse, il décèle entre les caractères nationaux, et en particulier entre le Français et l'Allemand, des divergences fondamentales. Plus tard, il s'avouera *Franzosenfresser* («bouffeur de Français»). En 1821, il écrit : «Nul peuple ne se sent aussi à l'aise sur cette terre que le peuple français ; on pourrait appeler la race française la race essentiellement terrestre, ou, tout au moins, la race européenne par excellence. Nulle autre n'a reçu en partage une telle intelligence des réalités de ce monde, qui lui permet de discerner sans peine les rapports des choses, de saisir l'occasion au vol et de l'adapter librement aux circonstances ; nulle autre n'a cette adresse pour trouver sa voie rapidement au milieu des circonstances les plus embrouillées, pour se plier avec souplesse à toutes les formes, à toutes les situations (..). Nulle ne possède à ce degré le don d'extraire de leurs profondeurs la vie et la passion, l'émotion et les sentiments, pour les étaler en surface et les faire briller de tout leur éclat, comme un or martelé. Aucun peuple ne saurait prendre la vie avec un naturel aussi léger, aussi joyeux,


L'ALLEMAGNE
ET
LA RÉVOLUTION;
PAR J. GOERRES.
TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR C. A. SCHEFFER.
A PARIS,
A LA LIBRAIRIE CONSTITUTIONNELLE DE
BRISSOT-THIVARS,
Rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 22;
Et chez DELAUNAY, Libraire, au Palais-Royal.
1819.

*Josef von Görres (ci-dessous, au centre), déclare : «Il est impossible de comparer l'état des affaires en Allemagne avec celui qu'on observe en France». Ci-contre : frontispice de la première édition française de «L'Allemagne et la Révolution» (1819). Ci-dessous, à droite : Johann Gottlieb Fichte (1762-1814).*

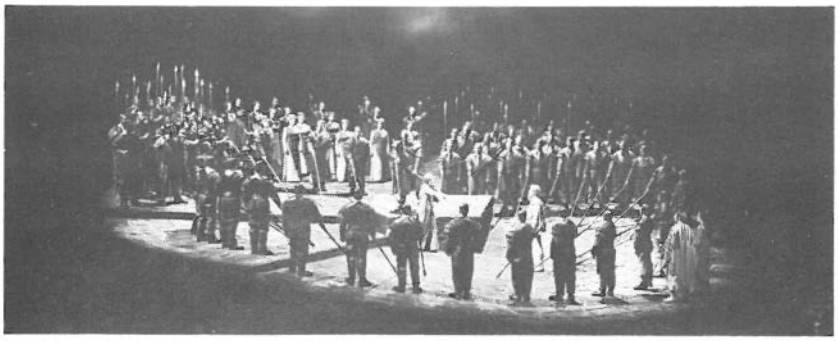
*Uniformes portés dans l'armée bavaroise en 1870.*

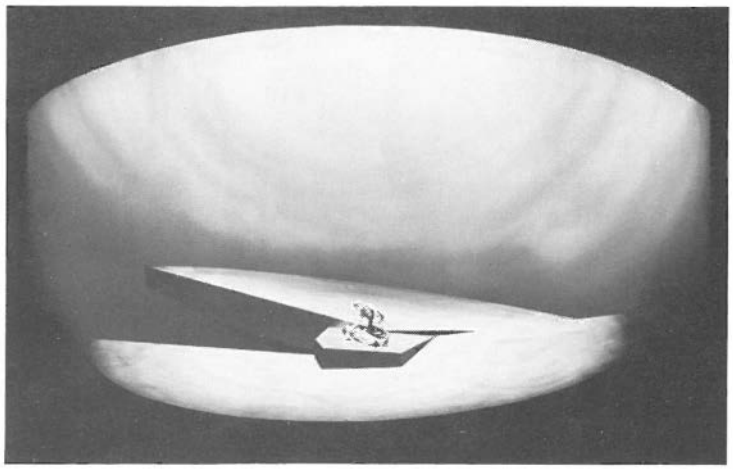
avec une telle grâce, ordonner les relations sociales avec une légèreté aussi aisée, et jouer si naturellement avec le sérieux de la vie que celui-ci, bon gré mal gré, se transforme en badinage. Et c'est en regard de ces oiseaux vifs et légers que nous trouvons les Allemands si lourds, si maladroits, qu'ils ont l'air de marcher à quatre pattes, et qui sont en tout leur opposé, dans leurs dispositions ou dans leurs aspirations : ce qui chez les Français se manifeste le plus *extérieurement* est chez eux tout *en dedans ;* ils sont repliés en eux-mêmes dans toutes leurs actions et dans toutes leurs pensées ; douées d'une raison forte, et peu sagace, d'une imagination vive, mais d'une élocution balbutiante, d'une sensibilité profonde sans aucun tact, d'une grande force de volonté sans aucune adresse pour l'utiliser ; vivant dans l'avenir ou dans le passé, jamais chez eux dans le présent (..). Moins entraînés par les sens, ils ont eu de tout temps une vie plus impérieusement consciente ; comme ils dépendent moins des impressions du *dehors*, une plus grande activité *intérieure* s'est développée en eux, activité qui agit du dedans sur l'extérieur plutôt qu'elle ne se laisse déterminer du dehors, et qui à l'intérieur même, s'exerce de haut en bas, cherchant avec une attention lucide et réfléchie à mettre de l'ordre dans les phénomènes de la vie intime et dans ceux de l'univers» *(Europa und die Revolution).*

## *von Humboldt, Lange et Renan*

Dans sa célèbre *Introduction à l'oeuvre sur le kavi* (1836 ; Seuil, 1974, trad. de Pierre Caussat), Wilhelm von Humboldt, renversant la perspective traditionnelle, distingue trois stades dans la «construction» de l'humanité : le premier est le stade de la civilisation, le second celui de la culture, le troisième celui du «projet créateur» *(Bildung)*, véritable synthèse marquant l'accomplissement des individus et des peuples. «La *civilisation*, écrit-il, a pour effet de rendre les peuples plus humains pour ce qui touche leurs institutions extérieures ainsi que les habitudes mentales qu'elles impliquent». Mais le peuple ou l'individu *civilisé* doit encore se *cultiver* pour parvenir au «style inimitable que la connaissance qu'on prend et le sentiment qu'on vit de l'ensemble des aspirations (spirituelles et sociales) confèrent à l'affectivité et au caractère».

La même idée, selon laquelle la *Zivilisation* correspond aux efforts d'amélioration du milieu social, et la *Kultur* aux efforts d'amélioration de la personnalité intérieure, sera reprise par de nombreux auteurs. Pour Friedrich Lange (1828-1875), la culture est l'«achèvement le plus parfait possible de la personnalité». «Ce que j'entends par *culture*, précise Lange, ce n'est pas une sorte de magasin des institutions politiques, sociales, voire morales, un assortiment des produits techniques, artistiques ou scientifiques, qu'un peuple civilisé quelconque a réussi à créer et qu'il est prêt à échanger volontiers avec les autres peuples sur le marché mondial (..) Dans la culture, au sens respectable du mot, l'élément créateur, c'est l'homme, et ce qu'elle crée, c'est encore et essentiellement l'homme, et non pas seulement des institutions et des oeuvres». En 1905, Josef Ludwig Reimer écrira : «La capacité de culture désigne une forme d'humanité supérieure qui se manifeste chez l'artiste, le penseur, le philosophe, l'inventeur. La capacité de civilisation, elle, désigne l'aptitude à créer pour l'organisme des possibilités vitales de plus en plus nombreuses, sans avoir vraiment égard à ce qui constitue l'essence de l'être humain». Pour Reimer, dans le meilleur des cas, «la civilisation sera un moyen de plus en plus parfait pour réaliser les fins de la culture». On retrouvera encore cette théorie chez Rudolf Eucken (*Les grands courants de la pensée contemporaine.* Alcan, 1911) et Alfred Vierkandt (*Handwörterbuch der Soziologie*, 1931).





*Ci-contre : Richard Wagner (1813-83).*
*Son oeuvre puise ses racines dans les légendes historiques et la mythologie germaniques, et s'efforce de relier étroitement la poésie, le drame et la danse.*
*Ci-dessus : mise en scène du 3ème acte de «Siegfried», par Wolfgang Wagner (festival de Bayreuth 1974).*
*En haut : 2ème acte du «Crépuscule des dieux».*

En 1852, le grand romancier Theodor Fontane, dans *Ein Sommer in London*, déclare : «L'Angleterre est à l'Allemagne ce que la forme est au contenu, ce que l'apparence est à l'être. A la différence des objets (..), les hommes s'y jugent sur la forme, sur l'emballage le plus extérieur !»

Dans l'une de ses lettres à David Strauss (reprises dans *La réforme intellectuelle et morale*), en 1871, Renan écrit : «La passion qui vous remplit et qui vous semble sainte est capable de vous arracher un acte pénible. Une de nos faiblesses, au contraire, à nous autres Français de la vieille école, est de croire que les délicatesses du galant homme passent avant tout devoir, avant toute passion, avant toute croyance, avant la patrie, avant la religion».

## *le "philistin cultivé"*

Nietzsche emploie le mot «culture» dans plusieurs sens différents. Tout d'abord dans le sens le plus courant (culture/inculture), pour dénoncer les erreurs de l'enseignement de son temps. La culture est alors, tout simplement, l'enseignement que l'on donne des «humanités» dans les écoles : «La conception fausse et inféconde de la culture.. son résultat, si l'on se place au point de vue vulgaire et empirique, c'est le philistin cultivé» *(Considérations inactuelles)*. Ou encore : «Combien resterait incompréhensible à un véritable Grec le type.. de l'homme cultivé moderne !» *(L'origine de la tragédie)*. Cependant, Nietzsche en vient à opposer le *Kulturmensch*, en fait le «philistin cultivé», à l'homme dionysien, symbole de l'authenticité (*L'origine de la tragédie*, I, 49). Par ailleurs, il oppose aussi «culture» et «nature» : «Qu'appelez-vous donc naturel, si ce n'est un fragment plus ancien d'apprentissage, une expérience, un dressage, une assimilation, qui se sont faits peut-être à l'époque de nos pères ou plus anciennement encore ? .. Et puis apprendre, n'est-ce pas se donner à soi-même des dons naturels ? » *(Aurore)*. Enfin, il perçoit l'antithèse culture/civilisation, notamment lorsqu'il évoque la vision d'une culture allemande régénérée par un retour «aux sources de son être» (à la musique, en particulier), par opposition à la *Zivilisation* romane (*L'origine de la tragédie*, I, 110, 126). Dans *La volonté de puissance* (vol. 1), on trouve d'ailleurs un aphorisme intitulé *Kultur contra Zivilisation :* «Les points culminants de la culture et de la civilisation se trouvent séparés (..). La civilisation vaut quelque chose d'autre que ce que vaut la culture ; peut-être leurs buts sont-ils opposés». Hésitation levée un peu plus loin, dans le même livre (vol. 2) : «La civilisation, c'est essentiellement le moyen de diriger le goût contre l'exception et en faveur de la moyenne».

Wagner, qui oppose l'intelligence sensible à l'intelligence abstraite, fait également à la civilisation un reproche de froideur. Il lui reproche de faire porter son génie dans l'interprétation, non dans l'innovation ; dans l'observance des règles, non dans la création de règles nouvelles. A ses yeux, Louis XIV fut la «convention personnifiée». Cette convention imposait ses décrets à tout et à tous, même au langage, réglé

par les décrets de l'Académie. Or, dit-il, une grande oeuvre ne se fait pas seulement en appliquant des règles ; si les règles sont trop strictes, elles peuvent même tarir l'inspiration. A Versailles se succédèrent des générations de virtuoses, mais de «virtuoses du *déjà-vu*». De là, le phénomène de la *mode*, qui est un phénomène de *civilisation* : la mode, comme excitant artificiel, suscite un faux besoin, un besoin de l'esprit, non un besoin du coeur (8). «Etre libre, écrit Wagner, c'est être *véridique*, c'est-à-dire conforme à son être, absolument en accord avec la nature» (lettre à Röckel, 25 janvier 1854).

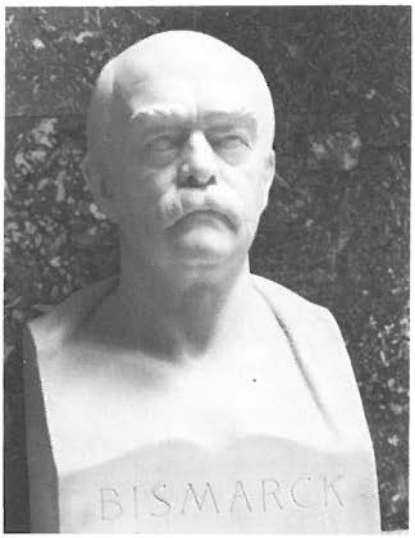
## *vers l'union sacrée*

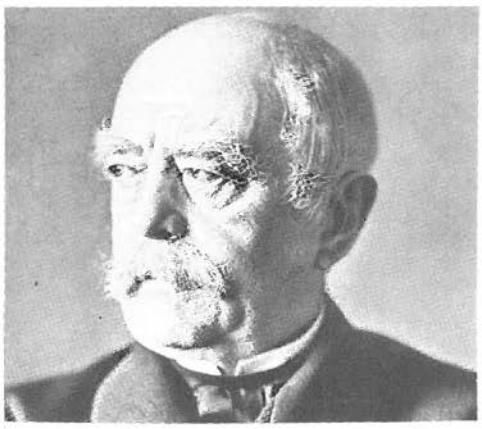
En 1870, au lendemain de la proclamation par Rome du dogme de l'infaillibilité pontificale, Bismarck entre en conflit avec les catholiques récalcitrants. Il lance alors, selon la formule restée célèbre du naturaliste Virschow, le «combat pour la culture» (contre l'obscurantisme) : le *kulturkampf*. Cette «campagne» le conduit à prendre implicitement position pour la *religion directe*, celle qui met face à face avec Dieu l'individu conscient des profondeurs de son être et conduit l'âme à s'unir directement avec lui. Bismarck voit dans le socialisme d'Etat le moyen de donner une *culture* à la nation allemande fraîchement unifiée. Le *Kulturkampf* associe la culture populaire à l'Etat civilisé. Bismarck déclare : «L'homme n'a juste la grandeur que de la vague qui déferle sous lui».

En France, l'arrivée au pouvoir de la bourgeoisie installe la philosophie des Lumières à la tête de l'Etat. Guizot, dans l'*Histoire de la civilisation en Europe* (1828), puis dans l'*Histoire de la civilisation en France* (1830), identifie la civilisation au progrès. Dans cette notion, il fait rentrer le perfectionnement de la vie

(8) Les Français jugent souvent que les Allemands sont moins élégants qu'eux, mais pour beaucoup d'Allemands, cette «élégance» est trop question de *mode* pour avoir une réelle importance. A l'inverse, les Allemands s'avouent surpris de l'importance que les Français attachent à leur *standing*, c'est-à-dire aux aspects et aux signes extérieurs du niveau social, et de la faible part de leur budget qu'ils réservent à l'aménagement de leur foyer. L'importance de l'*opinion publique* dans la société française, et surtout dans les pays anglo-saxons, a d'ailleurs été souvent remarquée. «Les Français et les Anglais, écrit Goethe, se tiennent beaucoup plus en contact les uns avec les autres, et se règlent beaucoup plus les uns sur les autres. Ils craignent de se distinguer les uns des autres, de peur d'exciter la surprise ou même de paraître ridicules. Les Allemands au contraire n'en font qu'à leur tête» (conversations avec Ackermann, 6 avril 1829). En 1858, Taine oppose pareillement l'«orgueil» anglais et la «vanité» française au «naturel» allemand.

*La guerre de 1870. Ci-contre : le dernier carré. Croquis de la bataille de Dijon, le 23 janvier 1871. Ci-dessous : buste de Bismarck, actuellement au «Valhalla» de Regensburg. En bas, à gauche : photo de Bismarck (1890). Au centre : Ernest Renan. Buste d'Yves Cerguenou.*





sociale, le perfectionnement de la vie individuelle, «le développement de l'homme lui-même, de ses facultés, de ses sentiments, de ses idées». La France, ajoute-t-il, vient en tête du mouvement civilisateur, car elle possède trois vertus essentielles : la clarté, la sociabilité et la sympathie. Ainsi, elle est «au coeur de la civilisation». Les saint-simoniens partagent la même exaltation : la France, qui a donné au monde la *Déclaration des droits de l'homme*, peut (et doit) être le pionnier de la civilisation universelle. Elle est le «flambeau de l'humanité». On retrouve ici le «gallocentrisme» évoqué plus haut : la tendance à croire que l'esprit français, étant considéré comme le plus rationnel possible, est aussi le plus universel et qu'il implique l'exportation vers le monde entier des principes qui lui ont donné naissance. Par un paradoxe qui n'est qu'apparent, cet universalisme spontané débouche sur l'impérialisme. Sous la IIIème République, la même certitude intime inspire d'ailleurs l'aventure coloniale (comme elle inspirera, un siècle plus tard, dans l'autre patrie de la Révolution, l'impérialisme américain). A cette époque, l'idée de patrie, nourrie des souvenirs de l'an II, joue à l'école laïque le rôle réservé à Dieu dans les collèges des congrégations. A la Sorbonne, le germaniste Charles Andler explique que la mentalité allemande secrète une conception métaphysique de la vie, tandis que l'esprit français fournit spontanément une théorie sur les destinées de la civilisation. A partir de l'aventure boulangiste et du scandale de Panama, sans oublier l'affaire Dreyfus, une partie de l'opinion se détourne des idéologies de la République. Le nationalisme français évolue vers la droite : en gros, vers 1880-90 (*Le disciple* de Paul Bourget, 1889). Mais c'est pour se tourner vers un néo-classicisme, qui laisse intacte l'idée de civilisation. L'école monarchiste, avec Maurras, dénonce furieusement les «brumes du Nord». Encensée par la droite, qui y voit l'héritage de la Grèce et de Rome, comme par la gauche, qui la tient des «grands ancêtres» de 1789, cette idée de civilisation inspirera l'*union sacrée* à l'aube du premier grand conflit mondial (9).

## *Ferdinand Tönnies et Thomas Mann*

A la fin du siècle dernier, l'antithèse culture-civilisation est reprise par Ferdinand Tönnies (1855-1936) (*Gemeinschaft und Gesellschaft*, 1887 ; *Communauté et société. Catégories fondamentales de la sociologie pure.* PUF, 1944). A la communauté *(Gemeinschaft)*, association de type *organique*, où le groupe se définit par référence à une âme commune, à un «vouloir profond», Tönnies oppose la société *(Gesellschaft)*, construction *mécanique* et rationalisée, qui trouve son expression la plus complète dans la grande ville. Par extension, il distingue trois formes *communautaires* : la famille, le village et la cité, fondées respectivement sur la communauté du sang, le voisinage et la collaboration ; et trois formes *sociétaires* : la ville commerciale, la ville capitale et la ville cosmopolite, fondées respectivement sur le contrat d'affaires, l'Etat-nation et l'opinion publique. A ces différentes formes correspondent des types spécifiques de *volontés* et de *liens*. A la communauté correspond la *volonté organique*, principe de toute action donnant à la vie sa véritable unité. Prenant sa source dans la constitution biologique des individus et des peuples, elle se manifeste surtout dans l'affectivité, l'habitude (qui est une «seconde nature») et la mémoire, au moyen d'une *tonalité affective* invariable qui contient l'essence même de la moralité, car elle est seule capable d'inspirer le courage et le génie. A la société, correspond la *volonté réfléchie*, pur produit de la pensée, engendrée par le désir d'atteindre un but médité. C'est elle qui se met en oeuvre pour la formation des «systèmes de la pensée», les connaissances abstraites, les calculs, les spéculations, etc. Quoique éventuellement très forte, elle reste sans effet sur le corps ; au mieux, son efficacité n'a de sens que par rapport à la volonté organique, dont elle oriente l'énergie vers un objet donné. Cette distinction se superpose exactement à l'un des traits de l'antithèse culture/civilisation : la volonté organique s'explique en effet par le *passé*, car elle exprime des possibilités *originelles*, tandis que la volonté réfléchie s'explique par l'*avenir*, dans la mesure où elle ne se mobilise qu'en fonction d'un *objectif* déterminé. Pour ce qui est des liens, Tönnies distingue les *liens communautaires*, qui sont des «liens de culture» : liens de l'obéissance familiale, liens de la coutume, liens de la conscience professionnelle ; et les *liens sociétaires*, qui sont des «liens de civilisation» : le contrat, l'Etat, la presse-qui-fait-l'opinion. Seuls les premiers assurent «la conformité du droit naturel entre les rapports du travail et de la jouissance d'un côté, la subordination de la dignité et des services de l'autre» (M. Tazerout. *Critique de l'éducation allemande.* NEL, 1946). Tönnies voit dans les conflits entre les classes cultivées et les classes civilisées la trame essentielle de l'histoire ; il interprète l'histoire récente comme celle du refoulement progressif et de l'absorption des communautés organiques par la société mécanique, c'est-à-dire comme un processus de décadence. Tönnies sera critiqué par Othmar Spann et, dans une moindre mesure, par Litt et Simmel. Mais il exercera une profonde influence sur Max Weber, Schmalenbach (à qui l'on doit l'adjonction de la catégorie sociologique de *Bund*, «ligue», aux deux notions fondamentales de Tönnies), Metzger *(Gesellschaft, Recht und Staat)*, Staudinger *(Kulturgrundlagen der Politik)*, François Perroux *(Capitalisme et communauté de travail*, 1938), Rumpf, Th. Geiger, Plenge, etc.

(9) En 1914, l'antigermanisme de la droite se teinte d'antisémitisme, phénomène qui, trente ans plus tôt, caractérisait plutôt la gauche. A la veille de la guerre, Léon Daudet publie un livre intitulé *L'avant-guerre. Etudes et documents sur l'espionnage juif-allemand en France depuis l'affaire Dreyfus* (Nouvelle Librairie nationale, 1913). Mais en septembre 1870, c'est Blanqui, dans *La patrie en danger*, qui écrivait : «Défendons-nous. C'est la férocité d'Odin doublée de la férocité de Moloch qui marche contre nos cités, la barbarie du Vandale et la barbarie du Sémite» !

*Ci-contre :*
*Thomas Mann en 1918.*
*A droite :*
*la maison Buddenbrook*
*au lendemain*
*de la 2ème Guerre mondiale.*
*En bas :*
*caricatures de Thomas Mann,*
*parues en 1926 dans*
*«Die Brennessel».*
*D'après Frédérick Tristan, éd.*
*«Thomas Mann». L'Herne, 1973.*
*Très influencé par*
*Friedrich Nietzsche,*
*le jeune Thomas Mann*
*fut l'un des principaux*
*théoriciens de la*
*«révolution conservatrice».*
*Né à Lübeck*
*le 6 juin 1875,*
*il publia son premier roman,*
*«Les Buddenbrook», en 1901.*
*«La mort à Venise» date*
*de 1912,*
*les «Betrachtungen eines*
*unpolitischen», de 1918.*
*Emigré en 1933,*
*Thomas Mann publie «Doktor*
*Faustus» en 1947.*
*Il meurt le 12 août 1955,*
*à l'hôpital de Zurich.*

A des degrés divers, on retrouve l'antithèse culture/civilisation chez Alfred Weber *(Gedanken zur deutschen Sendung)*, frère de Max Weber (10), chez Werner Sombart *(Helden und Händler)*, Carl Schmitt *(Politische Romantik)* et Thomas Mann. Ce dernier, dans ses écrits de jeunesse, s'en fait le théoricien. Dans son premier roman, *Les Buddenbrook (Buddenbrooks. Verfall einer Familie.* S. Fischer, Berlin, 1901 ; Fayard, 1932, trad. de Geneviève Bianquis), il conte l'histoire d'une grande famille de la bourgeoisie de Lübeck. Les Buddenbrook ont été des créateurs de la Hanse, mais, en l'espace de quatre générations, ils n'ont cessé de dégénérer sous la double influence de la philosophie des Lumières et d'un piétisme torturant et compliqué. L'arrière-grand-père, mort en 1841, aimait à parler français et ses idées reflétaient le rationalisme de l'*Aufklärung*. Son fils, Johann, mort en 1855, se félicite du progrès technique et de la démocratisation naissante ; il joue un petit rôle pendant la révolution de 1848. De ses deux fils, seul Thomas, mort en 1875, exerce d'importantes fonctions dans la ville ; d'une sensibilité excessive, il est en proie à d'incessantes crises de conscience. Son frère, Christian, né en 1828, se montre réfractaire à tout

(10) Max Weber, à l'époque de la première Guerre mondiale, exprima des opinions que M. Raymond Aron a pu qualifier de «nationalistes» (*La sociologie allemande.* Alcan, 1935). En 1918, il prit position avec vigueur pour Ludendorff, qui était alors très critiqué par la presse allemande. (Cf. à ce sujet le livre d'Ilse Dronberger, *The Political Thought of Max Weber*, Meredith Corp., New York, 1971, aux pp. 216 et 225). Ce ne fut évidemment qu'une parenthèse dans son oeuvre. M. Aron écrit : «La vision darwinienne-nietzschéenne du monde constitue un cadre dans lequel s'intègre la conception wébérienne de la *Machtpolitik*. Le polythéisme, la pluralité des valeurs incompatibles constitue l'autre fondement philosophique de la philosophie wébérienne de la puissance (..) De là, Weber glisse à deux propositions, l'une et l'autre liées à la *Machtpolitik :* la première selon laquelle il n'y a pas de tribunal qui puisse décider de la valeur relative de la culture allemande et de la culture française ; la seconde selon laquelle il est impossible d'être à la fois un homme politique et un chrétien (au moins si la morale chrétienne est celle du Sermon sur la Montagne)» (*Max Weber et la politique de puissance*, in *Preuves*, novembre 1964).

travail suivi. Hanno, fils de Thomas, né en 1861, est proprement inapte à la vie. Assailli par les angoisses, de constitution fragile, il meurt un an ou deux après le décès de son père. Avec lui, la lignée prend fin. Ce roman eut un grand succès en Allemagne, et l'on en tira même un film.

Au début de la Guerre, voyant que les Alliés déclarent lutter pour «défendre la *civilisation*», Thomas Mann confie à l'Allemagne le soin de se battre «pour la possibilité même d'une *culture*». Dès novembre 1914, il expose cette idée dans un essai intitulé *Gedanken im Kriege. Il la développe ensuite dans Frédéric II et la grande coalition* (S. Fischer, Berlin, 1915), où il oppose à la conception occidentale de la civilisation, l'idéal incarné par Frédéric II, à la fois artiste et soldat, puis dans une réponse à Romain Rolland, qui sera reprise dans les *Betrachtungen eines Unpolitischen*, ouvrage écrit à partir de 1915 et publié en 1918. A la même époque, il polémique avec son frère Heinrich, à qui il reproche son hostilité au militarisme et sa sympathie pour l'idée de civilisation. Pour Thomas Mann, précise M. André Banuls, «la civilisation, plutôt qu'adoucissante, est «dissolvante». Elle s'attaque à l'Etat, dans l'espoir d'imposer la dictature de l'uniformité, avec un internationalisme dogmatique, prosaïque et grandiloquent (..). Ainsi, ce sera le règne de la «civilisation homogène», la «colonisation de la terre», *die pazifierte Esperanto-Erde* par l'impérialisme de la civilisation..» (*Les mots «culture» et «civilisation» en français et en allemand*, in *Etudes germaniques*, vol. XXIV, 1969, n°2). Thomas Mann va même plus loin. Derrière l'opposition culture/civilisation, il en découvre une autre, entre «âme» *(Seele)* et «intellect» ou «esprit» *(Geist)*. Dans ses *Betrachtungen*, il écrit : «La civilisation est (..) l'Esprit même, l'*Esprit* au sens de Raison, affinement des moeurs *(Sittigung)*, doute, progrès des Lumières, *dissolution* enfin, tandis que la culture serait au contraire le principe architectonique d'organisation esthétique, qui conserve, protège et transfigure la vie». Thomas Mann répond ainsi à son frère, qui déclarait en 1910 : «L'*Esprit* n'est pas conservateur et n'admet aucun privilège. Il est dissolvant *(er zersetzt)*, il est égalitaire ; et par-dessus les ruines de cent bastilles, il marche vers les ultimes accomplissements de la vérité et de la justice, dût leur perfection être celle de la mort».

## *Naphta et Settembrini*

Thomas Mann ayant peu à peu évolué, les deux frères se réconcilieront en 1922, sur la base des positions de Heinrich. Toutefois, même lorsqu'il s'appliquera à concilier les deux notions de culture et de civilisation, Thomas Mann continuera longtemps à les distinguer. Ainsi, en 1924, dans *La montagne magique* (*Der Zauberberg*. S. Fischer, Berlin ; Fayard, 1931, trad. de Maurice Betz), lorsqu'il décrit l'activité de l'Occident comme «philistine et mécanisée». Dans ce roman, l'écrivain italien Settembrini est le pur représentant de l'idéolobie de l'*Aufklärung* ; démocrate, franc-maçon, collaborateur d'une nouvelle Encyclopédie, véritable «littérateur champion de la civilisation» *(Zivilisationsliterat)*, il croit que la révolution du XXème siècle, comme celle de 1789, sortira de la littérature. Son «radotage», dit Thomas Mann, est «généreux et périmé». Tout à l'opposé, le personnage de Hans Castorp symbolise, contre la décadence, la force qui éveille et entretient la vie : «L'homme, au nom de la bonté et de l'amour,

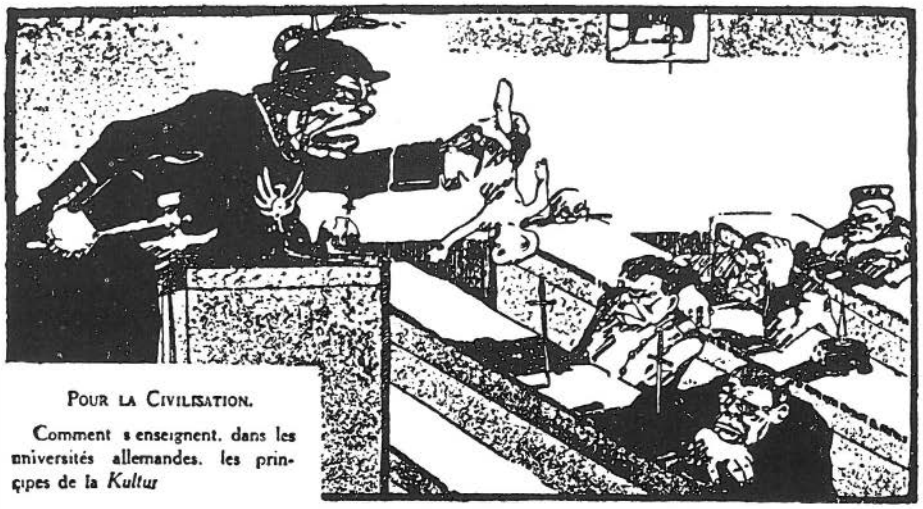
*La Grande guerre.*
*Ci-contre :*
*le soldat au casque d'acier.*
*A droite et ci-dessous :*
*scènes de la vie*
*des tranchées*
*Bois gravés*
*de A. Paul Weber.*

*1914-18. En haut, à droite : vie et mort des «poilus». Image extraite du film de Claude Lelouch, «Toute une vie» (1974). Ci-contre : monument commémoratif, à Bayreuth. Ci-dessus, à gauche : buste funéraire du général Ludendorff, dont la tombe se trouve en Bavière, au cimetière de Tutzing. Au centre : le guerrier vaincu.*

ne doit pas accorder à la mort de pouvoir sur sa pensée». Né dans une famille patricienne de Hambourg, mort pendant la guerre de 1914-18, Castorp se livre à une vaste enquête sur le sens de l'existence humaine. Entre les doctrines opposées de Settembrini et de Naphta (jésuite «communiste», partisan d'une dictature théocratique), il adopte une attitude tendant vers la *synthèse* de leurs points de vue contradictoires. Par là, il rejoint Thomas Mann, son créateur, qui, en 1927, déclarera : «La loi mondiale de la Différenciation à laquelle on peut aussi donner le nom de *culture*, est aussi inviolable et respectable que celle de l'Universalisation dont les effets sont ceux de la *civilisation* ; l'élément national, uni à l'idée profonde de la culture, de la souveraineté du moi et de son immédiateté devant Dieu, est aussi justifié que la sphère plus lumineuse, plus spirituelle, plus humaine de l'émancipation rationnelle, de l'universalisme, de la sociabilité qu'on entend sous le vocable de civilisation» (*Les tendances spirituelles de l'Allemagne d'aujourd'hui*, in *L'Esprit international*, vol. I, n °1, janvier 1927).

## *la guerre contre la guerre*

En 1914, la guerre éclate. L'incompréhension entre les belligérants n'a jamais été aussi grande. *Kultur* et civilisation s'affrontent de plein fouet. Peu après le début des hostilités, des intellectuels allemands lancent un *Appel aux nations civilisées.* Ce texte, resté célèbre, sera traduit en France avec préface et commentaires de Louis Dimier (Nouvelle librairie nationale, 1915). Ses signataires dénoncent «les mensonges et les calomnies dont nos ennemis tentent de salir la juste et bonne cause de l'Allemagne dans la terrible lutte qui nous a été imposée». «L'armée allemande et le peuple allemand ne font qu'un, ajoutent-ils. C'est dans ce sentiment d'union que fraternisent aujourd'hui des millions d'habitants sans distinction de culture, de classe ni de parti». L'appel est signé par quatre-vingt treize personnalités, dont Ernst Haeckel, Rudolf Eucken, Gerhart Hauptmann, Max Klinger, Karl Lamprecht, Adolf von Harnack, Ludwig Fulda, Siegfried Wagner, Franz von Liszt, Wilhelm von Bode, Eduard Meyer, Friedrich Naumann, Max Planck,



*1914-18. Caricatures parues dans la presse française (en haut, à gauche), belge (ci-contre) et anglaise (en bas, à gauche). Ci-dessus : couverture d'un livre allemand sur l'Occupation française de la Ruhr (Mainzer Verlagsanstalt, 1930).*

Wilhelm Röntgen, etc. (En 1915), il sera signé, sous une forme légèrement modifiée, par 1 341 personnalités, dont 352 professeurs). Le philosophe Emile Boutroux leur répond dans la *Revue des deux-mondes* du 15 octobre 1914. Il déclare : «Les Allemands ne sont, au fond, que peu civilisés».

De part et d'autre, les pamphlets se multiplient. Dans *L'Allemagne barbare* (Walter & Cie, 1915), Gabriel Langlois écrit : «La *furor teutonicus* paraît être un mal incurable et dangereux que nulle médecine, autre que celle qui consiste à tuer la bête pour tuer le venin ne peut anéantir (..) Les Allemands, qu'on nous représente comme des travailleurs acharnés, n'aiment pas le travail» (..) L'Allemand a la haine de tout ce qui est bon, de tout ce qui est beau, parce qu'il comprend obscurément qu'il ne pourra jamais atteindre le noble idéal d'humanité des races latines (..) Quand l'Allemand sera bouté hors de France, quand cette race malsaine sera anéantie, la tâche des civilisés sera à demi accomplie. Il faudra nettoyer encore toutes les nations infestées par le virus germanique». Dans le même ouvrage, les chapitres s'intitulent : «Le premier barbare allemand : Attila», «Le dieu allemand protecteur des crimes : Martin Luther», etc. Edmond Perrier (qui définit ainsi la civilisation : «C'est, entre les peuples, l'équivalent de la courtoisie entre les hommes. Elle suppose avant tout qu'ils se considèrent comme égaux») écrit : «La civilisation «kulturale» a pour objet, avant tout, la production économique de la richesse» (*France et Allemagne.* Payot, 1915). A. Tudesq et J. Dyssord, dans *Les Allemands peints par eux-mêmes* (Ed. et Librairie, 1917), expliquent «pourquoi les Allemands se plaisent à bombarder les cathédrales». Par ailleurs, les Allemands n'ont «pas de musique», «pas de littérature nationale», ils «distillent l'ennui». Les Junkers ont «l'esprit borné», la femme allemande est un «grenier à coups de poing». Conclusion : «Il n'y a pas de culture allemande». On remplirait plusieurs rayons de bibliothèque avec de tels volumes, qui ont pour titres *Les barbares modernes*, par Ch. Noiht (Walter & Cie, 1914), *Les surboches*, par Beaunier (Bloud et Gay), *La haine allemande*, par Paul Verrier (Berger-Levrault), etc. Vingt ans plus tard, le germaniste René Lote écrira encore : «L'Allemagne n'a jamais eu de pire ennemi qu'elle-même. Sa «culture», à la fois pratique et mystique, ne tiendra jamais lieu de civilisation» (*Histoire de la «culture» allemande.* Alcan, 1934).

## *la société en miettes*

Dans une conférence prononcée à Paris le 20 janvier 1926, Thomas Mann décrira le caractère tragique de cette atmosphère de nationalisme exacerbé : «L'enthousiasme guerrier qui animait les adversaires de l'Allemagne, le monde occidental, se caractérisait par ce trait spécifique qu'ils combattaient pour la civilisation. Leur guerre était une guerre contre la guerre. L'élite de leur jeunesse luttait consciemment pour que cette guerre fût la dernière (..) Mais l'Allemagne, à tort ou à raison, était convaincue que — eu égard à la condition générale d'un monde foncièrement embourgeoisé, déspiritualisé et irreligieux — c'était en Allemagne que (les) puissances de vies saintes et profondes étaient relativement encore les plus vivaces, ces puissances dont la civilisation est l'ennemie, mais qui sont l'élément original et le tuf fécond où germent la religion et l'art et dont l'épanouissement créateur est désigné par nous sous le vocable de culture».

(*De l'Etat réel*, 1924), Edgar Dacqué (*Natur und Seele*, 1926), A. Seidel (*La conscience comme fatalité*, 1927), Hermann von Keyserling, Ludwig Klages, Oswald Spengler, Wilhelm Dilthey (*Recherches sur l'histoire de l'esprit allemand*, 1927), Ernst Krieck (*Un peuple en devenir*, 1933), etc.

Dilthey se place sur un plan spéculatif. La conscience historique est pour lui, et *en meme temps*, une culture de l'idée et de la vie. La culture est alors définie comme la «conscience religieuse» de l'homme ; la civilisation, comme une culture développée par la «réalité socialo-historique». A la limite, la civilisation devient de la culture réalisée : la première est à la seconde ce qu'est la main qui exécute au cerveau qui conçoit. Pour Simmel (*Intuition de la vie*, 1919), la vie cherche toujours à s'accroître *(Mehr-leben)*, mais elle vise aussi à se transcender, à être plus que vie *(Mehr-als-leben)*. Elle se «convertit à l'Idée».

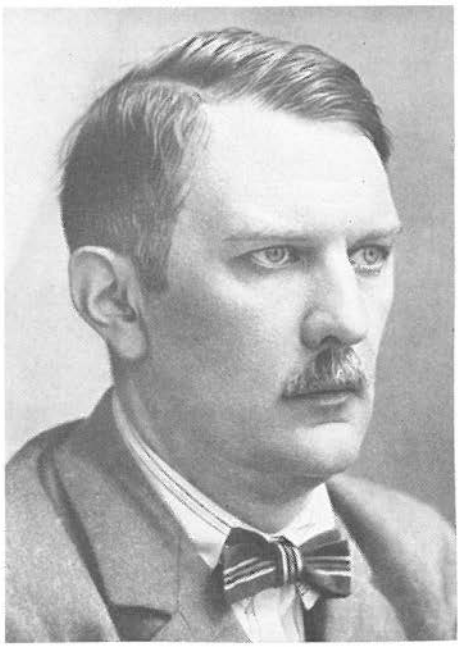
## *une cause de déshumanisation*

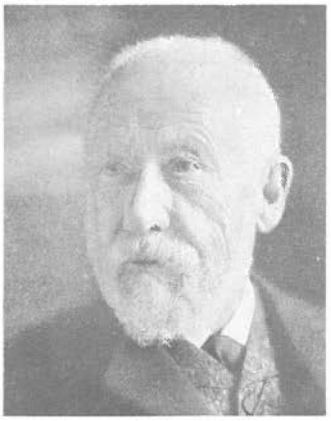
Keyserling (*L'avenir de l'Europe*, 1918 ; *Le monde qui naît*, Stock, 1926-27 ; *Das Spektrum Europas*, 1928 ; *La révolution mondiale et la responsabilité de l'esprit*. Stock, 1934) dénonce les abus de l'entendement analytique, dont l'«hyperpuissance monstrueuse» s'exerce au détriment de la compréhension intuitive synthétique. Les idées pures, dit-il, permettent de *savoir*, mais seule l'«âme» permet de *comprendre*, c'est-à-dire de pénétrer le *sens* de ce que l'on sait. Or, le sens, qui est le *lieu* où se fondent le spirituel et le vivant, est fonction du *niveau* de l'individu : il est impliqué directement dans son être et, comme lui, ne dure qu'en se transformant. «Le but de la philosophie doit donc être de créer une vie authentique en détruisant les mirages et en démasquant les faux problèmes. Aucun idéal ne dure s'il a revêtu une apparence de stabilité. Il ne peut demeurer que comme une tension constante, dirigée d'une certaine manière.. Le Dieu de Vérité ne préexiste pas au-delà des efforts qui tendent vers lui, il est un devenir continu et se crée parmi nous, en nous, comme le Dieu de Hegel. Toute cristallisation, toute forme de définitif, est un déchet que la vie rejette..» (Maurice Boucher. *La philosophie de Hermann Keyserling*. Rieder, 1927). Keyserling, par ailleurs, remarque que l'Europe, sous l'influence des Etats-Unis, se voue uniquement à des fins extérieures et crée une *civilisation* de pure commodité matérielle (la «civilisation du moindre effort»). L'américanisme, souligne-t-il, est un fléau ; l'intellectualisme est cause de «déshumanisation». Tous deux orientent les facultés humaines vers des techniques dépourvues entièrement d'âme. Or, l'homme est la synthèse d'éléments «telluriques» et d'éléments spirituels. Encensant la «perfection inégalée» de l'Antiquité païenne, Keyserling affirme que c'est avec le christianisme qu'a commencé le divorce des «forces telluriques» et de l'esprit. Il propose de mettre ces forces au service d'une nouvelle conscience, et fait appel à un «dompteur». Toute société nouvelle, ajoute-t-il, devra reposer sur trois dispositions fondamentales : l'aristocratisme, qui est le respect des différences et l'acceptation des hiérarchies, la véracité de l'esprit et la fidélité à la tradition. Il énonce deux principes : «1) Tous les systèmes peuvent être bons, si des hommes supérieurs les appliquent, et tous sont franchement mauvais s'ils se trouvent abandonnés à des hommes inférieurs. 2) Tout système devenu rigide est mauvais au sens absolu, car la vie est souple dans son essence». La culture de l'avenir consistera à dégager le *sens* des états de choses ; la sagesse, qui toujours est action en quelque endroit, à faire de la vie l'expression intégrale de ce sens. A partir de 1920, Keyserling dirige à Darmstadt une Ecole de la sagesse, qui fait paraître les revues *Der Leuchter* et *Der Weg zur Vollendung*. Il se prononce pour l'union de l'Orient et de l'Occident en vue d'une «nouvelle synthèse de l'intelligence et de l'âme», qui devra se faire «par l'accroissement du moindre, non par l'appauvrissement du meilleur». L'âme allemande lui semble mieux placée qu'aucune autre pour servir de médiateur entre ces deux grands courants ; c'est là, dit-il, le sens de sa mission.

## *l'âme et l'esprit*

On retrouve des préoccupations analogues chez Walther Rathenau (*Où va le monde ?*), ministre des Affaires étrangères sous la République de Weimar, mort en 1922. (Il est assassiné par des nationalistes qui lui reprochent d'avoir signé le pacte germano-soviétique, à Rapallo). Rathenau exprime une véritable répulsion pour la civilisation *mécanisée*. Il la rend responsable du nivellement des destinées et des conditions, de l'industrialisation outrancière, des fausses espérances et de la misère. Il propose de faire place à de fortes individualités, qui imposeront le renoncement à l'égoïsme et au profit individuel. Il va jusqu'à proposer l'abolition de l'héritage. «Notre société doit disparaître, écrit-il, devant une communauté organisée selon un humanisme nouveau, et une société d'où le capitalisme et le prolétariat seront également bannis». «La terre périra par l'esprit», affirme de son côté Edgar Dacqué. Arthur Moeller van den Bruck *(Der preussische Stil)*, qui se donnera la mort en 1925, oppose, lui aussi, l'élan vital à l'intellect et propose, citant Wagner, de «mettre l'inconscient au service d'une nouvelle conscience». «L'Allemagne, écrit-il, doit accomplir la révolution contre la raison».

A la même époque, Ludwig Klages, père de la caractérologie, qui fut le disciple de Stefan George (11) et l'un des animateurs de la Jugendbewegung, publie un livre au titre révélateur : *L'esprit comme adversaire de l'âme* (*Der Geist als Widersacher der Seele*, 3 vol., 1929-32) (12). L'esprit, déclare-t-il, trouble l'«innocence du devenir», c'est-à-dire l'unité originelle du corps et de l'âme. Or, cet esprit n'est que le Moi hypertrophié : il y a donc opposition entre la *conscience* que nous avons de nous-mêmes et la *vie* dans laquelle nous sommes plongés. Alors que la vie nous apporte des expériences vécues *(Erlebnisse)*, le Moi





*René Descartes (au centre) naît en Touraine en 1596. Son père était conseiller au parlement de Bretagne. Convaincu que les sens «ne cessent de nous tromper», il prononce l'éloge des «certitudes et de l'évidence de la raison». A ce point de vue s'opposent les philosophies de la vie. En haut : Dilthey (à gauche), Keyserling (au centre) et Moeller Van den Bruck (à droite). Ci-dessus, à gauche : Ludwig Klages (1872-1956). Ci-contre : Stefan George.*

pénètre dans la «cellule vitale» pour la faire éclater. L'esprit nous présente les choses mortes qu'il soustrait à la vie (au monde des choses vivantes) comme des réalités «objectives», alors qu'elles ne sont que des abstractions artificielles et les produits desséchés de ses interventions. L'esprit, qui n'est qu'analyse, étant l'adversaire de la vie, qui n'est que synthèse, l'homme ne retrouvera son «âme» que par une activité créatrice, où il s'insèrera dans sa totalité. Locke, Hume et Kant, nous avaient habitué à réduire l'individu à ses «facultés de connaissance». «A cette conception abstraite, il faut substituer l'«homme total», avec toute la variété de ses besoins et de ses aspirations, l'homme tel qu'il vit, pense et sent, agit et pâtit (..) Les différentes conceptions du monde ne sont pas des produits de la pensée ; elles ne sont pas issues d'une pure volonté de connaître. C'est dans une vie, dans une expérience vitale, dans tout l'ensemble d'une personnalité que nous en retrouverons les origines. Aussi est-ce à la *vie* même qu'il faut remonter pour comprendre les différentes manifestations de la pensée philosophique» (B. Groethuysen. *Introduction à la pensée philosophique allemande depuis Nietzsche.* Stock, 1926). Par le double détour du néo-vitalisme et

(11) Le poète Stefan George (1868-1933) fut le traducteur de Baudelaire, de Verlaine, de Mallarmé et de Shakespeare. Dans ses ouvrages (*L'année de l'âme*, 1897 ; *Le septième anneau*, 1907 ; *L'étoile de l'alliance*, 1914 ; *Le nouveau Reich*, 1928), il développe une critique de toutes les classes sociales, préconise une vie héroïque, professe une forte admiration pour Napoléon, fait une large place à la beauté athlétique, etc. Le cercle qui se constitue autour de lui *(George Kreis)* aura une grande influence sur la jeunesse allemande. Parmi ses disciples, outre Klages, se trouvent Karl Wolfskehl, Kurt Hildebrand, Ernst Bertram, Friedrich Gundolf, Berthold Vallentin, Friedrich Wolters, Max Kommerell, Ernst Kantorowicz, etc. La tombe de George se trouve à Locarno, au bord du lac Majeur. Cf. à son sujet : Henry Benrath. *Stefan George.* Stock, 1936. Certains de ses *Poèmes* ont été traduits, en 1969, chez Aubier-Flammarion (éd. bilingue).

(12) Pour le rendre plus acceptable à l'esprit français ou anglo-saxon, on pourrait aussi traduire ce titre par *L'intellect comme adversaire de la vie.* C'est ce que propose M. Richard Swartzbaugh, dans un intéressant essai *(The «collective» Soul.* 1 : *Essays in Philosophical*

du néo-romantisme, la philosophie de la vie aboutira à l'anthropologie philosophique, avec Plessner, Portmann, von Uexküll et Gehlen. «L'expérience humaine ne suffit pas pour saisir la vie, écrira von Uexküll, puisque la raison humaine elle-même est un produit de la vie. Toute expérience est nécessairement liée aux limites de l'intelligence du sujet qui fait l'expérience. Au contraire, la vie qui crée les sujets dépasse les limites de chaque sujet» (13).

La triple opposition culture-âme-vie/civilisation-intellect-raison rebondit chez Oswald Spengler (*Le déclin de l'Occident*, 1918-22). Celui-ci traite en effet de *la* culture aussi bien que *des* cultures. En outre, il pose, entre «culture» et «civilisation», un rapport non plus seulement conceptuel, mais de *filiation* (c'est-à-dire génétique) et même de *finalité*.

## *la civilisation, forme ultime*

Entre les grandes cultures historiques (il en distingue huit), Spengler constate, non de superficielles analogies, mais bien des «homologies» au sens biologique du terme. Il affirme : «Les cultures sont des organismes ; l'histoire universelle est leur biographie générale». Une culture se définit comme *l'ensemble des manifestations humaines à une série de moments donnés dans l'histoire* (à cet égard, Spengler n'est pas très éloigné de la définition moderne du couple culture/nature). Cette conception est à la fois diachronique et synchronique. Diachronique : toute culture passe par les mêmes étapes, à la façon d'un organisme qui naît, grandit, atteint sa maturité, décline et meurt. Synchronique : on constate d'une culture à l'autre, et, au sein d'une même culture, entre ses différentes *formes* (artistiques, guerrières, scientifiques, étatiques, etc.), une «affinité profonde entre les figures politiques et artistiques, entre les intuitions religieuses et techniques, entre la mathématique, la musique et la plastique, entre les formes économiques et celles de la connaissance». «J'appelle contemporains, écrit Spengler, deux faits historiques qui, chacun dans sa culture, se manifestent exactement dans la même situation relative et qui ont par conséquent un sens exactement correspondant». Il ajoute : «Plus de doute : la profonde interdépendance psychique entre les théories physico-chimiques les plus modernes et les représentations mythologiques ancestrales des Germains ; la concordance parfaite entre le style de la tragédie, la technique dynamique et la circulation monétaire de nos jours ; l'identité d'abord bizarre, puis évidente, entre la perspective de la peinture à l'huile, l'imprimerie, le système de crédit, les armes à feu, la musique contrepointique, et, d'autre part, entre la statue nue, la *polis*, la monnaie grecque d'argent, en tant qu'expressions diverses d'un seul et même principe psychique..».

Dans une telle perspective, les civilisations ne sont que les *formes ultimes*, décadentes, des cultures ; elles n'en sont que le dernier moment, celui qui précède la *fin*. «La civilisation est le destin inéluctable de toute culture», écrit Spengler. M. Tazerout précise : «La culture a pour *fin* la civilisation et la civilisation ne possède pas d'autre *finalité* que la mort, qui était impliquée dans sa naissance, puisque chaque civilisation tue sa culture comme le ver à soie ronge son cocon avant d'en sortir» (op. cit.). L'opposition entre les deux notions n'est donc pas seulement «spatiale», mais aussi «temporelle». L'évolution de l'humanité n'a

---

*Anthropology*, in *The Mankind Quarterly*, juillet-septembre 1969, pp. 22-44) où il énumère, parmi les «crimes de l'esprit contre la vie», «la démoralisation par la critique rationnelle des valeurs et des institutions que les hommes ont créées et pour lesquelles ils se sont battus», «l'assertion logique selon laquelle la vie, étant pénible, ne vaut pas la peine d'être vécue et qu'il est meilleur d'être mort», etc. «En ne s'intéressant plus à la vie, écrit M. Swartzbaugh, la raison humaine finit par la nier, et même elle la détruit lorsque celle-ci lui paraît s'opposer aux prétendus intérêts pratiques de l'esprit». La plus récente édition du livre de Klages a paru en 1972, chez Bouvier Verlag/Herbert Grundmann, à Bonn.

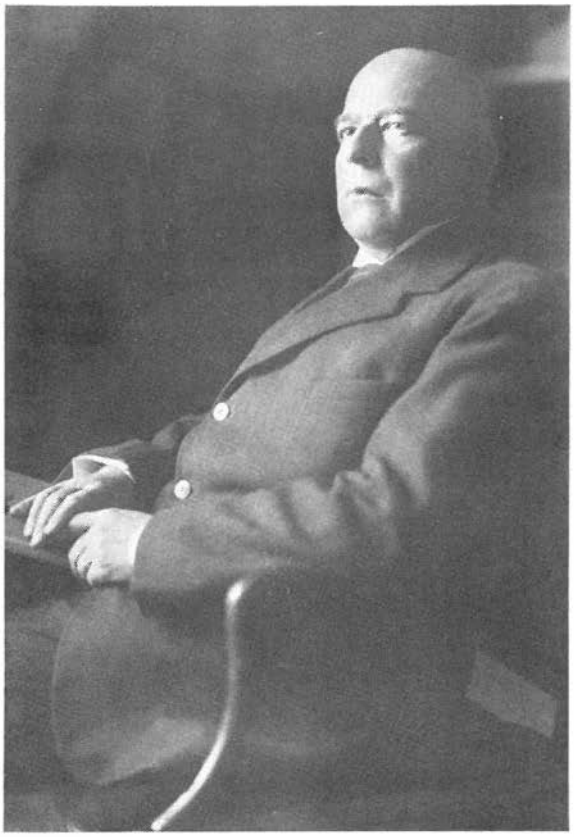
(13) Avant la première Guerre mondiale, certains auteurs français professent des sentiments analogues. Barrès, par exemple, voit dans Wagner l'annonciateur d'une nouvelle religion : «Il est le purificateur qui rejette tous les vêtements, toutes les formules, dont l'homme *civilisé* est recouvert, alourdi, déformé. Il réclame le bel être humain primitif, en qui la *vie* était une sève puissante». En 1912, les écrivains Henri Massis et Gabriel de Tarde (sous le pseudonyme d'Agathon) publient dans *L'Opinion* une enquête sur la jeunesse, dans laquelle, tout en se plaçant sous le patronage de Maurras, ils opposent la vie à l'intellect. (Les résultats de cette enquête paraîtront en 1913 chez Plon, sous le titre *Les jeunes gens d'aujourd'hui*). «De ces jeunes hommes, écrivent-ils, il ne suffirait point de dire qu'ils sont optimistes, car l'optimisme est encore une doctrine. Et il s'agit ici d'une originalité de tempérament qui se manifeste par un état de plénitude, de vitalité. Chez leurs aînés, on voyait l'élégant souci de n'être dupe de rien. Eux, au contraire, sont dupes de la vie avec joie, si c'est être dupe pourtant que d'obtenir d'elle le plus possible en se conformant à ce qu'elle exige de nous.. Consciemment ou d'instinct, cette génération est anti-intellectualiste. Elle ne considère point la vie comme un débat intellectuel, je veux dire un débat où n'entrent en jeu que des éléments rationnels..» A la même époque, Romain Rolland exprime son antipathie pour la culture allemande, et notamment pour les Wagnervereine. «L'Allemagne, déclare-t-il, mourra sous l'inondation de la musique».

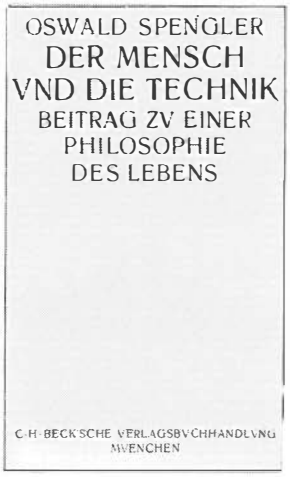
A partir des années vingt, sous l'influence des événements, une partie de plus en plus vaste de l'opinion allemande prend l'habitude d'entendre, sous le vocable de «civilisation», des idées telles que nivellement, égalitarisme, mentalité cosmopolite, urbaine et par conséquent déracinante, tantôt bourgeoise, tantôt prolétarienne. Dans ces creusets humains que sont les mégapoles, la «civilisation» *corrompt* les sentiments. Elle provoque le *stress*, épuise et dépeuple les campagnes, favorise la délinquance, rend inutiles le courage, les vertus viriles, le sens de l'honneur, elle domestique, elle rend lâche, mou, médiocre. La «culture», au contraire, stimule les vertus essentielles. Elle *dresse*, elle sélectionne. La *Zivilisation* devient de plus en plus synonyme d'urbanisation, de sophistication, de tyrannie de la machine, d'entassement, de courtisanerie ; la *Kultur*, d'authenticité, de sincérité, de gentillesse, de simplicité. La civilisation est liée à l'émiettement de la société ; émiettement sur tous les plans. Un individualisme exacerbé, s'exerçant aux dépens de la société, finit par la priver de tout caractère organique. Chaque groupe social travaille à ses intérêts au détriment des autres, chaque classe se pose comme antagoniste des autres classes. Dissociation également dans le domaine des arts : chaque tendance artistique ramène tout à elle, chaque trait de caractère tend à s'émanciper, comme un brillant causeur, dans une conversation, cherche à ramener à lui toute l'attention. Au niveau de la fonction souveraine, pouvoir *sacral* et pouvoir *politique* se séparent. La famille se désintègre. Un fossé se creuse entre le peuple et ses dirigeants. Le mot de Bismarck, *Auch der Kaiser ist Volk* («L'empereur aussi est le peuple»), est exactement le contraire de celui de Louis XIV : «L'Etat, c'est moi». L'esprit d'*analyse* s'exerce aux dépens de l'esprit de *synthèse*. Il y a divorce entre l'intelligence et la vie. Dès lors, le parallèle s'impose avec l'idée allemande du caractère *supra-sensible* de la culture, en tant qu'elle manifeste l'âme *(Seele)* d'une communauté nationale, par opposition à son esprit *(Geist)*. Cette idée tire son origine du romantisme (cf. Hans Kern. *Die Seelenkunde der Romantik.* Widukind-Verlag, Berlin, 1937), et aussi de la théorie hégélienne d'un «esprit objectif» animant la totalité des institutions sociales. Pour les romantiques, l'âme-populaire-et-nationale *(Volksseele)*, subtile émanation venue des profondeurs du peuple (dont elle exprime les valeurs fondamentales), c'est-à-dire essentiellement de son *histoire*, est elle-même en devenir ; elle s'exprime dans les traditions, le folklore, les chansons et les récits populaires, et aussi dans la langue, qui en constitue le cadre fixe, tout en lui permettant de se renouveler. C'est l'existence de cette «âme collective» qui explique la pluralité comme l'incommunicabilité des vues-du-monde. (On retrouvera cette idée chez Frobenius, sous le nom de *Paideuma*, avec la doctrine de la «culture façonnante»).

## *"celui qui vit a raison"*

Dans le domaine philosophique, l'opposition entre l'*âme* et l'*esprit* correspond à l'antithèse entre les *philosophies de la raison et de l'esprit* et les *philosophies de la volonté et de la vie.* L'homme, dans la tradition philosophique française, est d'abord un être de raison : soit la raison instrumentale du type cartésien, qui propose et facilite la compréhension et la domination de la nature ; soit la raison des Lumières, qui s'efforce d'organiser le monde suivant les principes abstraits du progrès et de la liberté. Inspirée par la raison, la philosophie classique oscille continuellement entre le moralisme, le scepticisme et l'esprit critique, dont elle forme la commune racine. Pascal, Condillac, Maine de Biran, *analysent* les sentiments et les émotions. Montaigne s'en tient à son «que sais-je ? » Descartes et Malebranche instrumentalisent la pensée. Pierre Bayle, père de l'esprit critique, se fait le propagateur du libertinage de l'esprit. Montesquieu s'attaque aux institutions. Voltaire raille et persifle. L'Encyclopédie dénonce le pouvoir royal. Rousseau remet en cause le principe même des mécanismes sociaux. Dans le domaine religieux, la tradition française comprend beaucoup de théologiens, mais presque pas de grands mystiques. Thomas d'Aquin avait fait appel à la raison pour conforter la foi. En 1790, la Révolution met la foi au service de la Raison et lui dresse un autel. Au siècle dernier, Lamartine s'écrie : «Quiconque a horreur de la raison a horreur de la France !»

En Allemagne, la philosophie de la vie tire son origine des oeuvres de Schelling, de Schopenhauer et de Nietzsche, mais elle s'inspire aussi du «panthéisme chrétien» d'un Maître Eckart et des mystiques allemands du Moyen Age (cf. Hans Kern. *Von Paracelsus bis Klages. Studien zur Philosophie des Lebens.* Widukind-Verlag, Berlin, 1942). On connaît le mot de Schiller : «Nous, nous vivons. — A nous les heures, Et celui qui vit a raison». Le grand reproche que Nietzsche fait au «prêtre ascétique», c'est de mépriser la vie, c'est de prétendre qu'elle ne vaut rien au regard de l'excellence des «arrière-mondes» et du royaume des cieux, c'est d'affirmer : périsse la vie pourvu que triomphe la Vérité. Socrate, affirme Nietzsche, a affaibli chez l'homme l'instinct de conservation vitale. Il a justifié et entretenu la déperdition d'énergie, source des faiblesses qui rendent vulnérables à toutes les illusions. L'ascétisme surtout est un «crime contre la vie», parce qu'il crée un climat de maladie où l'intellect s'installe comme explication dernière et comme alibi. Or, c'est l'être vivant, et non l'esprit pur, qui perçoit, qui affirme et qui nie : toute vision du monde est une interprétation selon les données d'une vie. En 1890, Julius Langbehn *(Rembrandt éducateur)* voit dans Rembrandt le représentant d'un art du clair-obscur, qui met en mouvement les forces de l'imagination. Il est, déclare-t-il, le maître d'oeuvre d'une *culture* implicite qui peut (et doit) triompher de l'ordre bourgeois, fondé sur la rationalisation industrielle, la platitude et l'intellectualisme stérilisant. A partir du début de ce siècle, le même thème est repris par des auteurs aussi différents que Hans Driesch (*Philosophie de l'organique*, 1909), Th. Lessing (*Le déclin de la terre par l'esprit*, 1916), Othmar Spann






*Ci-contre : première édition (1931) de «L'homme et la technique». «Je distingue, écrit Spengler, l'idée d'une culture de sa réalisation historique. J'oppose la première à la seconde comme l'âme au corps».*
*Ci-contre, à gauche : Oswald Spengler en 1910.*
*Ci-dessus : Spengler en 1926.*
*En haut, à gauche : portrait de Leo Frobenius.*
*(D'après M. Koktanek. «Oswald Spengler in seiner Zeit». Beck, München, 1968).*

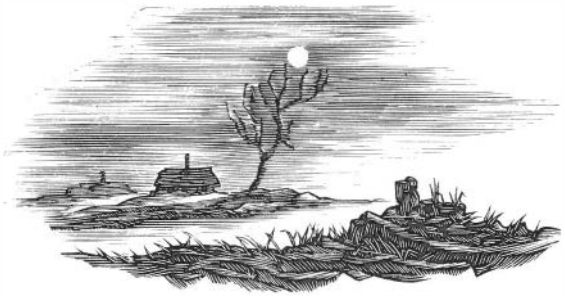
pas de sens ni de but : c'est seulement au sein des cultures particulières que des buts peuvent être distingués et appréciés. Les périodes de plus haute culture (de *véritable* culture) sont celles de la naissance, de la croissance et de la maturité. A ce moment là, la sève de l'invention et de l'innovation à l'intérieur de la tradition initiale se manifeste avec une irrésistible énergie. Au contraire, le nom de «civilisation» doit être réservé à la période finale, au moment où, par déperdition de l'énergie d'origine, l'entropie commence à gagner l'organisme, où le progrès scientifique et technologique prend le pas sur les créations spirituelles, où ces créations elles-mêmes disparaissent peu à peu, où les arts et la littérature deviennent des passe-temps ou des excitants nerveux *(panem et circenses)*, où les artistes se perdent en subtiles variations dans le déjà-vu sans jamais retrouver de nouvelles sources d'inspiration, où la mode secrète les nostalgies les plus baroques, les fantaisies les plus exotiques, où se produisent les *pseudomorphoses*, c'est-à-dire les mélanges de culture, où seules les valeurs marchandes, quantifiables, sont partout reconnues, où l'argent, symbole abstrait de l'interchangeable, comme le disait Simmel, domine toutes choses, où la morale de l'«efficacité» devient pur alibi, facilite toutes les trahisons (sans même, à terme, être efficace), où le souci de sécurité prime toute autre préoccupation, où les structures s'effondrent, où les autorités sont remises en cause, où le plus grand nombre aspire à l'homogénéité sociale et à la réduction des différences, où la société perd son caractère organique et sa «souplesse», quand disparaît tout ce que les ancêtres ont créé de vigoureux et de grand, tandis que tout se matérialise et se pétrifie, et que, bientôt, tout éclate et se dissout.

## *discontinuité et irréversibilité*

Spengler oppose donc la notion organique et vivante de «culture» à l'abstraction oppressive de la «civilisation», la seconde étant comme la cristallisation (au sens de matérialisation) de la première. La culture est la manifestation originale/originelle, libre et spirituelle, d'une communauté historique de vie ; la civilisation, la manifestation d'ordre intellectuel et impersonnel qui aboutit au machinisme et à la mécanisation totale de la vie humaine. Entre les cultures, il y a à la fois *discontinuité* (principe spatial inter-culturel) et *irréversibilité* (principe temporel intra-culturel). «Une culture, explique Spengler, naît au moment où une grande âme se réveille, se détache de l'état psychique primaire d'éternelle enfance humaine (..) Une culture meurt quand l'âme a réalisé la somme entière de ses possibilités sous la forme de peuples, de langues, de doctrines religieuses, d'arts, d'Etats, de sciences, et qu'elle retourne à l'état psychique primaire.. Quand le but est atteint et l'idée achevée, que la quantité totale des possibilités intérieures s'est réalisée au dehors, la culture se fige brusquement, elle meurt, son sang coule, ses forces se brisent : elle devient *civilisation*».

A la période de «haute culture» correspond la ville moyenne, clairement située dans un *paysage culturel* où l'élément rural, gage de renouvellement social et donc d'avenir, permet à des élites potentielles de se former et de mûrir avant de venir, au fil des générations, s'actualiser et s'«historiciser» dans les centres urbains. A la «civilisation» correspond la «ville mondiale», «colosse de pierre», «symbole extraordinaire et demeure de l'esprit entièrement affranchi», qui, «insatiable, suce la campagne, lui réclame sans cesse de nouveaux flots d'hommes qu'elle dévore, jusqu'à mourir elle-même exsangue dans un désert inhabité».

Du fait de son pessimisme, apparent ou foncier, la théorie spenglérienne d'une «biopsychologie» des cultures a souvent été critiquée. Certains ont fait valoir que le «déclin», au sens où l'entend Spengler, est finalement synonyme d'*accomplissement*, et donc de plénitude, puisqu'une culture qui «décline» est une culture qui a dit tout ce qu'elle avait à dire, et qui, en fin de compte, disparaît parce qu'elle ne peut plus que se parodier ou se répéter. D'autres critiques ont été émises, en conformité avec les thèses marxistes, libérales, voire, dans les années trente, nationales-socialistes (cf. Alfred Rosenberg, *Kultur und Technik*, in *Gestaltung der Idee*. München, 1936, pp. 319-28).



En 1923, Leo Frobenius publie un autre livre resté fameux : *Vom Kulturreich des Festlandes. Dokumente zur Physiognomik*. Il paraîtra en France sous un autre titre : *Le destin des civilisations* (Gallimard, 1940). Le traducteur, N. Guterman, expliquera : «Bien qu'en allemand, le terme *Kultur* ait plutôt un sens spirituel, je le traduis souvent par «civilisation», car il s'agit ici de la totalité des manifestations d'une époque ou d'un peuple donné». Frobenius, dans ce livre, insiste sur la différence entre l'esprit allemand, défini comme «capacité à saisir le *sens* du réel» *(Wirklichkeitssinn)*, et l'esprit français, défini comme «capacité d'organiser rationnellement les faits». Le rationalisme français, avec le réalisme anglais et le matérialisme américain, dit-il, constitue l'un des quatre grands «groupes de culture» : le groupe matérialiste (les trois autres étant le groupe «solaire» ou mythologique, qui fut celui des mythes fondamentaux, le groupe des grandes religions et le groupe de la philosophie occidentale). La culture, pour Frobenius, est une «totalité». Elle recouvre une «communauté de destin» : «La compréhension de cette entité qui, aujourd'hui pour la première fois, se révèle à nous, la *culture*, doit être une faveur — sinon *la* faveur accordée par le temps moderne à notre pensée et à notre sentiment ; car elle seule peut nous libérer du fardeau du «moi», et seule elle nous apparaît comme totalité et unité en nous délivrant de l'obsession presque morbide de la décadence». Le pouvoir de l'avenir, affirme Frobenius en guise de conclusion, appartient à ceux qui seront des *synthèses vivantes*, à ceux qui auront la faculté de «saisissement» vis-à-vis du sens et de l'essence des choses, et qui, pour cette raison, deviendront des «catalyseurs».

## *la fin véritable de l'Etat*

La philosophie de l'Etat de Paul von Sokolowski, mort en 1934, repose tout entière, elle aussi, sur la distinction culture/civilisation. Dans *Politik und Rechtsphilosophie : der Staat* (Max Niemeyer, Halle-Saale, 1932), Sokolowski observe que l'homme est à la fois un fragment matériel de la nature et une entité douée de raison. Or, cet être de nature doit, par le fait même de son existence, lutter sans cesse contre la nature. Son action s'exerce sur un double plan, selon que les éléments «naturels» à combattre lui sont extérieurs ou, au contraire, font partie de sa personnalité intérieure. «*Civilisation*, écrit Sokolowski, désigne la fonction que l'homme accomplit en luttant avec les forces *externes* de la nature ; *culture* désigne la fonction que l'homme accomplit en luttant avec les forces *internes* de la nature, les impulsions naturelles» (*Une vision allemande de l'Etat à travers l'histoire et la philosophie*, précédé de *Culture et civilisation selon Paul von Sokolowski*, par Georges Cornil. Mémoires de l'Académie royale de Belgique, Bruxelles, 1936). Sur le plan religieux, ajoute-t-il, l'aspect de «civilisation» correspond aux divinités et au dogme, l'aspect de «culture», à l'exigence morale intérieure. «L'Eglise catholique, précise-t-il, réussit à concilier, dans sa religion, le point de vue de la civilisation (qui assure une action puissante sur les masses) et le point de vue de la culture, tandis que la confession réformée tend à maintenir sa religion plutôt sur le plan de la culture». La même distinction est faite dans le domaine des institutions. Sokolowski distingue des peuples de «seule culture» (ex. : le peuple juif) et des peuples de «seule civilisation» (ex. : le peuple américain). Il observe que c'est tantôt la civilisation qui a été donnée comme fondement du droit naturel

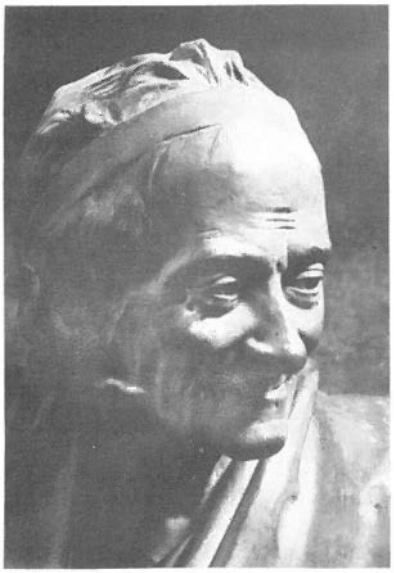
(avec Hobbes et Spinoza), et tantôt la culture (avec Pufendorf et l'école allemande du droit naturel). Faisant porter sa critique sur l'Etat de «seule culture» (la République platonicienne, assez proche des «Etats» que voulaient être les Ordres religieux) comme sur l'Etat de «seule civilisation» (Machiavel), dénonçant l'Etat fédéral *völkisch* (quasi-absence d'Etat) aussi bien que l'«Etat-matraque» dont parlait Lénine (dans *L'Etat et la Révolution*), il affirme que la fin véritable de l'Etat tient dans «la réalisation d'une synthèse parfaite de la civilisation et de la culture». Cet idéal s'incarne dans l'«Etat organique», dont les principes transcendent sans l'étouffer la substance de la communauté populaire.

## *un décalage constant*

Dans un livre paru peu de temps après la dernière guerre (*Les écrivains français devant le mirage allemand.* Boivin, 1947), M. Jean-Marie Carré remarquait, non sans raison, qu'il existe entre la réalité allemande et les enseignements qu'en retire l'étranger un «décalage» constant, en sorte que l'opinion des observateurs s'est à peine formée que cette opinion ne correspond déjà plus à la réalité. L'Allemagne sentimentale et cosmopolite que Mme de Staël observe en 1804 a déjà disparu lorsque paraît son livre, en 1813. Elle est remplacée par l'Allemagne de Fichte et du soulèvement national. De même, l'Allemagne découverte par Victor Cousin en 1820, celle des philosophes de province, tout absorbés par la pensée spéculative, a disparu lorsque Edgar Quinet va l'étudier sur place en 1830. C'est déjà l'Allemagne de la «science personnifiée» qui va déclencher, entre autres, l'enthousiasme d'un Renan. Mais après avoir prêché l'imitation des savants d'outre-Rhin, celui-ci sera le premier surpris de voir «surgir» l'Allemagne prussienne d'après-Sedan. Dès lors, après avoir été la cité des muses, la terre d'élection du romantisme, le sanctuaire de la métaphysique, le temple de l'histoire et la maison de la science, l'Allemagne devient la patrie des uhlans. Pourtant, à peine s'est-on habitué à cette idée, que l'Allemagne, avec Wagner, se transforme en Walhalla de la musique, en même temps que se répandent les idéologies et les systèmes de Nietzsche, de Bebel et de Marx. La guerre de 1914 donne aux Alliés l'occasion de dénoncer l'«éternelle Allemagne», mais à peine l'armistice est-il signé que la puissance prussienne s'effrite. Guillaume II abdique, des révolutions éclatent, tandis que s'installe la République pacifiste et socialiste de Weimar. Celle-ci cède à son tour la place à l'Allemagne nationale-socialiste. Mais vingt ans plus tard, alors même que l'on se demande à l'étranger si l'Allemagne n'est pas restée «revancharde», les Allemands donnent le spectacle d'une démocratie industrieuse, hostile à tout extrêmisme, et dont la volonté de croissance se limite à l'expansion économique. C'est à cette image que l'Occident semble maintenant s'habituer. On peut penser que, lorsqu'il s'en sera complètement pénétré, elle sera déjà périmée. M. Alfred Grosser avait raison de parler de «l'incompréhension franco-allemande». Et pourtant, cette Allemagne si diverse reste toujours la même : des constantes subsistent.

On voit donc que la définition du mot «culture» est plus complexe qu'on ne pouvait s'y attendre au premier abord. Le terme n'est pas univoque. Selon les époques et les pays (selon les *cultures*, serait-on tenté de dire), selon les disciplines aussi, il a pris des acceptions très différentes, et même contradictoires. Entre celles-ci, il est très difficile de trancher. La question, d'ailleurs, continue d'évoluer. Dans l'Allemagne contemporaine, par exemple, l'antithèse culture/civilisation n'est plus perçue avec la même acuité. La double influence du «roman social» et de la pensée analytique anglo-saxonne a fortement contribué à réduire la *distance conceptuelle* entre les deux notions. Des auteurs d'opinions très variées ont même entrepris de les «réconcilier» ou de les *convertir* l'une à l'autre (cf. Henning Eichberg. *Verteidigung der Kultur oder Befreiung der Kulturen ?*, communication au 2ème Congrès international pour la défense de la culture. Nice, 30 septembre 1974 ; et aussi Günter Bartsch. *Das okzidentale Syndrom in der Konzeption Henning Eichbergs. Theorie, Wert und Problematik*, in *Criticon*, septembre-octobre 1974). Il n'est pas sûr qu'il n'en résulte pas quelque appauvrissement de la pensée. D'autre part, le regain d'influence de l'école de Frankfurt *(frankfurter Schule)* et, d'une façon plus générale, des «francs-tireurs» de la pensée marxiste dans l'Allemagne d'après-guerre, a remis (provisoirement ? ) en honneur les philosophies intellectualistes dérivées de l'*Aufklärung* et de l'hégélianisme de gauche (cf. Georg Lukàcs. *La destruction de la raison.* 2 vol., 1958 ; Max Horkheimer et Theodor W. Adorno. *La dialectique de la raison*. Gallimard, 1974 ; Max Horkheimer. *Eclipse de la raison*, suivi de *Raison et conservation de soi.* Payot, 1974). N'oublions pas, en tout cas, que les nuances demeurent. Les mots, comme les peuples, ont une histoire. ■

Alain de BENOIST



Epitaphe dudit Villon
Freres humains qui apres no⁹ viues
Nayez les cueurs contre no⁹ endurcis
Car se pitie de no⁹ pouurez auez
Dieu en aura plustost de vous mercis
Vous nous voies cy ataches cinq six
Quãt de la char q̃ trop auõs nourrie
Elle est pieca deuouree et pourrie
et no⁹ les os deuenõs cẽdres et pouldre
De nostre mal personne ne sen rie
Mais pries dieu que tous nous vueil
le absouldre
g iii.

*Ci-dessus, à gauche : François Villon, dans l'édition Pierre Lavet (1489). Au centre : illustration de la même édition pour la «Ballade des pendus». A droite : Ronsard (en haut) et du Bellay. Ci-contre : Voltaire.*

Friedrich SIEBURG

# LA LANGUE COMME DESTIN

Il n'y a pas de place pour l'indifférence quand on considère l'opposition éternelle entre la façon d'être allemande et la façon d'être française. Toute recherche des causes de cette différence si captivante mène presque sans détours vers les plus insondables profondeurs du destin. Dès que l'on confronte la façon de penser allemande et la façon française, on a l'impression de se trouver devant deux animaux fabuleux, deux sphinx qui se regardent inlassablement dans les yeux, tout en montant la garde à la porte du grand secret. Une vérité, formulée en allemand et répétée en français, sera toujours la même vérité mais n'aboutira pas aux mêmes conséquences. En allemand, elle dévoile ce qu'il y a d'inexorable dans toute vérité — en français, elle s'insère dans l'existence et fait ressortir cette aménité sans laquelle la vie en commun des mortels est difficile. La langue allemande pose l'homme et son message dans l'absolu, elle le place seul devant son destin. La langue française renvoie l'homme à ses semblables dans un rapport social et ajoute à ce qui est dit le désir de se faire comprendre. Cette antithèse reflète la destinée des deux peuples, elle dévoile ce qu'ils peuvent entreprendre et ce qu'ils doivent redouter.

## *volonté de communiquer*

Au départ de la langue allemande, se trouve la formule magique qui sert à conjurer les puissances obscures. La formule d'incantation qui les éloigne a une force surnaturelle, elle appelle les esprits, dompte les éléments et transforme les êtres vivants en animaux. Siegfried comprend le langage des oiseaux. Tout Allemand le pourrait aussi, s'il le voulait. La parole allemande, à son origine, permet à l'homme de se délivrer de sa peur originelle, elle lui confère la puissance sur le monde des esprits. C'est une parole solitaire, projetée dans l'univers d'où elle retombe sur terre, saturée de forces secrètes. Elle nous montre un homme qui lutte seul, elle est toute remplie de sa noire volonté et de son effroi. C'est la parole d'un thaumaturge, d'un visionnaire — bref, d'un poète.

Dans la parole française, dès le début, la volonté de communiquer avec son prochain est primordiale et implique donc un voisin. La langue française serait impensable sans la présence d'un autre que soi, car elle est sociale jusque dans son essence. Si la langue allemande est irremplaçable pour les contacts avec les dieux et les démons, le français, lui, répond à la question : comment se comporter avec ses semblables ? Le monde, pensé en français, est déjà très peuplé et aspire au maximum de peuplement possible. Il est rempli de conventions et d'accords tacites, calculés pour enlever à la pensée humaine sa mortelle acuité. La langue française est toujours au service de la vie, même s'il lui faut pour cela sacrifier quelque ultime vérité ; la langue allemande, au contraire, n'existe que pour l'idée, même si cette intransigeance doit coûter cher à la vie commune des êtres humains. Ce que signifie que tout Français se servant consciemment de sa langue et profitant de ses qualités d'équilibre et de persuasion, est un moraliste qui prend à coeur les relations d'homme à homme.

Quelle prodigieuse multitude d'images découle de cette différence fondamentale entre les langues française et allemande ! Toute la richesse de l'existence humaine n'est-elle pas contenue dans cette opposition ? Impossible d'embrasser une plus vaste étendue que celle qui s'étend entre la parole allemande et la parole française. Pourtant, ces deux univers linguistiques se côtoient de près, se tiennent presque l'un à l'autre, cherchant sans cesse à se pénétrer mutuellement et pourtant se refusant l'un à l'autre éternellement. C'est

ainsi que se trouvent comprimées les oppositions les plus vastes dans le champ clos des forces occidentales. Elles témoignent, ces forces, du génie du continent européen qui, malgré le mot superficiel de Valéry, affirme en ce domaine précis sa suprématie sur l'espace asiatique, pourtant cent fois plus étendu.

Quiconque cherche à comprendre la façon d'être du peuple voisin, est donc réduit à empoigner la langue de ce peuple comme les barreaux d'une cage — et pourtant le secret le plus profond se trouve du côté allemand. En effet, si la clarté de la prose de Voltaire ne pourra jamais être rendue en allemand, la recherche de l'ordre et de la morale qui en constitue la base restera quand même compréhensible dans ses grandes lignes. Par contre, il n'existe aucune façon de dire pourquoi le vers de Goethe, *So lasst mich scheinen, bis ich werde* (1), est d'une si bouleversante perfection. Face aux frissons que nous ressentons devant les trésors de la langue allemande, nous sommes condamnés au silence. L'incommensurabilité de notre langue constitue en même temps ses limites. Nous manquons de moyens pour persuader un Français que le vers de Mörike, *Lieblich ist des Vogels Tritt im Schnee* (2), ouvre au lecteur allemand des profondeurs insoupçonnées. C'est que, malgré sa légèreté, ce vers constitue une formule incantatoire qui, non seulement recrée devant nous la grâce d'une empreinte libre de tout poids, mais évoque aussi la vision d'un monde d'une froide beauté encore inhabité, dans l'attente de la venue de l'homme. Avouons que ce sentiment est inexprimable ; et que, dans cette impossibilité d'exprimer, réside aussi bien notre fierté sans limites de ressembler à Dieu qu'un véritable ahurissement devant notre difficulté d'exister au milieu du chaos. Ainsi, dès l'instant qu'on approche les sommets de la langue allemande et de la langue française, on mesure en même temps l'étendue de la question franco-allemande.

## *"vif, sociable et volubile"*

C'est le dynamisme, pour ne pas dire la vélocité de la langue française qui nous démontre le mieux, à nous autres Allemands, qu'elle est inimitable. Elle coule et s'écoule comme une conversation ; questions et réponses lui donnent autant d'impulsions sitôt qu'elle se met à languir. A son débit rapide, on sent les hommes réunis sous un toit, pour qui une conversation qui se tarit est comme un manque d'éducation. Ce *perpetuum mobile* de la langue française constitue une force incomparable dans le domaine social. C'est comme si les lumières ne s'éteignaient jamais, comme si les feux ne se consumaient jamais, comme si les cruches et les brocs jamais ne se vidaient. Et de même que les cendres ne peuvent jamais éteindre les flammes qu'elles recouvrent, de même jamais le silence n'étouffe les échanges empreints de vitalité et d'optimisme qui relient les hommes entre eux. Oui, on pourrait presque dire que la langue continue et se chargerait de continuer si l'homme, un jour, venait à se taire. Dans de tels moments, elle offre le spectacle amusant, mais aussi effrayant, d'une machine qui se serait mise en route toute seule et qui avancerait maintenant de façon implacable, sûre de ses rails comme de ses roues. Cette puissante particularité de la langue française, si elle fait les délices des orateurs, politiques ou non, a déjà acculé au désespoir plus d'un de ses maîtres. Peut-être même pourrait-on dire qu'en France, une bonne partie des efforts de langage a consisté de tout temps à lutter contre cette tendance de la langue à s'émanciper. Le «Français vif, sociable et volubile» dont parle Goethe s'est toujours abandonné volontiers aux flots de la parole — souvent sans bien savoir où le conduirait ce voyage. D'autres penseurs, au contraire, se sont insurgés jusqu'à l'épuisement contre cette facilité et ont fait des efforts passionnés pour rendre aux mots leur personnalité et pour leur redonner leur contenu d'origine. Parfois même, les deux tendances se sont trouvées réunies en une seule et même personne. Personne autant que Victor Hugo ne s'est laissé emporter aussi docilement par le flot rutilant de ses propres paroles — personne, en même temps, n'a construit de digues de mots bien taillés avec autant de résolution.

Bien élevés, les mots français s'assemblent dans des phrases, tandis que le mot allemand, plus porté à l'autonomie, ne parvient souvent qu'avec peine à coexister dans le plus vaste ensemble de la langue. Que des unités linguistiques se côtoient d'une façon abrupte, nous apparaît comme une chose grandiose. Plus l'amalgame est rude, comme dans les dernières oeuvres de Hölderlin, plus intenses sont les frissons poétiques qui nous parcourent ! Pour les Français, c'est tout le contraire ; plus les mots se fondent, sans failles, dans l'ordre supérieur de la phrase, plus forte est la sensation d'harmonie qu'ils ressentent. Il serait vain de discuter pour savoir quelle attitude vis-à-vis de la langue a le plus de valeur. Toutes les deux s'enracinent dans le destin des peuples et, à leur tour, elles conditionnent ce destin.

Il est facile de qualifier le mot isolé d'«onomatopée» et la phrase composée de «creuse phraséologie» — cela n'explique en rien l'abîme existant entre les deux façons de ressentir une langue. Les Allemands disent : «Ce n'est que de la littérature» ; les autres prétendent que «c'est seulement de la poésie». Il ne peut y avoir de dénominateur commun, car dans la vie des hommes il n'y a rien au-dessus de la façon d'être du peuple auquel on appartient. La littérature a besoin, pour exister, d'être écoutée et d'être lue. La poésie vit et rayonne d'une façon indépendante. La littérature est sociable, la poésie est solitaire. Et tandis que le Français se sent rassuré dans la communication d'homme à homme, dans la conversation entre

(1) «Laissez-moi donc paraître jusqu'à ce que je devienne» (c'est-à-dire «jusqu'à ce que je sois en mesure d'être»).

(2) «Charmante est l'empreinte de la patte de l'oiseau dans la neige».

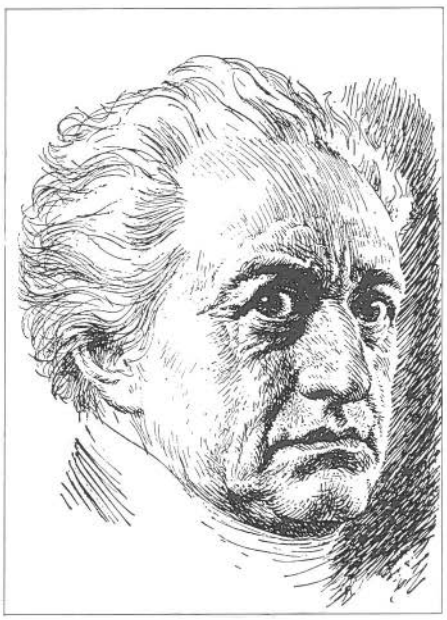
voisins, l'Allemand, tout au contraire, ne se sent vraiment chez lui que lorsqu'il parcourt le cosmos en se débattant contre les puissances de l'absolu.

La France dans son histoire a été plus favorisée que l'Allemagne, du fait surtout qu'elle est parvenue de bonne heure à son unité. Toutefois cela n'est pas vrai pour la langue, dont le développement en France a été marqué par de profondes césures et par des crises. L'irruption du latin a presque fait disparaître la langue des origines, réduisant ainsi au silence les vieux sons originels ; chez nous au contraire, une droite ligne va des Formules magiques de Merseburg jusqu'au monde des expressions modernes en passant par la Prière de Wessobrunn. Il manque en France un événement comparable à la traduction de la Bible par Luther ; personne n'a sauvegardé les trésors linguistiques des grands siècles religieux jusqu'à l'époque moderne. Bien au contraire, c'est presque intentionnellement que la tradition médiévale a été négligée et finalement complètement sacrifiée à la centralisation littéraire. Le soupir de soulagement du célèbre «Enfin, Malherbe vint», que nous autres Allemands avons du mal à comprendre, prélude à l'accord de l'ordre civil et religieux, qui a été ressenti en France comme un accomplissement. A partir de ce moment, le goût, la règle et les bonnes manières sont appelés à jouer un rôle déterminant dans un domaine où, selon notre sentiment à nous, ils n'ont pas de raison d'être : c'est-à-dire dans la poésie. L'alexandrin — vers standardisé, obligatoire pour tous les genres littéraires — est imposé au langage poétique à la manière d'une constitution. Il en résulte une limitation presque despotique de la langue. Les affluents naturels provenant du langage populaire ou d'autres sources extérieures à la cour ou à la bourgeoisie sont bouchés. On réprouve et l'on considère comme des grossièretés ou des altérations des choses accueillies ailleurs comme enrichissantes. La langue devient une sorte de catalogue des mots admis en littérature — le vocabulaire étant volontairement réduit —, selon une attitude hostile à tout ce qui a poussé naturellement. L'esprit créateur poétique est remplacé par l'esprit d'ordonnance rhétorique. Un inventaire est ainsi établi, qui transforme de bonne heure et pour toujours la langue française en un instrument d'une régularité et d'une perfection infinies, mais la rend incompatible avec toute innovation future.

## *fonction sociale et fonction poétique*

Comme nous autres Allemands sommes prisonniers de l'origine mythique de la langue, nous ne pouvons être des juges équitables et vraiment impartiaux de la littérature française. Chacun de nous, sans y réfléchir, placera toujours la «poésie» au-dessus de la «littérature», étant donné que nous distinguons nettement entre la fonction sociale et la fonction poétique de la langue. A nos yeux, une distance considérable sépare le poète (3) des hommes ordinaires, et nous avons des difficultés à nous représenter le poète comme un être social. Il nous semble que sa parole se nourrit de sources différentes et plus profondes que les paroles des hommes dans une conversation. En français, cette différence n'existe pas : le Grand Siècle a réduit la langue poétique et la langue de la conversation à une identité complète. Depuis cette époque, le poète n'a pas plus le droit que le «parfait honnête homme» de puiser à d'autres sources. Nous ne tenons pas suffisamment compte de ce fait dans nos appréciations de la littérature française, et il en résulte que nous donnons une préférence souvent peu justifiée aux rares blocs monolithiques de cette littérature. François Villon avait encore la possibilité de rendre son style sinon plus mordant, du moins

(3) En allemand, le mot *Dichter* signifie aussi bien «poète» qu'«écrivain», au sens lyrique (le terme de *Schriftsteller* étant réservé aux autres écrivains). La distinction se fonde donc sur le *genre* littéraire plutôt que sur la *forme* (prose ou vers). Ce qui confirme le propos de Sieburg (note *N. E.*).



*A gauche : Friedrich Hölderlin (1770-1843). Ci-contre : portrait de Goethe, par Karl Bauer. Ci-dessous : Martin Luther (1483-1546).*

plus personnel — en déplaçant ses mots ou en les remariant d'une façon bien à lui. Cela suffit déjà pour nous le rendre plus proche. Ronsard et la Pléïade nous paraissent, du point de vue du langage, bien plus «modernes» que Voltaire, qui manie pourtant les mots avec beaucoup plus de puissance — passons sous silence Boileau, que nous ne pouvons apprécier que par un effort d'éducation volontaire. A l'inverse, et depuis toujours, c'est seulement le côté lisse et poli de notre poésie qui a paru agréable et familier aux Français. Le fait que, pendant des dizaines d'années, l'oeuvre de Heine soit apparue au goût français comme le sommet de la poésie allemande, constitue un véritable drame du langage, car Heine est pour nous un malentendu personnifié à cause justement de sa faculté d'être traduit. Mais nous avons, nous aussi, commis beaucoup de malentendus jusqu'à présent. Un écrivain français, par exemple, nous paraît d'autant plus «français» qu'il incarne avec plus de netteté l'aspect de critique moralisatrice de sa civilisation. C'est pour cela que nous prenons l'aimable Anatole France, à cause de ses critiques effrénées pour un grand écrivain, alors que la grandeur d'un La Fontaine ne nous paraît pas toujours évidente, du fait de la modestie de ses sujets.

## *la langue s'oppose à la langue*

La boutade selon laquelle «de toutes les communications, la communication par le langage est la plus difficile», prend donc son sens le plus profond dans le domaine bien délimité des relations franco-allemandes. La langue s'oppose à la langue, et pourtant cette confrontation correspond aussi de façon exacte à l'immense étendue des possibilités humaines. L'«homme parfait» tel qu'on pourrait l'imaginer, ce n'est pas seulement Siegfried comprenant le langage des oiseaux, mais aussi l'homme lié à la société et qui tient aux échanges avec ses contemporains. Au fond, la langue française surgit au moment où l'homme, dégagé de la nature, s'avance joyeusement vers un ordre nouveau toujours plus saisissable et plus tolérant. La langue allemande, elle, est insaisissable comme son origine. Elle ramène inexorablement l'humanité vers les forces maternelles qui l'ont mise au monde. Faut-il diminuer la tension qui existe entre ces deux pôles ? Cela est-il possible et même souhaitable ? Toute plante qui vit véritablement prend profondément racine dans la terre, et pourtant elle se plait à pousser à l'air libre. ■

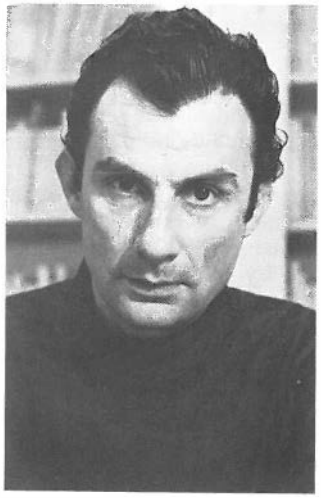
Friedrich SIEBURG

(traduction : Marlène d'Iéna)

*Ecrivain catholique rhénan, né en 1893 à Altena (Westphalie), Friedrich Sieburg fut au début de sa carrière correspondant à Paris de* La Gazette de Francfort. *Il écrivit de nombreux ouvrages de voyages et d'histoire, ainsi que quelques essais politiques, parmi lesquels* Die Rote Arktis. «Malygins» empfindsame Reise *(Societäts-Verlag, Frankfurt/M., 1929 ;* Sur un brise-glace soviétique. *Grasset, 1931)*, Frankreichs Rote Kinder *(Societäts-Verlag, Frankfurt/M., 1930)*, Vendée *(Societäts-Verlag, Frankfurt/M., 1930)*, Gott in Frankreich ? Ein Versuch *(Societäts-Verlag, Frankfurt/M., 1931 ;* Dieu est-il français ? *Grasset, 1934)*, Es werde Deutschland *(Societäts-Verlag, Frankfurt/M., 1933 ;* Défense du nationalisme allemand. *Grasset, 1936)*, Robespierre *(Flammarion, 1935)*, Le nouveau Portugal. Portrait d'un vieux pays *(Ed. de France, 1938, trad. de Pierre Klossowski)*, Die stählerne Blume *(1939 ;* La fleur d'acier. Voyage au Japon. *Grasset, 1942, trad. d'André Coeuroy)*, Geliebte Ferne (De ma fenêtre. Notes sur la France et l'Angleterre. *Grasset, 1942, trad. d'André Coeuroy*), Unsere schönsten Jahre (*1950 ;* Je passais au bord de la Seine), Napoleon (*1956 ;* Napoléon. Les cent jours. *Laffont, 1957, trad. de François Ponthier). Sieburg est mort vers 1962.* ■

# pourquoi la France

## JEAN CAU



En 1975 et en France, il y a des urgences. Et me voici, plongé dans mon époque, dans mon pays et dans leur quotidien. Si donc la meilleure part de moi-même chante une hymne sourde, une autre part vit l'aujourd'hui détestable où se débat et s'enfonce mon pays. Et mon Europe. Et mon Occident. Et s'il est bien de proposer une morale, il faut aussi proposer un combat et un terrain à celui-ci. La morale, je l'ai dite et chantée. Le combat, il est celui d'Occident. Reste le terrain où peuvent être creusées les tranchées de refuge et d'assaut. Alors, j'ai beau méditer, j'ai beau aller et venir, j'ai beau sonder perspectives et horizons, je ne vois qu'une tranchée capable en même temps de nous abriter et de nous vomir vers l'assaut et le salut. *Dans l'urgence de nos jours*, en attendant plus vaste abri et plus vaste espérance déployée, notre tranchée s'appelle la France et notre premier bouclier et notre première épée s'appellent le nationalisme. Plus tard, nous verrons. En attendant, dans la mêlée, *ici*, un nationalisme français est le premier salut.
Je m'en explique.

Jean Cau.

## NOUVELLE ÉCOLE propose à ses lecteurs le nouveau livre de JEAN CAU.

BULLETIN DE COMMANDE (à découper ou à recopier)

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

. .....

désire recevoir dans les meilleurs délais le nouveau livre de Jean Cau - Pourquoi la France -

Je verse la somme de 26 F (franco de port) à l'ordre de NOUVELLE ÉCOLE - C.C.P. Paris 17 116 42, par : chèque postal ; chèque bancaire ; mandat-lettre.

Bulletin à renvoyer à NOUVELLE ÉCOLE / B.P. 129 / 75326 Paris Cedex 07.

# bibliographie

Dans chacun de ses numéros, *Nouvelle Ecole* publie un classement des principaux essais récemment parus. Les ouvrages, regroupés par disciplines, sont répartis en trois catégories, auxquelles correspond un indice chiffré d'intérêt décroissant : 1. *La sélection*, qui comprend les titres les plus intéressants publiés durant la période écoulée ; 2. *Les livres à consulter*, sur lesquels on peut faire certaines réserves, mais qui méritent d'être lus ; 3. *Les livres à signaler*, qui contiennent parfois des éléments documentaires.

## références

### *religions*

Gerald James LARSON (éd.). *Myth in Indo-European Antiquity* (1) / Actes du Colloque organisé par l'Université de Californie à Santa Barbara, avec la participation de Georges Dumézil, Edgar Polomé, Udo Strutynski, Jaan Puhvel, Marija Gimbutas, etc. Introduction de C. Scott Littleton, sur la mythologie comparée. University of California Press (Berkeley, Calif. 94720). 197 pages.

Louis ROUGIER. *Le conflit du christianisme primitif et de la civilisation antique* (1) / Christianisme et paganisme : «psychologiquement, le contraste est total». Présentation d'Alain de Benoist. GRECE. 158 pages, 25 F.

Ernest RENAN. *Vie de Jésus* (1) / Nouvelle édition présentée et annotée par M. Jean Gaulmier. Un «grand poème romantique». Folio. 542 pages.

Régis BOYER et Eveline LOT-FALCK. *Les religions de l'Europe du Nord. Eddas, Sagas, hymnes chamaniques* (1) / «Le Destin est sacré. Il n'est pas de plus haute valeur. Et si l'on ne peut donner sa vie pour le sacré, vaut-il la peine de vivre ? » Fayard. 753 pages, 85 F.

François DECRET. *Mani et la tradition manichéenne* (2) / «L'entreprise la plus achevée pour tenter de donner une solution rigoureuse et lucide au grand problème du Mal». Mythe, gnose et tradition. Seuil. 190 pages, 16 F.

Karlheinz DESCHNER. *Das Kreuz mit der Kirche. Eine Sexualgeschichte des Christentums* (2) / Du *Santo Membro* à la théologie moderne, une «histoire sexuelle» du christianisme. L'auteur a fait ses études à l'école théologique de Bamberg. Econ Verlag, Düsseldorf. 490 pages, 32 DM.

Joseph COMBLIN. *Théologie de la pratique révolutionnaire* (3) / «L'évangile des pauvres, des sans-nom, des marginalisés». Par l'auteur d'une *Théologie du politique*. Ed. Universitaires. 381 pages, 59,95 F.

Paul VALADIER. *Nietzsche et la critique du christianisme* (2) / Dionysos contre le Crucifié. Analyse de textes d'une remarquable densité. Cerf. 614 pages.

Georges DUMEZIL. *Gods of the Ancient Northmen* (1) / Traduction des *Dieux des Germains* (1959), augmentée de quatre articles sur Byggvir et Beyla, le *Rigsthula*, le dieu Heimdall et le bestiaire cosmique de l'Edda. Introduction de C. Scott Littleton et Udo Strutynski. University of California Press, Berkeley. 157 pages, 9 dol.

Jacques MADAULE. *Le drame albigeois et l'unite française* (3) / Les Cathares et l'ébauche d'une nationalité. Nouvelle édition, revue et augmentée. Gallimard. 245 pages, 6 F.

Jacques GADILLE (éd.). *Les catholiques libéraux au XIXème siècle* (2) / Lamennais, son influence et sa postérité. Actes du Colloque international d'histoire religieuse de Grenoble (30 septembre - 3 octobre 1971). Presses Universitaires de Grenoble (B. P. 47, 38040 Grenoble-Cédex). 595 pages, 90 F.

Jean DECARREAUX. *Normands, papes et moines en Italie méridionale et en Sicile, XIème-XIIème siècles* (1) / Cinquante ans de conquêtes et de politique religieuse. L'intégration de l'Eglise orientale dans le système féodal normand. A. et J. Picard (82 rue Bonaparte, 75006 Paris). 153 pages.

Sigrid HUNKE. *Europas andere Religion. Die Ueberwindung der religiösen Krise* (1) / La tradition religieuse de l'Occident non-chrétien. Pour une éthique européenne fondée sur un retour à l'unité des contraires. Econ Verlag, Düsseldorf. 559 pages.

Emile GILLABERT. *Saint-Paul ou le colosse aux pieds d'argile* (2) / «Les traits psychotiques du personnage plaident en faveur de l'hallucination de Damas». Schaoul paranoïaque. Métanoïa (Marsanne, 26200 Montélimar). 220 pages, 39 F.

Jean-Claude FRERE. *Pythagore, l'initié de Samos* (1) / «Mon peuple, celui des Grecs, ne cherche pas

à imposer ses dieux. Il donnera à l'humanité le contre-poison des fables». Une existence, un récit. Retz. (114 Champs-Elysées, 75008 Paris). 256 pages.

Jacob BOEHME. *L'aurore naissante ou la racine de la philosophie, de l'astrologie et de la théologie* (2) / L'oeuvre du grand mystique allemand (1575-1624), dans la traduction de Louis Claude de Saint-Martin (le «philosophe inconnu»). Sebastiani, Milano. 462 pages.

Yvon ROY. *Le testament des Templiers à Chinon.* (3) / De mystérieux graffiti gravés dans les pierres du donjon. Chinon, nouveau Gisors ? Mame. 255 pages, 25 F.

A. G. DICKENS. *The German Nation and Martin Luther* (2) / Nationalisme et anticléricalisme. La Réforme, signe avant-coureur de la formation de la nation allemande. Edward Arnold (41 Maddox Street, London W1). 264 pages, 3,75 livres sterl.

Nicolau EYMERICH et Francisco PENA. *Le manuel des inquisiteurs* (1) / Texte intégral du célèbre *Directorium inquisitorium* publié par Rome en 1503. Eymerich y écrit : «Je loue l'habitude de torturer les accusés, notamment de nos jours où les mécréants se montrent plus éhontés que jamais». Mouton, La Haye et Ecole pratique de Hautes études (131 boulevard Saint-Michel, 75005 Paris). 249 pages.

Alfred BAEUMLER. *Das mythische Weltalter* (1) / Les dieux olympiques et les héros du monde souterrain. Réédition de *Bachofen, der Mythologue der Romantik* (1926). C. H. Beck, München. 373 pages.

## anthropologie

Clémence ROYER. *Charles Darwin et son temps* (1) / Texte extrait de la préface à la première traduction de *L'origine des espèces* (Schleicher, 1862). Le transformisme face aux théologiens. GRECE. 48 pages, 8 F.

André AKOUN (éd.). *L'anthropologie* (3) / Présentation sociologique et philosophique. L'anthropologie physique à la portion congrue. Marabout, 690 pages.

Wilhelm KELLER. *Einführung in die philosophische Anthropologie* (2) / L'être humain, le langage, les pulsions et la vie. Approche phénoménologique. A. Francke Verlag, München. 168 pages, 9,80 DM.

Ulrich KATTMANN (éd.). *Rassen. Bilder vom Menschen. Biologischsozialkundliches Arbeitsbuch.* (3) / Propagande universaliste à caractère purement politique. Les données scientifiques reléguées à l'arrière plan. Nombreuses illustrations. Jugenddienst-Verlag, Wuppertal. 309 pages.

Nicolas LAHOVARY. *La France ethnique* (1) / Le peuplement pré-indo-européen, celtique, germanique et latin de l'hexagone. Extrait des *Peuples européens* (La Baconnière, 1946). GRECE. 52 pages, 8 F.

W. W. HOWELLS. *Cranial Variation in Man. A Study by Multivariate Analysis of Patterns of Difference Among Recent Human Populations* (1) / Etude mathématique et statistique des variations crâniennes chez l'homme. Ouvrage publié par le Musée Peabody d'archéologie et d'ethnologie. Harvard University Press (11 Divinity Avenue, Cambridge, Mass. 02138). 259 pages (°).

France HERSKOVITS (éd.). *Melville J. Herskovits : Cultural Relativism* (2) / Relativisme culturel contre ethnocentrisme. Quinze essais posthumes, réunis par la femme de l'auteur. Vintage Books-Random House, New York. 293 pages, 1,95 dol.

## politique

Giovanni SARTORI. *Théorie de la démocratie* (1) / Pour une définition «verticale» de la démocratie : «polyarchie élective». Réalisme machiavélien contre rationalisme égalitaire. Armand-Colin. 405 pages.

Armin MOHLER. *Von rechts gesehen* (1) / Néo-conservatisme *(Warum nicht konservativ ? )*, réalisme *(Der Weg nach Pékin)*, politique étrangère *(Aussenpolitik der Vorleistungen).* Et quelques considérations sur la «chasse aux sorcières». Seewald Verlag (7 Stuttgart 70, Postfach 6). 343 pages.

James J. O'ROURKE. *The Problem of Freedom in Marxist Thought* (2) / Marx, Engels, Lénine et les philosophes soviétiques devant le problème de la liberté. Libre-arbitre et «nécessité historique». D. Reidel Publ. Co., Dordrecht. 231 pages, 75 fl.

Claude BRUAIRE. *La raison politique* (3) / «La politique est l'index de ce que la raison ne peut». L'effondrement du politique dans la théologie. Fayard. 266 pages.

Thomas MOLNAR. *L'animal politique* (2) / L'histoire politique des sociétés, «histoire de leur déclin, histoire de l'âme collective et de son inertie». Un pessimisme religieux. Table ronde. 220 pages.

Hans GRIMM. *«Die Thomas Mann Schrift». Antwort an einen Schriftsteller* et *Von der verkannten Wirklichkeit. Anruf an die Kommenden* (1) / Réponse à Thomas Mann et discours politiques (1931-55), par l'auteur de *Volk ohne Raum.* Le point de vue national sur le destin allemand. Klosterhaus Verlag (3417 Lippoldsberg, Postfach 34). 186 et 350 pages, 12 et 18,80 DM.

Wilfried ROEHRICH (éd.). *«Demokratische» Elitenherrschaft. Traditionsbestände eines sozialwissenschaftlichen Problems* (1) / Recueil d'articles sur la question des élites et la classe politique. Textes de Wilfried Röhrich, Gaetano Mosca, Robert Michels, Vilfredo Pareto, Raymond Aron, Georges Burdeau, Ralf Dahren-

dorf, Michael Freund, etc. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt. 359 pages.

Hanns AMHOFF. *Das Wesen der Nation* (2) / Le nationalisme comme idéologie formelle et l'Europe des nations. Mise au point et perspectives. Junges Forum (DESG. 2 Hamburg 11, Postfach 111927). 32 pages, 2 DM.

Sigrid HUNKE. *Das nach-kommunistische Manifest. Der dialektische Unitarismus als Alternative* (1) / L'unitarisme dialectique, réponse aux idéologies à la mode. Un «manifeste post-communiste». Seewald Verlag, Stuttgart-Degerloch. 242 pages, 24 DM.

Jean-Louis DEBRE. *Les idées constitutionnelles du général de Gaulle* (2) / Une certaine idée des institutions et du rôle du Chef de l'Etat. Thèmes permanents et variantes. Libr. Gén. de Droit et de Jurisprudence. 461 pages, 100 F.

## *régions*

Paul SERANT. *Le mont Saint-Michel ou l'Archange pour tous les temps* (1) / Des reliques du mont Gargan au culte de Saint-Michel. Histoire et légende d'un haut-lieu de l'esprit. S.O.S. (106 rue du Bac, 75007 Paris). 239 pages, 32,50 F.

André ROSSEL et Jean VIDAL. *Découverte du costume des Flandres* (1) / «Les belles femmes sont en Flandre», disait un poème du XIIIème siècle. Quarante-huit planches en couleurs, de grand format, sous emboîtage toilé. Le costume flamand dans sa splendeur. Hier et Demain. 24 pages + XLVIII pl.

Gillian FELLOWS JENSEN. *Scandinavian Settlement Names in Yorkshire* (1) / Les toponymes scandinaves dans le Yorkshire. Les noms en *-by* (Dalby, Crosby, Cleasby), *-thorp/-thorpe* (Copmanthorpe, Bugthorpe, Ravensthorpe) et *-tun/-ton* (Silton, Sneaton, Elloughton). Akademisk Forlag (Store Kannikestraede 6-8, 1169 Copenhague K). 276 pages, 47,26 Kr.

Guy HERAUD. *L'Europe des ethnies* (1) / Les ethnies minoritaires et les bases nationalitaires du fédéralisme européen. Nouvelle édition, avec une préface d'Alexandre Marc. Presses d'Europe. 324 pages, 24 F.

Paul DREYFUS. *La vie quotidienne en Dauphiné sous la IIIème République* ; Jean VARTIER. *La vie quotidienne en Lorraine au XIXème siècle*, et André GUERIN. *La vie quotidienne en Normandie au temps de Madame Bovary* (1) / Persistance des structures traditionnelles et transformation des provinces de France au siècle dernier. Trois grands tableaux vivants. Hachette. 270, 295 et 255 pages, 29, 26 et 36 F.

Hans HOFFMANN et Friedrich ENGERS. *St. Peter Ording* (2) / Une station balnéaire de l'Eiderstedt, dans le Schleswig, face à la mer du Nord et à Héligoland. Album illustré. Christian Wolff, Flensburg. 50 pages.

Frido BECKER. *Daheim auf Inseln und Halligen* (1) / Beauté sauvage des îles de la Frise du nord : Föhr, Sylt, Pellworm, Amrum, Süderoog, Oland. Et les îlots *(Halligen)* conquis de haute main sur les eaux. Christian Wolff, Flensburg. 128 pages.

FLB 72. Le procès de la Bretagne (2) / Les minutes du procès des autonomistes bretons du FLB-ARB. Xavier Grall : «Disons-le sans paradoxe : au ponant de votre territoire, nous sommes vos Québécois». Kelenn. 341 pages.

Jaume ROSSINYOL. *Le problème national catalan* (1) / La volonté d'être d'une «nation interdite» en Europe. Ouvrage considérable, avec une préface de M. Guy Héraud. Mouton, La Haye. 710 pages, 88 F.

Ilse Carola SALM. *Flandern* (1) / Les Flamands qui, depuis trois siècles, se battent pour leur liberté. Les données essentielles du problème. Eckart-Schriften (Dr. Robert Hampel. 1070 Wien, Lindengasse 42). 60 pages.

Jean QUELLIEN. *Les élections dans la Manche. Etude de sociologie électorale (1919-69)* (1) / «Les comportements politiques correspondent à des mentalités collectives poussant leurs racines dans un passé lointain, millénaire au moins». Etude d'actualité sur les deux Normandie. OCEP, Coutances. 294 pages.

*Amân Emgleo Breiz ! Pour la langue, la culture et les libertés bretonnes* (2) / Le dossier de l'enseignement du breton. Objectifs et action d'«Emgleo Breiz». Fondation culturelle bretonne/ Emgleo Breiz (B. P. 17, 29266 Brest-Cédex). 64 pages.

H. W. HAMMERBACHER. *Rettung des deutschen Kultur* (1) / Contre le cosmopolitisme et le déracinement. Propositions pour un «sauvetage» de la culture allemande. Heimatliebe-Verlag, Wört über Ellwangen/Jagst. 60 pages.

Max RIEPLE. *Erlebter Schwarzwald* (1) / Le guide complet de la Forêt-Noire. Avec deux cents itinéraires à l'intention du visiteur. Umschau Verlag Breidenstein (6 Frankfurt/M., Stuttgarter Strasse 18-24). 288 pages, 24,80 DM.

Gerhard STENZEL. *Von Burg zu Burg in Oesterreich* (1) / L'Autriche médiévale, de château en château. Photos aériennes de Lothar Beckel. Verlag Kremayr u. Scheriau. 224 pages, 340 shillings.

Ronan CAERLEON. *Le rêve fou des soldats de Breiz Atao* (1) / Témoignage sur Célestin Laîné et la Bezen Perrot. Trente ans après, un épisode du drame breton. Nature et Bretagne (38 rue Jeanne-d'Arc, 29000 Quimper). 235 pages.

Yann POUPINOT. *Le sentiment d'appartenance bretonne en Loire-atlantique* (2) / Nantes-en-Bretagne. Réponse aux théoriciens de la «non-bretonnité» des Nantais. Kendalc'h. 74 pages.

Theodor von KOBBE et Wilhelm CORNELIUS. *Wanderungen an der Nord- und Ostsee* (1) / Voyages en mer du Nord et en Baltique, avec des gravures admirables. Réédition (en fac-similé) d'un ouvrage romantique du siècle dernier. Georg Olms (32 Hildesheim, Am Dammtor). 244 pages, 29,80 DM.

Ernst von SALOMON. *Deutschland, deine Schleswig-Holsteiner !* (1) / Les habitants du Schleswig, le coeur au large, l'esprit entre deux mers. L'un des derniers livres de l'auteur des *Réprouvés*. Hoffmann u. Campe, Hamburg. 184 pages.

Jean RASPAIL. *La hache des steppes* (1) / Wisigoths du Languedoc, Aïnos du Japon, Guanaquis d'Amazone, Taïnos des Antilles : peuples perdus et minorités oubliées. La hache de pierre noire pour symbole. Laffont. 284 pages, 28 F.

Michel LE BRIS. *Occitanie : volem viure !* (3) / Quand l'universalisme et le marxisme récupèrent la «France sauvage». Dans la collection que dirige Jean-Paul Sartre. Gallimard. 366 pages, 14 F.

Kurt ZECHNER (éd.). *Kärnten. Melodie einer Landschaft* (1) / Forêts, montagnes et châteaux de la vieille Carinthie. Photos en couleurs, évocations littéraires. Johannes Heyn, Klagenfurt. 207 pages.

Eugen ERNST. *The Rhine. A European River Landscape From the Air* (1) / Le Rhin et ses quatre pays frontaliers : une «rivière de l'Europe» chantée par Hölderlin. 72 photos aériennes de Siegfried Luber. Konkordia für Druck u. Verlag (7858 Bühl/Baden, Postfach 1240). 145 pages, 51,60 DM.

## *économie*

Kenneth J. ARROW. *Choix collectif et préférences individuelles* (1) / Aucune procédure de choix collectif ne peut satisfaire «démocratiquement» la somme des intérêts individuels. Une remise en cause fondamentale. Calmann-Lévy. 234 pages, 32 F.

Ferdinand TROXLER. *Die Lehre von Eigentum bei Thomas von Aquin und Karl Marx* (2) / Le thomisme et le marxisme devant la propriété. Deux formes d'économie «moralisée». Imba Verlag (Postfach 1052, 1071 Freiburg, Suisse). 172 pages.

Pierre-Louis REYNAUD. *Précis de psychologie économique* (1) / Vers une synthèse de l'économie mathématique et de la psychologie sociale. Applications commerciales et industrielles. PUF. 268 pages.

H. COLE, C. FREEMAN, M. JAHODA et K. PAVITT. *L'anti-Malthus. Une critique de «Halte à la croissance»* (2) / Les errements du Club de Rome et l'arrière-plan idéologique. Réponse aux théoriciens du «catastrophisme». Seuil. 252 pages.

Salvatore LA FRANCESCA. *La politica economica del fascismo* (3) / La réponse économique du fascisme aux défis de la société industrielle. Etat corporatif et capitalisme traditionnel. Laterza, Bari. 112 pages, 1 500 L.

Maurice GODELIER (éd.). *Un domaine contesté : l'anthropologie économique* (3) / Le rôle des rapports économiques dans le fonctionnement et l'évolution des sociétés. Pour une réconciliation du marxisme et de l'anthropologie. Mouton, La Haye. 374 pages.

## *sciences de la vie*

Hans J. EYSENCK. *The Inequality of Man* (1) / Personnalité, hérédité, intelligence et société. Un manifeste sur le fait inégalitaire. Maurice Temple Smith (37 Great Russell Street, London WC 1). 288 pages, 3 livres sterl.

Gérard CALOT (éd.). *La population de la France* (2) / Natalité, nuptialité, fécondité, mortalité et migration. Toutes les données de base sur la population française. N° spécial de *Population*, juin 1974. INED (27 rue du Commandeur, 75014 Paris). 356 pages, 15 F.

Adolf PORTMANN. *An den Grenzen des Wissens. Vom Beitrag zu einem neuen Weltbild* (1) / L'image du monde que donne la biologie moderne. Par un des grands théoriciens de l'anthropologie philosophique. Econ Verlag (4 Düsseldorf 1, Postfach 9229). 263 pages, 26 DM.

Gérard TRAVERSE. *Contribution à l'étude des bases du conseil génétique* (1) La pathologie héréditaire et les perspectives de l'eugénique moderne. Nombreuses références à *Nouvelle Ecole.* Thèse pour le doctorat en médecine, faculté de médecine de Marseille. 113 pages (°).

Gérard ZWANG. *Le sexe de la femme* (1) / Une encyclopédie complète, dans un style inimitable. Par un hétérosexuel sans complexes. La Jeune parque. 415 pages.

Henri LABORIT. *La nouvelle grille. Pour décoder le message humain* (2) / La biologie comble le fossé entre la physique et le langage. Malgré des extrapolations sur l'«autogestion» des organismes sociaux. Laffont. 358 pages. 33,60 F.

Jacques BAUGE-PREVOST. *La médecine naturelle* (2) / Hygiène naturelle et naturothérapie. Contre Pasteur, pour une médecine du terrain. Horizon-Santé (6655 rue Saint-Denis, Montréal 326). 126 pages, 3 dol. canad.

Jean-Jacques ANTIER. *Carrel, cet inconnu* (3) / La vie et l'oeuvre de l'auteur de *L'homme, cet inconnu.* Dans une perspective essentiellement religieuse. Secours catholique (106 rue du Bac, 75007 Paris). 207 pages.

Hermann LEY. *Ueber die Schwierigkeiten des Einzelwissenschaftlers. Des Biologen Jacques Monod* (3) / Un marxiste tente de répondre à Monod. Dans l'ombre du Lénine de *Matérialisme et empiriocriticisme.* Verlag Marxistische Blätter (6 Frankfurt/M., Heddernheimer Landstrasse 78 a). 130 pages, 5 DM.

Eugène RETHAULT. *Le mongolisme* (3) / Thérapeutiques médicales et surtout psychopédagogiques. Sur le ton de la conversation. Ed. ESF (17 rue Viète, 75017 Paris). 450 pages.

B. WALLACE. *Génétique des populations* (1) / Sélection, fardeau génétique, évolution de la dominance. Le point sur les fréquences de gènes et les fréquences zygotiques. Masson et Cie (120 boulevard Saint-Germain, 75006 Paris). 226 pages (°).

G. G. WENDT. *Vererbung und Erbkrankheiten. Ihre gesellschaftliche Bedeutung* (1) / Les maladies héréditaires, leur signification sociale. Excellente synthèse des connaissances actuelles. Herder & Herder, Frankfurt/M. 144 pages, 13,80 DM.

Alexander ALLAND. *La dimension humaine. Réponse à Konrad Lorenz* (3) / Violente critique des thèses de Lorenz et d'Ardrey. En leur faisant dire ce qu'ils n'ont pas dit. Seuil, 190 pages.

Paul MOOR. *Die Freiheit zum Tode. Ein Plädoyer für das Recht auf menschenwürdiges Sterben* (1) / Plaidoyer pour une réforme des lois sur l'eutha-

**STEPHANE LUPASCO**

l'énergie et la matière psychique

**inédit**

l'énergie et la matière vivante

**nouvelle édition**

**Deux ouvrages qui se complètent et qui apportent des solutions neuves aux problèmes de la vie d'une part, aux problèmes du psychique, de "l'âme" d'autre part.**

**JULLIARD**

nasie. Avec de nombreux documents et des analyses de cas. Rowohlt, Hamburg. 320 pages.

Paul SPORKEN. *Le droit de mourir. Thérapeutique et euthanasie* (1) / Les sociétés modernes devant l'«assistance à la mort». L'auteur, catholique et médecin, exerce aux Pays-Bas. Desclée De Brouwer, 174 pages.

Claude PEYRET. *Avortement. Pour une loi humaine* (2) / Changer la loi, est-ce délivrer un «permis légal de tuer» ? L'auteur de la «loi Peyret» s'explique. Calmann-Lévy, 254 pages, 26 F.

Marcel MIGEO. *Les Rostand* (2) / Maurice, Edmond, François et Jean Rostand : une «dynastie» exceptionnelle. Récit vivant, plein d'anecdotes. Stock. 303 pages, 29 F.

James D. WATSON. *Biologie moléculaire du gène* (1) / L'ouvrage de base du découvreur de la «double hélice». Nouvelle édition, revue et augmentée. Inter-European Ed., Amsterdam. 611 pages (°).

## *linguistique*

Emile BENVENISTE. *Problèmes de linguistique générale II* (1) / Vingt études importantes, parues de 1965 à 1972. Dont un entretien avec *Les Lettres françaises* (1968), sur le thème «structuralisme et linguistique». Gallimard. 288 pages.

Wilhelm von HUMBOLDT. *Introduction à l'oeuvre sur le kavi, et autres essais* (1) / Première traduction de cet ouvrage fondamental du «père» de la linguistique moderne (1767-1835). Les notions de «forme de langue» et de grammaticalité. Seuil. 444 pages (°).

Hans Peter ALTHAUS, Helmut HENNE et Herbert Ernst WIEGAND (éd.). *Lexikon der Germanistischen Linguistik* (1) / Panorama général des langues germaniques : histoire, phonétique, syntaxe, sémiotique, variations dialectales, etc. Un manuel de travail (3 vol.). Max Niemeyer (74 Tübingen, Postfach 2140). 675 pages, 60 DM (°).

pour vos achats de livres

**librairie GREGORI**

*26 rue du Bac - 75007 PARIS*
*tél. : 222.07.65*

**journaux, revues, disques**
**dépositaire de «Nouvelle Ecole»**

*pas de commandes par correspondance*

Gérard MOIGNET. *Grammaire systématique de la langue française* (2) / Un travail de psycholinguistique, avec travaux pratiques et corrigés. Style parfois inutilement obscur. Nathan. 287 pages, 19 F (°).

I. J. GELB. *Pour une théorie de l'écriture* (2) / «Si l'alphabet est défini comme un système de signes exprimant les sons isolés de la langue, alors le premier alphabet digne de ce nom est celui des Grecs». Monogenèse ou polygenèse de l'écriture ? Flammarion, 304 pages.

Bertil MALMBERG. *Manuel de phonétique générale* (1) / Analyse physiologique et structurale des expressions sonores du langage. Du paradigme au syntagme. A. et J. Picard. 272 pages (°).

Colette DONDAINE. *Les parlers comtois d'oïl. Etude phonétique* (1) / Consonantisme et vocalisme du franc-comtois. Par opposition au lorrain, au franco-provençal, au champenois et au bourguignon. Klincksieck. 487 pages, 75 F (°).

André CAQUOT et David COHEN (éd.). *Actes du 1er Congrès international de linguistique sémitique et chamito-sémitique. Paris, 16-19 juillet 1969* (2) / Berbère, couchitique, sémitique, chamito-sémitique : l'état des connaissances actuelles. Conclusions tirées par M. Dupont-Sommer. Mouton, La Haye. 416 pages, 120 fl. (°).

Guy Jean FORGUE & Raven I. Mc DAVID jr. *La langue des Américains* (1) / Première analyse sociolinguistique de la langue parlée aux Etats-Unis. Vocabulaire, usage, ethnologie. Aubier-Montaigne. 271 pages.

Jacob GRIMM. *Geschichte der deutschen Sprache* (1) / Reproduction intégrale de l'*Histoire de la langue allemande* (Leipzig, 1880). Deux volumes en un seul. Georg Olms Verlag, Hildesheim. 726 pages (°).

Martyn F. WAKELIN. *English Dialects. An Introduction* (1) / Introduction à la dialectologie anglaise. Solide argumentation. The Athlone Press (4 Gower Street, London WC 1). 207 pages, 2,25 livres sterl.

Michel HUGHES. *Initiation mathématique aux grammaires formelles* (1) / Automates finis et grammaires de constituants : un langage nouveau, réservé aux spécialistes. Larousse. 153 pages (°).

Arndt RUPRECHT. *Die ausgehende Wikingerzeit im Lichte der Runeninschriften* (1) / Les inscriptions runiques à la fin de l'époque des Vikings. Cartes et *corpus* des inscriptions. Vandenhoek & Ruprecht, Göttingen. 188 pages + VII cartes h.t. (°).

Julia M. PENN. *Linguistic Relativity vs. Innate Ideas* (1) / La linguistique relativiste, depuis Humdoldt et Herder jusqu'à Lee Whorf et Sapir. Mouton & Co., La Haye, 62 pages, 12 fl.

## *sciences*

Stéphane LUPASCO. *L'énergie et la matière vivante* et *L'énergie et la matière psychique* (1) / Tout organisme se «construit» au moyen d'une logique de l'hétérogène et d'un antagonisme. Le conflit comme fondement même du psychisme. Julliard. 356 et 327 pages, 32 et 34 F (°).

Raymond RUYER. *La gnose de Princeton* (1) / Quand la science substitue des «participables» aux «observables». Des savants à la recherche d'une religion. Fayard. 303 pages, 35 F.

Robert BLANCHE. *L'induction scientifique et les lois naturelles* (1) / La thèse soutenue ici est que l'induction, passage du fait à la loi, doit être jugée, non sur sa forme, mais sur la «vérifiabilité» de sa conclusion. Avec six grands schémas théoriques. PUF. 171 pages.

André VARAGNAC. *La conquête des énergies* (1) / Du muscle au «corps sans emploi», les sept révolutions énergétiques de l'histoire. Préface de M. René Huyghe. Hachette. 252 pages, 24 F.

George MELHUISH. *The Paradoxical Nature of Reality* (1) / Une cosmologie philosophique basée sur l'énergétique. Forte influence de Stéphane Lupasco. St. Vincent's Press, (St Vincent's Priory, Sion Hill, Bristol). 196 pages, 2,90 livres sterl.

Paul A. WEISS. *L'archipel scientifique. Etudes sur les fondements et les perspectives de la science* (1) / Série de textes de vulgarisation sur la nature de la science et ce qui se trouve au-delà. Dont plusieurs essais sur le problème du «Tout et des parties» (*Le concept fondamental de système hiérarchique*, *Un et un ne font pas deux*, etc.). Maloine (27 rue de l'Ecole de Médecine, 75006 Paris). 265 pages.

Werner HEISENBERG. *La partie et le tout. Le monde de la physique atomique* (1) / Conversations et souvenirs (1920-65). Sur la responsabilité du chercheur, la portée, de la science, la religion et le sens de la vie. Albin Michel, 335 pages, 27 F.

Niels BOHR. *Physique atomique et connaissance humaine* (1) / La notion de *complémentarité* appliquée au domaine de la vie. Vingt-cinq ans de méditations et d'épistémologie. Gauthier-Villars. 156 pages (°).

Robert FREDERICK. *A la recherche des extra-terrestres* (2) / «Ils existent certainement». Un résumé succinct, qui s'efforce à l'objectivité. Bordas, 125 pages.

Jean-Claude PECKER. *Le ciel et deux écrits* (2) / Le ciel n'est pas le même pour le poète, l'astrologue et le savant. «Voyages en Univers» avec l'auteur, professeur d'astrophysique théorique au Collège de France. Hermann (156 boulevard Saint-Germain, 75006 Paris). 157 pages, 12 F.

Michel AMBACHER. *La matière dans les sciences et en philosophie* (3) / «La seule présence authentique de la matière est celle qui se manifeste à la conscience philosophique à titre d'*expérience sensible*». Le vieux débat scolastique entre «nature naturante» et «nature naturée». Aubier-Montaigne, 156 pages.

Louis COUTURAT. *De l'infini mathématique* (1) / Le nombre est bien, comme le pensait Kant, le schème de la grandeur ; mais la grandeur n'est pas une catégorie de l'entendement. Un classique de la fin du siècle dernier. Albert Blanchard (9 rue de Médicis, 76006). 667 pages, 56 F (°).

Lucien CHAMBADAL. *Dictionnaire des mathématiques modernes* (2) / «La mathématique est l'art de donner le même nom à des choses différentes» (Henri Poincaré). S'adresse quand même aux initiés (rééd.). Larousse. 256 pages (°).

Alexandre KOYRE. *Etudes d'histoire de la pensée scientifique* (2) / L'histoire de la science n'est qu'une partie *intégrante* de l'histoire de la pensée.

l'Avant-Scène

**la plus importante collection internationale de pièces de Théâtre et de Films**

**BON**

POUR UN EXEMPLAIRE RÉCENT

**GRATUIT**

accompagné de notre catalogue complet

NOM ET ADRESSE _____

_____

■ L'Avant-Scène a edité 800 pièces et 180 films.
■ Textes intégraux et photos. Le numéro 5 F (Etr. 6,50 F.)
■ 15 000 abonnés dans 65 pays
27, rue Saint André des Arts, Paris 6e C C P Paris 7353 00

Recueil d'articles parus entre 1930 et 1963. Gallimard, 412 pages (°).

Carl SAGAN & Thornton PAGES (éd.) *UFO's. A Scientific Debate* (1) / Actes du symposium sur les «objets volants non identifiés» (OVNI), à Boston, les 26 et 27 septembre 1969. Une approche scientifique. Cornell University Press, London. 310 pages, 5,65 livres sterl. (°).

## *littérature*

Jean BOISSEL. *Gobineau, l'Orient et l'Iran, 1816-60. Prolégomènes et essai d'analyse* (1) / L'un des meilleurs connaisseurs de Gobineau se penche sur son oeuvre «asiatique». Un travail de grande classe, pour découvrir un «pélerin passionné». Klincksieck. 476 pages.

Hans-Joachim UNGER. *Die Literatur der Camargue. Eine literaturgeschichtliche und motivkundliche Studie zur Regionalliteratur in der Provence* (1) / Mistral, le marquis de Javon et Joseph d'Arbaud. Remarquable thèse de doctorat sur la Camargue et la littérature provençale. UNI-Druck Verlag (8 München 40, Amalienstrasse 83). 410 pages, 19 DM.

Jean CAU. *Les enfants* (1) / Dix nouvelles «métapolitiques» sur un royaume d'épopée : la chevalerie de l'enfance. Une nostalgie qui ne trompe pas. Gallimard. 200 pages.

Michel RAGON. *Histoire de la littérature prolétarienne en France* (1) / Littérature ouvrière et paysanne. La *vraie* littérature d'expression populaire. Albin Michel. 315 pages, 44 F.

Gabriel MATZNEFF. *Isaïe réjouis-toi* (1) / Imposture du christianisme et désintégration du couple. Gabriel Matzneff brûle ses icônes et ses vaisseaux. Table ronde. 251 pages, 25 F.

Magnus MAGNUSSON et Hermann PALSSON (éd.). *Laxdaela Saga* et *Njal's Saga* (1) / Histoire d'un amour, histoire d'une vengeance. Deux sagas scandinaves en édition de poche. Penguin Books (Harmondsworth, Middlesex). 269 et 378 pages, 40 et 45 p.

Pierre-André TOUTTAIN (éd.). *Jules Verne* (1) / L'ombre du capitaine Nemo, de Michel Strogoff, Mathias Sandorf, Philéas Fogg, Robur le Conquérant et tant d'autres. Témoignages et textes inédits. L'Herne (41 rue de Verneuil, 75007 Paris). 366 pages.

Jean-Claude RIVIERE. *Anthologie des troubadours auvergnats* (1) / Poèmes originaux de Peire d'Alvernha, Peirol, Robert de Clermont, Monge de Montaudon, Peire de Rogier, etc., avec les traductions. Un domaine occitan méconnu. Cercle occitan d'Auvergne (29 boulevard Gergovia, 63000 Clermont-Ferrand). 135 pages.

Curtis CATE. *Antoine de Saint-Exupéry. Sein Leben und seine Zeit* (2) / L'auteur de *Citadelle*, le créateur du *Petit prince*. Une biographie inattendue. Econ Verlag, Düsseldorf. 502 pages, 28 DM.

Erika TUNNER et Jean-Claude SCHNEIDER (éd.). *Romantiques allemands II* (1) / Second volume, consacré à Brentano, Bettina et Achim von Arnim, Eichendorff, Mörike, Büchner, etc. Anthologie des meilleurs écrits. Gallimard-Pléïade. 1 744 pages.

Erwin Guido KOLBENHEYER. *Dichterischer Nachlass* (1) / Les derniers poèmes de l'auteur de *Paracelse*. Une philosophie nationale implicite. Orion-Heimreiter Verlag (6056 Heusenstamm, Postfach 1324). 540 pages.

Jean GAULMIER (éd.). *Etudes gobiniennes 1973* (1) / «Je ne serai apprécié de mes contemporains que cent ans après ma mort» (Gobineau, 26 avril 1873). Nouveaux textes inédits ou peu connus. Klincksieck. 166 pages, 48 F.

Roland LAUDENBACH (éd.). *La Table ronde, trentième anniversaire* (1) / Témoignages sur une maison d'édition pas comme les autres. Par Jean Anouilh, Thierry Maulnier, Ernst Jünger, Jean Mistler, Jacques Laurent, Jean Bourdier, Gabriel Matzneff, Jean Plumyène, etc. N° spécial des *Cahiers de la Table ronde* (40 rue du Bac, 75007 Paris). 238 pages.

Pierre RUELLE (éd.). *Le besant de Dieu de Guillaume le clerc de Normandie* (1) / Guillaume, Normand émigré en Angleterre, contemple la société de son temps (1226-27). Texte intégral, avec notes et commentaires. Ed. de l'Université de Bruxelles (Parc Léopold, 137a rue Belliard, 1040 Bruxelles). 287 pages, 720 FB (°).

André BLANC (éd.). *Les critiques de notre temps et Montherlant* (1) / Textes de Gabriel Matzneff, Robert Brasillach, Simone de Beauvoir, Drieu la Rochelle, etc. Le plus grand écrivain de ce temps devant ses contemporains. Garnier, 192 pages.

Roger BESUS. *L'unique semence* (roman) (1) / «Toute foi comme tout amour et toute ferveur qui nous soulèvent au-dessus de nous-mêmes viennent d'une unique semence». L'Europe entre la haine de l'esprit et l'héroïsme de la raison. Plon. 406 pages, 32 F.

Allen THIHER. *Céline : The Novel as Delirium* (3) / Variations sur le thème du délire. Analyse et récupération. Rutgers University Press (30 College Avenue. New Brunswick, N.J. 08903). 275 pages, 12,50 dol.

Paul AEBISCHER. *Préhistoire et protohistoire du «Roland» d'Oxford* (1) / L'expédition d'Espagne (778) et ce qui s'ensuivit. Comment l'histoire s'est transformée en mythe. Francke Verlag, Bern. 290 pages, 42 FS.

Uwe K. KETELSEN. *Die Naturpoesie der norddeutschen Frühaufklärung* (2) / L'universalisme chrétien et la poésie de la nature en Allemagne du nord, au début de l'*Aufklärung*. Entre le déisme et l'«atomisme». J. B. Metzler (7 Stuttgart, Postfach 529). 294 pages, 60 DM.

Rudyard KIPLING. *Le livre de la jungle, L'homme qui voulut être roi* et *Capitaines courageux* (1) / Trois des plus célèbres ouvrages de Kipling (1865-1936), chantre de l'Empire britannique à son apogée. Folio. 216, 251 et 245 pages.

Joseph MAJAULT, Jean M. NIVAT, Charles GERONIMI et René WINTZEN. *Littérature de notre temps* (2) / Soixante-quatre fiches sur des contemporains, dont René Barjavel, Roger Caillois, André Chamson, Jean Freustié, Roger Judrin, Jacques Laurent, Gabriel Matzneff, Patrick Modiano, Benjamin Perret et Jean Vauthier. Casterman. 256 pages.

Jean-Pierre MABIRE. *La composition de la Eyrbyggja Saga* (1) / Présentation d'une célèbre saga islandaise. Elle aurait, selon l'auteur, été composée entre 1210 et 1230. Association des publications de la faculté des Lettres de Caen. 80 pages.

Hartmut FROESCHLE. *Ludwig Uhland und die Romantik* (1) / Originaire de Souabe, Ludwig Uhland (1787-1862) écrivit des poèmes, des ballades («J'avais un camarade») et des travaux scientifiques sur la mythologie nordique et les récits héroïques. La seule étude complète qui lui ait été consacrée. Böhlau Verlag (Köln 60, Postfach 60 01 80). 358 pages, 48 DM.

Maurice BARDECHE. *L'oeuvre de Flaubert* (1) / Le grand adversaire de l'humanitarisme chrétien et du verbalisme sentimental. Après Balzac, Proust et Stendhal, une nouvelle étude exhaustive. Sept couleurs. 424 pages.

Pierre de BOISDEFFRE. *Les écrivains de la nuit, ou la littérature change de signe* (2) / Pourquoi, pour *qui* écrire ? Baudelaire, Kafka, Gide, Beckett, Drieu, Montherlant, comme une dramaturgie de la chute. Plon. 303 pages, 32 F.

Michel MOURLET. *La chanson de Maguelonne* (1) / Le récit des amours de Pierre et Maguelonne, exercice respiratoire et chanson de geste. Un poème en prose d'inspiration médiévale. Table ronde. 206 pages.

Alfred PFEIL. *Die französische Kriegsgeneration und der Faschismus : Pierre Drieu la Rochelle als politischer Schriftsteller* (2) / Thèse de doctorat sur l'itinéraire politique de Drieu. Fac-similé d'une quarantaine de pages du Journal inédit (1939-44). UNI-Druck Verlag, München. 337 pages.

Dominique de ROUX. *Le gravier des vies perdues* (2) / «Ezra Pound est le représentant du ciel sur la terre». Il n'y a pas de grande poésie sans grand exil. Lettera amorosa (13 rue Hector-Denis, 7490 Braine-le-Comte, Belgique). 30 pages.

Paule d'ARX. *La femme dans le théâtre de Henry de Montherlant* (2) / «Les hommes passent, l'homme reste. Je ne m'occupe que de l'homme» *(Va jouer avec cette poussière).* Un plaidoyer *pro domo*. A. G. Nizet. 222 pages.

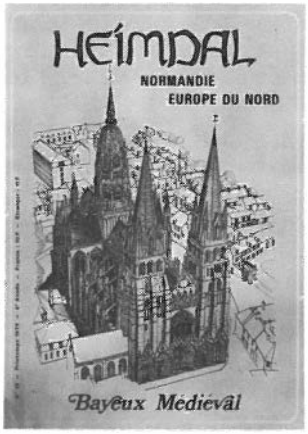
Claude-Gilbert DUBOIS. *Celtes et Gaulois au XVIème siècle. Le développement littéraire d'un mythe nationaliste* (1) / L'épanouissement de la mystique nationale par la celtomanie. Avec l'édition critique d'un traité inédit de Guillaume Postel. J. Vrin (6 place de la Sorbonne, 75005 Paris). 205 pages.

Wilhelm LANDIG. *Götzen gegen Thule* (1) / Pendant la dernière Guerre, quatre officiers allemands, perdus dans la région du pôle, redécouvrent l'antique Thulé. Un roman sur fond historique. Hans Pfeiffer, Hannover, 748 pages.

Alfred EIBEL (éd.). *Hors commerce* (1) / Quatre-vingt textes et témoignages pour la naissance d'une maison d'édition. Dont des poèmes d'Hugues Re-

# HEÍMDAL

**Revue d'Héritage Norois**




le numéro : 10 F - Abonnement : 35 F
Specimen gratuit sur demande

B. P. 332 - 14014 CAEN CEDEX
C. C. P. 174350 P Rouen Bernage-Heimdal


bell, avec des notes de Jean Dutourd et Kléber Haedens. Eibel (7 rue de Genève, 1003 Lausanne). 525 pages.

Jean ANOUILH. *Pauvre Bitos*, *La répétition*, *L'alouette*, *Colombe*, *Ornifle* et les *Fables* (1) / «Apprenez, sotte engeance, Que la race des rats a bien d'autres desseins !» Réédition de quelques pièces et des célèbres fables. Folio. 150, 146, 189, 218, 212 et 158 pages.

Ernst JÜNGER. *Le lance-pierres* (1) / Dans un monde à la veille de s'écrouler, l'Allemagne d'avant 14, un jeune villageois cherche le visage de celui qu'il sera demain. Le dernier paru des romans de Jünger. Table ronde. 295 pages.

Jean GUENOT. *Louis-Ferdinand Céline damné par l'écriture* (1) / Un vieil homme aux yeux clairs assis derrière une vitre. Analyse de style à partir d'enregistrements réalisés en 1960. Diffusion M. P. (34 rue Serpente, 75006 Paris). 100 pages, 22 F.

## *sociologie*

Georges THINES et Agnès LEMPEREUR (éd.). *Dictionnaire général des sciences humaines* (1) / De la biologie du comportement aux sciences du langage, le premier ouvrage du genre. La psychologie occupe la place principale. Ed. Universitaires (10 rue Mayet, 75006 Paris). 1 034 pages, 250 F.

Roger MUCCHIELLI. *Organigrammes et sociogrammes* (1) / Théorie et pratique des organisations. A l'usage des psychologues et des animateurs. Entreprise moderne d'édition (4 rue Cambon, 75001 Paris). 168 pages.

François RICHAUDEAU (éd.). *Théories et pratique de l'action* (2) / La physique, la phénoménologie, l'écologie et la sociologie de l'action. Etude de M. Richaudeau sur les «structures de la rhétorique», de Napoléon à Mao Tsétoung et de Gaulle. CEPL-Retz. 511 pages.

Anthony STORR. *Les ressorts de la création* (1) / La création possède un pouvoir biologique d'adaptation. L'immaturité prolongée de l'homme, cause de son «insatisfaction divine». Laffont. 351 pages, 33,60 F.

Christopher JENCKS (éd.). *Inequality. A Reassessment of the Effect of Family and Schooling in America* (1) / Les réformes pédagogiques n'amèneront jamais l'égalité économique ou sociale. Un livre «scandaleux». Basic Books, New York. 399 pages, 12,50 dol.

## *histoire de France*

J. G. FICHTE. *Considérations sur la Révolution française* (2) / Le premier texte de Fichte (1793-94), d'ailleurs resté inachevé. Présentation tendancieuse de M. Marc Richir, disciple de l'Ecole (néomarxiste) de Francfort. Payot. 279 pages.

Roland GAUCHER. *Histoire secrète du Parti communiste français, 1920-74* (1) / Récit sans complaisance de l'histoire du P. C. Cinq ans de travail, nombreux documents inédits. Albin Michel. 704 pages, 44 F.

Hervé BLEUCHOT. *Les libéraux français au Maroc, 1947-55* (2) / L'échec du Comité France-Maghreb et la fin du protectorat. Avec des précisions sur MM. Edgar Faure, Mendès-France, Gilbert Grandval et Francis Lacoste. Ed. de l'Université de Provence (diff. Ophrys, 10 rue de Nesle, 75006 Paris). 282 pages.

Jean MABIRE. *La division Charlemagne* (1) / Poméranie, automne 1944 : les combats des S. S. français. Ils étaient 7 000, il en restera sept cents. Fayard. 506 pages, 35 F.

Jacques DINFREVILLE. *Le chevalier d'Infreville et les marquis de la mer* (1) / Les campagnes du chevalier de Saint-Aubin d'Infreville, «matelot» normand au service de Louis XIV. Pour mieux comprendre les causes de la renaissance navale française. Ed. des Quatre-Seigneurs, Grenoble. 332 pages.

Hans GIRSBERGER. *Der utopische Sozialismus des 18. Jahrhunderts in Frankreich* (2) / Vairasse, Morelly, Mercier, Mably, Rétif de la Bretonne et Ramsay, précurseurs de l'utopisme révolutionnaire. Socialisme, mercantilisme et physiocratie. Focus-Verlag (6300 Giessen, Wilhelmstrasse 12), 271 pages, 26 DM.

Pierre-Marie DIOUDONNAT. *«Je suis partout», 1930-44. Les maurrassiens devant la tentation*

*fasciste* (1) / De l'époque de *Candide* aux convulsions de l'été 44, un hebdomadaire engagé dans une période troublée. La première étude sérieuse. Table ronde. 471 pages.

Paul MURRAY KENDALL. *Louis XI* (1) / On l'avait surnommé l'«universelle araigne», mais ce machiavélien était un homme loyal. Une réhabilitation. Fayard. 584 pages, 35 F.

Paul DUCATEL. *Histoire de la Commune et du siège de Paris, vue à travers l'imagerie populaire* (2) / 1 200 vignettes et gravures, classées par ordre chronologique. Premier tome d'une histoire «satirique» de la IIIème République. Jean Grassin (50 rue Rodier, 75009 Paris). 222 pages, 100 F.

## *philosophie*

Clément ROSSET. *L'anti-nature* (1) / Ni regret d'une hypothétique «nature perdue», ni désir de faire éclater un concept forgé par l'«idéologie dominante», mais une analyse de l'idée de nature elle-même, considérée comme profonde et indéracinable illusion. Ouvrage essentiel. PUF. 330 pages. 51,55 F.

Pierre CHASSARD. *La philosophie de l'histoire dans la philosophie de Nietzsche* (1) / Nietzsche contre toutes les formes de providentialisme. Pour une philosophie de la «vie montante». Important appareil critique. GRECE (130 rue de la Pompe, 75116 Paris). 220 pages, 25 F.

Karl R. POPPER. *La logique de la découverte scientifique* (1) / «Voici enfin que nous parvient, traduit en français, ce grand et puissant livre» (Jacques Monod). Les bases de l'épistémologie positive. Payot. 480 pages, 64,70 F (°).

Pierre VENDRYES. *Vers la théorie de l'homme* (1) / Il n'y a pas de hasard, mais des «relations aléatoires». Une approche cybernétique, non-mécaniste, de l'autonomie humaine. PUF. 284 pages, 25,25 F.

Friedrich NIETZSCHE. *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement* (1) / Contre les philistins de la pseudo-«culture populaire». Cinq conférences inédites, plus actuelles que jamais. Gallimard. 154 pages, 4 F.

Willard V. O. QUINE. *Méthodes de logique* (1) / De la logique des fonctions de vérité à la théorie des ensembles, en passant par la logique des prédicats. Les méthodes de base du raisonnement formel. Armand Colin. 295 pages (°).

Jean-Paul ALLARD. *Le «sens de l'histoire». Généalogie et interprétation d'un mythe* (1) / Les théories religieuses et laïques du «progrès infini». Le «progressisme» est un obscurantisme. Cercle GRECE-Galilée (3 place du Change, 69005 Lyon). 40 pages, 4 F.

Rudolf CARNAP. *Les fondements philosophiques de la physique* (2) / Texte de plusieurs entretiens sur les lois, la mesure, la structure de l'espace, l'indéterminisme, etc. Avec des «excursions» dans les sciences biologiques et sociales. Armand Colin. 285 pages (°).

Alain JURANVILLE. *Physique de Nietzsche* (1) / L'opposition irréductible entre la philosophie «technique» de la décadence et la philosophie «physique» de la vie. Une analyse sans maquillage. Denoël-Médiations. 178 pages, 18 F.

R. J. SEEGER et R. S. COHEN (éd.). *Philosophical Foundations of Science* (1) / Communications présentées sous l'égide de l'Association américaine pour le progrès de la science (colloque de Boston, 27-29 décembre 1969). Textes de John Stachel, Fred Hoyle, Stephen Toulmin, etc. D. Reidel Publ. Co. (P. O. Box 17, Dordrecht, Pays-Bas). 545 pages, 125 fl. (°).

Friedrich NIETZSCHE. *Le gai savoir* et *Contribution à la généalogie de la morale* (1) / Le savoir profond et l'engendrement des valeurs. Traductions de Pierre Klossowski et Angèle Kremer-Marietti (rééd.). UGE/10-18. 443 et 305 pages, 8 et 8 F.

Hermann KRINGS, Hans Michael BAUMGARTNER et Christoph WILD (éd.). *Handbuch philosophischer Grundbegriffe* (2) / Dictionnaire philosophique en six volumes. De longs articles sur chaque terme. Kösel-Verlag (8 München 19, Flüggenstrasse 2). Chaque vol. : 300 pages environ, 12 DM.

LUCRECE. *De la nature des choses* (3) / Un classique du «matérialisme gréco-romain». Précédé d'un long commentaire marxiste de M. Georges Cogniot. Ed. Sociales. 218 pages.

Joseph NOLTE. *Wahrheit und Freiheit* (3) / Vérité et liberté. Quelques réflexions théologiques sur

*L'Antichrist* de Friedrich Nietzsche. Patmos Verlag, Düsseldorf. 64 pages, 7 DM.

Jean-Luc CHALUMEAU. *La pensée en France, de Sartre à Foucault* (3) / Lévi-Strauss, Deleuze, Barthes, Lacan et le Nouveau Roman. La France réduite à la critique et au refus. Nathan. 190 pages, 25 F.

Jacques POULAIN. *Logique et religion. L'atomisme logique de L. Wittgenstein et la possibilité des propositions religieuses* (3) / L'existence du monde en tant qu'elle ne peut se *dire*, mais seulement se *montrer*. Tentative de réponse aux accusations de non-sens lancées par le néo-positivisme contre le langage religieux. Mouton, La Haye. 228 pages, 44 F (°).

Dietrich FISCHER-DIESKAU. *Wagner und Nietzsche. Der Mystagoge und sein Abtrünniger* (3) / Nietzsche et Wagner, de l'amour à la haine. L'auteur est chanteur d'opéra. Deutsche Verlagsanstalt (7 Stuttgart 1, Postfach 209). 311 pages, 32 DM.

Jacqueline RUSS. *La pensée des précurseurs de Marx* (2) / Les «ricardiens égalitaires», l'utopisme anglais et le prémarxisme français. Nombreux textes de Sismondi, Fourier, Blanqui, Weitling, Bruno Bauer, Feuerbach, etc. 366 pages, 22 F.

Pierre V. ZIMA. *L'Ecole de Francfort. Dialectique de la particularité* (3) / La dialectique négative (Adorno) ou Prométhée désavoué (Marcuse). Les hommes du perpétuel refus. Ed. Universitaires. 193 pages.

## *traditions*

Jean MABIRE et Pierre VIAL (éd.). *Les solstices. Histoire et actualité* (1) / Du Jul nordique à la Saint-Jean provençale, les rites éternels du soleil et du feu. Textes de Pierre Vial, Jean Mabire, Philippe Conrad, Georges Bernage, Didier Patte, Yvonne de Benoist, etc. GRECE. 203 pages, 25 F.

Henri DONTENVILLE. *Mythologie française* (1) / Gargantua et la fée Morgue, le cheval Bayart, les Gobelins, Mélusine et Galemelle. Non seulement des légendes, mais un système du monde. Payot. 267 pages, 36,40 F.

Georges KLEIN. *Arts et traditions populaires d'Alsace. La maison rurale et l'artisanat d'autrefois* (1) / L'outillage et l'aménagement, la vie quotidienne et l'imagerie populaire. Un musée alsacien chez soi. Alsatia (B. P. 91, 68 Colmar). 255 pages, 420 F.

Otto HOEFLER. *Verwandlungskulte Volkssagen und Mythen* (1) / Le mythe de la «chasse sauvage» dans les traditions européennes. L'un des visages de Wotan. Verlag der Oesterreichischen Akademie der Wissenschaften, Wien. 290 pages.

Adelhart ZIPPELIUS. *Handbuch der europäischen Freilichtmuseen* (1) / Le premier guide complet des «musées de plein air» en Europe. Classement par pays (vingt-et-un au total), avec des cartes et des plans. Rheinland Verlag, Köln. 327 pages, 34 DM.

**L'ALTERNATIVA**

**periodico mensile**
**di politica e cultura**

Pubblicato a cura del Centro Studi, *L'Alternativa* tratta i problemi politici, sociali, culturali, che maggiormente interessano le nuove generazioni, dibatte i temi della crisi del sistema e offre le soluzioni e le risposte alternative alle attuali condizioni di crisi della società italiana.

*direttore :*
*Generoso Simeone*

Corso Garibaldi 46
BENEVETO (Italia)

Alfred ROSSEL. *Chansons normandes*, et Marcel BASSET. *Rossel. Illustrations de chansons normandes* (2) / Nouvelle édition des chansons patoises d'Alfred Rossel, poète et chansonnier du Cotentin, mort en 1926. Orthographe normalisée par M. André Dupont. OCEP (B. P. 10, 50200 Coutances). 270 et 92 pages, 38 et 26 F.

Nicole BELMONT. *Mythes et croyances de l'ancienne France* (1) / Les théories et l'oeuvre des grands folkloristes : Saintyves, Van Gennep, Sébillot. Etude sur le problème de la transmission populaire. Flammarion. 187 pages.

Richard et Klaus BEITL. *Wörterbuch der deutschen Volkskunde* (1) / Dictionnaire (entièrement mis à jour) des traditions populaires. Un travail considérable : plusieurs milliers d'entrées. Alfred Kröner (7 Stuttgart, Reuchlinstrasse 4). 1 005 pages, 35 DM.

Paolo SANTARCANGELI. *Le livre des labyrinthes. Histoire d'un mythe et d'un symbole* (2) / De la Suède au Val Camonica, de l'Irlande à la Crète, le même schéma depuis la préhistoire. Un sujet plus important qu'il n'y paraît. Gallimard. 430 pages.

Albert BOEKHOLT. *Bientôt Noël !* (2) / Décorations, pliages et découpages traditionnels. Plus de deux cents dessins et de nombreuses photographies. Centurion. 112 pages.

Claude GAIGNEBET. *Le folklore obscène des enfants* (2) / Un «savoir sexuel» transmis sous formes de comptines, de devinettes et de jeux. L'auteur prend parti contre le mouvement éducatif moralisant. G. P. Maisonneuve et Larose (11 rue Victor-Cousin, 75005 Paris). 355 pages, 75 F.

François TULOUP. *Contes et légendes des îles anglo-normandes* (1) / La naissance des îles, La dame de Gurrit, La complainte du jeune barde, etc. Un folklore méconnu. G. P. Maisonneuve et Larose. 150 pages, 30 F.

Paul SELK. *Mittwinter und Weihnachten in Schleswig-Holstein* (1) / Pyramides et arbres de Noël, chandeliers, pâtisseries. Les traditions du solstice d'hiver au Schleswig. Boyens & Co., Heide in Holstein. 72 pages.

Richard WOLFRAM. *Die Jahresfeuer* (1) / L'allumage des feux en Autriche, pour les principales fêtes de l'année. Avec une cartographie détaillée. Arbeitsstelle für den Volkskundeatlas in Oesterreich (1010 Wien, Hanuschgasse 3). 96 pages.

Eric DELDERFIELD. *Stories of Inns and Their Signs* (1) / Les enseignes des auberges et des *pubs*. Contribution à une héraldique populaire. David and Charles (South Devon House, Newton Abbott, Devon). 112 pages, 3,25 livres sterl.

Wilhelm TELSCHOW. *Der nordische Gedanke* (2) / Critique du livre de H. J. Lutzhöft (*Der nordische Gedanke in Deutschland, 1920-40*. Klett, Stuttgart, 1972) à la lumière de l'idée *völkisch*. L'auteur appartient au groupe ludendorffien. Hohe Warte, Pähl/Obb. 36 pages.

## *histoire ancienne, protohistoire*

Jean-Louis VOISIN. *La mort volontaire à Rome, de 753 à 27 av. J.-C.* (1) / Le suicide, ultime forme du respect de soi chez les Romains. «Une dernière élégance, où seuls les pleutres verront une lâcheté». Mémoire de maîtrise, faculté des Lettres de Lyon. 87 pages.

P. V. GLOB. *The Mound People. Danish Bronze-Age Man Preserved* (1) / Des hommes de l'Age du bronze retrouvés intacts dans les tourbières. Nouveaux documents sur la protohistoire du monde nordique. Faber and Faber (3 Queen Square, London WC1). 184 pages, 4,25 livres sterl.

Spyridon MARINATOS. *Die Ausgrabungen auf Thera und ihre Probleme* (2) / Résultats récents des fouilles de Théra (Santorin). L'auteur est décédé accidentellement voici quelques mois. Verlag der Oesterreichischen Akademie der Wissenschaften, Wien. 32 pages.

Gerhard GADOW. *Der Atlantis-Streit. Zur meistdiskutieren Sage des Altertums* (1) / L'Atlantide en mer du Nord. Une «contre-enquête» qui confirme les thèses de Spanuth. Fischer Verlag, Frankfurt. 158 pages, 3,80 DM.

Robert ETIENNE (éd.). *Les ides de Mars. L'assassinat de César ou de la dictature ?* (3) / Des conjurés sans programme, un meurtre chanté par Cicéron. Version très politique d'un parricide social. Gallimard-Julliard. 208 pages.

Frans J. LOS. *Die Ura Linda Handschriften als Geschichtsquelle* (1) / L'«affaire» des manuscrits Ura Linda (cf. *N. E.* n° 24, pp. 61-73) ou le mystérieux passé des vieux Frisons. Peter Wegener (53 Bonn 1, Postfach 97). 145 pages, 14 DM.

Jacques de MAHIEU. *L'agonie du Dieu-Soleil. Les Vikings en Amérique du sud* (1) / Les hommes blonds et barbus dont parlent les chroniqueurs de la Conquête enfin identifiés. La suite du *Grand voyage*. Laffont. 228 pages, 25,20 F.

Heinz-Joachim GRAF (éd.). *Ein isländisches Itinerar für Pilger aus dem 12. Jahrhundert* (1) / L'itinéraire de l'abbé Nikulàs von Thvera (mort en 1159), d'après le texte de l'Yngvarssaga. Une route de pélerinage dans l'Islande du XIIème siècle. Tentler-Verlag (4152 Kempen 1, Postfach 26). 22 pages.

André LEFEVRE. *A la découverte des Indo-Européens* (1) / Extrait d'un livre paru en 1893 (*Les races et les langues*, chez Félix-Alcan). Un précurseur des études indo-européennes. GRECE. 38 pages, 8 F.

Pierre GRIMAL. *Le siècle des Scipions. Rome et l'hellénisme au temps des guerres puniques* (1) / Les Romains n'ont pas été seulement les «élèves des Grecs». Ils eurent leur génie propre, que la parenté originelle des deux cultures permet de mieux apprécier. Aubier-Montaigne. 414 pages.

Myles DILLON, Nora K. CHADWICK et Christian-J. GUYONVARC'H. *Les royaumes celtiques* (1) / Enquête magistrale sur les institutions civiles et religieuses des peuples celtiques. Avec un important chapitre sur la Gaule, par Christian-J. Guyonvarc'h et Françoise Le Roux. Fayard. 452 pages.

Magnus MAGNUSSON. *Viking Expansion Westwards* (1) / L'expansion viking, du IXème au XIIème siècles. Angleterre, Ecosse, Irlande, Islande, Groënland et Vinland. Nombreuses illustrations. The Bodley Head (9 Bow Street, London WC2E 7AL). 152 pages, 1,95 livre sterl.

Guy RACHET. *La Gaule celtique (des origines à 50 av. J.-C.)* et *La Gaule romaine (50 av. J.-C./500 ap. J.-C.)* (1) / Chronologie, histoire globale et dictionnaire. Travail analytique, typographie logique, synthèse. Culture, Arts, Loisirs (CAL). 256 & 255 pages.

Erich KITTEL. *Die Externsteine* (3) / L'ancien sanctuaire germanique des Externsteine, près de Detmold. Présentation très conformiste des travaux déjà réalisés. Naturwissenschaftlicher und Historischer Verein für das Land Lippe, Detmold. 80 pages.

Gaston BONHEUR. *Notre patrie gauloise* (2) / «Notre arbre généalogique est solidement enraciné dans la terre des Gaules». Un pélerinage aux sources et le souvenir de la IIIème République. Laffont. 317 pages, 31,80 F.

Claudio ALBANI. *L'istituto monarchico nell'antica società nordica* (1) / L'institution monarchique dans les anciennes sociétés nordiques. Analyse par pays, état général de la question. La Nuova Italia (50100 Firenze, casella postale 346). 198 pages, 2 600 L.

Assien BOHMERS. *Der nordeuropäische Kulturkreis, Nachfolger des Abendlandes* (1) / L'importance du centre culturel nord-européen. Influence de Spengler et tableaux synoptiques. Bohmers (Boterdiep W.z. 17, Bedum, Pays-Bas). 18 pages.

C. SCOTT LITTLETON, Donald WARD, Jaan PUHVEL, Roger PEARSON, Marija GIMBUTAS et alia. *Indo-European Studies : An Anthropological Symposium* (1) / Communications présentées au symposium de l'American Antrhopological Association (Toronto, 1972). N° spécial de *The Journal of Indo-European Studies* (été 1973). University of Southern Mississipi (Box 5224, Southern Station, Hattiesburg, Miss. 39401). 125 pages.

Emmanuel ANATI. *Evoluzione e stile nell'arte rupestre camuna* (1) / Les gravures rupestres de Val Camonica. Motifs symboliques, évolution des styles, chronologie générale. Centro camuno di studi preistorici (25044 Capo di Ponte, Brescia). 160 pages, 2 500 L.

René JOFFROY (éd.). *Le cimetière de Lavoye (Meuse), nécropole mérovingienne* (1) / Le site avait été fouillé de 1905 à 1913, par le Dr. Meunier. M. Joffroy publie le journal des fouilles, avec les plans et les schémas définitifs. A. et J. Picard (82 rue Bonaparte, 75006 Paris). 180 pages (°).

## *pédagogie*

Roger GILBERT. *Les idées actuelles en pédagogie* (3) / Courants non directifs. Ecoles nouvelles, psychanalyse. Un historique approbatif. Centurion. 302 pages.

Wolfgang BREZINKA. *Die Pädagogik der Neuen Linken* (2) / «Pédagogie critique» et socialisme utopique. Réponse à la «nouvelle gauche». Seewald Verlag, Stuttgart-Degerloch. 66 pages.

Pierre de COUBERTIN. *Pédagogie sportive* (1) / L'action sociale et morale des exercices sportifs. Pour une «religion de l'athlétisme». J. Vrin. 157 pages.

Joseph MAJAULT. *L'enseignement en France* (2) / Les institutions scolaires françaises. Organisation, programmes et principes généraux. Ediscience (7 rue Buffon, 75005 Paris). 188 pages, 34,40 F.

## *théoriciens*

Julien FREUND. *Pareto. La théorie de l'équilibre* (1) / Le thème central de la pensée de Pareto : l'équilibre économique, social et politique. Une analyse remarquable et sans passion. Seghers. 206 pages, 19,50 F.

Mao TSETOUNG. *De la pratique/Shijian lun* (2) / «Le mouvement de transformation, dans le monde de la réalité objective, n'a pas de fin». L'éternelle pensée chinoise, où toutes choses sont *vues* en perpétuel devenir (éd. bilingue). Aubier-Montaigne. 159 pages.

Michael FREUND. *Georges Sorel. Der revolutionäre Konservatismus* (1) / Sorel, théoricien français de la «Révolution conservatrice». Etude en profondeur, avec une bibliographie complète. Vittorio Klostermann, Frankfurt/M. 397 pages.

Nicole ARONSON. *Les idées politiques de Rabelais* (1) / L'«idée royale» des géants du *Cinquième livre.* Un conservatisme critique assez voisin d'Erasme. A. G. Nizet (3bis place de la Sorbonne, 75005 Paris) 285 pages.

Charles MAURRAS. *Oeuvres capitales. Essais politiques* (2) / Réédition comprenant *Romantisme et révolution, L'avenir de l'intelligence, Dictateur et roi, Réalités*, etc. De l'événement aux vérités générales. Flammarion. 536 pages, 68 F.

V. I. LENINE. *Cahiers philosophiques* (3) / Réédition des carnets de notes de la période 1900-1915. La partie la plus pauvre de l'oeuvre de Lénine. Ed. Sociales. 607 pages (°).

Gianfranco DE TURRIS. *Testimonianze su Evola* (1) / Intéressants témoignages sur l'oeuvre de Julius Evola (1898-1974). Textes de Pierre Pascal, Jean-Michel Angebert, Sigfrido Bartolini, Boris de Rachewiltz, Vintila Horia, Nino Guglielmi, Giovanni Volpe, etc. Ed. Mediterranee (Via Flaminia 158, Roma). 235 pages, 3500 L.

Julius EVOLA. *Diorama filosofico* (1) / Articles et critiques littéraires parus en 1934-35 dans la revue *Regime fascista.* Présentation de Marco Tarchi. Ed. Europa (Via degli Scipioni 268a, Roma). 367 pages, 5 500 L.

Alexandre MARC. *Péguy et le socialisme* (2) / L'union spirituelle de la tradition et de la révolution. Une interprétation fédéraliste, par le directeur de *L'Europe en formation.* Presses d'Europe (6 rue de Trévise, 75009 Paris). 186 pages, 18 F.

Wolfgang MOMMSEN. *Max Weber. Gesellschaft, Politik und Geschichte* (1) / La méthodologie webérienne des sciences historiques et sociales. L'auteur enseigne l'histoire contemporaine à l'Université de Düsseldorf. Suhrkamp Verlag, Frankfurt/M. 282 pages.

Friedrich ENGELS. *La guerre des paysans en Allemagne* (2) / L'illuminé Thomas Münzer, adversaire de Luther, comme précurseur du communisme. Un «classique du marxisme» qui mérite d'être lu. Ed. Sociales. 196 pages.

Léon TROTSKY. *La guerre et la révolution* (3) / La Grande guerre «capitaliste», le naufrage de la IIème Internationale et les débuts de la IIIème. Texte de 1922-24, traduit en français pour la première fois (2 vol.). Tête de feuilles (3 rue Crébillon, 75006 Paris). 245 et 337 pages.

## *histoire contemporaine*

Dominique VENNER. *Baltikum. Dans le Reich de la défaite, le combat des Corps-francs, 1918-23* (1) / De l'écrasement des soulèvements spartakistes à la résistance contre l'Occupation de la Ruhr. Des reîtres du XXème siècle, reniés par la République de Weimar. Laffont. 366 pages, 35,50 F.

Pierre BROUE (éd.). *Le premier Congrès de l'Internationale communiste, 2-6 mars 1919* (3) / Textes intégraux des rapports de Lénine, Zinoviev, Boukharine, Feinberg, etc. L'auteur appartient à la tendance «lambertiste» du mouvement trotskyste. EDI (29 rue Descartes, 75005 Paris). 307 pages.

Liddell HART. *Histoire de la seconde Guerre mondiale* (1) / «La prolongation de la guerre, pour obtenir la capitulation inconditionnelle de l'adversaire, ne servit finalement que les intérêts de Staline». La précision du technicien. Fayard. 741 pages, 60 F.

Jean MABIRE. *Ungern, le baron fou* (1) / La chevauchée du général-baron Roman Feodorovitch von Ungern-Sternberg du golfe de Finlande au désert de Gobi. Fusillé en 1921 par les Soviétiques, sans avoir rien renié. Balland. 336 pages, 35 F.

Winfried SCHULER. *Der bayreuther Kreis von seiner Entstehung bis zum Ausgang der wilhelminischen Aera* (1) / Cosima Wagner, Hans von Wolzogen, Glasenapp, von Stein, Chamberlain et les penseurs *völkisch.* Le «culte wagnérien», des origines à 1914. Aschendorff Verlag (44 Münster, Gallitzinstrasse 13). 293 pages, 48 DM.

Marc MARCEAU. *Le coup d'Athènes* (1) / Sept ans de dictature et le retour de la démocratie. «Ceux qui font une révolution à moitié, creusent leur propre tombe» (Saint-Just). Buchet-Chastel. 315 pages.

Ion V. EMILIAN. *Les cavaliers de l'Apocalypse* (1) / Contée par Jean Marcilly, l'aventure fantastique du IIème Calarashi. Au paradis des hommes libres et des chevaux. Pensée moderne. 443 pages.

Robert ARON. *Histoire de l'épuration* (vol. 3) (1) / 1944-53 : des coupes sombres dans le monde de la presse, des arts, des lettres et des affaires. Les deux premiers volumes traitaient de l'épuration politique. Fayard. 396 et 420 pages.

Michael H. KATER. *Das «Ahnenerbe» der SS, 1933-45. Ein Beitrag zur Kulturpolitik des Dritten Reiches* (2) / Le premier livre entièrement consacré à l'histoire de l'*Ahnenerbe.* Avec, en arrière-plan, la rivalité entre Himmler et Rosenberg. Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart. 523 pages.

Karl Hans BERGMANN. *Die Bewegung «Freies Deutschland» in der Schweiz, 1943-45* (3) / La Résistance allemande en Suisse. Une ligne politique difficile à suivre, entre les Américains et le P. C. Carl Hanser, Nürnberg. 272 pages.

Pierre SERGENT (éd.). *Histoire mondiale des parachutistes* (1) / «Dénominateur commun entre les hommes, le parachute est devenu symbole». Un grand livre en images, relié en toile «léopard», avec un supplément cartographique. Sté de Production littéraire (10 rue du Regard, 75006 Paris). 368 pages.

Umberto SILVA. *Ideologia e arte del fascismo* (2) / L'art «mussolinien», de l'architecture aux bandes dessinées. Le fascisme comme rituel et mythologie. Nombreuses illustrations. Gabriele Mazzotta (Foro Buonaparte 52, 20121 Milano). 158 pages, 2 800 L.

Hans-Erich VOLKMANN. *Die deutsche Baltikumpolitik zwischen Brest-Litovsk und Compiègne. Ein Beitrag zur «Kriegszieldiskussion»* (1) / La politique allemande dans les pays baltes en 1918-19. Documentation fouillée sur une question complexe. Böhlau Verlag (5 Köln 60, Schwerinstrasse 40). 283 pages, 68 DM.

James P. CANNON. *The First Ten Years of American Communism. Report of a Participant*

(3) / Les débuts du communisme aux Etats-Unis : Révolution russe et question noire. Par un vétéran de la IVème Internationale. Pathfinder Press (410 West Street, New York, N. Y. 10014). 343 pages, 3,45 dol.

KARDEL. *Adolf Hitler, Begründer Israels* (3) / Hitler, «fondateur d'Israël» : nazisme et sionisme, même combat. Un livre étrange, au sommet du paradoxe. Marva (1211 Genf 26), Case 254, Suisse). 267 pages.

Hans-Heinrich NOLTE. *Deutsche Geschichte im sowjetischen Schulbuch* (2) / L'histoire allemande dans les manuels scolaires soviétiques, du Moyen Age à nos jours. Traductions de textes originaux. Musterschmidt-Verlag (34 Göttingen, Postfach 421). 115 pages.

Georg FRANZ-WILLING. *Ursprung der Hitlerbewegung, 1919-22* (1) / Du DAP de Drexler au NSDAP de Hitler, les quatre premières années du national-socialisme. Une période mal connue passée au crible. K. W. Schütz (4994 Preuss. Oldendorf, Postfach 1028). 392 pages, 29,80 DM.

Piero MELDINI. *Reazionaria. Antologia della cultura di destra en Italia, 1900-73* (3) / Anthologie «choisie» de la culture de droite en Italie. Giovanni Gentile, Gabriele d'Annunzio, Julius Evola, Maffeo Pantaleoni, Francesco Crispi, Giuseppe Prezzolini, etc. Guaraldi (Via Masaccio 268, Firenze). 328 pages, 2 500 L.

## *témoignages*

Jean CAU. *La grande prostituée. Traité de morale II* (1) / «Récuser la laideur qui nous lèche, en vue de jouissances immondes, de sa langue tiède». En attendant un dieu joueur de flûte. Table ronde. 165 pages.

Louis PAUWELS. *Ce que je crois* (1) / «Je crois en mon âme juste et infinie. Cette foi n'a rien à voir avec ma personne. Le reste n'est qu'idées». Un manifeste antiréductionniste. Grasset. 301 pages, 28 F.

Roger CAILLOIS. *Approches de l'imaginaire* (2) / Textes écrits entre 1935 et 1950, dont une *Description du marxisme* et un *Procès intellectuel de l'art.* Une pensée toute en nuances, à la recherche d'une syntaxe du monde sensible. Gallimard. 250 pages.

Georges SUFFERT. *Les intellectuels en chaise longue* (2) / Essai sur la relative inculture de l'*intelligentsia.* Et contre le «terrorisme intellectuel». Plon. 222 pages, 23 F.

Alfred FABRE-LUCE. *J'ai vécu plusieurs siècles* (1) / Un grand bourgeois libéral face à l'histoire qui s'accélère. Des souvenirs au-dessus de la mêlée. Fayard. 405 pages, 35 F.

Raoul GIRARDET. *Problèmes contemporains de Défense nationale* (1) / Les problèmes militaires d'aujourd'hui, par l'un des meilleurs spécialistes de la question. Texte issu d'un cours à l'Institut d'études politiques. Dalloz. 238 pages, 42 F.

Maurice DRUON. *La parole et le pouvoir* (1) / Notes et maximes sur le goût, la nature et l'expérience du pouvoir. Texte complet des discours et des allocutions du ministre. Plon. 379 pages, 30 F.

Jean DUTOURD. *Carnets d'un émigré* (1) / Des notes au jour le jour contre la bêtise et l'insignifiance du «progrès». «Il y a toujours une manière de déplaire. Elle n'est pas difficile à trouver : il suffit d'être soi». Flammarion. 207 pages.

Michel CIRY. *Les armes de lumière. Journal 1971* (2) / La plume du mémorialiste, mue par l'ardeur du combattant. Troisième tome d'un *Journal* remarqué. 475 pages, 36 F.

Roger PILLAUDIN (éd.). *Quelle crise ? Quelle société ?* (3) / René Dumont et Sauvy, Laborit et Rocard, Raymond Aron, Pierre Schaeffer, etc. aux face à face de «France-Culture». Débat général sur notre temps. Presses Universitaires de Grenoble, Grenoble. 185 pages, 17 F.

Jean CAU. *Pourquoi la France* (1) / «Dans l'ordre des colonialismes, c'est d'abord en n'étant pas américains aujourd'hui que nous ne serons pas russes demain». L'urgence de nos jours. Table ronde. 158 pages.

## *arts*

Raymond COGNIAT (éd.). *Trémois. Oeuvres graphiques* (1) / Hommages à Darwin, à Galilée, à Copernic et à Nietzsche. L'illustrateur de Montherlant et de Jean Rostand, et l'un des meilleurs artistes de ce temps. Frédéric Birr (65 avenue Marceau, 75116 Paris). 180 pages.

Sean SHESGREEN (éd.). *Engravings by Hogarth* (1) / Les cents plus belles gravures de Hogarth (1697-1764). Un regard expressif et caustique sur l'Angleterre du XVIIIème. Dover Publ. (180 Varick Street, New York, N. Y. 10014). 205 pages.

Zygmunt SWIECHOWSKI. *Sculpture romane d'Auvergne* (1) / Une école originale et puissante. L'auteur soutient la thèse de l'antériorité de Sainte-Foy de Conques sur toutes les grandes séries d'Auvergne. G. de Bussac (2 cours Sablons, 63 Clermont-Ferrand) 422 pages, 198 F.

Leo VAN PUYVELDE. *Les primitifs flamands* (1) / Le siècle des Van Eyck, de Thierry Bouts et du Maître de Flémalle. Le plus beau livre consacré à ce jour au XVème siècle flamand. Meddens (141-43 avenue de Scheut, 1070 Bruxelles). 196 pages, 1095 FB.

Walter HAAS. *Der Bamberger Dom* (1) / La cathédrale de Bamberg, en Franconie, et son célèbre chevalier. Un magnifique exemple d'art médiéval. Die Blauen Bücher, Königstein im Taunus. 80 pages.

Franz ZELGER. *Heldenstreit und Heldentod* (1) / Le thème du héros dans l'art helvétique au XIXème siècle. Ludwig Vogel, Martin Disteli, Ernst Stückelberg, Ferdinand Hodler, etc. Atlantis Verlag (Postfach 200, 8044 Zürich). 230 pages, 68 FS.

Berthold HINZ. *Die Malerei im deutschen Faschismus. Kunst und Konterrevolution* (2) / La peinture sous le national-socialisme. Nombreuses reproductions des oeuvres d'Otto Kirchner, Adolf Wissel, Wilhelm Petersen, Udo Wendel, Julius Engelhardt, Ivo Saliger, Ferdinand Stäger, Werner Peiner, etc. Carl Hanser, München. 320 pages.

Rudolf KUTZLI. *Langobardische Kunst. Die Sprache der Flechtbänder* (1) / L'art de l'entrelac chez les Lombards. Origine et évolution d'un motif symbolique indo-européen. Verlag Urachhaus, Stuttgart. 256 pages, 72 DM.

Jean-Claude GUILBERT (éd.). *Le réalisme fantastique* (2) / Quarante peintres européens de l'imaginaire : Max Ernst, Paul Delvaux, M. C. Escher, Clayette, Leonor Fini, Gourmelin, Raymond Moretti, Philippe Druillet, etc. Avec plusieurs textes extraits de *Planète.* Opta (24 rue de Mogador, 75009 Paris). 306 pages.

Gilbert LASCAULT. *Le monstre dans l'art occidental. Un problème esthétique* (2) / «L'Occident s'attaque aux monstres que l'Orient apprivoise et laisse endormis». Contribution à l'histoire du fantastique. Klincksieck (11 rue de Lille, 75007 Paris). 466 pages, 56 F.

Alice M. COATS. *L'art des fleurs. Quatre siècles d'illustration florale* (1) / Des herbiers du XVème siècle à nos jours. Avec une notice scientifique pour chaque planche. Ed. du Chêne. 208 pages, 150 F.

Jean LEYMARIE, Guido BALLO et alia (éd.). *Le futurisme, 1909-16* (1) / Un art pour «chanter l'amour du danger, l'habitude de l'énergie et de la témérité» (Marinetti). Catalogue de l'exposition au Musée national d'art moderne (septembre-novembre 1973). Ministère des Affaires culturelles. 168 pages.

Maurice SERULLAZ. *Encyclopédie de l'impressionnisme* (1) / «..Nous voulons la nuance encore, / Pas la couleur, rien que la nuance !» (Verlaine). L'oeil impressionniste et la polyphonie des couleurs. Somogy, 286 pages.

J. G. BALLARD et David LARKIN. *Dali* (2) / Salvador Dali et la peinture prémonitoire. Mariage du cauchemar et de la raison. Ed. du Chêne (40 rue du Cherche-Midi, 75006 Paris). 96 pages, 35 F.

Roger MANVELL (éd.). *Masterworks of the German Cinema* (1) / Découpage intégral de quatre grands films expressionnistes : *Le Golem* (Wegener), *Nosferatu* (Murnau), *M le maudit* (Lang) et *L'opéra de quatre sous* (Pabst). Avec cinquante illustrations. Lorrimer Publ. (47 Dean Street, London W1V 5HL). 300 pages, 3,50 livres sterl.

Veit HARLAN. *Le cinéma allemand sous Goebbels* (2) / L'auteur du *Juif Süss* et de *La ville dorée* s'explique. Un témoignage personnel. France-Empire. 381 pages.

Richard WAGNER. *Götterdämmerung / Crépuscule des dieux* (1) / Apothéose et dénouement de la Tétralogie. Texte bilingue, avec indications des *leitmotive* (traduction de M. Jean d'Arièges). Aubier-Flammarion. 314 pages, 8 F.

Claire CLOUZOT. *Le cinéma français depuis la nouvelle vague* (2) / Depuis la génération de 1960 et le groupe «Rive gauche». Bonne information, sans parti-pris trop marqués. Fernand Nathan. 206 pages, 28 F.

Francis LACASSIN. *Pour une contre-histoire du cinéma* (2) / De Judex à Vadim, grandeur et servitudes du «cinéma-bis». On déplore l'absence d'un index. UGE/10-18, 318 pages, 6 F.

A.W. LAWRENCE. *Greek and Roman Sculpture* (2) / Statues grecques, techniques et matériaux. Ne tient pas compte des découvertes récentes, ni

(surtout) de la perspective actuelle : le texte est de 1929. Jonathan Cape Ltd. (30 Bedford Square, London), 370 pages + XCVI pl., 7,50 livres sterl.

Eduard HOPF. *Das zerstörte Lübeck* (2) / Les bombardements de Lübeck en 1942 : soixante dessins au fusain. Commentaire de M. Günther Grundmann. Hans Christians, Hamburg, 92 pages.

Paul DAVAY. *Cinéma de Belgique* (2) / Charles Dekeukeleire, Henri Storck, André Delvaux, Herman Wuyts, etc. Le premier livre sur ce sujet. J. Duculot (Rue de la Posterie, Parc industriel, 5800 Gembloux, Belgique). 298 pages, 290 FB.

Ingmar BERGMAN. *The Seventh Seal* (1) / *Le septième sceau* (1956), avec Bibi Anderson et Max von Sydow. Découpage intégral pour une oeuvre essentielle. Lorrimer, London. 84 pages, 63 p.

## *divers*

Dominique VENNER. *Le livre des armes. Armes de combat individuelles* (1) / «Que serait notre langage sans le souvenir de la guerre et des armes ? » Tout le ratelier des armes automatiques. La Pensée moderne. 310 pages.

Yves de SAINT-AGNES (éd.). *Comodo* (2) / Le pourquoi et le comment de la vie quotidienne. Dix sections, un index et mille idées. Plon. 640 pages.

Robert BOULANGER. *Grèce* ; et Denise BERNARD-FOLLIOT. *Suède* (2) / Une formule modernisée, dans la tradition des «Guides bleus». Quelques inexactitudes dans le volume sur la Grèce. Guides bleus Hachette. 724 et 384 pages, 59 et 98 F.

Raymond ABELLIO. *La fin de l'ésotérisme* (2) / L'ésotérisme traditionnel comme métaphysique, non comme morale. Pour un passage de la mystique à la gnose. Flammarion. 253 pages.

Gerhard GADOW. *Erinnerungen an die Wirklichkeit. Erich von Däniken und seine Quellen* (1) / Les fantaisies d'Erich von Däniken et de son «Retour aux étoiles». Une démystification, pièces en main. Fischer Verlag, Frankfurt/M. 110 pages, 2,80 DM.

*Micro-Robert. Dictionnaire du français primordial* (1) / Un dictionnaire fondamental élargi : environ 30 000 mots. Dont les termes scientifiques et pédagogiques indispensables. Garnier-Flammarion. 2 vol., 1 213 pages.

Jean-Michel ANGEBERT. *Les cités magiques* (2) / Thèbes, Jérusalem, Rome, Prague, Machu-Pichu, Bénarès et Lhassa. Cités sacrées, cités perdues, villes éternelles. 329 pages, 28 F.

Sven ACKER (éd.). *Danemark. Groënland* (1) / Encyclopédie de voyage au royaume de Hamlet. Mise à jour sélective, mais très équilibrée. Nagel. 543 pages.

Maurice BARROIS (éd.). *Journal de l'année. 1er juillet 1973 - 30 juin 1974* (1) / Des points de repère plus précis chaque année. Cent vingt collaborateurs, jugements discrets. Larousse. 416 pages.

Eugen HEER. *Die Faustfeuerwaffen von 1850 bis zur Gegenwart* (1) / L'évolution des armes de poing depuis le siècle dernier. Volume très illustré, luxueuse présentation. Akademische Druck- u. Verlagsanstalt (Auersperggasse 12, 8010 Graz). 458 pages.

Michel MOURRE. *Dictionnaire des personnages historiques de tous les temps* (1) / «L'individu n'a pas encore cessé d'être le roi du monde». Trois mille sept cents notices, modèles de précision et d'objectivité. Bordas. 715 pages, 42 F.

Dominique VENNER. *Le livre des armes. Carabines et fusils de chasse* (1) / Des bombardes du roi Edouard au *Long Rifle* du Kentucky, l'histoire complète des armes d'épaules. Avec tables de tir et fiches techniques. La Pensée moderne, 311 pages.

Friedrich CORDES. *Eiderdamn. Natur un Technik* (1) / Le barrage de l'Eider, sur la côte occidentale du Schleswig-Holstein. Proverbe : «Dieu a fait la mer, les Frisons firent les côtes» (*Deus mare, Friso litora fecit*). Hans Christians, Hamburg, 146 pages.

Friedrich ARNOLD (éd.). *Anschläge. Politische Plakate in Deutschland, 1900-1970* (1) / Cent soixante-sept reproductions (en couleur) d'affiches politiques placardées en Allemagne depuis le début du siècle. Une histoire en images. Langewiesche-Brandt, Ebenhausen bei München. 188 pages, 42 DM.

Jacques BRENNER. *Plaidoyer pour les chiens* (2) / François d'Assise contre Descartes. Quand l'amour des bêtes dégénère. 139 pages, 14 F.

Danièle LOSCHAK. *Le rôle politique du juge administratif français* (1) / Des litiges entre gouvernants et gouvernés. Un pouvoir normatif particulièrement étendu. Libr. Gén. de Droit & de Jurisprudence (20-24 rue Soufflot, 75005 Paris). 349 pages, 57,65 F (°).

Guido ROSIGNOLI. *Army Badges and Insignia of World War II* (2) / Badges et décorations militaires de la seconde Guerre mondiale. Volume portant sur l'Angleterre, la Pologne, la Belgique, l'Italie, l'URSS, les Etats-Unis et l'Allemagne. Blandford Press Ltd. (167 High Holborn, London WC1). 228 pages, 1,75 livre sterl.

Wolf MIDDENDORFF. *Menschenraub, Flugzeugentführungen, Geiselnahme, Kidnapping* (1) / Détournements d'avions et enlèvements politiques. Avec d'intéressantes réflexions sur la criminologie. Ernst & Werner Gieseking (4813 Bethel bei Bielefeld, Postfach 42). 62 pages, 5,80 DM. ■

# analyses

## LE TERRITOIRE DE L'HISTORIEN

essai d'Emmanuel Le Roy Ladurie

Surtout connu du public par les chroniques qu'il rédige depuis quelques années pour le journal *Le Monde*, M. Emmanuel Le Roy Ladurie pourrait apparaître comme un historien «mondain», agréable vulgarisateur de questions fort érudites, mais qui resterait très à l'écart de la recherche historique proprement dite. En réalité, il n'en est rien et cet historien très qualifié procède d'une école ou plutôt d'un esprit de recherche né voici plus d'un demi-siècle.

On sait qu'après Michelet, épique et furieux témoin des grandes heures de notre histoire nationale, l'histoire officielle s'engagea dans des voies moins heurtées, mais aussi plus stériles. La grande *Histoire de France* rédigée, sous la IIIème République triomphante, par Ernest Lavisse et ses collaborateurs est sans nul doute un monument fort respectable ; son érudition anecdotique est irréprochable et certaines de ses synthèses (1), lumineuses. Néanmoins, la relecture de cet ensemble majestueux laisse une impression d'inachevé, dans la mesure où ses auteurs se gardent bien d'analyser en profondeur les structures du pays et de tirer de cette analyse une substantielle méthodologie. Par ailleurs, en marge de cette école, mais usant des mêmes méthodes de travail, des écrivains plus notables s'étaient engagés dans la rédaction d'ouvrages avant tout destinés à justifier les dires de telle ou telle idéologie. La plupart de ces travaux sont fastidieux et médiocres. Quelques uns, relevant d'un genre avant tout littéraire, font honneur à leurs auteurs : ainsi les ouvrages de Pierre Gaxotte ou de Jean Jaurès, pour ne citer qu'eux (2).

### *la "révolution quantitative"*

C'est aux alentours de 1930, précise M. Le Roy Ladurie, que s'est produite la «révolution quantitative» dans l'historiographie française (*La révolution quantitative et les historiens français : bilan d'une génération*, in *Le Monde*, 25 janvier 1969). De quoi s'agit-il ? Essentiellement d'une rupture avec l'historiographie «événementielle» classique. «C'est une histoire qui cherche à étudier, non pas les événements caractéristiques — ou prétendus caractéristiques —, mais à appuyer ses théories sur un nombre suffisant et significatif de cas, d'occurences, de séries quantifiées à travers le temps» (E. Le Roy Ladurie, entretien avec *L'Express*, 27 août 1973). La priorité n'est plus donnée à l'événement, mais à des données se répétant avec assez de régularité pour qu'on puisse en dresser la courbe, en mesurer les «écarts» et les variations. A la démarche habituelle, qui consiste simplement à situer les événements dans le temps, se substitue une démarche plus complexe, plus «structurale», qui se manifeste par la naissance et le développement d'une histoire économique, d'une histoire des groupes sociaux, d'une histoire des comportements révélateurs : cultures, mentalités, croyances et cultes, etc. Il s'agit de «conceptualiser la réalité historique en dehors d'un événement privilégié» (Philippe Venault. *L'histoire existe-t-elle ?*, in *Le Magazine littéraire*, novembre 1974). D'où le recours au traitement mathématique des données, à l'informatique, à la modélisation, etc.

On discerne tout de suite les avantages et les inconvénients de cette nouvelle méthode, et aussi les *motivations implicites* qu'elle contient. Les avantages sont nombreux. Le principal réside dans l'annexion par l'historiographie d'un domaine trop longtemps négligé, qui est l'*étude des mentalités*. Celles-ci, en

(1) Nous pensons particulièrement à la fameuse introduction de Paul Vidal de La Blache, *Tableau de la géographie de la France*, in Ernest Lavisse. *Histoire de France*, Vol. 1. Hachette, 1903.

(2) Pour Pierre Gaxotte, il s'agit moins de *La Révolution française* (1928) que de son pénétrant *Siècle de Louis XV* (1935). Pour Jean Jaurès, citons surtout les quatre premiers volumes de son *Histoire socialiste*, consacrés à la Révolution française (1901-04).

effet, ne se révèlent que dans la *longue durée*, seule susceptible de mettre en relief ce que l'on dénomme habituellement «esprit du temps», «âme populaire ou nationale», «psychologie ethnique», etc. «Ce que révèle l'histoire sous l'angle de la longue durée, explique M. Fernand Braudel, c'est un certain nombre de structures, de permanences qui permettent d'expliquer des faits de civilisation apparemment fort éloignés les uns des autres» (entretien avec *L'Express*, 22 novembre 1971). Il cite quelques exemples : «La Réforme, on le sait, reste une cassure du monde européen. Or, cette cassure s'est faite finalement le long du Danube, le long du Rhin. Quand la Contre-Réforme s'est achevée, la ligne de partage coïncidait avec le *limes* romain.. La cassure du protestantisme s'est donc refaite selon une vieille blessure de l'Europe». Aujourd'hui, «les pays d'Occident qui sont sensibles au communisme, ce sont les pays catholiques. L'Allemagne, à moitié catholique, ne l'est guère. L'Angleterre ne l'est pas. Mais la France, l'Espagne, l'Italie, levez les digues et vous verrez le résultat. Je crois que la sensibilité catholique n'est pas hostile à un certain socialisme militant. Vous avez un P. C. italien qui est très puissant, vous avez un P. C. français qui existe, et vous auriez un parti anarcho-communiste en Espagne, s'il y était libre. Mais vous n'en avez pratiquement pas en Angleterre et vous n'en avez pas en Allemagne» (ibid.). Par voie de conséquence, cette méthode établit entre le passé et le présent une filiation plus forte que la simple filiation événementielle. Elle nous rattache en effet *directement* à ceux qui nous ont précédés par le canal des croyances et des mentalités, en sorte que le présent n'est plus frappé par l'historien d'une sorte d'infirmité de principe. «Le passé, observe M. Braudel, n'a de *sens* que par rapport aux questions que nous posons maintenant.. C'est la raison pour laquelle l'histoire, c'est aussi le présent, car aujourd'hui nous ramène au passé et le passé n'a de sens que s'il est vivant, à l'oeuvre parmi nous» (ibid.).

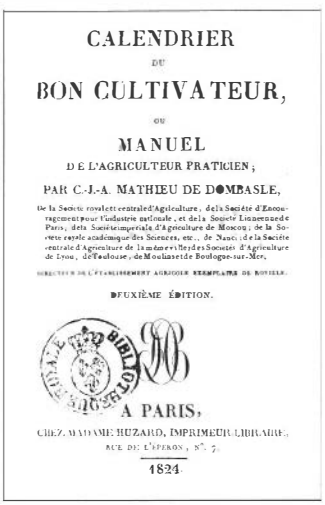
Un autre intérêt de l'histoire «quantitative» est d'introduire une vue plus *relative* dans le temps. Lucien Febvre, qui fut l'un des initiateurs de cette nouvelle méthode, se proposait d'étudier «non pas l'homme, jamais l'homme, mais les sociétés humaines, les groupes organisés» (*La terre et l'évolution humaine.* Albin Michel, 1921). «Le temps n'est pas linéaire, il est multiple» (Braudel). Il y a moins *un* passé que *des* passés, comme il y a *des* futurs radicalement différents, mais également possibles.

## *le document d'archives*

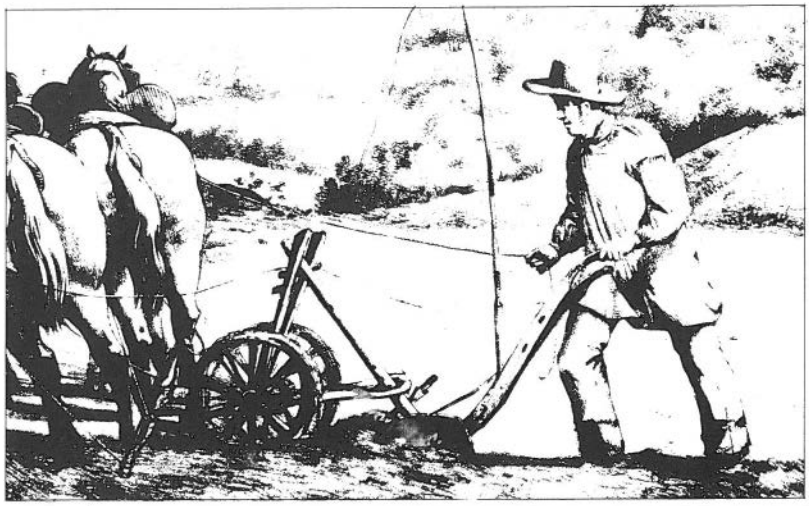
Les inconvénients ne sont pas moins manifestes. Le souci de la nouvelle historiographie, en quelque sorte, de se prémunir contre l'exceptionnel, risquait de conduire (comme cela s'est aussi produit en linguistique) à l'abandon presque total de la perspective *diachronique* au profit de la perspective *synchronique*, (l'histoire, à la limite, se transformant en annexe de la sociologie), et, d'autre part, à la croyance naïve qu'il est possible de rendre totalement scientifique l'approche de cette perspective synchronique. C'est d'ailleurs bien ce qui s'est produit, et l'on a vu toute une génération d'historiens français, fascinés par les mathématiques et la «modélisation», retomber dans la vieille illusion scientiste de l'analogie entre les sciences exactes et les «sciences» humaines, en s'imaginant qu'il est possible de *réduire* toutes les données de l'histoire de l'homme en des données quantitatives et mathématisables. Une telle démarche n'a pas seulement pour effet d'évacuer totalement l'événement. Elle fait aussi de l'homme, non plus le sujet, mais bien *l'objet* de l'histoire, ce en quoi elle rejoint pleinement le pire structuralisme. Par voie de conséquence, déniant aux événements leur *importance* dans l'histoire, les réduisant à de simples «rides» à la surface du temps, à de simples épiphénomènes, voire à de simples mythes («le fait historique cesse d'être donné pour être construit», écrit M. Venault), elle en vient à nier le rôle des minorités et des fortes individualités dans l'histoire. La notion de «héros» ou d'«homme exceptionnel» se vide automatiquement de sa substance, la porte étant alors ouverte à toutes les spéculations sur le «rôle des masses» ou le «sens de l'histoire».

Dans la *critique* de l'historiographie classique, l'idéologie égalitaire joue d'ailleurs un rôle non négligeable. Elle s'exerce, par exemple, sur le document *d'archives*, dont on dénonce le caractère «élitaire» et «descriptif». Deux intellectuels communistes, MM. Antoine Casanova et François Hincker, écrivent : «Le document d'archives est insuffisant pour analyser les forces productives. Les mêmes sources conduisent à la sur-valorisation du rôle des classes dirigeantes qui ont seules laissé des écrits, à la sous-estimation du fonctionnement réel des structures sociales» (*Aujourd'hui, l'histoire.* Ed. Sociales, 1974). «D'une manière générale, déclare M. François Furet, les archives européennes ont été constituées et classées selon des procédures et des critères qui reflètent les préoccupations idéologiques et méthodologiques du moment : prédominance des valeurs nationales et par conséquent priorité donnée aux sources politico-administratives, d'une part. Mais aussi conservation et classement du document correspondant à une finalité étroite et précise de la recherche : l'archive est constituée pour témoigner sur l'événement plus que sur la durée» (*Le quantitatif en histoire*, in Jacques Le Goff et Pierre Nora. *Faire de l'histoire*, 3 vol. Gallimard, 1974). Il y aurait ainsi une «idéologie de la pratique historique», appuyée sur un *pouvoir* limitant le sens du discours historiographique à un cercle restreint.

«L'influence du marxisme, ajoutent MM. Casanova et Hincker, s'est ici très tôt fait sentir, en particulier par le rôle considérable joué par l'*Histoire socialiste* de Jaurès sur l'école française d'histoire de la révolution, et de façon plus indirecte, disons par une diffusion de proche en proche qui pouvait faire que des historiens connaissant fort peu le marxisme (tel Marc Bloch) ont reçu de lui des éléments importants de leur problématique. Cette origine jauressienne pour les uns, ce contact avec le marxisme pour les autres,



CALENDRIER
DU
BON CULTIVATEUR,
OU
MANUEL
DE L'AGRICULTEUR PRATICIEN;
PAR C.-J.-A. MATHIEU DE DOMBASLE,
DEUXIÈME ÉDITION.
A PARIS,
1824



*Scènes de la vie paysanne.*
*Ci-dessus : les moissonneurs.*
*Ci-contre : le travail de la terre.*
*En haut, à droite : la charrue.*
*Lithographie de P. Bineteau (1896).*
*En haut, à gauche : calendrier agricole de 1824.*

la position à gauche de la plupart des grands historiens dans les années vingt, ont fait que l'histoire française peut être, dans une de ses composantes principales, qualifiée de très proche du marxisme» (*Aujourd'hui, l'histoire*, op. cit., pp. 9-10).

En 1929, Lucien Febvre et Marc Bloch créent *Les Cahiers des annales*, qui vont bientôt devenir le creuset théorique et méthodologique de la nouvelle historiographie (3). Dans des textes théoriques, *Pour une histoire à part entière* (rééd. SEVPEN, 1962), *Combats pour l'histoire* (rééd. Armand Colin, 1965), Lucien Febvre jette les bases d'une «histoire totale» et fait rapidement école, pour des raisons auxquelles la persistance de l'héritage de la philosophie des Lumières n'est certainement pas étrangère ; c'est en ce sens, en tout cas, que l'école *française* des *Annales* se différenciera, et même s'opposera aux écoles historiographiques anglo-saxonnes et allemandes.

## *économétrie historique*

Dès son apparition, l'historiographie «quantitaviste» accorde une place privilégiée à l'économétrie. F. Simiand, qui fut l'un des principaux tenants de cette pratique, n'était pas un économiste, mais, très sensible aux brusques oscillations monétaires dont il était le témoin, il crut voir dans de larges fluctuations de prix enregistrées à partir de la Renaissance des «indicateurs essentiels» de l'histoire économique et sociale de l'Occident. Faisant alterner «phases A» et «phases B», il s'employa donc à découper l'histoire de l'Europe en larges pans, tantôt prospères, tantôt sombres. Alors que plusieurs générations d'étudiants et de professeurs avaient travaillé à l'ombre de concepts reposants et d'idées reçues (les «bons» rois Louis XII et Henri IV, le «perspicace» Colbert, organisateur débordé des «folies» du Grand Siècle, etc.), F. Simiand et ses épigones en proposèrent d'autres, non moins simplificateurs. Désormais, il fut convenu d'opposer «la crise rurale du Trecento et du Quattrocento» aux «admirables revanches du Siècle d'Or». «Hamilton en 1936, Braudel en 1949, indique M. Le Roy Ladurie, matérialisent la Renaissance par le jaillissement des prix et par les gonflements plus que proportionnels des rentes et des plus-values, réalisées sur le dos des salariés, entre 1500 et 1600.. Arrive le XVIIème siècle et de nouveau, comme le découvrent les jeunes ou moins jeunes chercheurs des années 1940 et 1950, c'est la phase B. Les prix se tassent après 1630 ou 1660 ; le soi-disant Grand siècle n'est que l'ornière interminable d'une dépression.. Ce XVIIème siècle souffreteux, décrit sans ménagement par Meuvret et Goubert, ne s'efface tout à fait qu'après 1730. Au-delà de cette date, et toujours dans l'optique durable de Simiand, le paysage s'éclairait

(3) Publiée chez Armand-Colin avec le concours du CNRS et de l'Ecole pratique des Hautes études, la revue bimestrielle *Annales-Economies-Sociétés-Civilisations* (ex-*Les Cahiers des annales*) est devenue aujourd'hui une véritable «institution».

*Les outils individuels : van, tamis, pelle et balai (Bibliothèque nationale). Missel romain à l'usage de Tours, publié entre 1504 et 1511.*

de nouveau, dans les splendeurs d'une phase A dont bien des livres, après ceux d'Ernest Labrousse, ont scruté les moindres détails. L'argent du Mexique, l'or du Brésil.. contribuent à faire repartir la lourde machine.. Une prospérité sans précédent submerge la bourgeoisie, les façades atlantiques du royaume, le commerce colonial. Tout cela ne prend fin, momentanément, que vers 1780, quand s'écroulent les prix du vin et du blé, quand se répandent la crise, la surproduction, la mévente et l'appauvrissement, bouillon de culture pour les fureurs populaires qui exploseront en 89 et au-delà» (4).

Cette nouvelle interprétation de l'histoire, pour le moins simplificatrice, fait fortune. D'ailleurs, précise M. Le Roy Ladurie, «la pensée d'hommes comme Labrousse, Braudel, Meuvret, Goubert, déborde largement le cadre étriqué d'une réflexion sur le mouvement des prix. Elle les transcende, selon les cas, vers l'histoire sociale et vers le marxisme, vers la géographie ou l'étude des civilisations, vers la démographie, etc.» (p. 17). Phrase révélatrice, où le marxisme est présenté comme une ouverture scientifique possible, au même titre que la géographie ou la démographie. Mais les postulats marxistes sous-tendent les affirmations de M. Le Roy Ladurie en plus d'un endroit.

## *l'oeuvre d'un grand précurseur*

Fort heureusement, une fois l'histoire économique et sociale de l'Europe organisée de façon sérielle sur près de cinq siècles, les historiens s'aperçurent qu'il leur fallait déborder ce cadre à la fois trop lâche et trop dogmatique. Certains, dont les résultats sont les plus fructueux, se tournèrent vers l'étude des cultures et des mentalités. D'autres entreprirent d'explorer les domaines encore vierges de la démographie, de l'anthropologie biologique et de l'anthropologie culturelle, de l'analyse des systématiques micro-économiques révolues, etc. La base archivistique, tantôt volumineuse, tantôt des plus minces, fut la proie d'un dépouillement et d'une lecture systématique. Les différents volumes des *Cahiers des annales*, tout autant que les travaux universitaires, des mémoires de maîtrise aux thèses de doctorat, témoignent de la valeur et de l'abondance de ces efforts.

L'oeuvre de M. Emmanuel Le Roy Ladurie fournit un exemple, parmi d'autres, de la vigueur de cette nouvelle recherche historique française. Sa carrière est, à bien des égards, exemplaire. Membre de la VIème section de l'Ecole pratique des Hautes études, présidée par M. Braudel (5), il a consacré sa thèse de doctorat aux paysans du Languedoc (*Histoire du Languedoc.* PUF, 1962 ; *Les paysans de Languedoc.* SEVPEN, 1966 ; *Paysans de Languedoc.* Flammarion, 1969). Il a ensuite attaché son nom à l'étude, très

(4) Complétons ce panorama d'une brève bibliographie. Le premier ouvrage important de E. J. Hamilton remonte à 1934 : *American Treasure and the Price Revolution in Spain* (Cambridge, Mass.). F. Braudel a publié en 1949 sa thèse de doctorat sur *La Méditerranée et le monde méditerranéen au temps de Philippe II* (2ème éd. en 1967). Pour J. Meuvret, on consultera, par exemple, son article sur *Les crises de subsistance et la démographie de la France d'Ancien régime*, in *Population* (INED), octobre-décembre 1966. P. Goubert a publié en 1960 sa thèse de doctorat intitulée *Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1730. Contribution à l'histoire sociale de la France du XVIIème siècle.* Ernest Labrousse, aîné des précédents, est surtout connu par *La crise de l'économie française à la fin de l'Ancien régime et au début de la Révolution* (1944).

(5) Directeur du Centre de recherches historiques depuis 1948, professeur au Collège de France depuis 1950, M. Fernand Braudel a d'abord enseigné à Alger, puis à Paris et à São Paulo. Il a ensuite été nommé à l'Ecole pratique des Hautes études, dont il préside la IVème section (sciences économiques et sociales). En 1963, il a été nommé administrateur de la Maison des sciences de l'homme. Ses livres les plus récents : *Civilisation matérielle et capitalisme, XVIème-XVIIIème siècles* (vol. 1 : *Le possible et l'impossible. Les hommes face à leur survie quotidienne*). Armand Colin, 1967 ; *Ecrits sur l'histoire.* Flammarion, 1969.

neuve en France mais déjà bien engagée en Suède et en Allemagne, du climat et de ses fluctuations historiques (*Histoire et climat*, in *Annales*, janvier-mars 1959 ; *Histoire du climat depuis l'an mil.* Flammarion, 1967) (6). Aujourd'hui, reconsidérant de façon générale (et dans le cadre de diverses collaborations pluridisciplinaires) les aperçus anthropologiques esquissés dans ses travaux sur le Languedoc, il envisage la constitution, sur un modèle quantitatif, d'une anthropologie physique et culturelle de la «France encore traditionnelle, pas encore bouleversée complètement par la révolution industrielle» (p. 36). Du fait de son importance et de son caractère inédit (du moins dans le cadre de la recherche scientifique, car, nous allons le voir, ce projet a connu au moins un remarquable précurseur), un tel projet suffit à justifier la présentation du *Territoire de l'historien*, épais recueil d'articles articulés suivant plusieurs thèmes : méthodologie de l'histoire quantitative, nouvelle histoire rurale, démographie et comportements collectifs bio-culturels, climatologie historique, etc.

Le grand précurseur de l'anthropologie physique et socio-culturelle française s'appelle Adolphe d'Angeville (1796-1856, Lompnes dans l'Ain). De petite, mais assez ancienne noblesse, il s'engage dans la Marine à l'âge de quinze ans. Des missions lointaines lui font connaître les établissements français de l'Inde, les Philippines et l'île Bourbon. En 1821, il se retire sur ses terres. Propriétaire foncier compétent, il pratique l'irrigation, use de fourrages artificiels et abandonne la jachère au profit d'une rotation quadriennale des cultures, grâce aux plantes sarclées. Il met encore au point une machine à battre portative et la fait découvrir aux paysans du Bugey. De façon plus générale, il contribue grandement à relever les conditions

(6) L'édition en anglais de l'*Histoire du climat depuis l'an mil (Times of Frast, Times of Famine. A History of Climate since the Year 1000.* New York, 1971 ; London, 1973) bénéficie d'une importante mise à jour. C'est dans cet ouvrage que M. Le Roy Ladurie met en garde contre les prétentions explicatives de certains auteurs qui, tantôt expliquent «la décadence de l'Empire romain par une déviation des routes des cyclones, celle-ci entraînant un assèchement progressif et néfaste du bassin méditerranéen», tantôt déterminent «les migrations des Mongols, au Moyen-Age, par des caprices de pluviométrie» (p. 422).

*Ci-dessous : moulin à eau du XVème siècle. Miniature illustrant «Le terrier de Marcoussis».*
*Ci-contre : le colportage des objets et des idées. Gravure de Grenier, 1793-1867 (Bibliothèque nationale).*
*En bas, à gauche : les lavoirs de Roscoff ou l'espace féminin. Carte postale de la fin du siècle dernier.*

de vie des ruraux et passe pour un des promoteurs des fruitières locales. La révolution de 1830, son attachement à la personne du nouveau roi, en font un de ces grands notables qui vont constituer l'assise la plus sûre de la monarchie de Juillet. C'est un homme d'ordre. Député de l'Ain de 1834 à 1848, ses interventions à la Chambre se bornent à mettre en garde contre les ambitions coloniales, qu'il juge dangereuses et en définitive stériles, ou bien à défendre les intérêts des éleveurs-producteurs de fromage de sa circonscription. Mais ces activités ne l'empêchent pas de travailler à ce qu'il considère comme l'oeuvre de sa vie ; un *Essai sur la statistique de la population française, considérée sous quelques uns de ses rapports physiques et moraux*, qu'il fait paraître en 1837, à compte d'auteur et sans aucun succès. La révolution de 1848 lui est évidemment funeste. Il mènera toutefois sans péril la «carrière végétative d'un politicien retraité» (p. 357) jusqu'à sa mort.

Bien entendu, comme le remarque M. Le Roy Ladurie, «l'essentiel n'est pas dans cette vie dénuée d'éclat, mais dans l'oeuvre elle-même, sans commune mesure avec l'horizon borné d'une existence agrarienne» (p. 358). En effet, d'entrée de jeu, l'*Essai sur la statistique* (7) «met au centre de son analyse une certaine conception du progrès économique et social, probablement importée, par l'emprunt direct ou indirect, du saint-simonisme. Et, dans le même temps, il jette les bases d'une anthropologie sociale de la France, dans la société d'ancien type, en gésine de révolution industrielle» (ibid.).

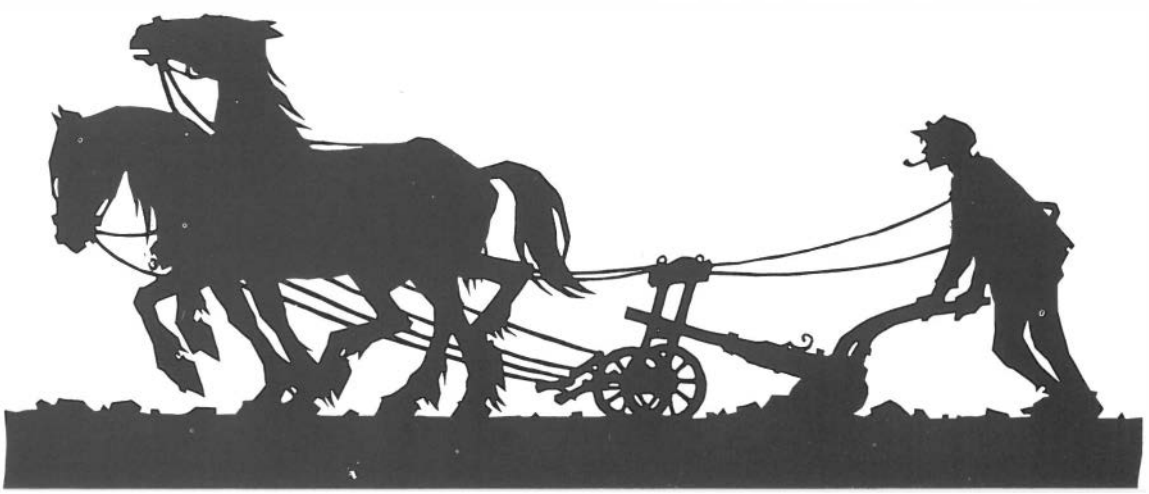
## *un inventaire des conscrits*

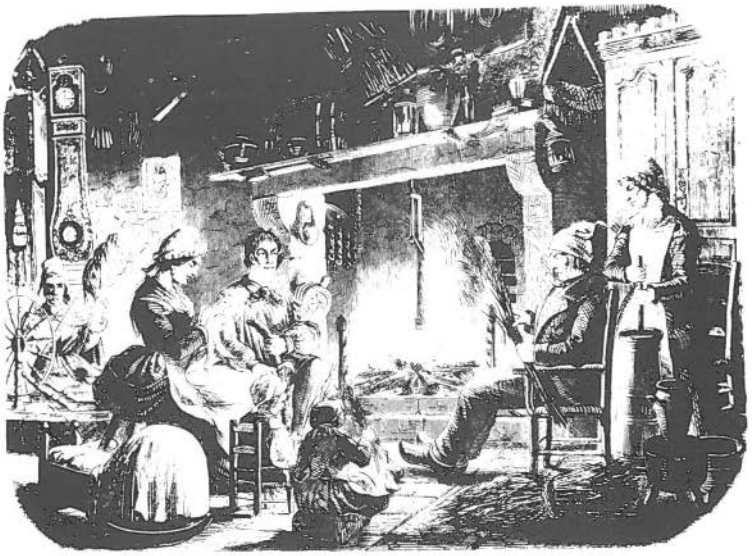
D'Angeville avait trouvé la source de ses réflexions dans l'ouvrage du baron Charles Dupin, *Forces productives et commerciales de la France*, paru en 1827. Cet auteur affirmait l'existence en ces premières décennies du XIXème siècle, d'un «espace privilégié de modernisation française», espace qu'il situait au-delà d'une ligne Saint-Malo-Genève. Parti de cette hypothèse, d'Angeville propose un modèle d'analyse qui prend en compte de nombreux paramètres ignorés par Dupin. Faisant appel aussi bien à l'information somatique (stature, pigmentation, etc.) qu'à des données culturelles ou sociales (niveaux d'alphabétisation, pratique religieuse, criminelle, etc.), il réalise un inventaire très fouillé des conscrits qui se présentent devant les bureaux militaires. Aux renseignements retenus par les services de l'armée, il en ajoute d'autres, prélevés soit sur des registres fiscaux, soit sur des recueils d'état-civil, soit encore sur diverses archives personnelles. Au terme de cette «énorme enquête, parfois fastidieuse, mais fortifiée de vastes tableaux statistiques, illustrée de cartes, le livre propose une conclusion simple, trop simple sans doute, mais illuminante». Cette conclusion, c'est qu'«il y a deux France», au point qu'«on serait tenté de croire que deux populations sont venues se heurter à l'intérieur du territoire national sur la ligne qui joint le port de Saint-Malo à la ville de Genève» (pp. 359-60).

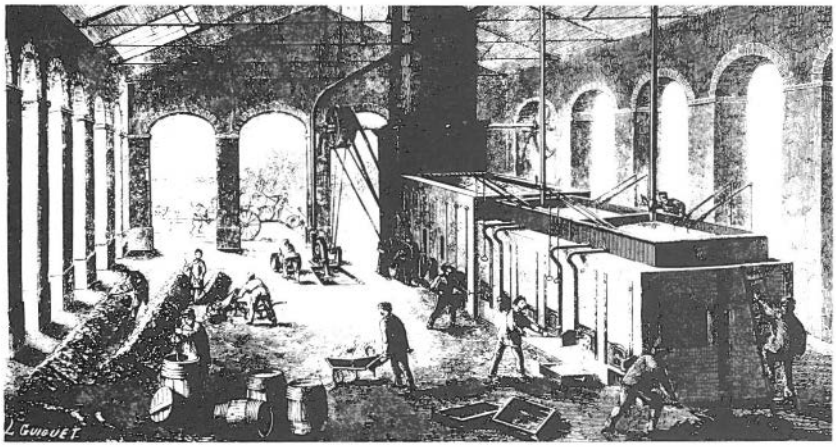
Convaincu du bien-fondé de l'hypothèse avancée par Dupin, d'Angeville va donc dresser un tableau des éléments qui font, dit-il, la supériorité des régions du nord et de l'est. Il remarque que dans ces régions, on mange plus de froment ; que les écoles, plus nombreuses, laissent trace de leur maigre enseignement dans l'esprit des adultes (conjoints et conscrits savent presque tous signer leurs noms). Dans ces pays d'*open fields* (à quelques exceptions près), les maisons sont plus grandes, mieux aérées, le mobilier plus riche ; elles contrastent «avec les cahutes aveugles, aux ouvertures minuscules, de la Bretagne et du Massif central ignorantins» (p. 361). Les hommes de la moitié septentrionale du pays sont de stature plus grande, leur robustesse semble indéniable. Mais ce sont eux qui subissent l'assaut de la première poussée industrielle : développement de l'extraction de la houille, installation des premières forges, pose du chemin de fer, etc. Dès lors, les «vices de constitution», les «anomalies physiques» que traquent les conseils de révision, les hernies, défauts des yeux, «maladies de poitrine» et scrofules, deviennent plus répandus chez les hommes

(7) Le livre d'Adolphe d'Angeville a fait l'objet d'une réédition en 1969 (Mouton, La Haye), avec une introduction de M. Le Roy Ladurie, *Un théoricien du développement : Adolphe d'Angeville*, reprise dans *Le territoire de l'historien* (pp. 349-92).

*Vignette de Georg Sluyterman von Langeweyde.*







*A partir du XIXème siècle, la vie rurale est peu à peu transformée par les cultures industrielles. Ci-contre : le traitement des vinasses de betterave au four Porion. Mais à la maison, la vie traditionnelle reste la même. Ci-dessus : la veillée dans une ferme du Calvados. Gravure de 1856 (Bibliothèque nationale).*

du nord et de l'est que «chez les petits gaillards courtauds et robustes qui fournissent le contingent annuel des conscrits méridionaux et armoricains» (p. 361).

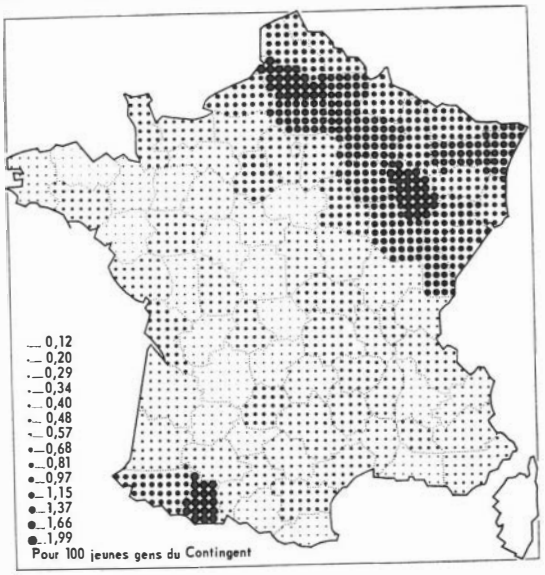
Dans cette France du nord-est en voie de développement, il y a comme un kyste dont les ravages s'aggravent au fil des ans : la région parisienne. D'Angeville montre qu'à tous points de vue, elle rejoint par ses diverses caractéristiques, la France du sud et de l'ouest. C'est le résultat d'un premier exode rural vers la capitale et des conditions de vie lamentables des faubourgs.

Sur le plan des moeurs, des traits de mentalité collective à l'intérieur de l'hexagone déjà centralisé, d'Angeville multiplie les informations et avance des explications. Les naissances illégitimes sont plus nombreuses dans le nord et dans l'est : est-ce une conséquence d'une déchristianisation déjà bien engagée ? La plus forte fréquence des adoptions dans les mêmes régions indiquerait, d'après M. Le Roy Ladurie, «davantage d'esprit de responsabilité» (p. 362). Le sens civique serait également plus accentué dans la partie nord du pays, que ce soit sur le plan de l'accueil fait à la fiscalité ou sur celui de l'impôt du sang. Les régions du Midi, du centre et de l'ouest, manifestent au contraire une certaine turbulence. L'insoumission à l'armée et au fisc y constitue plus souvent la règle que l'exception. On y constate une mentalité plus contestataire, que M. Le Roy Ladurie qualifie de «poujadiste» avant la lettre. La géographie de la criminalité révèle aussi une curieuse dichotomie. Dans les régions septentrionales, la délinquance consiste surtout en attaques contre la propriété d'autrui : larcins, braconnages, bris de clôtures, etc. Dans le Midi, elle semble relever de pratiques plus anciennes : «Les *truands* du Midi.. restent typiquement des «assassins». Ils demeurent fidèles à une criminalité de type ibérique ou méditerranéen, telle qu'on la pratiquera encore longtemps dans la Corse des bandits d'honneur» (p. 363).

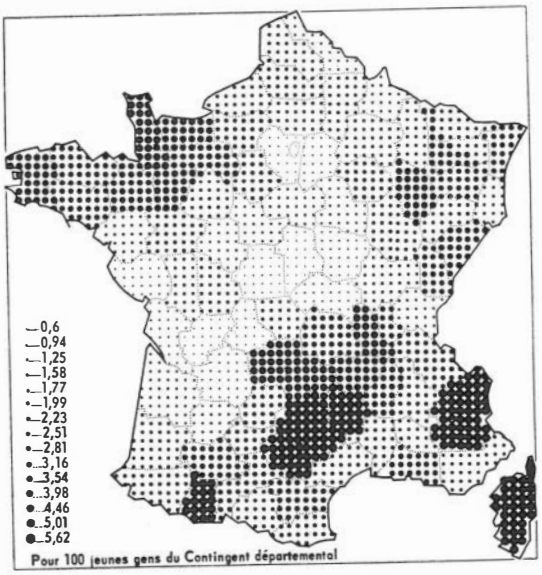
## *de Saint-Malo à Genève*

Ce schéma «dualiste», trop brièvement évoqué ici, est évidemment d'un assez grand simplisme. M. Le Roy Ladurie souligne d'ailleurs que la moitié nord-est du pays présente un ensemble beaucoup plus homogène que les régions de l'ouest, du centre et du Midi, qui forment une mosaïque d'«archaïsmes» et de «sous-développements», sans parler de leur diversité ethnique. Néanmoins, la dualité anthropologique qui parcourt l'ethnie française est un fait. L'hypothèse en a été étayée par de nombreux travaux, qui l'ont peu à peu transformée en une donnée scientifique acceptable qu'il ne restait plus qu'à affiner. M. André Corvisier, dont les travaux sur l'armée font autorité, l'a établie pour le XVIIIème siècle (*L'armée française, de la fin du XVIIème siècle au ministère de Choiseul.* 2 vol. PUF, 1964). Des sondages pratiqués à l'époque sur des régiments de volontaires confirment la nette prédominance des hommes de haute stature au nord-est d'une ligne allant de Saint-Malo à Genève. Au siècle dernier, «la première série statistique se rapportant au relevé d'un caractère somatique et à la représentation de sa distribution au moyen d'une carte fut celle publiée en 1860 par Broca, relative à la stature en France» (George Mon-

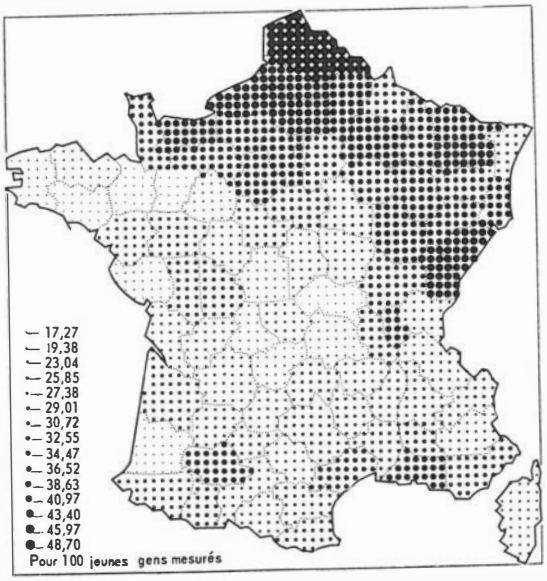
1. ELITES (1819-1826)



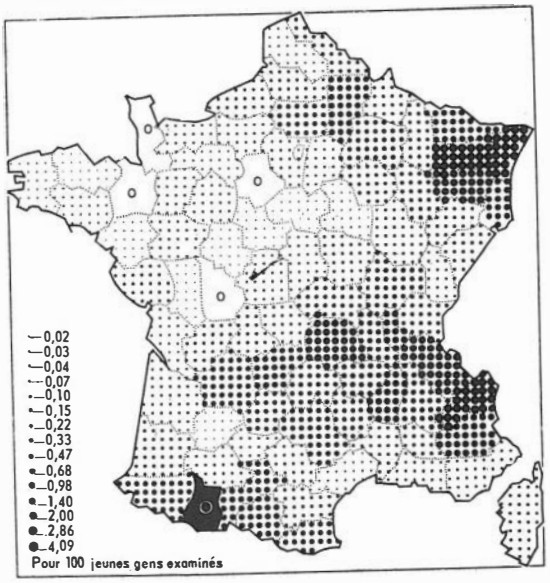

2. ETUDIANTS ECCLESIASTIQUES (1819-1826)



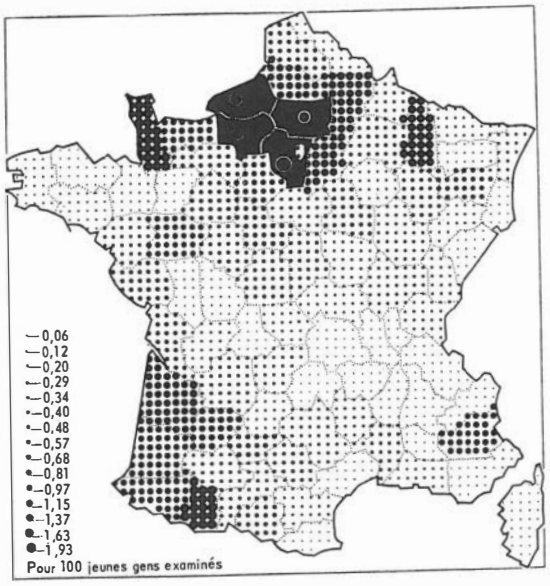

3. GRANDES TAILLES (1819-1826)



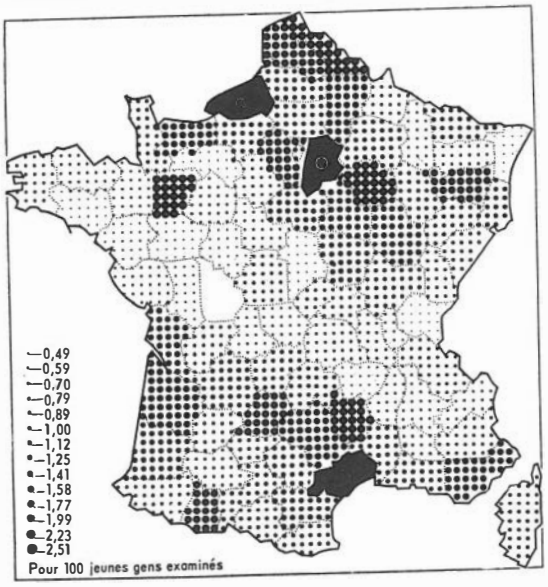

4. GOITRES (1819-1826)




5. PERTES DES DENTS (1819-1826)




6. MALADIES DE LA PEAU (1819-1826)




*D'après «Le territoire de l'historien». Gallimard, 1973.*

tandon. *L'ethnie française.* Payot, 1935). Cette carte, qui sera reprise (à quelques modifications près) par G. Lagneau (*Anthropologie de la France.* Masson, 1879), souligne déjà les inconvénients du découpage départemental, répondant ainsi avec une remarquable antériorité au souhait exprimé par M. Emmanuel Le Roy Ladurie («Il conviendrait d'abord de dépasser le cadre trop vaste et trop vague des départements, ce cadre si cher aux auteurs français..», p. 385). Examinant le nombre d'exemptés pour défaut de taille dans les 126 cantons de la Bretagne pour les années 1850-59, Broca met en valeur un phénomène d'exemption maximale dans les cantons «bretonnants», faisant ainsi coïncider, de façon non fortuite, un fait anthropologique et une entité linguistique.

D'autres travaux sur la stature furent menés au cours des décennies suivantes, les plus précis étant ceux, désormais bien connus, de Jacques Bertillon (*La taille de l'homme en France*, in *Revue scientifique*, 1885). En 1908, J. Deniker *(les races de l'Europe)* présentait une synthèse satisfaisante de l'ensemble des données. On constatait alors une légère évolution, la zone des petites statures se déportant au delà d'une ligne Cherbourg-Marseille. Mme Marie-Claude Chamla (*L'accroissement de la stature en France de 1880 à 1960. Comparaison avec les pays d'Europe occidentale*, in *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, XIème série, 1964) devait d'ailleurs mettre en valeur l'accentuation jusqu'en 1950-60 de ce phénomène, probablement dû aux transformations de la géographie économique de la France et aux déplacements de population. S'ajoutant à ces traits de stature, il convient encore d'évoquer l'inventaire des caractéristiques somatiques ayant trait à la pigmentation, réalisé par Topinard (*Exploitation quantitative et cartographique des archives militaires françaises*, in *L'homme dans la nature.* Alcan, 1891) à partir de 200 000 fiches individuelles établies bénévolement par des membres du corps médical. L'ensemble de ces travaux devait aboutir aux synthèses, déjà citées, de J. Deniker et Georges Montandon.

## *huit cartes*

En 1972, M. Emmanuel Le Roy Ladurie a publié à son tour une étude traitant de *L'anthropologie du conscrit français* (8). Il s'agit d'une interprétation cartographique des informations contenues dans un ensemble de dossiers conservés par les Archives nationales, dossiers fournissant un décompte statistique assez complet des conscrits pour la période 1819-26. Les données sont regroupées selon quatre centres d'intérêt : 1) la situation de la classe (effectifs des conscrits déclarés «bons pour le service», exemptés ou absents, et des remplaçants) ; 2) la stature (14 catégories «depuis ceux qui ont moins de 1,598 m, jusqu'aux plus grands qui mesurent plus de 1,923 m») ; 3) les renseignements ayant trait aux professions exercées (assez confus et souvent lacunaires) ; 4) les anomalies physiques ou les maladies, notamment celles qui entraînent l'exemption. Les cartes exécutées à partir de cette enquête utilisent le cadre provisoire du département, «le but final étant d'utiliser le filigrame «cantonal» pour la cartographie et pour le calcul des corrélations» (p. 42).

Nous présentons ici huit cartes, choisies parmi les cinquante-cinq cartes de M. Le Roy Ladurie et qui nous paraissent d'un intérêt particulier.

*Carte 1 : les élites.* Par «élites», on entend les membres de l'instruction publique, les élèves des grandes écoles militaires et civiles, les lauréats divers, les instituteurs qualifiés. On note leur prédominance au nord d'une ligne Amiens-Besançon et la participation exceptionnelle du Pays basque.

*Carte 2 : les étudiants ecclésiastiques.* On note tout de suite la dispersion du recrutement. Cette carte serait à mettre en rapport avec celle du chanoine Boulard, établie en 1947 et ayant trait à la déchristianisation de la France à cette époque (cf. l'*Atlas historique de la France contemporaine.* Armand Colin, 1966, p. 147). Les coïncidences sont en tous points remarquables, alors que la discordance est frappante si l'on se rapporte à la carte des élites. «On a donc l'impression d'une hétérogénéité entre, d'une part, la mobilité sociale traditionnelle qui consiste à pousser un enfant doué vers les études cléricales ; d'autre part, la mobilité sociale plus moderne qui aboutira à la formation d'élites laïques» (p. 46).

*Carte 3 : la stature.* La répartition des tailles est très nette. Cette carte fait partie d'une série, qui, toutes, «soulignent de façon assez redondante et convergente l'existence de deux blocs assez bien tranchés» (p. 55).

*Carte 4 : les goîtres.* La fréquence des goîtres tient à la présence d'eau insuffisamment iodée et au fait que, dans les régions les plus éloignées de la mer, le poisson tient dans l'alimentation une place minime.

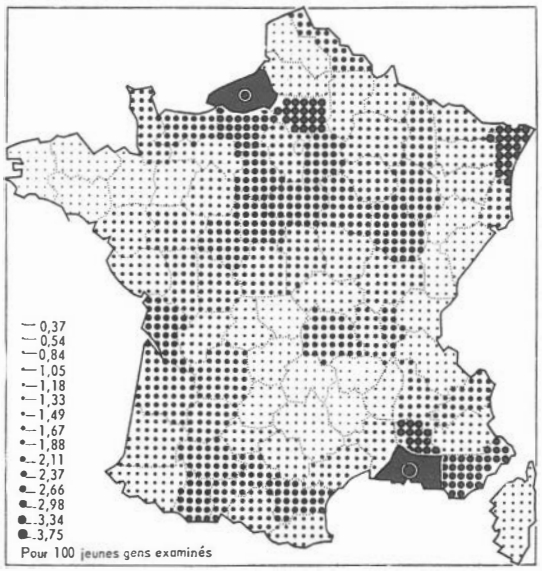
*Carte 5 : les pertes de dents.* Cette carte traduit aussi bien le manque de fluor dans l'eau que la consommation excessive du cidre, sans parler des mutilations volontaires (dents sciées ou arrachées, afin d'échapper à l'enrôlement).

*Carte 6 : les maladies de la peau.* D'Angeville, qui s'était intéressé à ce problème, y voyait la conséquence d'une mauvaise hygiène corporelle.

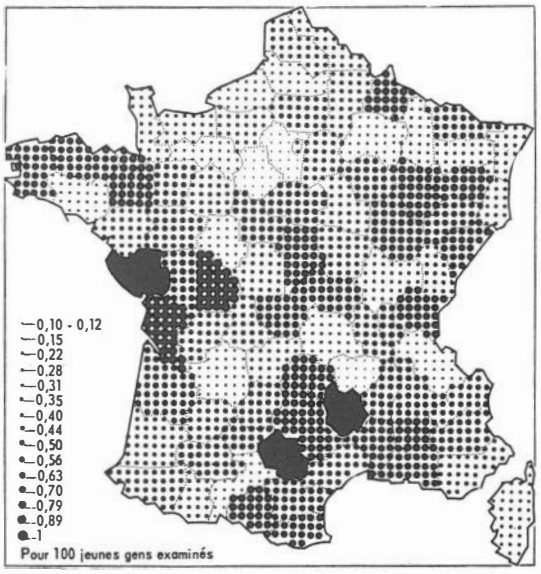
---

(8) Etude faite en collaboration avec M. Paul Dumont, extraite d'un recueil collectif paru chez Mouton, à La Haye.

7. HERNIES (1819-1826)




8. CLAUDICATIONS (1819-1826)




*Carte 7 : les hernies.* Cette carte est d'une interprétation plus délicate. On pourrait mettre leur très grand nombre en rapport avec l'habitude de certains travaux de force. Mais la simulation des hernies était aussi «l'un des terrains d'expérimentation favori des simulateurs».

*Carte 8 : les claudications.* Deux interprétations possibles, qui ne sont pas nécessairement exclusives l'une de l'autre. Il peut s'agir de malformations liées à des travaux ruraux pénibles, ou de «boîteries» provenant de luxations congénitales de la hanche, affection héréditaire fréquente dans les régions endogamiques de Bretagne, de Vendée et du sud du Massif central (p. 49).

## *les "hommes de cheval"*

Ainsi, comme l'avait bien compris Adolphe d'Angeville, l'histoire de la France moderne et contemporaine est à mettre en rapport, en partie tout au moins, avec un «dualisme» ethnogéographique mettant face à face des régions plus tôt développées et des «pays» plus profondément ancrés dans la trame d'une civilisation millénaire.

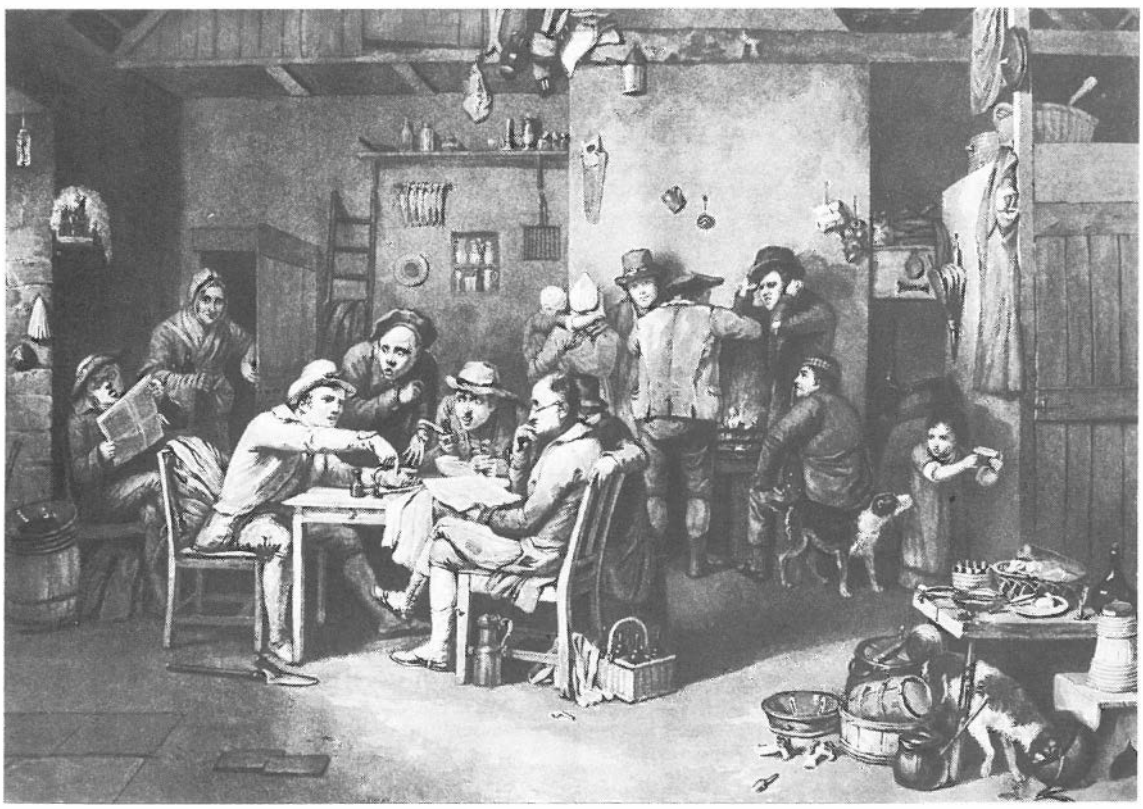
A quoi est due cette dichotomie ? M. Le Roy Ladurie le signale indirectement dans un article sur la civilisation rurale rédigé pour l'*Encyclopedia universalis* (et repris dans *Territoire de l'historien*), lorsqu'il évoque l'arrivée des Indo-Européens dans l'espace de la France future. «Un autre flux culturel influence, et même traumatise violemment la vie agraire, écrit-il. Il s'agit de l'arrivée du cheval domestiqué, venu de l'est, et qui entre — 1500 et — 500 s'installe assez largement dans l'Europe de l'ouest. Non pas que le cheval, sur le moment, ait transformé de façon directe les techniques agricoles elles-mêmes : le temps des charrues attelées d'équidés ne viendra que beaucoup plus tard (XIIIème siècle, ou même XVIIIème siècle). Mais le «noble animal» accompagne une différenciation sociale : il souligne à sa manière l'apparition d'un groupe d'aristocrates, vivant du prélèvement sur le rustre, et qui sont aussi et très logiquement des cavaliers ou des chevaliers *(equites)* combattant à char ou sur monture». M. Le Roy Ladurie précise d'ailleurs aussitôt son *sentiment* personnel, par une double référence à Rousseau et à Marx : «Les petites sociétés agricoles du néolithique, elles, étaient restées relativement égalitaires ; et Jean-Jacques Rousseau aurait sans doute aimé ces populations super-archaïques, dont les tombes sans prétention ni pièces d'apparat indiquaient une absence sympathique de hiérarchisation sociale (..) Quoi qu'il en soit... un groupe de «dominants», qui pendant longtemps se comporteront en «hommes de cheval», place la civilisation rurale d'Occident devant un fait accompli : les paysans, ou la majorité d'entre eux, apparaissent désormais.. comme un groupe de «dominés». Dominés, ils le resteront souvent pendant une quinzaine ou une vingtaine de siècles au minimum, jusqu'aux approches de la Révolution française, et parfois même au-delà» (pp. 143-44) (9).

(9) Interrogé par *L'Express* (entr. cit.) sur la possibilité d'écrire une «histoire quantitative de l'égalité». M. Le Roy Ladurie a répondu avec la même franchise : «Ce serait tout à fait réalisable et certainement très passionnant. Mais une chose est l'inégalité réelle, chiffrable, et autre chose l'inégalité vécue. A cet égard, il serait plus intéressant de rechercher dans les éléments culturels comment on en est arrivé à énoncer l'idée-force qui n'était pourtant qu'une baliverne historique, à savoir que les hommes naissent libres et égaux en droits. Pendant des millénaires, des hommes sont nés, le plus souvent non libres, et en tout cas inégaux en droits. La structure originelle des sociétés indo-européennes, c'est une division en trois fonctions, parfois même en trois castes.. Alors comment en est-on arrivé à la Déclaration des droits de l'homme ? Curieusement, par la Bible, par l'intervention d'un élément de culture sémitique.. Devant le choc de ces deux civilisations, l'Eglise a eu le génie de concilier l'inconciliable. Tout en continuant à s'insérer dans l'ordre des prêtres, c'est-à-dire en cautionnant l'inégalité sociale, elle a été, en même temps, un puissant facteur de diffusion de l'idée d'égalité, qui a été ensuite laïcisée et a triomphé avec la Révolution».

Interrogé sur ses convictions philosophiques, et plus précisément sur la place que le marxisme a tenu dans son interprétation de l'histoire, M. Emmanuel Le Roy Ladurie déclarait il y a deux ans à *l'Express :* «Le danger qui guette les historiens influencés par le marxisme, c'est de ne chercher dans l'histoire que ce qu'ils y ont mis préalablement ; le danger, c'est de faire une histoire où la pensée serait la plus courte distance entre deux citations de Lénine ou de Gramsci» (entr. cit.). L'auteur du *Territoire de l'historien* se présente donc aujourd'hui comme quelque peu en retrait de ce courant de pensée, avec lequel il s'est plus ou moins identifié jusque vers 1955. C'est ce qui explique les réserves faites à son sujet par les représentants du marxisme orthodoxe. MM. Casanova et Hincker, par exemple, croient devoir expliquer le «caractère unilatéral» de son essai sur les paysans du Languedoc par une «insuffisante analyse de la structure spécifique des forces productives et des rapports sociaux propres à la communauté rurale» (*Aujourd'hui, l'histoire*, op. cit., p. 19). Néanmoins, l'imprégnation idéologique marxiste reste sensible dans l'oeuvre de M. Le Roy Ladurie. Discrète et parfois même absente dans ses travaux les plus érudits, elle est plus nettement marquée dans les synthèses qu'il rend accessibles à un public plus cultivé que véritablement informé.

## *diachronie/synchronie*

La parution récente, sous la direction de MM. Jacques Le Goff et Pierre Nora, d'un recueil en trois volumes intitulé *Faire de l'histoire* (Gallimard, 1974), atteste la vigueur de l'historiographie «quantitaviste», voire le statut de monopole auquel elle est parvenue. Les noms de MM. Jacques Le Goff (*La civilisation de l'Occident médiéval.* Arthaud, 1964), Georges Duby (*Le dimanche de Bouvines.* Gallimard, 1973), Robert Mandrou (*De la culture populaire aux XVIIème et XVIIIème siècles.* Stock, 1965), Etienne Poulat (*Intégrisme et catholicisme.* Casterman, 1969), Philippe Ariès (*Histoire des populations françaises.* Seuil, 1971), Pierre Chaunu (*De l'histoire à la prospective.* Laffont, 1975), Pierre Levêque, Emmanuel Le Roy Ladurie, François Furet, etc. sont bien connus du grand public. Nous avons dit plus haut ce qui nous paraissait positif dans le développement de cette école. Le risque n'en existe pas moins de voir certains de ses représentants courir se jeter sur l'écueil d'un certain structuralisme. Il est assez piquant de constater qu'aujourd'hui, ceux qui en paraissent le plus conscients se réclament d'une doctrine, le marxisme, dont la fin dernière est d'abolir les tensions consubstantielles à l'histoire. «L'événement est à réhabiliter», déclarent MM. Antoine Casanova et François Hincker (*Aujourd'hui, l'histoire*, op. cit., p. 26). «Malgré l'offensive antihistorique de certains structuralistes (Lévi-Strauss, Foucault), écrivent-ils, nombre d'historiens ont été fascinés par le structuralisme. Il n'est qu'à comparer la bibliographie de l'histoire de France de 1960 à celle de 1971 pour constater combien les travaux portant sur la «synchronie» se multiplient. Il est notoire également que les étudiants et élèves manifestent de la répugnance devant les sujets dont l'énoncé comporte une indication d'évolution chronologique et demandent au contraire de grandes études structurelles (..) Très symptomatique aussi est l'évolution des grandes collections de



*La politique au village. Gravure de Jazet (1820).*

manuels, dont les volumes portent maintenant sur les «problèmes» et les «civilisations» et non plus sur les périodes (..) L'histoire économétrique par laquelle se manifeste notamment l'influence structuraliste dans l'histoire en vient à contredire tout ce qu'il y a de fécond dans le concept de structure (..) Tout se passe comme si l'historien avait sauté de l'histoire purement diachronique à une sociologie ou à une économétrie du passé, rassemblées parfois, dans les meilleures et les plus dangereuses des tentatives, en modèles historiques» (ibid., pp. 21-22).

En réalité, l'opposition entre «diachronie» et «synchronie» ne devrait pas avoir de sens pour l'historien. Ce sont là des approches complémentaires, permettant, non de nier, mais au contraire de mieux apprécier la filiation passé-présent, à quoi se résume la notion de *totalité historique.* Dans cette perspective, l'étude des mentalités et des structures socio-culturelles pour tout «endroit» donné de l'espace-temps revêt la même importance que l'étude des événements qui, sous l'impulsion d'un petit nombre, *actualisent* ou au contraire *transforment* ces structures et ces mentalités. D'autre part, l'imposant travail des tenants de l'histoire «quantitative» ne doit pas dissimuler d'autres axes de recherche, tout aussi profitables et dynamiques. Nous pensons ici, tout naturellement, à l'école historique de M. Roland Mousnier (*Fureurs paysannes.* Calmann-Lévy, 1968 ; *Les hiérarchies sociales de 1450 à nos jours.* PUF, 1969, etc.), école à laquelle nous devons aussi bien une dissection et une réfutation péremptoire de la méthodologie marxiste appliquée à l'histoire moderne qu'une analyse en profondeur des mentalités et des comportements européens des XVIIème et XVIIIème siècles. ■

Jean-Joël BREGEON

*«Le territoire de l'historien». Gallimard, 1973, 562 pages, 61 F.*

*Jean-Joël Brégeon, licencié ès Lettres (histoire), est professeur d'histoire-géographie dans la région de Nantes. Il a récemment obtenu une maîtrise d'histoire, avec un mémoire sur* Les Ibériques à Nantes aux XVIIème et XVIIIème siècles.

## CATI OU L'ENFANCE MUETTE

récit de Denise Herbaudière

La médecine de tous les peuples a toujours déclaré que le traitement n'était pas seulement une affaire personnelle entre le malade et le médecin, mais que la famille et l'entourage y jouaient un rôle essentiel. «Le médecin, disait Hippocrate, ne doit pas seulement être préparé à faire lui-même ce qui est nécessaire ; il doit aussi faire en sorte que le malade, les assistants et l'entourage coopèrent avec lui». Les ethnologues nous ont fourni d'innombrables descriptions de cures effectuées par les *medicine-men* ou les chamans, soulignant le rôle essentiel qu'y jouent la famille, l'entourage, voire le clan tout entier. Dans notre tradition occidentale, parler avec la famille, se renseigner auprès d'elle, lui faire voir la gravité de la situation ou la rassurer, suivant les cas, l'instruire sur la meilleure façon de contribuer à la guérison du malade, ont toujours été considérés comme des devoirs essentiels du médecin et naturellement aussi du psychiatre.

Aujourd'hui, force nous est donnée de constater qu'une révolution s'est accomplie dans certains milieux sous l'effet combiné de certains courants psychanalytiques post-freudiens et de l'antipsychiatrie. Quelques représentants de ces tendances en sont venus, apparemment, à considérer les parents et la famille comme les ennemis naturels du malade, ennemis contre lesquels le thérapeute doit se liguer avec son malade. On ne saurait s'étonner, dans ces conditions, qu'une contre-image péjorative du thérapeute soit en train de se constituer dans une partie du public.

### *autisme infantile*

A cet égard, un document du plus haut intérêt est constitué par *Cati ou l'enfance muette*, livre publié par la mère d'une fillette atteinte d'autisme infantile précoce, Mme Denise Herbaudière. Celle-ci nous raconte en détail, non seulement l'histoire de sa fille, mais celle de ses relations avec une longue série de psychiatres et d'autres thérapeutes qui s'occupèrent de l'enfant au cours des années. Il faut souhaiter que ce livre soit lu et médité.

Rappelons que l'autisme infantile, maladie décrite pour la première fois en 1943 par le psychiatre d'enfants germano-américain Leo Kanner, se manifeste par une extraordinaire tendance de l'enfant à s'isoler. L'enfant autistique ne montre aucun intérêt pour les personnes, il ne s'intéresse qu'aux objets avec

une obsession pour l'ordre et l'uniformité ; il ne parle pas ou parle très peu. Souvent ces enfants sont pris à tort pour des débiles mentaux ; en réalité leur intelligence est intacte et ils révèlent souvent des aptitudes pratiques étonnantes. Mais ces enfants, qui n'arrivent pas à s'exprimer et qui ont horreur de toute intrusion dans leur monde clos, se sentent aisément frustrés et traversent des moments d'agitation extrême, avec des colères et parfois des accès de rire immotivé.

Le livre de Mme Herbaudière illustre de la façon la plus dramatique ce que peut être l'autisme infantile, non pas schématisé dans un manuel de psychiatrie, mais tel qu'il est vécu par l'entourage du petit malade. On y découvre les répercussions de la maladie sur la vie de famille, sur les frères et soeurs, le père, et surtout la malheureuse mère, ainsi que les troubles apportés à la vie de tous les jours, par exemple pendant les courses dans les magasins ou les séjours dans les hôtels. Mais quel que soit l'intérêt de tous ces détails, nons ne nous y arrêterons pas. Nous nous bornerons à résumer brièvement les chapitres où l'auteur passe en revue les divers médecins et thérapeutes, désignés par des pseudonymes, auxquels elle eut recours pour soigner Catherine (Cati), son enfant malade. Ces divers personnages sont décrits avec une verve un peu sarcastique, mais il est évident qu'il n'ont pas été inventés.

## *les éminents spécialistes*

Il y eut d'abord un savant professeur de neuropsychiatrie, qui fit venir la mère avec l'enfant une fois par mois pendant trois ans. Partisan résolu de la maxime *primum non nocere*, sa méthode consistait essentiellement à fermer les portes et à déconseiller tout traitement. Après trois ans de visites rituelles et de thérapeutique des bras croisés, la mère jugea qu'il était peut-être temps d'essayer autre chose, mais ce fut pour tomber dans l'extrême opposé. Un médecin d'avant-garde lui proposa de faire sur l'enfant une opération de chirurgie cérébrale. Cati, disait-il, serait guérie du jour au lendemain. Malheureusement, on ignorait le pourcentage d'échecs, et l'on n'avait pratiqué jusqu'ici que deux ou trois opérations de ce genre en France. Fort judicieusement, les parents conclurent que l'on pouvait surseoir à l'opération.

Vint ensuite un éminent psychiatre «dont les honoraires culminaient». Mme Herbaudière eut l'impression que la seule chose qui l'intéressait était de savoir combien de mots l'enfant pouvait prononcer. L'ordonnance qu'il rédigea contenait une longue liste de médicaments, mais la mère jugea qu'elle était bonne à passer directement au panier à papier. Le médecin suivant, adepte d'une sorte de psychiatrie pour robots,

*Ci-contre et à droite : l'entrée de la maison de Freud, 19 Berggasse, à Vienne. On y visite aujourd'hui un musée «psychanalytique». En bas, à droite : le divan sur lequel Freud recevait ses patients. Ci-dessous, à gauche : liste des premiers membres de la Société psychanalytique de Vienne. Ci-dessous : Sigmund Freud en 1938 (à droite) et sa fille Anna (au centre).*

**Wiener Psychoanalytische Vereinigung**

*Ordentliche Mitglieder:*

Aichhorn, August, Wien V, Schönbrunnerstraße 110.
Angel-Katan, Dr. Anny, R. J. Schimmelpennincklaan 22, den Haag.
Bergler, Dr. med. Edmund, Wien I, Seilerstatte 7.
Bernfeld, Dr. phil. Siegfried, 3301 Broderick Street, San Francisco.
Bibring, Dr. med. Edward, Wien VII, Siebensterngasse 31 *(Kassier)*.
Bibring-Lehner, Dr. med. Grete, Wien VII, Siebensterngasse 31.
Bornstein, Berta, Wien I, Universitatsstraße 4.
Bornstein-Windholzova, Steff, Praha-Bubenec, Ovenečka 23a
Burlingham, Dorothy, Wien IX, Berggasse 19.
Buxbaum, Dr. phil. Edith, 110 East 87th Street, New York City,
Bychovski, Dr. med. Gustav, Warschau, Wilcza 47.
Deri, Frances, 123 North Plymouth Blvd., Los Angeles, California.
Deutsch, Doz. Dr. med. Felix, 44 Larchwood Drive, Cambridge, Mass.
Deutsch, Dr. med. Helene, 44 Larchwood Drive, Cambridge, Mass.
Edelberg, Dr. med. Ludwig, Wien IV, Gußhausstraße 15.
Federn, Dr. med. Paul, Wien VI, Kostlergasse 7 *(Obmannstellvertreter)*.
Fenichel, Dr. med. Otto, Prag II, Ječna 18.
Freud, Anna, Wien IX, Berggasse 19 *(Obmannstellvertreter)*.
Freud, Prof. Dr. med. Sigm., Wien IX, Berggasse 19 *(Obmann)*.
Friedjung, Doz. Dr. med. Josef, Wien I, Ebendorferstraße 6.
Gutmann, Dr. med. Salomea, Wien IV, Frankenberggasse 13.
Hartmann, Dr. med. Heinz, Wien I, Rathausstraße 15 *(Schriftführer)*.
Heilpern, geb. Fuchs, Else, Wien XVII, Jorgerstraße 32.
Hitschmann, Dr. med. Eduard, Wien IX, Wahringerstraße 24 *(Leiter des Ambulatoriums)*.
Hoffer, Dr. med. et phil. Wilhelm, Wien I, Dorotheergasse 7.
Hoffer-Schaxel, Hedwig, Wien I, Dorotheergasse 7.
Hoffmann, Dr. med. Ernst Paul, Wien VI, Marahilferstraße 23–25.
Isakower, Dr. med. Otto, Wien VIII, Pistoiengasse 38 *(Kassier)*.
Jekels, Dr. med. Ludwig, Wien I, Lobkowitzplatz 1.
Jokl, Dr. med. Robert Hans, Wien I, Opernring 19.
Kris, Dr. phil. Ernst, Wien IX, Schwarzspanierstraße 11.
Lampl, Dr. med. Hans, Wien XIX, Pyrkergasse 29.
Lampl-de Groot, Dr. med. Jeanne, Wien XIX, Pyrkergasse 29.
Mack-Brunswick, Dr. med. Ruth, Wien XVIII, Havenauerstraße 19.
Nepallek, Dr. med. Richard, Wien VIII, Alserstraße 41.
Newton, Caroline, Berwin P. O. Daffodyl, Pa., U. S. A.
Nunberg, Dr. med. Hermann, 875 Park Avenue, New York City.
Rank, Beate, c/o Judge Baker Guidance Center 38 1/2 Beacon Street, Boston, Mas.
Reich, Dr. med. Annie, Praha-Bubenec, Ovenečka 23b.
Sperling, Dr. med. Otto, Wien IV, Wiedner Gurtel 40.
Steiner, Dr. med. Maxim., Wien I, Rotenturmstraße 19.
Steugel, Dr. med. Erwin, Wien I, Bognergasse 7.
Sterba, Dr. med. Richard, Wien VI, Marahilferstraße 71 *(Bibliothekar)*.
Sterba, Dr. phil. Editha, Wien VI, Marahilferstraße 71.
Storfer, A. J., Wien VIII, Alserstraße 45.

préconisait une encéphalographie gazeuse afin de déceler d'hypothétiques lésions frontales, d'intérêt purement statistique.

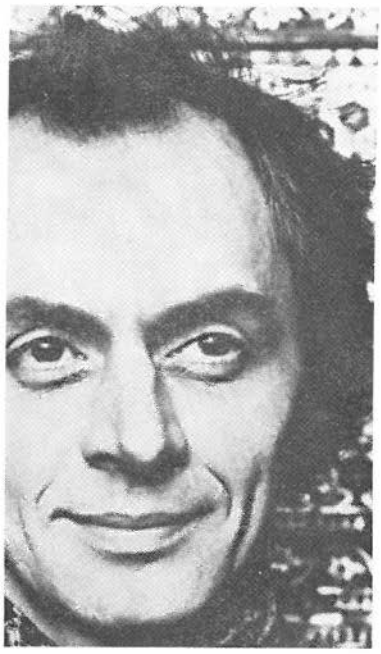
Les deux spécialistes qui suivirent font meilleure figure. Malheureusement, l'un qui était un excellent pédopsychiatre ne tenait pas compte des troubles digestifs et cutanés de la petite malade, tandis que l'autre, qui traitait les symptômes physiques avec succès, hésitait sur la marche à suivre quant au traitement psychiatrique. Les expériences faites avec un partisan d'une diététique plus ou moins ésotérique et avec un neuropsychiatre orienté vers la recherche biologique furent moins satisfaisantes.

Il est pénible pour le narcissisme médical d'apprendre que la seule thérapeute dont le concours fut réellement efficace, fut une orthophoniste non médecin. L'auteur ne tarit pas d'éloges sur cette personne, sur son intelligence, sa sensibilité, son autorité, la souplesse de sa tactique thérapeutique. Il n'est pas nécessaire de résumer ici les divers exercices et les techniques utilisées par l'orthophoniste, traitement que celle-ci fit compléter par des cours de rythmique. Dès le début, elle avait pris la mère pour alliée et la faisait assister à toutes les séances. Il est véritablement fâcheux que ce traitement ait été interrompu au profit d'une méthode radicalement différente appliquée par une psychanalyste d'enfants.

## *un oracle infaillible*

Un chapitre entier du livre est consacré à cet intermède désastreux. Il semble, d'après la description de Mme Herbaudière, que cette psychanalyse, qu'elle surnomme Lydie Qualino, ait été une kleinienne non-médecin, imbue d'antipsychiatrie. Au moment où la mère «naïve, confiante, pleine d'un espoir nouveau», l'enfant blottie contre elle, se présentait à la psychanalyste, celle-ci déclara : «C'est tout à fait le couple mère-fille». L'auteur, heureusement pour elle, ignorait encore la signification ésotérique de ce jugement. Les conditions du traitement furent fixées : deux séances d'une demi-heure par semaine avec l'enfant, et une avec la mère. Comme condition *sine qua non*, la rupture avec l'orthophoniste et la défense à la mère de s'occuper de l'éducation de l'enfant ou de lui donner aucun ordre. L'enfant devait être entièrement libre d'agir à sa guise. Mais rapidement la situation devint intolérable à la maison et la psychanalyste imposa la présence d'une éducatrice spécialisée qui aurait des entretiens assez fréquents avec elle et la représenterait aux yeux de l'enfant. C'était là une lourde charge financière, car l'éducatrice coûtait cher, n'était là que pour une partie de la journée, s'absentait pendant les fins de semaine et les vacances, et ne rendait aucun service dans le ménage. L'auteur cite le cas d'une mère à qui la même psychanalyste imposait de travailler au dehors pour pouvoir payer l'éducatrice. Quant à Cati, la psychanalyste exigea qu'elle passe ses vacances dans un internat en Suisse. A chaque protestation de la mère, la psychanalyste répondait en ordonnant un entretien supplémentaire d'une demi-heure (équivalent à une «amende» de 50 F).

Lydie Qualino professait que tous nos actes ont un double sens et énonçait ses interprétations sur le ton d'un oracle infaillible. Voyant que l'enfant voulait couper l'ourlet de ses ongles, elle lui expliqua qu'il s'agissait d'un symbole de castration : «C'est parce que tu es une fille, et tu as vu que tu n'es pas faite



*Ci-contre : Ronald Laing, l'un des théoriciens de l'antipsychiatrie. Ci-dessous : Mélanie Klein. A droite : Bruno Bettelheim (dessin de Bayard).*

comme les garçons ; tu crois qu'on t'a coupé quelque chose». Lorsque la mère lui parla des bains chauds qu'elle faisait prendre à Cati, la psychanalyste s'écria avec colère et mépris : «Des bains ! Vous lui donnez des bains au lieu de lui donner votre tendresse !». Toute intervention médicale était réprouvée : c'était «faire un statut de la maladie». Ce fut pis encore lorsque la mère lui parla d'un lavement qu'elle avait donné à l'enfant à cause de sa constipation : «Mais, madame, c'est un coït anal ! Elle va y prendre plaisir !».

Lorsqu'un jour, la psychanalyste expliqua à l'enfant que celle-ci voulait manger sa mère, cette affirmation, bien que conforme aux principes de Mélanie Klein, provoqua chez l'enfant une réaction catastrophique : «Je la revois, arrivant en courant dans le jardin, complètement folle, le visage bouleversé, saccageant toutes les fleurs et toutes les plantes sur son passage, arrachant tout, comme si elle voulait extirper quelque chose d'elle-même, et criant à s'essoufler : Manger maman ! Manger maman ! Manger maman ! Nous étions désemparés, ne sachant comment la calmer».

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. La mère téléphona à la psychanalyste pour protester contre la façon dont elle bourrait la tête de l'enfant avec ses propres fantasmes. Elle téléphona également à l'orthophoniste qui se déclara prête à reprendre le travail avec l'enfant lorsque la psychanalyste serait arrêtée, mais, par un excès de scrupule, elle n'osa pas en recommander la cessation immédiate. Dans son désarroi, la mère alla consulter deux prêtres. Le premier lui conseilla de vivre sa vie et de ne pas garder l'enfant à la maison ; le second la réconforta et lui suggéra une conversation franche avec son mari. C'est alors que l'auteur s'est aperçut qu'elle avait non seulement perdu son autorité sur l'enfant, mais que son mari était en train d'être gagné par l'idéologie kleinienne-antipsychiatrique. Néanmoins, les parents arrivèrent à surmonter ces difficultés et se décidèrent à braver la colère de Lydie Qualino.

«Par cette interruption de cure, déclara celle-ci, vous replacez Catherine dans un statut d'objet au moment où elle commençait à naître à l'état de sujet désirant ! Le risque est gros et je déplore cette fin, qui n'est justifiée par rien». Toutefois, l'arrêt de la cure psychanalytique ne fut suivi d'aucun cataclysme, mais d'une détente très bienvenue.

## *conséquences désastreuses*

Nous ne suivrons pas Mme Herbaudière jusqu'à la fin de son livre, où elle raconte l'évolution ultérieure de l'enfant et fait quelques commentaires qui n'ont rien de flatteur pour la psychiatrie contemporaine.

La lecture de ce livre nous aide à voir les déformations qui existent dans l'image que certains thérapeutes se font de la famille, et dans l'image qu'en retour la famille se fait des thérapeutes. Cette double déformation entraîne des conséquences désastreuses à tous égards. Il est facile de comprendre les sentiments d'une mère comme Mme Herbaudière lorsque psychiatres et pyschanalystes la traitent comme une éternelle mineure. On se rappelle la première phrase, pleine de mépris, de Lydie Qualino : «C'est tout à fait le couple mère-fille !» Mme Herbaudière raconte aussi comment elle s'aperçut bientôt que les termes de «mère admirable», «femme de devoir», étaient des sarcasmes aux yeux de certains psychanalystes. «Vous ne pouvez pas être sa mère et son éducatrice», lui disait-on à satiété. Le comble est qu'un jour, le personnel d'une clinique qui ne la connaissait pas la prit pour une éducatrice, tant elle paraissait bien comprendre son enfant !

Dira-t-on que le cas de Mme Herbaudière est tout à fait exceptionnel ? Hélas, il serait facile d'apporter d'autres exemples de parents humiliés et rabroués par des psychothérapeutes se réclamant de certains courants psychanalytiques ou de l'antipsychiatrie. Au dire de certains psychanalystes, tout est toujours la faute des parents et surtout de la mère. Qu'il s'agisse de névrose, de psychose, de psychopathie, de délinquance, de maladie psychosomatique, le coupable est toujours une mère «surprotectrice», «phallique», «castratrice» ou «dévorante». Cette tendance «antimaternelle» a été renforcée par l'anti-psychiatrie, pour laquelle la maladie mentale ne serait qu'une production artificielle créée par la «violence» familiale ou sociale, le cadre de la violence étant élargi au point d'inclure les mesures éducatives les plus élémentaires.

## *des êtres inutiles ou nuisibles*

Il ne faut évidemment pas prendre à la lettre tout ce que disent les familles des malades. Néanmoins, il importe de se rendre compte de l'image qu'ils se font du psychothérapeute, et à cet égard je voudrais citer un exemple. Récemment, les parents d'une jeune étudiante me racontèrent qu'ils avaient cru bien faire en faisant suivre un traitement psychanalytique à leur fille qui présentait quelques difficultés de caractère. Ce traitement constituait pour eux une charge financière énorme, qu'ils avaient assumée sur la foi de ce qu'on leur avait dit sur les miracles de la psychanalyse. En fait, à mesure que le traitement avançait, la jeune fille découvrait que ses parents étaient des petits bourgeois obtus et stupides, qui l'avaient opprimée toute sa vie sans qu'elle s'en fût rendue compte. Son attitude devenait de plus en plus haineuse envers ses parents. Ceux-ci voulurent en parler avec la psychanalyste, mais celle-ci refusa tout entretien (le seul contact qu'elle avait avec les parents consistait dans le règlement mensuel des honoraires). Quelques mois après, la psychanalyste leur téléphona cependant pour leur déclarer qu'il était temps de «libérer» leur fille,

c'est-à-dire de la laisser quitter la maison pour habiter dans une chambre de location et vivre à sa guise, en lui fournissant les fonds nécessaires. La jeune fille ne jurait plus que par son analyste. Le «transfert positif» équivalait à une captation d'affection. Au bout de deux ans, vint le dernier choc : les parents devaient maintenant laisser leur fille aller continuer ses études à l'étranger (à leurs frais, bien entendu). Les malheureux parents me racontèrent qu'un jour, ils avaient voyagé dans le même autobus que la psychanalyste et n'avaient pu s'empêcher de rire en voyant comment celle-ci, avec une gravité imperturbable, faisait semblant de ne pas les voir !

Il est évident que lorsque des thérapeutes considèrent les parents comme des êtres inutiles ou nuisibles, bons tout au plus à payer leurs honoraires ou ceux de leurs auxiliaires, une image en miroir s'établit aussitôt dans l'esprit des parents, et c'est ainsi que nous voyons se répandre dans le public de très fâcheuses opinions négatives quant à la psychiatrie toute entière. Il ne manque plus qu'un Molière pour venir cristalliser ces opinions et jeter le ridicule le plus complet sur le corps psychiatrique tout entier.

En fait, on a parfois l'impression de se trouver déjà en pleine psychiatrie molièresque. Les dissertations savantes des médecins de Molière sur les «fuligines épaisses et crasses dont la vapeur noire et maligne cause dépravations aux fonctions de la faculté princesse» ne sont pas plus extravagantes que les fantasmes de certains psychanalystes sur les «désirs cannibalistiques de l'enfant envers sa mère» et sur la signification perverse-érotique d'un lavement donné par la mère à l'enfant. Par ailleurs, les méthodes possessives et «totalitaires» dénoncées par Mme Herbaudières étaient celles de ce médecin de Molière qui disait de son patient : «Il est lié et engagé à mes remèdes, et je veux le faire saisir où je le trouverai, comme déserteur de la médecine et infracteur de mes ordonnances». Enfin, comme chez Molière, le malade n'a pas le droit de guérir sans la permission du médecin et l'interruption du traitement est censée être suivie des pires malheurs. Dans le cas de Mme Herbaudière, l'emprise de l'idéologie kleinienne-antipsychiatrique était si forte que les parents, même absolument décidés à terminer la cure, se crurent obligés d'attendre encore plusieurs mois, et que personne n'osa leur conseiller d'arrêter immédiatement cette dangereuse aventure.

Souhaitons qu'un livre comme celui de Mme Herbaudière nous aide à opérer une prise de conscience et un redressement qui se montrent de jour en jour plus urgents et à revenir à la psychiatrie de bon sens. ■

Henri F. ELLENBERGER

*«Cati ou l'enfance muette». Mercure de France, 1972, 293 pages, 28 F.*

*D'origine suisse, élevé en France, où il a fait une partie de ses études, le Dr. Henri F. Ellenberger, neuropsychiatre, a enseigné successivement à l'Ecole Menninger de psychiatrie de Topeka, aux Etats-Unis (1953-59), à l'Université Mc Gill de Montréal (1959-62) et à l'Université de Montréal, où il est actuellement professeur de criminologie. Il exerce par ailleurs au département de psychiatrie de l'Hôtel-Dieu de Montréal. Co-auteur du livre* Existence : A New Dimension of Psychiatry and Psychology *(Basic Books, New York, 1958), il a récemment publié un ouvrage monumental, véritable synthèse de toute l'histoire de la psychiatrie, dans lequel il critique vigoureusement les théories de Freud et de ses successeurs :* A la découverte de l'inconscient. Histoire de la psychiatrie dynamique. *SIMEP-Editions (47-49 rue du Quatre-Août, 69 Villeurbanne).* ■

*11 janvier 1969 : marche catholique en faveur des droits civiques, à Newry. Photo Jacques Houzel.*

# HISTOIRE DE L'IRLANDE

essai de Pierre Joannon

Bien qu'elle fasse régulièrement parler d'elle — en raison de l'agitation qui, depuis 1968 surtout, perturbe l'existence de l'Ulster britannique —, l'Irlande est encore une *terra incognita* pour la plupart des Français. Le Chili leur est plus proche, même quand ils en ignorent tout.. et jusqu'au nom de sa capitale. Il est relativement plus facile à un étudiant français de se documenter sur les moeurs des Dogons ou sur celles des Indiens de l'Amazonie que sur le passé et le présent des Irlandais, peuple avec lequel nous partageons maints souvenirs historiques du fait que nous eûmes longtemps le même ennemi. Je ne m'aventurerai pas à affirmer que les affinités de tempérament sont frappantes entre les nations irlandaise et française : elles ont toutes deux une origine celtique ; mais les conditions de leur développement historique ont nettement différencié leur «esprit général», comme disait Montesquieu. Ces affinités sont pourtant plus manifestes que celles qui peuvent unir la seconde de ces nations aux Palestiniens, aux Namibiens, aux Dominicains, aux Colombiens et autres peuples, lointains et étrangers, au sujet desquels les Français sont périodiquement requis de prendre parti sans en savoir beaucoup plus qu'à propos de l'Irlande.

## *orienter la politique du jour*

Il est heureux que, de temps à autre, ce pays inspire à quelques écrivains français, trop rares d'ailleurs, un de ces maîtres-livres qui suscitent de l'admiration, même à l'extérieur, par leurs incomparables qualités d'analyse et de synthèse. Tel fut le cas de *L'Irlande sociale, politique et religieuse* de Gustave de Beaumont (Calmann-Lévy, 2 vol., 1881), qui soutient la comparaison avec *La démocratie en Amérique* d'Alexis de Tocqueville et qui illustre, au même titre que celle-ci, une démarche déjà digne du nom, aujourd'hui galvaudé, de sociologique. Tel fut encore le cas de *L'Irlande contemporaine et la question irlandaise* de Paul Dubois, livre publié par la librairie académique Perrin en 1907 et immédiatement traduit en anglais : John Redmond, *leader* des nationalistes irlandais à Westminster, le tenait à bon droit pour l'ouvrage le plus complet sur la question susdite ; et lorsque W. S. Churchill — jeune député libéral, alors favorable au *Home Rule* — exprima l'intention d'étudier à fond le problème irlandais, c'est le livre de Paul Dubois que Redmond lui fit parvenir en tout premier lieu. C'est un inestimable privilège, pour les historiens ou les sociologues, que de pouvoir parfois, par leurs travaux, orienter la politique du jour. Autrefois, de tels travaux n'étaient pas innombrables : il arrivait que les hommes d'Etat, ayant alors le temps de lire, se laissassent influencer par eux. C'était pourtant assez rare, vu que les acteurs de la politique parent généralement à l'immédiat plutôt qu'ils ne préparent l'avenir. S'agissant du problème irlandais, Churchill, par exemple, vira de bord dès 1912, sous la pression des «orangistes» de Belfast, et opta pour l'«unionisme», c'est-à-dire pour le maintien de la tutelle de Londres, sinon sur l'Irlande entière, du moins sur les comtés protestants du Nord. Aujourd'hui, qu'ils aient ou non du talent, les historiens et les sociologues sont légion. Faible demeure leur influence directe sur les politiciens : mais sur leurs électeurs, c'est-à-dire sur un public de gens médiocrement cultivés, elle est forte, grâce aux *mass media* qui la véhiculent.. en la déformant plus ou moins.

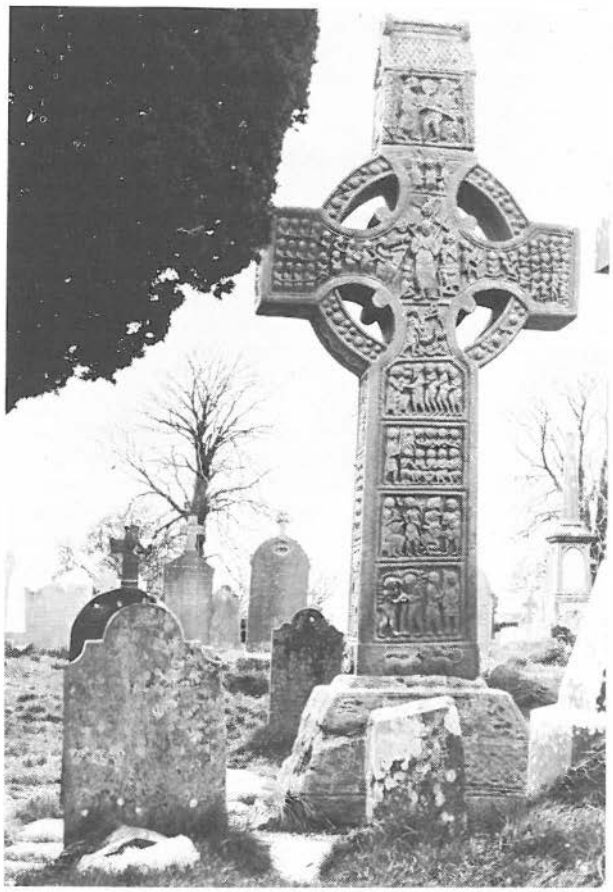
Ces prolégomènes avaient pour but de saluer la parution d'un livre couronné par l'Académie française en 1974, aussi essentiel à la compréhension de l'Irlande actuelle que le furent, en leur temps, les études de Gustave de Beaumont et de Paul Dubois. Ce livre, qui a pour auteur M. Pierre Joannon, historien, docteur en Droit, membre du Centre d'études et de recherches de l'Université de Lille, fut d'abord une thèse de doctorat en Droit public, soutenue devant la faculté de Nice. Il a été publié sous le titre d'*Histoire de l'Irlande*, lequel ne fait d'ailleurs pas ressortir tous les mérites d'une oeuvre aussi agréable à lire qu'elle est enrichissante pour l'esprit. Digne de retenir l'attention des lettrés, celle-ci devrait avoir également du succès auprès du grand public.

## *les noms des héros*

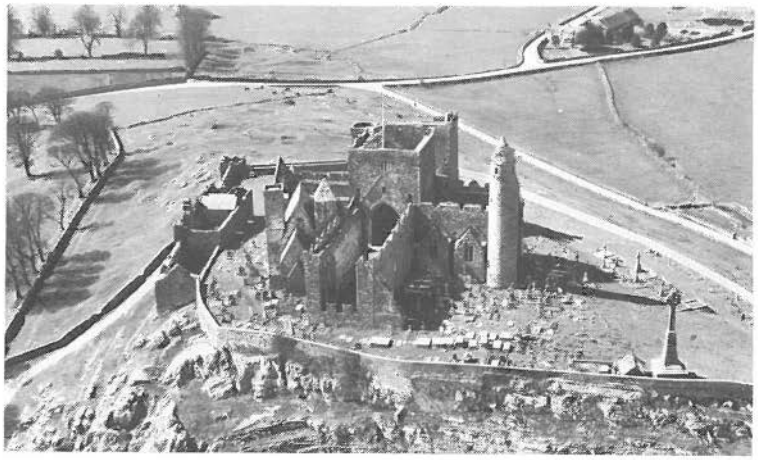
Si, d'abord, ce livre est une «histoire», c'est qu'il est impossible de comprendre les Irlandais d'aujourd'hui sans bien connaître leur passé. Ils ont la tête et le coeur encombré de souvenirs, comme il est naturel aux peuples qui ont beaucoup et longtemps souffert. Les bacheliers français d'aujourd'hui, systématiquement déculturés, ignorent presque tout de leurs Anciens (demandez-leur qui étaient Villars, Assas et Rochambeau..) ; que ce soit un bien ou un mal, les collégiens irlandais connaissent les noms des héros heureux ou malheureux de l'histoire d'Erin. C'est cette connaissance — je devrais dire ce culte — qui fait que l'Irlande, bien que baignant dans l'océan de la grande culture anglo-saxonne, reste elle-même.. et divisée.

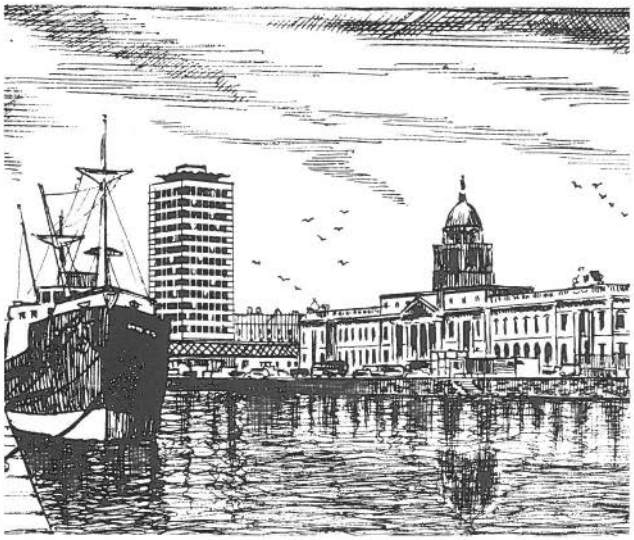
Au sud, on se rappelle surtout les noms des Irlandais de naissance *ou d'adoption*, catholiques *ou protestants*, qui se battirent diversement pour l'émancipation de l'île : les O'Neill et Patrick Sarsfield, au XVIIème siècle ; Grattan, Lord Fitzgerald, Wolfe Tone, au XVIIIème siècle ; Robert Emmet, Daniel O'Connell, John Mitchell, Thomas Meagher, Smith O'Brien, Parnell, aux XIXème siècle ; Arthur Griffith, Joseph Devlin, John Dillon, Horace et Joseph Plunkett, la comtesse Markievicz, Sir Roger Casement, Padraic Pearse, Cathal Brugha, Eamon Kent, Sean Mac Diarmada, James Connolly, Sean Mac Dermott, Tom Clarke, Michael Collins, Erskine Childers, Sean Mac Bride, Liam Lynch et tant d'autres, au XXème siècle, jusqu'à Eamon de Valera, survivant de l'insurrection de Pâques 1916, de la guerre d'indépendance (1919-21) et de la guerre civile (1921-23). Au nord, surtout chez les presbytériens, c'est la mémoire des champions du protestantisme que l'on révère (Elisabeth 1ère, Cromwell, Guillaume d'Orange) et celle des fondateurs de l'entité politique décentralisée que forment six des neuf comtés ulstériens *(the Six Counties)* et sur laquelle l'*Union Jack* flotte encore : Carson et Craig.

M. Pierre Joannon ne nous laisse rien ignorer de ces personnalités ni des événements, presque toujours dramatiques, auxquels ils furent mêlés. La plupart de ceux-ci expliquent le présent : quelques exemples, tirés du livre de M. Joannon, suffiront à le montrer.



*L'Irlande traditionnelle.*
*Ci-dessous : église St Kevin, à Glendalough, dans le comté de Wicklow. Ci-contre : croix celtique historiée, au nord de Dublin.*





*Ci-dessus, à droite : croix irlandaise d'Applecross, dans le comté de Ross et Cromarty. Elle aurait été dressée en 724, à la mort de Maelrubha, fondateur du monastère de l'endroit. Au centre : châsse de saint Patrick. Musée national de Dublin. En haut : château de Cashel, dans le comté de Tipperary: Ci-contre : le Liberty Hall de Dublin (dessin de Patrick Walsh).*

Des contemporains s'étonnent que l'Irlande du sud — dont la langue principale est l'anglais — soit restée neutre pendant la seconde Guerre mondiale, et ait revendiqué une indépendance coûteuse, peut-être superflue (elle ne fut juridiquement consacrée qu'en 1948-49). Ils oublient que, tout comme l'Etat d'Israël procède en partie de l'holocauste nazi, la République d'Irlande plonge ses racines dans les calamités de la Grande Famine (1845-49). Celle-ci eut un double effet : elle dépeupla positivement le pays, alors qu'il se trouvait sous la patte du lion britannique, et elle anéantit les espoirs de renouveau qu'avait fait naître le mouvement de la «Jeune Irlande». Le «printemps des peuples» tourna court en Irlande, comme le devait faire celui de Prague en 1968.

## *Lénine et Pâques 1916*

Deux partis dominent la vie politique de la République : le *Fine Gael* et le *Fianna Fàil.* Ils ne sont pas (ou pas encore) le reflet de classes sociales. Leur origine (comme celle des «démocrates» et des «républicains» aux Etats-Unis) remonte à une guerre civile, celle qui opposa le camp des *Free-Staters*, qui, à la suite de William Cosgrave et de Michael Collins, pensaient qu'il fallait mettre un terme à la guerre contre l'Angleterre, et le camp des républicains obstinés, qui, à l'instar d'Eamon de Valera et d'Erskine Childers, s'insurgeaient contre l'instauration d'un *Dominion* britannique en Irlande du sud. Le *Fine Gael*, dirigé par le fils de William Cosgrave, détient actuellement les commandes gouvernementales, en association avec le *Labour*, parti de faible importance. Mais la présidence de la République est occupée par le fils de Childers, donc par un membre du *Fianna Fàil* (c'est d'ailleurs un protestant). Les fidélités personnelles, plutôt que les idées, sous-tendent la vie politique de l'Irlande.

Plus qu'ailleurs, le sentiment y imprime son cours à l'histoire. Une poignée de républicains, tout en se sachant battus d'avance, s'étaient soulevés contre l'Angleterre en guerre, le 24 avril 1916. Par cette insurrection sacrificielle, ils entendaient réveiller le nationalisme irlandais, secouer le gouvernement de Londres (plus porté à faire des promesses qu'à les exécuter) et attirer l'attention des Etats-Unis et du monde sur les aspirations de l'île. A cela, les protestants du nord répondirent par un sacrifice d'un autre genre : la charge héroïque de Beaumont Hamel, réalisée sur le front de la Somme par la *36th Ulster Division* (juillet 1916). Cette charge, qui se solda par des milliers de morts et que les Allemands, plus coriaces encore que leurs coriaces assaillants, réussirent à repousser, fut — comme l'écrit M. Joannon — un «défi au nationalisme irlandais en même temps qu'un titre de créance (des unionistes) sur la reconnaissance de l'Angleterre».

M. Pierre Joannon note que Lénine applaudit au soulèvement de Pâques 1916. Il en cite cette prophétie : «La lutte des nations opprimées en Europe.. aggravera la crise révolutionnaire dans cette région du monde infiniment plus qu'un soulèvement de bien plus grande envergure dans une colonie lointaine. A force égale, le coup porté au pouvoir de la bourgeoisie impérialiste anglaise par l'insurrection en Irlande a une

importance politique cent fois plus grande que s'il avait été porté en Asie et en Afrique.. L'infortune des Irlandais est de s'être insurgés prématurément, lorsque la révolte européenne du prolétariat n'était pas encore mûre».

Bien que les prévisions marxiennes soient sans faille, étant «scientifiques», celles de Lénine, en l'occurence, ne se sont pas matérialisées. Du moins, elles ne se sont pas réalisées selon le schéma qu'il en avait brossé.

Notons, à ce propos, que la révolution bolchevique elle-même ne résulta pas d'un soulèvement du prolétariat russe, enfin «mûr» pour se révolter contre ses oppresseurs «bourgeois», mais d'un pur coup d'Etat dirigé par Lénine contre les élus d'une nation qui venait de renverser une autocratie vieille de plusieurs siècles. Les gens du peuple sont rarement révolutionnaires, sinon verbalement. Ils sont souvent plus traditionalistes, plus réactionnaires et sûrement plus racistes que les membres des classes «exploiteuses». L'insurrection du Brabant (contre le despote éclairé de Vienne) et la chouannerie (contre les révolutionnaires voltairiens de Paris) furent tout ce qu'il y a de plus populaires : ce n'en furent pas moins des révoltes conservatrices. Pour que le peuple devienne «révolutionnaire» — c'est-à-dire pour qu'il se donne d'autres maîtres, généralement plus exigeants que les précédents —, il faut sérieusement l'endoctriner au préalable, ce à quoi les marxistes s'entendent mieux que d'autres. Mais cela ne suffit pas à conférer à leur idéologie, si efficace sur le plan politique, une valeur supérieure dans l'ordre moral ou scientifique. Pour ce qui est des rebelles irlandais de 1916, ils n'avaient nullement conscience, dans leur quasi-totalité, d'être à l'avant-garde de la lutte du «prolétariat» contre la «bourgeoisie» d'Europe. Ils se voulaient «révolutionnaires», mais pas dans le sens marxien du mot, sauf James Connolly. Ils se battirent pour que la nation irlandaise, réveillée par eux, bénéficiât enfin d'autant de liberté que les autres nations occidentales.

## *un Empire inébranlable*

Dans le passage précité, Lénine fait dépendre la libération des «nations opprimées» d'Europe d'une «révolte du prolétariat» enfin arrivée à maturité. Mais c'est une victoire militaire, celle des Alliés en 1918, qui «libéra» certains peuples européens de la domination autrichienne. Aujourd'hui, ces peuples vivent tout-à-fait «libres», sous l'oeil de Moscou. Mais c'est grâce encore à des armées, celles de l'Empire soviétique, et grâce à la complicité américaine, que ce résultat a été obtenu, plutôt que par le soulèvement de masses prolétariennes auxquelles l'exploitation capitaliste fût soudain devenue insupportable.

Lénine — du reste pour les minimiser (ce qu'il ne fera pas toujours) — évoque aussi les possibilités révolutionnaires de l'Asie et de l'Afrique. Or, nombre de pays africains et asiatiques, «sous-développés»

*Ci-contre : Pierre Joannon (à gauche), avec M. Erskine Childers, ancien président de la République irlandaise. En bas : M. Joannon, avec M. O'Brien, ministre des Postes (au centre) et M. Hugh Mac Cann, ambassadeur d'Irlande à Paris. Ci-dessous : Eamon de Valera, 93 ans.*

*Incendie dans un quartier protestant de Belfast. Drapeaux de l'«Union Jack» aux fenêtres. Photo Georges Baguet.*

mais riches en pétrole et en matières premières, constituent aujourd'hui une menace pour le monde capitaliste, ce dont les Etats marxistes cherchent à tirer profit. Mais, dans l'ensemble, ce n'est pas l'excès de l'exploitation capitaliste qui l'a tout à coup rendue insupportable. Poussées à démissionner par les *businessmen* américains (qui, comme tous leurs compatriotes, se sont toujours voulus anticolonialistes), les puissances coloniales ont elles-mêmes frayé à leurs colonies les chemins de la liberté, de bon ou de mauvais gré. Il faudrait donc distinguer «colonialisme» et «capitalisme», qui ne naviguent pas nécessairement de conserve. Le premier a souvent freiné la progression des sociétés colonisées vers l'émancipation (cela fut le cas de l'Irlande du sud) ; le second l'a parfois favorisée (cela n'a pas été le cas de ladite Irlande, dont le capitalisme anglais se désintéressait). La «révolte des masses» africaines et asiatiques tient surtout au fait que l'«impérialisme» des grandes puissances économiques — comme disait Lénine — les a sorties du passé, de l'isolement et de modes de vie archaïques. En un sens, il les a «libérées». Et cette révolte, suscitée ou captée par des élites impatientes, même si elle devait aboutir à la destruction du système capitaliste, tend moins à celle-ci qu'à l'affirmation de personnalités nationales longtemps assoupies ou méconnues, parfois à un certain retour à la tradition et presque toujours au triomphe d'une volonté de puissance d'autant plus virulente qu'elle est de plus fraîche date. Ni les Soviétiques ni les Chinois ne pratiquent le genre d'«impérialisme» que dénonça Lénine dans un livre célèbre. Ils n'en possèdent pas moins des Empires. Je doute que les Baltes, les indigènes d'Asie centrale et les Tibétains soient tous satisfaits de cette situation. L'«impérialisme» capitaliste leur eût sûrement laissé plus de chances de s'émanciper que les régimes sous lesquels ils ont le bonheur de vivre.

L'admirable dans la revendication nationale de l'Irlande, la plus ancienne de toutes, c'est que, brimée depuis des siècles, elle ne s'éteignit jamais et finit par se faire entendre des maîtres d'un Empire qu'on pouvait alors croire inébranlable. Il n'est pas douteux que le nationalisme de la petite Irlande, contrée à tous égards défavorisée (sauf au nord-est), fut un exemple pour maints autres peuples colonisés.. bien qu'il se situât hors du commun.

## *se distinguer les uns des autres*

Aujourd'hui, divers mouvements minoritaires, séparatistes, ethniques, micro-nationalistes agitent les Etats du monde occidental. Ils ne sont ni toujours raisonnables, ni toujours justifiés par l'histoire. Pour aider à la désagrégation des Etats susdits, les marxistes procèdent partout (notamment en Irlande du nord) à la récupération de ces mouvements et les intègrent à leurs doctrines sans trop se soucier de savoir si le facteur «classe» en constitue la motivation déterminante.

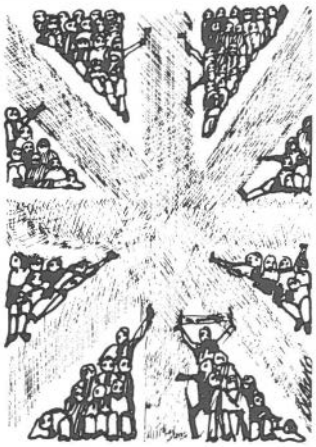
Contrairement à ce qu'affirme Marx dans la première phrase du *Manifeste*, la lutte des classes n'est pas la clef de *toute* l'histoire. Explique-t-elle, par exemple, la ruée des Arabes hors de leur péninsule natale, événement historique de première importance dont les conséquences ne sont pas encore épuisées ? Même réduite à la lutte des «prolétaires», qui ne possèdent que leur force de travail, contre les «bourgeois», détenteurs des moyens de production, ce passe-partout n'ouvre pas toutes les portes de l'histoire humaine à ceux qui cherchent à la comprendre. La lutte des classes est, bien plutôt, un bélier manoeuvré par ceux qui veulent les forcer.

Quelle que soit la catégorie socio-professionnelle à laquelle ils appartiennent, les hommes cherchent à se distinguer les uns des autres. Nombre d'entre eux aspirent même à avoir «de la classe», indépendamment de toute allégeance à un groupe. Par ailleurs, et contradictoirement, tous les hommes aspirent à quelque forme de solidarité avec autrui. Le bien-fondé de ces observations, d'ailleurs banales, explique pourquoi le gouvernement des hommes sera toujours une affaire très complexe. Il ne deviendra simple que lorsque tous seront interchangeables et fondus dans un même moule. Cela ne sera pas universellement accepté de bon gré et n'est pas pour demain.

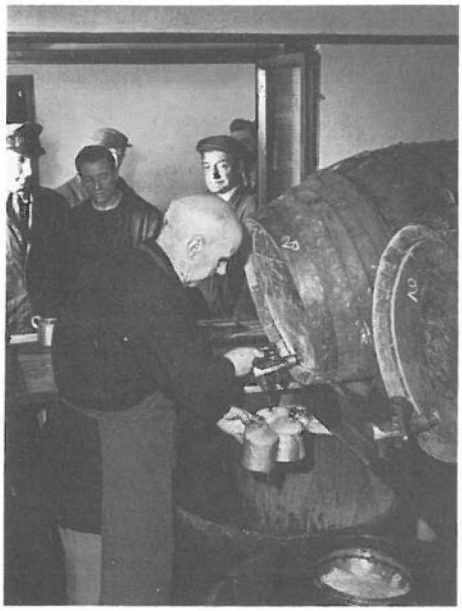
En dépit des schémas marxiens, les «progrès» accomplis par l'humanité sont moins souvent le fait de ses éléments soi-disant «progressistes» (ceux qui vont dans le «sens de l'histoire») que le fait de forces que les marxistes accusent d'être «régressives» ou «réactionnaires».. et qui le sont parfois.

## *religion et conscience nationale*

La seule région d'Irlande qui soit hautement industrialisée se situe dans les Six Comtés, principalement à Belfast et autour de Belfast. Or, se demande M. Pierre Joannon, qu'y observe-t-on en 1968 ? «Non seulement, écrit-il, le socialisme n'a pas eu de prise sur les événements, mais les transformations de la société sont imputables à la force même qui était censée faire obstacle au changement. Ce sont les progrès de la société de consommation et l'introduction des grandes firmes capitalistes en Irlande du nord qui ont bouleversé le paysage social et favorisé le rapprochement (mais non pas la fraternisation) des communautés (catholique et protestante), rapprochement que le socialisme a été impuissant à promouvoir, quoiqu'il soit son unique chance de prendre un jour profondément racine dans le sol ulstérien. C'est la substitution d'une forme supérieure de capitalisme à une forme de capitalisme traditionnel en décomposition qui a le plus fait pour renverser les barrières de la ségrégation sociale, de même que ce sont les industriels et les experts financiers d'Afrique du sud qui encouragent aujourd'hui la formation professionnelle des Noirs et souhaitent mettre un terme à l'*apartheid* qui fait obstacle à l'expansion».



*Guerre civile en Irlande du nord.*
*Ci-dessous : les enfants de Belfast. Quand passe l'automitrailleuse.. En bas, à droite : voiture détruite par une bombe à Londonderry. En bas, à gauche : dans les pubs des Six-Comtés, la bière continue à couler.*



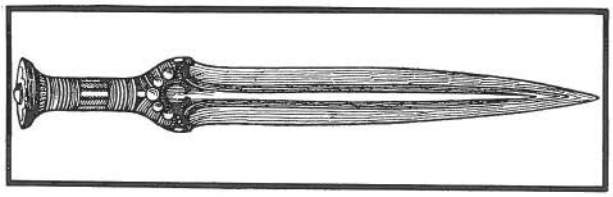
Le conflit des communautés en Irlande du nord ne se réduit ni à une franche lutte de classes, ni même à une sombre guerre confessionnelle. La religion catholique, celle de la majorité des Irlandais, leur a servi à préserver leur identité nationale, à se distinguer des Anglais. Pareillement, c'est en restant fidèles à cette religion que les gens du Québec ont mieux pu résister à l'assimilation anglo-saxonne ; c'est en n'étant pas anglicans que les Ecossais sont restés écossais. Enfin, c'est en n'étant pas «papiste» que la majorité nord-irlandaise entend se perpétuer dans son être ; et, dans cette majorité, les protestants les plus farouches (et les plus nombreux) sont les presbytériens qui, du fait de cette foi, se distinguent aussi bien des Irlandais du sud, qui leur inspirent à la fois de la crainte et du dédain, que des Anglais, dont ils se méfient. Comme le dit M. Joannon dans son livre, «la religion n'est pas, en Irlande du nord, un phénomène purement confessionnel comme chez nous. Elle est aussi langage, culture, mode de vie, éthique, conception de l'histoire, conscience nationale». Les Six Comtés sont aujourd'hui troublés par des activistes issus de la minorité catholique. Même si la situation sociale de celle-ci n'est pas égale à celle de la majorité protestante (qui n'est une majorité, dans cette province, que depuis la *Partition* de 1920), ce n'est pas non plus à une simple lutte de classes qu'on y assiste. Du reste, les ouvriers protestants, par réaction contre leurs camarades «papistes», votent généralement pour le parti unioniste, qui n'est pas un parti de «travailleurs». L'IRA, cependant, s'est largement marxisée : c'est tout bonnement que les marxistes savent s'infiltrer partout et qu'ils pratiquent en experts — quand leurs schémas favoris épousent mal la réalité — l'art d'exploiter à leur profit tous les malentendus, tous les dissentiments, toutes les différences, tous les clivages autres que de classes *stricto sensu* qui divisent l'humanité.. sauf dans les pays qu'ils ont soumis à leur autorité irrésistible et uniformisante. En attendant que la Corse, la Bretagne, le Pays basque, l'Occitanie même, etc. se lancent dans la voie nord-irlandaise, je dis : attention aux événements qui se déroulent dans les Six-Comtés ! Ils risquent, à terme, de nuire non seulement au Royaume-Uni, mais encore à l'Europe entière.

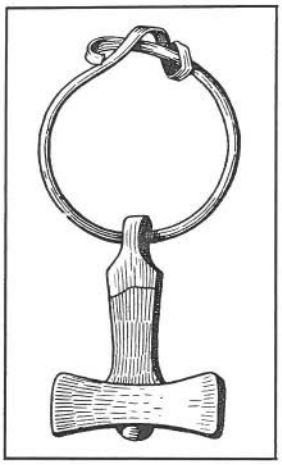
Si le livre de M. Pierre Joannon donne constamment aliment à la réflexion du philosophe, c'est qu'il fourmille de notations, de réflexions et de supputations qui en font plus qu'un livre d'histoire. C'est principalement — mais pas uniquement — de l'histoire irlandaise des XIXème et XXème siècles qu'il s'occupe : il n'en néglige aucun événement, aucun acteur ; et, dans l'ensemble, il est objectif. Quand il y a lieu de recourir aux analyses de style marxiste, il y recourt ; sinon, il fait appel à d'autres méthodes. C'est, à n'en pas douter, l'oeuvre d'un esprit indépendant. Mais, encore une fois, c'est mieux qu'un ouvrage d'histoire, bien que celle-ci (la vraie, celle qui se déroule réellement) en constitue le substrat. L'*Histoire de l'Irlande* est aussi un beau travail de psychologie des peuples et de sociologie politique. Elle mérite de figurer parmi les meilleures productions de la science politique française contemporaine. ■

André COCATRE-ZILGIEN

*«Histoire de l'Irlande». Plon, 1973. 503 pages, 34 F.*

*André Cocatre-Zilgien, diplômé d'études supérieures d'histoire, docteur en Droit, agrégé des facultés de Droit, est né à Paris le 10 mai 1924. Depuis 1951, il a enseigné le Droit public et la science politique à Alexandrie, au Caire, à Dakar, Abidjan, Lille et Amiens. De 1960 à 1964, il a été directeur de l'Institut d'études administratives africaines de Dakar et de l'Ecole nationale d'administration (ENA) du Sénégal. Il est actuellement professeur à la faculté de Droit de Paris. Auteur de plus de soixante-dix articles parus dans des publications professionnelles et générales, françaises et étrangères* (Revue politique et parlementaire, Combat, Annales de la faculté de Droit de Lille, Annales africaines, Tribune juive, Ecrits de Paris, Revue générale de Droit international public, *etc.), il est l'auteur de* Pouvoir discrétionnaire et contrôle juridictionnel de l'Administration *(trad. annotée, Librairie générale de Droit et de jurisprudence, 1958)*, L'affaire Argoud *(Pedone, 1965)*, Heurs et malheurs des professeurs de Droit avant et après la Révolution culturelle ou Autocritique d'un mandarin de l'ancienne Université bourgeoise *(Scorpion, 1969)*, Diplomatie française et problèmes internationaux contemporains *(Cujas, 1970)*, Remarques impertinentes sur la question juive *(Cujas, 1972), etc.* ■





*Ci-dessus : tumuli nordiques de la protohistoire. En bas, à gauche : épée nordique de l'âge du Bronze. En haut : représentation du dieu Odinn, sur une pierre funéraire de Hornhausen. Ci-contre : marteau de Thorr. D'après Hans Hahne. «Totenehre im alten Norden». Eugen Diederichs, Jena, 1929.*

# LES RELIGIONS DE L'EUROPE DU NORD

textes présentés par Régis Boyer et Eveline Lot-Falck

«Le monde des Vikings appartient à celui de l'homme occidental dressé dans un combat sans fin» (*Aspects de la France*, 7 novembre 1974). C'est ce que démontrent M. Régis Boyer et Mme Eveline Lot-Falck dans ce cinquième volume de la collection «Le trésor spirituel de l'humanité», dirigée par M. Jean Chevalier. Comme dans les autres volumes de la collection *(Les religions d'Afrique noire, Les religions du Proche-Orient, Le Coran, L'hindouisme)*, il s'agit «de faire connaître des textes sacrés ou, au moins, révélateurs d'une pensée et d'une attitude religieuses en fournissant au lecteur un minimum de références scientifiques et un cadre très souple, vague à dessein, d'interprétation et d'appréciation». Les textes réunis ici sont donc destinés à présenter les religions de l'Europe du nord.

## *des univers différents*

On s'étonne toutefois que les éditeurs (ou le directeur de la collection) aient cru judicieux de réunir sous une seule enseigne («l'Europe du nord») deux catégories de textes appartenant à des univers religieux fort différents. Les uns (Eddas, Sagas, Gragas) proviennent de l'ancienne civilisation scandinave, laquelle est très homogène tant sur le plan ethnique (type nordique très dominant) que sur le plan linguistique (rameau nordique de la famille des langues germaniques). Les autres, intitulés «textes eurasiens», renvoient à une pléiade de peuples fort disparates : Ougro-Samoyèdes, Turcs de Sibérie (Altaïens, Téléoutes, Chors, Tuvin, Yakoutes), Mongols de Sibérie (Bouriates), Toungouses (Goldes), Paléo-Sibériens (Ghiliak), Paléo-Arctiques, etc. Certes, ces derniers documents ne manquent pas d'intérêt. Sans aller jusqu'à postuler, comme le fait M. Boyer, que «les deux «familles» de textes dérivent toutes d'une souche commune» (p. 6), on peut même considérer que certaines influences ont pu s'exercer d'un ensemble à un autre (les textes scandinaves étant, toujours selon M. Boyer, les plus anciens). Il n'en reste pas moins que l'on se trouve ici en face de deux systèmes religieux, de deux *idéologies* (au sens dumézilien du terme) tout-à-fait dissemblables, attestés dans des ensembles humains également différents. Le seul lien qui puisse les réunir est d'ordre géographique et, pour un tel sujet, il n'était certainement pas le premier à prendre en considération. Déjà, un précédent volume *(Les religions du Proche-Orient)* associait tout aussi inconsidérablement des textes hittites (indo-européens), ougaritiques et babyloniens. A ce compte, on pourrait aussi bien publier dans un même recueil des formules rituelles étrusques, des documents de la Rome païenne et des textes chrétiens. Mme Lot-Falck, professeur à l'Ecole pratique des Hautes études et conservateur du Musée de l'homme, est certainement très qualifiée pour traiter des religions de l'Eurasie septentrionale, mais il aurait été préférable qu'elle s'exprimât dans un volume particulier, ce qui se serait d'ailleurs justifié pour de simples raisons matérielles, puisque les textes scandinaves n'occupent pas moins de 609 des 710 pages de ce volume.

M. Régis Boyer, professeur de langue et de littérature scandinaves à l'Université de Paris-IV (Sorbonne), est l'auteur d'une thèse de doctorat sur *La vie religieuse dans l'Islande du XIIIème siècle.* Collaborateur des revues *Inter-Nord* et *Etudes germaniques*, il a fait paraître en français plusieurs sagas (*Trois sagas islandaises du XIIIème siècle et un «Thattr».* SEVPEN, 1964 ; *L'islandais des sagas d'après les «Sagas de contemporains.* SEVPEN, 1967 ; *La Saga de Snorri le Godi.* Aubier-Montaigne, 1973), ainsi qu'une traduction annotée du *Landnámabok (Le livre de la colonisation de l'Islande.* Mouton & Co., La Haye, 1974). Il a aussi écrit un essai sur Emmanuel Mounier et le personnalisme chrétien, *Manniskan, vem ar hon ? En fransk filosof svarar*, paru en 1973 aux éditions catholiques Credo Katolsk Tidskrift (Uppsala, trad. suédoise de Karin Lundgren) (1). Il était donc qualifié pour éditer à nouveau le texte français des Eddas (2), après les premières traductions parues au XIXème siècle (notamment celles de Friedrich Wilhelm Bergmann publiées à Strasbourg et à Paris) et au début de celui-ci (Félix Wagner. *Les poèmes héroïques de l'Edda et la Saga des Völsungs*, 1929 ; *Les poèmes mythologiques de l'Edda*, Liège, 1936 ; *Völuspa ou prédictions de la prophétesse*, in *Revue belge de philologie et d'histoire.* Vol. XIII, 1934, pp. 45-56), toutes épuisées depuis bien longtemps.

## *toute-puissance du Destin*

Il s'agit donc d'une nouvelle anthologie de textes nordiques, faisant suite au beau travail de M. Renauld-Krantz (*Anthologie de la poésie nordique ancienne.* Gallimard, 1964), dont il diffère toutefois, M. Boyer n'ayant pas cherché à rendre les poèmes nordiques dans un français poétique («nos traductions sont... des transcriptions», p. 4), mais à commenter les textes qu'il présente en faisant ressortir leurs seuls aspects religieux. Cette délimitation de son travail conduit l'auteur à négliger les autres aspects (littéraires, historiques) des Eddas et à découper les textes originaux en fonction d'un plan religieux : démarche apparemment logique, mais qui présente quelques inconvénients, dans la mesure ou le lecteur aura de grandes difficultés à retrouver la trame de l'Edda poétique, de l'Edda de Snorri ou de la *Saga des Völsungs.* Ces inconvénients sont d'ailleurs aggravés par l'absence de tout index de noms ou de lieux, absence à laquelle ne peut évidemment suppléer la trop brève «table récapitulative des textes traduits» (pp. 607-09). Comment, dans ces conditions, le lecteur pourra-t-il retrouver rapidement dans le texte les passages concernant les dieux Odinn, Thorr, Freyr, Heimdall, Loki, etc. ? Nous aurions préféré que M. Boyer publiât intégralement le texte des Eddas et de la *Saga des Völsungs*, quitte à annoter amplement le texte pour en faciliter la lecture et le présenter sous tous ses aspects. Nous aurions alors disposé d'une véritable traduction, à laquelle il aurait été possible de se référer couramment (3). Il n'en est rien (peut-être parce que l'ouvrage est censé s'adresser au grand public) et c'est dommage, surtout lorsque l'on sait qu'il n'existe en français qu'un très petit nombre d'exposés systématiques sur la religion ancienne des Germains (4).

Le livre s'ouvre sur une étude liminaire intitulée «Le sacré chez les anciens Scandinaves», dont le texte, qui semble parfois s'inspirer du livre de Walter Baekte, *Das Heilige im Germanischen* (Tübingen, 1942), nous a paru excellent (5). M. Boyer y souligne la toute-puissance du Destin dans les religions du monde

---

(1) Pour la liste complète des travaux de M. Boyer, on se reportera à ma bibliographie sur *La civilisation viking* (à paraître), aux numéros 6, 7, 157, 157 bis, 312, 313 et 314.

(2) On désigne sous le nom d'Eddas deux manuscrits islandais du XIIIème siècle : l'Edda de Snorri et l'Edda poétique. La signification du mot lui-même est discutée. Un poème de l'Edda, le *Rigsthula*, qui décrit l'ancienne société scandinave, indique que les aïeux des paysans se nomment Ai et *Edda*, c'est-à-dire «arrière-grand-père» et «arrière-grand-mère». L'explication semble suffisante, encore qu'on en ait proposé d'autres : le mot pourrait provenir de *Oddi*, «brillant centre intellectuel où Snorri a passé son enfance, dans le sud de l'Islande» (p. 63). Cf. aussi Björn Collinder. *Den poetiska Eddan.* Forum, Uddevalla, 1964, p. 12.

(3) A ce propos, M. Boyer ne précise pas sur quelle édition du texte original a été faite sa traduction. Celle de Finnur Jonsson ? Celle de Helgasson ? Celle de Neckel ?

(4) Parmi les exceptions, signalons les essais de MM. Georges Dumézil (*Les dieux des Germains.* PUF, 1959) et Renauld-Krantz (*Structures de la mythologie nordique.* Maisonneuve & Larose, 1972), ainsi que le tableau à peu près complet dressé par R. Derolez (*Les dieux et la religion des Germains.* Payot, 1962). Ces travaux ont cependant loin d'avoir l'ampleur des études en langue allemande, notamment du livre de Jan de Vries, *Altgermanische Religionsgeschichte.* Walter de Gruyter, Berlin, 1956-57 et 1970.

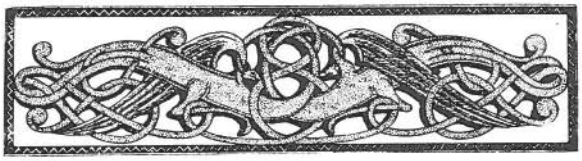
(5) Regrettons toutefois quelques considérations moralisantes, qui semblent montrer que l'auteur n'est pas entré pleinement dans l'esprit de son sujet : ainsi lorsqu'il croit devoir signaler comme «défaut du système» l'«espèce d'injustice sociale, nettement exprimée par le *Rigsthula*.. qui fonde une discrimination en soi odieuse entre ceux auxquels le Destin s'intéresse et ceux qu'il dédaigne» (p. 18).

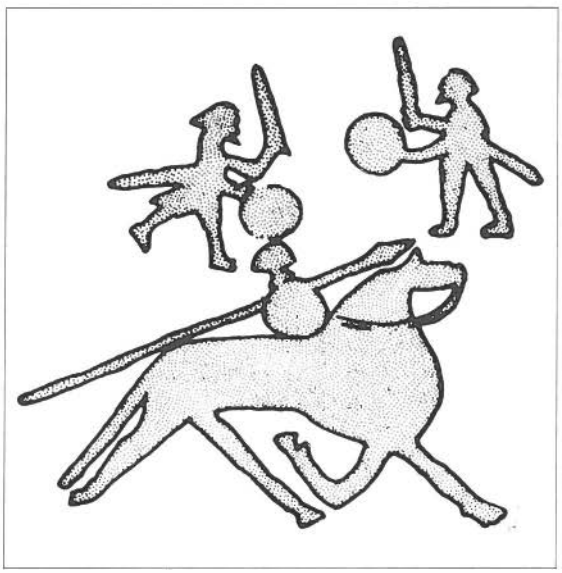
nordique. «Le sacré chez les anciens Germains, c'est le Destin, le sens du Destin, les innombrables figurations que prend le Destin» (p. 6). Et de rappeler la phrase de Tacite : «Les auspices et les sorts n'ont pas d'observateurs plus attentifs» (*De Germania*, X, 1). «Les gravures rupestres du Bohuslän, les conjurations de Merseburg et l'Edda de Snorri, poursuit M. Boyer, sont d'accord sur un point : plus haut que les dieux et les mythes, plus fort que le temps et la mort à laquelle il préside se dresse le Destin. Nulle part cette obsession n'éclate mieux que dans le complexe *Nibelungenlied* — *Völsunga Saga* — Edda héroïque : il ne s'y trouve pas un seul personnage important qui ne connaisse d'avance son lot, tout a été annoncé dans le détail, tout se réalisera dans le détail. Si l'on s'en tenait à une vue plate des choses, toute la religion des Germains apparaîtrait d'une absurdité énorme, écrasante. Les dieux et les hommes ? Des fourmis qui s'en vont stupidement vers un terme inexorable qu'ils connaissent parfaitement, dont ils savent par coeur le chemin d'accès et les errements. A quoi bon vivre ? Un franc nihilisme ne vaudrait-il pas mieux ? Or c'est ici la merveille : tout l'univers germanique répond violemment non. Une fureur de vivre habite les êtres que nous allons découvrir. L'esprit de la lutte *(vighugr)* est sur eux. La lâcheté est infâme, le suicide, inconnu, le scepticisme, méprisable. Le thème aux variantes sans nombre du *Bjarkamál* hante cette littérature : il faut quitter la vie, voici la voix d'Odinn, voici les valkyries qui m'appellent à mon destin, réveillez-vous, réveillez-vous, valeureux compagnons d'armes, luttons ! Pourquoi ? C'est que *le Destin est sacré.* Il n'est pas de plus haute valeur (..) Nous accédons ici à la caractéristique la plus originale, la plus étonnamment moderne du paganisme germanique : l'homme ne subit pas son sort, il n'assiste pas à son destin en spectateur intéressé mais étranger, il lui est donné de l'accepter et de l'accomplir — de le prendre en charge, à son compte» (p. 13).

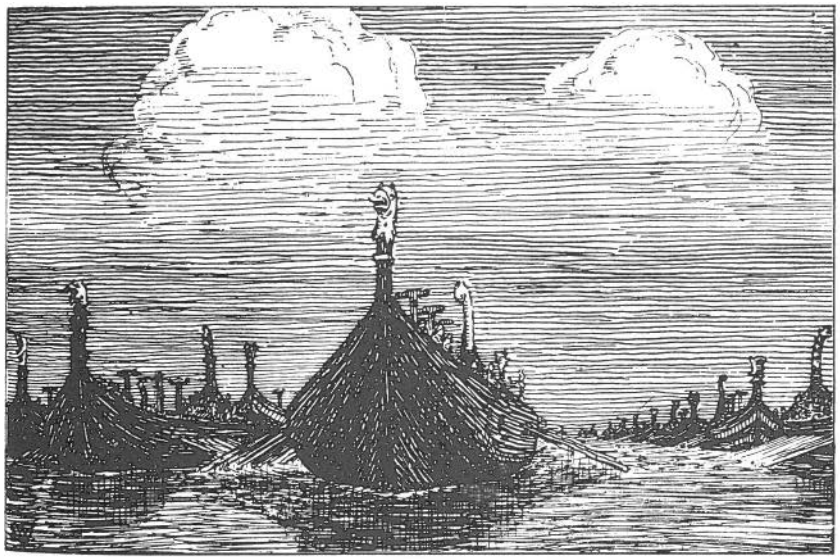
## *l'héroïsme doit être reconnu*

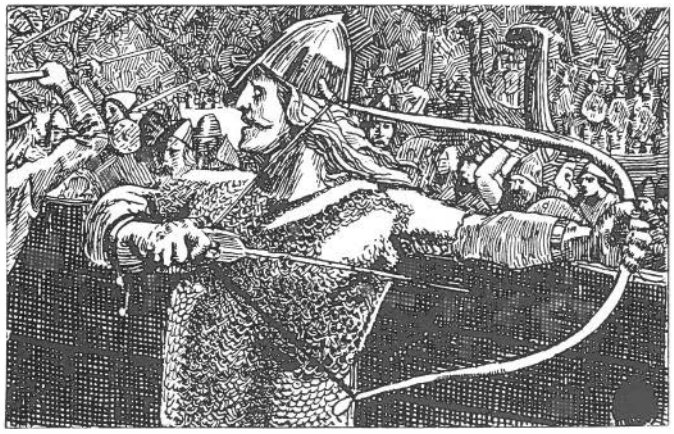
Découlent de cette observation toute une série de conclusions dans l'ordre éthique : «L'âme *(hugr)*.. est la forme interne *(hamr)* concédée à chaque homme par le Destin» (p. 12). «Pour les Germains, le sentiment de mépris pour soi-même eût été une manière de sacrilège, puisque chacun était le dépositaire de cette force de vie, de cette capacité de chance qu'était l'*eiginn mátt ok megin.* Au sens religieux du terme, l'homme était possédé du Destin» (p. 16). «Attenter à l'honneur germanique est un sacrilège, puisque l'homme est l'incarnation, partielle et provisoire, sans doute, mais vivante du Destin» (p. 20). Et de même que la lutte désespérée devant le Destin n'est pas refus de ce Destin, mais bien désir de l'assumer, le défi lancé à la face des dieux, n'est pas refus ou révolte contre les dieux, mais façon supérieure de les honorer : «Ragnar meurt en riant, comme Gunnarr en jouant de la harpe, par un réflexe d'orgueil qui est en même temps un dernier acte d'adoration. Ils sont allés jusqu'au bout. Au-delà, cela n'eût pas été possible» (p. 26).

*Ci-contre : reconstitution d'un atelier de poterie chez les anciens Germains. Un apprenti façonne l'argile sans le secours d'un tour. Un autre recouvre les pots séchés d'une fine couche de glaise. D'après Jörg Lechler. «5000 Jahre Deutschland». Curt Kabitzsch, Leipzig, 1936*
*Ci-dessous : scène de combat relevée sur une pierre de Klinte Hunninge (Gotland) D'après Torsten Capelle. «Die Wikinger» Kohlhammer, Stuttgart, 1971*









*Scènes de la Saga d'Olaf Tryggvason. Ci-contre : la bataille de Svolth. En haut, à gauche : le retour des vainqueurs. Dessins de Halfdan Egedius. D'après l'édition américaine de la «Heimskringla» de Snorri Sturluson. American-Scandinavian Foundation. New York, 1964.*

La conduite individuelle n'est faite ni de soumission craintive ni d'utopie. Le mythe nordique montre comment concilier et *dépasser* ces deux conduites apparemment contradictoires que sont l'acceptation du Destin et l'affirmation de soi au regard de ce Destin. «Le Germain n'a pas choisi d'être tel qu'il est. Mais il lui appartient : 1) de connaître ce qu'il est, 2) de l'accepter sans barguigner, 3) de l'assumer. Dans cette série de verbes tient toute la grandeur épique de l'univers héroïque germanique ou nordique. Notion grandiose, d'un caractère tragique évident» (p. 17). Dans pareille perspective, vivre, c'est prendre son Destin en charge, c'est-à-dire «vénérer le sacré vivant en soi». Dès lors, les notions de «destin» (l'existence telle qu'elle était *voulue* à son origine) et de «destinée» (l'existence telle qu'elle s'est effectivement *accomplie* à son terme) se confondent : la langue allemande les traduit par le même mot *(Schicksal)*.

Toute *haute* existence est héroïque. «L'héroïsme, c'est d'avoir atteint son but, par tous les moyens, quels qu'ils soient, malgré toutes les épreuves» (p. 18). Mais l'héroisme doit être *reconnu* comme tel : d'où la notion de *communauté*. «Plus souvent encore que le mot honneur revient la réputation, le renom, l'estime. C'est au jugement de ses pairs que l'homme se reconnaît grand (..) L'homme s'est fait de lui-même une idée qui est la traduction de son destin, il va chercher toute sa vie durant à la manifester par ses actes ; il aura atteint son but si cette idée est reconnue d'un commun accord par ses contemporains (..) Au milieu du XIIIème siècle encore, on voit un tout jeune homme menacé de mort imminente se lamenter parce que nulle saga n'adviendra de lui *(Thorgils Saga skarda)*, et quelques années plus tôt, deux frères refuser de capituler sans combattre contre une trentaine d'adversaires parce que, sans cela, ils ne seraient pas dignes de donner lieu à la légende *(Islendinga Saga)*» (p. 19). On retrouve là l'esprit des célèbres strophes du *Havamal* (6) :

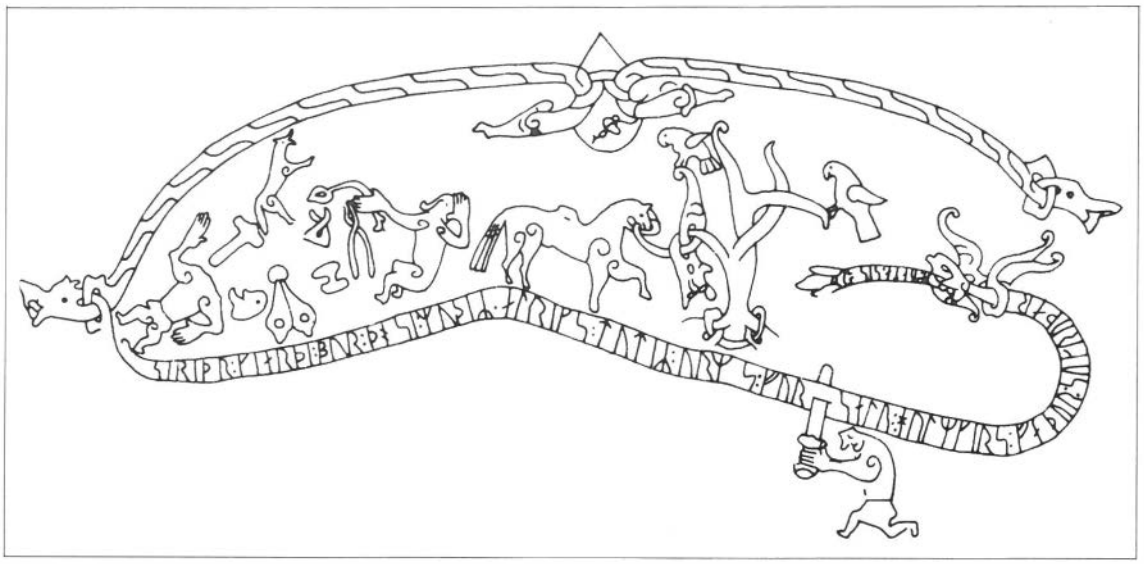
«Meurent les biens
«Meurent les parents
«Et toi, tu mourras de même
«Mais la réputation
«Ne meurt jamais,
«Celle que bonne l'on s'est acquise

«Meurent les biens
«Meurent les parents
«Et toi, tu mourras de même
«Mais je sais une chose
«Qui jamais ne meurt :
«Le jugement porté sur chaque mort»

Dans cet univers, le doute est sacrilège, l'homosexualité, méprisable («c'est manquer à sa nature, c'est déshonorer le principe même de son existence», p. 22), la vengeance, sanglante et inéluctable : «Si donc

---

(6) Le *Havamal* ou *Dits du Très-Haut* (c'est-à-dire d'Odinn) est un des poèmes de l'Edda poétique (pp. 147-58) dans la traduction de M. Boyer). Il commence par un recueil de sentences de bon sens : «C'est le soir qu'il faut louer le jour / La femme, quand elle est brûlée (c'est-à-dire : après sa mort) / L'épée, quand on l'a éprouvée / La jeune fille, quand elle est mariée / La glace, quand on l'a traversée / La bière, quand elle est bue..» (suite p. 160).



*Représentation de l'un des épisodes de la Saga de Sigurd (Siegfried), sur une pierre des montagnes de Ramsund, dans le Södermanland.*

honte était subie, il n'y avait qu'une seule issue possible, la vengeance, et, en général, la vengeance sanglante (..) Ce n'est pas par hasard que les poèmes de l'Edda sont généralement conçus sous forme de dialogue, de joute, et que le perdant paie sa défaite de sa vie. Battu, il a perdu sa raison de vivre, il est *désacralisé. Vae victis !* Qu'il se venge, il retrouve intact en lui ce qui faisait sa valeur, le rendait unique et exceptionnel. Il a restauré le sacré en lui. Voilà pourquoi, paradoxalement mais seulement en apparence, la vie humaine a tant et si peu de prix. Elle a tant de prix parce qu'elle ne s'appartient pas à elle-même : le Destin en dispose au sens exact de ce dernier verbe (..) Mais, en même temps, comme elle n'a pas d'autre sens que celui-là, la perdre n'a pas d'importance si elle a d'abord servi à manifester le sacré. C'est la raison pour laquelle la législation ne prévoyait pas la peine de mort, mais la remplaçait par le bannissement et par la proscription. Très exactement, la vie d'un condamné ne vaut plus rien, si peu en tout cas qu'elle ne mérite pas même qu'on la retranche. Le proscrit est exclu de la communauté : il a été désacralisé par consentement commun» (pp. 23-24).

## *concept de force, idée de sacré*

M. Régis Boyer souligne par ailleurs que la religion germanique ne comporte «ni articles de foi, ni corps de doctrine constitué, autant que l'on sache, ni dogmes, et ses prêtres ne semblent pas avoir subi d'initiations particulières ni même avoir été les dépositaires de secrets» (p. 43). Mieux encore : «la langue norraine ne possède pas de mot pour traduire «religion». Elle dit à la place *sidr*, qui correspond à notre culte ou à notre coutume. Le paganisme, c'est l'*heidinn sidr*, la «pratique», la «coutume païenne». Ce détail est éclairant, car il suffit à nous autoriser à conclure que la religion germanique n'existe qu'en tant qu'ensemble de pratiques et d'opérations cultuelles. Hors du culte, point de religion» (ibid.). On retrouve là un double point commun à la plupart des religions indo-européennes : d'une part, l'importance des *formes* du culte par rapport au fond, notamment du sacrifice et des rites ; d'autre part, l'aspect *communautaire* de la religion (on «croit» dans la mesure où l'on participe au culte, il n'y a pas de culte individuel). «Le culte est l'expression de la foi ; il faudrait dire, son expression actualisée, par opposition à la plupart des actes de la vie courante qui n'en sont que la manifestation implicite» (p. 45).

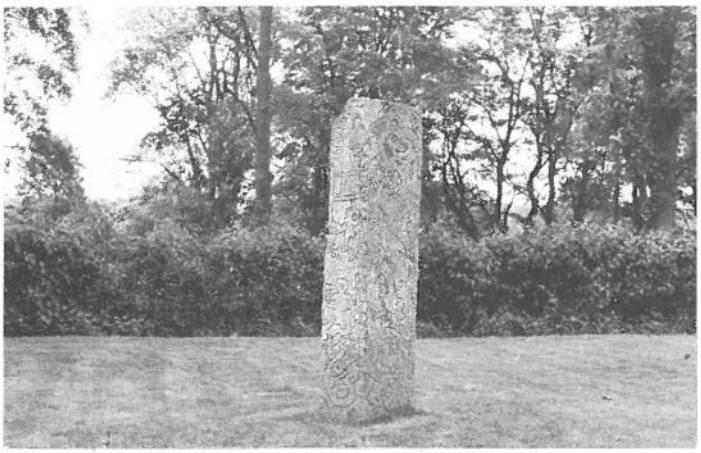
En conclusion de son introduction, M. Boyer écrit : «Le sacré chez les anciens Germains est intimement lié à l'idée de force, de puissance suprême. Savoir si c'est le concept de force qui engendre l'idée de sacré, ou si la notion de sainteté appelle nécessairement l'idée de puissance me semble un problème inutile : il est clair que les deux faces sont inséparables. Il ressort de notre étude que le sacré est intimement lié au destin, au sort, à la chance, d'une part, et que, d'un autre côté, il est inséparable du culte» (p. 54).

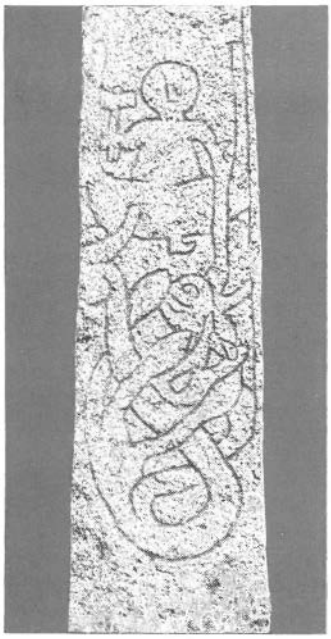
## *les cultes chamanistes*

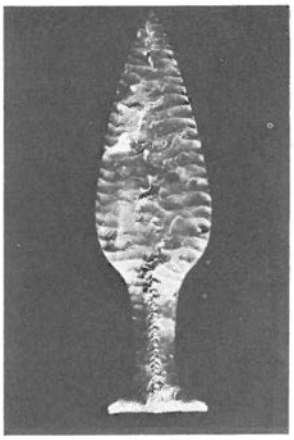
Après cette étude, vient la présentation des Eddas. M. Régis Boyer fournit d'abord un bref aperçu sur les «techniques hautement élaborées» de la poésie des Vikings (pp. 66-70) : principes de versification (allitération et usage de l'accentuation), stylistique (emploi des synonymes ou *heiti* et de la périphrase ou *kenning*). Il donne ensuite les traductions, qui sont précédées d'un bref commentaire et annotées en bas de page. Ces traductions sont généralement fidèles au texte vieil-islandais. Elles semblent parfois devoir beaucoup aux traductions suédoises de M. Björn Collinder (*Den poetiska Eddan.* Forum, Uddevalla, 1964 ; *Snorres Edda.* Forum, Uddevalla, 1970), voire, pour le découpage, au *Corpus poeticum boreale* de

---

Il se poursuit par des strophes sur les femmes et l'amour : «Paroles de fille / Nul ne devrait croire / Ni ce que dit femme mariée / Car sur une roue tourbillonnante / Leur coeur a été façonné / Inconstance a été placée dans leur sein». Le *Havamal* raconte aussi l'invention de la poésie et la conquête des runes par Odinn : «Je sais que je pendis / A l'arbre battu des vents / Neuf nuits pleines, / Navré d'une lance / Et donné à Odinn / Moi-même à moi-même donné / — A cet arbre / Dont nul ne sait / D'où proviennent les racines / Point de pain ne me remirent / Ni de coupe ; / Je scrutai en-dessous / Je ramassai les runes / Hurlant, les ramassai / De là, retombai».







*En haut, à gauche : pierre runique d'Altuna (Uppland). L'un des dessins gravés sur ce monument (ci-dessus, à droite) représente la scène de l'Edda où Thorr pêche le serpent de Midgard (pp. 381-82 du livre de M. Boyer). Le dieu au marteau tire si fortement sur sa ligne qu'un de ses pieds traverse le fond de la barque. Ci-contre, pierre historiée de Gotland représentant Odinn et son cheval, Sleipnir. Au centre : poignard préhistorique en silex trouvé à Hindsgavl (Danemark).*

Gudhbrandr Vigfusson et P. York Powell, dont les deux tomes ont été réédités en 1965 (Russel & Russell, New York). Il n'est évidemment pas question de recenser ici tous ces textes, qui occupent la plus grande partie du livre (pp. 70-604). Qu'il suffise de dire que M. Boyer, confronté à un travail colossal et semé d'embûches, s'en est tiré plus qu'honorablement, bien que (comme il était presque inévitable) un certain nombre d'approximations, voire de contre-sens, se soient à notre avis glissés dans son manuscrit.

On s'étonnera, par exemple, de voir le dieu Odinn qualifié de «parvenu d'origine asiatique» (p. 12), alors que M. Georges Dumézil, cité pourtant fréquemment par l'auteur, a brillamment réfuté la thèse du «caractère tardif» d'Odinn et de son origine «asiatique» (cf. notamment *Les dieux des Germains*, pp. 47-58) — alors aussi que l'auteur signale lui-même que des gravures rupestres de l'âge du bronze «nous montrent un géant porteur de lance qui pourrait être l'archétype d'Odinn. On admettra moins aisément encore de lire que *«toute religion* divinise les trois grandes fonctions sociales, prêtre, guerrier, paysan» (p. 376), alors qu'il est maintenant bien établi que ce système triparti est spécifique des Indo-Européens (cf. Georges Dumézil. *Les dieux des Indo-Européens.* PUF, 1952, p. 35 ; *L'idéologie tripartie des Indo-Européens.* Bruxelles, 1958 ; *L'idéologie tripartie des Indo-Européens et la Bible*, in *Kratylos.* Vol. IV, 1959, pp. 97-118).

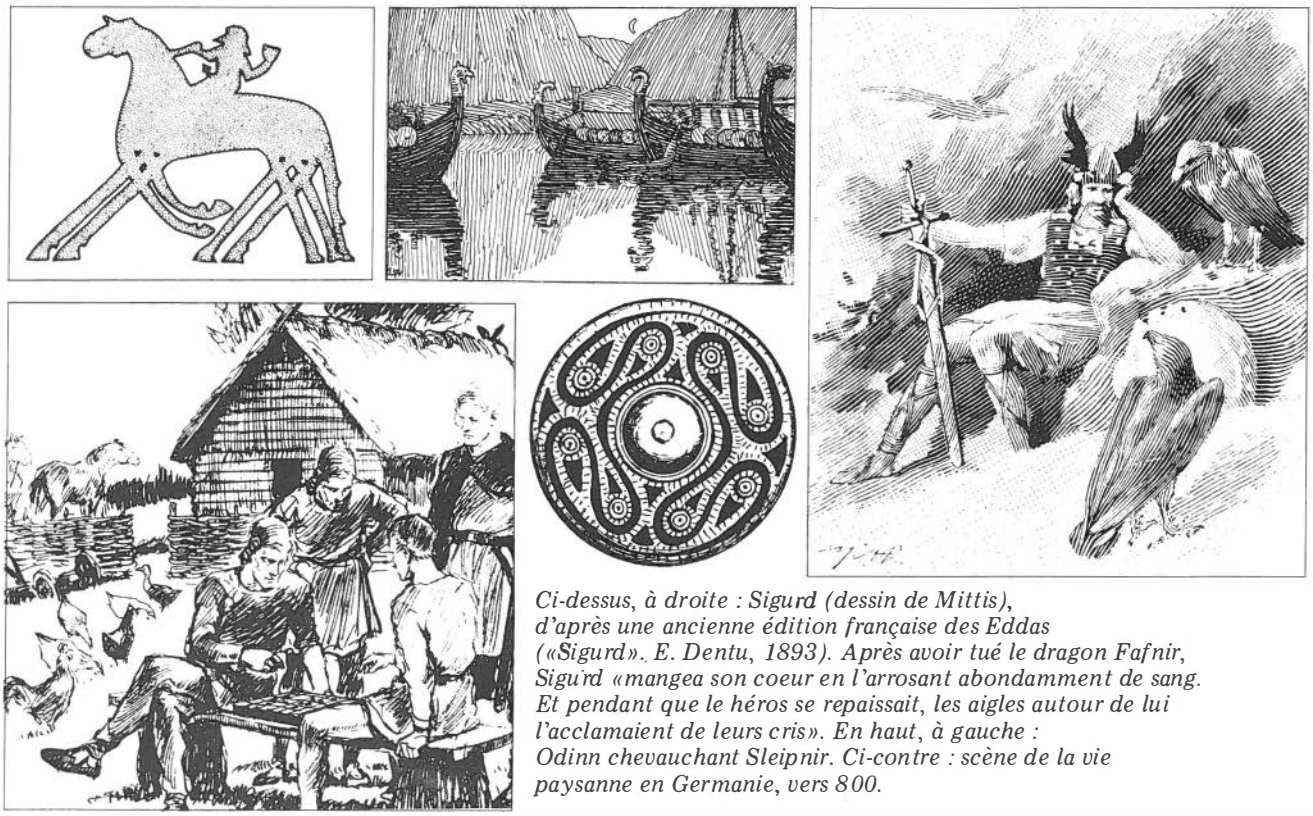
M. Boyer attache aux influences chamaniques dans la religion nordique une importance qui nous paraît également exagérée. «On peut admettre, écrit-il, que l'odinisme, religion chamaniste, soit venu se greffer assez récemment sur un fonds nordique ancien» (p. 6). Les runes sont également présentées comme «un aspect du chamanisme», alors même qu'il est écrit que «leur origine pangermanique ne semble pas faire de doute» (p. 552) (7). Ces affirmations sont un peu aventureuses. Qu'il existe certaines ressemblances entre les pratiques chamaniques (définies par M. Boyer comme reposant «avant tout sur la croyance en l'autre monde où vont les morts et sur les possibilités laissées aux vivants de communiquer, par magie, avec lui..», p. 525) et quelques scènes mythologiques nordiques, cela est vraisemblable. Mais, à supposer que ces ressemblances ne soient pas fortuites, dans quel sens s'est effectué l'emprunt ? Dans le sens Asie

(7) Le chapitre sur les runes (pp. 552-65) contient lui-même quelques inexactitudes. La traduction de l'inscription runique de la pierre d'Eggjum (Norvège) est incomplète. Par ailleurs, on ne peut écrire que «pratiquement sur *toutes les pierres runiques*, le graveur a apposé fièrement sa signature» (p. 556), car c'est au contraire l'exception.

septentrionale-Europe du nord ou dans le sens inverse ? Dans l'état actuel des connaissances, rien ou presque rien ne permet de le dire, le présent ouvrage n'apportant lui-même guère d'informations sur ce serpent de mer des études scandinaves que sont les relations anciennes du monde germanique et du domaine nord-oriental (8).

Comme nous l'avons dit plus haut, les traductions sont présentées selon un plan religieux. Egill Skallagrimsson (immortalisé par la saga du même nom) ayant été à la fois poète, viking et magicien, M. Boyer a réparti son travail en trois grands chapitres : «Une mythologie de poètes» (pp. 63-107), «Une mythologie de Vikings» (pp. 108-495) et «Une mythologie de magiciens (pp. 497-604). L'Edda poétique est traduite intégralement, l'Edda de Snorri l'est en partie. En revanche, aucune saga n'est traduite en entier, le volume ne contenant que des extraits, notamment de la *Saga des Völsungs*, de l'*Ynglinga saga* et de la *Sturlunga Saga*. Figurent enfin des extraits de poèmes scaldiques et des textes divers. C'est avec plaisir que le lecteur pourra ainsi prendre connaissance de textes de grande valeur, formant un ensemble cohérent et que M. Frédéric Durand a justement qualifiés de «sommet insurpassé de la littérature médiévale» (*Heimdal* n°7, 1971). Citons en particulier le *Rigsthula* (pp. 127-36), qui décrit l'ancienne société nordique, *l'Ynglinga Saga* (pp. 137-43), dont les premiers chapitres racontent la guerre des Ases et des Vanes, le *Havamal* (pp. 147-78), dont il a été parlé plus haut, etc. La partie maîtresse de l'ouvrage est constituée par le cycle de Sigurd (Siegfried), dont M. Régis Boyer précise que les textes (plusieurs chapitres de l'Edda poétique et de la *Saga des Völsungs)* «dépeignent un milieu et illustrent une mentalité nettement aristocratiques» (p. 190). On y trouve des textes sublimes, telles la scène où Sigurd parvient à tuer le dragon Fafnir, la rencontre de Sigurd et de Brunhild, l'altercation entre Gudrun et Brunhild (pp. 277-95), etc. C'est aussi la partie la mieux traitée et la mieux présentée. Viennent ensuite des textes sur l'origine du monde (*Gylfaginning*, pp. 367-73), puis des présentations des différents dieux : Odinn, très brièvement, Thorr, par de savoureux récits tels que la pêche du serpent de Midgard (*Gylfaginning*, pp. 381-82) ou le

(8) Nombre d'auteurs tombent dans un travers «réductionniste» lorsqu'ils entreprennent d'expliquer la religion germanique ou le mouvement viking, ou l'écriture runique, sous un *angle unique* auquel ils sont particulièrement attachés ou qui correspond à une découverte qu'ils ont faite eux-mêmes. Un professeur allemand, M. Heinz Klingenberg, a récemment publié un livre de plus de 400 pages (*Runenschrift. Schriftdenken. Runeninschriften.* Carl Winter, Heidelberg, 1973), dans lequel il entend démontrer que le chiffre «13» fournit la clef de l'écriture runique. Un de ses collègues s'évertue à prouver que la sexualité «inspire» tous les signes runiques. De telles considérations peuvent évidemment contribuer à expliquer tel ou tel aspect des choses, mais ne sauraient être prises comme des clefs universelles. Ce travers, il est vrai, n'est pas propre aux études germaniques.



*Ci-dessus, à droite : Sigurd (dessin de Mittis), d'après une ancienne édition française des Eddas («Sigurd». E. Dentu, 1893). Après avoir tué le dragon Fafnir, Sigurd «mangea son coeur en l'arrosant abondamment de sang. Et pendant que le héros se repaissait, les aigles autour de lui l'acclamaient de leurs cris». En haut, à gauche : Odinn chevauchant Sleipnir. Ci-contre : scène de la vie paysanne en Germanie, vers 800.*

déguisement du dieu en «fiancée» afin de récupérer son marteau (*Trymskvida*, pp. 393-400), Tyr, avec son exploit remporté contre le loup Fenrir (*Gylfaginning*, pp. 413-15), Heimdall, «l'Ase blanc.. veilleur des dieux», les Nornes, Urd, Verlandi et Skuld, maîtresses du destin des hommes (qu on retrouvera avec le culte populaire chrétien des trois Marie, et sous les traits des «bonnes fées» qui se penchent sur le berceau des nouveaux-nés), Loki, Baldr, etc. Enfin, c'est le poème de la mythologie nordique le plus fameux, la *Völuspa* ou *Prédiction de la voyante* (pp. 471-90). «En un sublime cri de passion, il jette au monde cet appel éperdu : voici ce que nous allons perdre». Le Ragnarök ou Crépuscule des dieux approche.

La retranscription de tels chefs-d'oeuvre fait la valeur inconstestable et l'attrait du livre de M. Régis Boyer. Sans doute un travail plus lent, plus méthodique, dans le cadre d'un programme de parution échelonné sur plusieurs années, eût-il évité certaines imperfections et quelques lacunes regrettables. Mais un tel travail n'eût probablement pas intéressé un grand éditeur. On doit donc se féliciter qu'il puisse, tel qu'il est, toucher un large public. La critique s'est d'ailleurs montrée sensible à cet effort. «L'investigation philosophique française devra désormais compter avec ce qui, depuis Descartes, lui a toujours fait défaut : une certaine lumière nordique», lit-on dans *Exil* (été 1974). «Tout le passé de l'âme européenne s'est peu à peu réveillé en nous», écrit M. Alexandre Kalda *(Le sang du nord*, in *Le Quotidien de Paris*, 10 décembre 1974). «Cette anthologie met à nu les racines païennes d'une bonne partie du vocabulaire théologique chrétien des langues germaniques» (*Nouvelle revue théologique*, novembre 1974). Elle «démontre, preuves en mains, qu'en face des civilisations proche-orientales et méditerranéennes, existait depuis des millénaires une autre civilisation, hautement spiritualisée et artistique, qui a subi, jusqu'à ces derniers temps, une sorte d'ostracisme parfaitement inexplicable autant qu'injustifié» (Arianne H. Scuvée, in *Littus.* Cherbourg, juillet 1974). Grâce à cet ouvrage, le lecteur se verra introduire dans l'univers rude et chatoyant de l'épopée nordique, univers où les dieux chantent et rient, naissent et meurent, où les héros guerriers sont aussi poètes et graveurs de runes, où les vengeances implacables succèdent aux serments amoureux, et les folles équipées maritimes aux chevauchées. Qui entrera pour la première fois dans ce monde ne s'en éloignera probablement pas de sitôt. ■

François-Xavier DILLMANN

*«Les religions de l'Europe du nord». Fayard-Denoël, 1974. 753 pages, 85 F.*

*François-Xavier Dillmann, 25 ans, licencié ès lettres, diplômé d'études supérieures d'histoire médiévale (religions), est l'auteur d'un mémoire sur* L'évangélisation de la Suède *(Université de Lille, 1971, 277 pp.). Il achève un doctorat d'histoire sur* La Suède à l'époque des Vikings. *Après avoir passé deux ans à l'Université d'Uppsala (Suède), où il a été l'élève du professeur Bertil Almgren (Institut d'archéologie nordique) et a suivi les cours de vieil-islandais de l'Institut des langues nordiques, il a été quelque temps chercheur à l'Université de Göttingen. Membre du Centre de recherches sur les pays du nord (Université de Caen), correspondant de* Nouvelle Ecole *en Allemagne, il a récemment publié une bibliographie sur* Les Vikings dans l'Empire franc (Revue du Nord, *Université de Lille III. Vol. LVI, n° 220, janvier-mars 1974). Il prépare une bibliographie française sur* La civilisation viking *et un livre sur* Les runes. ■

# La Saga de Kormak

## Une belle histoire d'amour

Nouvelle Ecole Diffusion
vous propose
la première traduction française
de cette saga scandinave
d'une grande importance historique et littéraire,
réalisée par le professeur Frédéric Durand,
directeur de l'Institut d'études scandinaves
de l'Université de Caen.

Edition de luxe, reliée toile.
160 pages. Nombreuses illustrations
en noir et en couleur.
Prix de vente : 48 francs
(franco de port).

**BULLETIN DE COMMANDE A DECOUPER OU A RECOPIER**

Nom ..... Prénom .....

Adresse complète .....

.....

Désire recevoir ..... exemplaire (s) de *La Saga de Kormak* et verse la somme de .... francs (48 francs par exemplaire).

Paiement par chèque bancaire, chèque postal ou mandat, à l'ordre de *Nouvelle Ecole* (CCP Paris 17 116 42).

Nouvelle Ecole. Boîte postale **129, 75326** Paris cédex **07**

# recensions

Nous inaugurons sous le titre de «recensions» une nouvelle rubrique. Elle comportera des critiques et des articles relativement brefs, et se distinguera par là des «analyses», qui sont des études beaucoup plus longues concernant un livre, un auteur ou un sujet.

Cette rubrique nous permettra de ne pas passer sous silence des ouvrages qui nous ont paru importants. On y mettra volontairement l'accent sur des livres parus à l'étranger et qui risquent de passer inaperçus dans notre pays, plutôt que sur des titres signalés par ailleurs et que nos lecteurs connaissent sans doute déjà.

N. E.

## GIBT ES EIN SPRACHLICHES RELATIVITÄTSPRINZIP ?

essai de Helmut Gipper

Le linguiste américain Benjamin Lee Whorf (*Linguistique et anthropologie.* Gonthier, 1969), aujourd'hui disparu, avait défendu la thèse selon laquelle la pensée des différents peuples de l'humanité est influencée, et même directement conformée par les structures de la langue qu'ils parlent, dans la mesure où celle-ci décrit le monde d'une certaine façon et formule donc, de façon implicite, une vue-du-monde spécifique. Cette thèse, soutenue également par le linguiste et anthropologue Edward Sapir (*Linguistique.* Minuit, 1968 ; *Le langage.* Payot, 1970 ; *Anthropologie.* Seuil, 1971), conforte le point de vue «relativiste» sur les formes de l'esprit humain et les rapports sociaux. Elle a été passionnément discutée. En France, notamment, le linguiste Georges Mounin a été l'un des premiers à la présenter : *A propos de «Language, Thought and Reality» de Benjamin Lee Whorf*, in *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* (Vol. LVI, 1961, pp. 122-38). M. Mounin exposait les opinions en présence et en faisait une critique modérée, mais tendait malheureusement à sous-estimer la polysémie de termes tels que *Weltanschauung*, *Weltbild*, «vision» ou «conception du monde».

Whorf fondait une grande partie de sa thèse sur l'étude du hopi, langue d'une petite tribu indienne d'Amérique, parlée aujourd'hui par environ 6 000 personnes cantonnées dans une réserve de l'Etat d'Arizona. La structure de cette langue (et, par suite, de la pensée) des Hopis semble en effet très différente du système des langues indo-européennes, auquel Whorf a donné le nom de «Standard Average European» (SAE). Elle recèle, par exemple, une conception de l'espace et du temps particulière : d'après Whorf, il n'y a pas en hopi d'expressions substantivées pour les intervalles de temps («jour», «mois», «année», etc.). Elle ignorerait les temps des verbes, ceux-ci étant remplacés par diverses expressions linguistiques caractérisant les nuances des actions. Enfin, le hopi ne disposerait d'aucune métaphore spatio-temporelle, telles qu'«*espace* de temps», «*courte* durée», «*longue* période», etc. Whorf fait même la remarque apparemment choquante que le hopi ne contient aucune référence explicite ou implicite à la notion de temps. La pensée hopi serait entièrement gouvernée par l'idée de durée.

M. Helmut Gipper, professeur à l'Institut de linguistique générale de la Westfälische Wilhelms-Universität, a repris l'ensemble du dossier. Il pose la question : «Y a-t-il un principe de relativité linguistique ? *(Gibt es ein sprachliches Relativitätsprinzip ? ).*

□

M. Gipper est néo-humboldtien. Il adhère donc aux principes généraux de la philosophie linguistique de Wilhelm von Humboldt (1767-1835), laquelle présente des ressemblances évidentes avec les idées de Benjamin Lee Whorf. Von Humboldt soutient que le langage fonde l'existence même de l'homme. Dès l'origine, la pensée conceptuelle et le langage ne peuvent être dissociées. Le langage n'a pu apparaître que «d'un coup» : «L'homme n'est homme que par la langue, mais pour inventer la langue, il fallait qu'il fût déjà homme». La polygénie linguistique va donc de pair avec la polygénie humaine, et la diversité des langues avec celle des psychismes. «La diversité des langues, écrit von Humboldt, n'est pas une diversité des phonèmes extérieurs et des signes sensibles, mais une diversité des conceptions du monde» (*Studium der Sprachen*, 1801). Le langage n'est pas seulement un moyen de communication ; il *est* cette communication. Loin de simplement refléter l'image du monde, il contribue à la former et à la modeler perpétuellement.

Contrairement à la plupart des anthropologues, des psychologues et des linguistes qui s'étaient avant lui penchés sur la question, M. Gipper a entrepris de tester sur place l'hypothèse Whorf-Sapir. Il s'est rendu à deux reprises, en

1967 et en 1969, dans la réserve où vivent actuellement les Hopis. Au cours de ces séjours, il a fait l'analyse de parties importantes de la langue hopi, en particulier des expressions se rapportant à l'espace et au temps. Il a été secondé dans sa tâche par des traducteurs indiens bilingues, car il n'y a pas de lexique hopi, presque pas de grammaire, et en outre la langue ne s'écrit pas.

*Wilhelm von Humboldt.*

Sa conclusion est que plusieurs des affirmations de Lee Whorf sont exagérées. Les Hopis ont une conception du temps différente de la nôtre, en ce sens qu'au lieu d'être linéaire (comme dans les systèmes philosophiques ou religieux qui attribuent à l'Histoire un début, une direction et une fin) ou «cyclique modérée» (comme chez les penseurs de l'Antiquité), leur pensée est rigoureusement cyclique, au point que toutes les notions que nous distinguons se trouvent chez eux confondues. La tripartition temporelle des langues indo-européennes en passé, présent et futur, n'existe pas. Passé et présent vont toujours de pair. Quant au futur, il est gouverné par des formes spéciales. Par contre, il y a des substantifs pour les intervalles temporels ; on peut même les compter de trois façons différentes. Bref, la langue hopi a des structures qui lui sont propres, mais elles n'ont pas le caractère d'étrangeté radicale que leur attribuait Lee Whorf.

M. Gipper en déduit que la pensée humaine est dans une certaine mesure indéniablement canalisée et modelée par les données catégorielles, structurelles et lexicales de la langue, mais qu'elle n'est pas déterminée de façon rigide par la grammaire. La structure linguistique doit être appréciée dans le cadre d'une relation dialectique entre l'homme et son milieu, chaque langue contenant ou plutôt représentant un *système ouvert*, qui peut être le cas échéant modifié par les membres de la communauté linguistique.

□

Pour éviter tout malentendu, M. Helmut Gipper propose de faire une distinction très nette entre : 1) *(wissenschaftliches) Weltbild :* les représentations (scientifiques) que l'on peut se faire de l'univers (ex. : les systèmes de Ptolémée, Galilée, Copernic, Newton, Einstein) ; 2) *(ideologische) Weltanschauung :* la conception spécifique, individuelle ou collective, que l'on se fait du sens de la vie, des rapports entre l'homme et l'univers, etc. ; 3) *sprachliche Weltansicht* ou *Weltbild* au sens de von Humboldt ou de Leo Weisgerber : la manière dont l'expérience humaine du monde et de l'univers nous est donnée dans les catégories et les valeurs sémantiques de la langue maternelle. De la confusion de ces trois notions ne peuvent naître que de graves incompréhensions.

A partir de là, il est clair que personne ne peut avoir une conception scientifique, philosophique ou religieuse du monde sans avoir au préalable appris une langue. Le *sprachliches Weltbild* apparaît ainsi comme une chose primordiale, héritée et donc donnée a priori : sans elle, les conceptions secondaires, a posteriori, ne pourraient même pas être formulées. Sachant le français, l'anglais ou l'allemand, on peut adhérer à la conception einsteinienne de l'univers, se dire darwinien, chrétien, marxiste ou païen, mais toutes les vues que l'on aura après avoir adhéré à l'un ou l'autre de ces systèmes seront automatiquement *colorées* par les données sémantiques de la langue maternelle et l'on peut même penser qu'une telle «coloration», accentuée dans un sens ou dans l'autre chez les tenants de tel ou tel système, en fonction de leur commune origine, amènera éventuellement à la réorientation du système dans un sens plus étroitement conforme à la langue et à la mentalité de ses exposants. C'est en ce sens qu'on peut effectivement parler d'un système de relativité linguistique.

A. B.

*«Gibt es ein sprachliches Relativitätsprinzip ? Untersuchungen zur Sapir-Whorf Hypothese». S. Fischer, Frankfurt/M., 1972, 349 pages.*

■ ■

## DIE RÜCKSEITE DES SPIEGELS

essai de Konrad Lorenz

Ce livre, qui n'a pas encore été traduit en France, a été écrit par Lorenz «en souvenir de Königsberg». C'est en effet dans cette ville universitaire qu'au début des années quarante, en compagnie d'Otto Koehler et d'Eduard Baumgarten, l'auteur de *L'agression* jeta les bases de la plus grande partie de l'éthologie scientifique moderne.

Après s'être consacré pendant près d'un demi-siècle à l'étude et à l'observation des animaux, Konrad Lorenz se penche maintenant sur les sociétés humaines ; tournant déjà amorcé dans ses ouvrages les plus récents. Il s'agit ici de mettre en évidence «les bases naturelles de la connaissance humaine», c'est-à-dire de voir dans quelle mesure il est possible d'appliquer à certaines des créations

de l'esprit humain des méthodes de recherches analogues à celles des sciences naturelles.

Point de départ de l'analyse : «Tout ce que nous savons du monde réel dans lequel nous vivons, nous le devons à des appareils innés produits par la phylogenèse. Ceux-ci sont évidemment beaucoup plus complexes que ceux qui produisent, par exemple, des réactions de fuite chez les infusoires, mais ils sont construits sur le même principe. Rien de ce qui peut constituer l'objet des sciences naturelles ne parvient à notre connaissance par un autre chemin que celui-là» (p. 16). D'entrée, les rapports mutuels entre la réalité extérieure (le «monde») et l'homme qui la perçoit sont donc décrits, non sous l'angle d'une théorie de la connaissance posant en postulat l'a priori de toute expérience (comme chez Kant, dans la *Critique de la raison pure*), mais comme formant un système d'interaction «biologique» entre le sujet qui perçoit et les objets réels du monde perçu.

Le titre mérite une explication : *Die Rückseite des Spiegels*, «L'envers du miroir». «Le rationaliste, écrit Lorenz, traite aujourd'hui encore le monde extérieur sans se rendre compte qu'il en est lui-même le *miroir*. De son côté, l'idéaliste ne regarde aujourd'hui encore que le miroir, et tourne le dos au monde réel. Le sens de leurs regards les empêche, l'un comme l'autre, de voir que le miroir possède un envers qui ne reflète rien, c'est-à-dire une face qui le met sur pied d'égalité avec les choses qu'il reflète. L'appareil physiologique dont le rôle est de percevoir le monde réel n'est pas lui-même moins réel que le monde. C'est de l'envers du miroir que traitera ce livre» (p. 32).

□

Tour à tour, les idéalistes, les anthropologues, les sociologues, les philosophes behaviouristes se sont penchés sur la face réfléchissante du miroir, sans jamais comprendre que l'«envers du miroir» recouvre tout simplement les aspects innés du comportement humain et que ceux-ci conditionnent en partie nos accomplissements et nos performances intellectuelles.

Lorenz repousse avec vigueur les accusations de «réductionnisme» ou de «biologisme» portées à l'encontre d'une théorie de la connaissance fondée sur ce que nous savons des appareils physiologiques de perception. Rappelant que l'homme est le seul «être de culture» du monde vivant, il fait la distinction entre le niveau qui, chez l'homme, est spécifiquement humain et le niveau biologique, qui est celui que l'homme partage avec les autres vivants. D'autre part, il pose la question de savoir si les sciences de l'esprit ne sont pas allées au-delà de leurs compétences dans leurs spéculations sur la nature humaine, en oubliant qu'elle était *aussi* le résultat de la phylogenèse.

Comment l'éthologie en est-elle venue à traiter de ce problème ? «Bien qu'ayant acquis de bonne heure une opinion bien ancrée sur la théorie de la connaissance, explique Konrad Lorenz, et tout en étant convaincu qu'il existe aussi chez l'homme des normes innées de comportement, accessibles comme telles aux méthodes des sciences naturelles, mon désir de connaissance s'est longtemps arrêté devant le domaine culturel. Mais le médecin qui est en moi a fini par s'insurger contre pareille amputation. Le déclin progressif de notre culture est d'une nature pathologique si évidente, il porte si ouvertement les stigmates d'une maladie de l'esprit, qu'il m'a paru nécessaire d'ausculter ce domaine spirituel et culturel avec les méthodes de la science médicale. La compréhension des structures permettant le fonctionnement d'un système constitue en effet un préalable si l'on veut avoir la moindre chance de remettre en marche ce système» (p. 31).

Lorenz n'hésite pas à dire que nous assistons à l'heure actuelle à une véritable *involution* de l'humanité. On en voit les signes dans bien des domaines. L'avenir qu'ils paraissent annoncer est lugubre. Lorenz se déclare cependant persuadé qu'il n'est pas si difficile de déceler l'origine de la maladie et d'identifier les causes du déclin. Là où il y a compréhension des causes, fait-il observer, gît aussi l'espoir justifié de trouver un remède. Aussi *L'envers du miroir* s'achève-t-il sur une note optimiste : «Certes, la situation de l'humanité est aujourd'hui plus périlleuse que jamais. Mais grâce aux acquis des sciences de la vie, notre civilisation dispose des moyens potentiels d'échapper au déclin auquel toutes celles qui l'ont précédée jusqu'à présent ont succombé. Et c'est la première fois dans l'histoire qu'il en est ainsi» (p. 321).

Le livre est annoncé pour paraître chez Flammarion. Mais déjà, Konrad Lorenz écrit la suite. Le

second volume sera plus spécialement consacré au problème de l'épuisement et du renouvellement des valeurs. Il traitera du danger de «technomorphisation» qui menace l'humanité et de la façon dont celle-ci pourrait lui échapper. Après le diagnostic du médecin, les propositions du moraliste.

W. E.

*«Die Rückseite des Spiegels. Versuch einer Naturgeschichte menschlichen Erkennens». Piper, München, 1973, 338 pages, 34 DM.*

■ ■

## RACE

### essai de John Baker

La race est une des premières choses dont nous entendons parler concernant les problèmes de l'homme. Il se pourrait bien que ce soit aussi l'une des dernières. Depuis le début de l'histoire, nos rois et nos prêtres, nos ouvriers et nos marchands, ont souvent été des étrangers. Comme esclaves, ce sont aussi des étrangers que nous avons pris. Tour à tour, nous avons admiré ou exploité, déçu ou exterminé des peuples de race différente de la nôtre. Mais de quelles races s'agissait-il et en quoi étaient-elles différentes de la nôtre ? C'est à ce genre de questions que répond, avec un grand luxe de détails, l'anthropologue John R. Baker, ancien professeur à l'Université d'Oxford.

Pour le Dr. Baker, comme pour n'importe quel biologiste, la race est une communauté d'êtres vivants : tout ce qui contribue à former une telle communauté, comme tout ce qui la différencie des autres communautés, est une question de race. Toutefois, lorsqu'il s'agit de races humaines, le problème devient très délicat. Il est même d'autant plus délicat que le savant qui cherche à cerner la réalité des faits doit bien souvent surmonter (et pas seulement quand il parle des questions du sexe !) des obstacles spécifiquement humains, tels que le tabou et le refoulement.

□

Le Dr. Baker donne un exemple. C'est, nous rappelle-t-il, un médecin néerlandais de la ville du Cap, qui, voici trois cents ans, découvrit que les Hottentots et les Boschimans, indépendamment de la taille prodigieuse des fesses de leurs femmes, se distinguaient de toutes les autres races par la curieuse configuration de leurs organes sexuels (*penis rictus* chez l'homme, élongation des lèvres de la vulve chez la femme). Dès lors, les naturalistes réalisèrent qu'il était possible d'établir une distinction entre les races à partir de la seule morphologie des organes sexuels.

Bien entendu, lorsque le capitaine Cook et M. Banks visitèrent le Cap, en 1771, ils posèrent des questions sur ces particularités que les femmes de l'endroit étaient censées posséder. Peu après, une expédition française examina les indigènes et rendit compte de ses observations auprès de l'Institut. En 1805, celles-ci furent réunies pour être publiées. Mais quelqu'un s'empressa de les faire disparaître dans un dossier, si bien qu'elles ne parurent qu'en 1883. Durant ce laps de temps, toute la vie de Darwin s'était écoulée et la majeure partie de son oeuvre sur les races humaines et la sélection sexuelle avait paru. Et pourtant, ce n'est qu'aujourd'hui, dans le livre du Dr. Baker, que l'on peut trouver le détail de ces observations sur l'une des plus intéressantes différences raciales existant chez l'homme.

Les éditeurs de l'ouvrage signalent que le Dr. Baker s'est consacré pendant quinze ans à l'étude des races humaines. «Cinquante ans» aurait été plus exact, puisqu'il y a maintenant un demi-siècle qu'il a commencé à rassembler, au cours d'un voyage aux Nouvelles-Hébrides, toutes ses idées sur la question.

Le livre rend compte de façon très complète des différences que l'on observe entre les grandes subdivisions de l'humanité : Européens, Noirs, Mongoloïdes, Boshimans et Aborigènes. L'essentiel du travail se fonde sur des observations anatomiques, mais, du fait de l'intérêt que l'auteur porte à ce genre de problèmes, il touche également aux caractères psychologiques et culturels et à leur interprétation en termes de génétique.

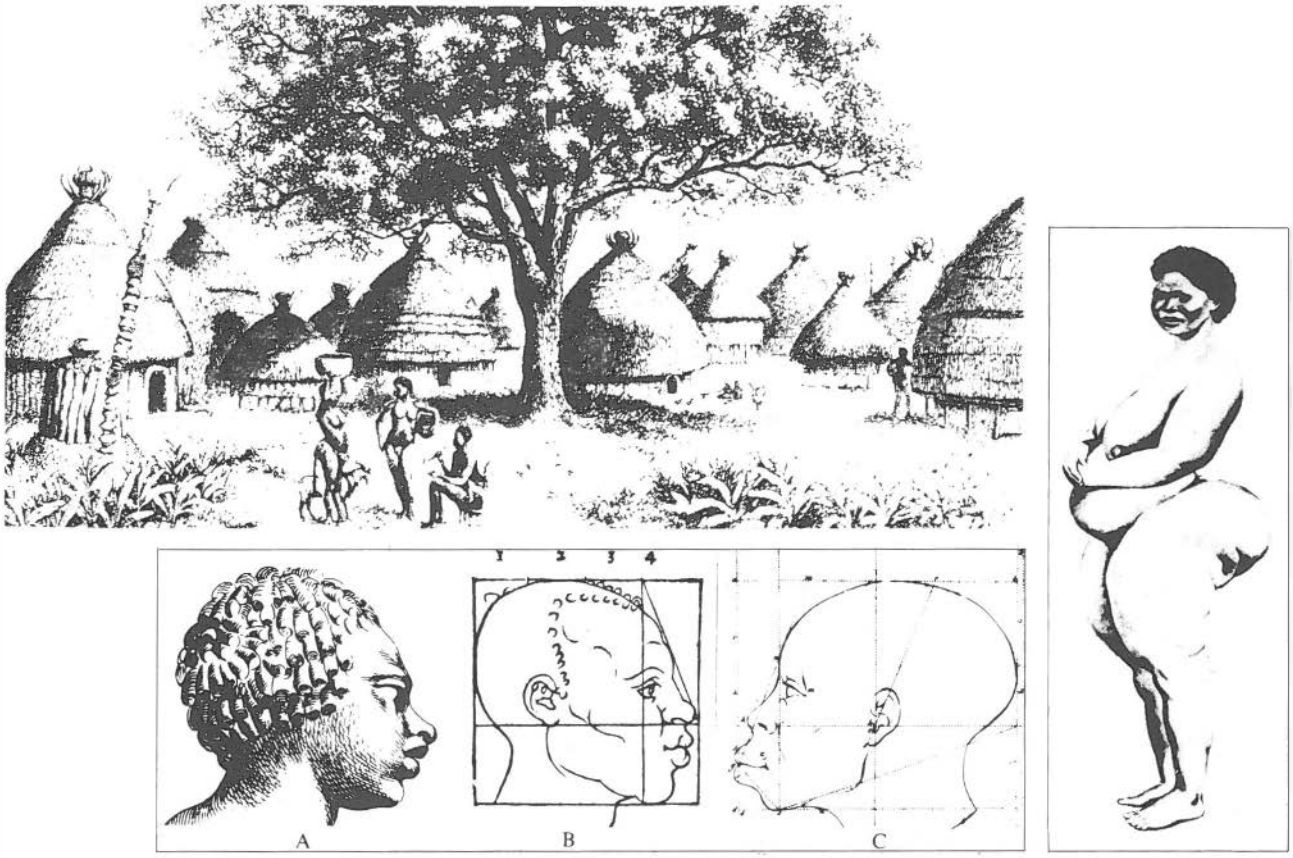
□

Parlons d'abord de l'anatomie. Nous savons tous qu'au cours de l'évolution, le cerveau de l'homme a augmenté en volume et en poids, passant ainsi d'une livre à un kilo et demi environ. Aucune race ne se serait chargée d'un tel «poids supplémentaire» si celui-ci ne lui avait pas servi à quelque chose. Quelle en était donc l'utilité ?

C'est ici que nous nous apercevons que les questions raciales ont pris aujourd'hui la place des questions sexuelles comme principal tabou. Ici et là, on a décrit les variations du cerveau chez l'homme. Mais pendant longtemps, personne ne semble avoir pensé qu'il pourrait être intéressant d'approfondir l'enquête et de réunir l'ensemble des données.

Le Dr. Baker ne s'est pas découragé. Il observe que l'aborigène australien, pour ce qui concerne la colonne vertébrale, le squelette et l'anatomie du cerveau, occupe une place intermédiaire entre celles de l'Européen et de l'Orang-Outan. La tête de l'aborigène, précise-t-il, pèse à peu près autant que la nôtre, mais, les os du crâne étaient plus épais et plus durs, le cerveau lui-même est plus petit. Cela signifie que l'évolution sélective a favorisé dans toutes les races la croissance du cerveau, mais qu'au stade final, elle a permis de gagner encore un peu de poids aux dépens de l'épaisseur des os crâniens.

Le Dr. Baker aborde une autre question, plus controversée : de quelle façon les différentes races se




*En haut : un village Bongo au siècle dernier. D'après G. Schweinfurth («The Heart of Africa», 1873). A droite : femme Korana, de race khoïsanide, d'après le livre de M. John Baker. Ci-dessus : le Noir africain dans l'art européen. De gauche à droite : tête sculptée, probablement romaine, trouvée à Chalon-s/Saône en 1763 ; dessin de Dürer (1528) ; dessin de Pierre Camper (1791).*

servent-elles de leur cerveau ? La réponse la plus récente et à certains égards la plus exacte est fournie par les résultats aux tests d'intelligence. Dans ce domaine, le livre est véritablement lumineux. L'auteur a en effet eu le mérite de chercher à démontrer le système méthodologique qu'impliquent ces tests, afin de voir comment et pourquoi les tests ont été créés, qui les a faits et comment ils fonctionnent.

C'est évidemment dans le secteur encombré (le champ de bataille, devrions-nous dire) des Etats-Unis que nous disposons des meilleurs matériaux pour apprécier l'innéité de l'intelligence tant chez les groupes raciaux que chez les individus. L'Angleterre et la France peuvent nous être utiles lorsque nous voulons étudier les différences de classes, mais il n'y a que l'Amérique pour offrir un champ d'étude où l'on trouve réunis des représentants de toutes les grandes races, des Européens, des Mongoloïdes, des Indiens et des Noirs. Tous parlent l'anglais plus ou moins. Tous vont à l'école. Tous possèdent des certificats de naissance. Au sein de chaque groupe, on trouve le même éventail de conditions sociales et de statuts économiques différents. Des croisements se sont opérés entre eux à presque tous les stades, et la plupart ont même été officiellement enregistrés. Enfin, pour renforcer les chances et les capacités de chacun, les autorités ont déployé des efforts considérables, qui ont atteint leur apogée en 1966, avec le rapport Coleman sur l'égalité des chances dans l'éducation.

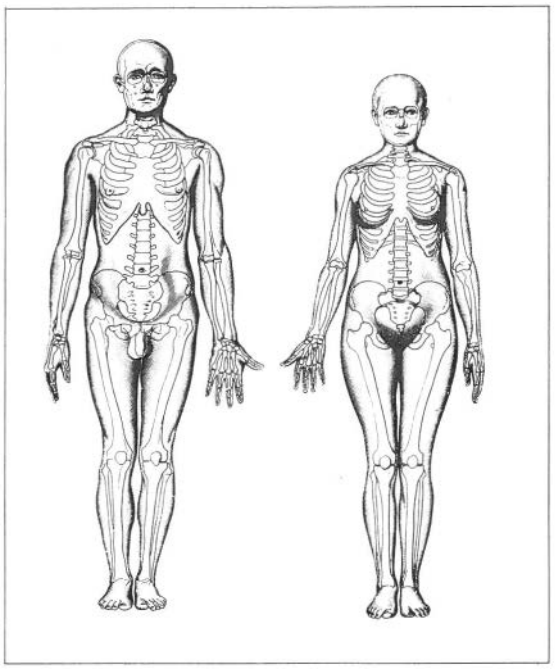
Malgré tout cela, la conclusion à laquelle le Dr. John Baker arrive est qu'il faut prendre au sérieux les déclarations des psychologues. Si nous prenons pour critère l'aptitude à créer et à maintenir quelque chose qui ressemble à ce que nous appelons la civilisation, écrit-il, alors il nous faut mettre en haut de l'échelle les Chinois, les Japonais et les Européens, les Indiens d'Amérique un peu plus bas, et les Noirs encore en-dessous. A ce propos, le Dr. Baker affirme que l'aptitude moyenne dans la race noire (ainsi que la moyenne de ses aptitudes elle-même) correspond grosso modo à celle des travailleurs anglais non qualifiés, telle qu'elle a été mesurée à Londres par le regretté Sir Cyril Burt. Ce qui n'empêche pas, comme Galton l'avait souligné il y a déjà plus d'un siècle, qu'il existe à l'intérieur de chaque race un très large éventail de qualifications, qui se retrouve en grande partie d'une race à l'autre.

□

Cela étant, des questions restent posées. Par exemple, pourquoi chez les Noirs, mais non dans les autres races, les femmes ont-elles un Q. I. plus élevé que les hommes ? Peut-on expliquer cela par le fait que, dans plusieurs régions d'Afrique, comme d'ailleurs en Nouvelle-Guinée, les femmes accomplissent la plus grande partie des tâches, en sorte que la survie du groupe dépend dans une large mesure de leurs initiatives ?

Bien entendu, le monde d'aujourd'hui, qui est d'ailleurs en crise, ne va pas être régenté par des considérations complexes basées sur les derniers acquis de la génétique, les techniques de psychométrie, les coefficients de corrélation et d'autres données académiques du même genre. Ce n'est d'ailleurs pas ce que souhaite le Dr. Baker.

D'autres sujets, dont l'auteur ne traite pas, auraient pu être abordés. On pourrait se demander, par exemple, pourquoi la civilisation européenne



n'a pas réussi à s'établir en Afrique tropicale avant le XXème siècle. Il me paraît évident que c'est tout simplement parce que les Européens ne pouvaient pas vivre dans ces régions. Il fallait d'abord que les maladies tropicales puissent être vaincues. Elles l'ont été grâce à la science européenne. Le Dr. Baker aurait pu aussi dresser le bilan historique de la présence noire à Haïti, en Sierra Leone ou au Libéria. Il aurait pu emmener le lecteur dans les quartiers chinois de San Francisco, en comparant leur situation à celle de Harlem, à New York. Toujours à propos de New York, il aurait pu signaler que les Noirs ont commencé à quitter les Etats du Sud pour s'installer dans cette ville dans la période qui va de 1890 à 1914, et que c'est à la même époque que les Juifs émigrés de Russie ont aussi commencé à s'installer. Les uns comme les autres étaient désireux d'échapper aux persécutions. Les uns comme les autres luttaient contre les préjugés, la pauvreté, les difficultés de langue et les différences de moeurs. Et pourtant, dès la génération suivante, leur situation respective était bien différente !

Voilà quelques observations qui tendent à confirmer le point de vue du Dr. Baker. Celui-ci repose sur des constatations qu'on ne peut repousser par des discours, ni par des leçons ou des sermons, ni même par des bulletins de vote. Nombreux sont les hommes de bonne volonté qui nous ont montré comment mettre nos connaissances en bon ordre. Mais il n'y en a pas eu beaucoup pour contribuer à alimenter d'un seul coup notre savoir. C'est pourtant ce que le Dr. Baker a tenté de faire.

C. D. DARLINGTON

*«Race». Oxford University Press, Oxford, 1974, 625 pages, 6,50 livres.*

□

*Le professeur Cyril D. Darlington, généticien et botaniste, a fait toute sa carrière à l'Université d'Oxford. Ancien président de la Société britannique de génétique, il est l'auteur d'innombrables articles scientifiques et de plusieurs ouvrages, parmi lesquels* Le mystère de la vie *(Fayard, 1957),* Genetics and Man *(Allen and Unwin, London, 1964),* The Evolution of Man and Society *(Allen and Unwin, London, 1971), etc.*

*L'article ci-dessus a paru dans le* Sunday Times *du 17 février 1974. Concernant l'ouvrage du Dr. Baker, on peut également se reporter aux comptes-rendus parus dans* La Recherche *(janvier 1975), le* Times *de Londres (9 février 1974) et* Neue Anthropologie *(juillet-septembre 1974).*

■ ■

## KONSERVATISMUS INTERNATIONAL et DIE HERAUSFORDERUNG DER KONSERVATIVEN

essais présentés par Gerd-Klaus Kaltenbrunner

Dans ces deux ouvrages, l'essayiste Gerd-Klaus Kaltenbrunner présente un certain nombre de textes représentatifs des courants conservateurs et néo-conservateurs contemporains. Tous ont un intérêt certain. Toutefois, dès le départ, une équivoque s'attache au mot «conservateur», car celui-ci n'a pas le même sens dans tous les pays. D'une façon générale, il n'a pas à l'étranger le sens restrictif (et souvent péjoratif) qu'on lui donne en France. De plus, le *Konservatismus* allemand recouvre une réalité très différente du *conservatism* des pays anglo-saxons, puisque, sous la République de Weimar, on a pu parler de «révolution conservatrice».

Fortement influencé par la pensée d'auteurs aussi différents qu'Arnold Gehlen, Carl Schmitt, Ernst Jünger, Karl Jaspers, Ernst Forsthoff, Helmut Schelsky, etc., le néo-conservatisme allemand présente un intérêt tout particulier. Son importance est aujourd'hui reconnue, comme en témoignent les ouvrages critiques que ses adversaires lui ont récemment consacrés (1).

□

Gerd-Klaus Kaltenbrunner, 36 ans, avait déjà publié un livre intitulé *Rekonstruktion des Konservatismus* (Rombach, Freiburg, 1972), qui contenait des textes de Thomas Molnar, Hans-Joachim Schoeps, Armin Mohler, Walter Görlitz, Aureil Kolnai, Aloïs Dempf, etc. Il est aussi l'auteur d'une série d'essais biographiques sur

(1) Cf. notamment Helga Grebing. *Konservative gegen die Demokratie. Konservative Kritik an der Demokratie in der Bundesrepublik nach 1945.* Europäische Verlagsanstalt, Frankfurt/M., 1971 ; W. Lepenies et H. Nolte. *Kritik der Anthropologie. Marx und Freud, Gehlen und Habermas über Aggression.* Hanser, München, 1971 ; Frank Grube et Gerhard Richter (éd.). *Die Utopie der Konservativen. Antworten auf Helmut Schelskys «Konservatives Manifest».* Piper, München, 1974 ; Ludwig Elm. *Der «neue» Konservatismus. Zur Ideologie und Politik einer reaktionären Strömung in der BRD.* Marxistische Blätter, Frankfurt/M., 1974.

Eugen Dühring, Houston Stewart Chamberlain Arthur Moeller van den Bruck et Ludwig Klages, parus en 1969 dans le livre dirigé par Karl Schwedhelm : *Propheten des Nationalismus* (List, München).

Salué à sa sortie par les critiques d'Ernst Topitsch, Arnold Gehlen et Pascual Jordan, *Konservatismus international* se présente comme un recueil de dix-sept essais. On y trouve notamment, sous la plume du Dr. Armin Mohler, une importante analyse du style fasciste *(Der faschistische Stil).* L'auteur y met en lumière tout ce qui sépare la pensée fasciste du «conservatisme révolutionnaire» des années vingt comme de ses héritiers d'aujourd'hui. Le Suédois Bertil Häggman, co-auteur de *Nykonservatismen i USA* (Stockholm, 1971), brosse un tableau du néo-conservatisme suédois. Russell Kirk, fondateur de la revue *Modern Age*, en fait autant pour les Etats-Unis. Parmi les autres contributions, signalons celles de l'Autrichien Erik von Kuehnelt-Leddihn, auteur d'un travail récent sur la nouvelle gauche (*Leftism.* Arlington House, New Rochelle, 1973), et du journaliste Hans-Dietrich Sander, collaborateur de *Die Welt.*

*Gerd-Klaus Kaltenbrunner.*

*Die Herausforderung der Konservativen* («Le défi des conservateurs») constitue une numéro spécial de la revue *Herderbücherei Initiative*, dirigée par Kaltenbrunner. Ce recueil est probablement appelé à jouer un rôle important dans l'orientation du néo-conservatisme allemand. Dans sa présentation, Gerd-Klaus Kaltenbrunner revient sur la polémique qui opposa, en 1965, Theodor W. Adorno et Arnold Gehlen. Maître à penser de l'Ecole de Francfort (la «théorie critique»), Adorno prétendait que toutes les capacités virtuelles de l'homme sont «opprimées» et appelées à périr sous la pression des institutions. Dans cette optique, l'institution devrait être attaquée en tant que telle, au nom de l'«autonomie de l'homme». Pour Gehlen, au contraire, les institutions jouent au sein des sociétés un rôle d'organes régulateurs comparable à celui des instincts chez les animaux : elles fournissent des règles de conduite d'après lesquelles nous modelons notre comportement. Loin d'être purement «répressives», elles empêchent les sociétés de dégénérer : en mettant en forme les libertés, elles protègent l'homme de lui-même. A l'époque, cette querelle avait fait grand bruit, ce qui se comprend, puisqu'elle mettait aux prises deux *attitudes mentales* antagonistes.

Ernst Topitsch, pour sa part, s'efforce de démontrer que le *Kulturkampf* n'est pas terminé. Le Suisse-allemand Martin Rhonheimer publie quelques réflexions théoriques. Carl Gustav Ströhm attire l'attention sur «les conservateurs de l'Est», en citant Soljenitsyne et Milovan Djilas. Caspar von Schrenck-Notzing, directeur de *Criticon*, traite du «conservatisme international», et Klaus Hornung des relations entre les néo-conservateurs et les chrétiens *(Christen und Konservative).*

Dans sa contribution, le Dr. Armin Mohler (qui publie par ailleurs une très remarquable «bibliographie conservatrice») introduit une notion qui nous paraît d'une grande importance : celle d'«axe temporel» ou de «période axiale» *(Achsenzeit).* Pour un développement historique donné, l'*Achsenzeit* est un phénomène qui correspond à une «rupture» irréversible entre un ordre ancien et un monde nouveau. Dans la perspective néo-conservatrice, l'*Achsenzeit* fait le départ entre un «arrière-plan», un vieil ordre qu'il n'est plus *possible* de rétablir, et un «en-deçà», qui fait obligation aux conservateurs de rechercher l'actualisation de certains principes permanents. Le Dr. Mohler place l'*Achsenzeit* en France à la fin du siècle dernier, et en Allemagne au tout début des années vingt. Il critique toute démarche qui consisterait à vouloir «repasser» une frontière à ses yeux définitive.

A. B.

*«Konservatismus international». Seewald, Stuttgart, 1973, 300 pages ; «Die Herausforderung der Konservativen». Herder, Freiburg, 192 pages, 8,90 DM.*

■ ■

## KÖNIG DEDEFRE

### roman de H. von Auer

Les lecteurs de *Nouvelle Ecole* connaissent les thèses du pasteur Jürgen Spanuth sur la légendaire Atlantide, qu'il conviendrait de localiser dans la région de Héligoland, l'île de la mer du Nord, située au large de l'Eiderstedt, dans le Schleswig-Holstein (cf. *N. E.* n° 14). Cette thèse, développée dans plusieurs ouvrages (*L'Atlantide retrouvée ?* Plon, 1954 ; *L'énigme de l'Atlantide.* Vie claire, 1971) trouve dans certaines données archéologiques de sérieuses confirmations.

Le récit de l'Atlantide, transmis par Platon, serait à mettre en rapport avec l'émigration des anciennes populations nord-européennes de l'Age du Bronze, connues sous le nom de «Peuples de la mer et du Nord», qui, vers — 1200, tentèrent d'envahir l'Egypte et se heurtèrent aux troupes de Ramsès III.

Plusieur romans sont venus se greffer sur cette théorie. Il y eut, voici quelques années, celui de M. Siegfried Bokelmann (*Sie kamen von den Enden der Erde.* Türmer, München, 1971). H. von Auer nous conte maintenant l'histoire d'un prince du Nil, l'extraordinaire «roi Dedefré». Son livre paraît chez l'éditeur du gros ouvrage de Spanuth, *Atlantis* (Grabert, 1965).

□

Il s'agit toujours de l'Egypte et du monde nordique. Mais nous ne sommes plus sous Ramsès III. H. von Auer nous emmène à l'aube de la civilisation égyptienne, à l'époque des premières dynasties post-thinites, au IIIème millénaire avant notre ère. Dès cette époque, semble-t-il, des relations s'étaient établies entre le Proche-Orient et l'Europe du nord.

Philitis, le futur roi Dedefré, est un homme du Nord. De sang royal, il est de haute stature, il a les cheveux blonds et les yeux bleus. Dans le passé, un destin contraire l'a obligé à quitter son pays, en compagnie de sa soeur. Tous deux ont finalement été accueillis par un souverain libyen. Peu après, la jeune femme, adoptée par le roi, prenait le nom de Libya. Puis Philitis est reparti pour l'Europe. Au moment où le roman commence, il revient en Egypte, après un long périple par terre et par mer. Le temps a passé. Libya est devenue la concubine du pharaon d'Egypte, le grand roi Khéops (Chufu). Selon l'usage de l'Egypte ancienne, celui-ci a sa propre soeur, Merytyerès, comme femme principale. Mais Merytyerès ne peut plus avoir d'enfants et, pour des raisons politiques, Khéops a cru bon de se choisir une maîtresse à la cour de Libye.

□

A son arrivée, Philitis trouve le pays plongé dans la désolation. Pour la troisième fois consécutive, la crue du Nil, dont dépend toute la prospérité de l'Egypte, ne s'est pas produite au moment prévu. La récolte n'a pu avoir lieu ; les réserves étant épuisées, les enfants meurent et la famine se répand. La marche des étoiles, sur laquelle les prêtres se fondaient depuis des siècles pour prévoir les crues du grand fleuve, semble elle-même perturbée. Le vieux calendrier ne fonctionne plus. Le peuple s'interroge sur les raisons de la colère des dieux.

Le chef des prêtres estime qu'un sacrifice est nécessaire. Il désigne comme victime la princesse héritière, Méryt, fille aînée de la soeur de Khéops. Désespéré, le pharaon propose qu'on prenne plutôt sa propre vie. Mais les prêtres, ayant consulté l'oracle, refusent.

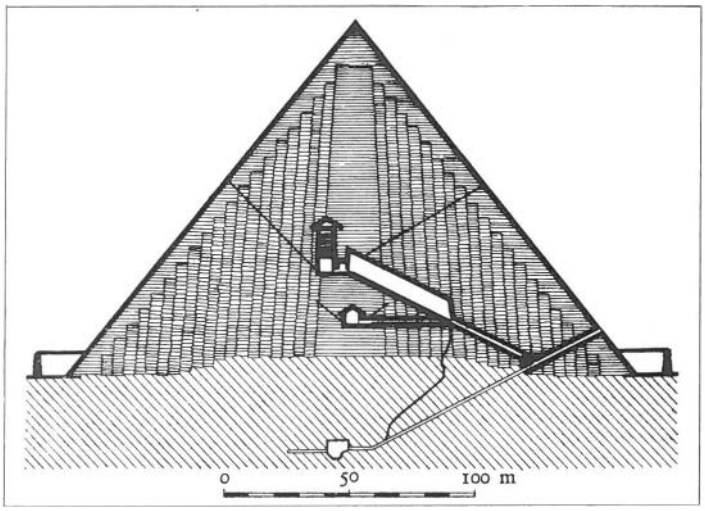
Philitis intervient. Familier du vieux culte solaire nordique, il sait que c'est le soleil, et non les étoiles, qui rythme la succession régulière des saisons. Il parvient à convaincre Khéops de la toute-puissance de ce dieu-soleil, que les Egyptiens connaissent sous le nom de Rê, mais auquel ils n'ont attribué jusque là qu'un rôle mineur. Basant ses calculs sur la date du solstice d'été, il demande que le sacrifice de la princesse Méryt soit remis de vingt jours. La crue du Nil, annonce-t-il, se produira avant. Le sursis lui est accordé, malgré l'opposition des prêtres. Le dix-huitième jour, les eaux du Nil commencent à monter. Méryt est sauvée.

La reconnaissance de Khéops ne connaît pas de bornes. Le pharaon exige qu'un culte soit rendu au dieu Rê, qui, de ce jour, devient la divinité principale. Philitis, couvert d'honneurs, se voit promu au titre de conseiller. Khéops lui propose même la main de Méryt. Mais Philitis déclare que disposer de Méryt contre sa volonté, reviendrait à la sacrifier d'une autre façon. Dans son pays, ajoute-t-il, la femme est une personne, non un objet. Méryt, qui a surpris ses propos, affirme alors le choisir comme mari. Devenu gendre du pharaon, Philitis, l'homme du Nord, lui succède après sa mort, sous le nom de Dedefré.

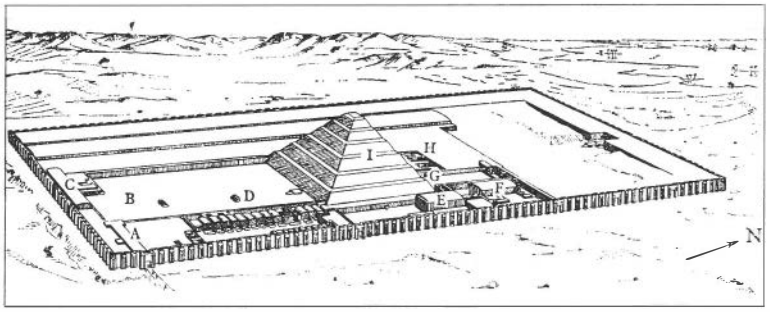
□

Nous manquons de renseignements sur l'Ancien Empire égyptien, qui s'étend d'environ 3000 à environ 2000 avant notre ère. Toutefois, des fouilles réalisées au cours des dernières décennies, notamment à Gizeh et à Sakkara, nous permettent maintenant de mieux connaître le règne de Khéops et de ses successeurs. Il en ressort que le roman de H. von Auer est basé sur un certain nombre de faits exacts.

Le premier pharaon de la IVème dynastie fut Snéfrou. Il lança une expédition dans la péninsule du Sinaï, et fit campagne en Nubie et en Libye.




*La grande pyramide de Khéops, avec ses trois chambres funéraires. D'après Borchardt. «Beiträge zur ägyptische Bauforschung» 1932.*




*Ci-contre, en haut : portrait du roi Dedefré. Buste en quartzite brun-rouge du Gebel el-Ahmar (haut. : 28 cm), actuellement au musée du Louvre. Ci-dessus : le pharaon Mykérinos. Ci-contre, en bas : le complexe de la pyramide de Djéser à Saqqara. D'après François Daumas. «La civilisation de l'Egypte pharaonique». Arthaud, 1965.*

Son fils, Khéops, construisit la grande pyramide de Gizeh. La chronologie de l'époque est incertaine. Certains disent vers — 2700, d'autres vers — 2600. C'est le tout début des premières migrations indo-européennes. En Crète, c'est la première période de la culture minoenne ; dans les Cyclades, le début de l'Age du bronze.

Une inscription sacrale rapporte que Khéops (qui, probablement, se dénommait en réalité Chufu) eut, dans les premières années de son règne, à faire face à de graves difficultés dues aux crues irrégulières du Nil. Du fait du décalage progressif entre l'année solaire (réelle) et l'année conçue sur l'observation des étoiles, l'ancien calendrier n'était plus valable. Or, le Nil recouvre chaque année plus de 30 000 km² utiles à l'homme sur une longueur de plusieurs milliers de km. L'irrégularité des crues a dû entraîner de véritables catastrophes.

D'autre part, c'est bien sous le règne de Khéops que le culte de Rê prend brusquement une importance capitale. A l'origine humble divinité locale, Rê repousse dans l'ombre le dieu dynastique Ptah. Il supplante même le dieu-faucon Horus, qui avait été honoré sans partage sous les premières dynasties. Son culte est célébré à Héliopolis. Dans ce sanctuaire, situé un peu au nord de Memphis, il détrône le dieu chtonien Atoum. Celui-ci devient solaire après son arrivée, formant avec lui un couple symbolique et significatif : le soleil culminant au zénith est Rê ; le soir, quand la nuit approche et que l'astre paraît s'unir à la terre, il est Atoum. (Horus, entré dans le système théologique héliopolitain, devient fils d'Isis et d'Osiris). Les textes des sarcophages montrent que Rê continue à régner après la mort : c'est du dieu-soleil que ces textes font mention, ne nommant Osiris que rarement et ne lui accordant qu'un rôle insignifiant.

A partir de Khéphren, la monarchie se rattache officiellement au nouveau dieu. Dans la titulature officielle, le roi devient Rê-Horus et «fils de Rê», filiation qui sera très vite interprétée au sens littéral. A ce moment-là, Rê est uniquement l'astre solaire ; il ne sera personnifié que par la suite.

□

C'est bien à la même époque aussi que l'Egypte adopte le calendrier solaire. Les premières dynasties s'étaient avisées que «chaque année, le 19 juillet, date de la première «eau de renouveau», c'est-à-dire de la crue du Nil, l'étoile Sôthis (Sirius), alors identifiée à Isis, se levait au-dessus de l'horizon en même temps que le soleil. D'un 19 juillet à l'autre, s'écoulaient 365 jours, qu'on divisa, sous l'influence d'un ancien calendrier lunaire, en douze mois de trente jours, auxquels on ajouta cinq jours complémentaires. En réalité, il manquait un peu moins d'un quart de jour, et le décalage, d'abord insensible, finit par rompre la concordance entre le calendrier officiel et le rythme des saisons, la crue du Nil ou le lever «héliaque» de Sôthis» (André Aymard et Jeannine Auboyre. *L'Orient et la Grèce antique.* PUF, 1963). Marquant un remarquable progrès scientifique, l'adoption du calendrier solaire permit de remédier à cette situation et de prévoir à nouveau avec exactitude la montée des eaux du fleuve.

Cette coïncidence d'événements ne manque pas de surprendre. Comment les Egyptiens de la IVème Dynastie ont-ils pu s'informer sur la course du soleil et connaître les phénomènes naturels qui en dépendent ? Comment un culte solaire a-t-il pu s'instituer dans un pays où, compte tenu du climat, le soleil n'est pas un bienfait occasionnel,

mais un astre qui brûle en permanence, porteur de sécheresse et de stérilité ?

Le personnage de Dedefré pose une autre série de problèmes. Son existence ne peut être mise en doute. La liste des pharaons établie par le prêtre égyptien Manéthon (à qui l'on doit, au IIIème siècle avant notre ère, la première classification des rois égyptiens en trente-et-une dynasties) le donne comme successeur du roi Khéops. Il aurait régné pendant huit ans (de — 2566 à — 2558, selon certains historiens), avant de céder la place au fils de Khéops, Khréphren, constructeur de la seconde des grandes pyramides. On lui donne parfois le nom de Didoufri. Nous connaissons l'endroit de sa sépulture. Nous possédons même des portraits de lui et de sa seconde femme, la blonde Hétep-Hérès II (1). Son visage paraît, sinon «nordique», du moins très européen.

*Le temple du Sphynx, dans la Vallée de Képhren, d'après la reconstitution de Hölscher («Das Grabdenkmal des Königs Chephren». Leipzig, 1912). Une série de statues royales y recevaient un culte.*

(1) De son mariage avec Hétep-Hérès II, Dedefré eut une fille, la princesse Nofer-Hotep, future mère de Weserkaf, premier roi de la Vème dynastie.

L'hypothèse selon laquelle Dedefré aurait été un fils de Khéops est douteuse. Il est caractéristique que sa sépulture n'ait pas été construite au voisinage de la pyramide de Khéops, mais à plusieurs km de distance vers le sud, près du village d'Abou Roasch. De plus, le titre de «fils de Rê», porté par Khéphren et par ses héritiers, ne figure pas parmi les titres relevés sur sa tombe. Pourtant, le nom sous lequel il a régné, «Dedef-Rê», implique un lien très étroit avec le culte solaire.

Son règne fut court. Khéphren, désireux de reprendre le trône qui aurait dû lui revenir et dont son père l'avait peut-être dépossédé, a-t-il tenté par la force de restaurer ses droits ? Les prêtres, bafoués par Dedefré, ont-ils appuyé cette restauration ? L'hypothèse est légitime : on peut, écrit M. François Daumas, «soupçonner des rivalités personnelles et peut-être idéologiques» (*La civilisation de l'Egypte pharaonique.* Arthaud, 1965). En effet, «la mémoire de Dedefré semble avoir été poursuivie par son successeur. Ses statues furent réduites en miettes, sa tombe abandonnée et presque aucun de ses courtisans ne fut enterré autour de lui» (ibid.).

□

C'est Hérodote qui affirme que le véritable nom de Dedefré fut Philitis. Sous Khéops, précise-t-il, il avait presque autant de prestige que le pharaon lui-même et bénéficiait du titre de «pasteur», qui, chez les anciens Egyptiens, était un titre d'honneur réservé aux plus hauts dignitaires. Ce nom de Philitis, s'il n'a pas été «grécisé» par Hérodote, sonne fort peu égyptien et laisse plutôt présumer une origine indo-européenne (cf. les Philistins).

Qui était donc cet *outsider* en faveur de qui le grand Khéops n'a pas hésité à rompre avec les traditions d'héritage de ses prédécesseurs ? C'est ce mystère que H. von Auer, dans un livre bien écrit, au style très vivant, a tenté de résoudre. Encore qu'il s'appuie sur une documentation très soignée, il ne s'agit évidemment que d'un roman. Mais l'hypothèse en vaut une autre.

A. B.

*«König Dedefré. Der Fremdling aus dem Norden». Grabert, Tübingen, 1974, 450 pages, 29,80 DM.*

■ ■

## MENDELIAN INHERITANCE IN MAN
essai de V. A. McKusick

La génétique humaine a fait, comme on le sait, de nombreux progrès au cours de ces dernières années. En particulier, on a pu identifier bon nombre de traits caractéristiques contôlés par des paires de gènes isolées. En 1958, on avait identifié environ 400 gènes. Dans son ouvrage sur *L'hérédité mendélienne chez l'homme*, V. A. McKusick en cite 1 876.

Il s'agit là d'un travail qui s'adresse surtout au spécialiste. On peut le considérer comme une véri-

table *summa* de nos connaissances en la matière. Dans son effort de recensement et de classification, l'auteur a dû avoir recours à l'ordinateur. Le résultat est excellent pour deux raisons principales. D'abord, il est évident que le praticien, pour la consultation génétique et le traitement des problèmes de l'hérédité, a besoin de s'aider de diagnostics précis et de données aussi nombreuses que possibles sur la «familiarité» qu'ont les savants des affections qu'il traite. A cet égard, l'imposante bibliographie nosologique dressée par McKusick lui sera de la plus grande utilité.

De plus, il ne faut pas oublier que toute nouvelle découverte sur les anomalies et les désordres du métabolisme nous fournit du même coup de précieuses informations sur les processus normaux de transmission héréditaire. L'identification du gène responsable d'une anomalie implique en effet celle de l'allèle qui contrôle normalement le processus embryologique ou physiologique étudié.

Le catalogue de McKusick constitue un instrument indispensable pour le médecin comme pour le généticien. Il faut cependant prévoir qu'il sera bientôt dépassé, car les recherches se poursuivent activement, grâce en particulier aux techniques de culture des cellules *in vitro*. L'auteur fera probablement la mise à jour dans de prochaines éditions.

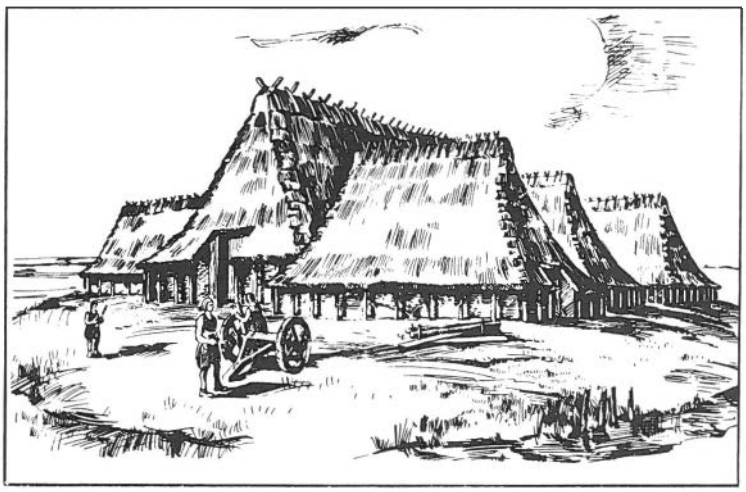
G. M.

*«Mendelian Inheritance in Man». John Hopkins Press, Baltimore, 1971, 738 pages.*

■ ■

## LES GERMAINS
### essai de Rolf Hachmann

La collection «Archaeologia Mundi» est à juste titre réputée pour la qualité des volumes qu'elle a édités jusqu'à présent. Le dix-neuvième de la série, consacré aux Germains et dont l'auteur est M. Rolf Hachmann, professeur à l'Université de Sarrebruck, est aussi bien présenté et aussi richement illustré que les précédents. Mais le texte lui-même est à beaucoup d'égards décevant. L'auteur n'y fait guère qu'effleurer le sujet et se contente de poser une série de questions, sans prendre la peine de satisfaire la curiosité qu'il a ainsi éveillée.



«L'image de la civilisation des Germains que nous avons tenté d'esquisser reste volontairement fragmentaire», écrit M. Hachmann. «Fragmentaire» est le mot. Les problèmes de l'artisanat, de la technique et de l'histoire économique sont à peine mentionnés. L'histoire de l'art, qui fournit pourtant un matériau extrêmement riche, est purement et simplement passée sous silence. Rien non plus sur l'anthropologie des Germains, ni sur leur type physique, malgré les données dont nous disposons. La question de l'organisation sociale est expédiée en quelques paragraphes, où l'auteur se borne à souligner le caractère essentiellement paysan de l'ancienne culture germanique et l'importance du compagnonnage et de la «suite» *(Gefolgschaft)* comme forme communautaire de base.

□

L'origine des Germains fait l'objet d'un certain nombre de suppositions, entre lesquelles M. Hachmann ne croit pas nécessaire de trancher. La carte de l'expansion germanique (répétée aux pages de garde, au début et à la fin du volume) ignore l'expédition menée sous Alaric par les Wisigoths, à travers la péninsule balkanique jusqu'au Péloponnèse.

Le chapitre sur la religion est surtout occupé par des considérations sur le culte des morts et la crémation.

L'auteur nous décrit le dieu Thor essentiellement comme porteur d'une «barbe (qui) le distingue des autres dieux et devrait donc permettre d'identifier ses images», et ajoute qu'il est habituellement représenté «sous deux formes : symbole de fécondité et pieu à tête barbue» (!). Au sujet du passage de l'Edda où le personnage d'Odhinn est associé à l'invention des runes, il écrit : «En ce qui concerne Wodan, l'équivalent méridional d'Odhinn et peut-être son modèle direct, rien de semblable n'est attesté. Néanmoins, du fait que les runes se sont certainement développées dans les territoires sud-germaniques, et que, parmi les plus anciens documents runiques, figurent en nombre considérable des pointes de lance, il faut admettre que l'idée d'associer Odhinn aux runes provient du Sud et s'inspire de Wodan» (p. 133). Façon de raisonner qui traduit une curieuse méthode de travail.

□

Tout au long du livre, M. Hachmann multiplie les interrogations, comme s'il ignorait la littérature parue sur la question ou tenait à prendre ses distances vis-à-vis de son sujet : «Comment comprendre le sentiment religieux d'un monde dont nous séparent depuis des siècles des pratiques religieuses si différentes ? » (p. 107). «Il ne nous est généralement plus possible de reconnaître à quoi se rattachent les images et les symboles que nous connaissons..» (p. 109), «Parmi les déesses,

peut-être est-il possible d'identifier Nerthus..» (ibid.), etc.

M. Hachmann déclare par ailleurs que, «si l'archéologie veut obtenir des résultats utiles, il faut avant tout qu'elle garde son indépendance, tant vis-à-vis des notions particulières du monde antique qui ne correspondent plus au nôtre que des conceptions de la germanistique» (p. 52).

Le summum de l'*understatement* est atteint lorsque l'auteur indique que l'on a «de nombreuses et excellentes raisons» de «tenir pour celtique la culture de La Tène» (p. 67). En revanche, lorsqu'il affirme que «ce n'est qu'après la naissance du Christ qu'on peut parler de culture germanique» (p. 69), on peut se demander s'il ne se moque pas purement et simplement du lecteur.

La bibliographie ignore les noms de Georges Dumézil et de Jan de Vries ; ainsi d'ailleurs que celui de Kossina, dont il est pourtant dit qu'il contribua à «ouvrir la voie» aux études germaniques (p. 167). L'iconographie, qui comprend de nombreuses planches en couleur, est par contre bien choisie.

B. R.

*«Les Germains». Nagel, 1971, 207 pages, 50,25 F.*

■ ■

## THE ORIGINS OF THE ZIMBABWEAN CIVILIZATION

essai de R. Gayre of Gayre

Le problème des influences extérieures en Afrique orientale et méridionale avant l'arrivée des peuples bantous, forme un sujet très important pour la connaissance de l'Afrique ancienne. Ces influences ont été fortes, car il s'avère que la partie sud du continent africain, y compris Madagascar, a très tôt été colonisée ou du moins fréquentée par des Arabes, des Malais, des Indiens et probablement des Chinois. Ce sont, semble-t-il, nos connaissances à ce sujet qui peuvent permettre d'expliquer de façon satisfaisante le mystère de Zimbabwé.

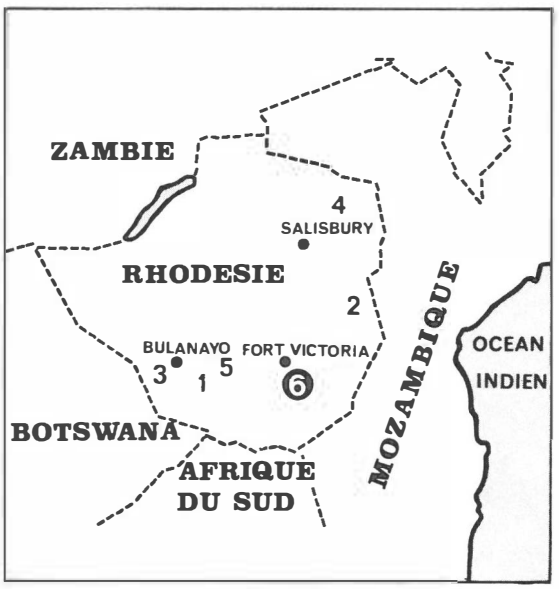
Situées à 28 km de Fort-Victoria, les ruines du temple-forteresse de Zimbabwé, en Rhodésie, intriguent depuis un siècle les archéologues et les historiens du monde entier. Cette construction n'a en effet aucun équivalent en Afrique noire, et l'on s'est interrogé de tout temps sur son origine et sur les populations qui l'ont édifiée.

□

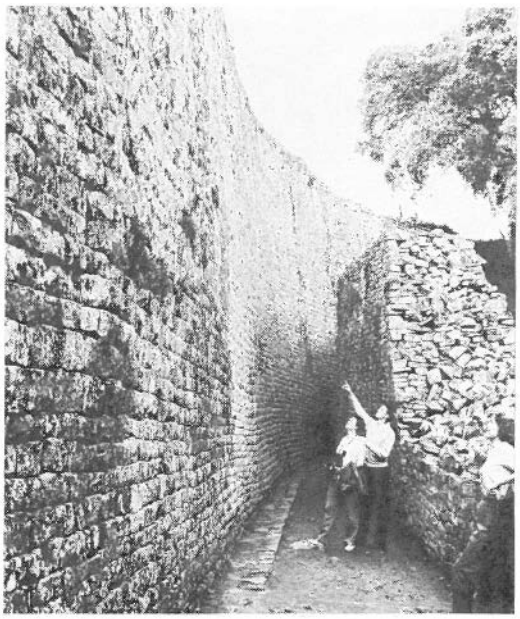
Le site est découvert en 1868 par un chasseur américain, nommé Adam Render. Peu après, en 1871-72, le géologue allemand Carl Mauch y fait une expédition, mais il se heurte aux tribus locales : Shonas et surtout Matabélés, dont le roi Lobengula règne alors sur toute la Rhodésie. En 1889, un certain Willi Posselt se rend sur les lieux ; il y acquiert un oiseau de stéatite, qu'il revend à Cecil Rhodes. Les premières fouilles commencent en 1890, sous la direction de Theodore Bent (auteur de *Ruined Cities of Mashonaland*), grâce à une subvention de la Compagnie britannique d'Afrique du sud. Dès lors, les missions se succèdent. Les principales sont organisées par B. N. Hall (*Great Zimbabwe.* Methuen, London, 1905) et Gertrude Caton-Thompson (*The Zimbabwe Culture.* Oxford University Press, Oxford, 1931). Plus récemment, de nouvelles fouilles ont été entreprises par Roger Summers, conservateur du Musée de Bulawayo, auteur de *Zimbabwe, A Rhodesian Mystery* (Nelson, Johannesburg, 1963).

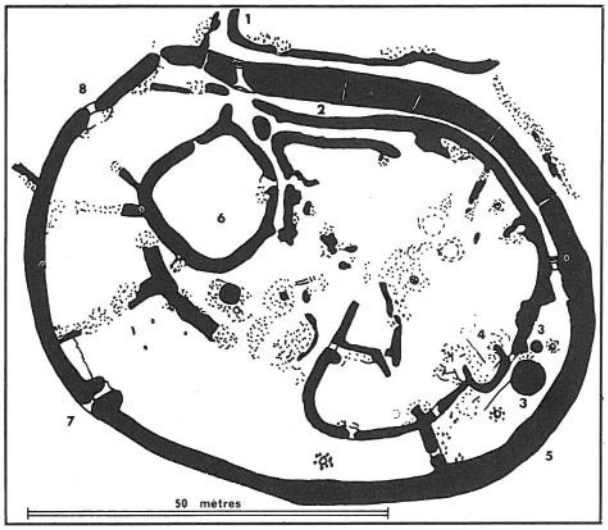
Dans le passé, on a d'abord attribué la paternité de ces constructions aux Phéniciens, voire au roi Salomon et à la légendaire reine de Saba. Sous l'influence de Randall-Maciver et de G. Caton-Thompson, on a ensuite défendu la thèse de l'origine autochtone : Zimbabwé aurait été édifié par des populations bantoues. D'autres savants, comme Kean, Dart et Galloway, ont pensé à une très ancienne population musulmane. De leur côté, Hall et Bent ont mis l'accent sur l'importance de l'exploitation de l'or dans la région : plus de 75 000 points de fouilles ont pu être identifiés.

Le professeur R. Gayre of Gayre, anthropologue et archéologue, directeur de la revue *The Mankind Quarterly* (Edimbourg) avait déjà consacré de nombreux travaux à l'étude des populations d'Afrique noire. Dans son livre sur Zimbabwé, il rassemble toute sa documentation et reprend la totalité du dossier.




*Carte de la Rhodésie, avec localisation des principaux sites archéologiques : 1) Dhlo-Dhlo. 2) Terrasses d'Inyanga. 3) Khami. 4) Mtoko. 5) Naletali. 6) Zimbabwé. D'après «Zimbabwé ou le tombeau sacré des chefs», par François Proust («Archeologia», juillet 1969).*






*En haut, à droite : vue aérienne du «temple» de «Grande Zimbabwé. D'après Roger Summers. «Zimbabwé, mystère rhodésien». Planète, 1971. Ci-contre : plan général du «temple». 1) Entrée nord. 2) Passage parallèle. 3) Tours coniques. 4) Plate-forme. 5) Motifs en chevrons. 6) Enclos à bestiaux. 7) Entrée sud-ouest. 8) Entrée nord-ouest. Ci-dessus : Un des passages se trouvant dans les ruines.*

L'ensemble du site de Zimbabwé comprend plusieurs parties. La principale est évidemment constituée par la forteresse elle-même, ou «Grande Zimbabwé». Il s'agit de ruines mégalithiques, dont on remarque tout de suite la taille imposante et le bon état de préservation. On y distingue deux groupes de constructions. Le premier comporte une enceinte en forme d'ellipse de 250 mètres de long, sur quelque dix mètres de haut. Le mur est percé de trois entrées. A l'intérieur, un second rempart, d'environ 90 mètres de long, double le mur extérieur à une distance d'un mètre environ. Il abrite un «emplacement sacré», qu'on appelle généralement le «temple», bien qu'il ait très bien pu s'agir d'une demeure royale et non d'un lieu de culte. (Le mot *zimbabwé*, dans les parlers bantous, signifie selon les uns «la cour du roi», selon d'autres «les tombeaux des chefs»). Un passage mène de l'entrée nord à deux «tours côniques», de dix mètres et trois mètres de haut. On n'en connaît pas la destination.

□

A environ cent mètres de là, se trouve une colline porteuse d'un autre ensemble de constructions, qu'on a dénommé l'«Acropole». Un escalier de pierre, jeté sur une série de crevasses, conduit au sommet, qui est solidement fortifié par un parapet massif et de grosses pierres de taille. Les murs sont faits de pierres ajustées de façon à obtenir une surface régulière, sur laquelle se détachent des motifs décoratifs en maçonnerie, tels que chevrons, damiers, arêtes et cordons. On y voit aussi des oiseaux de stéatite, au type caractéristique et de forme toujours identique. Les fouilles ont révélé que les habitants de l'endroit faisaient usage du fer.

Les autres parties du site comprennent les ruines mégalithiques de Naletali, Khami et Dhlo-Dhlo, ainsi que les «terrasses d'Inyanga», constructions très isolées situées sur un plateau montagneux du nord-est du pays, auxquelles on donne aussi le nom d'«établissement de Van Niekerl». Dans tous ces endroits, l'élément le plus important est généralement une enceinte de forme ovale ou elliptique, ornée des mêmes motifs décoratifs.

□

A Naletali, le mur extérieur forme un circuit elliptique avec un grand axe de 58 mètres, sur une hauteur de trois mètres. Plus étendues, les ruines de Khami, qui s'étendent jusqu'à la rivière du même nom, comprennent quatorze groupes de fortifications. L'un d'eux est construit sur trois différents niveaux. Une sorte de citadelle domine l'ensemble. A l'intérieur se trouvent des fondations plus modestes : traces de huttes ou de petits ateliers. On y a retrouvé des objets en cuivre, en fer et en or.

Dhlo-Dhlo présente aussi l'aspect d'un village fortifié. Les murs de l'enceinte sont abondamment décorés. A la partie supérieure, on remarque notamment une frise à motifs en arêtes qui n'est pas sans évoquer celles des *nuraghi* de Sardaigne. Deux pistolets en bronze, vestiges de la colonisation portugaise, ont été retrouvés.

Les terrasses d'Inyanga sont plus impressionnantes encore. Réparties sur plusieurs plates-formes, entrecoupées d'épaisses murailles, elles forment un complexe architectural considérable, autour duquel s'étendent plusieurs $km^2$ de terrains plats, visiblement destinées à l'agriculture. De petites forteresses sont situées sur les collines, aux points névralgiques. Les objets de pierre et de fer qu'on y a mis au jour semblent correspondre à deux périodes différentes, à moins qu'il ne s'agisse d'une évolution locale. On n'a relevé aucune trace d'occupation par les Portugais, ce qui peut s'expliquer par l'isolement et l'altitude (environ 1 900 mètres) de l'endroit.

R. Gayre of Gayre souligne que les «Zimbabwiens» avaient atteint un niveau de civilisation relativement élevé. Parmi eux, se trouvaient des agriculteurs, des constructeurs, des irrigateurs et des mineurs. La façon ingénieuse dont ils construisirent l'enceinte de Zimbabwé montre que la science des fortifications ne leur était pas étrangère. A Inyanga, ils semblent avoir été d'excellents agriculteurs. En outre, l'aménagement des lieux en terrasses prouve qu'ils connaissaient aussi des méthodes d'irrigation.

□

Compte tenu de l'ensemble des données, l'hypothèse d'une origine autochtone apparaît peu concevable. «Le mythe de l'origine bantoue, écrit R. Gayre of Gayre, a été créé par des Européens modernes. Cette thèse est insoutenable, et (..) il n'existe même pas un commencement de preuve qui puisse être utilisé en ce sens».

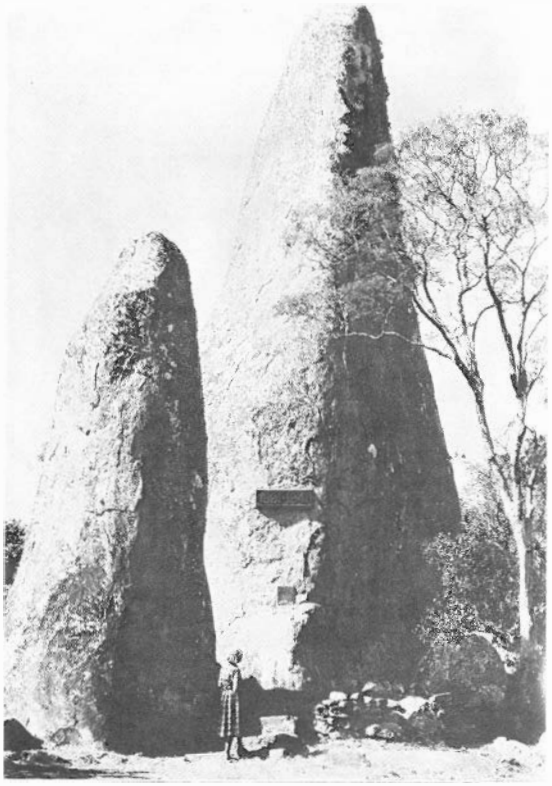
Il y a d'abord une question de chronologie. Deux morceaux de charpente retrouvés dans un ensemble mégalithique de Zimbabwé ont été soumis au carbone 14. Les dates ainsi obtenues correspondent aux années 590 et 702 de notre ère. Or, les Bantous n'ont quitté la région des Grands Lacs pour se diriger vers le sud-est de l'Afrique qu'au cours du VIème siècle. Lorsqu'ils atteignent la Rhodésie, vers 1200, la civilisation de Zimbabwé a déjà disparu. D'ailleurs, ils fuyaient en général les climats froids et humides, comme celui qui règne dans la région d'Inyanga. De plus, il ne faut pas oublier que le site de Zimbabwé représente un phénomène absolument unique. Rien de tel n'a jamais été retrouvé dans l'aire d'habitat des Bantous, qui vivaient encore au début de ce siècle dans des villages de huttes en forme de «ruches». La construction en pierres leur était inconnue.

□

Comme l'avaient observé Kean, Dart, Galloway, Bent et Murdock, le mode de vie rurale des Noirs africains n'est pas comparable non plus avec celui des habitants de Zimbabwé. L'analyse des motifs décoratifs suggère aussi une origine étrangère. Dans une grotte située à peu de distance de Zimbabwé, on a trouvé une peinture rupestre représentant une femme en costume arabique ou indien. A Dhlo-Dhlo, des tombes anciennes contenaient des squelettes étendus de tout leur long et les pierres tombales étaient cimentées. Ces usages ne sont pas ceux des Bantous, qui enterrent leurs morts en position fléchie.

Après avoir rejeté l'hypothèse bantoue, l'auteur examine les autres théories qui ont été avancées. Il signale au passage que le site a sans doute été construit, non en une seule fois, mais par étapes successives. Ainsi, dans la «Grande Zimbabwé», la plus ancienne partie de l'Acropole est nettement plus vieille que la plus ancienne partie du Temple, et celui-ci a lui-même été plusieurs fois reconstruit.

L'auteur avance finalement l'hypothèse qui lui paraît la plus probable : celle d'une colonisation



*Le «rocher du doigt», à 4 miles de Zimbabwé. Photo Roy Creeth. D'après Roger Summers, op. cit.*

par des Arabes pré-islamiques, sans doute des Sabbéens venus du sud-ouest de l'Arabie. Les colons se seraient introduits dans l'actuelle Rhodésie à la fois par terre et par mer. Toutefois, R. Gayre of Gayre n'exclut pas des influences secondaires, indiennes, éthiopiennes, et même chinoises et malaises.

Plusieurs observations confirment cette hypothèse. Le plan de construction des enceintes de Zimbabwé et de Naletali, par exemple, est tout à fait similaire à celui du temple sabbéen d'Awwam, au Yémen. Les dessins figurant sur les murs sont identiques à ceux qu'on peut observer sur certains bas-reliefs égyptiens. L'oiseau de stéatite, notamment, se retrouve sur les colonnes du temple de Thoutmès I, à Karnak. L'usage des terrasses d'irrigation n'est pas moins significatif. De tels systèmes sont inconnus en Afrique noire. Par contre, leur emploi est courant sur tout le pourtour méditerranéen, que ce soit en Egypte, en Arabie, en Abyssinie, en Mésopotamie, en Syrie, dans le Turkestan ou même dans la vallée de l'Indus.

□

La destination exacte des constructions reste douteuse. Zimbabwé était probablement le centre d'activités des chercheurs d'or venus de la péninsule arabique. A partir de là, l'or, après avoir été stocké, devait être transporté par bateau vers l'Inde et le monde méditerranéen (1).

Le site semble avoir été abandonné brusquement. La troisième et dernière phase d'activités se situe entre 1000 et 1375. Parmi les causes de déclin, on peut envisager la baisse progressive de la production d'or, des problèmes d'organisation et de peuplement (par exemple, une baisse démographique), enfin des attaques extérieures et des invasions. Les trois facteurs ont d'ailleurs pu jouer en même temps. Le faible niveau des eaux souterraines, qui limite la profondeur des mines, a dû faire diminuer assez vite les quantités d'or que l'on pouvait extraire. Il a pu en résulter un certain appauvrissement de la colonie, qui aurait provoqué des révoltes d'esclaves. Les Bantous, arrivés depuis peu dans la région, probablement des Proto-Tongas ou des Karangas, auraient profité de la situation pour envahir le site et en chasser ou en exterminer les habitants. Puis, à partir du XVIème siècle, les Portugais commencèrent à coloniser. Mais les «Zimbabwiens» n'ont peut-être pas totalement disparu : d'après Gayre of Gayre, les populations Lembas pourraient être, en partie du moins, les descendants éloignés des colons sabbéens.

□

L'ouvrage constitue une enquête ethnologique et archéologique sérieuse. L'auteur, qui connaît bien son sujet, a su en rendre l'approche accessible au profane. Le livre comprend une centaine de schémas et d'illustrations, dont quatorze planches en couleur, ainsi qu'un appendice archéologique, une bibliographie et un index.

M. C.

---

(1) Nous sommes très mal renseignés sur l'histoire ancienne de l'Arabie du sud, bien que cette contrée ait été connue dès la plus haute Antiquité. On sait cependant que les habitants de l'actuel Yémen jouèrent un rôle très important dans le monde arabe préislamique à partir du Vème siècle avant notre ère. Leur situation privilégiée, au carrefour de la Méditerranée, du golfe Persique et de la mer d'Oman, leur permit d'animer un vaste courant d'échanges qui les rendit riches et prospères. Excellents bâtisseurs, ils construisirent des temples et des forteresses, et rendirent la vie au désert, comme en témoigne la célèbre digue de Ma'rib, qui défia le temps pendant plus d'un millénaire. Strabon affirme que la société sabbéenne était très hiérarchisée, et que les attributs et les charges y étaient héréditaires. La souveraineté était exercée par un *Mokarrib* ou roi-prêtre, assisté des membres de sa famille et d'un puissant clergé. Le régime social aurait été (en partie, du moins) de type matriarcal : des vestiges d'un régime de droit maternel subsistent encore aujourd'hui au Yémen. Il vaut la peine de noter que les Sabbéens ont pu être qualifiés de «peuple passé maître en irrigation» (Joseph Chelhod. *L'ethnologie du Yémen*, in *La Recherche*, janvier 1974). Cf. aussi Henry Field (éd.). *Contributions to the Anthropology of Saudi Arabia.* Field Research Project n°59, Miami, 1970.

*«The Origins of the Zimbabwean Civilization». Galaxie Press, Salisbury (P. O. Box 3041), 1972, 248 pages, 9 dollars rhodésiens.*

■■

## DER VORPROGRAMMIERTE MENSCH

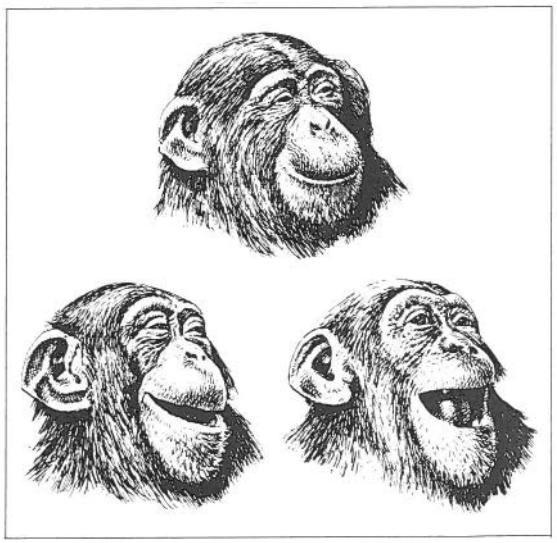
### essai d'Irenäus Eibl-Eibesfeldt

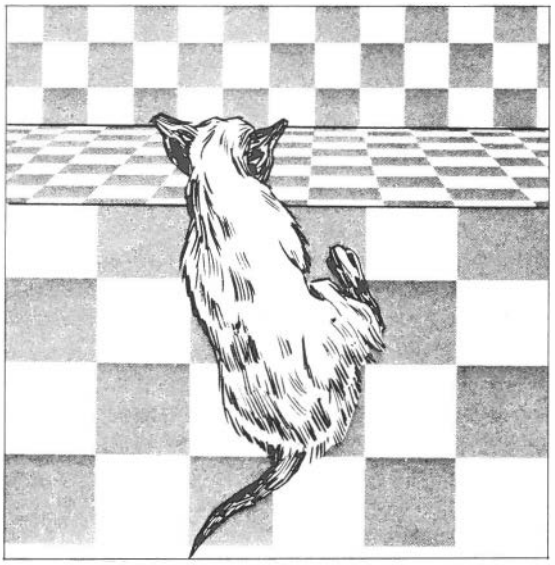
L'homme est-il à sa naissance une «table rase», ainsi que le soutiennent les théoriciens environnementalistes ? Son comportement est-il uniquement appris, en sorte qu'il serait susceptible d'être éduqué, transformé et manipulé à volonté ? L'homme n'est-il pas un être *autonome*, dont l'activité s'exerce en partie selon des normes pré-établies fondamentalement distinctes des influences du milieu ?

□

Elève de Konrad Lorenz, membre de l'Institut Max-Planck, auteur de nombreux ouvrages d'éthologie (cf. *Ethologie. Biologie du comportement.* Ed. scientifiques Naturalia et Biologia, Jouy-en-Josas, 1972), Irenäus Eibl-Eibesfeldt répond à ces questions dans un livre récent : *L'homme pré-programmé. L'hérédité comme facteur décisif du comportement humain.* S'appuyant sur l'étude des peuples primitifs aussi bien que sur des exemples pris dans notre propre culture, l'auteur s'efforce de démontrer que l'homme est «programmé d'avance» *(vorprogrammiert)* par des mécanismes et des schémas de comportement innés, qui déterminent, non ses actions elles-mêmes, mais le *cadre* dans lequel il peut faire librement ses choix.

Faisant grand usage de la photo et du film, Eibl-Eibesfeldt présente toute une documentation sur les mimiques et les expressions faciales des nouveaux-nés et des enfants en bas âge. Il montre qu'un bébé aveugle et sourd de naissance présente exactement les mêmes expressions que les enfants normaux. Il sourit, rit, pleure, fait la moue, exactement comme eux. Or, du fait de son infirmité, il n'a pu «apprendre» ces expressions au contact de son entourage. Ces comportements de base sont





*Jeune chat inexpérimenté devant l'illusion d'un changement de niveau. Bien que l'animal n'ait jamais eu l'expérience d'une dénivellation, il hésite à s'engager et reste au bord.*

donc bien des comportements innés, et non de simples «réponses» à des *stimuli* extérieurs, ainsi que le soutiennent les partisans du réflexe conditionné.

Il ne s'agit là que d'un exemple parmi tous ceux que cite l'auteur. Le matériel qu'il présente pour démontrer la part de l'hérédité dans deux pulsions comportementales de base, l'agressivité et la recherche du contact (ou du lien), est beaucoup plus important. Eibl-Eibesfeldt soutient que l'ambition sociale, la tendance à la soumission, à la xénophobie, l'agressivité en général, mais aussi le besoin de se faire des amis, la façon de donner un baiser, le fait d'éprouver un «coup de foudre», trouvent leur origine dans la phylogenèse.

Chez de nombreux peuples, l'agressivité est ritualisée. Les Balinais, les Papous, les habitants de l'archipel Samoa, par exemple, sont coutumiers de ce que l'auteur appelle la «cérémonie du salut». Eibl-Eibesfeldt est allé étudier ces populations sur place, comme il a étudié la façon dont les Indiens du Vénézuéla se font la cour ou célèbrent leurs fêtes.

Les schémas essentiels de comportement n'ont donc pas à être «appris». Ils sont, dès la naissance, *inscrits* dans le patrimoine génétique. L'influence qu'exerce ensuite le milieu sur ces dispositions potentielles est de type modulateur, mais non transformateur. Dans tous ces faits, l'éthologie trouve confirmation de sa thèse selon laquelle l'homme, comme tout être vivant, est équipé d'un «programme de comportement» inné.

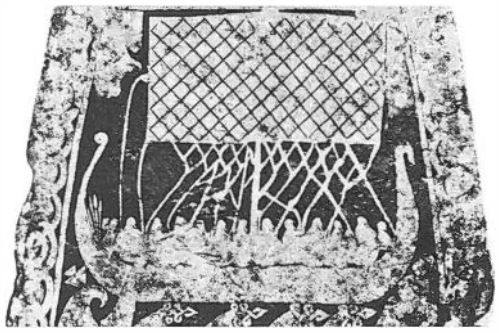
L'ouvrage comprend de nombreuses illustrations. Sa traduction en français serait souhaitable, dans la mesure où il s'agit de l'un des premiers livres entièrement consacrés à l'éthologie de l'humanité.

W. E.

*«Der vorprogrammierte Mensch. Das Erberte als bestimmender Faktor im menschlichen Verhalten». Molden, Wien-München, 1973, 288 pages, 30 DM.*

■ ■


# TRADITION NORDIQUE



## ARCHÉOLOGIE TRADITIONS

Paul JOHNSTONE, directeur du département d'archéologie de la B.B.C. **Les navigations préhistoriques et protohistoriques dans l'espace nordique** – Ole CRUMLIN-PEDERSEN, conservateur du Musée de Roskilde. **L'ancienne tradition scandinave, de construction navale, à travers les découvertes archéologiques** (200 - 1200) – J.V. ARMSTRONG, **La reconstitution du navire de Poole** et les sceaux des villes du nord au Moyen-Age – Joao da GAMA PIMENTEL BARATA, **La caravelle.** L'interruption de la tradition nordique dans la grande marine européenne – Georges BERNAGE, directeur de la revue Heimdal. **Les invasions germaniques et les établissements scandinaves** sur le littoral français – François BEAUDOUIN, Conservateur du Musée de la Batellerie. **Le picoteux bas-normand** – Arne Emil CHRISTIANSEN, Conservateur des antiquités nationales de l'Université d'Oslo. **Une tradition vivante : la construction navale nordique** – Eric Mac KEE, attaché de recherche auprès du National Maritime Museum (Londres). **Le Lerret de Chesil bank** et la tradition nordique actuelle du bateau à clins en Grande-Bretagne – Maurice YVART, conservateur du Musée de Fécamp. **Le langage des morutiers normands** – Commandant SIZAIRE, Commandant DUPONT-DANYCAN. **Les influences scandinaves dans le langage maritime français.** Et de nombreux textes sur le folklore maritime norois commun aux peuples européens.

THÈME CENTRAL

n°s 17 - 18 - 19 **le petit perroquet** chaque n° : 17 F

éditions des 4 seigneurs 39 rue marceau 38000 grenoble

# courrier

## *Académie française*

*De M. Jean Mistler, homme de lettres, ancien ministre, secrétaire perpétuel de l'Académie française, auteur de «Hoffmann le fantastique» (Albin Michel, 1950), «A Bayreuth avec Richard Wagner» (Hachette, 1960), «Le bout du monde» (Grasset, 1964), «Les orgues de Saint-Sauveur» (Grasset, 1966), «Gaspard Hauser» (Fayard, 1971), «La route des étangs» (Grasset, 1971), etc.,à Paris :*

«Je suis heureux de vous informer que notre Compagnie a décidé d'attribuer à *Nouvelle Ecole* une somme de 3 000 F prélevée sur les disponibilités de la Fondation Amic. Je suis également heureux que l'Académie française ait pu ainsi marquer son intérêt au travail accompli par votre revue.

«Nous aurions par ailleurs besoin d'une dizaine d'exemplaires du numéro spécial consacré à M. Georges Dumézil. En effet, lorsque celui-ci a obtenu le prix de la Fondation de France, j'ai constaté que certains membres du jury étaient peu au courant de son oeuvre. Je ne pense pas qu'on puisse trouver à cette oeuvre difficile, une meilleure introduction que votre étude».

Jean MISTLER

## *le Manifeste*

*De M. E. Lowell Kelly, professeur de psychologie à l'Université du Michigan, à Ann Arbor (Mich.) :*

«J'ai lu votre article sur le «jensénisme» avec beaucoup d'intérêt et d'attention. Il me semble que vous avez rendu un grand service au public français en lui présentant, sous une forme succincte, tous les aspects factuels du débat. A vrai dire, j'aurais même souhaité qu'un aussi bon article ait pu être fourni au grand public de langue anglaise !

«Comme vous pouvez l'imaginer, ceux d'entre nous qui ont signé le Manifeste publié dans l'*American Psychologist* ont reçu de nombreuses lettres émanant aussi bien de ceux qui admirent la position que nous avons prise que de ceux qui croient que nous avons eu tort ou qui pensent que nous avons été mal informés (pour ne rien dire de ceux qui nous accusent de racisme !). Pourtant, les signataires n'ont rien fait d'autre que d'exprimer leur conviction quant à la réalité et à l'importance sociale des composants génétiques de l'intelligence ; ils n'ont pas abordé la question des différences raciales de Q. I. Mes propres travaux ne portent que sur les différences individuelles concernant les aptitudes et les résultats scolaires, et ils ont tous été réalisés avec des sujets de race blanche. Ajoutés aux observations que j'ai faites sur mon entourage et mes propres enfants, ils m'ont cependant conduit à la conclusion inévitable que les différences d'aptitudes sont réelles, importantes et, dans une large mesure, déterminées par l'hérédité. Il est évident que d'autres recherches doivent encore être entreprises sur cette importante question, mais il n'est pas moins certain que la bassesse du niveau auquel se situe trop souvent le débat ne contribue guère à les encourager.

«Si jamais votre article devait un jour être traduit en anglais, je serais content d'en avoir un exemplaire. Cela me permettrait de le faire lire à ceux de mes élèves qui ne lisent pas le français. A ce moment là, ce sera votre tour de recevoir des lettres de critiques !»

E. LOWELL KELLY

## *dialecte albanais*

*De M. Eric P. Hamp, professeur de linguistique à l'Université de Chicago, auteur de «Glossary of American Technical Linguistic Usage, 1925-30» (Utrecht, 1957), «History and Structure of Language Series» (University of Chicago Press), «Essays in Romance Philology» (University of Chicago Press, 1968), etc., à Chicago :*

«Il y a longtemps que je voulais vous écrire pour vous dire tout le plaisir que j'ai ressenti à la lecture, d'abord du numéro de *Nouvelle Ecole* sur les études indo-européennes, puis du numéro consacré à la psychanalyse et à la psychiatrie. Je dois maintenant partir pour la Yougoslavie, où, durant quelques mois, je compte poursuivre mes études sur le dialecte albanais. Mais, dès mon retour aux Etats-Unis, je vous ferai parvenir quelques commentaires scientifiques sur vos récentes livraisons».

Eric P. HAMP

## *un service appréciable*

*De M. Cyril D. Darlington, généticien, ancien professeur à l'école de botanique et ancien conservateur du Jardin botanique de l'Université d'Oxford, fondateur (avec Sir Ronald Fisher) de la revue «Heredity», auteur de «The Conflict of Science and Society» (Watts, 1948), «Elements of Genetics» (1949), «Facts of Life» (Allen & Unwin, London, 1953 ; «Le mystère de la vie». Fayard, 1957), «The Evolution of Genetic Systems»*

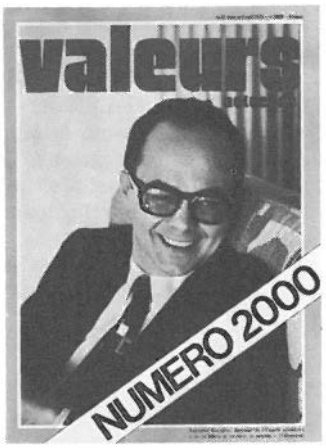
# valeurs
actuelles

**hebdomadaire d'informations générales**

Le sommaire de **Valeurs Actuelles** est égal à celui des grands hebdomadaires internationaux :

- Actualité politique (intérieure et internationale)
- Enquêtes
- Spectacles et beaux-arts
- Economie et bourse, etc...

Chaque semaine, son équipe de journalistes donne une vision objective des événements.




**« Valeurs Actuelles » est édité par la Compagnie Française de Journaux, 14 rue d'Uzès, Paris 2e — Tél. 231.20.84.**

*(Oliver & Boyd, London, 1958), «Genetics and Man» (Allen & Unwin, London, 1964), «The Evolution of Man and Society» (Allen & Unwin, London, 1969), etc., à Oxford :*

«En publiant le manifeste des savants sur le «jensénisme», le Q. I. et la psychologie raciale, vous avez rendu un service appréciable à la science et à l'humanité. Nous vivons une époque où la combinaison de la vertu morale outragée et de la malhonnêteté politique met en péril l'avenir de l'Europe aussi bien que celui des Etats-Unis. Peut-être verrons-nous le jour où les systèmes actuels de gouvernement s'effondreront sous l'effet de la dépression économique et démographique qu'ils ont eux-mêmes contribué à créer ! J'espère que vous parviendrez à briser la conspiration du silence».

C. D. DARLINGTON

## *Mensa-France*

*De M. Philippe Montbord, à Saint-Cloud :*

«Abonné à *Nouvelle Ecole*, je trouve cette revue agréable à lire et les sujets traités appuyés par une très importante documentation. C'était surtout le cas pour le numéro consacré à l'eugénisme. A ce propos, j'ai appris que MM. Alain de Benoist et Yves Christen ont prononcé une conférence sur cette question, qui s'est déroulée sous les auspices de la Mensa. Où pourrais-je avoir des précisions sur l'activité de la Mensa en France ? »

Philippe MONTBORD

**** La Mensa française, fondée par M. Robert Lehr, et dont le secrétaire général est actuellement M. Guy Prudent, publie le journal* Quipos. *Renseignements : Mensa-France, B.P. 114, 75825 Paris-Cedex 17* (N. E.).

## *l'Ecole de Le Play*

*De M. Philippe Périer, ancien ambassadeur, ancien ministre plénipotentiaire au Conseil économique et social des Nations-Unies, président d'honneur de la Société d'économie et de sciences sociales, conseiller de l'Institut international de sociologie, directeur des «Etudes sociales», à Paris :*

«J'ai été très intéressé par tout ce que j'ai lu dans *Nouvelle Ecole* sur les pays nordiques, les runes, les Celtes, etc. Les convergences avec l'Ecole de Le Play, fondateur de notre Société d'économie et de sciences sociales, sont en effet nombreuses et notables. Deux disciples de prédilection de Le Play, l'abbé Henri de Tourville, qui a laissé un ouvrage posthume, *Histoire de la formation particulariste*, et Edmond Demolins, fondateur de l'Ecole des Roches et (en 1886) de la revue *La science sociale*, ont réalisé plusieurs travaux sur les pays scandinaves. Après la mort de Tourville, l'un des meilleurs enquêteurs de l'Ecole de la science sociale, le célèbre moraliste et sociologue Paul Bureau a fait une enquête si précise en Norvège que, m'étant moi-même rendu dans ce pays en 1965, j'ai pu y retrouver les filles d'un *Gaard-brûgger* dont il avait fait la monographie !

«J'apprécierais fort de lire un article de *N. E.* sur Durkheim, qui ne fut qu'un champion de la statistique, n'est jamais sorti de sa bibliothèque pour faire une enquête sur le réel et a néanmoins réussi à truster la sociologie officielle en France, de sorte que, sauf rares exceptions, elle ignore totalement l'Ecole de Le Play et lui oppose un barrage infranchissable.

«C'est de l'étranger que nous viennent, actuellement, le plus d'encouragements : en 1970, une biographie exhaustive de Le Play, par un professeur de l'Université de Manchester, qui m'a demandé une préface, et ces années dernières deux thèses italiennes sur l'Ecole des Roches. Plusieurs sociologues américains, comme Elton Mayo et Zimermann, ont également cité avec admiration l'Ecole de Le Play. En Angleterre, il y eut longtemps une Le Play Society même une Le Play House !»

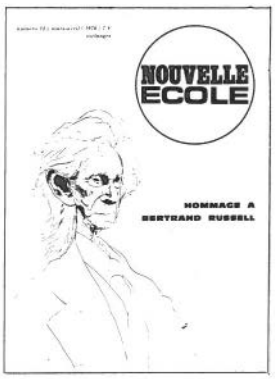
Philippe PERIER

## *vive impression*

*De M. John R. Baker, ancien professeur d'anthropologie à l'Université d'Oxford, auteur de «La science et l'Etat planifié» (Genin, 1946), «Race» (Oxford University Press, Oxford, 1974), à Oxford :*

«Votre article sur le «jensénisme» a provoqué sur moi une vive impression. J'ai été très heureux que vous ayiez consacré à cet important sujet un texte d'une telle longueur et rédigé avec autant de sérieux».

John R. BAKER



## *absolu*

*De M. Richard Sünder, journaliste, directeur d'«Absolu», auteur de «Jaseran noir» (Albin Michel, 1963), à Paris :*

«Je ne suis pas d'accord avec votre définition de la science telle qu'elle est donnée dans votre n° 23, ni sur le rôle que vous lui attribuez. Il me paraît en

# UN NOUVEAU LIVRE DE LOUIS ROUGIER

*L'Eglise actuelle redécouvre ses origines. A Rome et dans la Grèce antique, deux mentalités différentes se sont affrontées : l'esprit païen de la vieille Europe et l'esprit révolutionnaire du christianisme primitif.*
*Le professeur Louis Rougier, bien connu pour ses travaux d'histoire des religions, révèle des aspects peu connus de cet affrontement. Il fait apparaître d'étonnantes analogies avec le monde moderne.*
*Introduction d'Alain de Benoist.*
**160** pages. **25** francs.

- J'ai lu cet été le livre de M. Louis Rougier, «Le conflit du christianisme primitif et de la civilisation antique», publié par le GRECE. Ma vision de la crise que nous traversons en a été éclairée, et mon propre combat s'en est trouvé précisé. Ce livre, renforcé par une présentation remarquable d'Alain de Benoist, impose la comparaison avec ce qui se passe, en ce moment même, sous nos yeux (Louis Pauwels, Nice, 30 septembre 1974).
- Philosophe et historien de religions, le professeur Louis Rougier donne dans ce livre une synthèse de ses recherches. Il montre comment le premier christianisme a dû s'adapter à l'Occident païen, ce qu'il lui a apporté et ce qu'il lui a enlevé (*Valeurs actuelles*, 28 octobre 1974).
- L'organisation ecclésiastique dans le monde grec puis romain, comme le montre M. Louis Rougier, présentait, sur le sujet de la connaissance comme sur beaucoup d'autres, une rigidité incomparablement moindre que celle qui devait distinguer un peu plus tard le monde chrétien.. Il y eut en effet substitution de l'extrême dogmatisme chrétien, hérité du judaïsme, à la relative liberté de pensée des Anciens, celle dont, le temps venu, est sortie la science expérimentale (Ernest Kahane, *Cahiers du Cercle Ernest-Renan*, mars 1975).
- Avant tout, l'auteur s'est attaché à fonder l'opposition entre la volonté organisatrice des Hellènes, caractérisée par le souci de la démonstration rigoureuse et le sens de l'harmonie, et le révélationnisme qui est à la base de toutes les pensées religieuses du Proche-Orient.. Un livre prodigieusement enrichissant, qui souffle comme un vent d'air frais sur une société désaxée (Fanch Trimer, *La Bretagne à Paris*, 19 juillet 1974).
- Louis Rougier, dans son bel essai sur le christianisme primitif et la civilisation antique, oppose la vie païenne, «vie de forum, de théâtre, de gymnase et de camp», à la vie chrétienne, «vie isolée, aimant l'ombre», qui «trouve sa commodité dans la clôture, l'oraison et l'ascèse».. (Gabriel Matzneff, *Les Nouvelles littéraires*, 4 novembre 1974).
- Le christianisme est ici considéré comme démocratique et ennemi des biens matériels et culturels de ce monde, en antiparallèle avec l'apologie de l'Antiquité gréco-latine, sous ses aspects aristocratique et constructeur de richesses de toutes sortes, particulièrement celles de la raison et de la beauté (*Bulletin du Cercle Ernest-Renan*, novembre-décembre 1974).
- Mon seul bonheur, quand j'étudie le Bas-Empire, c'est que les chrétiens l'aient trahi : c'est si fort que je crois voir là le Saint-Esprit ! (Maurice Clavel, *Le Figaro*, 21-22 septembre 1974).
- Louis Rougier a raison de montrer que l'opposition entre la civilisation antique et le christianisme est un «conflit entre deux représentations du monde».. Un ouvrage qui invite à la réflexion (*L'Amitié judéo-chrétienne de France*, octobre-décembre 1974).

effet évident que le postulat d'objectivité scientifique, tout comme le postulat de projectivité animiste, n'est qu'une option métaphysique. Claude Lévi-Strauss a dit et montré que la science, à elle seule, «n'est pas et ne sera jamais en mesure d'expliquer le monde». Pas plus d'ailleurs que la métaphysique n'est en mesure, à elle seule, de l'expliquer : l'explication *absolue* relève précisément de la jonction des deux.

«Ne voyez-vous pas que toute l'agitation et toute l'angoisse actuelles du monde tiennent au fait que nous sommes justement parvenus au point de jonction de la métaphysique ou de l'animisme et des sciences dites objectives ? Que tout concourt à cette jonction et que l'angoisse générale ne tient qu'au fait qu'elle tarde à se faire ? Les savants butent sur des questions métaphysiques comme les métaphysiciens butent sur des questions scientifiques, qu'il s'agisse des physiciens qui s'interrogent sur l'origine de la matière et de l'espace-temps relativiste fini, ou des ésotéristes (comme Abellio) qui cherchent dans les sciences les secrets mathématiques de leurs constructions intuitives.

«Vouloir réduire tous les phénomènes cosmiques à la seule vision, à la seule connaissance, à la seule expérience humaine, sous prétexte que le postulat d'objectivité scientifique l'impose, c'est vraiment faire preuve de l'anthropocentrisme le plus étroit. Et si Kirilov déclare : «Si Dieu est mort, je suis Dieu» (affirmation du panthéisme de toute l'énergie), c'est bel et bien que Dieu est immortel, puisque Kirilov, qui l'incarne, est *vivant*, alors même que Dieu est *mort*, du moins provisoirement. Si les hommes sont l'image de Dieu, c'est que Dieu est à l'image des hommes et que, comme eux, il se structure peu à peu, car, comme le dit Hegel, *il n'est pas donné d'abord.* Il est cette conscience endormie, c'est-à-dire l'inconscient, qui se révèle peu à peu au long d'une évolution douloureuse par laquelle il évolue vers le conscient absolu. Car le néant évolue cycliquement vers l'Etre, l'Etre retourne au néant, le néant évolue de nouveau vers l'Etre, etc. C'est cela l'éternel retour de Nietzsche, ainsi que les présocratiques l'avaient compris avant lui.

«Le but même de l'évolution est de parvenir à toujours plus de conscience, en transformant en pensée consciente l'énergie inconsciente, et, de cette façon, de parvenir au surhomme nietzschéen et à l'ultra-vivant de Teilhard de Chardin, qui sont un seul et même individu. C'est ce but qui est contrarié par les sociétés actuelles, qu'elles soient collectivistes-matérialistes ou individualistes-matérialistes. D'où l'angoisse de tant de nos contemporains, angoisse qui, finalement, traduit une pré-science du monde à venir. Tâchez de comprendre que la religion scientifique n'est jamais que l'inversion de la religion animiste. La vérité n'est pas en ces extrêmes, mais en leur point moyen, dans la fusion des contraires. Le surhomme et l'ultra-vivant sont l'ultime étape avant le conscient absolu».

Richard SÜNDER

## *civilisations*

*De M. Léopold Sédar Senghor, président de la République du Sénégal, agrégé de grammaire, membre associé de l'Institut de France, grand prix international de Poésie (1963), auteur de «Pierre Teilhard de Chardin et la politique africaine» (Seuil, 1962), «Poèmes» (Seuil, 1964), «Les fondements de l'africanité» (Présence africaine, 1967), «Liberté» (Seuil, 1971), etc., à Dakar :*

«J'ai pris le plus vif intérêt à la lecture du numéro de *Nouvelle Ecole* consacré aux études indo-européennes de Georges Dumézil. J'étais jeune professeur, ancien élève de Meillet et de Vendryès, quand Georges Dumézil publia *Mythes et dieux des Germains.* Tout de suite, je lus le livre et commençai à m'intéresser aux travaux du grand savant. Je venais, quelques années plus tôt, avec Aimé Césaire et quelques étudiants noirs, de lancer le mouvement de la Négritude. Ce qui m'intéressait (et m'intéresse toujours), c'est de faire le parallélisme entre la civilisation indo-européenne et la civilisation négro-africaine. C'est dans ce sens que j'ai d'abord été intéressé par les travaux de Dumézil».

Léopold Sédar SENGHOR

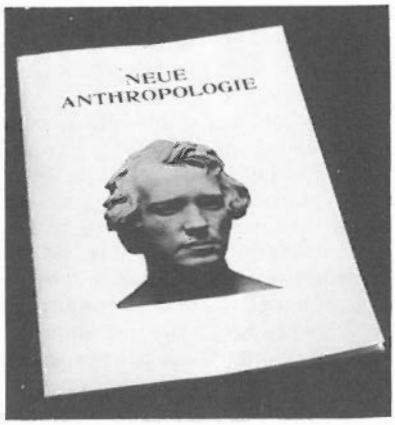
## *précaution scientifique*

*De M. Raymond B. Cattell, directeur de l'Institute for Research on Morality and Self Realization du Colorado, ancien professeur de psychologie à l'Université de l'Illinois (Laboratory of Personality and Group Analysis), auteur de «Personality and Mood by Questionnaire» (Jossey Bass, San Francisco, 1973), «A New Morality From Science : Beyondism» (Pergamon Press, New York, 1974), etc., à Boulder :*

«Vous avez, dans *Nouvelle Ecole*, traité le très actuel débat sur l'hérédité de l'intelligence avec une largeur de vues aussi stimulante qu'inhabituelle. Quoique connaissant déjà la plupart des données que vous utilisez, j'ai trouvé cet essai très intéressant à lire. Sans vouloir rien enlever au talent de l'auteur, je dirai que certaines des qualités du texte viennent aussi de la capacité de la langue française à traiter des choses d'une façon à la fois élégante et précise.

# NEUE ANTHROPOLOGIE

## Gesellschaft für Biologische Anthropologie Eugenik und Verhaltensforschung




Diese von der GESELLSCHAFT FUR BIOLOGISCHE ANTHROPOLOGIE, EUGENIK UND VERHALTENSFORSCHUNG herausgegebene Zeitschrift verbreitet das ständig zunehmende Wissen über den Menschen und sein Verhalten. Weil hier von sachkundiger Seite, dennoch allgemeinverständlich, die wichtigsten Erkenntnisse der Wissenschaft vom Menschen aus verschiedenen Forschungsrichtungen zusammengetragen werden, steht NEUE ANTHROPOLOGIE einzigartig im deutschen Sprachraum da.

Deutsche und ausländische Autoren beantworten Fragen wie : Welches Verhältnis haben Vererbung und Umwelt bei der Entwicklung der Intelligenz ? Wie ist das Leben entstanden ? Wie können wir Erbkrankheiten bekämpfen ?

Ein umfangreicher Nachrichtenteil unterrichtet über neueste Forschungen. Buchbesprechungen machen mit den wichtigsten Neuerscheinungen auf anthropologischem Gebiet vertraut.

**NEUE ANTHROPOLOGIE erscheint vierteljährlich. Auslands-Jahresbezugspreis DM 15,—. Wenden Sie sich an die Gesellschaft für Biologische Anthropologie, Eugenik und Verhaltensforschung, D — 2 Hamburg 55, Postfach 55 0470.**

# Mannus

## Zeitschrift fur Deutsche Vorgeschichte

BEGR. 1909 VON GUSTAF KOSSINNA

In Verbindung
mit der Gesellschaft für Vor- und Frühgeschichte
herausgegeben von Dieter Korell

Mitglieder der Redaktion :

Dr. Bolko Frhr. von Richthofen, Universitätsprofessor, Bonn
Studiendirektor Alfred Franke, Remscheid : Paläobiologie.
Donald A. Swan, B.A., M.A., City-University New-York : Anthropologie.
Prof. Dr. Ernst Burgstaller, Universität Linz : Volkskunde.
Dr. Haye W. Hansen, Schleswig : Vorgeschichtliche Kunst.

**Mannus** *erscheint viermal jährlich zum Jahresbezugspreis von DM 36.- (FF 60,00). Probehefte durch MANNUS-VERLAG, D 53 Bonn 1, Postfach 97, Westdeutschland.*

«Bien que mon attention ait d'abord été attirée par l'article en question, qui combine la précaution scientifique avec la pertinence du commentaire, j'ai aussi pris beaucoup de plaisir à parcourir les autres textes de la revue. A une époque où les lectures professionnelles nous empêchent de consacrer à des lectures d'intérêt plus général autant de temps que nous le voudrions, c'est une agréable surprise de découvrir d'un seul coup quelque chose d'aussi plaisant et d'une aussi bonne qualité. Je demande donc à nos services administratifs de faire en sorte de recevoir régulièrement votre revue, et vous remercie encore de cet excellent article, qui met un peu de rationalité dans un secteur où l'irrationnel fait des ravages».

Raymond B. CATTELL

## *linguistique*

*De M. Helmut Gipper, docteur en philosophie, professeur à l'Institut de linguistique générale de la Westfälische Wilhelms-Universität, auteur de «Gibt es ein sprachliches Relativitätsprinzip ? Untersuchungen zur Sapir-Whorf-Hypothese» (S. Fischer, Frankfurt/M., 1972), à Münster :*

«*Nouvelle Ecole* est sans aucun doute une revue étonnante. Elle offre un vaste panorama de recherches et de connaissances concernant les sciences de l'homme. Elle est devenue l'une de mes sources d'informations préférées. Intéressé par les études interdisciplinaires et, de ce fait, déplorant le fossé qui existe traditionnellement entre les sciences naturelles et celles qu'on appelle en Allemagne *geisteswissenschaftlich*, c'est avec plaisir que je vois l'équipe de *Nouvelle Ecole* déployer l'effort nécessaire pour franchir les barrières édifiées entre les différentes disciplines. Par ailleurs, je suis convaincu qu'une linguistique moderne, pleinement consciente des interrelations intimes entre l'homme, le langage, la société et l'univers, exige la prise en compte intégrale de tous ces problèmes. C'est pourquoi je vous félicite du travail réalisé jusqu'à présent dans votre revue.

«Personnellement, je travaille plus particulièrement sur les liens existant entre le langage et la pensée. Je me suis occupé pendant plusieurs années de l'hypothèse d'Edward Sapir et Benjamin Lee Whorf, sur le «principe de relativité du langage». J'ai consigné le résultat de mes recherches dans mon livre, *Gibt es ein sprachliches Relativitätsprinzip ?* »

Helmut GIPPER

## *photo-mystère*

*De M. David C. Rife, généticien, professeur à l'Université de Berkeley, ancien secrétaire de la Société américaine de génétique humaine, à Clewiston (Floride) :*

«Depuis plus d'un an que je reçois *Nouvelle Ecole*, je prends toujours un vif plaisir à le lire. Les articles qui m'intéressent et me plaisent le plus sont ceux qui se rapportent à la génétique, à l'eugénisme et aux disciplines voisines. A ce propos, j'ai été intrigué par la photo parue dans le n°14, de janvier-février 1971 (p. 56). Pourriez-vous m'en indiquer l'origine ? »

David C. RIFE

**** Cette photo, publiée dans notre numéro sur l'eugénique, est un document d'agence. Il a été communiqué à la presse avec la mention «enfant-loup». Nous n'avons malheureusement pas d'informations plus précises à son sujet* (N. E.).

## *Bayreuth*

*De Mme Winifred Wagner, ancienne directrice du festival de Bayreuth, à Bayreuth :*

«Vous m'avez fait un très grand plaisir en publiant, dans le n°24 de votre revue, un article sur l'oeuvre du sculpteur Arno Breker, et je voudrais vous en remercier le plus cordialement possible. M. Breker fait partie de mes amis ; je suis sûre qu'il a lui aussi apprécié ce compte-rendu admiratif de son oeuvre. D'une façon plus générale, je dois vous adresser mes plus vives félicitations pour le très haut niveau de *Nouvelle Ecole*. En Allemagne, nous ne possédons rien de pareil».

Winifred WAGNER

## *"jensénisme"*

*Du Dr. Ellis B. Page, professeur de psychologie de l'éducation à l'Université du Connecticut, à Stors (Conn.) :*

«L'article publié par *Nouvelle Ecole* sur le «jensénisme» est écrit avec objectivité et vient à point nommé. Je suis très heureux que vous ayiez ainsi donné l'occasion au public français de prendre connaissance du manifeste rendu public à cette occasion. Il se trouve que je suis l'auteur de la Résolution qui s'y trouve incluse, mais ce sont d'autres chercheurs qui l'ont fait circuler, si bien qu'il a maintenant été largement diffusé. Depuis sa parution (et bien qu'il n'y ait pas eu de campagne pour recueillir d'autres signatures), un grand nombre de savants ont ajouté leur nom à la liste des signataires ; parmi eux se trouvent plusieurs

prix Nobel. En Allemagne, une trentaine de chercheurs en ont publié la traduction, l'ont signée et l'ont fait circuler.

«Mon sentiment est qu'actuellement, l'interprétation environnementaliste des aptitudes humaines (selon laquelle ces aptitudes se forment entièrement sous l'influence des facteurs sociaux) est en train de perdre du terrain. L'avenir lui sera sans doute de plus en plus défavorable. Les savants les plus compétents, qui sont familiers de ces problèmes, évoluent vers une attitude «héréditariste». Cela n'est pas seulement vrai aux Etats-Unis, mais aussi dans d'autres pays du monde. La récente attribution à trois éthologistes du premier prix Nobel jamais accordé aux sciences du comportement, met en lumière l'importance des mécanismes innés chez les êtres vivants. Par contre, dans la grande presse, comme dans certaines revues académiques, le silence semble toujours être la règle..»

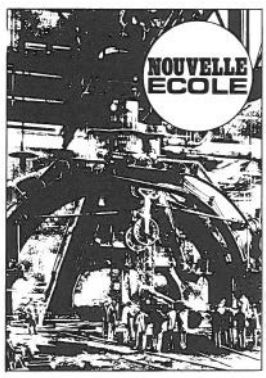
Ellis B. PAGE

## *félicitations*

*De M. Alexandre Sanguinetti, ancien ministre, auteur de «La France et l'arme atomique» (Julliard, 1964), à Paris :*

«Votre revue me paraît très intéressante, et je vous félicite pour le travail que vous accomplissez».

Alexandre SANGUINETTI




## *psychologie concrète*

*Du Dr. Cyrille Koupernik, psychiatre, membre associé du Collège de médecine des hôpitaux de Paris, auteur de «L'équilibre mental» (Privat, 1969), «Regards sur la psychiatrie» (Expansion scientifique, 1970), «L'antipsychiatrie, sens ou non-sens ? » (PUF, 1974), etc., à Paris :*

«Concernant l'article de M. Jacques de Mahieu, sur les «Indiens blancs», paru dans votre n° 24, j'avoue que je voudrais bien que l'on m'explique ce qu'est une macrocéphalie dégénérative. La notion de dégénérescence est en effet complètement abandonnée par la neuropsychiatrie moderne, car elle aboutit en fait à la notion d'une transmission de caractères acquis ou bien d'une mythique malédiction qui pèserait sur certains dégénérés, doctrine qui n'a plus d'intérêt que pour les historiens.

«Pour ce qui est de l'article sur le «jensénisme», je n'ai pas à rappeler que le Q. I. n'est pas une mesure exacte et qu'il est fonction, d'une part, de l'éducation et, d'autre part, de la relation qui s'établit entre le testeur et le testé (alors que, pour une radiographie ou un dosage biochimique, cette relation n'intervient pas). D'ailleurs, je dois confesser que je doute assez du caractère scientifique de la psychologie. Sans doute connaissez-vous la *Critique des fondements de la psychologie* (PUF, éd.), de Politzer. Quoique marxiste, Politzer était arrivé à la conclusion que la psychanalyse était, jusqu'à un certain point de son extension, la seule psychologie concrète. Bien que n'étant pas moi-même psychanalyste, et bien qu'ayant très souvent pris pour cible la psychanalyse et les psychanalystes, je ne suis pas loin de partager ce point de vue, car il n'y a pas de psychologie en dehors d'une relation. La psychiatrie, elle, a des chances d'être objective, du moins dans certains de ses aspects, qu'il s'agisse de la biochimie des neuro-modulateurs ou des affections génétiques, pour vous donner un exemple proche de vos intérêts. Mais pour la psychologie, je ne pense pas qu'on puisse un jour déterminer l'aspect électro-encéphalographique de la pensée».

Cyrille KOUPERNIK

## *la langue catalane*

*De M. Jord Pinault, ancien collaborateur de la revue «Ogam», à Courbevoie :*

«A propos de la lettre du professeur Rüdiger Schmitt, publiée dans vos colonnes (n° 24, pp. 139-40), je voudrais vous signaler le très important article de Calvert Watkins, intitulé *Indo-European Metrics and Archaic Verse*, paru en 1963 dans la revue *Celtica* (Vol. VI, pp. 194-249), à Dublin. Après les travaux de Meillet (*Origines indo-européennes des mètres grecs*, 1923) et de Jacobson (*Studies in Comparative Slavic Metrics*, 1952), Watkins ajoute la contribution des langues celtiques, en fait de l'irlandais archaïque, à la reconstruction de la métrique indo-européenne commune. Sa conclusion est la suivante : «La coïncidence des caractéristiques du système métrique de l'irlandais archaïque avec les caractéristiques qui constituent, de façon indépendante, trois autres systèmes métriques (i.e. le vieil-indien, le grec et le slave) parmi les langues connues, exige que l'on postule l'existence d'une source commune, selon les fondements et les règles de base de la méthode comparative» (p. 249).

«J'attire aussi votre attention sur le très intéressant ouvrage de Josep Roca Pons, professeur de langue catalane à l'Université autonome de Barcelone, qui s'intitule *Introduccio a l'estudi de la llengua cata-*

# Vous vous posez des questions?
## Les auteurs
## de « Question de »... aussi
## ... et tentent d'y répondre avec vous!

# question de

**La nouvelle revue de Louis Pauwels**

**Éditée par RETZ**

- **Spiritualité**
- **Mystique**
- **Tradition**
- **Littérature**
- **Sciences et magies**
- **Civilisations disparues**
- **Histoire et actualité des religions**
- **et: guide de lecture pour tous les ouvrages traitant de ces sujets.**

**Mircéa Eliade**: A quoi sert « l'histoire des religions »?
**Jean-Claude Frère**: Quels francs-maçons peuvent-ils se dire « Fils de la Lumière »?
**Aimé Michel**: N'y a-t-il plus personne pour comprendre les mystiques?
**Louis Pauwels**: Des philosophes, pour quoi faire?
**John Lilly**: Le célèbre spécialiste des « langages des dauphins »: y a-t-il des techniques physiques qui permettent de dilater les dimensions de la conscience?
**Jacques Bergier**: René Guénon a-t-il eu des « informations particulières » sur des civilisations disparues?
**Henry Corbin**, directeur à l'Ecole pratique des hautes études: Y a-t-il place pour une nouvelle chevalerie spirituelle?
**Le Pasteur Viot**: En identifiant leurs prédications à une annonce politique, prêtres et pasteurs ne passent-ils pas à côté de leur raison d'être?
**Lucien Gérardin**, directeur d'un laboratoire de prospective: La civilisation technologique a-t-elle des origines magiques?
**Dominique Fache**: Soljenitsyne est-il fondamentalement anti-marxiste?

**Au sommaire de « QUESTION DE »**
des réflexions essentielles et étonnantes sur la spiritualité, les religions, la science, les littératures différentes, la tradition, etc.

**Des articles de:**
Paul Arnold, Raymond Abellio, Lanza del Vasto, Colin Wilson, Mircéa Eliade, Jean Varenne, etc.
**Et naturellement**: Jacques Bergier, Aimé Michel, Louis Pauwels, et des illustrations de Gourmelin, Clayette, Pierre-Yves Trémois, etc.

# BON d'abonnement avec 1/3 DE REDUCTION

à retourner à « Question de »
**France**: 114, Champs-Elysées 75008 Paris
**Belgique**: Palais-St-Jacques, 7500 Tournai
**Suisse**: 20 av. Guillemin, 1009 Pully
**Canada**: Biblioteca, inc. 7045, av. du Parc Montréal 303, Qué.

**Envoyez-moi le premier numéro de mon abonnement à « Question de ».**

Je paierai chaque numéro seulement 10 F au lieu de 15 F. Mon abonnement à 4 numéros me reviendra donc à 40 F seulement, au lieu de 60 F.
Je n'envoie aucun règlement avant réception de la facture qui accompagnera le premier numéro de mon abonnement.

Prénom Nom

N° Rue

Code postal Ville

Z 34 NE 01 Signature

*Le numéro 23 de «Nouvelle Ecole» consacré à la psychanalyse, a fait sensation. Un second tirage est maintenant disponible.*

*Commandes aux bureaux de la revue :*
*B. P. 129-07*
*75326 Paris Cedex 07.*
*Le numéro : 20 F*
*Franco de port.*
*Envoi sous enveloppe renforcée.*

# LA SCIENCE CONTRE FREUD

■ *Ce numéro prend en compte certains doutes et certains faits ou données allant à contre-courant des nouveaux dogmes à la mode à propos des maladies mentales. Ses auteurs sont convaincus que les progrès accomplis par la psychiatrie depuis trente ans ne sont dûs ni à la psychanalyse, ni au freudo-marxisme, mais bien au développement des sciences exactes. «Nouvelle Ecole», qu'on ne saurait suspecter de gauchisme, n'est pas à proprement parler une association ou un groupe de recherche. Mais on peut considérer qu'elle joue un rôle catalyseur indéniable (*Hommes et commerce, *revue de l'école HEC, mars-avril 1974).*

■ *Un numéro sécial contre Freud, qui figurera dans la petite bibliothèque du spécialiste (*Le Figaro, *2 mars 1974).*

■ *A force de se croiser, freudisme et marxisme ont fini par produire. Dernière en date de leurs oeuvres communes : l'antipsychiatrie. «Nouvelle Ecole», que dirige Alain de Benoist, part en guerre contre la psychanalyse. A cette pseudo-science, elle oppose une thérapeutique rigoureuse : la psychiatrie» (*La Croix, *27-28 janvier 1974).*

■ *Un remarquable travail de réflexion pour la redécouverte d'une pensée occidentale (*Sud-Courrier, *Fréjus, janvier 1974).*

■ *Par l'éclectisme de ses collaborateurs, l'ampleur de ses aperçus, la rigueur scientifique de ses exposés et le luxe de sa présentation, ce n° 23 confirme ce que nous savions déjà, à savoir que «Nouvelle Ecole» est sans conteste la revue la plus agréable, la plus riche et la plus féconde de notre temps» (*L'Action Nice-Côte d'Azur, *décembre 1973).*

■ *Hans J. Eysenck s'est acquis une solide réputation de contempteur de la psychanalyse, à laquelle il reproche d'être trop «littéraire» et de se refuser à devenir scientifique en abandonnant ses prétentions dogmatiques absolutistes. Voir à ce propos le n° 23 de «Nouvelle Ecole» (*La Nouvelle Presse médicale, *19 janvier 1974).*

■ *Ce numéro contient plusieurs articles qui font le point de certains problèmes de la psychiatrie de la façon la plus claire et la mieux informée. Son attaque contre la psychanalyse est, par ailleurs, tellement vigoureuse, se présente sous une forme tellement scientifique, qu'elle ne peut manquer d'avoir (directement ou indirectement, immédiatement ou à long terme) un impact dans le monde médical et toutes les sphères cultivées de l'opinion générale» (*Le Quotidien du médecin, *19 novembre 1973).*

■ *Contre les utopies et le snobisme, il faut organiser la riposte de l'intelligence, apporter des éléments de réponse dans tous les domaines de la connaissance, défendre l'héritage et revenir aux sources de l'Occident. Bref, il faut lire «Nouvelle Ecole» (*Le point de contact, *Marseille, n°3-4).*

■ *L'abus de la symbolisation conduit aisément le psychanalyste aux frontières de la paranoïa. Un exemple, particulièrement typique et, ce qui ne gâte rien, des plus comiques, nous est offert par le psychanalyste américain Martin Grotjahn, cité par «Nouvelle Ecole» n° 23 (*La Pensée et les hommes, *Bruxelles, janvier 1974).*

■ *Il faut lire, dans le même numéro, l'analyse et la bibliographie donnée par «Nouvelle Ecole» à propos des auteurs de la «révolution conservatrice» (*Exil, *hiver 1974).*

■ *«Nouvelle Ecole» : une revue remarquable (*Question de, *2ème trimestre 1974).*

*lana* (Ed. Vergara, Barcelona, 1971). Ce livre, écrit en catalan (mais la langue scientifique ne présente aucune difficulté pour qui pratique un peu les langues romanes), traite successivement de la langue et des dialectes, de la population et des zones de parler catalan, des aspects sociaux de l'emploi de la langue, de ses structures phonétiques, phonématiques, morphologiques et lexicales, de l'histoire interne du catalan, etc. Le tout s'achève sur une excellente bibliographie. A mon sens, c'est un ouvrage de grande valeur, aisé d'accès, même au public non spécialiste. Toutefois, le lecteur non-catalan aurait peut-être aimé y trouver aussi un précis d'histoire littéraire et un peu plus de détails sur l'histoire de la langue ; l'anthologie de la littérature catalane moderne de Mme Bensoussan, professeur à Rennes (épouse de M. Bensoussan, l'apôtre de l'antipsychiatrie), étant dans l'ensemble pas trop nettement «orientée..».

Jord PINAULT

## *moderne et soignée*

*De M. Georges Klein, conservateur du Musée alsacien et du Musée historique de Strasbourg, à Strasbourg :*

«Je lis depuis environ une année vos cahiers. Ils sont à la fois de haute teneur scientifique et très variés dans leur contenu. J'apprécie particulièrement la présentation moderne et soignée des centres d'intérêt que vous étudiez, et, en même temps, j'admire votre courage. Il y a une quinzaine d'années, j'étais abonné à la revue *Viking*, dirigée à l'époque par M. Jean Mabire, qui fait partie de votre Comité de patronage. Je connais également M. Robert Schilling par ses publications».

Georges KLEIN

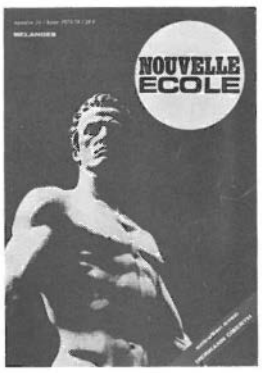
## *jumeaux*

*De M. Philip E. Vernon, professeur de psychologie de l'éducation à l'Université de Calgary (Alberta, Canada), professeur honoraire de psychologie à l'Institut d'éducation de l'Université de Londres, auteur de «Intelligence and Cultural Environment» (Methuen, London, 1969 et 1972), etc., à Calgary :*

«L'intéressant article de *Nouvelle Ecole* consacré au «jensénisme» donne un compte-rendu clair et objectif de l'état des travaux sur les facteurs génétiques impliqués dans le développement intellectuel de l'homme. Toutefois, je voudrais souligner qu'il existe aussi une influence des facteurs de milieu. Bien que, comme le dit très bien Jensen, beaucoup d'arguments qui ont été avancés ne sont nullement convaincants du point de vue scientifique, les dissemblances que l'on peut observer entre des jumeaux monozygotes élevés séparément dans des milieux de niveau socio-éducatif différent, ainsi que l'amélioration des résultats intellectuels obtenue par le transfert d'enfants très défavorisés dans un milieu plus favorable, tendent à montrer que de tels facteurs jouent un rôle appréciable. D'autre part, je pense que Jensen est aussi conscient que moi des difficultés qu'il y a à étendre des conclusions portant sur des différences individuelles entre jumeaux de même race (blanche) aux différences pouvant exister entre des groupes ethniques élevés dans des milieux extrêmement différents.

«Cela dit, j'ai été particulièrement heureux de voir la façon dont vous avez décrit la campagne de dénigrement à laquelle Jensen et d'autres chercheurs ont été soumis et le refus du droit de faire des recherches et de discuter librement qui leur a été opposé».

Philip E. VERNON




## *un "inconscient d'Etat"*

*De M. Jules Monnerot, sociologue, auteur de «La guerre en question» (Gallimard, 1951), «Sociologie du communisme» (Gallimard, 1963), «Sociologie de la révolution» (Fayard, 1969), «Les Lois du tragique» (PUF, 1969), «Inquisitions» (José Corti, 1974), à Paris :*

«Je ne suis jamais déçu par *Nouvelle Ecole*. Mais je me permets de vous féliciter tout spécialement du n°24. Vous évoquez un problème capital dans le document sur le «jensénisme», et le manifeste qui le suit (et qui fera date). Vous refusez d'obéir à l'impératif de censure qui maintient ce conflit de l'esprit logique-expérimental et d'une dogmatique politique (servie par un terrorisme minable) dans ce qu'on pourrait appeler une obscurité d'Etat. Faut-il dire un «inconscient d'Etat», comme on dit «raison d'Etat» ?

«Mais cette dogmatique politique — attention ! — est intellectuellement trop faible pour ne pas être très méchante. Entre la liberté de l'esprit et elle, à terme, c'est une question de vie et de mort, et le caractère après tout purement intellectuel de ces problèmes ne doit pas vous dissimuler qu'en cette matière comme en d'autres, il va s'agir de la défense féroce de situations acquises et de pouvoirs conquis.

«Pourtant, sans la liberté de l'esprit, cette culture ne vaudrait pas la peine d'être vécue par ceux qui

# la Destra

## mensile internationale di cultura e politica

*directeur :*
**Claudio Quarantotto**

*comité international :*
**Michel de Saint Pierre, Ernst Jünger,**
**Vintila Horia, Thomas Molnar,**
**Giuseppe Prezzolini, Caspar Schrenck-Notzing**

EDIZIONI DEL BORGHESE

**Direction et rédaction : Piazza Rondanini 29 / 00186 Roma**

# CRITICÓN

KONSERVATIVE ZEITSCHRIFT

- une importante revue politique et culturelle. Tendance néo-conservatrice.
- des propositions théoriques. Des informations de tous les pays. Rubrique *Collegium dextrum.*
- articles et points de repère sur l'actualité allemande.
- rubrique *die Bücherwelt :* la bibliothèque de l'homme de notre temps.

**Edité par Caspar von Schrenck-Notzing et Hanns Klatz**
Abonnement un an : 27 DM. — Spécimen sur simple demande.
D — 848 Weiden, Postfach 70

sont capables de la continuer. Et j'ajouterai que puisque, selon leur propre terminologie officielle, nos «régimes constitutionnels pluralistes» admettent la liberté de recherche, il convient qu'ils se soumettent dans les matières en question à leur propre loi — qu'il convient aussi de leur rappeler comme vous le faites.

«Votre lutte contre la puissante mainmise sinistre sur les moyens d'expression, a déjà fait entrer *Nouvelle Ecole* dans l'histoire. Continuez. Il faudra bien aboutir à un groupement actif d'hommes de connaissance et de pensée, d'artistes aussi, qui refusent le sinistrisme».

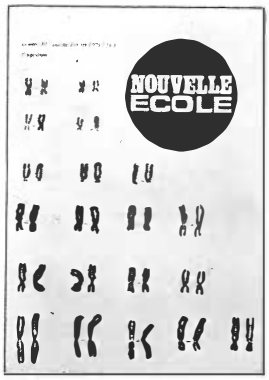
Jules MONNEROT

## *celtique*

*De M. Paul-Marie Duval, professeur au Collège de France (chaire d'Archéologie et histoire de la Gaule), directeur de la revue «Gallia», secrétaire du Comité archéologique du CNRS, auteur de «La vie quotidienne en Gaule pendant la paix romaine» (Hachette, 1953), «Paris antique» (Hermann, 1961 et 1973), «La Gaule jusqu'au milieu du Vème siècle» (Picard, 1971), à Paris :*

«J'ai lu avec beaucoup d'attention les différents fascicules de *Nouvelle Ecole*. Ceux qui m'ont le plus intéressé sont ceux qui concernaient les Celtes et la civilisation celtique, d'une part et, d'autre part, l'oeuvre de Georges Dumézil. Ces numéros contenaient en effet de très bons éléments».

Paul-Marie DUVAL



## *la réaction "Galilée"*

*De M. Georges-Henri Bousquet, ancien professeur de Droit aux Universités d'Alger et de Bordeaux, auteur du «Précis de sociologie d'après Vilfredo Pareto» (Payot, 1925 ; Dalloz, 1971), «Essai sur l'évolution de la pensée économique» (Rivière, 1927), «Vilfredo Pareto» (Payot, 1928), «Les musulmans à Surinam» (Geuthner, 1937), «Les mormons» (PUF, 1950), «Pareto» (Payot, 1961), «Le Droit musulman» (Armand Colin, 1963), «L'éthique sexuelle de l'Islam» (Maisonneuve et Larose, 1966), «Les Berbères» (PUF, 1967), etc., à Bordeaux :*

«Vous avez eu raison d'évoquer dans *N. E.* l'«affaire Lyssenko». J'éprouve personnellement une horreur profonde du bolchevisme totalitaire. Si, pour moi, l'Eglise catholique (malgré bien des choses qui m'y sont sympathiques et m'apparaissent respectables) évoque d'abord, et avant tout, la réaction «Galilée», il me semble que celle-ci s'incarne surtout chez Lyssenko (c'est la même chose, sauf que c'est le contraire). Après bientôt trois siècles et demi, ce sont ici et là des dogmes qui décident encore des faits, et cela m'écoeure. En 1932, séjournant en Union soviétique, j'avais vu dans je ne sais quelle cathédrale de Moscou un grand pendule de Foucault et, à côté, des inscriptions où l'on se moquait (à juste titre) de l'Inquisition. La paille et la poutre !

«Laissez-moi vous dire aussi tout le plaisir que j'éprouve à voir comment votre influence se répand et l'essor que prennent vos activités. Je suis en accord avec vous sur presque tout, et d'abord sur votre refus des dictatures de l'esprit. Je n'ai pas d'antipathie pour la pitié chétienne et je ressens beaucoup d'attirance pour l'art chrétien, musical en particulier. Mais je refuse le christianisme doctrinal, au même titre que le communisme, et pour les mêmes raisons».

G.-H. BOUSQUET

## *deuxième versant*

*Du Dr. Marcel Eck, neuropsychiatre, auteur de «La maladie mentale» (Lethielleux, 1963), «L'homme et l'angoisse» (Fayard, 1964), «Mensonge et vérité» (Casterman, 1965), «Le médecin et l'angoisse» (Fayard, 1969), «Psychiatrie infantile» (Baillière, 1974), etc., à Paris :*

«J'ai lu avec intérêt votre n° 24, consacré au freudisme. La preuve de cet intérêt, c'est que je me suis aussitôt abonné. Je partage un certain nombre des points de vues exprimés par Eysenck. Toutefois, il en est d'autres qui, objectivement et scientifiquement, me paraissent plus discutables, tout en admettant avec lui que le freudisme est sur le deuxième versant. Dès 1963, j'avais écrit que le freudisme paraissait avoir atteint un point au delà duquel il ne pouvait espérer aller. Or, toute science (si c'est une science !) et toute technique ne peuvent que reculer lorsqu'elles ne progressent plus et ne peuvent plus progresser. Mais cela représente toute une conception de la maladie mentale..»

Marcel ECK

## *revue d'élite*

*De M. Jacques Patinet, à Aix-en-Othe :*

«Le n° 24 de *Nouvelle Ecole* est d'une telle densité que je ne me risquerai pas à le qualifier, de crainte de sombrer dans le dithyrambe. C'est tout à fait la revue que je cherchais. Ce qui me séduit le plus chez vous, c'est la rigueur et la qualité des articles.

# FUTURO PRESENTE

Revue de futurologie et de cybernétique
Directeur : Vintila HORIA

Au sommaire du N° 23-24 (consacré à la télévision) :

Richard Theile : *Aspectos futuros de la técnica de la television* / Herbert Kundler : *La television como medio de progreso cultural y social* / Maria Dolorès de Asis : *Television y cultura* / Manuel Calvo Hernando : *El futuro de la television* / Alain Besançon : *Las desdichas de la virtud comunista* / Giuseppe Sermonti : *Sobre la contaminacion ambiental* / Georg Picht : *Necesitamos nuevas convicciones.*

*Abonnement : 11 dollars*

**FUTURO PRESENTE**

**Palacio de Congresos y Exposiciones. Avda. del Generalisimo 29. MADRID 16 / Espagne.**

# études et recherches

organe théorique du G.R.E.C.E.

*au sommaire du numéro un :*

Michel Norey : *Bilan des travaux du Secrétariat Etudes et Recherche*
Secrétariat Etudes et Recherche : *L'économie organique*
Jacques Delort : *Valéry, poète de la conscience tragique*
Michel Leroy : *Hugues Rebell, poète nietzschéen*
André Joussain : *Réalité des types ethniques*
Julien Freund : *Propos sur le politique*
Pierre Gripari : *Cinéma stalinien, cinéma russe*
Commission des traditions : *La signification de l'arbre dans les traditions européennes*
Ernst Wagemann : *La stratégie économique*

rédacteur en chef : Eric Saint-Léger
Specimen gratuit sur simple demande

**G.R.E.C.E. 130 rue de la Pompe - 75116 PARIS - Tél. : 727-66-54.**

Des textes plus longs, voire plus ardus, me paraîtraient d'ailleurs convenir particulièrement : *N. E.* est avant tout une revue d'élite. En revanche, il me semble que vous pourriez réduire quelque peu la part de l'illustration. En effet, il est souvent possible de retrouver dans les ouvrages fondamentaux les illustrations qui accompagnent les articles».

Jacques PATINET

## *Georges Dumézil*

*De M. Pere Bosch-Gimpera, professeur à l'Institut de recherches anthropologiques de l'Université de Mexico, ancien recteur de l'Université de Barcelone, ancien ministre (Gouvernement autonome catalan), ancien chef du département de philosophie à l'Unesco, auteur de «Los Iberos» (1948), «Phéniciens et Grecs dans l'Extrême-Occident» (1951), «Ibères, Basques, Celtes» (1956-57), «Les Indo-Européens» (Payot, 1961), «L'Amérique avant Christophe Colomb» (Payot, 1967), «L'America precolombiana» (1970), etc., à Mexico :*

«J'ai pris connaissance avec un très grand intérêt de votre livraison consacrée à l'oeuvre de Georges Dumézil. Elle rend compte de l'extraordinaire travail accompli par celui-ci dans tous les secteurs des études indo-européennes, dont il est l'un des plus illustres représentants, notamment en ce qui concerne les religions indo-européennes. C'est seulement en ayant recours à la méthode de M. Dumézil, consistant à envisager tous les aspects d'une civilisation, que l'on arrivera à une véritable connaissance des peuples indo-européens. La bibliographie que vous avez publiée rendra également des services. Recevez donc toutes mes félicitations pour ce numéro».

P. BOSCH-GIMPERA

**** Nous avons appris avec regret le décès, au début du mois de mars, du professeur P. Bosch-Gimpera* (N. E.).

## *la controverse*

*De M. Fred N. Kerlinger, professeur de psychologie de l'éducation à l'Université de New York, à New York :*

«L'article de *Nouvelle Ecole* sur le «jensénisme» m'a paru très bien présenté. Toute l'histoire de la controverse est racontée d'une façon objective et avec beaucoup de détails. Ce débat a malheureusement révélé des comportements véritablement répugnants et mis en lumière la naturelle irrationnelle de certains arguments».

Fred N. KERLINGER ■

NECROLOGIE

Au cours de ces derniers mois, nous avons appris avec tristesse la disparition de plusieurs membres de notre Comité de patronage.

Le professeur Frans J. Los est mort le 21 juillet 1974. Il était âgé de 74 ans. Ethnologue et historien, ancien professeur de géographie, il s'était consacré depuis trente ans à l'histoire et à la protohistoire des peuples du nord de l'Europe. Ses premiers ouvrages, parus aux Pays-Bas, portaient sur Charlemagne (*Karel de Frank, de Groote ?* Amsterdam, 1940) et l'histoire ancienne de la Russie (*Russland susschen Azië en Europa.* Amsterdam, 1943). Nous avons publié dans notre n° 24 l'un de ses derniers articles : *L'affaire des manuscrits Oera Linda* (pp. 61-73). En juin 1973, dans sa maison d'Oostburg (Pays-Bas), il m'avait réservé un accueil d'une extrême gentillesse. Il laisse le souvenir d'un gentilhomme des lettres.

Henry de Monfreid, 95 ans, décédé le 12 décembre 1974, avait fait de sa vie une grande et belle aventure. Chimiste de formation, il était parti dès 1910 naviguer sur les bords de la mer Rouge. Tour à tour explorateur, pêcheur de perles, marchand de tabac, il avait volontairement couru tous les dangers entre l'Ethiopie, l'Arabie et le Kenya. Rentré en France en 1947, il avait tenu, âgé de 80 ans, à reprendre encore une fois la mer, dans l'océan Indien, à bord du cotre «Rodali». Son oeuvre littéraire (une bonne centaine de romans et de récits, depuis *Les secrets de la mer Rouge* (1932) jusqu'aux *Deux frères* (1969)), lui avait valu une renommée mondiale. En 1971, il nous confiait son dernier voeu : rejoindre son «royaume» et s'enfoncer dans la mer Rouge. Il n'avait cessé depuis quelques années de nous témoigner une active sympathie.

Paul Bastid, membre de l'Institut, ancien ministre, ancien membre du Conseil national de la Résistance, avait reçu récemment, de façon très cordiale, l'un des représentants de *Nouvelle Ecole.* Ancien professeur de droit constitutionnel à la faculté de Droit de Paris (1954-65), il avait été membre du Conseil constitutionnel et président de l'Institut (1956). De 1944 à 1948, il avait dirigé le journal *L'Aurore.* Auteur de nombreux ouvrages historiques et juridiques, et de plusieurs recueils de poèmes, on lui devait notamment d'importants essais sur *Benjamin Constant et sa doctrine* (1967) et *Proclus et le crépuscule de la pensée grecque* (1969). Il est mort à Paris, le 29 octobre 1974, âgé de 82 ans.

A. B.

# THE MANKIND QUARTERLY

An International Journal dealing with Race and Inheritance
in the fields of Ethnology, Ethno-and Human Genetics,
Ethno-Psychology, Racial History, Demography and
Anthropo-Geography.

Contents of the recent issues include : *The Ethnology of the Maltese Islands* (R. Gayre of Gayre) ; *The Traditional Authority Systems of the Sac and Fox Indians* (Alexander Mamak) ; *The Cottians : Linguistic Speculation on their Palaeethnology* (William Siegel) ; *Genetics, Brain Damage and Crime* (Nathaniel Weyl) ; *Non-Conformists in an Israeli Immigrant Community* (Shlomo A. Deshen) ; *Eye Colour and Personality*, (Gordon R. Lowe) ; *Ethnic Minorities of Mainland China* (Amrit Lal) ; *Some Racial Comparisons of Inventiveness* (S.C. Gilfillan).

Published quarterly by

## THE MANKIND QUARTERLY

1 Darnaway Street. Edinburgh EH3-6DW. Scotland

*Prices* : 40 p (1,65 $ ) a copy / £ 1,50 (5,50 $ ) a year / £ 4 (15,40 $ ) 3 years

# SCIENTIA

Revue Internationale de Synthèse Scientifique

1973 — 67ème année

*Comité scientifique :*

G. Abetti - G. B. Bonino - P. Caldirola - L. Califano - R. Canestrari - B. De Finetti - B. Migliorini
G. Montalenti - E. Padoa - G. Sansone - A. Sestini - V. Somenzi - S. Tonzig - L. Trevisan

*Direction :* N. BONETTI — A. DE MURTAS

SCIENTIA publie des articles originaux des savants les plus illustres de tous pays, dans tous les domaines de la science et de la philosophie.

Revue de synthèse, c'est-à-dire de convergence des différentes branches du savoir.

Revue d'information plurispécialisée, elle encourage les disciplines-ponts les plus actives dans le progrès de la recherche.

Elle est pour la formation d'une culture plus adéquate à l'existence scientifique et philosophique moderne.

Paraît tous les deux mois en fascicules de 200 pages chacun environ — Publie les articles dans la langue originale des auteurs (français, italien, anglais, allemand, espagnol). A chaque livraison, est joint un supplément contenant la traduction anglaise intégrale de tous les articles non publiés en anglais. Chaque numéro contient aussi : Ouvrages Reçus — Comptes Rendus — Chronique.

Prix de l'abonnement : Italie : lires it. 15.000 — Autres pays : lires it. 20.000.
Un numéro de l'année courante : lires it. 4.000.
Un numéro spécimen : lires it. 500.

SCIENTIA. Via Vivaio 16.20122 Milano (Italie)

# contrepoint

**revue trimestrielle**

«Que voulez-vous
nous sommes
de vieux entêtés
qui avons donné
dans la liberté humaine..
et qui ne saurions,
du tout, en revenir».

ALEXIS DE TOCQUEVILLE
*Lettre à Gobineau*
*du 19 février 1854*

Au sommaire du N° 17 (avril 1975) :

Le malaise américain, *Jesse R. Pitts*
Une crise de mutation, *Michel Crozier*
Socialisme et inflation, *Pierre Kende*
Une nouvelle stratégie communiste, *Annie Kriegel*
Trois interrogations *Branko Lazitch*
Machiavel ou la défaite de l'universel, *Pierre Manent*
La raison d'Etat dans l'histoire, *Alfred Dufour*
De quelques principes généraux du libéralisme, *Jean Baechler*
De l'esprit conservateur, *Claude Polin*
De la contestation à l'orthodoxie : la révolution culturelle après 1789, *Daniel Hermant*

*Pour recevoir ce numéro, envoyer un chèque de 25 francs à l'ordre de «Contrepoint» (CCP Paris 2605-96) — Abonnement pour un an : 80 francs*

**CONTREPOINT, 1 rue du Mail, 75002 PARIS - Tél. : 260.95.44**

Gérard Deuquet

4

# KADATH

## CHRONIQUES DES CIVILISATIONS DISPARUES

La première revue d'archéologie parallèle, bimestrielle et abondamment illustrée.
Son but : étudier les vestiges et les traditions qui semblent en discordance avec ce qu'on connaît de la civilisation où on les situe communément.

Pour renseignements et abonnement s'adresser à : Prim'édit 6 boulevard Saint-Michel, B 1150 Bruxelles
(450 FB par mandat postal international)

# MONSALVAT

REVISTA WAGNERIANA Y DE INFORMACION MUSICAL

Présidente d'honneur : Winifred Wagner
Directeur : José Manuel Infiesta

En su número de marzo 1975 le ofrece :

José M. Infiesta : Hans Pfitzner, un compositor marginado.
Ignacio Valdezate : Música en la Universidad Autónoma de Madrid.
Jesús García Pérez : Entrevista con Geza Anda.
José Carol Murillo : Puccini o la espontaneidad del s. XX.
Erich Nietsch : Nuevas sendas para un futuro común.
Carmen Talleda : Crónicas italianas.

Articles de J. A. Gutiérrez de Liencres, Eva Muns Salas, José Luis Sotoca, María Infiesta, Otto Daube, Paul Duffy, Antoine Goléa, Léon Guichard, Pierre Y. Leprince, M. Pavese, Marcel Schneider, M. Strobel, Etienne Souriau, Klaus Kropfinger, Rodney Milnes, Kurt Overhoff, etc.

**MONTSALVAT. Plaza Gala Placidia 1, Edificio Autopistas, Barcelona-6, Espagne.**

# Scheidewege

Vierteljahresschrift für skeptisches Denken
Herausgegeben von
Friedrich Georg Jünger und Max Himmelheber

Au sommaire du tome 5, numéro 1-1975 :

Friedrich Georg Jünger : Entwicklung und Evolution.
Jürgen Dahl : Einführung in die Schiefer.
Walter Heitler : Die Evolution — ein physikalischer Zufall ?
Erwin Chargaff : Die Schrift ist nicht der Text.
Heinrich Zoller : Zum Aesthetischen in der Evolution.
Erich Blechschmidt : Entwicklungsgeschichte und Entwicklung.
Kurt Gerhardt : Spuren der Menschwerdung im Lichte anthropologisch-urgeschichtlicher Forschung.
Klaus Ulrich Leistikow : Interne Strukturen.
Wulf Emmo Ankel : Von Seewalzen und Vögeln.

**Abonnement annuel : 24 DM. Le numéro : 6,50 DM. Spécimen sur demande.**

Vittorio Klostermann · Frankfurt am Main

6000 Frankfurt am Main 90 · Postfach 900601 · Frauenlobstraße 22 · Telefon 774011

# GRECE

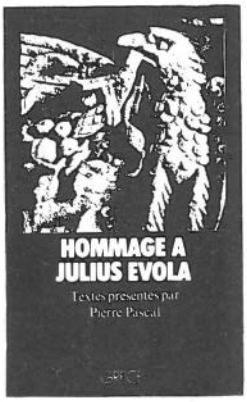
Groupement de Recherche et d'Etudes pour la Civilisation Européenne

**UN JOURNAL BIMESTRIEL..**

*Au sommaire du numéro 8-9 :*

Entretien avec le professeur Pierre Debray-Ritzen (à propos de Bruno Bettelheim). *Pierre Fresnay, irremplaçable* (André Aubert). *Avortement : les embryons de la discorde* (Robert de Herte). *Un justicier dans la ville* (Michel Marmin). *Télérama : la révolution sulpicienne* (Lucien Chanteloup). *«La hache des steppes» de Jean Raspail* (Jean Mabire). *Marx et Coca-Cola* (Jean Cau). *Contre tous les racismes* (entretien avec Alain de Benoist). *Henry de Monfreid, L'Eglise du Tiers-Monde, Les trésors du Vatican, Nietzsche selon Barrault.* Et les rubriques habituelles : *grece-informations, faits et gestes, forum, livres-revues, loisirs et culture*, etc.
Ce numéro : **10** francs.

**DES LIVRES..**




*«Les solstices. Histoire et actualité» : 204 pages, nombreuses illustrations. «Le conflit du christianisme primitif et de la civilisation antique» : 160 pages. «La philosophie de l'histoire dans la philosophie de Nietzsche» : 222 pages. «Hommage à Julius Evola» : parution début juin. Chaque livre : 25 francs.*

**..ET DES BROCHURES**

- Clémence Royer : *Charles Darwin et son temps* (coll. Classiques). 48 pages, 8 francs.
- Nicolas Lahovary : *La France ethnique* (coll. Etudes). 52 pages, 8 francs.
- Patrice Sicard : *Maurras ou Maurras* (coll. Etudes). 78 pages, 8 francs.
- Yves Christen, Alain de Benoist, Michel Norey et Jean-Claude Valla : *Qu'est-ce que l'enracinement ?* (coll. Bilans). 74 pages, 10 francs.
- Robert Ardrey, Jean Cau, Louis Rougier, Alain de Benoist, Pierre Vial et Jean-Claude Valla : *Contestation et décadence* (coll. Bilans). 94 pages, 10 francs.
- Marcel Decombis : *Ernst Jünger et la «Konservative Revolution»* (Coll. Etudes). 68 pages, 10 francs.
- André Lefèvre : *A la découverte des Indo-Européens* (coll. Classiques). 40 pages, 8 francs.

GRECE. 130 rue de la Pompe - 75116 PARIS - Tél. : 727-66-54
Pour toute commande, ajouter 10 % pour les frais de port.
Chèques bancaires ou postaux à l'ordre du GRECE

# JUNGES FORUM

JUNGES FORUM est une revue d'études théoriques qui s'adresse à tous ceux que préoccupent la crise du monde contemporain, et qui ne se satisfont d'aucune des alternatives qui leur sont proposées.

JUNGES FORUM, qualifié par Armin Mohler d'«organe le plus intelligent de la jeune droite allemande», ne travaille en liaison avec aucune organisation ou parti politique. Elle publie des analyses et des thèses destinées à jeter les bases d'une école nouvelle et à servir de forum de discussion.

JUNGES FORUM, revue de la «jeune droite», a publié un grand nombre de brochures et de numéros spéciaux sur la sociologie, l'éthologie, la génétique, l'histoire contemporaine, etc.

L'abonnement (10 DM) couvre six parutions.

**VERLAG DEUTSCH-EUROPÄISCHER STUDIEN GmbH**
**2000 Hamburg 11, Postfach 111 927**

# revisione

## Rivista bimestrale di cultura internazionale

**Directeur : Vittorio Vettori**
**Rédacteur en chef : Luciano Pascucci**

Comité international :

Loris J. Bononi / Marcello Camilucci / Jules Chaix-Ruy / Aldo Ferrabino / Antoine Graziani / Martin Heidegger / Ricardo Paseyro / Mircea Popesco / Luigi Volpicelli.

**Abonnements :**

Ordinaire : 9 000 L. — Etranger : 18 000 L. — De soutien : 30 000 L. — L'exemplaire : 1 500 L. — Etranger : 2 000 L.

**EDIZIONI RITRATTI STORICI ITALIANI (ERSI).**
**Via Arno 89, 00198 Roma. Tel. : 84.59.182**

# Ethnologie française

*Revue trimestrielle de la Société d'ethnologie française*

Au sommaire du tome 2, numéro 3-4 :

Emmanuel LE ROY LADURIE : *Ethnographie rurale du XVIIIème siècle. Rétif, à la Bretonne* / Paul BOUISSAC : *Perspectives ethnozoologiques : le statut symbolique de l'animal au cirque et au zoo* / Françoise LOUX et Philippe RICHARD : *Alimentation et maladie dans les proverbes français. Un exemple d'analyse de contenu* / Rolande BONNAIN-MOERDYK : *Sur la cuisine traditionnelle comme culte culinaire du passé* / Marie-Noële DENIS : *La salle commune et son évolution dans la plaine d'Alsace* / Philippe RICHARD AUCADET : *Une chaîne de programmes pour la consultation et l'édition automatique du catalogue Delarue-Tenèze* / Gilbert DELCROIX : *Utilisation du rayonnement gamma pour la conservation des biens culturels* / Robert-Lionel SEGUIN : *La force motrice et la technologie traditionnelle du pays de Charlevoix (Québec)* / Nicole VIELFAURE : *Etude d'un araire observé à Montselgues (Ardèche)* / Gilbert DELCROIX et Guy GENIN : *Traitement des objets ethnographiques en fer* / Livres reçus / Comptes-rendus / Synopses.

Editions G.-P. MAISONNEUVE ET LAROSE.
11 rue Victor-Cousin, 75005 Paris.

Abonnement annuel : 60 F. Etranger : 70 F. CCP Paris 16-119-89.

# LEMOUZI

Organe de la Société historique du Bas-Limousin,
du Félibrige limousin et des Amicales limousines de Paris

Revue fondée en 1893

LEMOUZI, revue dirigée par M. Robert Joudoux, président de la Société savante du Bas-Limousin, s'adresse aux originaires du Limousin (Corrèze, Creuse, Haute-Vienne, Nontronnais et Confolentais) et à tous les amis de cette province.

LEMOUZI entend être, en dehors de toute préoccupation politique, l'écho des Sociétés limousines qui travaillent à l'exaltation des sentiments du terroir dans toutes ses manifestations : dialecte local, érudition, lettres et arts. Elle s'attache à maintenir intact le patrimoine culturel de la région et la civilisation limousine, à développer l'esprit de recherche et à définir un nouvel humanisme limousin.

La revue édite des mémoires et des numéros spéciaux. Certaines études archéologiques (archéologie préhistorique, celtique, gallo-romaine et médiévale) sont réunies dans des Cahiers à périodicité variable.

*Souscription ordinaire : 24 F (4 numéros). Etranger : 28 F.*

LEMOUZI. 13 place Municipale, 19000 Tulle.
CCP Société historique du Bas-Limousin, Limoges n°880-01 D.

# LES LIVRES D'ABEL CLARTE

*Le vrai drame de l'école de France* (Table ronde). Quand un pays n'a plus l'école de son éthique (théoriquement libérale), il prend nécessairement l'éthique de son école (marxiste totalitaire). Ecrit en 1965, ce livre de «métier» laissait prévoir la crise de 1968.

*Alphabet I* (Psychè-Sôma). Résumé des thèses du biologisme essentialiste : seule la référence aux données et aux perspectives ouvertes par la génétique moderne peut arracher l'intelligentsia aux séductions du marxisme (11,20 F).

*Eros et Rastignac* (La Source d'Or). Les exemples *récompensés* de l'affairisme en politique, de l'intrigue en littérature, du snobisme en art, de l'hypocrisie en érotisme. «Avec ce livre, Abel Clarté se situe dans la lignée de Marcel Aymé» *(Rivarol).* Illustrations de Pinatel (21,20 F).

**Commandes : Henri Barrelle. B. P. 20, 91260 Juvisy-s/Orge.**
**Réglements par chèque bancaire au nom de H. Barrelle, ou par virement postal (sans mention d'adresse ni de C.C.P.).**

DELTA COURSES RESOUD
DANS LES MEILLEURS DELAIS
TOUS VOS PROBLEMES
DE COURSES
A PARIS ET EN BANLIEUE
27 rue d'Athènes - 75009 PARIS
874 09 20

*LA NOUVELLE*

# REVUE
# DES DEUX MONDES

**1829-1975**

**Pour comprendre notre temps,
il faut lire
LA NOUVELLE REVUE DES DEUX MONDES,
la plus ancienne
et la plus jeune
des revues littéraires françaises.**

Des *essais*, des *nouvelles* et des *récits* des écrivains les plus renommés et les plus divers. Des *chroniques* diplomatiques, politiques et économiques. Des articles sur le théâtre, la danse, les arts et les sciences.

Collaborent à la revue :

Maurice Genevoix, Joseph Kessel, Jacques de Lacretelle, les ducs de Lévis-Mirepoix et de Castries, Jean d'Ormesson, Roger Caillois, Jean Guitton, Etienne Gilson, Jacques Rueff, Etienne Wolff, Thierry Maulnier, Robert Aron, Marcel Brion, René Huyghe, René Clair, Gaston Palewski, Maurice Druon, André Roussin, Maurice Schumann, Claude Lévi-Strauss, Robert Sabatier, Bernard Clavel, Emmanuel Roblès, Michel Tournier, Jacques Chaban-Delmas, Jacques Duhamel, Jacques Chastenet, Antoine Pinay, Jean Lecanuet, etc.

## ABONNEZ-VOUS

Abonnement pour un an : 100 francs
Abonnement pour six mois : 50 francs
C.C.P. Paris 5888-40

LA NOUVELLE REVUE DES DEUX MONDES est en vente, chaque mois, chez votre libraire et dans les kiosques.

**LA NOUVELLE REVUE DES DEUX MONDES
15 rue de l'Université, 75007 PARIS**

**directeur : Gaston PALEWSKI
président : Jean JAUDEL**

# LA PENSEE
## *et les hommes*

**Rédaction : Jean O. Piron**

Au sommaire des derniers numéros :

Louis Rougier : *Les utopies dévastatrices* / J. Hellin : *La photographie, objet d'art ?* / André Wautier : *Jean-Baptiste et le signe du poisson* / Rudolf Heyndels : *La critique littéraire contemporaine* / A. Fontaube : *Contre un romantisme d'invertébrés..* / P. Robin : *Quelques réflexions sur l'euthanasie* / Michel Bastiaensen : *Le don des langues* / Robert Ch. Van Assche : *A propos de la fête de Noël* / P. Ghislain : *La psychanalyse, science ou égarement de l'esprit ?* / Louis Rougier : *Dieu n'est en rien coupable* / Jacques Lemaire : *Une oeuvre peu connue de Diderot* / Yves Christen : *L'oeuvre de Robert Ardrey* / entretiens avec Philippe Ariès, Louis Pauwels, Jean Bernard, Gaston Bouthoul, François de Closets, etc.

Abonnements : 250 FB. Etranger : 300 FB. Le numéro : 25 FB.

**LA PENSEE ET LES HOMMES. Boulevard Clovis 72, 1040 Bruxelles, Belgique.**



# LE DELTA

met à votre disposition ses Salons pour dîners d'affaires - Séminaires - Noces - Remise de médailles - Mariages. Son bar accueillant - Ses salles à manger confortables - L'ambiance discrète.

Climatisation - Ouvert toute l'année même le Dimanche - Sa carte vous permet de choisir les spécialitées Lyonnaises - Poissons grillés et toutes ses viandes - Quenelles Belle Aurore - Son gratin Dauphinois.

*restaurant*

90 cours lafayette lyon 3 / tél. (78) 62 06 28

PARKING PARKING

# *pour s'abonner*

Nom ..... Prénom .....
Adresse .....
.....
Profession ..... Age .....
souscrit un abonnement d'un an (4 numéros) à *NOUVELLE ECOLE*,
à partir du numéro .....
et verse ce jour la somme de ..... (1)
par ..... (2)
A ..... Le .....
Signature .....

(1) Abonnement normal : 95 F / de soutien : à partir de 150 F / étudiants : 75 F / propagande (deux exemplaires à chaque parution) : 150 F / Etranger : 110 F (étudiants : 80 F ; propagande : 160 F).

(2) Chèques bancaires à l'ordre de *NOUVELLE ECOLE* ; chèques, mandats et virements postaux à l'ordre de *NOUVELLE ECOLE* CCP Paris n° 17 116 42. Les abonnés belges peuvent verser le montant de leur souscription au compte n° 210.0413.343.78 de la Société Générale de Banque, agence d'Anderghem (CCP 2.61), au nom de M. Claude Vanderperren (spécifier : pour *NOUVELLE ECOLE*):

# *pour vos amis*

Donnez-nous le nom et l'adresse des personnes de votre entourage susceptibles d'être intéressées par *NOUVELLE ECOLE*. Nous leur ferons parvenir, de votre part, l'un de nos prochains numéros.

Nom ..... Prénom .....
Adresse .....
..... Profession .....
Nom ..... Prénom .....
Adresse .....
..... Profession .....
Nom ..... Prénom .....
Adresse .....
..... Profession .....

A renvoyer à *NOUVELLE ECOLE* : boîte postale 129-07 / 75326 Paris Cedex 07.

# LE QUOTIDIEN DU MEDECIN

## LE SEUL QUOTIDIEN MEDICAL D INFORMATION

pour vous abonner

Nom ..... Prénom .....

N° ..... Rue .....

Dépt. ..... Ville ..... Ardt ....

Je joins mon règlement par chèque bancaire, chèque postal ou mandat-lettre à l'ordre du « Quotidien du Médecin ». C.C.P. 1551 13. 10, rue Saint-Antoine, Paris-IVe. (278-33-21).

**1 AN 58 F · 2 ANS 100 F**

*à*
*votre*
*service*
*dans le*
*monde entier*

AIR FRANCE

# NOUVELLE ECOLE

NUMERO 1 : *Rome et la Judée* (Gilles Fournier), *Le LSD et les altérations du stock héréditaire* (Alain de Benoist), *Une mise au point sur l'existence de Dieu* (Louis Rougier), *Marxisme et religion*, etc.

NUMERO 2 : *De la langue à la structure : procès du langage* (Alain de Benoist), *Linguistique et sciences humaines* (Giorgio Locchi), *Nicolas Marr et la linguistique soviétique* (Jean-Claude Rivière), *Une éthique de la connaissance* (Jacques Monod), etc.

NUMERO 3 : *Différenciation raciale et anthropologie physique. Le processus biologique de formation raciale* (Donald A. Swan), *Moïse était-il égyptien ?* (Alain de Benoist), *Les thèses de Marcuse*, etc.

NUMERO 4 : *Réflexions sur la question des valeurs* (Gilles Fournier), *Le judaïsme, morale et religion* (Julien Lebel), *Le probabilisme et la contraception* (Alain de Benoist), *Des signaux dans l'espace : les pulsars* (Jacques Vernin), etc.

NUMERO 5 : *Réalités du sous-développement* (Jean-Yves Péquay), *Démographie mondiale : l'horizon 2000* (Alain de Benoist), *Les continents à la dérive* (Jacques Vernin), *Festival de Bayreuth 1968* (Hans-Jürgen Nigra), «Le singe nu» de Desmond Morris, etc.

NUMERO 6 : *Le Moyen-Age : panorama général* (Pierre Vial), *La faillite de la Scolastique* (Louis Rougier), *Noël et le solstice d'hiver* (Jean Mabire), *L'histoire commence à Lepenski-Vir* (Yves Esquieu), *Les plus anciens fossiles* (Pierre-Henri Reboux), *L'«Université nouvelle»* (Alain Lefebvre), «Le cheval dans la locomotive» d'Arthur Koestler, etc.

NUMERO 7 : *Biologie du problème racial : génétique et comportement* (Wesley Critz George), *Synthèse de l'ADN et recréation du vivant* (Pierre-Henri Reboux), *Les navires vikings* (Jean-Jacques Mourreau), etc.

NUMERO 8 : *Pour la liberté sexuelle* (Yves de Saint-Agnès), *Les mutilations sexuelles* (Alain de Benoist), *A la découverte de l'océanographie* (Pierre Vial), bibliographie, etc.

NUMERO 9 : *Ecriture chinoise et science moderne* (Guy Brossolet), *L'écriture runique* (Alain de Benoist), entretien avec le professeur Rougier, bibliographie, etc.

NUMERO 10 : *Le problème de l'avortement* (Jean-Claude Valla), *Fouilles archéologiques en France et en Europe du nord* (Yves Esquieu), *Les greffes d'organes* (Roger Vétillard), *Intégration scolaire et psychologie raciale* (Alain de Benoist), «La sociologie de la révolution» de Jules Monnerot, entretien avec le professeur Dumézil, etc.

NUMERO 11 : *La condition féminine dans l'Antiquité et au Moyen-Age* (Jean-Claude Bardet), « Le vocabulaire des institutions indo-européennes » d'Emile Benveniste (Giorgio Locchi), entretien avec le professeur Maurice Marois, signes des temps (Jean-Jacques Mourreau), etc.

NUMERO 12 : *Hommage à Bertrand Russell* (Louis Rougier, Robert Blanché, Marcel Boll), *Stonehenge* (Jean-Jacques Mourreau), *Le nouveau calendrier liturgique* (Alain de Benoist), entretien avec Stéphane Lupasco, bibliographie, signes des temps, etc.

NUMERO 13 : *L'empirisme logique et le «Wiener Kreis»* (Alain de Benoist), *Du sens des énoncés* (Louis Rougier), *Bertrand Russell et le Cercle de Vienne* (Philippe Devaux), «L'homme et la technique» d'Oswald Spengler (Giorgio Locchi), bibliographie, courrier, etc.

NUMERO 14 : *L'eugénisme : survol historique* (Jean-Jacques Mourreau), *Perspectives actuelles de l'eugénisme* (Yves Christen), « Les lois du tragique » de Jules Monnerot (Michel Norey), entretien avec Jürgen Spanuth *(L'Atlantide retrouvée)*, bibliographie, courrier, etc.

NUMERO 15 : *Langues et littératures celtiques* (Goulven Pennaod), *Du gaulois au français* (Jean-Claude Rivière), « Socrate fonctionnaire » de Jean Thuillier (Louis Rougier), *Les leçons de la biologie moderne : Monod, Lwoff, Jacob* (Michel Norey), entretien avec Jean Rostand, bibliographie, informations, courrier, etc.

NUMERO 16 : *La chasse sauvage, mythe exemplaire* (Jean-Jacques Mourreau), *Elites et tertiairisation* (Hervé Lavenir), *La Sémantique générale et les méthodes d'évaluation non-aristotéliciennes* (Jean-Yves Le Gallou), *Cytogénétique et anthropologie* (Yves Christen), Le «contrat social» de Robert Ardrey (Y. Christen), bibliographie, courrier, etc.

NUMERO 17 : *Indo-Européen et celtique* (Wolfgang Meid), *Introduction à l'étude de la religion gauloise* (Jean-Jacques Hatt), *Druides et druidisme* (Roger Hervé), *Le calendrier gaulois de Coligny* (Goulven Pennaod), *Plaidoyer pour la «Barbarité»* (John Legonna), *Histoire et sociétés : critique de Lévi-Strauss* (Giorgio Locchi), etc.

NUMERO 18 : *Introduction au transformisme* (Claude Rousseau), *Théorie synthétique et simulation de l'évolution*, *Biologie moléculaire et théorie de l'évolution* (Yves Christen), *La «Geographische Anthropologie» de Bertil Lundman* (Donald A. Swan), *Nietzsche et ses «récupérateurs»* (Giorgio Locchi), entretien avec Arthur R. Jensen, etc.

NUMERO 19 : *Histoire des doctrines économiques* (Michel Norey), entretien avec J.D.J. Hofmeyr et Wesley C. George, *Le mythe cosmogonique indo-européen* (Giorgio Locchi), bibliographie, courrier, etc.

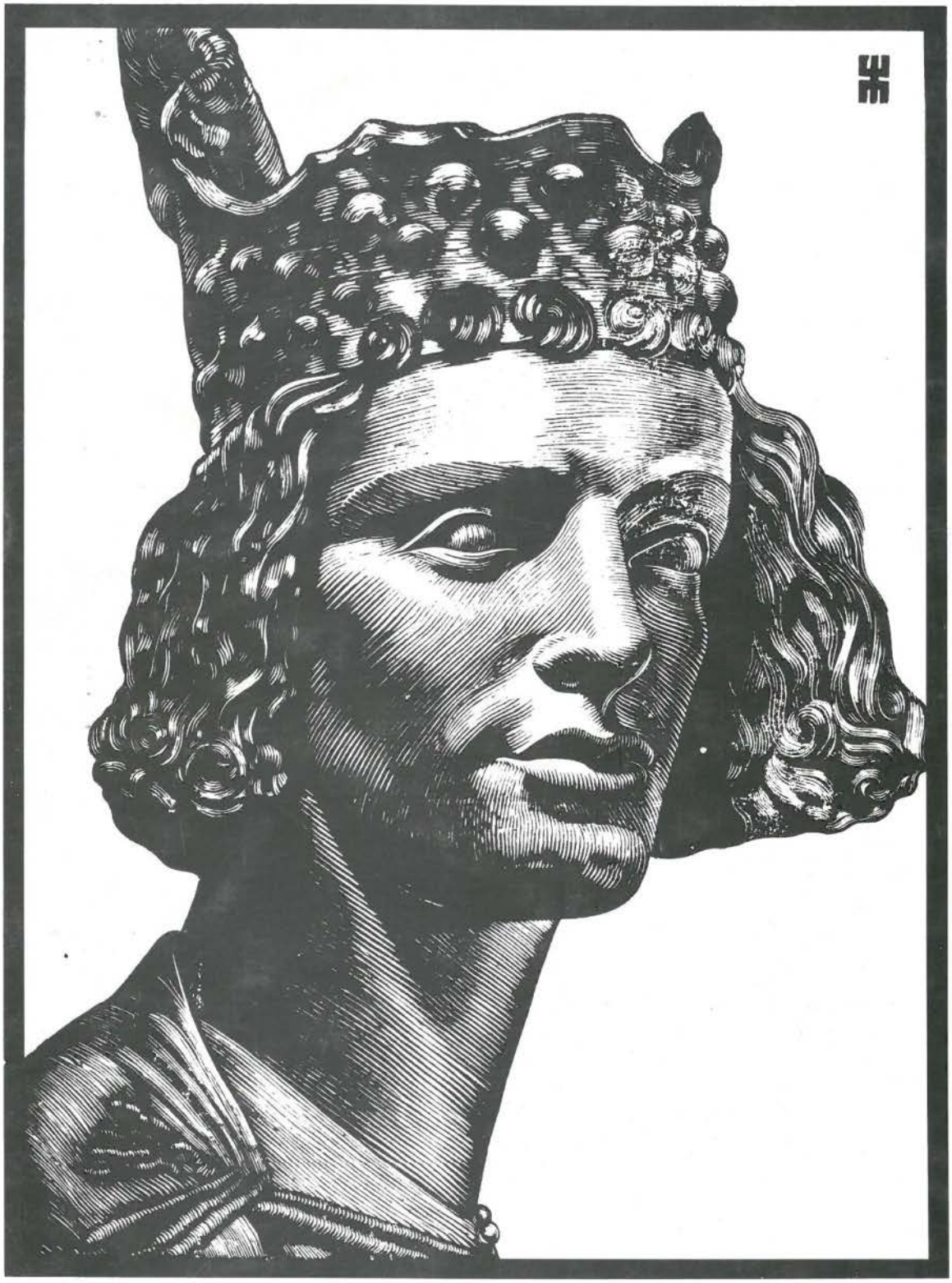
NUMERO 20 : *Henry de Montherlant, 1896-1972* (textes de Jean Mabire, Emile Lecerf, Michel Ciry, Gabriel Matzneff, Michel Marmin, Michel Mourlet, Jean Cau, François d'Orcival), entretien avec Pierre Debray-Ritzen, *Le règne, l'Empire, l'imperium* (Giorgio Locchi), analyses, etc.

NUMERO 21-22 : *Georges Dumézil et les études indo-européennes* (textes de Jean-Claude Rivière, J.-H. Grisward, Robert Schilling, Jean-Claude Richard, Mircea Eliade, C. Scott Littleton, André Magdelain, Georges Charachidzé), *La communication rationnelle entre les sciences* (François Perroux), bibliographie, analyses, courrier, etc.

NUMERO 23 : *Psychiatrie d'aujourd'hui. La science contre Freud* (textes de Pierre Debray-Ritzen, Quentin Debray, Claude Bursztejn, Edouard Zarifian, Henri Loo, Hans J. Eysenck), «La genèse des dogmes chrétiens» de Louis Rougier (Pierre Vial), «L'homme» de Jean Rostand, «Die konservative Revolution» d'Armin Mohler (Giorgio Locchi), entretien avec François Perroux, courrier, etc.

NUMERO 24 : *La religion grecque et le mysticisme* (Philippe Conrad), *Les «étrangetés» de l'univers* (Louis Rougier), *La logique de l'événement et l'antagonisme universel* (Stéphane Lupasco), *Les Indiens blancs du Paraguay* (Jacques de Mahieu), *L'affaire des manuscrits «Oera Linda»* (F.-J. Los), entretien avec Hermann Oberth, analyses, bibliographie, courrier, etc.

■ *les numéros 1 à 19 (inclus) sont épuisés*



HISTOIRE ● PHILOSOPHIE ● SCIENCES ● ECONOMIE ● DROIT